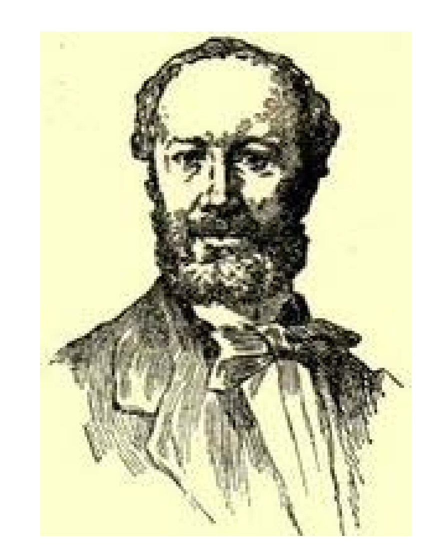
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Amédée Achard

BELLE-ROSE

Première édition en 1847



Table des matières

I

LE FILS DU FAUCONNIER

Il y avait, vers l'an 1663, à quelques centaines de pas de Saint-Omer, une maisonnette assez bien bâtie, dont la porte s'ouvrait sur le grand chemin de Paris. Une haie vive d'aubépine et de sureau entourait un jardin où l'on voyait pêle-mêle des fleurs, des chèvres et des enfants. Une demi-douzaine de poules avec leurs poussins caquetaient dans un coin entre les choux et les fraisiers ; deux ou trois ruches, groupées sous des pêchers, tournaient vers le soleil leurs cônes odorants, tout bourdonnants d'abeilles, et çà et là, sur les branches de gros poiriers chargés de fruits, roucoulait quelque beau ramier qui battait de l'aile autour de sa compagne.

La maisonnette avait un aspect frais et souriant qui réjouissait le cœur ; la vigne vierge et le houblon tapissaient ses murs ; sept ou huit fenêtres percées irrégulièrement, et toutes grandes ouvertes au midi, semblaient regarder la campagne avec bonhomie ; un mince filet de fumée tremblait au bout de la cheminée, où pendaient les tiges flexibles des pariétaires, et à quelque heure du jour que l'on passât devant la maisonnette, on y entendait des cris joyeux d'enfants mêlés au chant du coq. Parmi ces enfants qui venaient là de tous les coins du faubourg, il y en avait trois qui appartenaient à Guillaume Grinedal, le maître du logis : Jacques, Claudine et Pierre.

Guillaume Grinedal, ou le père Guillaume, comme on l'appelait familièrement, était bien le meilleur fauconnier qu'il y eût dans tout l'Artois ; mais depuis longtemps déjà il n'avait

guère eu l'occasion d'exercer son savoir. Durant la régence de la reine Anne d'Autriche, le seigneur d'Assonville, son maître, ruiné par les guerres, avait été contraint de vendre ses terres ; mais, avant de quitter le pays, voulant récompenser la fidélité de son vieux serviteur, il lui avait fait présent de la maisonnette et du jardin. Le vieux Grinedal, se refusant à servir de nouveaux maîtres, s'était retiré dans cette habitation, où il vivait du produit de quelques travaux et de ses épargnes. Devenu veuf, le père Guillaume ne pensait plus qu'à ses enfants, qu'il élevait aussi bien que ses moyens le lui permettaient et le plus honnêtement du monde. Tant qu'ils furent petits, les enfants vécurent aussi libres que des papillons, se roulant sur l'herbe en été, patinant sur la glace en hiver, et courant tête nue au soleil, par la pluie ou par le vent. Puis arriva le temps des études, qui consistaient à lire dans un grand livre sur les genoux du bonhomme Grinedal, et à écrire sur une ardoise, ce qui n'empêchait pas qu'on trouvât encore le loisir de ramasser les fraises dans les bois et les écrevisses dans les ruisseaux.

Jacques, l'aîné de la famille, était, à dix-sept ou dix-huit ans, un grand garçon qui paraissait en avoir plus de vingt. Il n'était pas beau parleur, mais il agissait avec une hardiesse et une résolution extrêmes aussitôt qu'il croyait être dans son droit. Sa force le faisait redouter de tous les écoliers du faubourg et de la banlieue, comme sa droiture l'en faisait aimer. On le prenait volontiers pour juge dans toutes les querelles d'enfants ; Jacques rendait son arrêt, l'appuyait au besoin de quelques bons coups de poing, et tout le monde s'en retournait content. Quand il y avait une dispute et des batailles pour des cerises ou quelque toupie d'Allemagne, aussitôt qu'on voyait arriver Jacques, les plus tapageurs se taisaient et les plus faibles se redressaient ; Jacques écartait les combattants, se faisait rendre compte des causes du débat, distribuait un conseil aux uns, une taloche aux autres, adjugeait l'objet en litige et mettait chacun d'accord par une partie de quilles.

Il lui arrivait parfois de s'adresser à plus grand et plus fort que lui ; mais la crainte d'être battu ne l'arrêtait pas. Dix fois terrassé, il se relevait dix fois ; vaincu la veille, il recommençait le lendemain, et tel était l'empire de son courage appuyé sur le sentiment de la justice inné en lui, qu'il finissait toujours par l'emporter. Mais ce petit garçon déterminé, qui n'aurait pas reculé devant dix gendarmes du roi, se troublait et balbutiait devant une petite fille qui pouvait bien avoir quatre ans de moins que lui. Il suffisait de la présence de Mlle Suzanne de Malzonvilliers pour l'arrêter au beau milieu de ses exercices les plus violents. Aussitôt qu'il l'apercevait, il dégringolait du haut des peupliers où il dénichait les pies, lâchait le bras du méchant drôle qu'il était en train de corriger, ou laissait aller le taureau contre lequel il luttait. Il ne fallait à la demoiselle qu'un signe imperceptible de son doigt, rien qu'un regard, pour faire accourir à son côté Jacques, tout rouge et tout confus.

Le père de Mlle de Malzonvilliers était un riche traitant qui avait profité, pour faire fortune, du temps de la Fronde, où tant d'autres se ruinèrent. Il ne s'était pas toujours appelé du nom brillant de Malzonvilliers, qui était celui d'une terre où il avait mis le plus clair de son bien ; mais en homme avisé, il avait pensé qu'il pouvait, ainsi que d'autres bourgeois de sa connaissance, troquer le nom roturier de son père contre un nom qui fit honneur à ses écus. M. Dufailly était devenu progressivement et par une suite de transformations habiles, d'abord M. du Failly, puis M. du Failly de Malzonvilliers, puis enfin M. de Malzonvilliers tout court. Maintenant, il n'attendait plus que l'occasion favorable de se donner un titre, baron ou chevalier. À l'époque où ses affaires nécessitaient de fréquents voyages dans la province, et souvent même jusqu'à Paris, M. de Malzonvilliers avait maintes fois confié la gestion de ses biens à Guillaume Grinedal, qui passait pour le plus honnête artisan de Saint-Omer. Cette confiance, dont M. de Malzonvilliers s'était toujours bien trouvé, avait établi entre le fauconnier et le traitant des relations intimes et journa-

lières, qui profitèrent aux trois enfants, Jacques, Claudine et Pierre. Suzanne, qui était à peu près de l'âge de Claudine, avait des maîtres de toute espèce, et les leçons servaient à tout le monde, si bien que les fils du père Guillaume en surent bientôt plus long que la moitié des petits bourgeois de Saint-Omer.

Jacques profitait surtout de cet enseignement ; comme il avait l'esprit juste et persévérant, il s'acharnait aux choses jusqu'à ce qu'il les eût comprises. On le rencontrait souvent par les champs, la tête nue, les pieds dans des sabots et un livre à la main, et il ne le lâchait pas qu'il ne se le fût bien mis dans la tête. Une seule chose pouvait le détourner de cette occupation, c'était le plaisir qu'il goûtait à voir son père manier les vieilles armes qu'on lui apportait des quatre coins de la ville et des châteaux du voisinage pour les remettre en état. Guillaume Grinedal était le meilleur arquebusier du canton ; c'était un art qu'il avait appris au temps où il était maître de fauconnerie chez M. d'Assonville, et qui lui aurait rapporté beaucoup d'argent s'il avait voulu l'exercer dans l'espoir du gain. Mais, dans sa condition, il agissait en artiste, ne voulant pas autre chose que le juste salaire de son travail, qu'il estimait toujours moins qu'il ne valait. Jacques s'amusait souvent à l'aider, et lorsqu'il avait fourbi un haubert ou quelque épée, il s'estimait le plus heureux garçon du pays, pourvu toutefois que Mlle de Malzonvilliers lui donnât au point du jour son sourire quotidien. Lorsque Suzanne se promenait dans le jardin du fauconnier en compagnie des enfants et des animaux domestiques qui vivaient par là en bonne intelligence, elle offrait, avec Jacques, le plus étrange contraste qui se pût voir. Jacques était grand, fort, vigoureux. Ses yeux noirs, pleins de fermeté et d'éclat, brillaient sous un front bruni par le hâle et tout chargé d'épaisses boucles de cheveux blonds. Au moindre geste de ses bras, on comprenait qu'en un tour de main il aurait arraché un jeune arbre ou fait plier un bœuf sur ses jarrets ; mais au moindre mot de Suzanne, il rougissait. Suzanne, au contraire, avait une exquise délicatesse de formes et de traits ; à quinze ans elle paraissait en avoir douze ou treize à

peine ; son visage pâle, sa taille mince, ses membres frêles indiquaient une organisation nerveuse d'une finesse extrême. Ses pieds et ses mains appartenaient à l'enfance. Mais le regard calme et rayonnant de ses grands yeux bleus pleins de vie et d'intelligence, les contours nets et fermes de sa bouche annonçaient en même temps la résolution d'une âme honnête et courageuse. Elle avait le corps d'une enfant et le sourire d'une femme. Lorsqu'il lui arrivait de s'endormir à l'ombre d'un chêne, la tête appuyée sur l'épaule de Jacques, le pauvre garçon restait immobile tant que durait le sommeil de sa petite amie, et, dans une muette contemplation, il admirait le jeune et pur visage qui reposait sur son cœur avec un si naïf abandon. Quand la jeune fille entr'ouvrait ses lèvres roses et sérieuses, Jacques retenait son haleine pour mieux entendre. Son âme oscillait à la voix de Suzanne comme le rameau du saule au moindre souffle du vent, et parfois il sentait, en l'écoutant, monter à ses paupières des larmes dont la cause lui était inconnue, mais dont la source divine s'épanchait dans son cœur.

Un jour du mois de mai 1658, cinq ans avant l'époque où commence cette histoire, et peu de temps avant la glorieuse bataille des Dunes, Jacques, qui pouvait avoir alors treize ou quatorze ans, vit venir à lui, tandis qu'il se promenait dans une prairie, à une petite distance de Saint-Omer, un inconnu vêtu d'assez méchants habits. On aurait pu le prendre pour quelque déserteur, à son accoutrement qui tenait autant du civil que du militaire, si l'étranger n'avait été contrefait. On ne pouvait guère être soldat avec une bosse sur l'épaule, et Jacques pensa que ce devait être un colporteur. L'étranger suivait un sentier tracé par les maraîchers entre les plants de légumes, et se haussait parfois sur un tertre pour regarder par-dessus les haies, dans la campagne. Quand il fut proche de Jacques, il s'arrêta et se mit à le considérer un instant. Jacques était appuyé contre un gros pommier, les mains dans les poches d'une blouse en toile, sifflant entre ses dents. Après quelques minutes de réflexion, l'inconnu marcha vers lui.

– Es-tu de ce pays, mon garçon ? lui dit-il.

– Oui, monsieur, répondit Jacques.

Si l'on avait demandé à Jacques pourquoi il avait salué celui qu'il prenait pour un colporteur du nom de *monsieur*, il aurait été fort en peine de l'expliquer. L'étranger avait un air qui imposait à Jacques, bien que le fils de Guillaume Grinedal ne se laissât point intimider facilement. Il parlait, regardait et agissait avec une extrême simplicité, mais dans cette simplicité, il y avait plus de noblesse et de fierté que dans toute l'importance de M. de Malzonvilliers.

– S'il en est ainsi, reprit l'inconnu, tu pourras sans doute m'indiquer quelqu'un en état de faire une longue course à cheval ?

– Vous avez ce quelqu'un-là devant vous, monsieur.

– Toi ?

– Moi-même.

– Mais, mon petit ami, tu me parais bien jeune ! Sais-tu qu'il s'agit de faire au galop sept ou huit lieues sans débrider ?

– Ne vous mettez pas en peine de l'âge ; fournissez-moi seulement le cheval, et vous verrez.

L'étranger sourit, puis il ajouta :

– Il est rétif et plein de feu...

– J'ai bon bras et bon œil, il peut courir...

– Viens donc ; le cheval n'est pas loin.

L'inconnu et Jacques quittèrent la prairie et entrèrent dans un petit bois. Tout au milieu, derrière un fourré, Jacques aperçut un cheval qui piaffait en tournant autour d'un ormeau auquel il était attaché. Un frein lié sur ses naseaux l'empêchait de hennir. Jacques n'avait jamais vu un si bel animal, même dans les écuries de M. de Malzonvilliers. Il s'approcha du cheval, lui caressa la croupe, dénoua le frein qui l'irritait, et s'apprêtait à sauter en selle, quand l'étranger lui mit doucement la main sur l'épaule.

– Avant de partir, lui dit-il, au moins faut-il que tu saches où tu dois aller.

– C'est juste, répondit Jacques, qui avait déjà le pied à l'étrier.

L'impatience de galoper sur un si fier cheval lui avait fait oublier le but de la course.

– Tu sais sans doute où est le petit village de Witternesse ?

– Très bien : à une lieue à peu près, sur la droite, du côté d'Aire.

– C'est là que tu vas te rendre ; maintenant retiens bien ceci : avant d'entrer à Witternesse, tu verras sur la gauche une ferme au bout d'un champ de seigle. Il y a quatre fenêtres avec une girouette en queue d'aronde sur le toit. Tu frapperas trois coups à la porte ; au troisième coup, tu prononceras à haute voix le nom de Bergame ; un homme sortira et tu lui remettras ce papier...

En achevant ces mots, l'inconnu tira de sa poche un petit portefeuille, prit un crayon et se mit en devoir d'écrire.

– Sais-tu lire ? demanda-t-il brusquement à Jacques.

– Oui, monsieur, très bien.

L'étranger fronça le sourcil ; mais ce mouvement fut si rapide que Jacques n'eut pas le temps de s'en apercevoir. Un instant l'étranger tourna le crayon entre ses doigts ; puis, prenant une résolution subite, il écrivit rapidement quelques mots, déchira le feuillet, et le présentant à Jacques, attacha sur l'enfant un regard profond. Jacques examina le papier.

– Je lis, mais je ne comprends pas, dit-il.

L'étranger sourit.

– Il n'est pas nécessaire que tu comprennes, reprit-il ; mets le papier dans ta poche et saute à cheval... Bien !... Parbleu, mon garçon, tu te tiens gaillardement !... si tu t'y prends de cette façon, tu ne serviras pas de fascine à quelque fossé... Cependant, aie toujours les yeux sur les oreilles de l'animal... il est fantasque ; mais quand il est en humeur de faire un écart, il a l'honnêteté d'en prévenir son cavalier par un certain mouvement d'oreille, dont les reins de beaucoup de gens ont gardé le souvenir... Ah ! tu ris ! tu verras, mon garçon !

Comme Jacques lâchait la bride au cheval, l'étranger le retint.

– Un mot encore. Connais-tu dans les environs une maison de braves gens où je puisse attendre ton retour sans craindre les indiscrets ?

– J'en connais dix, mais il y en a une surtout qui fera votre affaire. Sortez du bois, suivez le sentier où je vous ai rencontré, prenez la grande route et arrêtez-vous devant la première mai-

son que vous trouverez sur votre droite. Vous la reconnaîtrez facilement. Tout est ouvert, portes et fenêtres. Vous serez chez mon père, Guillaume Grinedal, comme chez vous.

– Diable ! mais j'y serai très bien, dit l'étranger avec un sourire. Va maintenant.

Il retira sa main qui serrait la gourmette, et le cheval partit. Un quart d'heure après, l'étranger entrait dans le jardin de Guillaume Grinedal. À la vue d'un étranger, le fauconnier quitta un long pistolet d'arçon qu'il fourbissait et se leva.

– Que demandez-vous ? lui dit-il.

– L'hospitalité.

– Entrez. Ce que j'ai est à vous. Si vous avez faim, vous mangerez ; si vous avez soif, vous boirez ; et pour si pauvre que je sois, j'ai toujours un lit pour le voyageur que Dieu conduit.

En parlant ainsi, le père Guillaume avait découvert son front ; ses traits honnêtes, ridés par le travail, gardaient une expression de dignité qui le faisait paraître au-dessus de sa condition.

– Je vous remercie, dit l'étranger ; ma visite sera courte. Quand votre fils sera revenu, je partirai.

Guillaume l'interrogea du regard.

– Oh ! reprit son hôte, il ne court aucun danger. Avant que la lune se soit levée, il sera de retour. Je suis un marchand d'Arras qui vais, pour les affaires de mon commerce, à Lille ; le pays est mauvais, et j'ai pensé que votre fils pourrait, plus sûrement que moi, se charger d'une valise laissée aux mains de

mon valet à Witternesse. On ne saurait trop prendre de précautions dans les temps où nous vivons.

Tandis que l'étranger parlait, Pierre, Claudine et quelques enfants, d'abord épars dans le jardin, s'étaient doucement rangés autour de lui, avec cette avide et farouche curiosité qui cherche mille détours pour se satisfaire et s'étonne de tout ce qu'elle voit. Guillaume les écarta du geste et pria l'étranger de le suivre, à quoi celui-ci se soumit sans délibérer.

– Vous avez raison, reprit le fauconnier quand ils furent parvenus dans la salle basse de la maisonnette, nous vivons dans un temps où il faut s'entourer de précautions. Mais dans la maison d'un honnête homme il n'en est pas besoin ; ainsi, mon gentilhomme, ne vous gênez point pour déguiser votre langage et vos manières.

À ces mots, l'étranger tressaillit.

– Je ne vous demande pas votre qualité et votre nom, reprit le fauconnier. L'hôte est sacré ; son secret est comme sa personne ; mais il ne faut point parler devant les enfants ; les enfants ont le sens droit, ils comprennent et devinent ; sitôt qu'on ouvre la bouche ils écoutent. Se taire est donc prudent. Moi, j'ai des cheveux gris, je n'ai rien vu, rien entendu, rien compris.

– Vous êtes un brave homme ! s'écria impétueusement l'étranger. Mordieu ! je n'ai que faire de dissimuler avec vous. Vous ne vous êtes pas trompé, maître Guillaume, je suis...

– Plus peut-être que je ne suppose, se hâta d'ajouter le fauconnier, et c'est pourquoi je prends la liberté de vous interrompre, afin de n'en pas savoir davantage. Que vous soyez Espagnol ou Français, vous n'en êtes pas moins un voyageur remis à ma garde. Ce toit vous protège. Si vous êtes de ceux qui ont

tiré l'épée contre leur roi et leur pays, c'est à Dieu de vous juger. Je fais mon devoir ; puissiez-vous dire : Je fais le mien.

Le faux marchand baissa les yeux sous le regard serein de l'artisan, et la rougeur passa sur son front comme un éclair. Mais reprenant aussitôt sa sérénité, il salua de la main le vieux fauconnier.

– Soit, mon brave, je ne chargerai pas votre mémoire d'un souvenir ; mais, par le nom de mon père, je n'oublierai ni le vôtre, ni ce que vous faites.

Deux heures se passèrent, et l'étranger partagea le dîner du fauconnier, à l'aise, comme sous la tente d'un soldat, ou dans l'hôtel d'un grand seigneur. Puis, deux autres se passèrent encore ; à la fin de la quatrième, l'inquiétude rapprocha la pointe de ses sourcils. Il marcha vers la fenêtre et l'ouvrit, prêtant l'oreille ; la nuit était venue, et la route était sans bruit. Bientôt il sortit de la maisonnette et s'avança vers la porte du jardin. Le père Guillaume le suivit. Ainsi que l'obscurité, le silence était profond.

– Votre fils est brave ? dit l'étranger brusquement au fauconnier.

– Honnête et brave comme l'acier.

– Il défendrait donc un dépôt confié à sa fidélité ?

– Ce n'est qu'un enfant, mais il se ferait tuer comme un homme.

– Alors j'ai peur pour votre fils, maître Guillaume.

Le père ne répondit pas, mais, aux rayons de la lune, l'étranger vit s'étendre la pâleur sur son front. Tous deux gardè-

rent le silence, les yeux attachés sur la ligne blanche du chemin qui se noyait dans un horizon vague et sans bornes. Les mystères de la nuit emplissaient l'espace de bruits confus, rapides, incertains. Guillaume Grinedal s'appuyait sur les bâtons d'une haie à claire-voie ; on entendait craquer le bois sous l'effort de ses mains. Le gentilhomme froissait les revers de son habit.

– Rien, rien encore ! murmurait-il. Oh ! je donnerais mille louis pour entendre le galop d'un cheval !

Comme il parlait, une détonation retentit dans l'éloignement, plus loin que le bois dont les ombres épaisses coupaient l'horizon. La haie se brisa sous la main du fauconnier, qui sauta sur la route.

– Un coup de fusil ! L'avez-vous entendu ? s'écria le gentilhomme.

– Je l'ai entendu, répondit Guillaume Grinedal, qui se jeta à plat ventre sur le chemin.

Deux autres détonations retentirent encore, mais le son venait de si loin, qu'il fallait l'oreille d'un père ou d'un proscrit pour les distinguer des mille bruits qui flottaient sous le ciel profond. Guillaume Grinedal écoutait l'oreille collée à la terre.

– Eh bien ? dit le gentilhomme.

– Rien... rien encore ! Le cœur me bat et les oreilles me tintent, dit le pauvre père. Ah ! oui, maintenant, un bruit sourd, saccadé, continu ! Il approche... c'est le galop d'un cheval !

– Oh ! le brave enfant ! s'écria l'étranger avec explosion.

Guillaume Grinedal ne dit rien, mais découvrant son front blanchi par les années, il leva les yeux vers le ciel et pria. Le gen-

tilhomme regardait dans l'espace, la tête penchée en avant : on aurait dit que ses yeux étincelants voulaient percer la ténébreuse transparence de la nuit.

– Je le vois, mordieu ! je le vois ! Le cheval a des ailes et l'enfant est dessus.

Le gentilhomme saisit le bras du fauconnier.

– Ne le reconnaissez-vous pas ? dit-il.

Mais le fauconnier remerciait Dieu ; deux grosses larmes tremblaient au bord de ses paupières et ses lèvres agitées murmuraient une action de grâces. L'étranger retira sa main, et plein d'une religieuse émotion, souleva son chapeau. En quelques bonds le cheval arriva sur eux. L'enfant sauta sur la route, et tomba dans les bras du fauconnier.

– Mon père ! s'écria-t-il.

Le père, silencieux, le pressait sur son cœur.

– Mais, dit Guillaume Grinedal tout à coup, il y a du sang sur tes habits. Es-tu blessé ?

– Ce n'est rien, répondit Jacques, une balle a déchiré ma blouse, là, près de l'épaule, et m'a égratigné, je crois !

– Tu es un vaillant garçon, sur ma foi, dit le gentilhomme ; si jamais tu t'enrôles sous les drapeaux de Sa Majesté le roi Louis, vrai Dieu ! tu feras ton chemin. Çà, voyons, as-tu la valise ?

– La voilà sur la croupe du cheval.

– Pauvre *Phœbus !* Tu l'as rudement mené, hein ? dit gaiement l'étranger en passant la main sur le cou du cheval.

Phœbus frotta ses naseaux écumants sur l'habit du gentilhomme, dressa l'oreille à la voix du maître, hennit et frappa du pied le sol.

– Tu as donc été poursuivi ? reprit l'étranger tout en débouclant la valise.

– À une petite lieue de Witternesse j'ai dû quitter le grand chemin pour éviter un parti de maraudeurs espagnols, répondit Jacques. Deux lieues plus loin, en avant de Roquetoire, près de Blendecques, je suis tombé au milieu d'une bande de hussards et d'impériaux qui battaient l'estrade. Ils m'ont poussé vivement durant un quart d'heure. Mais Phœbus a de bonnes jambes. À l'entrée du bois ils ont perdu mes traces. Ah ! j'oubliais ! Bergame m'a chargé d'une lettre pour vous. La voici.

Le gentilhomme brisa le cachet, et s'approchant de la fenêtre, il lut rapidement à la clarté d'une lampe.

– C'est bien, mon enfant. Si quelque jour nous nous rencontrons, moi vieillard, toi homme, dans quelque situation que nous nous trouvions l'un et l'autre, tu pourras en appeler à l'hôte de Guillaume Grinedal ; il se souviendra.

Au point du jour, l'étranger sauta sur la selle de Phœbus, qui avait oublié, entre une litière fraîche et deux boisseaux d'avoine, les fatigues de la soirée. L'étranger portait un costume de paysan de l'Artois.

– Adieu, Guillaume, dit-il au fauconnier en lui tendant la main ; je ne vous offre rien : votre hospitalité est de celles qui ne se payent pas, et je craindrais de vous offenser en vous donnant de l'or. Prenez ma main, et serrez-la sans crainte. Sous quelque

habit que je me cache, c'est, je vous le jure, la main d'un loyal gentilhomme. Quant à toi, mon ami Jacques, conserve ce cœur honnête et ce courage déterminé, et la fortune te viendra en aide : si Dieu me prête vie, je le prierai pour qu'il me fournisse l'occasion de te secourir comme tu m'as secouru.

Les grands yeux noirs de Jacques regardaient l'étranger tout brillants d'une joie fière. Avec son épaule difforme et sa poitrine contrefaite, le faux marchand d'Arras lui semblait plus noble et plus imposant que tous les officiers du roi qu'il avait encore vus. Quand il lui prit la main, le cœur de Jacques battit à coups rapides, et lorsque, pressant les flancs de Phœbus, l'inconnu s'éloigna au galop, longtemps le père et le fils le suivirent du regard, émus et silencieux. Au moment où ils rentraient au jardin, le pied de Jacques fit rouler un objet brillant tombé sur le sable. C'était un médaillon en or guilloché.

– Voyez, mon père, dit l'enfant ; l'étranger l'aura sans doute perdu.

– Garde-le, mon fils ; c'est peut-être la Providence qui te l'envoie.

II

LES PREMIÈRES LARMES

Le souvenir de cette aventure resta dans la mémoire de Jacques. Le temps put en affaiblir les détails, mais l'ensemble demeura comme un point lumineux au fond de son cœur. Depuis le jour de sa rencontre avec l'étranger, il prit un goût plus vif aux choses de la guerre. Lorsqu'un escadron passait sur la route, bannière au vent et trompette en tête, il courait à sa suite aussi loin que ses jambes le pouvaient porter et fredonnait les fanfares pendant toute une semaine. Parfois aussi il lui arrivait d'enrégimenter les enfants du faubourg et de se livrer avec eux à un grand simulacre de bataille ou à quelque imitation de siège, qui finissait toujours par de furieuses mêlées où ses bras faisaient merveille ; tout enfant qu'il était, il se montrait déjà d'une adresse surprenante dans le maniement des armes, épée, sabre, hache, pique, dague, pistolet ou mousqueton. Les mots du marchand d'Arras : *Si jamais tu t'enrôles, tu feras ton chemin*, bourdonnaient toujours à ses oreilles ; mais nous devons ajouter qu'il n'y avait pas d'exercice, de revue, de combat et d'assaut que Jacques n'abandonnât volontiers pour suivre Mlle de Malzonvilliers, quand elle allait avec Claudine chercher des fraises dans les bois. Dans ces occasions, qui se renouvelaient tous les jours, le petit général soupirait de tout son cœur et demeurait tout interdit lorsque la main de Suzanne rencontrait sa main. La petite fille le faisait aller et venir à son gré, mais avec tant de grâce naturelle et d'un air si charmant, que Jacques serait parti pour le bout du monde sans délibérer, sur un signe de ses yeux bleus.

Les années se passaient donc entre les études, les batailles et les promenades. On était en ce temps-là au milieu des troubles et des guerres, on n'entendait parler que de villes attaquées, de camps surpris, d'expéditions meurtrières. Le cardinal Mazarin et le parti du roi luttaient contre le parlement, les princes et l'Espagnol. M. de Condé tenait la campagne, tantôt vainqueur, tantôt vaincu ; mais jusqu'alors la ville de Saint-Omer, protégée par une bonne garnison, n'avait pas eu à souffrir des déprédations de l'ennemi. Jacques serait parti depuis longtemps, s'il n'avait été retenu par le charme qu'il éprouvait à vivre auprès de Mlle de Malzonvilliers. Ce sentiment était d'autant plus impérieux, qu'il ne s'en rendait pas compte. Le hasard, ce grand architecte de l'avenir, lui fit lire dans son propre cœur. Un jour qu'il était assis dans un coin du jardin, la tête penchée, et roulant une dague entre ses doigts, sa sœur Claudine vint tout doucement lui frapper sur l'épaule. Jacques tressaillit.

– À quoi penses-tu ? dit l'espiègle.

– Je n'en sais rien.

– Veux-tu que je te le dise, moi ? Tu penses à mamzelle Suzanne.

– Pourquoi à elle plutôt qu'à une autre ? s'écria Jacques un peu confus.

– Parce que Suzanne est Suzanne.

– Belle raison !

– Très bonne, reprit l'enfant dont un malin sourire entr'ouvrit les lèvres vermeilles. Oh ! je me comprends !

– Alors, explique-toi.

– Tiens, Jacques, ajouta Claudine en prenant un grand air sérieux, tu penses à mamzelle Suzanne, parce que tu l'aimes.

Jacques rougit jusqu'à la racine des cheveux ; il se dressa d'un bond ; un trouble nouveau remplissait son âme, et mille sensations confuses l'animaient. L'éclair avait lui dans sa pensée, il saisit Claudine par le bras.

– Mon Dieu ! qu'as-tu donc ? s'écria Claudine, effrayée du brusque changement qui s'était opéré dans les traits de son frère.

– Écoute-moi, ma sœur ; tu n'es qu'une petite fille...

– J'aurai quinze ans, viennent les abricots, dit l'enfant.

– Mais, continua Jacques, on dit que les petites filles s'entendent mieux à ces choses-là que les grands garçons. Pourquoi m'as-tu dit que j'aimais mamzelle Suzanne ? Ça se peut, mais je n'en sais rien.

– Dame ! on voit ça du premier coup d'œil. Dire comment, je ne le pourrais guère ; mais je l'ai compris à plusieurs choses que je ne puis pas t'expliquer, parce que je ne sais par quel bout les prendre. D'abord, tu ne lui parles pas comme aux autres filles que tu connais ; et puis tu as les yeux doux comme du miel quand tu la regardes ; tu fais de grands tours pour l'éviter, et cependant tu la rencontres toujours, ou bien tu la cherches partout, et quand tu la trouves, tu t'arrêtes tout court, et l'on dirait que tu as envie de te cacher. Enfin, je ne sais ni pourquoi ni comment, mais tu l'aimes.

– C'est vrai, murmura Jacques en lâchant le bras de sa sœur, c'est vrai, je l'aime.

Sa voix, en prononçant ces mots, si doux au cœur, avait quelque chose de grave et de triste qui émut Claudine.

– Eh bien, dit-elle en passant ses jolis bras autour du cou de son frère, ne vas-tu pas t'affliger maintenant ? Est-ce donc une chose si pénible d'aimer les gens, qu'il faille prendre cet air malheureux ? Voilà que tu me fais pleurer, à présent.

La pauvre Claudine essuya le coin de ses yeux avec son tablier, puis, souriant avec la mobilité de l'enfance, elle se haussa sur la pointe du pied, et, approchant sa bouche de l'oreille de Jacques, elle reprit :

– Bah ! à ta place, moi je me réjouirais. Suzanne n'est pas ta sœur ! je suis sûre qu'elle t'aime autant que tu l'aimes : tu l'épouseras.

Jacques embrassa Claudine sur les deux joues.

– Tu es une bonne sœur, lui dit-il ; va, maintenant, je sais ce que l'honnêteté me commande.

Et Jacques, se dégageant de l'étreinte de sa sœur, sortit du jardin. Il se rendait tout droit au château, lorsqu'au détour d'une haie il rencontra M. de Malzonvilliers.

– Je vous cherchais, monsieur, lui dit-il en le saluant.

– Moi ? Et qu'as-tu à me dire, mon garçon ?

– J'ai à vous parler d'une affaire très importante.

– En vérité ? Eh bien, parle, je t'écoute.

– Monsieur, j'ai aujourd'hui dix-huit ans et quelques mois, reprit Jacques de l'air grave d'un ambassadeur ; je suis un hon-

nête garçon qui ai de bons bras et un peu d'instruction ; j'aurai un jour deux ou trois mille livres d'un oncle qui est curé en Picardie ; car pour le bien qui peut me revenir du côté de mon père, je suis décidé à le laisser à ma sœur Claudine. En cet état, je viens vous demander si vous voulez bien me donner votre fille en mariage.

– En mariage, à toi ! Qu'est-ce que tu me dis donc ? s'écria M. de Malzonvilliers tout étourdi.

– Je dis, monsieur, que j'aime Mlle Suzanne ; le respect que je vous dois et mon devoir ne me permettent pas de l'en informer avant de vous avoir parlé de mes sentiments. C'est pourquoi je viens vous prier de m'agréer pour votre gendre.

Pendant ce discours, Jacques, le chapeau à la main, un mouchoir roulé autour du cou et en sarrau de toile grise, était debout au beau milieu du sentier.

– Je n'ai pas besoin de vous dire, ajouta-t-il, que votre consentement me rendra parfaitement heureux, et que je n'aurai plus d'autre désir que de reconnaître toutes vos bontés par ma conduite et mon dévouement.

Tout à coup M. de Malzonvilliers partit d'un grand éclat de rire. L'étrangeté de la proposition et le sang-froid avec lequel elle était faite l'avaient d'abord étourdi ; mais au nouveau discours de Jacques, il ne put s'empêcher de rire au nez du pauvre garçon. Tout le sang de Jacques lui monta au visage. Malgré les illusions dont se berce la jeunesse, son bon sens natif lui disait tout bas que sa demande ne serait point accueillie, mais sa candide honnêteté ne lui permettait pas de croire qu'elle pût donner matière à plaisanter.

– Ma proposition vous a mis en gaieté, monsieur, reprit-il avec une émotion mal contenue. Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à l'honneur de vous causer tant de joie.

– Eh ! mon ami, je ne m'attendais pas non plus à une telle aventure ! Vit-on jamais chose pareille ? C'est plus amusant qu'une comédie de M. Corneille, parole d'honneur !

Jacques déchira les bords de son chapeau avec ses doigts, mais il se tut. M. de Malzonvilliers riait toujours. Enfin, n'y tenant plus, il s'assit sur un quartier de pierre au revers du sentier.

– Vous aurez tout le loisir de rire après, reprit Jacques, mais c'est à présent le moment de me répondre ; vous ne sauriez deviner, monsieur, ce qui se passe dans mon cœur depuis que je sais que j'aime Mlle Suzanne. J'attends.

– Ah çà ! mon garçon, es-tu fou ? répondit le traitant en s'essuyant les yeux.

– Un fou ne vient pas honnêtement demander la main d'une jeune personne à son père.

– C'est donc sérieusement que tu parles ?

– Très sérieusement.

– Tais-toi, et surtout ne me regarde pas avec cet air de berger malheureux, ou tu vas me faire rire à m'étouffer, et je te préviens que ce serait abuser de ma position ; je suis très fatigué, mon ami.

– Aussi n'est-ce point mon intention ; je désire seulement savoir quels sont vos sentiments.

– Va-t’en au diable avec mes sentiments ! Ai-je donc le temps de m’amuser aux sornettes qui trottent par la tête d’un maître fou ! Voyez donc la belle alliance ! la fille de M. Malzonvilliers avec le fils de Guillaume Grinedal le fauconnier !

– Raillez-vous de moi tant qu’il vous plaira, monsieur, je ne m’en offenserai pas, s’écria Jacques vivement ; mais gardez-vous de toucher au nom de mon père, car aussi bien qu’il y a un Dieu au ciel, si quelqu’un l’insultait, fût-ce le père de Suzanne, je me vengerais.

– Et que ferais-tu, drôle ?

– Je l’étranglerais !

Et Jacques leva au-dessus de sa tête deux mains de force à joindre lestement l’effet à la menace. M. de Malzonvilliers se dressa brusquement et porta la main à son cou ; il lui semblait sentir déjà les doigts de Jacques se nouer derrière sa nuque. Mais Jacques abaissa subitement ses bras, et de sa violente émotion il ne lui resta qu’une grande pâleur sur le visage.

– Je vous demande pardon de mon emportement, reprit-il ; jamais je n’aurais dû oublier les bienfaits dont vous avez comblé ma famille ; cette colère est la faute de ma jeunesse et non de mon cœur ; oubliez-la, monsieur. Vous ne m’en voudriez peut-être pas, si vous saviez combien je souffre depuis que j’aime. Je ne vis que pour Mlle Suzanne, et je sens bien que je ne puis pas l’obtenir. Mais si pour la mériter il me fallait entreprendre quelque chose d’impossible, dites-le-moi, et, avec l’aide de Dieu, il me semble que j’y parviendrais. Parlez, monsieur, que faut-il que je tente ? Quoi que ce soit, je suis prêt à obéir, et si je ne réussis pas, j’y laisserai mon corps.

Il y a toujours dans l'expression d'un sentiment vrai un accent qui émeut ; les larmes étaient venues aux yeux de Jacques, et son attitude exprimait à la fois l'angoisse et la résignation ; M. de Malzonvilliers était au fond un bon homme ; la vanité avait obscurci son jugement sans gâter son cœur ; il se sentit touché et tendit la main à Jacques.

– Il ne faut point te désoler, mon ami, lui dit-il, ni prendre les choses avec cette vivacité. Tu aimes, dis-tu ! Il n'y a pas si longtemps que j'aimais encore ; mais je ne me souviens guère de ce que j'aimais à dix-huit ans. Tu oublieras comme j'ai oublié, et tu ne t'en porteras pas plus mal.

Jacques secoua la tête tristement.

– Oui ! oui ! on dit toujours comme ça, continua le traitant. Eh ! mon Dieu, à ton âge, je me croyais déjà dans la rivière parce que j'avais perdu l'objet de ma première flamme ! Mais, bah ! j'en ai perdu bien d'autres depuis ! Parlons raison, mon garçon ; tu m'entendras, car tu as du bon sens. Plusieurs gentilshommes du pays me demandent la main de Suzanne. Puis-je, en conscience, te préférer, toi qui n'as rien, ni état, ni fortune, et les repousser, eux qui ont tout cela ?

Jacques baissa la tête, et une larme tomba sur la poussière du sentier.

– Parbleu ! si tu étais riche et noble, reprit M. de Malzonvilliers, je ne voudrais pas d'autre gendre que toi !

– Si j'étais riche et noble ? s'écria Jacques.

– Oui, vraiment.

– Eh bien, monsieur, je m'efforcerai de gagner fortune et noblesse.

– Écoute donc, mon ami, ces choses-là ne viennent pas très vite. Je ne te promets pas d'attendre.

Jacques hésita un instant ; puis, levant les yeux au ciel, il reprit :

– À la garde de Dieu, monsieur, je me presserai le plus que je pourrai.

– Pauvre garçon ! murmura M. de Malzonvilliers tandis que Jacques s'éloignait, c'est vraiment dommage qu'il ne soit pas marquis ou tout au moins millionnaire.

Jacques se dirigea d'un pas lent, mais ferme, vers un côté du parc de Malzonvilliers, où Suzanne avait coutume de se promener à cette heure-là, un livre ou quelque ouvrage d'aiguille à la main. Il l'aborda résolument et lui raconta l'entretien qu'il venait d'avoir avec son père ; sa voix était tremblante, mais son regard assuré. Suzanne s'était sentie rougir au premier mot de Jacques ; mais, bientôt remise de son trouble, elle avait attaché sur son jeune amant ce regard clair et serein qui rayonnait comme une étoile au fond de ses yeux bleus.

– Votre père ne m'a point laissé d'espérance, mademoiselle, dit Jacques après qu'il eut terminé son récit ; cependant je suis déterminé à tout entreprendre pour vous mériter. Me le permettez-vous ?

– M'aimez-vous, Jacques ? reprit la jeune fille de cette voix vibrante et douce qui sonnait comme le cristal.

– Si je vous aime ! Je donnerais ma vie pour ma sœur Claudine ; mais, mademoiselle, il me semble, et que Dieu me pardonne ce blasphème, que je donnerais le salut de mon âme pour vous !

– Je serai donc votre femme un jour, mon ami, reprit Suzanne en tendant sa main à Jacques, qui sentit son cœur se fondre à ces mots. Nous sommes bien jeunes tous deux, presque deux enfants, ajouta-t-elle avec un sourire, mais Dieu nous viendra en aide.

– J'ai le cœur fort ! s'écria Jacques ; ô mademoiselle, je vous gagnerai !

– J'y compte, et moi je vous promets de n'être jamais qu'à vous !

Jacques voulut baiser la main de Suzanne ; mais Suzanne lui ouvrit ses bras, et les deux enfants s'embrassèrent. Tous deux étaient à la fois graves et ingénus. Ils croyaient à leur cœur.

– Allez et méritez-moi, reprit Suzanne, les joues humides et rougissantes ; moi, je vous attendrai en priant Dieu.

Ils échangèrent un dernier serment et se séparèrent.

Jacques reprit le chemin de la maisonnette, sérieux, mais non plus triste. Il fit tout de suite part à Guillaume Grinedal de ce qui s'était passé dans la journée.

– Nous nous aimons, ajouta-t-il, et nous nous marierons.

Le père regarda les hirondelles qui fuyaient au loin dans le ciel bleu.

– Serments d'amoureux ! dit-il en hochant sa tête chauve. Mais qu'ils durent ou qu'ils passent, il n'importe, mon fils, il faut partir.

– C’était mon intention, répondit Jacques.

Le père et le fils se serrèrent la main.

– La fille appartient au père, reprit Guillaume Grinedal ; M. de Malzonvilliers a été bon pour nous, il ne faut pas qu’il t’accuse d’avoir voulu semer le désordre dans sa maison. Tu partiras demain sans chercher à revoir Suzanne.

Jacques hésita.

– Il le faut, répéta le vieillard.

– Je partirai, dit le fils ; je partirai sans la revoir.

Vers le soir, à l’heure accoutumée, on s’assit autour de la table. Le dîner fut silencieux. Jacques ne mangeait pas, et le refrain des chansons qu’il avait l’habitude de fredonner mourait sur ses lèvres. Claudine ne voulait pas parler, de peur d’éclater en sanglots ; elle se détournait parfois pour s’essuyer les yeux. Jacques et Guillaume s’efforçaient de paraître calmes, mais les morceaux qu’ils portaient à la bouche, ils les reposaient intacts sur leur assiette. Après la veillée, le père embrassa ses trois enfants ; il retint Jacques plus longtemps sur son cœur.

– Va dormir, lui dit-il ; mais auparavant, demande à Dieu du courage pour la vie qui, demain, commence pour toi.

Le père se retira, et les trois enfants se prirent à pleurer ; ni l’un ni l’autre n’avait la force d’exprimer son chagrin, et chacun d’eux trouvait moins de paroles à dire que de baisers à donner. Vers la pointe du jour, la famille se réunit au seuil de la porte. Jacques avait chaussé de gros souliers et des guêtres ; une ceinture de cuir serrait sa blouse de toile autour de sa taille ; un petit havresac pendait sur ses épaules et sa main était armée d’un fort bâton de houx. Pierre et Claudine sanglotaient. Jacques était un

peu pâle, mais son regard avait repris toute son assurance et sa fermeté.

– Où vas-tu, mon fils ? dit le père.

Déjà, à cette époque, Paris était la ville magique, le centre radieux qui sollicitait toutes les intelligences actives, les esprits audacieux, les imaginations inquiètes. Jacques n'avait pas un instant songé aux détails du parti extrême qu'il avait choisi, cependant, à la question de son père, il répondit sans hésiter :

– À Paris.

– C'est une grande ville, pleine de périls et de surprises. Beaucoup y sont arrivés pauvres comme toi, qui en sont partis riches ; mais mieux vaut en sortir misérable que d'y laisser l'honnêteté. Que Dieu te bénisse, mon fils.

Jacques s'agenouilla entre son frère et sa sœur, et Guillaume posa ses mains tremblantes sur le jeune front de son premier-né. Après qu'il se fut relevé, le père voulut glisser dans la main de Jacques une bourse où brillait de l'or, mais Jacques la lui rendit :

– Gardez cet or, lui dit-il ; c'est la dot de Claudine ; j'ai des bras, et dans mon havresac cinquante livres que j'ai gagnées.

Le père n'insista pas ; mais, tirant de son sein un bijou attaché à un ruban, il le passa au cou de Jacques.

– Le reconnais-tu, Jacques ? lui dit-il ; c'est le médaillon perdu par l'étranger, il y a cinq ans. Tu l'as bien gagné, garde-le donc ; si tu retrouves le gentilhomme auquel il appartient, tu le lui rendras, et peut-être se rappellera-t-il l'hospitalité de notre toit. Embrassons-nous maintenant, et que Dieu te conduise.

Jacques embrassa d'abord Guillaume et Pierre ; Claudine était restée un peu en arrière ; quand ce fut à son tour, elle sauta au cou de Jacques.

– Je t'embrasse pour moi, d'abord, lui dit-elle tout bas, si bas, que sa voix glissait comme un souffle à l'oreille du voyageur ; à présent, c'est pour *elle*.

Jacques tressaillit.

– Oui, pour *elle*, reprit sa sœur ; elle-même me l'a bien recommandé.

Jacques serra Claudine sur son cœur avec passion au souvenir de Suzanne. Il regarda le ciel, plein d'un courage nouveau, l'œil brillant d'espoir. Les premières clartés du jour s'épanchaient sur les campagnes humides ; à l'horizon flottaient mille vapeurs dorées, et la route se perdait au milieu des solitudes baignées de lumière. Paris était là-bas, derrière cet horizon flamboyant ; Suzanne était le prix du triomphe. Jacques s'arracha des bras de Claudine et partit.

III

UN PAS DANS LA VIE

À quelques centaines de pas de la maisonnette, la route faisait un coude et gravissait un monticule. Arrivé au sommet, Jacques se retourna. Sur le seuil de la porte, Guillaume Grinedal était debout, et près de lui, agenouillés sur la terre, Pierre et Claudine tenant ses mains entre les leurs. Derrière lui, Jacques laissait tout son bonheur, tout ce qu'il avait aimé : le jardin plein d'ombre et de fraîcheur, la tranquille retraite où il avait bégayé sa première prière et rêvé ses premiers rêves d'amour ; les grandes campagnes qui avaient protégé son âme de leur solitude et de leur sérénité ; le vaste château, voilé de vieux ormeaux, où si souvent il avait soupiré, sans savoir la cause de ses soupirs, aux bruits innocents de deux lèvres enfantines chantant une chanson du pays. Les bœufs fauves égarés dans les grasses prairies, les taureaux ruminant à l'ombre des hêtres, le troupeau filant le long du sentier, les noirs essaims des corneilles dispersés autour des chênes, la jeune fille passant pieds nus le ruisseau babillard, le lourd fermier pressant l'attelage paresseux, et jusqu'aux alouettes blotties aux creux des sillons ou perdues dans l'azur immense, tous les êtres et toutes les choses de la création avaient une part dans cette vie qui s'était épanchée comme une onde limpide et fraîche entre deux rives d'herbes molles. Derrière lui, c'était le repos et la paix ; c'était l'inconnu et ses hasards sans nombre devant lui.

Jacques s'appuya sur le bâton de houx, et promena ses regards au loin ; mille souvenirs oubliés s'éveillèrent en foule dans son cœur ; longtemps il écouta leurs voix confuses qui se redi-

saient le passé tout plein de douces joies et d'honnêtes labeurs, et se plut à leurs récits mystérieux, les yeux tournés vers les beaux ombrages qui faisaient à Malzonvilliers une verte ceinture. Deux larmes qui vinrent mouiller ses mains, sans qu'il les eût senties couler sur ses joues, le tirèrent de son rêve. Combien d'autres n'étaient pas déjà tombées sur la poussière ! Jacques secoua la tête et s'élança sur le revers du monticule. Après avoir passé la nuit à Fauquembergue, il arriva le lendemain à Fruges. Dans l'auberge où il s'arrêta, quelques rouliers, assis autour d'une table, dépeçaient un quartier de mouton ; ils causaient vivement entre eux, et Jacques remarqua avec surprise que leurs chariots étaient encore tout attelés sur la route ; les animaux, débridés seulement, mangeaient à même leur provende étalée par terre. Aux premiers mots qu'il entendit, Jacques comprit qu'une troupe de batteurs d'estrade avait pénétré dans le pays, entre Aire et Saint-Omer. Ils appartenaient, disait-on, à un corps de soldats hongrois et croates que le gouvernement espagnol avait licenciés, et qui cherchaient à ramasser un gros butin avant de quitter la Flandre.

Les habitants aisés se retiraient en toute hâte du côté de Saint-Pol ou de Montreuil ; les autres cachaient leurs objets les plus précieux. On voyait des femmes et des enfants sur les voitures des rouliers, et de temps en temps passaient sur la route des familles de gentilshommes, accompagnées de leurs serviteurs armés jusqu'aux dents. Jacques était habitué à ces scènes de tumulte et de terreur. Il s'avança vers l'un des rouliers, et lui demanda si les ennemis étaient encore bien loin.

– Qui le sait ? répondit l'homme. Peut-être à dix lieues, peut-être à cent pas. Les hussards vont vite, et mieux vaut être entre de bonnes murailles que par chemins.

Parmi ceux qui décampaient en toute hâte, personne n'avait encore rien vu, cependant nul ne s'arrêtait et n'osait même retourner la tête. Jacques pensa que chacun fuyait parce

qu’il voyait fuir les autres, et en garçon résolu qu’il était, il prit le parti de continuer son chemin, voulant arriver à Hesdin avant la nuit. La journée était brûlante, et Jacques marchait depuis le matin ; l’appétit commença de se faire sentir avec la fatigue. N’apercevant ni Hongrois ni Croates, Jacques se jeta sur le côté de la route, près d’une fontaine qui coulait à l’ombre d’un bouquet d’arbres, et tirant de sa valise quelques provisions dont il s’était muni à Fruges, il se mit à déjeuner gaillardement. En ce lieu, l’herbe était épaisse et l’ombre fraîche ; Jacques regarda sur la route, et ne voyant rien, ni fantassin, ni cavalier, il s’étendit comme un berger de Virgile au pied d’un hêtre. Il pensa d’abord et beaucoup à Mlle de Malzonvilliers et soupira ; puis, au souvenir des bonnes gens qu’il avait rencontrés fuyant comme des lièvres, il sourit ; il allait sans doute penser à bien d’autres choses encore, quand il s’endormit.

Jacques ne voulait que se reposer ; mais la jeunesse propose et l’herbe fraîche dispose. Il dormait donc comme on dort à dix-huit ans, lorsqu’un grand bruit de chevaux hennissant et piaffant le réveilla en sursaut. Sept ou huit cavaliers tournaient autour de lui, tandis que deux autres débouclaient son havresac après être sautés de selle. Jacques se dressa d’un bond, et du premier coup de poing fit rouler à terre l’un des pillards ; il allait prendre l’autre à la gorge, lorsque trois ou quatre cavaliers fondirent sur lui et le renversèrent : avant qu’il pût se relever, un coup violent l’étourdit, et il resta couché aux pieds des chevaux.

Il n’avait fallu que trois minutes aux cavaliers pour déboucler sa valise, il ne leur en fallut pas deux pour piller l’argent et les effets, dépouiller Jacques de son habit et disparaître au galop. Jacques resta quelques instants immobile, étendu sur le dos. Les larges bords de son chapeau de feutre ayant amorti la force du coup qui lui était destiné, Jacques n’était qu’étourdi. Quand il se releva, à moitié nu et sans argent, il courut sur un tertre pour reconnaître le chemin qu’avaient pris les pillards. Un tourbillon de fumée fouettée par le vent ondulait dans la

plaine ; deux villages brûlaient ; entre les toits de chaume tout pétillants, passaient les bestiaux épouvantés. Un nuage lourd et criblé d'étincelles s'épandait au loin ; quand l'incendie gagnait une meule de paille ou quelque grange emplie de foin, un jet de flamme coupait le sombre rideau de ses éclairs rouges et tordus. Un gros de cavalerie se tenait en bataille sur le bord d'un ruisseau. Jacques n'en avait jamais vu l'uniforme, qui se composait d'un habit blanc à retroussis jaunes et d'une culotte noire. À sa tête, allant et venant d'un bout de l'escadron à l'autre, marchait un cavalier qu'à sa mine on reconnaissait pour le chef. Jacques courut droit à lui. Il ne doutait pas qu'il n'eût eu affaire à des maraudeurs du parti ennemi, mais dans son naïf sentiment d'équité, il ne doutait pas non plus que le chef ne lui fît rendre ce qu'on lui avait volé. Si le roi d'Espagne et l'empereur d'Allemagne faisaient la guerre au roi de France, ils ne la devaient pas faire aux voyageurs. À la vue d'un jeune homme qui s'avançait vers eux au pas de course, nu-tête et sans habit, le capitaine s'arrêta.

– Que veux-tu ? lui dit-il brusquement quand Jacques fut à deux pas de son cheval.

– Justice, répondit Jacques tranquillement.

Le chef sourit et passa ses longs doigts nerveux dans sa moustache.

Deux cavaliers qui le suivaient échangèrent quelques paroles rapides ; ils parlaient plutôt du gosier que des lèvres, et leur idiome frappait les oreilles de Jacques comme le croassement des corbeaux.

– De quoi te plains-tu ? reprit le chef.

– On m'a pris ma valise, l'argent, les effets qu'elle contenait, jusqu'à mes habits, tout.

– On t'a laissé ta peau, et tu te plains ! Mon drôle, tu es exigeant.

Jacques crut n'avoir pas bien entendu.

– Mais je vous dis...

– Et moi je te dis de te taire ! s'écria le chef ; tu répondras quand on t'interrogera.

Le chef se tourna vers ses officiers ; pendant leur courte conférence, Jacques se croisa les bras. L'idée de fuir ne lui vint même pas ; il lui semblait impossible qu'on lui fît plus qu'il n'avait souffert.

– Tu es Français, sans doute ? reprit le chef en revenant vers lui.

– Oui.

– De ce pays, peut-être ?

– De Saint-Omer.

– Tu dois connaître alors les chemins de traverse pour regagner les frontières de la Flandre ?

– Très bien.

– Tu vas donc nous servir de guide jusque-là. Bien que tes compatriotes décampent comme des volées de canards à notre approche, je crois que nous nous sommes avancés trop loin. J'ai assez de butin comme ça... Cependant, s'il y a quelques bons châteaux aux environs, tu nous y conduiras. En route !

Jacques ne bougea pas.

– M'as-tu entendu ? reprit le chef en le touchant du bout de sa houssine.

– Parfaitement.

– Alors, marche.

– Non pas, je reste.

– Tu restes ! s'écria le chef ; et poussant son cheval, il vint heurter Jacques immobile.

Le tube glacé d'un pistolet s'appuya sur le front de Jacques.

– Ah çà ! sais-tu bien que je n'aurais qu'à remuer le doigt pour te faire sauter la cervelle, manant ! reprit le Chef.

– Remuez-le donc, car, pour Dieu, je ne vous servirai pas de guide dans mon pays et contre les miens.

Le pistolet se balança un instant à la hauteur du visage de Jacques, puis s'abaissa lentement.

– Ainsi, tu ne veux pas nous conduire aux frontières, ajouta le chef en glissant le pistolet sous l'arçon.

– Je ne le peux pas.

– C'est donc moi qui t'y conduirai.

Le chef dit quelques mots dans une langue étrangère, et avant que Jacques pût se douter du danger qui le menaçait, trois ou quatre soldats l'avaient saisi et garrotté.

– Il y a bien dans la compagnie quelque vieux licol propre à te servir de cravate, continua le chef en s'adressant à Jacques. Quand nous toucherons aux limites de l'Artois, je prétends t'y laisser pendu à la plus belle branche du plus beau chêne, afin que tu serves d'exemple aux habitants de l'endroit. Si les corbeaux te le permettent, mon drôle, tu auras le loisir d'y méditer sur les profits de l'honnêteté.

Sur un signe du chef, deux soldats jetèrent Jacques en croupe d'un cavalier ; on le lia à la selle comme un sac, et toute la troupe partit au trot du côté de Hesdin. Jacques, courbé en deux, battait de sa tête et de ses pieds les flancs du cheval ; le sang se porta bientôt aux extrémités, sa face devint pourpre, ses yeux s'injectèrent, un bourdonnement douloureux et confus emplit ses oreilles, le nom de Suzanne expira sur ses lèvres, et il ferma ses paupières. Mais, au moment où le voile rouge qui flottait devant ses yeux à demi clos obscurcissait le plus son esprit, il ramena, par un effort violent, ses mains à la hauteur de sa tête, un instant soulevée. Les courroies qui les enchaînaient touchaient à ses lèvres ; il les mordit, et, l'instinct de la conservation revenant avec l'espoir de la délivrance, il en eut bien vite, à coups de dents, déchiré le nœud. Le cavalier chantait tout en fourbissant la garde de son sabre. Jacques se suspendit d'une main à la croupière du cheval, et de l'autre défit le lien qui l'attachait à la selle. Quand il sentit ses membres libres, il regarda autour de lui pour voir si nul soldat ne l'observait ; le chef et les officiers chevauchaient en tête, et l'escadron les suivait sans penser au captif. Le cavalier, tout occupé de son arme, ne pressait pas son cheval qui, plus lourdement chargé que les autres, avait perdu du terrain et se trouvait alors à la queue de la colonne. Jacques se laissa donc glisser doucement sur le chemin. À peine eut-il senti la terre sous ses pieds, que toute sa vigueur lui revint, et se jetant sur le côté de la route, il prit à travers champs. Mais il avait à peine fait deux cents pas qu'il entendit une détonation, et, au même instant, une balle fit jaillir la pous-

sière à ses côtés. Il tourna la tête et vit trois ou quatre cavaliers lancés à ses trousses, le mousqueton au poing.

Jacques était leste et vigoureux, il franchissait les haies et les fossés comme un chevreuil ; mais il ne pouvait longtemps lutter contre des chevaux. Le cavalier à qui sa garde avait été confiée se montrait le plus ardent à sa poursuite ; déjà il était en avance de quelques centaines de pas sur ses camarades, lorsque Jacques, comprenant l'inutilité de sa fuite, s'arrêta. Le cavalier arriva sur lui au galop, le sabre levé ; mais Jacques évita le coup en se jetant de côté, et saisissant le soldat par la jambe gauche, il le précipita à bas du cheval. Tandis que le soldat, meurtri de sa chute, se débattait à terre, Jacques sauta sur la selle et partit. Pendant quelques minutes, les camarades du vaincu bondirent sur ses traces ; deux ou trois balles égratignèrent le sol à ses côtés, mais bientôt la course des maraudeurs se ralentit ; l'escadron était loin derrière eux, et en avant s'étendait un pays inconnu où l'ennemi pouvait surgir à tout instant ; l'un d'eux retint son cheval et tourna bride ; le second l'imita, puis le troisième aussi, et Jacques n'entendit plus retentir à son oreille leur galop furieux. À son tour, il ramassa les rênes et mit sa monture au petit trot. Jacques n'avait pas marché un quart d'heure dans la direction de Saint-Pol, qu'il découvrit, en avant de Fleury, une troupe de cavaliers portant de l'infanterie en croupe. La première rencontre avait appris au fils du fauconnier assez des usages de la guerre pour le rendre circonspect. Un moment il eut la pensée de se jeter dans un petit bois, lorsqu'une nouvelle réflexion le décida à pousser droit en avant. Il était trop près de Saint-Pol, ville forte occupée par une grosse garnison, pour que l'ennemi eût osé s'aventurer jusque-là. Une vedette qui trottait à deux ou trois cents pas de la troupe, étonnée de voir un grand garçon n'ayant qu'un pantalon et la chemise courant sur un cheval tout équipé, arrêta Jacques.

– Conduisez-moi à votre capitaine, dit Jacques au plus apparent de la bande.

– C'est ce que j'allais justement vous proposer, mon camarade, répondit le brigadier.

Le capitaine était un beau jeune homme dont la bonne mine était rehaussée par le costume militaire ; une fine moustache noire faisait ressortir l'éclat de ses lèvres du galbe le plus pur. Une grande pâleur répandue sur ses traits délicats donnait à sa physionomie un charme et une distinction inexprimables. Jacques se sentit rassuré du premier regard. Ami ou ennemi, il avait affaire à un brave gentilhomme. L'officier considéra Jacques un instant en silence, et un rapide sourire éclaira son visage, où la mélancolie avait jeté son voile mystérieux.

– Si tu es Français, dit-il enfin d'une voix claire et douce, ne crains rien, tu es parmi des Français.

Jacques lui raconta ce qui lui était arrivé ; son sommeil, sa capture, sa délivrance, le péril auquel il avait échappé. L'officier l'écoutait, frisant le bout de sa moustache, les yeux attachés sur les yeux du jeune homme. Jacques comprit la signification de ce regard. Il rougit.

– Vous me prenez pour un espion ? dit-il d'une voix brève.

– Plus maintenant ; la lâcheté n'a pas ces traits honnêtes et ce regard fier. Elle tremble, mais ne rougit pas. Tu es un brave garçon, et tu vas nous conduire au lieu où tu as laissé les batteurs d'estrade.

– Volontiers ; quand je les perdis de vue, ils prenaient le chemin de l'abbaye de Saint-Georges, près de Bergueneuse, et ne peuvent pas être à plus d'une lieue d'ici.

Sur l'ordre du capitaine, on fournit à Jacques un habit, un chapeau, un sabre et des pistolets.

– As-tu jamais manié ces joujoux-là ? reprit l'officier.

– Vous en jugerez, mon capitaine, si nous rencontrons les bandits qui m'ont pillé.

– Va donc !

Jacques se plaça à la tête de la troupe, qui se composait de deux cents cavaliers à peu près portant en croupe autant de grenadiers. Elle venait d'être détachée de la garnison de Saint-Pol, pour repousser les maraudeurs de l'armée espagnole signalés par les éclaireurs.

L'officier trottait à côté de Jacques.

– Tu manies ton cheval comme un vieux soldat, lui dit-il au bout de cinq minutes. Où donc as-tu appris l'équitation ?

– Chez mon père, à Saint-Omer.

– Ah ! tu es de Saint-Omer ? alors tu as peut-être connu un brave fauconnier nommé Guillaume Grinedal ?

– Comment ne l'aurais-je pas connu, puisque c'est mon père.

L'officier tressaillit. Il se tourna vers Jacques et se prit à le considérer attentivement.

– Ton père ! Ce vieux Guillaume qui m'a si souvent porté sur ses genoux est ton père ? Tu t'appelles donc Jacques ?

Ce fut au tour de Jacques de tressaillir. Il regarda l'officier, tout ému, cherchant à lire sur son visage un nom que son cœur épelait tout bas.

– Mon nom ? vous savez mon nom ? dit-il.

L'officier lui tendit la main.

– As-tu donc oublié M. d'Assonville ? reprit-il.

– Notre bienfaiteur à tous ! s'écria Jacques.

Et il attacha ses lèvres sur la main du capitaine.

– Non pas celui-là, Jacques, mais son fils, Gaston d'Assonville. Le père est là-haut ; il a été l'ami de Guillaume : le fils sera l'ami de Jacques.

IV

L’ESCARMOUCHE

La troupe commandée par M. d’Assonville, capitaine aux chevau-légers, était encore à dix minutes de l’abbaye de Saint-Georges, dont les murailles blanches se dessinaient entre des massifs d’arbres sur la droite du chemin, lorsqu’on entendit des coups de fusil pétiller à une petite distance.

Un paysan qui fuyait sur un méchant bidet apprit à M. d’Assonville qu’une vingtaine de maraudeurs s’étaient présentés à l’abbaye, avaient forcé les portes et ordonné aux religieux de préparer des vivres pour toute la troupe, s’ils ne voulaient pas voir leur maison mise à feu et à sang.

– Qu’a fait l’abbé ? demanda le capitaine, dont les yeux s’enflammèrent.

– Dame ! reprit le paysan, il a vidé la cave et fait dresser les tables.

– Bien, nous mangerons le dîner après le bal.

– Hum ! fit l’autre, m’est avis, mon officier, que bien des danseurs manqueront au festin. Les Hongrois sont nombreux.

– Combien ?

– Mais six ou sept cents, tous à cheval et bien armés. Leur chef a fait sonner de la trompette ; les bandes dispersées de

toutes parts se sont réunies, et, en attendant que le souper soit prêt, elles pilent Anvin.

Le village était en feu et la fusillade éclatait dans la plaine.

M. d'Assonville se dressa sur ses étriers, l'épée à la main. Ce n'était plus le pâle jeune homme au front décoloré. L'éclair brillait dans ses yeux, le sang brûlait sa joue.

– En avant ! cria-t-il d'une voix tonnante, et du bout de son épée il montra à ses soldats le village flamboyant. Toute la troupe s'ébranla.

À la vue des Français, les clairons sonnèrent et les ennemis se rangèrent en bataille à quelque distance d'Anvin, aux bords de la Ternoise. Leur troupe était nombreuse et bien montée ; mais M. d'Assonville était de ceux qui ne savent pas reculer ; il fit mettre pied à terre aux grenadiers et les divisa par pelotons de vingt à vingt-cinq hommes entre ses cavaliers.

– Jouez du fusil comme nous jouerons du sabre, leur dit-il, et nous ferons passer la rivière sans bateau à ces méchants drôles.

Les grenadiers crièrent : Vive le roi ! et apprêtèrent leurs armes. Au moment où M. d'Assonville allait donner le signal d'attaquer, un vieil officier lui toucha légèrement le bras.

– Monsieur le comte, lui dit-il, ils sont deux contre un et l'avantage de la position est pour eux.

– Quoi ! c'est vous, monsieur du Coudrais, qui comptez l'ennemi !

– Je dois compte au roi, mon maître, de la vie de tous ces braves gens, reprit l'officier en montrant du bout de son épée les

soldats impatients. Maintenant ordonnez, et vous verrez si j'hésiterai à me faire tuer.

– Non pas, monsieur, vous triompherez avec vos grenadiers. Ils sont un contre deux ! eh bien, nous avons pour nous la vue de ce village qui brûle ! Chaque chaumière qui croule crie vengeance. En avant !

Toute la troupe entendit ces mots. Les soldats électrisés s'élancèrent, et Jacques, emporté le premier, sentit courir dans ses veines le frisson de la guerre. Les Hongrois, après s'être mis en bataille, attendaient les Français en poussant mille cris. Grâce à la supériorité du nombre, ils comptaient sur une facile victoire ; bien éloignés de mettre la rivière entre eux et les assaillants, ce qui aurait doublé leurs forces par l'avantage de leur position, ils coururent à leur rencontre pêle-mêle et sans ordre, aussitôt qu'ils les virent s'ébranler. Le choc fut terrible ; la fusillade éclata sur toute la ligne, et les cavaliers s'abordèrent le sabre et le pistolet au poing. Un instant on put croire que le succès serait douteux. Les combattants ne faisaient qu'une masse mouvante étreinte par la colère et le sauvage amour du sang ; de cette masse confuse montait un bruit de fer mêlé à des hurlements de mort. À toute seconde un homme disparaissait du milieu de cet océan de têtes qu'entouraient mille éclairs, où sonnait le cliquetis des armes, et l'espace se resserrait ; mais les décharges des grenadiers de M. du Coudrais, qui combattaient en bon ordre, avaient éclairci les rangs de l'ennemi ; les Hongrois, écrasés sous une grêle de balles partant de tous les côtés à la fois, pressés par la fougue ardente des cavaliers qu'enflammait l'exemple de M. d'Assonville, mollirent et lâchèrent pied. Un soldat regarda en arrière, un autre tourna bride, un troisième se jeta tout armé dans la Ternoise, dix ou douze décampèrent, un escadron plia tout entier, puis tous enfin reculèrent dans un désordre affreux.

– En avant ! cria de nouveau M. d'Assonville, et poussant son cheval sur les derniers combattants, il précipita toute la troupe dans la rivière. Quand les chevaux enfoncèrent les pieds dans l'eau, ce fut une déroute. Les Hongrois et les Croates partirent au galop, jetant leurs mousquetons, et le sabre hacha les fuyards.

Jacques voyait pour la première fois et de près toutes les horreurs d'un combat. L'émotion faisait trembler ses lèvres ; mais le piaffement des chevaux, l'éclat des armes, le bruit des explosions, l'odeur de la poudre, excitaient son jeune courage ; il brandit son sabre d'une main ferme et se lança tout droit devant lui. Un Croate qu'il heurta dans sa course lui lâcha à bout portant un coup de pistolet ; la balle traversa le chapeau de Jacques à deux pouces du front. Jacques riposta par un coup de pointe furieux. Le Croate tomba sur le dos, les bras étendus ; le sabre lui était entré dans la gorge ; Jacques sentit jaillir sur sa main le sang bouillonnant et chaud ; il regarda le soldat pâlissant qu'emportait le cheval effaré. C'était le premier homme qu'il tuait ; Jacques abaissa la pointe de son sabre et frissonna, mais il était au premier rang, et le tourbillon le poussa en avant. Au milieu de la mêlée, Jacques rencontra M. d'Assonville et se tint dès lors à son côté. Tous deux les premiers firent entrer leurs chevaux dans la rivière rougie, mais quand il n'y eut plus que des fuyards, tous deux remirent leur sabre au fourreau. Le capitaine tendit la main au soldat.

– Tu t'es bien conduit, Jacques, lui dit-il. Mordieu ! tu avais raison de vouloir te mesurer contre ces pillards. Tu leur as payé la monnaie de ta valise !

– Ma foi, monsieur, j'ai fait ce que j'ai pu.

– Eh ! mon camarade, ceux qui courent te diront que tu as trop pu !

Le champ de bataille était encombré de morts et de blessés ; les ennemis avaient laissé trois cents des leurs par terre ; une centaine fort mal accommodés étaient restés aux mains des Français, si bien que les batteurs d'estrade avaient perdu la moitié de leur monde. Cependant les clairons sonnèrent, et les soldats dispersés de toutes parts se réunirent sous leurs guidons.

– Tu n'es pas encore enrégimenté, mon garçon, dit M. d'Assonville à Jacques, ainsi va à tes affaires. Songe que tu as perdu une valise, ne te fais pas faute d'en ramasser deux.

Comme M. d'Assonville allait rejoindre son escadron, deux grenadiers qui portaient un brancard sur lequel gisait un officier vinrent à passer près de lui.

À la vue du capitaine des chevau-légers, l'officier se souleva sur son coude.

– Monsieur le comte, dit-il, vous aviez raison, et je n'avais pas tort. Ils sont battus, mais ils m'ont tué.

– Tué ! s'écria M. d'Assonville. Ah ! j'espère, monsieur du Coudrais, que votre blessure...

– Ma blessure est mortelle, reprit le vieil officier. Un coup de feu m'a traversé le corps. Ma prudence m'est expliquée, à présent : c'était un pressentiment. Au revoir, capitaine !

M. du Coudrais laissa tomber sa tête, où flottaient les ombres du trépas, et les soldats passèrent. Jacques avait le cœur serré. Après l'éclat et les transports de la victoire, il venait d'assister au deuil d'une agonie. Il prit dans la direction de la rivière, la tête penchée et l'esprit malade. Combien déjà la paix de la maisonnette était loin ! Il n'avait pas fallu deux journées pour que Jacques eût tué quatre ou cinq hommes et qu'il en eût blessé sept ou huit autres. Tout en marchant au milieu des ca-

davres, ses yeux tombèrent sur ses mains : elles étaient humides et rouges encore ; tout son corps frissonna. Quelle route allait-il donc suivre pour arriver jusqu'à Suzanne, et quelles sanglantes prémices son amour venait-il de lui offrir ? Jacques foulait en ce moment l'endroit où la mêlée avait été le plus furieuse, la terre était jonchée de morts ; au milieu des Hongrois étendus, ses regards vagues et distraits rencontrèrent un soldat qui, tombé à vingt pas de la Ternoise, cherchait à se rapprocher du rivage. Le Hongrois rampait sur les mains et les genoux, se traînait l'espace de quelques pieds, puis s'abattait. Jacques courut à lui et le souleva.

– De l'eau ! de l'eau ! dit le Hongrois, dont la face était souillée de sang coagulé ; de l'eau ! je brûle !

Jacques le transporta sur le bord de la Ternoise, et présenta à ses lèvres ardentes un chapeau rempli d'eau.

Le Hongrois trempa son visage dans cette eau froide et but avidement.

– J'ai du feu dans la gorge, et mes lèvres sont comme deux fers rouges, disait-il en léchant les bords humides du chapeau.

Jacques l'adossa contre un tronc d'arbre et lava son visage. Le Hongrois avait reçu un coup de sabre sur la tête et une balle dans le ventre. Quand la boue et le sang effacés laissèrent les traits à découvert, Jacques poussa un cri. Le blessé leva les yeux sur lui.

– Ah ! tu me reconnais à présent, dit-il avec un rire amer. Quand tu m'as soulevé, je n'ai rien dit, j'avais soif... maintenant, achève-moi si ça t'amuse.

– Oh ! fit Jacques avec une expression d'horreur.

– Parbleu ! c’est ton droit.

– Un droit d’assassin !

– Ah ! tu as de ces scrupules-là, toi ! à ton aise. Quant à moi, je n’y regarderai pas de si près, si quelque jour... Mais les tiens m’ont mis dans un trop piteux état pour que je recommence jamais. Diable ! mon drôle, tu t’es bien vengé.

– Non pas ! je me suis battu, voilà tout.

– Oh ! je ne t’en veux pas ! Si je t’avais cassé la tête, tout cela ne serait pas arrivé. C’est une leçon... il est un peu tard pour m’en servir ; qu’elle te profite au moins.

L’officier se retourna sur le flanc.

– Vois-tu, reprit-il, quand on tient un ennemi, le plus court est de lui brûler la cervelle. C’est un principe que j’avais toujours mis en pratique ; pour l’avoir oublié une fois, voilà où j’en suis réduit...

Une convulsion serra le gosier du Hongrois, qui se tordit au pied de l’arbre.

– De l’eau ! de l’eau ! murmura-t-il encore, j’ai des charbons dans les entrailles !

Jacques posa le chapeau plein à son côté, et courut chercher du secours. Il trouva M. d’Assonville inspectant sa troupe, suivi d’un maréchal des logis, qui rayait les noms des morts sur le livre de la compagnie.

– L’officier hongrois, qui voulait me faire pendre aux frontières de l’Artois, se meurt, lui dit Jacques ; ne pourrais-je pas le

faire transporter à l'ambulance pour qu'il reçoive les soins que réclame son état ?

M. d'Assonville regarda Jacques.

– Ah ! c'est le capitaine qui voulait te faire pendre aux frontières de l'Artois ! C'est bien, mon garçon, va.

Jacques partit avec deux grenadiers. L'officier hongrois fut placé sur un brancard garni de bottes de paille. Quelques gouttes de sang se figeaient au bord de ses plaies ouvertes, ses dents claquaient de froid. Le fils du fauconnier le couvrit de son habit.

– Quel cœur as-tu donc ? lui dit brusquement l'officier.

– Le cœur de tout le monde.

– Parbleu ! tu es bien le premier habitant de ce monde-là que je rencontre.

Les yeux du Hongrois brillaient et s'éteignaient tour à tour ; quand il les ouvrait, il regardait Jacques.

– Peut-être vaut-il mieux, reprit-il, que ce soit moi qui parte, et toi qui restes. Je ne vaux rien, et tu as l'air d'un brave jeune homme... Le hasard a eu raison...

Le Hongrois se tut quelques minutes ; un tressaillement convulsif l'agita, et ses yeux se voilèrent ; tout à coup il les tourna vers Jacques, tout pleins d'un feu extraordinaire.

– Crois-tu qu'il y ait quelque chose là-haut ? lui dit-il en montrant le ciel du doigt.

– Il y a Dieu.

– Veux-tu me donner la main ?

Jacques tendit sa main au vieux soldat, qui la serra avec plus de vigueur qu'on ne pouvait en attendre d'un homme si cruellement blessé, puis il se renversa sur la paille, et ramena l'habit de Jacques sur lui. Au bout d'un moment, Jacques ne l'entendant plus ni parler ni se plaindre, se pencha vers lui.

– Comment vous trouvez-vous, mon capitaine ? lui dit-il.

– Moi, mon ami ? très bien.

Le regard était vif, le visage doucement coloré, la voix claire. Jacques se tut, pensant que l'officier hongrois voulait dormir. Quand on fut arrivé à l'ambulance, il souleva l'habit : l'officier hongrois était mort. Deux heures après, la troupe était réunie à l'abbaye de Saint-Georges, autour des tables préparées pour les ennemis. On riait de bon cœur et on mangeait de bon appétit. Si l'on plaignait les blessés, on oubliait les morts ; les vivants se félicitaient les uns les autres, et tout allait pour le mieux. M. d'Assonville conduisit Jacques dans une chambre de l'abbaye où une table était dressée.

– Assieds-toi là, lui dit-il.

– Moi ! près de vous ?

– Après le combat, il n'y a plus ni maître ni serviteur, il n'y a que des soldats. Assieds-toi, te dis-je, et conte-moi ton histoire.

M. d'Assonville n'était déjà plus le brillant officier dont les yeux lançaient des éclairs au moment de la bataille ; la tristesse était revenue à son front et la pâleur à ses joues, où la ligne aiguë de ses moustaches se dessinait comme un coup de pinceau

sur de l’albâtre ; à l’ardeur généreuse, à la mâle fierté, à l’impatience téméraire dont les flammes coloraient tout à l’heure son beau visage, un doux et mélancolique sourire avait succédé. Jacques se sentait tout à la fois ému et attiré par cette tristesse mystérieuse dont la source devait sourdre au fond du cœur. Il s’assit et raconta la naïve histoire de sa jeunesse, de ses amours, de son départ. M. d’Assonville l’écoutait ; un instant ses yeux s’humectèrent au récit des amours innocentes de Jacques, mais cet instant fut si court, que Jacques ne vit pas même briller sa prunelle humide. M. d’Assonville porta le verre à sa bouche.

– Je bois à tes espérances, dit-il.

Jacques soupira.

– C’est la fortune du pauvre ! murmura-t-il. Si ton amante a le cœur honnête et sincère, garde-les ; mais si elle est faible comme le roseau ou trompeuse comme le vent, chasse-les hardiment ! Des espérances trahies sont comme des épines qui déchirent.

– J’espère, parce que je crois, répondit Jacques.

– Tu as dix-huit ans ! s’écria M. d’Assonville.

Et un éclair d’ironie amère passa dans ses yeux ; puis il reprit tout doucement :

– Crois, Jacques ; la croyance est le parfum de la vie et la parure de la jeunesse ; malheur à ceux qui n’ont pas cru ! ceux-là n’ont pas aimé ; ceux-là mourront sans avoir vécu !

M. d’Assonville pressa les deux mains de Jacques ; le reflet d’une passion mal éteinte illumina son visage, et il avala son verre tout d’un trait.

– À quoi pensais-je ? reprit-il ; il s'agit d'amour et point de philosophie ! Voyons, Jacques, que comptes-tu faire ?

– Je vous l'ai dit : me rendre à Paris et chercher fortune, à moins que vous ne consentiez à me garder avec vous.

– C'est ce que nous examinerons plus tard, et ce à quoi je consentirais volontiers si ma compagnie pouvait te rendre service. Mais supposons un instant que tu sois arrivé à Paris, qu'y feras-tu ?

– Franchement, je n'en sais rien ; je frapperai à toutes les portes.

– C'est un excellent moyen pour n'entrer nulle part. As-tu quelque argent ?

– Oui, cinquante livres qu'on m'a volées et que j'espère bien rattraper avec ma valise.

– Et quinze louis que je te donnerai pour ta part du butin.

– Eh ! mais, ça fait...

– Ça fait quinze louis. En guerre comme en amour, ce qu'on perd est perdu.

– Ah !

– Avec trois cent soixante livres, tu as juste de quoi battre le pavé de Paris pendant deux mois ; après quoi, tu auras la ressource de te faire laquais.

– J'aimerais mieux me jeter dans la rivière.

– Ce n'est pas le moyen d'épouser Mlle de Malzonvilliers.

– C’est juste. Je puis toujours bien me faire soldat.

– Ceci est une autre affaire. Dans le métier des armes, tu as vingt chances de te faire casser la tête et une de gagner des épaulettes.

– C’est peu.

– Mais à Paris, sur deux chances de faire fortune, tu en as douze de mourir de faim, à moins de consentir à faire certains métiers qui répugnent aux honnêtes gens.

– Le peu de tout à l’heure se réduit maintenant à rien.

– Ah ! mon ami, tu t’es chargé d’une rude entreprise dans laquelle le courage et la persévérance ne peuvent quelque chose que dans le cas où le hasard se met de leur côté.

– En attendant qu’il y consente, que me conseillez-vous ?

– C’est ce que nous allons décider ensemble. Vide cette bouteille de vieux vin de Bourgogne. Le vin porte conseil ; il montre faciles les choses les plus extravagantes, et il n’y a guère que celles-là qui vaillent la peine d’être tentées. Quand on veut devenir capitaine, il faut songer à devenir général.

– Général ! s’écria Jacques tout étourdi.

– Certes, si j’étais assez fou pour goûter à l’amour, je me risquerais aux princesses du sang.

– Eh bien, pour commencer, si vous m’incorporiez aux chevau-légers ? qu’en dites-vous ?

– Eh ! l'uniforme est joli ! Si tu as grand soin d'éviter la mitraille, les balles, les boulets, les grenades et autres projectiles fâcheux ; si tu n'es ni tué, ni amputé, si tu te conduis toujours vaillamment ; si tu ne te fais jamais punir ; si tu te signales par quelque action d'éclat, et si le bonheur te sourit, tu peux compter sur les galons de maréchal des logis à quarante-huit ans. Il ne faudrait pas cependant qu'un lieutenant s'avisât de te regarder de travers, parce que tu aurais manqué de le saluer à propos, auquel cas tu courrais le risque de rester brigadier jusqu'à la soixantaine.

Jacques laissa tomber son verre.

– Ce n'est ni toi ni moi qui avons fait le monde comme il est, et ce n'est pas ta faute si ton père n'était pas chevalier tout au moins. Un père prudent, au temps où nous sommes, devrait toujours naître comte ou baron.

– Monsieur, je cours à Paris tout de ce pas, s'écria Jacques effaré.

– À Paris ! eh ! eh ! c'est une ville aimable aux jeunes gens riches et de bonne mine ; mais quand on n'a que de la bonne mine, il faut bien prendre garde d'entrer au cabaret. Les gentilshommes en sortent gris, les pauvres diables en sortent racolés. Paris est un endroit où les plaisirs abondent ; seulement ils coûtent très cher, surtout ceux qui ne coûtent rien. Il est vrai que lorsqu'on est beau garçon, on a une chance nouvelle. Ma foi, oui ! Où diable avais-je l'esprit de n'y pas penser ? On peut plaire à quelque douairière qui vous place alors dans ses affections, juste entre son épagneul et son confesseur ; le matin, on sort de son appartement par la porte secrète. Au bout d'un mois, on est le commensal de la maison en qualité de secrétaire ; on a le teint fleuri, la bouche vermeille, et l'on a tout le jour pour se reposer !

Jacques fit un geste de dégoût.

– Non ! alors il nous reste l'espoir de devenir intendant. Bon métier ! Sais-tu voler, Jacques ?

Jacques pâlit et se leva.

– Monsieur ! dit-il d'une voix étranglée par l'émotion.

M. d'Assonville le regarda sans qu'un muscle de son visage tressaillît. Jacques passa ses mains dans les longues boucles de ses cheveux blonds. Un soupir profond sortit de sa poitrine et il se rassit.

– Pardonnez-moi, monsieur le comte, reprit-il ; je ne m'attendais pas à cet outrage de vous qui avez dormi dans les bras de mon père ! Vous avez voulu sans doute me punir d'avoir si promptement oublié la distance qui existe entre nous, mais vous l'avez fait méchamment, monsieur le comte. Vous n'avez pas le désir de me venir en aide, je le vois bien. Je prendrai donc conseil des circonstances ; mais, quoi qu'il puisse advenir et dans quelque situation que je me trouve, croyez-le bien, jamais je n'oublierai que j'ai, pour me juger, mon Dieu là-haut et mon père là-bas.

– Tu es un brave et loyal garçon, mon ami Jacques, et je suis fier de presser ta main, répondit M. d'Assonville ; j'ai voulu t'éprouver, et maintenant que je sais ton âme aussi ferme que ton bras est fort, je te parlerai en homme. Tu n'as rien à faire dans les chevau-légers. Serais-tu le plus instruit, le plus hardi et le plus intelligent soldat de la compagnie, le plus mince cadet de famille expédié de Paris par la cour te passerait sur le corps. Tu n'as rien à faire non plus à Paris. Avec une conscience trempée comme l'acier on n'arrive à rien, à moins d'être duc et pair tout au moins. Reste soldat : les soldats peuvent garder l'honneur pur ; mais entre dans l'artillerie. Là seulement un homme qui a

de la vaillance, de la conduite et quelque savoir peut se pousser, ne fût-il pas gentilhomme. Tu as de la jeunesse et une tournure qui valent bien quelque chose, Dieu fera le reste : il y a mille hasards entre toi et le but, mais Suzanne est au bout du chemin ! J'ai un frère qui commande une compagnie de sapeurs à Laon, je te donnerai une lettre pour lui. C'est un autre moi-même ; le fils de Guillaume Grinedal ne sortira pas de la famille.

Jacques prit les mains de M. d'Assonville et les baisa sans pouvoir parler. Le lendemain, portant dans une bourse les quinze louis d'or que lui avait donnés le capitaine, et monté sur un bon cheval bien équipé, il quitta l'abbaye.

– Voici la lettre, lui dit M. d'Assonville ; si tu as quelque regret de me quitter, j'en ai tout autant de te perdre ; mais il faut que tu arrives à Malzonvilliers, et le plus court chemin passe par Laon. Va donc à Laon. Si jamais tu as besoin de moi, tu me trouveras. Adieu, mon ami.

Jacques pressa la main du capitaine et piqua des deux pour ne pas lui laisser voir que ses yeux se remplissaient de larmes. Il avait déjà l'orgueil du soldat.

V

UN INTÉRIEUR DE CASERNE

Jacques arriva sans encombre à Laon. Le premier soldat qu'il rencontra lui indiqua la demeure de M. de Nancrais. À peine le capitaine eut-il reconnu l'écriture de son frère, qu'il donna l'ordre d'introduire le voyageur. M. de Nancrais était un homme de grande taille, sec, nerveux ; ses yeux gris, enfoncés sous d'épais sourcils bruns, séparés à leur pointe interne par une ride profonde, brillaient d'un feu extraordinaire ; une longue moustache fauve coupait en deux son visage amaigri par les fatigues de la guerre ; il avait, en parlant, l'habitude d'en tordre la pointe aiguë entre ses doigts sans quitter du regard la personne qu'il interrogeait. Ce regard, net et vif comme une pointe d'acier, semblait descendre jusqu'au fond des consciences, et les plus endurcies se sentaient troublées par sa fixité. M. de Nancrais avait deux ou trois ans de moins que son frère, et paraissait être son aîné de trois ou quatre. L'habitude du commandement, et surtout son caractère naturellement impérieux, donnaient à toute sa personne un air d'autorité qui imposait au premier coup d'œil. Il fallait s'arrêter aux traits du visage pour trouver quelque ressemblance entre les deux frères. Il n'y en avait aucune dans les physionomies. M. de Nancrais tenait la lettre de M. d'Assonville à la main lorsque Jacques entra. Il le considéra deux ou trois minutes en silence.

– Tu arrives de Saint-Pol ? dit enfin le capitaine.

– Il y a juste un quart d'heure.

– D’après ce que mon frère me marque, tu as l’intention de te faire soldat ?

– Oui, capitaine.

– C’est un métier où il y a plus de plomb que d’argent à gagner.

– C’est aussi le plus honorable pour un homme de cœur qui veut se pousser dans le monde.

– Ça te regarde ; mais je dois te prévenir que dans l’artillerie, et dans ma compagnie surtout, on est esclave de la discipline. À la première faute, on met le maladroit au cachot ; à la seconde, on le fait passer par les verges ; à la troisième, on le fusille.

– Je tâcherai de ne pas aller jusqu’au cachot, afin d’être toujours loin du mousquet.

– C’est ton affaire. Tu connais le régime de ma compagnie, te plaît-il toujours d’y entrer ?

– Oui, capitaine.

– M. d’Assonville me parle de toi comme d’un garçon déterminé. Tu as vu le feu, dit-il, et tu t’y es bien conduit.

– J’ai fait mon devoir.

– C’est bien. À partir d’aujourd’hui, tu es soldat dans ma compagnie ; souviens-toi de suivre toujours la ligne droite, et ne m’oblige pas à te punir ; je le ferai sans pitié, d’autant plus que m’étant recommandé par mon frère, je veux que tu sois digne de sa protection. Le nom de ton père m’engage d’ailleurs à redou-

bler de sévérité à ton égard ; je prétends lui prouver que tu mérites d'être son fils.

Jacques s'apprêtait à répondre ; M. de Nancrais l'arrêta d'un geste.

– Tu t'appelles Jacques ! continua-t-il.

– Oui, capitaine.

– C'est un nom de bourgeois : il n'en faut pas au régiment. Tu t'appelleras...

– Comme vous voudrez.

– Parbleu ! c'est bien ainsi que je l'entends ! Tous les soldats ont un nom.

– Oui, un nom qui n'est pas le leur.

– Mais c'est le mien ! Crois-tu, par hasard, que j'aie besoin de leur consentement pour les baptiser ?

– Est-ce encore de la discipline ? demanda Jacques en rougissant.

– Oui, mon garçon, répondit M. de Nancrais, qui ne put s'empêcher de sourire. Mais, mordieu, je le tiens, ton nom : il est écrit sur ton visage !

– Ah ! Ainsi, je m'appelle ?...

– Belle-Rose.

M. de Nancrais agita sa sonnette ; un soldat de planton dans l'antichambre entra, le capitaine lui dit quelques mots à

l'oreille, le soldat sortit et revint cinq minutes après avec un caporal de sapeurs.

– Monsieur de la Déroute, dit M. de Nancrais au sous-officier, voilà une recrue que je vous confie ; vous le mènerez à la chambrée, l'instruirez dans le métier, et me rendrez compte de sa conduite. Allez.

Malgré son nom formidable, le caporal la Déroute était un excellent homme qui ne demandait pas mieux que de rendre service aux gens. Quand ils furent tous deux dans la rue, le caporal et la recrue, la Déroute se tourna vers notre ami Jacques, appelé maintenant Belle-Rose.

– Il paraît que vous avez été chaudement recommandé au capitaine, lui dit-il ; il ne m'en a jamais dit si long à propos d'un soldat.

– Si long ! un pauvre bout de phrase d'une douzaine de mots…

– Eh ! c'est tout juste trois fois de plus qu'il n'a coutume d'en débiter ! Quand une recrue arrive à la compagnie, M. de Nancrais l'interroge, puis il fait appeler un caporal, et lui montrant l'homme, il lui dit : « Voilà un soldat, inscrivez-le », et il tourne le dos. Oh ! c'est un terrible homme que le capitaine.

– Bah ! dit Belle-Rose, je l'ai vu sourire.

– Il a souri ?

– Mais comme tout le monde ! Ça ne lui arrive donc jamais ?

– Si, quelquefois, mais pas souvent. Moi qui suis vieux dans la compagnie, je sais qu'il a le cœur meilleur que le visage,

mais il a pour les recrues un diable d'air qui épouvante les plus têtus. S'il vous veut du bien, vous arriverez vite à l'épaulette.

– L'avancement est donc rapide chez vous ?

– Ça dépend. Quand les sièges tuent beaucoup d'officiers, il faut bien les remplacer ; alors on choisit parmi les cadets pointeurs ou parmi les soldats les plus habiles et les plus vaillants.

– Si bien que, pour ramasser des épaulettes, il faut que l'ennemi nous jette des boulets.

– Il ne s'en fait pas faute.

– Ces bons Espagnols !

– Oh ! notre commandant leur doit son grade. Aussi a-t-il juré de brûler un cierge en leur honneur au beau milieu de Namur. M. Delorme, qui est à la tête du bataillon, est entré sapeur comme vous. Il a vu passer dix capitaines et trois commandants, ç'a été l'affaire de trois ou quatre boulets et d'une demi-douzaine de grenades.

– Ma foi, le métier de sapeur est un beau métier !

– Très beau. Seulement, pour un officier qui perd la jambe, trente soldats perdent la tête.

– Ah !

– C'est un calcul que je me suis amusé à chiffrer dans mes heures de loisir. Vous en pourrez faire la preuve à la première rencontre.

Belle-Rose ne dit mot et se gratta l'oreille ; au bout de la rue, il se tourna vers le caporal.

– Monsieur de la Déroute, dit-il, me permettez-vous de vous adresser une question ?

– Deux, si vous voulez.

– Vous m'avez dit, je crois, que dans l'artillerie on avance ou on meurt ?

– Oui, mon camarade ; la mitraille sert d'éclaireur.

– Depuis combien de temps servez-vous ?

– Depuis huit ans.

– Diable !

– Voilà une exclamation qui me prouve que votre esprit vient de se livrer à une opération d'arithmétique. Si le sapeur la Déroute a mis huit ans à devenir caporal, combien le sapeur Belle-Rose en mettra-t-il pour devenir capitaine ? C'est ce que nous appelons une règle de trois. Ai-je deviné ?

– Parfaitement.

– Ici la règle de trois a tort. Vous ne mettrez peut-être que six mois à monter au grade de sergent. Quant à moi, je mourrai caporal. Cela tient à une circonstance particulière. J'ai été piqueur ; or, un de nos jeunes officiers, M. de Villebrais, qui m'avait vu sous la livrée, m'a reconnu. On ne fait pas un officier d'un piqueur. Si, grâce à la protection de M. de Nancrais, j'arrive à la hallebarde, j'y resterai.

La Déroute fit cet aveu d'un air simple et résigné qui toucha Belle-Rose. Le soldat prit la main du caporal et la lui serra ; puis tous deux arrivèrent à la caserne. La chambrée où Belle-

Rose fut incorporé se composait de huit hommes, tous soumis à une sévère discipline. On donna au nouveau venu un habit d'uniforme, un fusil, un sabre, un poignard et une paire de pistolets, et Belle-Rose, bien équipé, monta sa première garde. Le lendemain, on lui apprit le maniement des armes. Au bout d'un quart d'heure, le caporal s'aperçut que sous ce rapport-là la recrue donnerait des leçons à l'instructeur. Le surlendemain, on le mit aux premiers éléments du calcul. Belle-Rose sauta par-dessus les quatre règles et arriva tout d'un coup dans des régions où chaque chiffre était une lettre. Il répondait aux problèmes par des équations. Le jour suivant, le caporal lui mit un crayon entre les doigts. Tandis qu'il lui enseignait les principes du dessin linéaire, s'évertuant à lui démontrer la différence qui sépare un parallélogramme d'un trapèze, Belle-Rose barbouillait un bout de papier sur le coin de la table. Quand la démonstration fut terminée, le barbouillage était fini, et le caporal rit de bon cœur en reconnaissant les mèches de ses cheveux plats collés sur ses tempes, avec son nez retroussé entre deux yeux fendus à la chinoise.

– Ah çà ! vous êtes fils de prince ! s'écria le caporal en jetant son crayon.

– J'ai toujours tenu ma pauvre mère pour une très honnête femme, et mon père était fauconnier.

Le pauvre la Déroute avait étudié sous le sergent instructeur, et un peu au hasard, comme il avait pu ; mais la Déroute ne savait que tout juste ce qu'il fallait pour être caporal de sapeurs. Quand la Déroute était embarrassé, il commençait par réfléchir ; mais quand l'embarras était extrême, il finissait par se rendre chez son capitaine. Dans cette circonstance, il se rendit tout droit chez M. de Nancrais, sautant par-dessus la réflexion. Le cas était grave.

– Capitaine, vous avez mis un ingénieur dans la chambrée, lui dit-il ; vous m'aviez chargé d'instruire Belle-Rose, et c'est Belle-Rose qui instruit son caporal. Que faut-il faire ?

– Envoyez-moi Belle-Rose.

Après un court entretien, M. de Nancrais engagea le protégé de son frère à continuer ses études en mathématiques, et à y joindre l'étude des langues.

– Nous sommes tous plus ou moins ingénieurs et canonniers, lui dit-il ; quand tu sauras bien la trigonométrie et l'espagnol, tu ne seras pas loin de l'épaulette. Tu commenceras les leçons demain.

Quatre ou cinq jours après, Belle-Rose reçut une lettre de M. d'Assonville, qui, tout en le félicitant de son zèle, lui envoyait quinze louis pour payer ses professeurs. Tout de suite et tout ému de joie, il courut la montrer à M. de Nancrais. M. de Nancrais fronça le sourcil.

– Je voudrais bien savoir, s'écria-t-il en tordant sa moustache, si vous êtes sapeur ou chevau-léger ? Je ne me mêle point des affaires de la cavalerie et n'entends point qu'on se mêle de celles de l'artillerie !

– Mais...

– Paix ! Vous êtes soldat dans ma compagnie ; si je trouve bon de vous donner des maîtres, c'est qu'apparemment il me plaît de les payer. M. d'Assonville vous a envoyé quinze louis, c'est bien ; je ne les lui renverrai pas, parce que c'est mon frère ; mais tu me feras le plaisir de prendre cette bourse et de payer tes leçons avec l'or que j'ai mis dedans, sinon tu en auras pour dix jours de salle de police. Va maintenant.

– Oh ! le terrible capitaine, disait Belle-Rose tout en riant ; qu'il est bon et qu'il se donne du mal pour paraître méchant !

Ce jour-là, Belle-Rose étudia la théorie du carré de l'hypoténuse, et prit, sur le papier, un vigoureux bastion défendu par une lunette. Quelquefois l'image de Suzanne venait embrouiller les angles, et le souvenir des promenades dans le jardin faisait manquer l'effet d'un chemin couvert ; mais Belle-Rose rattrapait le calcul et le siège, en se disant que chaque chiffre et chaque assaut le rapprochaient de son amante. Un beau jour, vers midi, comme il sortait de sa chambrette, mêlant dans son esprit l'amour aux mathématiques, un soldat le heurta vivement dans l'escalier.

– Au diable le maladroit ! s'écria le soldat.

– Il me semble que c'est vous qui m'avez poussé, dit Belle-Rose ; je passais à droite, vous montiez à gauche, et vous vous êtes jeté sur moi. Lequel est le maladroit, s'il vous plaît ?

– Tiens ! je crois qu'il raisonne ! T'aviserais-tu de me contredire, par hasard, mauvais blanc-bec ?

– En effet, j'ai eu tort, ce n'est pas maladroit que j'aurais dû dire, c'est insolent.

Le soldat leva la main, mais Belle-Rose la saisit en l'air, et sautant à la gorge de son adversaire, il le précipita rudement sur l'escalier. Au bruit de cette lutte, quelques sapeurs accoururent, et voyant ce qui se passait s'élancèrent sur les combattants pour les séparer. Il était temps ; Belle-Rose avait appuyé un genou sur la poitrine du soldat, qui râlait sous son étreinte furieuse.

– Tu vas me suivre ; un homme qui a la main si forte doit savoir tenir une épée, dit le soldat après qu'il se fut relevé.

Pour toute réponse, Belle-Rose lui fit signe de marcher. On sortit de la ville sans bruit et on s'arrêta dans la campagne, derrière un vieux cimetière, où personne ne passait. Les adversaires mirent habit bas, et, tirant l'épée, commencèrent à ferrailler. Le soldat, qui était un canonnier du nom de Bouletord, poussa Belle-Rose avec tant de furie, que celui-ci fut contraint de rompre deux fois.

– Oh ! oh ! s'écria son ennemi, il paraît que ce que tu as le mieux retenu de tes études, c'est l'art de battre en retraite.

Belle-Rose ne répondit pas et continua de parer. Il tentait, n'ayant plus de colère au fond du cœur, de désarmer Bouletord ; mais le canonnier avait trop d'adresse pour le lui permettre. En rompant une troisième fois, Belle-Rose trébucha contre une pierre ; Bouletord profita de l'accident pour lui porter une botte qui l'aurait percé d'outre en outre, si le sapeur, revenant vivement à la parade, n'avait écarté le coup ; l'épée glissa le long du corps et déchira la chemise, qui se rougit de quelques gouttes de sang. Le péril rendit un peu de son courroux à Belle-Rose ; il se mit à son tour à presser Bouletord, qui rompit, mais point assez vite pour éviter un coup de pointe dans les chairs du bras. Belle-Rose avança toujours ; un second coup blessa le canonnier à l'épaule ; il voulut riposter, mais une troisième fois l'épée du sapeur l'atteignit à la poitrine. Bouletord chancela et tomba sur ses genoux.

– J'ai mon compte, camarade, dit-il ; et il s'évanouit.

Belle-Rose, rentré au quartier, raconta ce qui venait de se passer à la Déroute.

– C'est fâcheux, lui dit le caporal, mais c'était inévitable.

Belle-Rose le regarda.

– Oh ! reprit le caporal, ceci est dans les mœurs du régiment ! On a voulu vous *tâter*. Bouletord est un *tâteur* : Quand une recrue arrive au corps, un soldat le provoque ; tout sert de prétexte en pareille circonstance ; il lui donne ou il en reçoit un coup d'épée. Si la recrue se bat bien, il n'a plus rien à craindre, qu'il soit vainqueur ou vaincu ; mais, s'il a peur, il est perdu. On vous a fait passer par le baptême de fer.

– Le duel est cependant défendu.

– C'est une excellente raison pour qu'on se batte davantage.

– Mais qu'en résulte-t-il ?

– Rien. Les soldats se battent et les officiers ferment les yeux.

– Ainsi, je n'ai rien à faire ?

– Vous n'avez qu'à garder le silence. Bouletord sera porté à l'hôpital et ne dira rien ; vos deux témoins seront muets comme des carpes : c'est la religion du soldat. Faites votre service comme si vous n'étiez pour rien dans l'affaire, et si M. de Nancrais apprend tout, soyez sûr qu'il fera semblant de tout ignorer.

– Cependant le chirurgien visitera les blessures de Bouletord ?

– Le chirurgien dira que Bouletord a la fièvre ; s'il guérit, on dira que la fièvre l'a quitté.

– Et s'il meurt ?

– Il sera mort de la fièvre.

Belle-Rose se prit à rire.

– Je ne ris point, continua le caporal ; j'ai déjà vu mourir comme ça une demi-douzaine de sapeurs, les uns de la fièvre maligne, les autres de la fièvre rouge. La fièvre rouge est un coup de sabre, la fièvre maligne est un coup d'épée ; c'est la plus dangereuse. La fièvre est la providence du soldat. Allez vous coucher.

VI

LES ILLUSIONS PERDUES

Tout se passa comme la Déroute l'avait prédit. Bouletord entra à l'hôpital ; le chirurgien le visita, et déclara qu'il était malade d'une fièvre intermittente. M. de Nancrais feignit de croire ce qu'avait dit le chirurgien ; mais un jour qu'il rencontra Belle-Rose seul sur le rempart, il l'interpella brusquement :

– On m'a conté que tu avais failli attraper la fièvre ces jours-ci, prends-y garde : je n'aime pas qu'on la donne ni qu'on la reçoive. C'est bon pour une fois.

– C'est fini, répondit hardiment Belle-Rose ; l'accès est passé.

M. de Nancrais sourit. Bouletord guérit, et il n'en fut plus question. Quelques mois se passèrent, puis un an, puis deux, puis trois ; Belle-Rose écrivait fréquemment à Saint-Omer ; dans les réponses qu'il en recevait, il y avait toujours quelque souvenir de Suzanne, un mot, une fleur de la saison nouvelle, quelque chose qui venait du cœur et qui allait au cœur. Déjà le fils du fauconnier avait dépassé la Déroute ; M. de Nancrais, qui l'aimait à sa manière, n'attendait plus, disait-il, que l'occasion de lui faire casser la tête au service du roi pour demander l'épaulette en sa faveur. Belle-Rose appelait une bataille de ses vœux ; mais l'Espagnol se tenait sur la frontière, fort paisible dans ses quartiers. Après les généraux, le tour des ambassadeurs était venu. Au lieu de guerroyer, on négociait. Louis XIV s'était marié.

La paix ne faisait point les affaires de Belle-Rose ; aussi enrageait-il de tout son cœur. Lorsque M. de Nancrais, le matin, après la lecture du rapport, voyait Belle-Rose soucieux, il lui demandait si les nouvelles étaient à la guerre.

– Point, répondait le sergent ; il serait bien temps de donner des quenouilles aux soldats, au moins seraient-ils bons à quelque chose !

– Voilà un drôle qui, pour allumer plus vite le flambeau de l'hyménée, mettrait volontiers le feu aux quatre coins de l'Europe, répondait gaiement M. de Nancrais.

Mais aussitôt que le sergent devenait trop morose, le capitaine lui confiait le commandement de petits détachements qu'on envoyait pour le service des fortifications à Béthune, à Péronne, à Amiens, à Saint-Pol et autres villes de la Picardie et de l'Artois.

Sur ces entrefaites, Belle-Rose reçut une lettre dont la suscription lui fit battre le cœur ; il venait de reconnaître l'écriture de Suzanne. C'était la première fois qu'elle lui écrivait directement. Il y a dans la première lettre de la première femme aimée une douceur infinie qui mouille les yeux de larmes divines. Elle apporte une indéfinissable émotion qu'aucune chose ne peut remplacer désormais ; les doigts caressent le papier, la bouche l'effleure ; il s'en échappe un parfum que l'âme aspire, et c'est un enchantement dont le souvenir réchauffe le cœur des plus tristes vieillards. Belle-Rose baisa mille fois cette lettre avant d'en briser le cachet, puis il courut dans la campagne pour donner à ses confuses mais bienheureuses sensations le silence qui permet de les savourer. Quand il se fut blotti à l'ombre des tilleuls, loin des chemins poudreux par où s'épanche le bruit des villes, il déchira l'enveloppe et lut ce qui suit :

« Quand vous êtes parti de Saint-Omer, mon ami, vous aviez dix-huit ans, j'en avais quinze alors ; plus de trois ans se sont écoulés depuis cet instant, et il ne s'est pas passé un seul jour sans que ma pensée se soit arrêtée sur vous. Votre souvenir habite mon cœur comme je vis dans le vôtre : chaque fois que vos lettres annonçaient vos progrès et votre avancement, je me suis réjouie. J'étais heureuse de vos succès et fière d'avoir placé ma tendresse sur un être qui la méritait. Dans la solitude, ma pensée s'est mûrie, mon ami. L'avenir que nous avons rêvé ensemble, et que nous nous étions promis l'un à l'autre d'atteindre, cet avenir m'est toujours doux, et c'est vers lui que se reportent mes illusions quand je veux goûter une heure de tranquille bonheur. L'espérance berce le cœur comme une mère son enfant. Claudine, mon amie, la confidente de mes songes, les anime souvent de sa joyeuse parole, et leur donne alors toutes les trompeuses espérances de la réalité. L'aurore nous trouve bien des fois causant tout bas le long des haies où babillent les oiseaux ; bien des fois le crépuscule nous surprend encore dans les prés, marchant les mains entrelacées, et toutes deux nous regardons les bandes d'or qui s'éteignent, et le dernier sourire du soleil qui luit au sommet des peupliers. Elle a votre nom sur les lèvres et m'embrasse ; il est dans mon cœur, et je me tais. Quant à mon père, il passe son temps à s'informer du prix des denrées pour accroître sa fortune, que je trouve déjà trop considérable. Il m'assure que c'est pour mon bonheur, et je ne peux pas lui faire entendre raison là-dessus. Il achète un jour du foin, et le lendemain du blé, puis il revend le tout avec de gros bénéfices. – C'est pour ta dot, me dit-il. – Une dot qui est déjà trop grosse ! C'est une chose étrange ! les personnes qui nous sont le plus attachées agissent suivant leur fantaisie quand elles croient agir pour notre bien, et travaillent à satisfaire leur goût lorsqu'elles prétendent travailler à notre bonheur. Je voudrais allonger cette lettre pour retarder le moment où je dois vous entretenir de l'affaire qui nous touche le plus près, l'un et l'autre. Mais à quoi bon ? Ne faudra-t-il pas toujours que je contraigne mon esprit à vous en instruire ? l'honnêteté l'exige.

Quand vous aurez lu cette lettre jusqu'au bout, vous pleurerez sur moi, sur vous, mais vous m'absoudrez. Ma volonté s'est soumise au mal, elle ne l'a pas fait. Vous savez quelle fut la réponse de mon père à votre proposition : depuis ce jour, il ne m'a jamais entretenue de votre amour et de vos espérances ; seulement, quand on lui parlait des progrès que vous faisiez dans l'estime de vos chefs, il disait que cela ne l'étonnait point et que vous étiez un garçon à parvenir à tout. Dans ces moments-là, je me sentais des envies extraordinaires de l'embrasser. Il y a quelque temps, M. de Malzonvilliers, en revenant d'un voyage qu'il avait entrepris à Calais, me présenta un jeune gentilhomme de bonne mine. Un instinct secret, l'instinct du cœur sans doute, me dit que ce jeune seigneur ne venait point à Malzonvilliers pour affaires de commerce, et je sentis mon cœur se serrer. Ce jeune seigneur avait l'esprit très vif, tourné à la galanterie, railleur, plaisant dans ses propos et tout à fait l'air d'un homme de bon lieu ; mais on voyait qu'il parlait avant de réfléchir, et qu'il était surtout occupé de plaisirs et de choses futiles. Il resta huit ou dix jours au château, pendant lesquels il ne me fut guère possible de me promener avec Claudine, si ce n'est parfois le matin, de très bonne heure, ou le soir, tandis que l'étranger rendait visite à la noblesse de Saint-Omer. Au bout de ce temps, le gentilhomme partit ; je respirais à peine que déjà un grave seigneur le remplaçait au château. Celui-ci était pour le moins aussi sédentaire que l'autre était ingambe ; il avait l'humeur douce, égale et bonne, l'air d'une bienveillance extrême, et, quoique souffrant d'anciennes blessures, le maintien noble et aisé. Ses discours étaient enjoués, mais toujours honnêtes, ses manières polies, et l'on se sentait attiré par l'expression de sa physionomie en même temps que saisi de respect à la vue de ses moustaches grises et des cicatrices qui sillonnaient son front chauve. Ce seigneur se nommait M. d'Albergotti. Il était marquis, appartenait à une famille d'origine italienne qui avait tenu un rang considérable dans le Milanais, et portait le cordon de Saint-Louis. M. d'Albergotti avait beaucoup voyagé ; sa conversation était intéressante, sa

bonté me touchait, et j'éprouvai quelque peine quand il quitta Malzonvilliers pour se rendre à Compiègne, où M. de Turenne le mandait. Il n'était parti que depuis la veille, lorsque mon père, me prenant sous le bras, me fit descendre au jardin. Vous savez que ce n'est pas son habitude ; aussitôt qu'il a une heure sans emploi, il s'enferme dans son cabinet, et tout aussitôt une ou deux feuilles de papier sont couvertes de chiffres. Je le regardai étonnée : il se mit à rire.

« – Oh ! me dit-il, j'ai à te parler de choses très sérieuses.

« Ce début augmenta ma surprise, et sans savoir pourquoi, j'eus peur.

« – J'ai songé à te marier, reprit mon père ; tu viens de voir tes deux prétendants.

« – M. le comte de Pomereux et M. d'Albergotti ! m'écriai-je plus morte que vive.

« – Eux-mêmes, mon enfant.

« Je crois que si mon père ne m'avait pas soutenue, je serais tombée.

« – Vous êtes une petite folle, continua-t-il en me faisant asseoir sur un banc ; le mariage a-t-il donc rien de si effrayant ? Je ne prétends pas d'ailleurs contraindre votre goût. Vous choisirez entre le comte et le marquis.

« J'étais atterrée et ne savais que répondre. Quelques larmes jaillirent de mes yeux, et je me cachai la tête entre les mains. Mon père se mit à battre la terre avec le bout de sa canne.

« – Voyons, ma fille, sois raisonnable, reprit-il ; j'aime beaucoup Jacques, et je suis tout prêt à le lui prouver ; mais, en conscience, tu ne peux pas l'épouser. Voyez donc quel beau mariage ça ferait !

« Je ne vous répéterai pas tout ce qu'il me dit pour m'amener à son opinion ; je n'entendais rien, et ne voyais que vous qui me sembliez debout devant moi.

« – Enfin, ajouta-t-il en terminant, tu seras marquise ou comtesse, c'est une consolation.

« – J'ai promis de l'attendre ! m'écriai-je, suffoquée par les larmes.

« – Eh ! voilà bien une autre folie ! répliqua mon père ; et là-dessus il me tint cent autres discours que dans ce moment-là je ne compris guère, mais qui depuis me sont revenus à la mémoire et que je ne vous rapporterai pas tout au long. On prétend que les pères n'en tiennent jamais d'autres à leurs enfants ; les pères, je veux bien le croire, mais les mères, c'est impossible ! C'étaient de grands discours sur notre fortune et sur le bonheur que je goûterais étant riche et titrée ; tout cela était dit sans méchanceté aucune et de la meilleure foi du monde. Quand M. de Malzonvilliers me quitta, j'étais comme étourdie. Au bout d'une heure, le trouble de mes esprits se calma, et je me fis tout haut à moi-même la promesse de n'épouser jamais que vous. Vers le soir, très résolue à suivre mon projet, je me rendis chez vous pour raconter ce qui se passait à Claudine. Ce fut votre père qui me reçut. Que devins-je, mon ami, lorsque je l'entendis m'exhorter à vous oublier ! Je résistai ; alors, prenant mes mains dans les siennes, et courbant son front chargé de cheveux blancs devant le mien, il me supplia d'obéir à M. de Malzonvilliers, au nom de son propre honneur à lui, Guillaume Grinedal, au nom du vôtre, Jacques ! Il ne voulait pas que l'on pût porter contre lui l'accusation d'avoir toléré notre mu-

tuelle tendresse, ni que l'on vous supposât coupable d'avoir abusé de la confiance de mon père dans l'espoir de m'épouser pour augmenter votre fortune ! Il m'assura que jamais il ne consentirait à l'union de son fils avec une personne qui le choisirait contre le gré de sa famille ; j'ai vu pleurer ce vieillard, mon ami, et je me suis retirée toute bouleversée. Dans mon isolement, je me suis jetée aux pieds d'un vieux prêtre, mon confesseur. Il m'a écoutée avec une pieuse charité. – Élevez votre âme à Dieu, m'a-t-il dit, et faites-lui une offrande de vos douleurs ; les enfants doivent obéissance à leurs parents.

« Un instant, j'ai eu la pensée de prendre le voile ; mais j'ai compris que si je me donnais à Dieu, j'étais perdue pour vous. Au moment où j'étais le plus tourmentée, votre sœur vint à moi. Ce n'était plus la jeune fille rieuse et folâtre que vous avez connue. Ses yeux étaient rouges à force d'avoir pleuré. – Suzanne, me dit-elle, c'est votre devoir d'obéir. *Il* vous aime trop bien pour ne pas vous pardonner. – Mon père arriva. Je compris qu'il attendait ma réponse : je me jetai dans ses bras en pleurant. Il m'embrassa sur le front ; sa joie fut ma seule consolation à cette heure suprême. – Lequel as-tu choisi ? me dit-il. – Hélas ! je n'y avais seulement pas songé ! Les deux gentilshommes se représentèrent à ma pensée. M. de Pomereux était jeune et superbe, l'autre était vieux et souffrant. Je n'hésitai pas. – M. d'Albergotti, répondis-je. – Mon père parut étonné, mais il ne manifesta pas autrement sa surprise que par un mouvement des lèvres. – Soit, dit-il, je vais lui écrire. – Deux jours après, M. d'Albergotti revint à Malzonvilliers. – Je vous dois de la reconnaissance, me dit-il ; mais soyez certaine que je m'efforcerai de vous donner autant de bonheur que vous en pouvez espérer d'un père. – Sa voix et le regard qui accompagna ces paroles me touchèrent profondément, et je mis ma main dans la sienne. Ayez du courage, mon ami ; l'honneur et le devoir m'ordonnaient de faire ce que j'ai fait ; vous souffrirez avec moi sans me condamner. Nous nous habituerons à ne penser l'un à l'autre que comme un frère pense à sa sœur. Vous serez le mien,

et nul autre que vous et mon mari n'entrera dans un cœur qui se réfugie en Dieu. Adieu, Jacques, dans trois jours je serai la femme d'un autre ; il ne me sera plus permis de vous écrire. Par pitié, ne vous laissez pas aller au désespoir ; le vôtre me rendrait folle, et c'est à peine si déjà je conserve assez de raison pour vous exhorter au sacrifice. Ma part n'est-elle pas la plus amère ? Vous restez libre, libre d'aimer, et je m'enchaîne !

« SUZANNE. »

Lorsque Jacques eut terminé cette lecture, il se leva. Sa figure était blanche comme un cierge ; aucune larme n'éteignait l'éclat fiévreux de ses regards ; lui qui s'attendrissait aisément devant les émotions faciles, demeura impassible en face de cette douleur profonde qui déchirait tout son être. Il marcha d'un pas rapide, mais ferme, vers la maison de M. de Nancrais et entra. Le capitaine travaillait. Au nom que lui jeta le sapeur de planton, M. de Nancrais, sans se retourner, demanda à Belle-Rose ce qu'il voulait.

– Un congé, répondit le sergent.

– Hein ? fit le capitaine. Tu veux un congé ?

– Oui, monsieur.

Le capitaine quitta son bureau. Si la voix de Belle-Rose lui avait paru altérée, l'expression de son visage l'étonna.

– Qu'as-tu ? lui dit-il.

– Il faut que je parte pour Saint-Omer.

– Aujourd'hui ?

– À l'instant.

– Et si je ne voulais pas te donner ce congé ?

– Je recommanderais mon âme à Dieu, mon corps à M. d'Assonville, et me ferais sauter la cervelle après.

– Il n'y aurait peut-être pas grand mal à cela ; ce serait autant de besogne épargnée à mes sapeurs !

– J'attends, mon capitaine, reprit Belle-Rose.

M. de Nancrais le regarda une minute : c'était un homme qui se connaissait en physionomies ; l'expression de celle du sergent lui fit comprendre que Belle-Rose avait pris une résolution irrévocable, et que cette résolution partait d'une secousse violente. Il aimait le fils du vieux fauconnier plus qu'il ne le laissait voir, il se décida donc sur-le-champ.

– Mais que se passe-t-il à Saint-Omer ? reprit-il.

– Mlle de Malzonvilliers se marie.

– Eh bien ! qu'est-ce que ça te fait ?

– Je l'aime.

– Ah ! voilà une excellente raison ! Sous toutes les folies que les hommes entreprennent, cherchez, et vous trouverez une femme ! Voyons, Belle-Rose, que feras-tu à Saint-Omer ?

– Je la verrai.

– Et si elle ne veut pas te recevoir ?

– Il adviendra ce que Dieu voudra.

– C’est de la frénésie ! Mon frère et toi vous m’aviez bien conté cette histoire, mais je l’avais presque oubliée ! Un amour de soldat, mais c’est une fleur d’automne !

Belle-Rose regarda la pendule ; ce mouvement n’échappa point à M. de Nancrais.

– Eh ! mon garçon, il n’y a qu’un quart d’heure ! Qu’est-ce ?

– C’est une lieue.

Le capitaine s’approcha de la table, écrivit quelques mots sur un bout de papier et signa.

– Va-t’en au diable ! dit-il à Belle-Rose en lui donnant le papier.

Mais au moment où Belle-Rose se retirait, il lui prit la main :

– Tu es le fils du vieux Guillaume, mon ami, ne fais pas de sottise ; tu nous affligerais, M. d’Assonville et moi ; tu as l’âme honnête, aie le cœur fort.

Belle-Rose serra la main de M. de Nancrais et s’élança hors de l’appartement.

VII

LES GOUTTES DU CALICE

Un quart d'heure après avoir quitté M. de Nancrais, Belle-Rose, à cheval sur un bidet de poste, courait ventre à terre sur la route de Saint-Omer. À tous les relais il donnait de l'or aux postillons et frappait ensuite sans relâche les flancs de sa monture à coups d'éperons. Belle-Rose filait comme un boulet. Quand il aperçut le clocher de Saint-Omer, il n'avait pas dit quatre paroles, mais il avait crevé quatre chevaux. Au dernier relais, il sauta sur la route et prit à travers champs dans la direction de Malzonvilliers. Les sons de la cloche lui venaient par volées ; bien que ce ne fût pas un jour de fête, personne ne travaillait. Cette solitude et ces tintements confondus serrèrent le cœur du sergent ; il précipita sa marche et atteignit haletant le château. Si tout était silence dans la campagne, tout était tumulte et confusion à Malzonvilliers. Toutes sortes de laquais allaient et venaient, et les paysans buvaient et chantaient. Belle-Rose se glissa au milieu de cette foule qui ne prenait point garde à lui ; mais, au moment où il allait s'élancer sur la terrasse, les portes du château s'ouvrirent à deux battants, et une procession de gens richement costumés parut sur le seuil. La foule se découvrit, les cloches rebondirent avec éclat, et Belle-Rose vit derrière le porche d'une chapelle voisine resplendir dans l'enceinte du chœur mille cierges allumés. Avant qu'il se fût remis de son trouble, la procession avait passé sous le porche tout voilé des vapeurs flottantes de l'encens. Belle-Rose la suivit et se perdit dans un coin de la chapelle. Quelque temps il demeura courbé comme un jeune arbre fouetté par le vent ; tout ce qui lui restait de force, il l'employait à prier Dieu. Quand il releva la tête, son

premier regard tomba sur l'autel. Un homme à cheveux argentés, une femme ceinte de voiles diaphanes, étaient agenouillés sur des carreaux de velours. À peine eut-il vu cette femme, que les yeux de Belle-Rose ne purent plus s'en détacher. Des gouttes de sueur perlaient sur le front du soldat ; ses tempes semblaient prises dans un étau de fer, ses oreilles tintaient comme celles d'un homme qui se noie. Il aurait voulu crier qu'il ne l'aurait pas pu ; sa gorge était fermée. La cérémonie du mariage s'accomplit sans qu'il eût fait un mouvement. Il n'y avait de vie dans tout son corps que dans ses yeux, et ses yeux ne quittaient pas l'autel. Quand ils eurent reçu la bénédiction nuptiale, les deux époux se levèrent, et la jeune femme se retourna. C'était bien elle, Suzanne de Malzonvilliers, maintenant marquise d'Albergotti ! Belle-Rose ne tressaillit même pas. Qu'avait-il besoin de la voir pour la reconnaître ? Le cortège se dirigea bientôt vers le porche ; mais, cette fois, les mariés marchaient en tête. La procession fit le tour de la chapelle ; devant elle s'ouvrait la foule ; à l'écartement qui se fit autour de lui, Belle-Rose comprit que Suzanne s'avançait. Il se redressa. Un pilier, contre lequel il était adossé, l'empêchait de reculer. Les mariés s'approchaient lentement ; les longs voiles de Suzanne traînaient jusqu'à terre, et sa virginale beauté éclatait sous leur transparence. La nef était étroite : un pan de la robe de son amante frôla Belle-Rose ; un soupir entr'ouvrit ses lèvres et il s'appuya contre le pilier. Suzanne releva son front incliné. Près d'elle, et dans la pénombre de la chapelle, elle entrevit un pâle visage où flamboyaient deux yeux remplis des flammes sinistres du désespoir. Suzanne chancela. Mais avant que le cri sorti de son âme vînt expirer sur sa bouche, le cortège l'avait poussée en avant, et, quand elle se retourna, Belle-Rose s'était évanoui comme une apparition. Un rempart vivant les séparait. Mais tandis que la foule pressait de ses mille pieds le sacré parvis, Belle-Rose sentait son cœur et sa raison s'égarer. Il ne pensait pas, il ne rêvait pas, il ne souffrait pas : il était anéanti. Il restait immobile, le dos appuyé contre le pilier, les bras pendants le long du corps, la tête inclinée sur la poitrine, et n'entendant plus rien que les

battements sourds de son cœur. La foule s'était depuis longtemps répandue hors de la chapelle. La blanche image de Suzanne l'emplissait seule pour lui.

En ce moment, le bedeau passa, faisant sa ronde. Voyant un homme seul, debout contre un pilier, il vint à lui, et frappant sur son épaule :

– Eh ! l'ami, dit-il, il y a déjà longtemps que les noces sont faites : laissez-moi donc fermer les portes.

Belle-Rose leva la tête et regarda le bedeau. À cet aspect, le pauvre homme fut tout troublé. De grosses larmes tombaient des yeux du soldat et mouillaient ses joues décolorées.

– Diable ! reprit l'autre, si vous êtes malade, il faut le dire.

Belle-Rose venait d'apercevoir la campagne par les portes de la chapelle ; il se souvint de tout à la fois, et, sans répondre au bedeau tout interdit, il s'élança dehors.

Il franchit les terrasses toujours courant et bondissant au-dessus des haies et des fossés, et s'avança, plus rapide qu'un cerf, vers la maison de Guillaume Grinedal.

Le jardin était désert ; il le traversa et poussa la porte de la maison. Un homme se retourna, et Belle-Rose tomba à ses pieds.

– Mon père ! s'écria-t-il ; et il s'évanouit.

Le père s'agenouilla près de son fils. Il était seul, Claudine et Pierre étant restés au château. Le soldat gisait immobile ; la violence de ses émotions et la fatigue avaient brisé ses forces. Guillaume le prit dans ses bras et le coucha sur un banc fiché contre le mur. Le cœur de Belle-Rose sautait dans sa poitrine,

mais ses yeux à demi fermés n'avaient plus de regard. Il y avait plus d'une heure qu'ils étaient ensemble, le fils sans voix et glacé, le père priant Dieu dans son âme, lorsque la porte, chassée violemment, livra passage à deux femmes enveloppées de mantes. Quand les mantes tombèrent, Guillaume reconnut Suzanne et Claudine. Suzanne arriva d'un bond contre le banc, elle se pencha sur Belle-Rose, le regarda un instant, puis, se relevant, elle tourna les yeux vers le fauconnier. Ses regards avaient une éloquence terrible. Leur éclair était chargé de toutes les terreurs, de tous les remords, de tous les reproches de l'amante. Guillaume comprit ce regard.

– Il vit, dit-il.

– Mais il va mourir, s'écria Suzanne.

– Dieu m'épargnera cette épreuve, dit le père.

– Oh ! je ne m'étais pas trompée ! reprit-elle, c'était bien lui ! Quand je l'ai vu si pâle qu'il avait bien plutôt l'apparence d'un mort que d'un vivant, tout mon sang s'est glacé. Ô Guillaume ! qu'avez-vous exigé ? Claudine, que m'as-tu fait faire ?

Ce n'était plus la même femme. Toute la réserve, tout le calme, toute la sérénité de Suzanne l'avaient abandonnée ; sa chevelure en désordre ruisselait sur la toilette de la mariée ; elle était plus blanche que sa robe ; ses lèvres frémissaient ; elle se tordait les mains.

– Mais vous voyez bien qu'il se meurt ! cria-t-elle en tombant sur ses genoux ; il ne m'a seulement pas reconnue !

Guillaume eut pitié d'un si grand désespoir ; il oublia sa propre peine pour ne songer qu'à Suzanne.

– Relevez-vous, madame, lui dit-il. Rappelez-vous quel nom vous portez, et ne restez pas plus longtemps ici, où ne pouvant plus rien pour son bonheur, vous pouvez perdre le vôtre.

– Mon bonheur ! Et que m'importe mon bonheur ! reprit-elle avec une ardeur passionnée. Il souffre. Il est malheureux, je resterai, dussé-je y périr, jusqu'à ce qu'il m'ait entendue, qu'il m'ait pardonnée. Oh ! par pitié, mon père, laissez-moi près de lui !

Guillaume n'eut pas le courage de l'éloigner, et tous deux se rapprochèrent de Belle-Rose, que Claudine appelait en vain.

– Jacques ! dit à demi-voix Suzanne.

Jacques resta muet.

– Mon Dieu ! serait-il donc mort, qu'il ne m'entend même plus ? reprit-elle.

Claudine se tourna vers la porte.

– La nuit approche, dit-elle, on vous cherche peut-être au château !

– Qu'ils viennent donc, M. de Malzonvilliers et M. d'Albergotti, répondit-elle d'une voix sombre. Mon père l'a voulu.

– Vous vous perdrez et vous ne le sauverez pas ! dit le père.

– Mais que voulez-vous donc que je fasse ? s'écria Suzanne les mains jointes et des pleurs dans les yeux.

– Il faut nous séparer, dit une voix entre eux deux.

Suzanne et Claudine tressaillirent : c'était la voix de Jacques, et Jacques lui-même était assis sur le banc, trop faible encore pour se relever, mais trop fort déjà pour rester couché.

– Jacques ! s'écrièrent-elles ensemble.

– J'ai cru que j'allais mourir, reprit-il ; je vous entendais et je ne pouvais parler. Maintenant, écoutez-moi. Vous, Suzanne, ajouta-t-il, vous que j'appelle ainsi pour la dernière fois, vous allez retourner au château.

Suzanne secoua la tête.

– Il le faut, reprit Jacques, et je vous en prie... J'ai bien le droit, dit-il avec un triste sourire, de vous demander une grâce.

Suzanne courba son front.

– Me pardonnez-vous, au moins, Jacques ?

– Je n'ai rien à vous pardonner. Vous avez obéi à votre père et au mien. Je vous ai entendue tout à l'heure, et j'ai compris que votre peine égalait la mienne ; si vous m'êtes ravie pour toujours, vous m'êtes toujours chère et sacrée. Maintenant, adieu ; vous êtes la marquise d'Albergotti.

– Le nom ne change pas le cœur, dit Suzanne. Si vous étiez mort à cause de moi, je me serais tuée.

Jacques saisit sa main ; mais au moment où il la portait à ses lèvres avec une ardeur convulsive, Guillaume Grinedal l'arrêta.

– Madame d'Albergotti, dit-il, votre mari vous attend.

Les deux amants tremblèrent de la tête aux pieds ; leurs mains unies se séparèrent. La voix de Guillaume avait réveillé Suzanne comme d'un songe. Une heure, l'amante l'avait emporté sur l'épouse ; c'était maintenant au tour de l'épouse de l'emporter sur l'amante. Suzanne releva son front, où passa une subite rougeur.

– Adieu, dit-elle à Jacques. Vous ne me perdez pas tout entière, l'amie vous reste.

Jacques ne répondit pas, et Suzanne sortit au bras de Claudine. Quand ils furent seuls, Jacques et Guillaume s'embrassèrent. Comme ils tombaient dans les bras l'un de l'autre, ils entendirent comme le bruit d'un soupir derrière la fenêtre. Au même instant, au milieu du silence profond, le sable d'un sentier voisin cria sous des pas invisibles. Guillaume et Jacques sortirent ; le bruit du vent venait d'un côté ; de l'autre, le voile de Suzanne flottait comme l'aile d'un cygne fugitif. – C'est un fermier qui regagne son village, dit Guillaume ; et tous deux rentrèrent.

Jacques passa la nuit sous le toit du fauconnier, mais au point du jour il partit. Une fois encore il reçut la bénédiction paternelle sur le seuil de cette porte où, trois ans plus tôt, il s'était agenouillé plein de joie et d'espérance, et que maintenant il quittait plein d'amertume et de découragement. Jacques ne prit pas la route de Laon ; ainsi que tous les cœurs blessés, il avait besoin d'affection ; il pensa à M. d'Assonville et se dirigea vers Arras, où le capitaine de chevau-légers tenait alors garnison. Un secret instinct lui disait que M. d'Assonville était comme lui, souffrant, et qu'ainsi que lui il aimait sans espoir. Le sergent trouva le jeune officier dans un salon qu'éclairait mal un mince rayon égaré entre d'épais rideaux. M. d'Assonville se promenait dans cette large pièce, où le bruit de ses pas était étouffé par un tapis. C'était bien toujours le même beau jeune homme, dont la tête intelligente et fine avait un air de douceur

et de fierté qui charmait. Seulement, son regard semblait plus triste encore, et la pâleur transparente de son visage se marbrait de teintes bleuâtres sous les paupières. En voyant le soldat, M. d'Assonville sourit.

– Sois le bienvenu, lui dit-il. Nous amènes-tu cette fois des sapeurs ou des canonniers ?

– Non, capitaine, je viens seul.

– Seul ! Et que viens-tu faire ?

Jacques ne répondit pas. M. d'Assonville, étonné, s'approcha de lui ; un coup de vent qui écarta les rideaux lui permit de mieux voir le visage de son protégé.

– Mon Dieu ! qu'as-tu donc ? s'écria-t-il.

– Suzanne s'est mariée ! répondit Jacques.

M. d'Assonville lui prit la main et la serra.

– Pauvre Belle-Rose ! tu l'aimais, toi ! Ce devait être ainsi. Maintenant, tu souffres et tu es seul ! Moi, voilà six ans que je pleure.

Belle-Rose, à son tour, pressa la main de M. d'Assonville.

– Tu as le cœur noble et loyal, et tu vas t'aviser de mettre toute ta vie sur la parole d'une femme ! reprit le capitaine. Cela devait être, vois-tu. Je le sais bien, moi. Quand on prend une maîtresse au hasard, et qu'on la quitte comme on perd une pistole au lansquenet, ces choses-là n'arrivent jamais. Il n'y a que les fous qui aiment, et nous sommes de ces fous-là. Je ne te dirai pas de secouer ta souffrance comme on secoue au vent la pous-

sière du chemin, mais tu es homme et tu es soldat. Roidis-toi contre le mal et attends ; si tu en meurs, il faut mourir debout.

– Oui, capitaine, répondit Belle-Rose d'une voix ferme ; et passant ses mains dans ses longs cheveux bouclés, il rejeta sa tête en arrière.

M. d'Assonville sourit.

– Tu es un brave et courageux garçon. Si tu en avais fantaisie, vingt femmes te vengeraient de ton infidèle.

Belle-Rose secoua la tête.

– À ton aise. Cependant, prends-y garde ; tu es trop triste pour qu'elles ne tentent pas de te consoler ; si tu les évites, elles te chercheront.

M. d'Assonville reprit sa promenade dans la chambre. Chaque fois qu'il passait devant Belle-Rose, il le regardait, et à chaque tour il le regardait plus longtemps. Enfin il s'arrêta devant lui.

– Veux-tu me rendre un service, Belle-Rose ? lui dit-il.

– Je suis à vous corps et âme.

– Feras-tu ce que je te dirai, tout ?

– Tout.

– Et tu me promets de garder le silence au prix de ta vie ?

– Je le jure.

– C’est bien. Je vais préparer tes instructions ; demain, tu partiras pour Paris.

VIII

UNE MAISON DE LA RUE CASSETTE

Le lendemain, de bonne heure, M. d'Assonville fit entrer Belle-Rose dans son appartement. Sur la table devant laquelle il était assis, on voyait quelques lettres et divers papiers éparpillés. À la pâleur du capitaine, à ses yeux fatigués, on comprenait qu'il avait passé la nuit tout entière à écrire.

– J'ai fait prévenir M. de Nancrais que j'avais besoin de tes services, dit-il à Belle-Rose ; ta responsabilité de soldat est à couvert, et d'un jour à l'autre la prolongation de ton congé arrivera. Es-tu toujours prêt à partir ?

– Toujours.

– Peut-être y aura-t-il quelque danger, et je dois t'en prévenir.

– Je regrette seulement que ces dangers ne soient pas certains.

M. d'Assonville leva ses beaux yeux sur Belle-Rose, et lui tendant la main : – Laisse la tristesse à ceux qui n'espèrent plus. Tu as vingt ans, Belle-Rose ! vingt ans, l'âge du plaisir !

– Et vous trente, capitaine ; trente ans, l'âge des passions !

– Tu crois ? reprit le capitaine avec un sourire. Il me semble que j'ai le cœur éteint. – Un instant il garda le silence,

puis il reprit : – Dieu est le maître ! Laissons cela et revenons à ton voyage. Voici trois lettres, mon ami. Elles contiennent chacune une part de ma vie. Retiens donc bien ce que je vais te dire. À ton arrivée à Paris, tu te logeras dans une rue voisine du Luxembourg. Vers le soir, tu te rendras dans la rue Cassette, au coin de la rue de Vaugirard, en ayant soin d'emporter avec toi la plus petite de ces trois lettres. Tu frapperas à une porte basse donnant sur une cour plantée d'arbres. Une petite maison vieille et de chétive apparence est sur le côté. Au troisième coup on t'ouvrira. Tu tireras la lettre et prieras la personne qui viendra de la remettre à Mlle Camille. Retiens bien ce nom, car il n'est pas sur la lettre. Si on te répond qu'elle est partie, insiste alors pour qu'on la remette à son frère Cyprien. L'individu, quel qu'il soit, qui t'aura parlé, prendra la lettre et tu te retireras, après avoir eu soin d'écrire ton nom et ton adresse sur l'enveloppe.

– Bien… Camille et Cyprien.

– Si, après trois jours, tu n'as pas reçu de réponse, tu retourneras à la maison de la rue Cassette, et tu remettras à la même personne une seconde lettre, celle-ci.

– Celle qui est plus grande que la première et moins que la troisième ?

– Précisément. Tu attendras trois jours encore. Au bout de ces trois jours, si tu n'as vu ni valet ni billet, tu prendras la dernière lettre et la porteras comme les deux autres.

– Et je demanderai toujours Mlle Camille ou M. Cyprien, son frère ?

– Toujours ; seulement, cette fois, tu ajouteras sur l'enveloppe ces mots : *Je pars dans vingt-quatre heures.*

– Et partirai-je vraiment ?

– À moins que tu ne te plaises au séjour de Paris.

– Alors, je partirai.

– Je ne crois pas. Bien certainement, si l'on n'est pas venu, quelqu'un viendra te chercher après la troisième épître.

– Mlle Camille ou M. Cyprien ?

– L'une ou l'autre, ou peut-être l'une et l'autre, reprit M. d'Assonville avec un singulier sourire. Tu les suivras et tu feras exactement tout ce qu'ils te diront.

– Mais à quoi les reconnaîtrai-je ?

– À ces mots que Mlle Camille prononcera en t'abordant : *La Castillane attend*. Peut-être seras-tu prévenu par un billet où ces mots se trouveront. Ce billet t'indiquera un rendez-vous et tu t'y rendras. Il n'y a pas de danger, seulement, prends un poignard.

– Ah !

– Tu auras soin d'avoir toujours le bras droit libre et prêt à agir.

– Ah ! ah !

– Oh ! c'est une simple précaution. Lorsque tu seras arrivé où l'on veut te conduire, et que tu auras parlé à la personne vers laquelle je t'envoie, tu me rediras tout ce que tu auras vu et entendu, mais sur l'heure et sans perdre une minute.

– Est-ce tout ?

– C’est tout. Pars maintenant, et que Dieu te conduise et me vienne en aide !

Au moment où Belle-Rose montait à cheval, M. d’Assonville l’embrassa.

– Que je vive ou que je meure, lui dit-il, j’ai ta parole ; je compte sur ton silence.

Belle-Rose serra les trois lettres dans son pourpoint, piqua des deux et partit. L’agitation de son corps calmait l’agitation de son esprit ; il fit donc la route au galop pour se reposer. Son premier soin, en arrivant à Paris, fut d’arrêter un petit logement garni au rez-de-chaussée d’une maison de la rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice. L’appartement, qui se composait d’une chambre et d’un grand cabinet, était propre et avait vue sur des jardins. Belle-Rose paya une quinzaine d’avance, M. d’Assonville l’ayant mis en état de faire figure à Paris ; puis, tirant à l’écart le maître du logis, qui était en même temps le concierge, il lui donna un louis d’or en lui recommandant de bien prendre garde à la mine des gens qui viendraient le demander. Ces manières gagnèrent le cœur de l’hôtelier ; il ôta son bonnet.

– Mon gentilhomme, dit-il, j’ai, quoique vieux, des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, une langue pour parler. Vous serez servi à souhait.

– C’est bien. Apprenez seulement que je ne suis pas gentilhomme.

– Tant pis ; des gens faits comme vous méritent d’être marquis de naissance.

– Vous m’appellerez Belle-Rose.

– Je vous appellerai comme vous voudrez ; mais vous ne m'empêcherez pas de dire, si vous n'êtes vraiment pas ce que je supposais, que le sort s'est conduit comme un malotru.

Belle-Rose roula un manteau autour de ses épaules, glissa la plus petite des trois lettres dans sa poche et sortit.

– C'est égal, dit l'hôtelier en le suivant de l'œil tandis qu'il longeait les murailles de la rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, il a voulu se déguiser, c'est son affaire ; mais on ne m'ôtera pas de l'idée que c'est un grand seigneur. Quelle tournure !

Cette exclamation répondait au cri de sa pensée. Celui-là disait : Quel louis !

Les choses arrivèrent comme M. d'Assonville l'avait annoncé à Belle-Rose. La porte basse ne s'ouvrit qu'au troisième coup ; une femme, embéguinée dans une coiffe qui lui descendait par devant jusqu'aux yeux, et par derrière jusqu'à la nuque, parut sur le seuil. Elle lança sur Belle-Rose un regard vif qui l'embrassa de la tête aux pieds, puis baissa les yeux, croisa les bras sur un petit surtout de laine carmélite, et attendit. La maison, qui s'adossait contre le mur mitoyen, et dont le toit d'ardoises se voyait seul de la rue, était lézardée, branlante et toute rongée de mousse. Cette maison devait être vieille déjà du temps de la Ligue ; elle avait l'apparence discrète, l'air dévot, l'aspect morne. Aucun jet de fumée ne sortait par les cheminées ; les fenêtres étaient closes. Dans la cour croissaient des arbres énormes, et sous leur ombre s'éparpillaient des vases de marbre d'un travail précieux, mais souillés par le lichen et privés de fleurs.

– La maison n'est pas à louer, dit la femme, qui voyait pardessous sa coiffe.

– Aussi ne viens je pas pour cela, répondit Belle-Rose qui rougit un peu ; j’ai là une lettre que je suis chargé de faire tenir à Mlle Camille.

La femme lança un nouveau regard à Belle-Rose.

– Elle est partie, reprit-elle ensuite les yeux baissés.

– Veuillez alors la remettre à son frère.

Un autre regard glissa entre les cils de la discrète personne, et s’éteignit promptement sous les paupières ramenées.

– Quel frère ? demanda-t-elle.

– M. Cyprien.

La femme tendit la main, prit la lettre, salua et repoussa la porte sur Belle-Rose.

Le surlendemain, Belle-Rose fut arrêté par l’hôtelier au moment où il passait la clef dans la serrure de sa chambre.

– Il y a, lui dit-il, une lettre pour vous.

– Ah ! ah ! fit le sergent en pensant que la réponse ne s’était pas fait attendre aussi longtemps que le capitaine l’avait pensé. Où est cette lettre ?

– La voici.

– Eh ! eh ! fit Belle-Rose en lisant l’adresse, il paraît qu’on sait mes noms, titres et qualités. C’est bien cela, *Belle-Rose, sergent de sapeurs au régiment de La Ferté.*

L’hôte sourit finement.

– Mais oui : on s'en doute... comme moi, dit-il.

La lettre était sous enveloppe, cachetée de cire rouge. Belle-Rose brisa le cachet et jeta vivement les yeux sur le papier. Voici ce qu'il contenait :

« Le sergent Belle-Rose a manqué à la discipline en quittant sa compagnie sans permission. Afin de le lui rappeler, ledit sergent sera mis huit jours aux arrêts à son retour au corps ; mais afin de régulariser son absence, il trouvera sous ce pli la commission de sergent recruteur et les instructions qui se rattachent à ce nouveau grade. Le sergent Belle-Rose est autorisé à demeurer un mois à Paris ou ailleurs, si besoin est.

« Le vicomte GEORGES DE NANCRAIS. »

– C'est encore de la bonté déguisée, murmura Belle-Rose ; et dès le jour suivant il entra en fonctions. C'était une occasion nouvelle d'agiter son corps.

M. Mériset, l'honnête propriétaire, n'entendit rien de la lecture du billet que son commensal mâchonna entre ses dents ; mais le nom du vicomte de Nancrais prononcé à demi-voix l'avait frappé.

– Un vicomte ! répéta-t-il quand il fut seul ; un vicomte ! J'en étais bien sûr, c'est un gentilhomme !

À partir de ce moment, ses respects redoublèrent pour un personnage qui connaissait des vicomtes, recevait des lettres scellées d'un grand sceau de cire rouge et payait en or. Chaque soir, Belle-Rose lui demandait si personne n'était venu.

– Personne, répondait le bonhomme, et dans la crainte que quelqu'un ne vînt en son absence, M. Mériset restait assis dans un petit salon, près de la porte, du matin au soir.

Le troisième jour, M. Mériset, du plus loin qu'il aperçut Belle-Rose, courut à lui. Depuis une heure ou deux les habitants de la rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice avaient vu M. Mériset se promenant devant sa porte et tirant sa montre à toute minute. L'honnête hôtelier aborda Belle-Rose le bonnet à la main, avec un petit air à la fois mystérieux et charmé.

– Eh bien ! monsieur Belle-Rose ? dit-il.

– Eh bien ! monsieur Mériset ?

– Quelqu'un est venu !

– Ah ! ah ! quelqu'un ou quelqu'une ?

– Un jeune seigneur fort richement habillé, ma foi ; la moustache retroussée, le nez pointu, maigre mais leste, et d'une tournure distinguée.

– Il a demandé après moi ?

– Certes oui, sans saluer, comme un gentilhomme. – Bonhomme, m'a-t-il dit, Belle-Rose est-il là ? – Non, monseigneur, ai-je répondu, debout et le chapeau à la main. À son air dégagé, j'ai compris tout de suite que j'avais affaire à un seigneur de la cour. – Au diable ! a-t-il repris. Tu lui diras que j'ai à le voir. Je l'attendrai demain.

– Vous a-t-il dit son nom ?

– Point.

– Son adresse ?

– Non plus.

– Où diable, monsieur Mériset, voulez-vous que je le trouve ?

– Oh ! il ne m'a rien dit, il a tout écrit chez vous.

– À la bonne heure, monsieur Mériset, voilà par quoi il aurait fallu commencer.

Belle-Rose trouva sur un meuble un bout de papier, et sur ce bout de papier ces mots : « Gaspard de Villebrais. »

– Mon lieutenant ! s'écria-t-il, que peut-il me vouloir ?

Le plus simple, pour le savoir, était de se rendre au logis du lieutenant ; c'est ce que fit Belle-Rose le lendemain. M. de Villebrais lui apprit qu'il était à Paris pour ses affaires, et en même temps pour celles de la compagnie.

– Je ferai les miennes, et je compte sur vous pour les autres, ajouta-t-il. Si vous avez besoin de moi, vous me trouverez tous les jours, d'une heure à deux, au jeu de paume, près du Luxembourg, et de trois à quatre à la place Royale. C'est là que vont les gens du bel air. Adieu, on m'attend quelque part.

– D'une heure à deux au Luxembourg, et de trois à quatre à la place Royale. C'est bien ; je m'en souviendrai pour ne pas m'y rendre, se dit Belle-Rose en s'en allant.

Ce lieutenant était un homme d'humeur hautaine et irascible que tous ses inférieurs détestaient.

Le jour suivant, le sergent retourna dans la rue Cassette et frappa contre la porte basse. La dame à la robe de laine carmélite prit cette fois la lettre à la première parole.

– Bien, se dit Belle-Rose : à notre première entrevue, elle a dit cinq ou six mots ; aujourd'hui, elle n'en a pas dit plus de deux ; à la prochaine entrevue, elle ne dira rien du tout. Ceci abrège singulièrement les négociations.

Belle-Rose tenait M. d'Assonville fort au courant de ses actions, et le reste du temps il battait la ville, recrutant des héros à six sous par jour pour l'artillerie de Sa Majesté Très-Chrétienne. Entre les lettres et les promenades, Belle-Rose pensait toujours à Suzanne. Il ne pouvait s'habituer à l'appeler madame d'Albergotti. Mais si son amour était aussi profond, le souvenir en était moins amer. Le sentiment du devoir, tout-puissant dans son âme, lui faisait excuser la conduite de Mlle de Malzonvilliers, qui n'avait cédé qu'à l'autorité paternelle. Quand il passait dans le quartier du Palais-Royal, par la rue Saint-Honoré, dans les jardins publics, sa bonne mine et l'éclat de sa jeunesse attiraient les regards de toutes les grisettes avenantes et de beaucoup de grandes dames aussi. Mais regards et sourires glissaient sur ce cœur qu'habitait un regret. Trois jours après l'envoi de la seconde lettre, Belle-Rose aperçut, comme il entrait dans la rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, le digne M. Mériset qui se promenait devant sa porte d'un pas pressé. Il tirait son bonnet, le remettait, s'arrêtait, regardait derrière et devant lui. Ses pieds touchaient à peine le sol, et ses lèvres, étroitement pincées, semblaient avoir quelque peine à contenir un jet de paroles prêt à s'échapper.

– Eh ! eh ! dit-il tout bas à Belle-Rose et de l'air le plus mystérieux du monde, il y a du nouveau.

– Une lettre ?

– Mieux que cela.

– Une visite ?

– Justement. Une visite comme les plus huppés gentilshommes de notre glorieux roi en voudraient bien recevoir.

– C’est donc une femme ?

– Et des plus jolies ! œil brun, doux et brillant, cheveux dorés comme des fils de soie, un petit nez fin, des lèvres à faire honte aux plus fraîches roses, et quelles dents ! Ah ! mon gentilhomme, qu’on se changerait volontiers en cerise pour être mordu par ces dents-là !

– Monsieur Mériset, la poésie vous a fait oublier ma qualité ; point de gentilhommerie, s’il vous plaît.

– Il y tient, pensa l’honnête propriétaire. Et il reprit tout haut : – Voilà cinquante-deux ans que je loge dans la rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, et il ne m’est point encore arrivé de voir pareil visage.

– Qu’est-ce enfin ? une soubrette ?...

– Une soubrette ! ah ! fi ! avec cette tournure de grande dame... C’est une marquise...

– Vous l’a-t-elle dit ?

– Je l’ai deviné.

Belle-Rose sourit, ayant une expérience personnelle de la perspicacité de son hôte.

– Va pour une marquise, reprit-il. Au moins vous a-t-elle dit quelque chose ?

– Certainement. Elle m'a dit qu'elle reviendrait.

– Ah !

– Puis elle est repartie dans la chaise qui l'avait amenée.

– Sans rien ajouter ?

– Ma foi, non ; mais j'ai bien compris à son air qu'elle était contrariée de ne vous avoir pas rencontré.

Belle-Rose ne douta pas un instant que la marquise de son hôte ne fût une émissaire de la rue Cassette. En conséquence le lendemain il demeura chez lui toute la journée et attendit. Personne ne parut. Ce fut ainsi le jour suivant. Belle-Rose retourna à ses recrues.

– Parbleu ! dit-il, si l'on veut me voir, qu'on m'écrive. Il y a des plumes pour tout le monde.

Comme il revenait deux jours après, vers le soir, il vit au bout de la rue un carrosse arrêté ; une femme était debout devant la portière, et à côté de la femme, un homme se tenait incliné, son bonnet à la main. Cet homme était M. Mériset : l'intelligent propriétaire aperçut Belle-Rose du coin de l'œil et lui fit un signe imperceptible pour l'engager à se hâter. Belle-Rose accourut, mais la femme sauta lestement dans le carrosse, le cocher poussa les chevaux, et l'équipage disparut dans la rue de Vaugirard. M. Mériset frappa du pied, ce qui, dans l'état de ses habitudes paisibles, dénotait une violente contrariété.

– Cinq minutes plus tôt, et vous la teniez ! s'écria-t-il.

– C’était donc elle ?

– Non pas.

– Qui donc, alors ?

– Une autre.

– Jeune, vieille, laide ou jolie ?

– Peut-être l’un, peut-être l’autre. Je ne sais pas.

– Vous l’avez cependant bien vue ?

– Du tout. Elle avait un grand voile noir sur la figure.

– Quoi ! vous n’avez rien vu, rien ?

– Rien, sauf le pied.

– Ah !

– Un pied de duchesse !

– Parbleu ! Mais dites-moi, monsieur Mériset, cette duchesse avait-elle, comme la marquise, l’air contrarié de ne m’avoir pas trouvé ?

– Au contraire. C’est au moins ce que je me suis dit en la voyant sauter en voiture.

– C’est juste. Elle ne venait donc pas pour me parler ?

– Pas tout à fait. Elle venait pour savoir.

– Et qu’avez-vous répondu, monsieur Mériset ?

– Ah ! ah ! on n'est point sot, quelque air qu'on ait. J'ai laissé causer et n'ai rien dit.

– Bien sûr ?

– Aussi vrai que ma maison est une honnête maison. Ce n'est pas qu'on n'ait voulu me tenter, et cette bourse qu'on m'a donnée prouve assez dans quelles intentions on était venu.

– Eh quoi ! vous l'avez prise ?

– Je l'ai prise et me suis tu. Une maison a toujours besoin de réparations ; mais les réparations n'obligent pas à parler. On a eu beau me retourner de cent façons pour savoir qui vous étiez, ce que vous faisiez, d'où vous veniez, j'ai été muet comme ce bonnet. Que voulez-vous ! c'est plus fort que moi. Vous m'avez charmé à la première vue, et je ne sais pas vraiment tout ce que je ferais pour vous. Cependant, il faut bien avouer que ma discrétion a peut-être moins de mérite au fond qu'en apparence. Je n'ai rien dit, sans doute, mais aussi je ne savais rien.

– Je ne chicanerai pas sur le fait, l'intention suffit.

– Oh ! l'intention était excellente et le sera toujours.

Belle-Rose se crut obligé de récompenser cette bonne intention afin de la maintenir dans le sentiment de l'honnêteté, et comme la personne n'avait point dit qu'elle reviendrait, il ne se donna pas la peine de l'attendre le lendemain. Pour le coup, Belle-Rose ne sut que penser de ces deux visites ; il n'était pas probable qu'elles vinssent toutes deux de la rue Cassette, et comme, d'un autre côté, il ne connaissait aucune femme à Paris, il ne pouvait faire que de vaines suppositions. Après avoir torturé son esprit de mille manières, il prit le parti fort sage de s'en remettre à l'avenir du soin d'expliquer cette aventure. Le jour de

sa troisième course à la maison de la rue Cassette était venu. Le résultat fut tel qu'il l'avait prévu. La dame au surtout carmélite prit cette fois la lettre sans observation. Le lendemain, Belle-Rose s'installa chez lui et attendit. Les heures se passèrent ; rien ne parut. Le soir vint. À tout hasard, Belle-Rose serra ses hardes pour être prêt à partir au point du jour et sortit pour dîner chez un traiteur de la rue du Bac, où il avait coutume de prendre ses repas. Comme il en sortait, un rassemblement d'artisans et de boutiquières l'arrêta au coin de la rue de Sèvres ; par désœuvrement, il se mêla à la foule qui faisait grand bruit à propos d'un porteur de chaise qui se querellait avec un bourgeois. Tout à coup une main le saisit par le bras et une voix de femme prononça distinctement ces paroles à son oreille : *La Castillane attend*. Belle-Rose tressaillit, mais quand il se retourna, il n'y avait auprès de lui que des ouvriers. Il sentit seulement un papier que la main de l'inconnue avait glissé dans la sienne. Il se hâta de sortir du groupe et se dirigea vers la rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice pour lire le billet. Au moment où il poussait la porte, une femme en sortit. Elle s'arrêta brusquement. Un jet de lumière tomba sur le visage de Belle-Rose et l'éclaira.

– Mon frère ! s'écria la femme.

– Claudine ! répondit Belle-Rose, et il reçut sa sœur dans ses bras.

IX

UN AMI CONTRE UN ENNEMI

Belle-Rose entraîna Claudine dans son appartement et repoussa la porte au nez de M. Mériset, qui se confondait en révérences, un flambeau à la main.

– C'est la marquise, murmura l'honnête propriétaire en rentrant dans sa loge, et il l'appelle sa sœur !

Cependant, après les premières caresses, Belle-Rose fit asseoir Claudine sur un sofa. Il avait une furieuse envie de lui adresser une question, la seule qui tînt à son cœur, une question qu'un nom résumait. Une incroyable émotion l'en empêchait. Il fit un détour pour arriver à son but.

– N'es-tu pas déjà venue ? dit-il à Claudine.

– Si, vraiment, il y a quelques jours. Mais depuis lors il m'a été impossible de retourner ici.

– Que ne laissais-tu ton adresse ?

Claudine parut embarrassée un instant.

– Je ne le devais pas, reprit-elle après.

– Et pourquoi ?

– Parce que tu serais venu me voir.

Belle-Rose comprit. Il baissa les yeux, Claudine lui prit la main.

– Tu n'es donc pas arrivée seule à Paris ? reprit-il.

Claudine secoua la tête.

– Suzanne est à Paris ! dit Belle-Rose. J'y suis, et sans toi j'aurais ignoré sa présence !

– Oh ! ne la blâme pas ! Quand elle a quitté Malzonvilliers pour suivre son mari, qu'une affaire importante appelait à Paris, elle m'a suppliée de l'accompagner. Je n'ai pas pu refuser. Elle est si malheureuse !

– Malheureuse ! s'écria Belle-Rose.

– Il n'y a que moi et Dieu qui savons ce qu'elle souffre. M. d'Albergotti l'ignore. Quand il est là, elle sourit ; quand il s'éloigne, elle pleure.

Belle-Rose cacha sa tête dans ses mains.

– En arrivant à Paris, il y a quelques jours, elle est tombée malade... Oh ! elle est sauvée, reprit Claudine en voyant le trouble de son frère ; c'est elle qui m'a renvoyée vers toi...

– Oh ! j'irai, j'irai la voir, la remercier...

– Non, ne viens pas, ta présence la tuerait.

– Elle ne m'a donc pas oublié ? s'écria Belle-Rose avec cet accent profond que donne l'égoïsme de l'amour.

– Oublié ? Si tu l'étais, Jacques, serait-elle toujours si triste et si désolée ? Ton nom n'est pas sur ses lèvres, mais il est dans son cœur, et il la ronge.

Tous deux se turent. Une joie amère emplissait l'âme de Belle-Rose ; Claudine se repentait presque d'avoir parlé. Quel bonheur cet amour ravivé pouvait-il entraîner après lui ? Tirant son mouchoir de sa poche, elle essuya ses yeux un peu mouillés, écarta les cheveux qui voilaient son front d'enfant et se prit à sourire.

– Frère, dit-elle, je suis venue pour t'embrasser et non point pour pleurer. C'est une vilaine coutume que de courir au-devant du chagrin, qui se donne de son côté assez de peine pour venir jusqu'à nous. Laissons là cette conversation qui me rougirait les yeux, ce que je ne suis pas en humeur de souffrir ; prends mon bras pour me ramener au logis, et causons de tes affaires en chemin.

Il y a loin de la rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice à la rue de l'Oseille, où était situé l'hôtel d'Albergotti ; tout en marchant le long de la rue du Bac et des quais, nous ne répondrions pas que Belle-Rose n'eût prononcé deux ou trois fois le nom de Suzanne ; mais Claudine détournait la conversation de ce terrain dangereux et la ramenait à des choses plus conformes à son humeur.

– Quand te reverrai-je ? demanda Belle-Rose à sa sœur en la quittant devant l'hôtel.

– Après-demain, si tu veux. Je disposerai de ma journée tout entière. À onze heures, je serai à la porte Saint-Honoré.

– Bien, j'y serai à dix.

Belle-Rose avait, grâce à sa sœur, oublié le billet glissé mystérieusement dans sa main. Son premier soin, aussitôt après être rentré chez le digne M. Mériset, fut d'en prendre connaissance. Il n'y trouva que ces quelques mots :

« Samedi prochain, Belle-Rose rencontrera, une heure après le coucher du soleil, à la porte Gaillon, une personne qui lui dira les paroles convenues ; qu'il suive cette personne, et il arrivera où M. d'Assonville l'envoie. »

Il se souvint alors que ce jour-là même il devait attendre sa sœur à la porte Saint-Honoré. Il eut un instant la pensée de lui écrire pour se dégager de sa promesse ; mais, en homme bien avisé, il comprit que les choses pouvaient s'arranger. À sa sœur, il donnerait le jour ; aux affaires de M. d'Assonville, le soir. Belle-Rose fut exact au rendez-vous ; sa sœur et lui montèrent en fiacre et prirent le chemin de Neuilly. Après avoir vainement cherché un gîte aux Porcherons, qu'une compagnie de mousquetaires avait envahis, Belle-Rose, au moment où le fiacre passait sur la chaussée, entendit une voix qui l'appelait par son nom. Il se pencha vers la portière, et vit, à la fenêtre d'un cabaret, un gentilhomme qui le saluait un verre de vin de Champagne à la main.

– Bien du plaisir, Belle-Rose ! disait-il.

– Quel est ce gentilhomme ? demanda Claudine à son frère qui inclinait sa tête.

– M. de Villebrais, mon lieutenant.

Après s'être promenés quelque temps dans les environs, Belle-Rose et sa sœur firent entrer le fiacre dans un chemin de traverse. Il y avait au bout d'une prairie une maison devant laquelle de beaux arbres étendaient leur ombre ; cette maison avait l'apparence d'une ferme. Espérant que dans ce lieu écarté

on pourrait leur servir à dîner, Belle-Rose y courut, laissant sa sœur sur le bord du chemin.

Comme il revenait, battant les buissons avec un roseau qu'il tenait à la main, il entendit des cris d'effroi auxquels son nom était mêlé ; il pressa le pas, et vit Claudine qui se débattait aux mains d'un cavalier. En un bond, Belle-Rose fut sur la route.

– Eh ! parbleu ! arrive donc, s'écria le cavalier, tu m'aideras à faire comprendre à cette belle enfant que je ne suis pas un croquant !

Le cavalier n'avait pas terminé sa phrase, que déjà Belle-Rose, arrachant Claudine de ses bras, s'était placé entre eux.

– Monsieur de Villebrais, dit-il, cette belle enfant est ma sœur.

– Ta sœur ? Parole d'honneur, c'est charmant ! Tu es fort spirituel, Belle-Rose.

– Mon lieutenant !

– Ta sœur ? Est-ce qu'on se promène avec sa sœur ! J'ai une sœur aussi, elle est au couvent, mon cher.

– Monsieur de Villebrais, je vous ai dit la vérité ; Claudine...

– Ah ! elle s'appelle Claudine, ta cousine ou ta maîtresse ; l'une et l'autre peut-être... C'est un joli nom, tout à fait dans le goût pastoral. Dites donc, ma charmante, si vous voulez de mon cœur, je vous l'offre, il est vacant pour vingt-quatre heures.

Belle-Rose barra le passage au chevalier de Villebrais ; mais il n'y avait pas de raison à faire entendre à un homme qui avait trop déjeuné, et qui, tout débraillé, laissait voir une chemise tachée de vin. Se tournant donc vers le cocher, qui regardait philosophiquement le débat, il lui cria vivement de tourner bride vers Paris. Le chevalier jeta tout de suite une bourse aux pieds du cocher.

– Compte cet argent, maraud, lui dit-il, et quand tu auras fini, siffle tes plus beaux airs.

Le cocher ramassa la bourse, s'assit sur une borne et se mit en devoir de compter. Il n'était pas au troisième écu qu'il sifflait de toutes ses forces. Claudine, égarée, regardait tour à tour le cocher, son frère et le chevalier.

– Ce cocher est plein d'intelligence, reprit M. de Villebrais en se rajustant. Ne sois pas moins aimable que lui, mon ami ; ta maîtresse est jolie, elle me plaît ; voilà trois ou quatre heures que tu la promènes. Chacun son tour ; ôte-toi de là.

Belle-Rose regarda M. de Villebrais. Le chevalier était fort animé, mais ferme encore sur ses jambes, la voix était nette et claire, le geste aisé ; le sergent n'avait donc pas affaire à un homme gris, mais à un officier entêté. Le débat devenait donc plus grave.

– Voyons, mon cher, as-tu compris ? reprit le chevalier ; tourne les talons, cours aux Porcherons, demande le cabaret de la *Pomme de pin* et dîne copieusement, je t'invite, va !

– Mon lieutenant, je n'irai pas.

– Tu veux rester ?

– Oui.

– Ah çà, drôle, oublies-tu qui je suis ?

– Au contraire, je voudrais vous le rappeler.

– Ah ! tu fais le plaisant. Je te couperai les oreilles...

– Je n'en crois rien.

M. de Villebrais leva le bras, Belle-Rose le saisit à la volée.

– Quoi ! tu oses me toucher, coquin ? Je vais te donner de mon épée dans le ventre ! s'écria M. de Villebrais, qui, perdant toute retenue, fit un effort pour dégager sa main et prendre l'épée ; mais Belle-Rose le repoussa si vivement qu'il trébucha. Avant qu'il se fût relevé, le sergent avait déjà tiré la sienne.

Le cocher ne comptait plus, mais il sifflait toujours.

– Monsieur de Villebrais, je vous jure que vous n'arriverez à ma sœur qu'après m'avoir passé sur le corps ! s'écria Belle-Rose.

– Je ne me battrai pas avec toi et je te ferai pendre, répondit le lieutenant. Eh ! cocher, ajouta-t-il, il y a dix louis pour toi si tu aides cette adorable personne à monter en fiacre, et dix autres encore si tu la conduis au cabaret de la *Pomme de pin*, où j'irai bientôt la rejoindre.

Claudine voulut fuir, mais elle chancela et tomba sur ses genoux.

– C'est fait, dit le cocher en serrant la bourse que sa main caressait.

– Pas encore ! s'écria-t-on près de là ; et au même instant un inconnu parut sur le chemin.

C'était un beau jeune homme d'une figure franche et décidée, et bien pris dans sa taille. Son costume, sans broderie et sans ruban, lui donnait l'apparence d'un étudiant ; mais il avait la mine et l'épée d'un gentilhomme.

– Qu'est-ce à dire ? reprit M. de Villebrais, et de quoi vous mêlez-vous ?

– J'ai dit ce que j'ai voulu, et je me mêle des affaires des autres quand il me plaît, répondit gravement l'inconnu.

Sur un geste du lieutenant, le cocher, qui hésitait depuis l'intervention inattendue du cavalier, s'avança vers Claudine. Il n'avait pas fait deux pas, que la main de l'inconnu s'appuyait sur son épaule.

– Écoute, lui dit-il : Monsieur que voilà t'a promis dix louis pour conduire mademoiselle aux Porcherons ; moi, je te promets cent coups de bâton si tu ne la conduis pas à la métairie que voilà ; mais je joindrai mon invitation à celle de monsieur pour te prier de l'aider à monter en fiacre. Comprends-tu ?

– Très bien, dit le cocher, qui sentait, à la manière dont la main du cavalier s'était appuyée sur son épaule, qu'il n'y avait pas d'objection à faire à un homme si plein d'éloquence et de vigueur. Une nouvelle conviction venait de pénétrer dans son esprit, et en néophyte zélé il courut ouvrir la portière, voulant, par son empressement, témoigner de la chaleur de sa conversion.

– Entrez, mademoiselle, reprit l'inconnu en présentant la main à Claudine, entrez ; je vous réponds des bons sentiments de cet honnête cocher. N'est-ce pas, l'ami ?

– C’est trop d’honneur, monsieur, répondit l’autre, qui se frottait l’épaule tout en fermant la portière.

L’intervention de l’étranger avait été si rapide, l’action avait si promptement suivi ses paroles, que M. de Villebrais et Belle-Rose étaient demeurés spectateurs muets de cette scène. Mais au moment où Claudine s’assit dans le fiacre, M. de Villebrais sentit se rallumer toute sa colère. Il fondit sur Belle-Rose l’épée à la main, et lui porta un coup si furieux, qu’il l’aurait transpercé d’outre en outre, si Belle-Rose, au bruit de ses pas, ne se fût jeté de côté. Le fer déchira les habits du sergent et glissa sur l’épaule ; mais grâce à la vivacité du mouvement et de la parade, la chair seule fut entamée.

– Vous pratiquez donc aussi l’assassinat, monsieur ? dit l’étranger, tandis que le cocher poussait les chevaux dans la direction de la métairie avec une ardeur sans pareille.

M. de Villebrais pâlit à cet outrage.

– En garde ! monsieur, s’écria-t-il d’une voix étranglée par la fureur ; et il s’élança vers l’inconnu.

– Vous m’oubliez, je crois ! dit Belle-Rose ; et d’un bond il tomba entre le lieutenant et l’étranger.

– Si votre adversaire voulait me céder son tour, reprit celui-ci sans même toucher à la garde de son épée, je consentirais bien à vous faire l’honneur de me mesurer avec vous, monsieur ; mais je vous ferai observer que vous lui devez la préférence.

– Me battre avec un manant, jamais !

– Il le faudra cependant bien.

– Et qui m'y forcera ? dit M. de Villebrais dédaigneusement.

– Moi ! qui suis tout prêt à vous frapper sur la joue du plat de mon épée, si vous hésitez.

M. de Villebrais se mordit les lèvres jusqu'au sang.

– Écoutez donc, monsieur, continua l'étranger du même ton et sans paraître plus ému que s'il se fût agi d'un souper, quand on passe du rapt au meurtre avec une si surprenante facilité, il faut bien s'attendre à quelque désagrément. Tout n'est pas bénéfice dans le métier.

La honte de l'action qu'il avait commise, et la rage qu'inspiraient à M. de Villebrais les paroles dont son oreille était fouettée, l'emportèrent sur l'orgueil du rang.

– Soit, répondit-il. Je me battrai avec ce manant, et ce sera votre tour après.

– Volontiers, s'il est nécessaire.

M. de Villebrais tâtait déjà le terrain du pied, lorsque l'étranger reprit :

– Puisque vous vous rendez à mes observations avec une si louable complaisance, permettez-moi, monsieur, de vous en adresser une nouvelle. Ce n'est point ici un lieu commode pour se battre. On court le risque d'être dérangé, ce qui est toujours fâcheux. J'avise là-bas un petit bouquet d'arbres où l'on serait merveilleusement. Vous plairait-il d'y aller ? L'endroit est frais.

– Allons ! répliqua M. de Villebrais.

Les trois jeunes gens passèrent sous le bosquet, et les deux adversaires croisèrent le fer sur-le-champ. M. de Villebrais se battait en homme qui veut tuer et ne négligeait aucune des ressources de l'escrime. Mais il avait affaire à un homme aussi déterminé que lui et plus habile. À la troisième passe, l'épée de M. de Villebrais sauta sur l'herbe. Belle-Rose rompit.

– Dites-moi, monsieur, que vous regrettez tout ceci, et je n'y penserai plus, s'écria-t-il.

M. de Villebrais avait déjà ramassé son épée ; sans répondre, il retomba en garde. Belle-Rose avait recouvré assez de sang-froid pour se souvenir que l'homme qu'il avait en face était son officier. Il aurait donc bien voulu se borner à parer, mais M. de Villebrais le poussait si rudement qu'il dut se résoudre à rendre coup pour coup. Le froissement du fer l'anima, et une botte qui vint l'égratigner acheva de lui faire perdre tout ménagement. Deux minutes après, son épée s'enfonçait dans la poitrine de M. de Villebrais ; M. de Villebrais voulut riposter, mais le fer s'échappa de ses mains, un flot de sang monta à ses lèvres, et il tomba sur les genoux. L'étranger le souleva et l'appuya contre un arbre.

– Il se peut qu'il n'en revienne pas, monsieur, dit-il à Belle-Rose ; commencez par déguerpir, on arrangera l'affaire après.

– Cet homme est mon lieutenant ! répondit Belle-Rose, son épée rouge à la main.

– Ah diable ! fit l'inconnu ; il y va pour vous de la fusillade. Partez donc plus vite !

– Et ma sœur ?

– J'en réponds.

– Vous me le jurez ?

– Voilà ma main.

Les mains des deux jeunes gens se rencontrèrent dans une étreinte fraternelle.

– Partez, reprit l'étranger, et comptez sur moi.

– Vous avez secouru ma sœur, monsieur ; votre nom, je vous prie, afin que je sache à qui toute ma reconnaissance est due ?

– Je m'appelle Cornélius Hoghart, et suis du comté d'Armagh, en Irlande.

– Je suis de Saint-Omer, en Artois, et mon nom est Jacques Grinedal, autrement dit Belle-Rose, sergent de sapeurs au régiment de La Ferté.

– Eh bien, Belle-Rose, vous avez un ami. Les honnêtes gens se devinent au regard.

Belle-Rose pressa une fois encore la main de l'Irlandais et partit. Les ombres du soir commençaient à s'étendre sur la campagne quand il sortit du bosquet. Le souvenir du rendez-vous qui l'attendait à la porte Gaillon lui revint tout à coup à l'esprit. Sa sûreté personnelle exigeait qu'il s'éloignât en toute hâte avant que le bruit de son duel se fût répandu. Mais M. d'Assonville avait sa parole. Belle-Rose se rendit tout droit à la porte Gaillon. Il s'y promenait à peine depuis cinq minutes, qu'il vit arriver un petit jeune homme enveloppé d'un manteau à l'espagnole qui lui cachait la taille. Un feutre gris, où s'effilait une plume de héron, voilait son front ; le bas du visage était caché par un pli du manteau. À la vue de Belle-Rose, le jeune page

marcha rapidement vers lui, et dit tout bas : *La Castillane attend*.

– Je vous suis, répondit Belle-Rose.

Le page enfila une ruelle sombre, marcha quelques minutes, et siffla à l'aide d'un petit sifflet attaché à son cou par une chaîne d'argent. À ce signal, un carrosse arriva au carrefour où le page s'était arrêté ; il s'élança dedans, et fit signe à Belle-Rose d'y monter après lui. La portière se referma sur eux, et la voiture partit.

X

UNE FILLE D'ÈVE

À peine Belle-Rose se fut-il assis dans la voiture, que son guide abaissa les rideaux de soie et se jeta dans un coin. La voiture roula durant une heure ou deux. Il parut à Belle-Rose qu'elle s'éloignait de Paris et s'enfonçait dans la campagne, mais il lui fut impossible de reconnaître par quels chemins elle passait, ni quelle direction elle suivait. Son compagnon restait immobile et silencieux dans son coin. Tout à coup la voiture s'arrêta, un laquais ouvrit la portière, et le page, sautant à terre, invita Belle-Rose à descendre. Ils se trouvaient dans un endroit solitaire tout entouré de grands arbres. La nuit était profonde, mais on voyait au loin briller, entre le feuillage, une lumière immobile comme une étoile. Ce page ramena les plis de son manteau autour de sa taille et s'enfonça dans un sentier. Belle-Rose le suivit. La lumière disparaissait et reparaissait tour à tour ; le vent soufflait et remplissait de bruits mélancoliques la masse sombre du bois. À mesure que les deux voyageurs avançaient, le sentier se rétrécissait et s'embarrassait de branchages rampant sur le sol. Cependant l'éclat de la lumière augmentait ; chaque pas les en rapprochait. Bientôt, entre les troncs des ormes et des bouleaux, Belle-Rose distingua les contours indécis d'une maison, mais au même instant il vit, comme dans un rêve, passer et s'effacer, derrière des buissons de houx, deux ombres noires dont deux toises de gazon et de ronces le séparaient. Un peu plus loin, les deux ombres se rapprochèrent du sentier. Un craquement de branches sèches cria sous la pression de pieds invisibles. Belle-Rose regarda son guide. Il semblait n'avoir rien vu et rien entendu. La présence de cette escorte mystérieuse

rappela soudain à Belle-Rose les dernières paroles de M. d'Assonville ; il passa la main sous son habit ; quand il se fut assuré que le poignard, pris le matin même à tout hasard, était toujours à sa place, il saisit le bras du guide.

– Que me voulez-vous ? demanda celui-ci.

– Rien.

– Pourquoi donc me prendre le bras ?

– C'est mon idée.

– Et s'il ne me plaisait pas de le souffrir ?

– J'en serais désolé, mais il faudrait cependant bien que vous vous y soumissiez.

– Savez-vous bien, monsieur Belle-Rose, que si j'appelais, nous ne sommes pas si loin encore du carrosse qu'on ne pût m'entendre.

– Je crois même que vous n'auriez pas besoin d'appeler bien haut pour être entendu.

La main du guide trembla dans celle du sergent.

– Mais je vous préviens qu'au moindre cri et au moindre effort pour vous dégager, je vous plante ce poignard dans la gorge, continua Belle-Rose.

Le guide vit briller le pâle éclair de l'acier à deux pouces de son visage. Il frissonna.

– Et si je ne voulais pas avancer, reprit-il.

– Alors, nous reculerions ; mais comme cette nouvelle résolution me prouverait que j'ai quelque besoin de rester en votre compagnie, je vous prierais de vouloir bien reculer avec moi, et n'aurais garde de vous lâcher.

– Vous êtes fou ! Avez-vous donc peur d'être assassiné ?

– Moi, point. Mais j'ai toujours eu pour maxime de faire les choses à deux. À deux on vit plus gaiement ; on doit mourir moins tristement aussi.

Le guide attacha son regard brillant sur la figure de Belle-Rose, où se peignait cette résolution ferme et calme qui lui était particulière.

– Marchons ! reprit le guide ; et ils continuèrent à s'avancer vers la lumière.

Cette lumière brillait à une fenêtre, la seule qui fût ouverte ; d'une espèce de chaumière assez vaste, perdue dans l'épaisseur du bois. Le guide frappa à une porte qui s'ouvrit tout de suite. Belle-Rose et lui pénétrèrent dans un corridor au bout duquel leurs pieds rencontrèrent un escalier. La porte se referma, la lumière disparut, et ils montèrent les degrés. Au sommet de cet escalier, le guide souleva une portière, et tous deux se trouvèrent à l'entrée d'une chambre merveilleusement ornée. Les plis soyeux de riches tentures couvraient les murs ; un tapis étouffait le bruit des pas ; les meubles étaient incrustés de cuivre et de nacre ; sur un sofa de brocatelle, couronné d'un dais, une femme vêtue d'une robe de velours cramoisi était à demi couchée ; ses bras nus se noyaient dans des flots de dentelle, et sa main, plus blanche que la fleur du jasmin, agitait mollement un éventail de plumes vertes. Un masque cachait son visage. Nul regard n'en pouvait saisir la forme et le contour, et cependant quiconque eût vu cette femme ainsi couchée eût deviné qu'elle était d'une rayonnante beauté. À quelques pas du

sofa, on distinguait deux fauteuils ; Belle-Rose et son guide s'y placèrent sur un signe de la dame au masque noir. Une lampe voilée d'un globe d'albâtre jetait ses clartés blanches sur les tentures de soie pourpre ; ses rayons pâles se brisaient aux angles des meubles polis, sur les ciselures des candélabres, aux mille facettes des cristaux prodigués sur les étagères, et les accidents de la lumière augmentaient encore la magie de ce lieu qu'embaumaient les aromes répandus par d'invisibles cassolettes.

– Vous vous appelez Belle-Rose ? demanda la dame au fils du fauconnier, d'une voix vibrante dont elle cherchait à dissimuler le doux éclat.

– Oui, madame.

– Et vous venez de la part de M. d'Assonville ?

– Il a dû vous en instruire.

– Le connaissez-vous depuis longtemps ?

– Mon père était le serviteur du sien.

– Son serviteur ! Vous êtes donc de ses gens ?

– Je suis soldat, et M. d'Assonville m'a parfois fait l'honneur de m'appeler son ami.

– Ah ! fit la dame avec un accent où la surprise se mêlait au dédain.

Puis elle reprit :

– Ne savez-vous rien des causes qui ont engagé M. d'Assonville à vous envoyer vers moi ?

– Rien.

– Qui peut m'en assurer ?

– Ma parole.

– Votre parole !... dit-elle en secouant son éventail.

Elle n'ajouta pas un mot, mais il n'y avait pas à se méprendre sur l'expression de sa voix.

– Ceux qui croient au mensonge pratiquent le mensonge, dit Belle-Rose hardiment.

L'inconnue tressaillit, mais ne répondit pas, et s'adressa au guide de Belle-Rose, en s'exprimant dans une langue étrangère.

– Eh ! madame, je ne le puis ! répliqua le guide en français.

– Qui t'en empêche ?

– Le soldat, qui m'a retenu tout le long du sentier et qui me retient encore.

– C'est une fantaisie que je veux bien lui pardonner, mais qui va finir à l'instant.

Belle-Rose ne répondit rien, mais ses doigts ne cessèrent pas un instant de se nouer autour du poignet du guide.

– Eh bien ! m'avez-vous entendue ? reprit la dame impatientée.

– Parfaitement ; mais pourquoi ferais-je ce que vous désirez ?

– Mais parce que je le veux !

– C'est tout au plus un prétexte, et je demande une raison.

– Insolent ! s'écria l'inconnue debout cette fois, sais-tu bien que si j'appelais, il y a près d'ici des bras disposés à te forcer à l'obéissance et à te punir après ?

– Je le crois sans peine, madame ; mais au premier cri, au premier geste, j'étends ce guide roide mort à vos pieds.

L'inconnue se rejeta en arrière à la vue du poignard suspendu sur la poitrine du page.

– Et quand celui-ci sera mort, les autres verront qu'ils ont affaire à un homme résolu qu'il n'est point trop aisé d'abattre. Appelez donc, maintenant ! répéta le sergent.

– N'en faites rien, madame, s'écria le guide ; il me tuerait comme il le dit !

– Ah ! tu as du cœur, à ce qu'il paraît ! reprit la femme masquée. Au moins remercierai-je M. d'Assonville de m'avoir envoyé un si vaillant ambassadeur.

– Et moi je le remercierai de m'avoir choisi pour une mission où les armes devaient intervenir au milieu des discours. M. d'Assonville ne m'avait pas trompé.

– Quoi ! est-ce bien lui qui t'a fait prendre ce poignard ? s'écria-t-elle d'une voix indignée.

– Avait-il tort, madame ?

L'inconnue tressaillit à cette question froidement faite, et Belle-Rose vit son cou s'empourprer d'une rougeur subite. Elle se rassit sur le sofa et parut le regarder avec attention.

– Brisons là, reprit-elle doucement. Si je vous donnais ma parole qu'il ne vous sera rien fait, laisseriez-vous aller ce page ?

– Il est libre, madame. Vous avez douté de ma parole ; je ne vous ferai pas l'outrage de douter de la vôtre.

La main de Belle-Rose s'ouvrit, et le page courut vers sa maîtresse.

– C'est un hardi et beau jeune homme, vraiment ! s'écria la dame. Sur mon âme, voilà un jeune soldat à qui l'épaulette de capitaine siérait à merveille ! Franc et ferme comme l'acier.

L'inconnue ne prit pas cette fois le soin de déguiser le son de sa voix, son éclat et sa douceur infinie charmèrent Belle-Rose, comme les vibrations sonores de la harpe. Il l'écoutait encore qu'elle ne parlait plus, et son cœur eut la révélation mystérieuse de l'amour sans bornes que cette femme devait inspirer, et du malheur sans remède qui suivait son abandon. Il venait de comprendre le muet désespoir de M. d'Assonville.

– Belle-Rose, attendez, reprit-elle ; vous serez libre dans un instant.

La dame au masque et le page se parlèrent bas durant quelques minutes ; puis celui-ci, approchant une petite table d'ébène sur laquelle se trouvait du papier, présenta une plume à sa maîtresse, qui écrivit une lettre, la plia sous enveloppe, appuya une bague qu'elle avait au doigt sur la cire brûlante et tendit la dépêche à Belle-Rose.

– Voici ma réponse, remettez-la à M. d'Assonville promptement, et oubliez tout, jusqu'au chemin que vous avez pris pour venir ici. Mais si quelque jour les hommes vous manquaient, frappez hardiment à la porte de la rue Cassette et nommez-vous : une femme se souviendra.

Belle-Rose s'inclina sur la main de l'inconnue et prit la lettre en effleurant de ses lèvres le bout d'un gant parfumé.

– Que Dieu vous garde ! beau cavalier, dit-elle à mi-voix ; et jetant sur Belle-Rose un dernier regard, elle disparut sous une portière.

– Venez-vous ? reprit le page, tandis que Belle-Rose, ébloui de ce regard et tout frémissant de ces paroles, restait immobile devant les larges plis du damas pourpre.

Belle-Rose tressaillit, et, plein de trouble, suivit le guide. Ils descendirent les marches, traversèrent la forêt sans voir aucune ombre cette fois, et montèrent dans le carrosse. Le page abaissa les stores, et, deux heures après, la voiture s'arrêtait à l'entrée de la rue de Vaugirard. Un laquais ouvrit la portière, Belle-Rose descendit et l'équipage partit au galop. Quand Belle-Rose arriva au coin de la rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, l'honnête M. Mériset était dans un grand trouble. Le digne propriétaire n'avait pas voulu se coucher. Sa lampe, éteinte ordinairement vers neuf heures, veillait encore, deux heures après minuit, et debout derrière ses volets entrebâillés, il jetait des regards pleins d'anxiété dans les ténèbres de la rue.

– Ah ! monsieur Belle-Rose ! que vous me tirez d'inquiétude, dit-il au sergent, je craignais que vous ne fussiez mort.

– Je ne le suis point encore tout à fait, mais ça pourra venir.

– Ne parlez donc pas de cette façon lugubre… à l'heure qu'il est, ce sont de mauvaises conversations.

– Est-ce donc pour vous assurer que je suis bien vivant que vous m'avez attendu ?

– C'est aussi pour vous remettre ce papier qu'un gentilhomme a laissé après être venu deux fois. Il m'a vivement recommandé de ne le donner qu'à vous, m'assurant qu'il s'agissait d'une affaire d'importance.

Tandis que M. Mériset parlait, Belle-Rose avait déjà ouvert le pli, et, à la clarté de la chandelle du propriétaire, il lisait ces quelques mots :

« M. de Villebrais n'est point mort, bien qu'il ne soit pas en état de se lever de longtemps, s'il se lève jamais ; il a parlé, et le secret de votre rencontre a été confié à des gens qui ont sans doute donné des ordres pour vous arrêter. Vous n'avez plus qu'à fuir, et le plus vite que vous pourrez. Quittez Paris, et comptez sur moi, quoi qu'il arrive.

« CORNÉLIUS HOGHART. »

Belle-Rose s'attendait à cette nouvelle, il brûla le billet sans paraître ému, et tirant de sa poche une bourse bien garnie, il demanda à M. Mériset s'il ne connaissait point quelque honnête personne, discrète et sûre, qu'il pût charger d'une commission délicate.

– J'ai mon neveu, Christophe Mériset, un garçon adroit comme un racoleur, et muet comme un confessionnal.

– Vous me répondez de lui ?

– C’est mon héritier.

– Il se chargera bien alors de porter cette lettre et une autre que je vais écrire à un capitaine de chevau-légers en garnison à Arras ?

– Il les portera.

– Sans tarder ?

– Dans une heure.

Belle-Rose écrivit à M. d’Assonville pour le prévenir de ce qu’il avait vu et des événements qui ne lui permettaient pas de lui porter lui-même la réponse de la dame inconnue. Aussitôt après l’arrivée du neveu Christophe, il lui remit les deux lettres, avec recommandation de faire diligence ; puis, laissant à M. Mériset un billet pour sa sœur Claudine, il lui fit part de la nécessité où il se trouvait de s’éloigner aussi.

– Ah ! mon Dieu ! ne reviendrez-vous pas ? dit le propriétaire.

– Je reviendrai si bien que je vous prie de me garder ma chambre avec ces dix louis qui seront à vous si, dans quinze jours, je ne suis pas de retour. Je vous prierai seulement de ne rien dire, ni de ce que vous avez vu, ni de mon départ, si par hasard quelque curieux vous questionnait.

– Je comprends, fit M. Mériset, qui flairait sous ce mystère une affaire d’État, je comprends et je me tairai.

Belle-Rose se dépouilla de ses habits, en prit d’autres qui appartenaient au neveu Christophe, s’arma d’un bâton et quitta la rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice.

– C’est à M. de Nancrais que je dois ma hallebarde de sergent, se disait-il, c’est à M. de Nancrais que je la rendrai.

XI

L'ÉCLAIR D'UNE PASSION

Au point du jour Belle-Rose se trouvait déjà à trois ou quatre lieues au delà de Saint-Denis, sur la route de Flandre. La campagne souriait sous les premières et blanches clartés du matin : de joyeuses filles passaient en chantant sur le chemin que rayaient les ombres des peupliers frémissants. Autour de Belle-Rose tout était lumière et gaieté ; tout était ténèbres et tristesse en lui. Il avait perdu son amante, il venait de perdre sa liberté, il allait sans doute perdre la vie. Son cœur se gonfla sous ce flot de pensées amères. Il avait lutté, il était vaincu. Mais la voix de sa conscience ne lui reprochait rien. Vers midi, il s'arrêta dans une espèce de cabaret ; depuis la veille il n'avait rien pris. L'hôtesse, jeune femme accorte et pétulante, eut en un tour de main fait sauter une omelette.

– Bien vous prend, mon garçon, lui dit-elle, d'être entré au coup de midi. Un quart d'heure plus tard, vous auriez couru le risque de ne plus trouver ni coquilles d'œufs ni croûte de pain. Où les gens de la maréchaussée passent, il ne reste rien.

– Ah ! fit Belle-Rose, vous attendez les gens du roi ?

– Une demi-douzaine de drôles qui ont soif comme du sable et faim comme des dogues ! La basse-cour y passera, et si l'argent vient, il ne viendra guère... Mais, tenez, les voilà qui s'avancent du bout de la plaine... Les voyez-vous, leurs mousquetons sur l'épaule ?

– Fort bien ! Ils sont en chasse de quelque malfaiteur, sans doute ?

– Ah bien oui ! le pays pourrait être pillé qu'ils n'y prendraient seulement pas garde... ils cherchent un pauvre soldat.

– Un soldat ?

– Quelque déserteur, à ce que m'a conté le brigadier, qui parle assez volontiers de ses affaires... Il s'agit d'un jeune homme à peu près de votre taille, blond comme vous, leste et vigoureux ainsi que vous semblez l'être.

L'hôtesse cessa de parler pour regarder Belle-Rose. L'éclair du soupçon passa dans ses yeux. Belle-Rose se leva, jeta quelque monnaie sur la table et se dirigea vers la porte. La crosse d'un mousquet frappa les cailloux. L'hôtesse s'élança vers le fugitif.

– Chut ! fit-elle rapidement à son oreille, je n'ai rien compris, rien deviné, mais n'avancez pas ! Un pied sur la route, et vous êtes mort. Passez là, dans ce cabinet ; je vais les occuper avec mon meilleur vin... S'ils ne vous voient pas, dans une heure ils partiront, et vous serez sauvé... S'ils vous voient, dame ! il y a la fenêtre !

Belle-Rose se jeta dans la salle voisine au moment où la porte du cabaret s'ouvrait.

– Le ciel est un four et la route est un gril ! dit le soldat en entrant.

– Si bien que vous avez une soif de damné, répondit l'hôtesse. Prenez donc et buvez, ajouta-t-elle en posant une cruche de vin sur la table.

Ceux qui venaient par la plaine entrèrent à l'instant. La plupart jetèrent sur les bancs leurs chapeaux et leurs mousquets, et s'assirent autour de la table. L'hôtesse passait et repassait de la salle au cabinet, qui avait une issue sur la cuisine.

– Ils boivent, dit-elle tout bas à Belle-Rose.

– Tous ?

– Tous, sauf un.

Belle-Rose ouvrit la fenêtre.

Au troisième voyage de la cabaretière, un soldat la suivit.

– Laissez-moi et finissons, dit-elle.

– Non pas ; vous avez de trop beaux bras.

– S'ils sont beaux, ils sont forts ; gare à vos joues !

– Eh ! eh ! reprit le soldat en apercevant Belle-Rose, nous ne sommes pas seuls ! La compagnie fait peur à l'amour. Eh ! l'ami, retournez-vous donc un peu, qu'on vous regarde !

Belle-Rose tressaillit au son de cette voix qui ne lui était pas inconnue. Il appuya une main sur la fenêtre, se retourna, et reconnut Bouletord, Bouletord qui était passé de l'arme de l'artillerie dans la maréchaussée à pied, où il avait vaillamment gagné les galons de brigadier.

– Belle-Rose ! s'écria-t-il. Eh ! eh ! camarade ! nous avons un vieux compte à régler ensemble. Vous avez eu la première manche ; mais à moi la partie. Vous êtes mon prisonnier.

– Pas encore, dit Belle-Rose en posant le pied sur la fenêtre.

Bouletord s'élança vers lui, mais un furieux coup de poing le renversa rudement par terre, et d'un bond Belle-Rose franchit la fenêtre. Aux cris du brigadier, la maréchaussée accourut, mais par une singulière inadvertance, en voulant secourir Bouletord, la cabaretière avait repoussé les châssis couverts de rideaux rouges, si bien que la vue de la campagne et du fuyard était interceptée.

– Qu'y a-t-il donc ? demandèrent les soldats.

Bouletord, sans répondre, saisit un mousquet, ouvrit la fenêtre et fit feu. La balle fit sauter l'écorce d'un saule à dix pas de Belle-Rose.

– Pauvre garçon ! dit l'hôtesse, comme il court !

– Mais dépêchez-vous donc ! cria Bouletord à ses gens. C'est notre déserteur. S'il nous échappe, il nous vole dix louis.

La maréchaussée se jeta sur les traces du fuyard ; mais la maréchaussée était embarrassée de ses buffleteries et Belle-Rose gagnait du terrain. De la fenêtre où elle s'était accoudée, la cabaretière assistait à cette chasse improvisée. Au lieu d'un cerf, c'était un homme qu'on courait.

– Comme il va ! disait-elle à demi-voix, tout en suivant les épisodes de cette course, et sans se douter qu'elle parlait tout haut ; le voilà qui traverse les luzernes du père Benoît. Bon, il saute le fossé... Il a des jambes de chevreuil, ce garçon-là !... Ah ! voilà un soldat par terre... il a donné du pied contre une souche, le maladroit !... et d'un autre... celui-là s'est empêtré dans le fourreau de son sabre... Le déserteur est déjà loin... bien certainement il leur échappera... Ah ! mon Dieu ! le brigadier arrête

un maraîcher ; il prend son cheval, l'enfourche, le pique avec la pointe de son épée, et part au grand galop !... Le brigadier a le coup de poing sur l'estomac !... Un autre soldat l'imite... puis un autre aussi... Trois soldats à cheval contre un homme à pied !... il est perdu ! Ah ! il les a entendus... le voilà qui entre dans les terres labourées... ce n'est pas sot ! les chevaux sont lourds... ils enfonceront... Bien ! ils ne vont déjà plus si vite !... Et lui ? le pauvre garçon file comme une perdrix... il saute les ruisseaux... Tiens ! où veut-il aller ?... Ah ! il a songé au bois ! et il a, ma foi, bien raison !... Il approche... il y touche... il entre... disparu !

Quand Belle-Rose eut pénétré dans le bois, il courut quelques instants encore, jusqu'à ce qu'il entendît le bruit des chevaux galopant sur la lisière. Se jetant alors de côté, il fit une centaine de pas, et se blottit sous un fourré, le nez en terre, comme un lièvre. Bouletord et ses deux acolytes arrivèrent poussant leurs montures à coups de plat de sabre ; en cet endroit le sentier bifurquait. Le brigadier prit à droite, les soldats prirent à gauche, et trois minutes après le bruit de leur course se perdait dans l'éloignement. Belle-Rose, tranquille de ce côté, et voulant éviter la poursuite des gens de la maréchaussée à pied, qui ne manqueraient pas de fouiller le bois, se releva, et courut droit devant lui par le taillis. Un mur se rencontra sur son chemin, il le franchit. Au bout d'un quart d'heure, il se trouva sur le bord d'une avenue que coupait une rivière sur laquelle on avait jeté un pont. Une grille la fermait d'un côté, un grand château s'élevait à l'autre extrémité. Belle-Rose avança la tête ; il ne vit rien et n'entendit rien. Décidément la maréchaussée s'était fourvoyée. Il entra dans l'avenue et marcha vers le château. Il avait à peine fait une vingtaine de pas, qu'il aperçut à quelque distance une dame à cheval et derrière elle un domestique en livrée. La dame paraissait lire une lettre que le laquais venait sans doute de lui remettre. À l'écume qui blanchissait son mors et son cou, on pouvait croire que le cheval du valet avait fourni une longue course, tandis que celui de la dame, fringant et vif, semblait impatient de partir. La dame, qui paraissait jeune et

belle, avait à peine achevé sa lecture que, froissant la lettre dans sa main, elle appliqua un coup de houssine à son cheval ; le cheval, surpris, bondit, se cabra et partit comme un trait. Sa maîtresse poussa un cri, le valet se jeta en avant, mais il ne put saisir la bride du cheval, qui précipita sa course dans l'avenue. Il allait enfiler le pont jeté sur la rivière, lorsqu'une branche, chassée par le vent, s'embarrassa dans ses jambes. Le cheval, effaré, sauta sur la berge de la rivière qui, en cet endroit, était à pic. Ses pieds de derrière pétrissaient l'arête, et le moindre faux pas pouvait le précipiter dans l'eau profonde qui se brisait contre les arches du pont. Belle-Rose vit le péril d'un coup d'œil. Il bondit sur la berge, saisit le cheval par le mors et le fit se jeter de côté ; la dame, plus pâle qu'une morte, s'élança de selle, et Belle-Rose et le coursier fumant roulèrent sur l'herbe. Belle-Rose n'entendit qu'un cri, ne sentit qu'un coup et s'évanouit. Quand il revint à lui, il était couché sur un sofa dans une grande pièce magnifiquement meublée. Son premier geste fut de porter sa main à son front ; une vive douleur répondit au contact de ses doigts.

– Oui, oui, vous êtes blessé ! Il s'en est fallu d'un demi-pouce que le fer du cheval n'atteignît la tempe ! *Adonis* a été adroit dans sa maladresse.

Belle-Rose pencha la tête pour voir la personne qui parlait, et reconnut la dame qu'il venait de tirer d'un si grand péril. Il voulut se relever pour la remercier des soins qu'elle avait pris de lui.

– Tenez-vous tranquille, reprit-elle, vous n'êtes point en état de remuer avec la plaie que vous avez à la tête et la saignée qu'on vous a faite au bras.

Belle-Rose s'aperçut seulement alors qu'il avait le bras gauche entouré de ligatures. Il sourit et reporta ses yeux sur la dame qui était devant lui assise dans un grand fauteuil. Son ha-

bit de cheval, déchiré en trois ou quatre endroits, était tacheté de sang ; elle-même portait le bras en écharpe ; ses cheveux défaits tombaient en longues tresses brunes autour de son visage, où rayonnaient des yeux merveilleusement beaux. Au milieu des sensations confuses où son âme se débattait, il semblait au jeune sous-officier que ce n'était pas la première fois que le son de cette voix frappait son oreille ; mais il ne pouvait se rappeler ni en quel lieu ni en quelle circonstance il l'avait entendue. Quant au visage de la dame, il lui était tout à fait inconnu. Au sourire de Belle-Rose, elle répondit par un sourire ; mais il y avait dans le mouvement de ses lèvres, d'un dessin ferme et net, quelque chose d'amer et de dédaigneux qui en altérait la grâce.

– Je comprends, reprit-elle, vous n'avez rien senti, ni la chute, ni le coup de pied, ni le transport au château sur un brancard, ni la saignée, ni le pansement. Une jolie femme ne se serait pas mieux évanouie.

Belle-Rose rougit légèrement.

– Mais, continua la dame, vous tombiez donc des nues quand vous avez si brusquement fait pirouetter Adonis ?

Belle-Rose avait tout oublié. La question de la dame rendit à ses souvenirs toute leur vivacité. Il revit à la fois son duel, son départ, sa fuite, et se tut, mesurant par la pensée la solitude et le malheur où sa vie venait d'être plongée.

– Oh ! je ne vous demande pas votre secret, continua son interlocutrice : vous m'avez sauvé la vie, c'est bien le moins que vous ayez le droit de garder le silence. Mais, sur mon âme, l'homme qui a failli causer ma mort, après avoir presque tué M. de Villebrais, a maintenant un double compte à me rendre.

Belle-Rose regarda la dame avec étonnement. Elle avait les sourcils froncés, les lèvres contractées, et sur ses joues une rougeur fébrile venait de chasser la pâleur.

– M. de Villebrais ! s'écria Belle-Rose en se soulevant.

– Le connaissez-vous ? reprit l'inconnue.

– Un officier d'artillerie ? ajouta le blessé.

– Précisément. Un officier d'artillerie que j'attendais au château ; son meurtrier s'est enfui ; mais je saurai bien l'atteindre où qu'il se cache.

– C'est donc à sa vie que vous en voulez, madame ?

– Certes ! après le crime, il faut le châtiment.

– Prenez-la donc ! s'écria Belle-Rose, car celui que vous cherchez, c'est moi !

– Vous ! mais vous l'avez donc frappé par derrière !

– J'ai frappé M. de Villebrais de face, l'épée froissant l'épée, et, si je l'ai frappé, c'est parce qu'il avait insulté une femme.

– Quelque grisette !

– Ma sœur, madame.

– Eh, que m'importe ! qu'est-ce que c'est que votre sœur ?

– Madame ! s'écria Belle-Rose, je vous ai livré ma vie, mais je ne vous ai pas livré l'honneur des miens ! Faites-moi tuer, si bon vous semble, mais ne m'insultez pas.

Belle-Rose était debout : une émotion extraordinaire animait son visage ; sur son front pâle filtraient quelques gouttes de sang ; l'éclat de ses yeux, l'autorité de son geste, l'expression hardie de sa voix, imposèrent à l'inconnue. Elle qui semblait avoir l'habitude du commandement, hésita, les yeux attachés sur cette jeune tête pleine de force et de résolution. Elle se sentit remuée jusqu'au fond du cœur, et s'étonna de ne plus trouver ni mouvement ni parole pour répondre au téméraire qui la dominait.

En la voyant silencieuse, Belle-Rose oublia son indignation : un doux sourire passa sur ses lèvres décolorées, la flamme de ses yeux se voila, et s'inclinant avec une grâce toute pleine de simplicité :

– Pardon, madame, reprit-il, je défendais ma sœur contre votre colère, mais j'abandonne le frère à votre vengeance.

Les yeux de l'inconnue s'emplirent de clartés ondoyantes ; tout son être frémit, et, penchée au bord de son fauteuil, d'une voix douce elle murmura :

– Jeune et brave et beau tout à la fois !

Puis elle reprit en souriant :

– Si vous vous livrez, moi je vous sauve. Vous avez trop raison pour que M. de Villebrais n'ait pas un peu tort.

Il serait fort difficile d'exprimer le motif de la joie profonde qui s'épandit dans le cœur de Belle-Rose. Ce n'était certainement pas l'espérance d'échapper à une condamnation inévitable : il était résolu à l'aller chercher lui-même. N'était-elle pas plutôt occasionnée par l'intérêt soudain que l'inconnue semblait prendre à lui ? Belle-Rose aurait pu seul expliquer la nature de

ses sensations, et elles étaient encore trop confuses pour qu'il songeât à les analyser.

– M. de Villebrais est cependant une forte lame ? reprit la dame en suivant du regard sur le visage de Belle-Rose le reflet de ses fugitives pensées. Vous êtes donc bien redoutable une épée à la main ?

– J'avais le bon droit de mon côté, madame.

– Si vous défendez si vaillamment une sœur, que feriez-vous donc pour une maîtresse ?

– Je ferais de mon mieux.

– Bien gardée alors sera celle que vous aimerez !

À ces mots qui lui rappelaient Suzanne, Belle-Rose rougit. La dame s'en aperçut.

– Ah ! vous aimez ! reprit-elle d'une voix brève en jetant au blessé un coup d'œil rapide et profond.

En ce moment, une camériste entra dans l'appartement. En voyant Belle-Rose elle tressaillit ; mais l'inconnue, faisant le geste de ramener ses cheveux derrière son épaule, promena son doigt sur ses lèvres.

– La voiture que madame la duchesse a demandée est prête, dit la camériste.

La duchesse se leva. Belle-Rose voulut la saluer, mais l'effort qu'il venait de faire en se redressant avait épuisé ses forces ; il chancela et s'appuya sur le dos d'un fauteuil pour ne pas tomber.

– M. de Villebrais se meurt, dit tout bas la caméariste à sa maîtresse.

La duchesse s'était avancée vers la porte ; en se retournant pour jeter un dernier regard à Belle-Rose, elle vit la pâleur livide étendue sur son front, qu'humectait un filet de sang. D'un geste hautain elle repoussa la caméariste et s'élança vers lui.

– Je reste, dit la duchesse.

XII

LES RÊVES D'UN JOUR D'ÉTÉ

Durant quelques jours, Belle-Rose demeura couché, en proie à une fièvre ardente ; la force de sa constitution et la vigueur de sa volonté avaient pu, dans les premiers instants, dissimuler l'énergie du mal ; mais il dut céder enfin à la violence de la réaction qui s'opérait en lui. Son corps et son esprit, également blessés, étaient à bout de résistance et d'efforts. Bien souvent, tandis que le délire faisait passer des rêves sans nombre dans les ténèbres de son imagination, il crut voir, penchée sur son lit, une figure de femme que voilaient à demi les longs anneaux d'une chevelure embaumée. Alors, il appelait Suzanne d'une voix brisée par les sanglots, et ses lèvres arides se collaient à des mains blanches qu'on abandonnait à ses baisers. Mais, chose étrange ! dans ces heures où l'amour de Belle-Rose s'enflammait de tous les feux de la fièvre, le visage de l'inconnue se détournait, et tout son corps tremblait comme un rameau secoué par le vent. Un jour vint où le malade put jeter autour de lui un regard plus tranquille. Le silence était profond. Dans l'ombre transparente d'une chambre où les rayons du jour se noyaient entre les tentures de soie, une femme, entourée des longs plis d'une robe blanche, était assise sur un fauteuil. Un rêve à peine achevé flottait encore devant les yeux de Belle-Rose ; il tendit les bras à l'image trompeuse de son amante, et sa bouche murmura doucement le nom de Suzanne.

– Je ne suis pas Suzanne, dit l'étrangère.

Belle-Rose se souleva sur le coude et la regarda. Les voiles où la fièvre avait emprisonné son âme disparurent comme ces vapeurs du matin dont les premières clartés du jour effacent les plis nacrés. Belle-Rose reconnut la duchesse. Un sourire doux et triste éclaira son visage.

– C'était vous ? dit-il.

– C'est une amie que vous n'appeliez pas et qui veillait sur vous, répondit la duchesse. Mais ne me questionnez pas encore. J'ai ordre de vous imposer silence. Obéissez.

La duchesse appuya un doigt sur sa bouche et força doucement le soldat à se recoucher. Mais elle-même la première oublia la consigne qu'elle s'était chargée de faire exécuter.

– Vous l'aimez donc bien, cette Suzanne ? reprit-elle avec un léger tremblement dans la voix.

Une rougeur subite courut sur les joues de Belle-Rose.

– L'ai-je nommée ? s'écria-t-il. Oh ! madame, pardonnez à mon délire.

– Eh ! monsieur, ce ne sont point des excuses que je vous demande, c'est un aveu.

Avec la colère, la sonorité de la voix était revenue. L'éclair brillait dans les yeux de la duchesse, ses narines frémissaient. Belle-Rose, à demi soulevé sur son coude, la regarda une minute ; calme et serein devant cette colère mal contenue, il redressa fièrement sa tête chargée des ombres de la souffrance, et avec la simplicité du chrétien confessant sa foi, il reprit :

– Oui, madame, je l'aime.

Les yeux de la duchesse s'abaissèrent sous le regard de Belle-Rose ; elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et si la douteuse clarté de la chambre avait permis au jeune blessé de lire sur ce beau visage incliné, il aurait pu voir, des paupières à demi closes, glisser sur la joue une larme comme une goutte de rosée sur du marbre poli.

– Est-ce votre fiancée ? reprit-elle d'une voix si faible qu'elle passa comme un murmure entre l'albâtre rose de ses lèvres.

– Non, dit Belle-Rose tristement, c'est une amie que j'ai perdue.

Un rayon éclatant illumina le regard de la duchesse ; puis, le front appuyé sur sa main, elle se tut. Mme la duchesse de Châteaufort était alors dans tout l'éclat de sa beauté. Grande, svelte, admirablement prise dans sa taille, toute sa personne offrait un heureux mélange de grâce et de dignité ; elle avait naturellement cette démarche aisée, ce port noble et ce grand air dont les dames de la cour de Louis XIV devaient, par toute l'Europe, illustrer la majesté. Peut-être même pouvait-on lui reprocher la superbe assurance de ses manières, qui imposaient parfois plus qu'elles ne charmaient, et l'expression hautaine de son visage ; mais elle savait à propos en tempérer l'orgueil par une élégance ineffable, une adorable coquetterie dont les grâces magiques prêtaient à son geste, à son regard, à son sourire, une irrésistible douceur. La chaleur du sang espagnol, qu'elle tenait de sa mère, se trahissait alors dans l'étincelle humide de ses yeux limpides et rayonnants, dans l'appel muet de ses lèvres pourprées, dans les mouvements onduleux de son corps souple, dans les caresses de sa voix toute pleine de sons purs et veloutés. Mme de Châteaufort se transformait comme une fée, et sous la grande dame brillait souvent l'enchanteresse. Elle savait à sa bouche, d'un galbe fier et dédaigneux, donner le suave contour d'un sourire ingénu ; l'arc délié de ses sourcils se jouait sur

l'ivoire d'un front délicat avec une charmante vivacité ; la pâle transparence de ses joues, de son col, de ses épaules, où rampait un réseau de veines bleuâtres, s'illuminait parfois de teintes roses, comme rougissent les neiges sous un baiser du soleil. La divine statue s'animait sous l'éclair de la passion ; et comme la déesse antique, elle apparaissait aux yeux charmés toute éblouissante de vie, de jeunesse et d'amour. Mme de Châteaufort passait pour une des femmes les plus influentes de la cour du jeune roi ; son mari, gouverneur de l'une des provinces du midi de la France, la laissait complaisamment à Paris, où il pouvait tout espérer du crédit de sa femme. En retour de cette influence, M. de Châteaufort accordait à la duchesse, sa femme, une liberté dont elle usait pleinement. C'était entre eux comme une sorte de compromis tacite dont les clauses s'exécutaient loyalement. À lui les titres, les honneurs, les dignités ; à elle le luxe, les plaisirs, l'indépendance. À l'époque dont nous parlons, ces sortes d'associations consacrées par le sacrement du mariage étaient tolérées, peut-être même autorisées par les mœurs, et personne ne songeait à médire de leurs conséquences. Ceux qui faisaient de la conduite de Mme de Châteaufort le sujet de leurs entretiens ne songeaient pas à la blâmer ; les jeunes gens cultivaient sa connaissance dans l'espérance du profit qu'en pouvait tirer leur amour-propre, les autres pour le bénéfice de leur ambition. Au moment où Mme de Châteaufort rencontra Belle-Rose, le bruit de ses galanteries avec M. de Villebrais commençait à se répandre à la cour. Les raffinés s'en étonnaient et en cherchaient la cause ; les vieux seigneurs, qui avaient guerroyé sous Mme de Chevreuse et Mme de Longueville, ne se tourmentaient pas pour si peu.

– Cela est, parce que cela est, disaient-ils. Sait-on pourquoi le vent souffle ?

Mais ce dont personne ne se doutait, c'est que le règne de M. de Villebrais eût vu sa dernière heure ; de l'aurore à son crépuscule, cet amour n'avait eu qu'un éclair. La noble fierté,

l'audace calme et réfléchie de Belle-Rose, avaient surpris Mme de Châteaufort ; sa jeunesse, sa beauté, l'avaient émue ; sa franchise, son dévouement, son péril, la touchèrent. Sous l'habit d'un soldat, elle venait de reconnaître le langage et les sentiments d'un gentilhomme ; jamais tant d'isolement et de résolution ne lui étaient apparus sous la figure grave et charmante d'un jeune homme. À cette destinée obscure, déjà éprouvée par la souffrance, se mêlait le prestige du malheur. Belle-Rose s'était révélé à Mme de Châteaufort au milieu de circonstances qui se rattachaient à une époque de sa vie dont elle ne pouvait perdre le souvenir ; il s'était montré plein, tout à la fois, de hardiesse et de noble confiance ; il lui avait sauvé la vie et lui avait offert la sienne en échange ; autour de sa jeune tête rayonnait l'auréole d'un amour mystérieux. Est-ce surprenant que la curiosité, l'étonnement, l'intérêt, mille sensations confuses et inexplicables autant qu'inexpliquées, eussent retenu Mme de Châteaufort auprès du corps sanglant de Belle-Rose ? Quand elle fut restée, elle oublia M. de Villebrais, et quand elle eut oublié l'officier, elle aima le soldat. Mais cet amour nouveau ne triompha pas de son orgueil sans combats. Vingt fois révoltée contre les sentiments tumultueux et tendres que cette passion née du hasard soulevait dans son cœur, elle voulait briser la chaîne qui la retenait au chevet du malade, mais elle ne réussissait à s'éloigner une heure que pour revenir bientôt plus enflammée et plus soumise. Ce n'était plus la femme impérieuse de qui les paroles étaient des commandements, qui choisissait dans la foule des courtisans, et savait rester libre et maîtresse même au milieu de ses égarements. Elle aimait, et les dédains de son âme se fondaient au souffle d'une tendresse infinie autant qu'imprévue. Penchée sur le lit où la fièvre clouait Belle-Rose, elle écoutait son délire, le cœur bondissant à chaque parole, et laissait couler sans les voir les larmes auxquelles ses paupières n'étaient plus accoutumées. Quand vint la convalescence, Mme de Châteaufort en égaya les premiers jours par sa présence assidue et les mille enchantements de son esprit ; et la première fois que Belle-Rose passa le seuil de sa chambre, elle

lui fit un appui de son bras. Belle-Rose aimait toujours Mme d'Albergotti, mais il faut avouer aussi qu'il s'appuyait volontiers sur le bras de Mme de Châteaufort. Certes, pour rien au monde il n'eût voulu trahir celle à qui toute son âme s'était donnée ; mais il ne se résignait pas sans douleur à la nécessité de quitter le château où un si doux asile lui était offert. Quand il était seul, toutes ses pensées allaient à Suzanne ; mais au moindre frôlement d'une robe de satin glissant sur le sable des sentiers, tous les rêves secrets, tous les désirs confus de la jeunesse volaient vers Mme de Châteaufort. Son amour pour Mme d'Albergotti était pur et calme comme un lac voilé de saules ; il voyait jusqu'au fond du premier regard, et son cœur y puisait une tendre mélancolie qui laissait à ses rêves leur certitude et leur limpidité ; mais à la vue de Geneviève de Châteaufort, toute son âme se troublait, un tumulte étrange se faisait dans sa pensée, il sentait monter à ses lèvres mille paroles ardentes, la regardait éperdu et fuyait, ne sachant plus si l'amour était ce culte sincère et profond qu'il vouait au nom de Suzanne, ou le délire qu'allumait la présence de Geneviève. Cependant il restait, et comme ces voyageurs assoupis sous les ombrages odorants des Antilles qui recèlent des poisons dans leurs parfums, il n'avait plus la force de secouer le sommeil enivrant où le berçait une naissante passion.

Belle-Rose n'avait pas la liberté de sortir du parc, mais dans son étendue, semée de jardins et de bois, il errait au hasard ; seulement il n'errait pas seul. Aux yeux des gens du château, il passait pour un gentilhomme, il en portait l'habit et l'épée, et les laquais ne l'appelaient pas autrement que M. de Verval. Ce nom ambitieux lui venait de Mme de Châteaufort, qui le lui avait donné en riant.

Un jour qu'ils se promenaient ensemble, peu de temps après son entrée en convalescence, Mme de Châteaufort s'amusait à le plaisanter sur ce nom de Belle-Rose, qui, ne lui venant pas du calendrier, le laisserait sans patron au paradis.

– Si mieux vous aimez, madame, appelez-moi Jacques, répondit le soldat.

– Ceci est au moins catholique ; mais ce n'est pas tout, j'imagine… Jacques quoi ?

– Jacques Grinedal.

– Oh ! voilà qui sent la Flandre d'une lieue ! Ce nom-là ne se peut-il pas traduire en français ?

– Très aisément : *Grinedal* signifie tout juste *vallon vert* ou *verte vallée*. Vous verrez que mes aïeux sont nés au beau milieu d'une prairie, entre deux collines.

– Alors, monsieur Grinedal, vous me permettrez bien de vous nommer M. de Verval ?

– Eh ! madame, est-il donc dans ma destinée de changer de nom à tout propos ?

– J'ignore si la chose est dans votre destinée, mais elle est dans mon désir.

– J'y souscris ; mais encore veuillez m'en dire les motifs ?

– Je pourrais vous répondre que vous vous nommerez M. de Verval parce que telle est ma fantaisie. Vous aviez été baptisé par le droit de l'épaulette, vous l'êtes à présent par le droit du caprice. Cette autorité n'en vaut-elle pas une autre ?

– Elle vaut mieux.

– Certes ! M. de Nancrais n'est que capitaine, et je suis femme.

– Je me tais et mets M. de Verval à vos ordres.

– C'est un moyen de sauver Belle-Rose.

Belle-Rose comprit ; les laquais pouvaient tout à leur aise causer de M. de Verval. Jamais, sous le nom du gentilhomme, Bouletord et la maréchaussée ne flaireraient le sergent d'artillerie. Durant une absence que fit Mme de Châteaufort, M. de Verval, ou Belle-Rose, comme on voudra, rendu à ses souvenirs solitaires, vit se dresser dans son âme l'image sereine de Suzanne ; auprès d'elle passèrent les ombres attristées de Claudine, de M. d'Assonville, de M. de Nancrais, de Cornélius Hoghart. La voix de sa conscience cria dans la solitude ; il rougit de son repos et de cette fiévreuse oisiveté qui l'attachait près d'une femme quand le soin de son bonheur l'appelait à Laon, et plein de trouble, il prit la résolution de rompre les liens nouveaux où s'enchaînait sa liberté. Quelques mots écrits à la hâte instruisirent Claudine et Cornélius des événements qui avaient suivi son départ de Paris et du parti qu'il venait d'arrêter. Il confia ses lettres à un laquais, avec prière de les porter en toute hâte au logis de M. d'Albergotti. Trois ou quatre louis l'assurèrent de la diligence du valet, et il attendit le retour de Mme de Châteaufort pour lui déclarer sa volonté de partir sur l'heure. Cette attente fut longue, inquiète, tourmentée. Belle-Rose sentait qu'il n'avait point trop de tout son courage pour soutenir la vue de Geneviève, et dans la connaissance qu'il avait du trouble que la présence de cette nouvelle amie jetait dans son âme, il se demandait s'il ne ferait pas mieux de s'éloigner sans lui parler. La crainte de l'offenser l'arrêta ; étrange pensée au moment où il se décidait à la fuir pour toujours ! Mme de Châteaufort rentra très tard ce jour-là ; minuit venait de sonner quand les grilles du parc s'ouvrirent, et avant que Belle-Rose pût lui parler, elle passa dans ses appartements. Le sergent remit donc sa confidence et son départ au lendemain. Si l'on avait pu descendre jusqu'au fond de son cœur, peut-être aurait-

on découvert qu'il n'était point trop affligé de ce contre-temps. Caché derrière un massif de verdure, il avait vu descendre, à la clarté des flambeaux, Mme de Châteaufort, belle et rapide comme Diane. Sa fugitive apparition l'avait ébloui. Mme de Châteaufort et Belle-Rose occupaient un corps de logis séparé de l'habitation principale, que les ouvriers étaient en train de réparer ; l'appartement de Belle-Rose était au rez-de-chaussée, celui de la duchesse au premier étage. Tous deux avaient vue sur le parc. La nuit était superbe ; les étoiles sans nombre, répandues comme une poussière d'or sur le velours du ciel, projetaient dans l'espace une lueur tremblante, tandis que les sombres massifs du parc voilaient l'horizon incertain. Belle-Rose ouvrit la fenêtre et présenta son front nu aux fraîches haleines de la nuit ; l'agitation de ses pensées ne lui permettant pas de goûter le repos, au lieu de livrer son esprit aux rêves du sommeil, il l'abandonnait aux rêves de l'amour. Il y avait une heure ou deux déjà qu'il suivait dans leur vol confus les songes, enfants de la solitude, lorsqu'il vit le rideau noir des arbres s'illuminer sous les rougeâtres reflets d'une clarté subite. Les éclairs succédaient aux éclairs, et leur rapide éclat empourprait le ciel où pâlissaient les étoiles. Belle-Rose, étonné, franchit l'appui de la fenêtre et se tourna vers l'étage où dormait Mme de Châteaufort. Mille flammes s'échappaient par les balcons où tourbillonnaient des flots d'étincelles. Au même instant partirent de tous côtés des cris d'épouvante, et les femmes de la duchesse, surprises par l'incendie au milieu de leur sommeil, s'élancèrent de chambre en chambre, à demi nues ; pleines de terreur, elles couraient au hasard, fuyant les flammes qui serpentaient le long des façades, dévoraient les tentures, s'épanouissaient en panaches flamboyants au bout des cheminées embrasées, et roulaient comme des vagues sous l'effort du vent. Les gardes et les laquais, réveillés par les bruits menaçants de l'incendie, s'armèrent d'échelles et de seaux ; tous les gens du château furent sur pied à l'instant et coururent vers le corps de logis où pétillait le feu. Le premier, Belle-Rose reconnut l'imminence et la grandeur du péril : l'incendie, communiqué

sans doute à quelque rideau par une bougie oubliée, devait faire de rapides progrès dans un appartement où la soie, les tapis, les tentures, les meubles entassés prêtaient mille aliments à son impétuosité. Un cri d'horreur s'échappa de ses lèvres, il bondit, et, gagnant l'escalier, il parvint en une seconde à l'étage où reposait Mme de Châteaufort. L'effroi triplait ses forces : la première porte qu'il rencontra vola en éclats du premier choc, et il se jeta dans l'appartement où serpentaient les flammes. Les chambrières passaient à ses côtés comme des fantômes. Belle-Rose avançait toujours, une dernière porte tomba sous l'effort de ses mains puissantes, un tourbillon de fumée et d'étincelles l'enveloppa ; mais il avait déjà saisi dans ses bras le corps d'une femme qui l'appelait. Alors, plus rapide qu'une flèche, alléché par le précieux fardeau qui se collait à sa poitrine, bondissant sur les parquets noircis, entre les murs calcinés, sur l'escalier brûlant, il franchit le perron avec la foudroyante rapidité d'une ombre, et fuyant l'incendie dont l'éclat le poursuivait, il déposa Geneviève dans un pavillon bâti sur la lisière du parc. Mme de Châteaufort, à demi suffoquée, avait reconnu Belle-Rose au moment où la porte brisée lui donna passage. Le nom du soldat mourut sur ses lèvres, elle roula ses bras autour du cou de Belle-Rose et ferma les yeux, ivre d'amour et d'épouvante. Cette course fantastique au milieu des flammes et des bruits sinistres de l'incendie, tandis qu'elle s'appuyait échevelée sur le cœur du beau jeune homme tout palpitant de terreur, la fascinait. Jusqu'où ne serait-elle pas allée, emportée ainsi, pâle, effarée, tremblante, toute pleine d'émotions charmantes et terribles ! Quand Belle-Rose l'eut couchée sur son sofa, il s'agenouilla près d'elle, et prenant ses deux mains entre les siennes, il les couvrit de larmes et de baisers.

– Vivante ! oh ! mon Dieu, vivante ! s'écria-t-il.

Mme de Châteaufort ouvrit les yeux ; son rêve finissait devant une réalité plus enivrante encore. Belle-Rose écarta les cheveux dénoués de Mme de Châteaufort, prit sa tête entre ses

mains, la regarda avec des yeux enflammés sous les pleurs, et, pâle d'amour, la baisa au front. Mme de Châteaufort frissonna de la tête aux pieds ; ses yeux se fermèrent, et sa bouche égarée rendit à Belle-Rose son baiser. Le soldat se dressa, chancelant comme un homme blessé.

– Vous êtes sauvée, dit-il ; laissez-moi partir !

Geneviève se leva d'un bond.

– Partir ! que parlez-vous de partir ? s'écria-t-elle.

– Eh ! madame ! que cela soit aujourd'hui, que cela soit demain, ne faut-il pas que je vous quitte ? reprit-il.

Les lueurs de l'incendie dissipaient à demi l'obscurité du pavillon ; Mme de Châteaufort, belle de terreur, ramenait autour de sa taille les plis flottants de sa robe ; sur ses épaules nues pleuvaient les tresses brunes de ses longs cheveux, ses mains suppliantes apaisaient les frémissements de sa poitrine, la fièvre et l'effroi se peignaient dans son regard, l'angoisse et la prière sur son visage. Jamais elle ne parut si belle aux yeux de Belle-Rose : la douteuse clarté qui l'entourait doublait la divine expression de son geste et de sa beauté. Vainement comprimée, la passion du soldat se fit jour. Elle éclata tout entière dans un cri.

– Vous voyez bien que je vous aime ! laissez-moi partir ! dit-il.

Geneviève retomba brisée de joie sur le sofa qu'elle venait à peine de quitter.

– Ne l'aviez-vous donc pas deviné, madame ? reprit Belle-Rose ; je vous aime avec l'emportement d'un fou et l'épouvante d'un enfant ! Votre voix m'enivre, et je ne l'entends jamais que mille rêves n'assiègent mon âme éperdue ; votre regard me suit

dans l'ombre et passe dans mes veines comme une flamme. Je sens sur ma main le contact de votre main, longtemps encore après que vous m'êtes ravie. Vous m'appelleriez du fond d'un abîme que je m'y jetterais... J'ai des nuits de fièvre pour avoir effleuré de mes lèvres le bout de vos doigts. J'écoute votre approche avec des tressaillements qui me font mourir ; je sais quel bruit vous faites sur l'herbe en glissant, sur le gravier des allées, sur le tapis du boudoir ; le frôlement de votre robe arrive à mon cœur. Si votre pied touche une fleur, je la brise sous mes baisers ! Vous ne savez pas combien de nuits j'ai passées à veiller sous vos fenêtres, suivant d'un regard avide votre silhouette, couché dans l'herbe, et, dans la solitude, m'abreuvant des flots amers d'une folle passion ! Pour franchir le seuil de cette porte où vous me disiez adieu en souriant, pour tomber à vos genoux, embrasser vos pieds, vous confier mon amour insensé, j'eusse donné ma vie ! La crainte de vous offenser m'enchaînait ! Et chaque jour cependant je vous aimais davantage !

Mme de Châteaufort, à demi renversée sur le sofa, aspirait chacune de ces paroles avec ivresse ; son front rougissait, et ses yeux se remplissaient de larmes divines.

– Que voulez-vous donc que je devienne à présent, madame, et dites-moi s'il ne faut pas que je parte ? reprit Belle-Rose. Que suis-je pour vous ? Un pauvre soldat que vous avez ramassé sur la route, un fugitif, un déserteur à qui votre pitié a ouvert un asile. Et ce soldat vous aime, vous qui êtes belle, riche, puissante, honorée ; vous une duchesse de la cour du roi ! J'ai tout oublié, madame, ce que j'étais et ce que vous êtes, et j'ose vous le dire ! Pour me faire quitte envers vous, Dieu a permis que je pusse encore une fois vous sauver. Maintenant, laissez-moi partir !

Mme de Châteaufort se leva effarée et tout en pleurs ; ses yeux rayonnaient comme deux diamants.

– Partir ! s'écria-t-elle ; mais je vous aime !

XIII

UN SERPENT DANS L'OMBRE

Belle-Rose ne partit pas, le premier anneau de la forte et brûlante chaîne de la volupté était rivé à son cœur. Il marchait ébloui dans un sentier fleuri tout semé de ces enchantements qui naissent sous les pas de la beauté, de la jeunesse et de l'amour. Sur ces entrefaites, une lettre lui parvint, écrite par Cornélius Hoghart ; elle lui mandait que M. de Villebrais, remis, contre toute attente, des suites de sa blessure, activait les poursuites dont lui Belle-Rose était l'objet ; que M. d'Assonville, après avoir reçu un coup de feu dans un engagement avec des maraudeurs sur la frontière, venait de quitter ses cantonnements ; on le croyait parti pour Paris dans l'intention de consulter des chirurgiens plus habiles que ceux de son escadron. Quant à Claudine, elle était à la campagne auprès de sa maîtresse, que M. d'Albergotti avait conduite chez Mme la duchesse de Longueville, avec qui il s'était lié d'amitié au temps de la Fronde. Cornélius Hoghart promettait à son ami de suivre les démarches que tenterait M. de Villebrais auprès de la justice, et de l'informer des particularités qui pourraient l'intéresser. Belle-Rose serra la lettre après l'avoir lue, soupira peut-être, aperçut Mme de Châteaufort qui s'avançait vers lui et n'y pensa plus. Souvent Belle-Rose et Geneviève s'égaraient dans le parc, aux bras l'un de l'autre, s'asseyaient aux endroits les plus solitaires, suivaient les sentiers les plus ombreux et laissaient s'éteindre le jour et commencer la nuit, sans compter les heures : l'amour tenait le sablier. Mais depuis deux ou trois jours, où qu'ils fussent, ils n'étaient pas seuls. Un homme attentif et muet épiait leur course et, lorsque arrivait la nuit,

s'attachait à leurs pas. Caché dans les fourrés du parc, rampant sur la mousse des allées, blotti sous les buissons touffus, il guettait leur approche et semblait attendre, patient et silencieux comme le tigre, une heure propice pour un dessein mystérieux. Mais dans les profondeurs du parc, entre les charmilles des jardins, on entendait la voix des gardes et des valets qui se répondaient, et le moindre son faisait disparaître sous le feuillage la tête de cet homme un instant sorti du milieu de son rempart de verdure. Parfois, tandis que les deux amants s'enfonçaient au plus épais du parc, un bruit de branches écrasées sous un pied invisible interrompait le silence. Belle-Rose, habitué par les veillées du bivac à percevoir les sons les plus confus, tournait la tête.

– C'est un chevreuil qu'effarouche le bruit d'un baiser, disait Mme de Châteaufort en haussant ses lèvres vermeilles.

Plus loin, le regard du soldat croyait voir, entre les massifs du bois, fuir une ombre rapide ; mais avant qu'il en pût distinguer les contours, l'apparition s'était évanouie.

– Vous voyez des fantômes et ne voyez pas mon sourire, reprenait son amante.

Un soir, ils arrivèrent à un endroit du parc où le mur de clôture faisait un angle. À la pointe de l'angle, sous des touffes de lierre et de clématites, une porte s'ouvrait sur la campagne. Il fallait passer tout contre cette porte pour la distinguer du mur qui l'encadrait. Les tons bruns de la pierre et du bois se confondaient sous un rideau tremblant de feuillage. L'herbe semblait foulée autour de la porte ; deux ou trois rameaux déchirés pendaient le long du mur.

– Les gardes usent-ils de cette porte de sortie ? demanda Belle-Rose.

– Non ; elle est presque inconnue aux gens du château.

– On a passé par là cependant.

– Personne n'a la clef de cette porte, répondit Mme de Châteaufort.

– Regardez, reprit Belle-Rose en montrant du doigt une touffe de mauve froissée.

– Hier, nous avons passé le long du mur ; vos mains tenaient les miennes ; savez-vous où se posaient nos pieds ?

Cependant Belle-Rose n'était pas le jouet d'une illusion. Tandis que Mme de Châteaufort dissipait ses craintes un instant éveillées, M. de Villebrais les suivait de taillis en taillis. Couvert de vêtements grossiers, il s'était logé, sous un nom d'emprunt, dans une méchante auberge du voisinage, et quand venait la nuit il s'introduisait dans le parc de Mme de Châteaufort, où l'appelait le désir de la vengeance. Étonné du silence de Mme de Châteaufort, qui n'avait pas répondu à ses lettres, M. de Villebrais, aussitôt qu'il fut en état de marcher, lui avait fait demander une entrevue. Mais lorsque Mme de Châteaufort oubliait, elle n'oubliait pas à demi. Elle renvoya donc à M. de Villebrais les lettres qu'il lui avait adressées, en le priant de vouloir bien lui rendre tout ce qu'il tenait d'elle, et de renoncer à toute espérance de la revoir jamais. Le lieutenant d'artillerie savait quelle était l'influence de la duchesse, il obéit pour ne pas s'en faire une ennemie implacable ; mais avant de renvoyer la clef qu'elle-même lui avait remise, il en fit forger une en tout semblable, se promettant bien de s'en servir dans l'occasion. Cette occasion ne tarda pas à se présenter. La retraite où depuis deux ou trois mois vivait Mme de Châteaufort commençait à être remarquée à la cour. M. de Villebrais rapprocha cette retraite de l'inconstance un peu soudaine de sa maîtresse, et en conclut qu'un nouvel amour la dominait. Il voulut con-

naître son heureux rival, se déguisa, partit pour la résidence de Mme de Châteaufort, pénétra dans le parc et vit passer la duchesse au bras de Belle-Rose. À la vue du soldat, M. de Villebrais eut peine à retenir un cri de rage : l'homme qui l'avait insulté, et vaincu l'épée à la main, venait encore de lui ravir sa maîtresse ! C'était trop de revers à la fois. Un instant M. de Villebrais eut la pensée de s'élancer au-devant de Mme de Châteaufort, et, s'armant de l'autorité militaire, de réclamer le déserteur ; mais il savait que la duchesse était femme à ne jamais pardonner une telle offense, et la crainte d'être brisé dans sa carrière par son ressentiment l'arrêta. Cette contrainte ne servit qu'à rendre plus vif le désir de la vengeance. Ne pouvant lutter ouvertement, il prit le parti d'attendre et de confier à son bras le soin de faire payer à Belle-Rose en un seul coup toutes les blessures qu'il en avait reçues. Pour mieux enchaîner Belle-Rose auprès d'elle, Mme de Châteaufort multipliait les plaisirs que lui permettait le séjour de la campagne. La chasse entrait pour une large part dans ces plaisirs. Un matin, au moment où elle s'apprêtait à monter à cheval pour chasser le cerf, sa camériste accourut tout effarée sur le perron du château. Elle tenait une lettre à la main.

– Je lirai ça ce soir, dit la duchesse.

La camériste l'arrêta comme elle mettait le pied à l'étrier, et lui parla bas à l'oreille.

– Eh qu'importe ! reprit sa maîtresse avec impatience.

Et elle sauta sur la selle. La camériste fit encore un pas, mais Mme de Châteaufort lui ferma la bouche d'un regard, et lâcha les rênes d'Adonis, qui partit au galop. Un instant après, les fanfares sonnèrent et la chasse se perdit sous la feuillée. La camériste, restée sur le perron, regarda tour à tour la lettre timbrée d'un cachet de cire noire, et Belle-Rose qui chevauchait à côté de Mme de Châteaufort.

– Oui, murmura-t-elle, il est beau, jeune, charmant ; mais le capitaine est à Paris ; qu'elle y prenne garde ! Quand il menace, c'est un lion.

Le cerf se fit battre jusqu'au soir. Mme de Châteaufort rentra, lasse de galoper, mais la joue enflammée et le regard brillant. La caméristе lui présenta la lettre et murmura tout bas un nom. La duchesse lui imposa silence d'un geste à la première syllabe et jeta la lettre sur sa toilette ; puis, après avoir quitté son habit de cheval, elle la congédia. La nuit était sereine, et l'étoile de Vénus montait à l'horizon. Mais le lendemain, tandis que les femmes de la duchesse apprêtaient ses vêtements, la main distraite de Geneviève ramassa sur sa toilette la lettre dédaignée et l'ouvrit. Aux premiers mots, elle pâlit ; à la dernière ligne, elle poussa un cri et se dressa.

– Une voiture et des chevaux ! s'écria-t-elle.

Ses caméristes étonnées ne remuaient pas.

– M'entendez-vous ? reprit-elle. Des chevaux ! à l'instant ! mais courez donc !

Une suivante, terrifiée par le regard de Mme de Châteaufort, se précipita dehors.

– Où donc est Camille ? Qu'elle vienne, continua-t-elle, tout en tordant sur sa tête ses longs cheveux épars.

Camille entra. Du premier regard la caméristе intime comprit que sa maîtresse venait de recevoir quelque terrible nouvelle ; la lettre froissée était dans sa main.

– Depuis quand, dites, avez-vous reçu cette lettre ? s'écria Mme de Châteaufort.

Camille montra d'un coup d'œil la porte aux suivantes de la duchesse ; toutes sortirent.

– Hier, madame, répondit-elle, hier matin.

– Et c'est aujourd'hui seulement que je l'ai !

– Je vous l'ai présentée deux fois, et deux fois vous m'avez repoussée.

– Ne pouvais-tu pas me contraindre à l'ouvrir ?

– Eh ! madame ! il était là ! s'écria Camille en montrant avec un geste d'une éloquence inexprimable Belle-Rose qui passait dans le jardin.

– Tu ne sais pas, reprit Mme de Châteaufort d'une voix étouffée et la main appuyée sur le bras de Camille, tu ne sais pas : cette lettre est de *lui* ; elle est datée d'hier ; hier il a dû m'attendre, et il a juré par le nom de sa mère que s'il ne me voyait pas, il viendrait jusqu'ici. Il ne m'a pas vue, Camille !

Camille secoua la tête.

– Alors il viendra, madame, et s'il vient, s'il vient, vous êtes perdue ! monsieur le duc...

– Eh ! que m'importe monsieur le duc, mon mari ! c'est de Belle-Rose qu'il s'agit, Belle-Rose ne m'aimerait plus !

Camille regarda sa maîtresse ; à ce cri, à l'expression de ce visage blanc où flamboyaient deux yeux pleins d'éclairs, il n'y avait pas à se méprendre : un amour sans bornes, indomptable, impérieux, était entré dans le cœur de Mme de Châteaufort.

– La voiture était attelée, dit timidement une suivante en entr'ouvrant la porte.

Mme de Châteaufort battit des mains comme un enfant, et prenant à la hâte un loup et sa mante, elle entraîna Camille.

– Viens, dit-elle, *il* est encore à Paris, sans doute ; rien n'est perdu.

Belle-Rose, prévenu par un laquais du départ de Mme de Châteaufort, prit un fusil et s'enfonça dans le parc. Livré à ses seules méditations, il observa plus sûrement les indices qui l'avaient frappé dans ses précédentes promenades avec Mme de Châteaufort. Un espion rôdait dans le parc, il n'en pouvait plus douter. La pensée lui vint que ce pourrait bien être Bouletord, qui, furieux de sa déconvenue, cherchait un moyen adroit de se venger sans coup férir. Belle-Rose résolut de se débarrasser sur-le-champ de ce personnage importun. Il se rendit au château, glissa dans ses poches un poignard et des pistolets, prit une épée, attendit la nuit et gagna le parc, bien décidé à faire payer cher au visiteur sa fatigante surveillance.

– Il cherche un déserteur, se disait-il ; il trouvera du plomb.

Bientôt les ombres envahirent le parc ; les bruits moururent, les lumières de la veillée s'éteignirent une à une dans les bois tout pleins de ces mystérieuses rumeurs qui montent de la terre au ciel durant les nuits étoilées. Ses pas le conduisirent à l'angle du parc où la porte secrète donnait issue sur la campagne. Elle était entr'ouverte. Bien sûr de son fait, cette fois, Belle-Rose eut un instant la pensée de briser dans la serrure la lame de son poignard. Son oreille l'avait averti que déjà sa promenade au travers du parc avait été épiée. Mais il réfléchit que son espion, caché sans doute dans quelque fourré aux environs, comprenant par cette action qu'il était découvert, escaladerait le

mur et ne se montrerait pas : ce n'était pas là le but de Belle-Rose. Il continua donc son chemin, passant devant la porte comme s'il ne l'avait pas vue. Au bout de cent pas, il s'arrêta derrière un gros chêne ; la lune venait de disparaître sous un nuage. Il écouta. Après trois ou quatre minutes d'attente, il entendit la porte tourner sur ses gonds rouillés. L'ombre était épaisse, il ne vit rien ; un bruit de pas se perdit sous le couvert du parc. Le soldat quitta son poste d'observation et marcha sur les traces de l'espion en ayant soin de suivre la lisière des sentiers où l'herbe plus épaisse étouffait le bruit de sa course. Le chemin que suivait l'inconnu aboutissait à une clairière où rayonnaient plusieurs avenues ; l'une de ces avenues conduisait au château. Belle-Rose et Geneviève l'avaient fréquemment parcourue, et c'était la route qu'ils avaient coutume de prendre quand ils rentraient le soir. Belle-Rose en conclut que l'espion, fort au courant de ses habitudes, allait l'attendre au coin de l'avenue et se jeter sur lui à son passage. Très résolu à lui épargner les ennuis d'une longue attente, il allait précipiter sa marche, lorsqu'un cri s'éleva du milieu de la clairière, et, au même instant, le cliquetis de deux épées se fit entendre. Belle-Rose s'élança le pistolet au poing. Le choc des épées était vif et pressé, mais il n'avait pas fait cinquante pas, que le bruit cessa tout à coup ; la lune, dégagée des nuées qui la voilaient, inondait la forêt de sa clarté bleuâtre, et dans cette clarté flottante, Belle-Rose vit passer un homme qui fuyait, une épée nue à la main ; il bondit comme un cerf à sa poursuite. Le meurtrier glissait comme une ombre entre les arbres et semblait avoir des ailes. Au moment où il franchissait la lisière du bois, Belle-Rose lui tira un coup de pistolet ; mais la balle se perdit dans le tronc d'un bouleau, et le fugitif disparut par la petite porte du parc, brusquement refermée. Au moment où Belle-Rose arrivait devant cette porte, le galop retentissant d'un cheval lui fit comprendre que le meurtrier était désormais hors d'atteinte. Belle-Rose écoutait haletant le bruit de ce galop, lorsqu'un souvenir traversa son esprit. Le meurtrier avait fui, mais sa victime gisait sans doute dans la clairière ; quel était ce malheureux dont la

vie tranchée par un assassinat avait sauvé la sienne ? Belle-Rose se hâta de courir vers la clairière. Une moitié de la pelouse restait dans l'ombre épaisse que projetaient les grands chênes, l'autre était toute baignée d'une blonde lumière ; un silence profond enveloppait la clairière et le parc. Plus rapide que la pensée, le premier regard de Belle-Rose embrassa l'étendue de la pelouse ; sur la ligne tremblante où l'ombre se mariait à la lumière, le corps d'un homme était couché. Une épée nue brillait dans l'herbe. Belle-Rose s'agenouilla près du corps ; le sang sortait de deux blessures béantes, l'une à la gorge, l'autre en pleine poitrine. À la vue de ce corps immobile dont le regard morne se tournait vers le ciel, Belle-Rose frissonna ; il se pencha, et soulevant la victime entre ses bras, il attira sa tête sous les rayons de la lune. Un cri d'horreur jaillit des lèvres du soldat… il venait de reconnaître M. d'Assonville.

XIV

L'AGONIE

Le coup de pistolet tiré par Belle-Rose avait réveillé quelques gardes ; ils accoururent et trouvèrent celui qu'ils appelaient M. de Verval occupé à étancher le sang d'un homme qui semblait mort déjà, tant il était immobile et froid. Deux d'entre eux couchèrent le blessé sur un brancard, un autre courut chercher un chirurgien, et Belle-Rose, aussi pâle que M. d'Assonville, le fit déposer dans ce même pavillon où, dans les terreurs d'une nuit d'incendie, Mme de Châteaufort et lui s'étaient rencontrés. Quelques tressaillements convulsifs indiquaient seuls que M. d'Assonville n'était pas mort encore. La marche avait rouvert les plaies, et le sang s'échappait sur le satin du sofa. La douleur de Belle-Rose était calme, mais effrayante à voir. Quelques larmes tombaient goutte à goutte de ses paupières. Lui qui aurait payé de sa vie le bonheur de sauver M. d'Assonville, il le voyait expirer sous ses yeux et pour lui ! Il allait du sofa où gisait le moribond à la porte où se pressaient des gardes et des laquais, écoutant si le chirurgien n'arrivait pas. Les minutes lui semblaient longues comme des nuits sans sommeil.

Les linges qu'il serrait autour des blessures s'imbibaient de sang, les lèvres se décoloraient, les yeux semblaient s'éteindre. Belle-Rose jetait des regards désolés vers le ciel, puis baisait la main de d'Assonville. Enfin, le chirurgien parut. À l'aspect de cette tête blême affaissée sur les coussins, et déjà marbrée de teintes livides, ses sourcils se touchèrent un instant. Belle-Rose retenait son souffle, les gardes étaient silencieux, on entendait

frémir le feuillage autour du pavillon. Après avoir tâté le pouls du moribond en écoutant le bruit de sa respiration, le chirurgien tira sa trousse, essuya sur du cuir les instruments d'acier dont l'éclair éblouit le regard de Belle-Rose, et sonda les deux blessures. Le contact du fer fit tressaillir M. d'Assonville, un soupir entr'ouvrit sa bouche ; le chirurgien poursuivit son œuvre, faisant disparaître l'acier entre les chairs rougissantes. M. d'Assonville s'agita, ses yeux se ranimèrent, il fit un effort pour saisir la main qui le tourmentait.

– Assassin ! dit-il, et sa tête retomba sur l'oreiller.

Ce mot glaça le cœur de Belle-Rose, mais un rayon d'espérance avait lui dans les ténèbres de son épouvante au réveil de M. d'Assonville. Le chirurgien retira la sonde et posa le premier appareil. Son visage avait l'impassibilité du marbre. Cependant M. d'Assonville reprenait lentement l'usage de ses sens ; la lumière renaissait sous ses paupières soulevées ; de puissants cordiaux avaient rendu au sang son cours naturel. Il tourna ses regards vers l'assemblée, vit Belle-Rose, sourit et lui tendit la main. Belle-Rose la prit et tomba sur ses genoux, bénissant Dieu.

– Je t'avais vu, mon ami, dit tout bas M. d'Assonville, mais je croyais rêver. Au moins ne mourrai-je pas seul !

– Mais vous ne mourrez pas, capitaine ! s'écria le soldat.

– Bah ! mieux vaut aujourd'hui que demain ; le plus dur est fait.

M. d'Assonville rassembla ses forces et parvint à se soulever un peu ; ses joues et ses lèvres devinrent pourpres. Le chirurgien l'observait en silence.

– J’ai beaucoup de choses à te dire, mon ami, reprit le blessé ; c’est une sorte de confession ; pour m’aider à l’achever, tu as bien quelque chose à me faire boire ; j’ai la langue desséchée et la poitrine en feu.

Belle-Rose courut au chirurgien qui rangeait sa trousse dans un coin.

– Que faut-il donner à M. d’Assonville ? lui dit-il.

– Ce qu’il voudra, du lait ou de l’eau-de-vie.

Belle-Rose pâlit. Cette réponse arriva comme une balle à son cœur.

– Perdu ! murmura-t-il d’une voix étouffée.

– Croyez-vous aux miracles, monsieur ? reprit le chirurgien.

Belle-Rose le regarda, étourdi et muet.

– Si vous n’y croyez pas, je n’ai rien à dire ; si vous y croyez, espérez en Dieu. La science humaine n’a plus rien à faire ici.

Le chirurgien glissa la trousse dans la poche de son habit et prit son chapeau ; mais au moment où il allait se retirer une voix le retint.

– Monsieur le chirurgien, un mot, je vous prie.

Avec cette finesse extrême de sens dont quelques agonisants ont fourni de mémorables exemples, M. d’Assonville avait entendu la brève conversation de l’homme de l’art et de Belle-Rose ; il le rappelait.

Le chirurgien s'approcha.

– Je suis donc perdu, monsieur ? dit le blessé.

Le chirurgien hasarda un geste de dénégation ; M. d'Assonville l'arrêta.

– Vous avez parlé, et je sais tout. Votre science vous permet-elle de m'apprendre combien j'ai de temps à vivre ? Répondez sans hésiter, monsieur, vous avez affaire à un gentilhomme.

Le chirurgien prit le bras du blessé et consulta le pouls, l'œil sur sa montre.

– Vous pouvez vivre encore une demi-journée, peut-être un jour entier, si vous évitez tout effort et tout mouvement ; mais la moindre secousse vous tuera net.

– Ai-je le temps d'instruire mon ami des choses que j'ai à lui dire ?

– Si votre confession doit durer plus d'une heure, c'est tout au plus si vous aurez la force de l'achever.

– Merci, monsieur.

Quand le chirurgien fut parti, M. d'Assonville pria Belle-Rose de s'approcher.

– Les minutes valent des jours, lui dit-il, restons seuls.

Belle-Rose fit un signe de la main, chacun sortit.

– Mets-toi là, reprit M. d'Assonville, en lui montrant un fauteuil. Ma voix est faible, et je crois que cet honnête chirur-

gien a promis plus que je ne puis tenir. Je ne voudrais pas mourir avant de t'avoir tout dit.

– Me pardonnerez-vous, mon Dieu ! s'écria Belle-Rose, retenant avec peine les sanglots qui déchiraient sa poitrine ; ils vous ont frappé, et c'est moi qu'ils cherchaient !

– Toi ! fit M. d'Assonville étonné.

– Ne suis-je pas déserteur ?

– Bah ! on arrête un déserteur, on ne l'assassine pas. Si quelque remords te poursuit, calme ta conscience ; j'ai reconnu l'ennemi... c'est bien moi qu'il attendait.

– Vous l'avez vu ! Son nom, dites son nom ; que je vous venge au moins !

– Me venger ! et pourquoi ? C'est peut-être un service qu'il m'a rendu... Il était masqué ; mais, dans la chaleur de l'action, son masque est tombé... Je ne l'ai vu qu'une minute, et je l'ai reconnu. – Souviens-toi de M. de Villebrais ! s'est-il écrié, et il s'est enfui.

– M. de Villebrais ! c'était moi qu'il cherchait... moi, vous dis-je ! Ne savez-vous pas que je l'ai frappé ? dit Belle-Rose.

– Une querelle d'hier aiguise-t-elle une épée comme le fait une haine de dix ans ? J'ai vu le bras... Il assassinait par ordre.

Belle-Rose frémit de la tête aux pieds.

– Laissons cela, continua M. d'Assonville avec un triste sourire ; je suis mort ; qu'importe par qui et pourquoi je suis tué ! D'autres pensées m'assiègent et mon esprit se trouble. Écoute, avant que je meure ; après, venge-moi si tu veux.

Belle-Rose prit la main de M. d'Assonville et la serra.

– Me promets-tu d'accomplir toutes mes volontés dernières ?

– Je vous le jure.

– J'y compte. M. de Nancrais, mon frère, est possesseur d'une lettre à ton adresse. Je la lui ai remise en quittant l'armée. J'avais eu connaissance de ton duel et de ta disparition, mais je te savais innocent : ma conscience me répondait de toi. Il reviendra, me disais-je, et ce que je le charge de faire, il le fera... Tu vois que je ne me suis pas trompé.

Un accès de toux arrêta M. d'Assonville ; il porta un mouchoir à ses lèvres, et le retira humide d'une écume sanglante. Sa tête se renversa sur les coussins empilés.

– Mon Dieu ! vous vous tuez ! s'écria Belle-Rose.

– M. de Villebrais m'y aide bien un peu, répondit le capitaine avec un sourire.

– Remettez le reste de vos confidences à demain ; demain vous serez plus calme.

– Mon ami, les morts ne parlent pas. Si tu veux entendre ce que j'ai à te dire, il faut que tu m'écoutes cette nuit...

Le visage de M. d'Assonville se crispa. Une rougeur brûlante couvrit ses joues, la pâleur du marbre lui succéda, et durant quelques minutes elles passèrent tour à tour des teintes mates de l'ivoire à la couleur du sang. La fièvre faisait claquer ses dents. Belle-Rose allait et venait par la chambre, se tordant les mains.

– Je souffre un peu, reprit le capitaine ; pourquoi du premier coup ne m'a-t-il pas tué ? J'étouffe, j'ai toujours soif...

Belle-Rose lui présenta une tasse pleine de lait coupé de miel. Le capitaine en but une gorgée.

– C'est une tisane que tu me donnes là ! N'as-tu pas quelque bouteille de vieux vin de Bourgogne ?

Belle-Rose tira un flacon d'une armoire et remplit un verre. Il avait toujours dans les oreilles les terribles paroles du chirurgien. Si M. d'Assonville lui avait demandé de l'eau-de-vie, il lui en aurait donné. Le blessé avala deux grands verres coup sur coup.

– À la bonne heure ! dit-il, si la mort vient, elle me trouvera debout.

Il fit un effort et s'assit. Son visage se colora subitement, ses yeux s'enflammèrent, il sourit. Dans ce moment suprême, où la vie semblait lutter contre les premières atteintes de l'agonie, les traits de M. d'Assonville s'éclairèrent d'une beauté suprême. Belle-Rose crut le voir tel qu'il était le jour où, près de l'abbaye de Saint-Georges, il quitta les cavaliers hongrois.

– Ainsi, dit le capitaine, tu feras ce que je t'ai demandé ; je pars content. Et cependant je ne l'ai pas vue ! Tu me comprends, toi qui aimes !... Partir sans que la main d'une femme toujours adorée ait pressé votre main... c'est une grande douleur !... celle-là m'était réservée... Oh ! j'ai bien souffert !... Tu ne sais pas tout, tu n'as jamais lu dans ce cœur où vivait un souvenir cher et empoisonné ; il a tari les sources de l'espérance... Quand on a aimé comme je l'ai aimée, et que la solitude vient après, il faut mourir... Je meurs !... Tu pleures ! Ai-je donc rien à regretter ? Elle avait tué mon âme avant de tuer mon corps !

L'éclat de la fièvre luisait dans les yeux de M. d'Assonville ; on y voyait passer des lueurs étranges, tandis que sur sa bouche flottait le sourire de l'égarement. Un instant il s'arrêta ; ses yeux suivirent les contours du pavillon et revinrent se poser sur Belle-Rose.

– C'est toi qui m'as ramassé, lui dit-il tout à coup, toi qui m'as porté ! Qui t'a conduit ici ?

Belle-Rose rougit.

– J'étais poursuivi, répondit le sergent, un asile m'a été offert dans ce château, je l'ai accepté.

– Une bonne action !... Prends garde, sous cet asile il y a peut-être une tombe.

Belle-Rose regardait M. d'Assonville, dont les paroles lui paraissaient inexplicables ; le teint du moribond était devenu d'une pâleur livide ; sa voix était inquiète et sourde, l'agitation de son visage extraordinaire.

– On t'a sauvé !... Un jour aussi on m'a sauvé, je fuyais... Il y a bien des années de cela... j'avais vingt ans... Une jeune fille vint à moi, me tendit la main, m'entraîna... les cris de mes ennemis se perdirent dans l'éloignement... l'ange de mon salut quitta ma main et rougit... Qu'elle était belle, mon Dieu ! Elle me cacha bien des jours... je l'aimai toute ma vie ! Elle aussi m'aima ; mes transports la ravirent, son amour m'éblouit !... Que de fois ne suis-je pas revenu dans cette retraite où pour la première fois elle m'apparut !... J'étais ivre !... sa vue mettait le ciel dans mon cœur... Si elle m'avait dit : Je veux être reine, j'aurais conquis une couronne l'épée ou le poignard à la main, j'aurais marché sur le cadavre de mon roi ! Cet amour était un abîme de joies et de délices... Un an, je m'y plongeai... j'en re-

vins morne, sanglant, brisé... La veille, j'aurais raillé les élus dans leur éternelle félicité ; le lendemain, j'avais l'enfer dans le cœur !... Mlle de La Noue s'était mariée.

– Mlle de La Noue ! répéta Belle-Rose.

– Je l'ai nommée ? s'écria M. d'Assonville... Voilà bien des années que ce nom terrible n'est pas sorti de mes lèvres... Il est enfoui là comme dans un tombeau, ajouta-t-il en pressant sa poitrine de ses deux mains ; oublie-le... Elle s'était mariée, comprends-tu bien, et cependant elle était mère !

La sueur perlait sur le front de M. d'Assonville, et les mots venaient à sa bouche comme un râle. Belle-Rose l'écoutait, ne sachant si le délire égarait sa raison.

– Mère ! entends-tu ? elle était mère... Oh ! mon enfant ! mon Dieu, mon enfant !

La voix de M. d'Assonville s'éteignit dans les sanglots. Des larmes jaillirent des paupières de cet homme que Belle-Rose n'avait jamais vu pleurer. Une pitié profonde étreignit le cœur du soldat.

– L'infâme ! dit-il.

– Un jour le pauvre enfant me fut ravi, reprit le capitaine d'une voix brisée. Ses lèvres bégayaient à peine, et jamais, sans doute, il n'a su mon nom !

– Mais elle ? dit Belle-Rose.

– Elle ? Oh ! elle est riche, puissante, honorée ! c'est une dame si fière et si haute, que les plus grands seigneurs s'inclinent à son nom.

– Oh ! je vous vengerai ! s'écria Belle-Rose.

– Mais je l'aime, et c'est mon enfant que je veux ! lui répondit M. d'Assonville.

Le capitaine était effrayant à voir. Son visage était blanc comme un suaire, et de ses yeux enflammés tombaient de grosses larmes ; le désespoir, l'amour, la souffrance, donnaient à sa physionomie déjà marquée du sceau de la mort une déchirante et sublime expression. En ce moment, le bruit d'une voiture qui roulait dans la cour troubla le silence profond. La voiture s'arrêta ; Belle-Rose vit à travers les persiennes briller les torches des piqueurs ; le frôlement d'une robe de soie vint jusqu'à son oreille, la porte du pavillon s'ouvrit, et Mme de Châteaufort parut sur le seuil. M. d'Assonville tourna la tête, la vit et se dressa en poussant un cri terrible. À ce cri, Mme de Châteaufort s'arrêta, pâle et muette ; une terreur profonde se peignit sur son visage, tandis que ses mains frémissantes se promenaient le long de ses joues, où pendaient en longs anneaux sa chevelure dénouée. Les yeux du moribond et les siens ne se pouvaient quitter. Comme il se penchait vers elle, les bras de la duchesse s'agitèrent avec égarement. M. d'Assonville fit trois pas, blême et sanglant, leva la main vers le ciel et tomba. Belle-Rose s'élança vers lui. Il était mort. Mme de Châteaufort s'agenouilla. Le regard de Belle-Rose effaré allait du cadavre à Geneviève ; une horrible pensée glaçait son cœur, et ce regard semblait demander compte à son amante de la mort de son ami.

– Assassiné ! dit-il.

– Oh ! ce n'est pas moi ! s'écria Mme de Châteaufort.

Et les mains jointes, trempée de pleurs, elle voulut se traîner sur les genoux ; mais, brisée par l'épouvante, elle s'affaissa, et sa tête alla frapper le tapis. Belle-Rose sortit, chancelant

comme un homme ivre ; une horrible pensée troublait son âme et l'envahissait. Comme il passait dans la cour, la camériste, impatiente de ce long silence, l'interrogea sur ce qui se passait dans le pavillon.

– Comment s'appelait Mme de Châteaufort avant son mariage ? lui demanda Belle-Rose d'une voix étranglée.

– Mlle de La Noue, répondit Camille, et elle entra dans le pavillon.

XV

UN PAS VERS LA TOMBE

Camille, en pénétrant dans le pavillon, trouva Mme de Châteaufort évanouie près du cadavre de M. d'Assonville, qu'elle reconnut au premier coup d'œil. Elle comprit clairement alors la question de Belle-Rose ; mais sans s'arrêter à en calculer la portée, elle appela, et des laquais l'aidèrent à transporter leur maîtresse dans son appartement. Les événements qui avaient amené cette catastrophe s'étaient si brusquement succédé, que Mme de Châteaufort ne put résister à leur impétuosité. Cette femme, énergique et forte, qui savait commander aux circonstances, semblait brisée d'un seul coup. Elle resta plusieurs heures roide et glacée, les cheveux épars autour de son front ; la vie se trahissait seulement par les larmes qui tombaient une à une de ses paupières entr'ouvertes et par les tressaillements de son visage, où se reflétaient toutes les angoisses de la terreur et du désespoir. Mme de Châteaufort était arrivée dans l'après-midi à Paris, à son hôtel, et n'avait pris que le temps de changer de vêtements pour se rendre en fiacre à la maison de la rue Cassette. M. d'Assonville s'y était présenté la veille et le jour même. Mme de Châteaufort envoya chez lui, il était sorti ; mais, sur l'avis qu'on lui donna qu'il devait rentrer dans la soirée, elle pria un laquais de l'informer qu'il était attendu rue Cassette. Malheureusement M. d'Assonville s'étant, de son côté, rendu à l'hôtel de Mme de Châteaufort, peu d'instants avant l'arrivée de la duchesse à Paris, apprit d'un valet qu'elle était dans l'intention de prolonger son séjour à la campagne. Son parti fut pris sur-le-champ ; il connaissait le parc et ses issues secrètes, les passages qui conduisaient aux

appartements de la duchesse, et, bien convaincu par son silence qu'elle était fermement décidée à éviter toute entrevue, il voulut essayer d'arriver la nuit jusqu'à elle, au risque d'y périr. Au moment donc où Mme de Châteaufort entrait dans Paris, M. d'Assonville en sortait. Lorsqu'il aperçut Écouen, il s'arrêta et attendit la nuit, ne voulant point se présenter devant la grille du château de la duchesse, pensant qu'il serait éconduit. Aux premières ombres, il gagna les murs du parc, se cacha dans un fourré, et quand les ténèbres furent épaisses, il chercha la porte secrète à l'angle du mur où, dans des temps plus heureux, les pieds légers d'une femme l'avaient si souvent accompagné. Il la trouva ouverte et s'avança rapidement à travers le parc, où sa mémoire le guidait sûrement. Mais M. de Villebrais, qui cherchait Belle-Rose, voyant venir un homme au milieu d'une avenue qui conduisait au château, se jeta sur lui, croyant avoir affaire à son rival. – Défends-toi, misérable ! lui cria-t-il. – M. d'Assonville avait à peine eu le temps de tirer son épée qu'il était déjà frappé à la gorge ; affaibli par une récente blessure, il ne put opposer une longue résistance aux attaques de son assassin, et tomba au moment où Belle-Rose accourait à son secours. Tandis que ces choses se passaient au château, Mme de Châteaufort attendait, pleine d'une impatience fiévreuse, dans la maison de la rue Cassette. Les heures se succédaient sans que M. d'Assonville parût. Vers minuit, comptant les minutes avec effroi, elle envoya de nouveau chez le capitaine. On lui répondit que le valet de M. d'Assonville était revenu, après avoir quitté son maître sur la route de Saint-Denis. Mme de Châteaufort ne dit pas un mot, mais Camille comprit à quelles angoisses cette âme téméraire était en proie, au regard que sa maîtresse lui jeta. Un instant après, toutes deux montaient en carrosse et prenaient au galop le chemin d'Écouen. On sait quelle fut leur rencontre et quel en fut le résultat. Belle-Rose erra jusqu'au matin, luttant de toute son âme contre la folie et le désespoir. M. d'Assonville était mort, et celle que M. d'Assonville avait aimée était son amante à lui. Belle-Rose se reprochait la mort du capitaine comme un crime, et le remords

avec la douleur entrait dans son âme. Les fraîcheurs de l'aube calmèrent l'agitation du soldat ; il jeta un regard plus ferme sur sa vie ; un devoir lui restait à remplir, la voix de l'honneur s'éleva dans le tumulte de ses pensées, et il entendit cette voix. Belle-Rose donna un dernier adieu au corps inanimé de son protecteur, écrivit quelques lignes qu'il adressa à Mme de Châteaufort, deux billets qu'il fit parvenir à Cornélius et à Claudine, pour les informer succinctement de son départ et de la résolution où il était de se rendre auprès de M. de Nancrais, sella lui-même un cheval et sortit au galop par la grille du parc. La duchesse se réveillait à peine de son long évanouissement, lorsqu'elle entendit rouler la grille sur ses gonds et sonner sur les cailloux les sabots du cheval. Elle se leva et d'un bond sauta sur le balcon ; un nuage de poussière tourbillonnait sur la route. Le cavalier disparaissait sous le blanc linceul, mais le cœur de Geneviève criait son nom. Elle se retourna vers Camille, le visage enflammé, superbe d'amour et d'effroi.

– M. de Verval ! qu'il vienne... à l'instant, je le veux ! disait-elle ; et, d'un geste impérieux, elle montrait la porte à sa caméariste, lorsque cette porte s'ouvrit. Un laquais se présenta une lettre à la main.

Mme de Châteaufort prit cette lettre, et, tombant sur un sofa, fit signe au laquais de se retirer.

– J'ai peur, dit-elle.

Ses lèvres blanchirent et sa vue se troubla.

– Oh ! madame, est-ce bien vous ? s'écria la caméariste.

– Est-ce que tu peux me comprendre ! lui dit la pauvre amante, tu n'aimes pas, toi !

Mme de Châteaufort brisa le cachet ; mais ses yeux étaient pleins de larmes : elle ne voyait rien.

– Tiens ! lis ! dit-elle à Camille ; j'en deviens folle !

Et couvrant son visage de ses mains, elle attendit.

Camille prit la lettre, elle contenait les quelques lignes que voici :

« Madame,

« Vous m'avez ravi le droit de venger M. d'Assonville, mais je vous recommande sa dépouille mortelle ; rendez à son corps le repos que vous avez refusé à son cœur. M. d'Assonville m'a chargé d'une mission sacrée. Si je vous vois jamais, ce sera pour lui obéir et prêt à tout. Ce qu'il aura voulu, je le voudrai ; faites en sorte que je ne sois point forcé de vous haïr.

« BELLE-ROSE. »

Mme de Châteaufort se renversa en arrière, pâle, inanimée. Elle n'avait plus ni voix pour se plaindre, ni larmes pour pleurer ; une fièvre ardente la dévorait. Cependant Belle-Rose, laissant son cheval au premier relais, prit un bidet de poste, et, faisant diligence, arriva le lendemain à Cambrai, où se trouvait alors le régiment de M. de Nancrais. M. de Nancrais travaillait dans sa chambre lorsque Belle-Rose se présenta devant le planton de service. Au son de sa voix, M. de Nancrais sauta de sa chaise et courut lui-même ouvrir la porte ; à peine Belle-Rose l'eut-il passée, que son capitaine la repoussa violemment.

– Tu viens lorsqu'on ne t'attendait plus, s'écria-t-il ; mais tu as jugé sans doute qu'il n'était jamais trop tard pour se faire pendre !

– On me jugera, monsieur le vicomte, mais ce n’est pas là le seul motif qui m’amène.

– Parbleu ! c’est le seul qui te retiendra !... Si tu ne te souviens plus de l’odeur de la poudre, on te la fera sentir d’assez près pour que tu n’aies plus envie de l’oublier.

– Permettez-moi de croire que la chose n’est pas encore faite.

– Eh ! morbleu ! c’est tout comme ! Tu as pris soin d’arranger ton affaire de façon à éviter toute incertitude. Va-t’en au diable ! Tu appliques un grand coup d’épée à ton lieutenant, et tu désertes après ! Mais il n’en faut pas la moitié pour faire fusiller un homme ! Ne pouvais-tu rester où tu étais ?

– J’y suis resté trop longtemps.

– Alors il y fallait rester toujours !... L’idée d’être honnête homme te prend un peu tard, mon drôle !

– Capitaine !

– Ne vas-tu pas te fâcher, à présent ?

– Je me livre... N’est-ce point assez ?

– C’est trop, morbleu ! Puisque tu avais assez du métier de soldat il fallait rester déserteur ! Que diable veux-tu que je dise à M. d’Assonville, mon frère, quand il saura que je t’ai fait casser la tête ?

Au nom de M. d’Assonville, Belle-Rose étouffa un soupir.

– Ah ! tu soupires ! reprit M. de Nancrais qui allait de long en large par la chambre, masquant sous l’apparence de la colère

l'intérêt qu'il portait à Belle-Rose ; M. de Villebrais, que tu avais fort mal accommodé, dit-on, est un méchant homme, je le sais ; mais enfin, c'est ton officier !... Encore si tu étais allé te faire massacrer ailleurs, je m'en serais lavé les mains...

– Monsieur le vicomte, dit Belle-Rose en tâchant d'affermir sa voix altérée, il en sera ce que Dieu voudra ; mais permettez-moi de laisser là ce sujet de conversation. J'ai d'autres devoirs à remplir.

– D'autres devoirs ! Es-tu fou ? Tu n'en as pas d'autres que d'aller en prison.

– J'irai tout à l'heure ; mais veuillez me dire, je vous prie, si vous n'avez pas un pli de M. d'Assonville à me remettre ?

– Parbleu ! je l'avais oublié. Le voici... Si mon frère te charge de quelque commission, il choisit bien son temps... Il est à Paris maintenant, j'imagine ; l'as-tu vu ? comment se porte-t-il ?

À cette question, Belle-Rose pâlit.

– M'entends-tu ? reprit M. de Nancrais... Oh ! si tu ne veux pas parler, ajouta-t-il en voyant l'hésitation de Belle-Rose, garde ton secret. Mon frère a toujours été l'homme du monde le plus mystérieux que j'aie connu ; il a un tas d'affaires obscures auxquelles je n'ai jamais rien compris... Si ce sont les tiennes aussi... faites-les ensemble.

– Hélas ! M. d'Assonville n'en aura plus ! dit Belle-Rose tristement.

M. de Nancrais s'arrêta court.

– Que dis-tu ? s'écria-t-il.

– M. d'Assonville est mort, répondit le soldat.

– Mort ! répéta le capitaine. – Et il s'appuya contre la cheminée. Ses jambes tremblaient sous lui.

Belle-Rose lui raconta les détails de l'événement tragique dont il avait été le témoin, en supprimant toutefois les particularités qui le concernaient personnellement, ainsi que Mme de Châteaufort. M. de Nancrais l'écoutait, la tête inclinée en avant, les yeux attachés aux siens. Chaque parole de ce funèbre récit lui arrivait au cœur ; mais il luttait de toutes ses forces contre l'émotion qui le gagnait.

– Oui, dit-il après que Belle-Rose se fut tu, cela devait être ainsi. Mon frère était bon, brave, loyal et franc, l'autre est un misérable perdu de dettes et de débauche ; ils se sont rencontrés... mon frère est mort : ainsi va le monde ! Le lâche triomphe où le vaillant succombe... Pauvre Gaston ! où ne serait-il pas arrivé ?... Mais il aimait !... Une femme s'est trouvée entre lui et le bâton de maréchal, et cette femme l'a fait trébucher... Que Dieu la maudisse, l'infâme créature ! – M. de Nancrais, plus pâle qu'un cadavre, leva vers le ciel ses deux mains ouvertes avec une effrayante expression de haine et de fureur. Belle-Rose frissonna de la tête aux pieds.

– Celle-ci vivra dans la richesse et la joie, continua le capitaine, marchant à grands pas dans la chambre, lui est mort ! Est-ce qu'on doit aimer quand on est soldat ! Et ne sait-on pas bien que les femmes sont après nous comme des buissons d'épines qui nous déchirent ! Tout le sang fuit des veines, goutte à goutte ! Mais il l'a donc attaqué par derrière, ce Villebrais ! Gaston avait la main ferme et le cœur fort ; il en aurait tué dix comme ce bandit !... Oh ! s'il était vivant encore, vrai Dieu ! de cette main que tu vois, j'arracherais du cœur de mon frère jusqu'au souvenir de cet amour... dût-il en mourir ! Mais il est

mort, mon pauvre frère !... Tu ne sais pas, toi, j'étais rude et sévère avec lui, toujours morose et bourru ; mais je l'aimais comme un père aime son enfant.

Vaincu cette fois par la douleur, le capitaine tomba sur un fauteuil et cacha sa tête entre ses mains. Il pleurait. Belle-Rose s'approcha doucement, sans parler, et lui prit la main. Le capitaine répondit à ce mouvement par une étreinte, et tous deux, les doigts entrelacés, restèrent muets un instant.

Tout à coup M. de Nancrais se leva.

– Assez de larmes, dit-il en passant rudement sa main sur ses paupières humides... Mille sanglots ne lui rendraient pas une heure de vie ! Il s'agit de toi maintenant. Entre nous, à présent qu'il n'y a l'un devant l'autre que le frère de M. d'Assonville et Belle-Rose, je puis bien te dire ce que je pense. Tu es un brave et honnête soldat, et M. de Villebrais est un misérable officier qui a plus d'orgueil que de courage. Tu l'as frappé, et bien tu as fait. Tout autre que toi, ayant du cœur, aurait agi de même. Tu avais le droit et la justice de ton côté. Cependant tu seras fusillé. La discipline le veut, et tu le sais, on doit obéissance à la discipline. On aurait fait de toi quelque chose, c'est fâcheux. Demain il n'y aura plus en présence que le capitaine et le déserteur. Donne-moi la main et va-t'en au cachot.

M. de Nancrais agita une sonnette. Le caporal la Déroute parut. M. de Nancrais échangea un dernier regard avec Belle-Rose et se redressa vivement. Ce n'était déjà plus l'ami, c'était l'officier.

– Caporal, dit-il à la Déroute d'une voix brève, voici le déserteur Belle-Rose que je vous confie. Vous allez le conduire au cachot, et vous reviendrez prendre mes ordres pour la convocation du conseil de guerre. Allez.

La Déroute porta la main à son chapeau et sortit. À peine eurent-ils passé la porte, que le caporal sauta au cou du sergent.

– Mort de ma vie ! vous avez eu là une idée saugrenue, dit la Déroute... Mais patience, tout n'est pas fini.

– Il s'en manque de trois ou quatre jours, je crois.

– Entre la veille et le lendemain, il y a place pour un projet.

– Que veux-tu dire ?

– Suffit... je m'entends. Nous n'avons pas le loisir de causer dans ce corridor... Je vais d'abord vous caser dans un lieu dont je n'ouvre jamais la serrure sans appliquer un coup de poing contre la porte.

– Le cachot ?

– Précisément. Je cours chez le capitaine, et si j'obtiens de commander les hommes de garde, je suis content.

– Demande-le-lui de ma part, il y consentira.

– Parbleu, j'y pensais. Marchons vite, nous aurons tout le temps de causer après.

Au bout de cinq minutes, la porte du cachot s'ouvrit sur Belle-Rose. C'était une salle basse attenante à la caserne des artilleurs. Les fenêtres étaient grillées et garnies en outre de gros barreaux. L'une d'elles avait vue sur le chemin de ronde, où se promenait un soldat le mousquet sur l'épaule.

Belle-Rose sourit.

– Voilà une résidence judicieusement choisie. On n'en sort que pour entrer dans l'éternité.

– Bah ! qui sait ! murmura la Déroute.

Le prisonnier le regarda ; au moment où il allait parler, le caporal l'arrêta.

– Chut ! il y a des oreilles, dit-il en désignant d'un geste la porte où s'étaient groupés trois ou quatre artilleurs. Asseyez-vous, je cours et je reviens.

La Déroute pressa la main de son camarade et sortit. Belle-Rose entendit les verrous grincer dans leur gâche et sonner sur les dalles du perron le mousquet d'une sentinelle. Les dernières paroles du caporal occupaient son imagination ; il s'assit sur le bord d'un mauvais lit de camp et laissa tomber sa tête entre ses mains.

– C'est une folle espérance, pensait-il, et d'ailleurs, pourquoi espérer ?... maintenant surtout !

Un soupir entr'ouvrit les lèvres du soldat, son esprit s'égara sous les fraîches avenues d'un parc, il vit un fantôme adoré passer entre les fleurs et ferma les yeux pour mieux voir. Tout à coup, la porte cria sur ses gonds, et la Déroute entra.

– Vous dormez ? dit-il en posant la main sur l'épaule de Belle-Rose.

– Non... je rêvais, reprit le soldat ; je me croyais à Saint-Omer, chez mon père. – Une légère rougeur colora son front. Cette rougeur était comme un voile où s'enveloppait la tristesse de son souvenir. Il avait dit Saint-Omer et il pensait Saint-Ouen.

– Eh bien, moi, je viens de chez le capitaine ! Eh ! il fait bien les choses !

– Vraiment !

– Par amitié pour vous, et afin que vous ne souffriez pas longtemps du cachot, il avance le jugement et l'exécution. Nous parlions de quatre jours... vous serez fusillé dans quarante-huit heures.

XVI

LA VEILLE DU DERNIER JOUR

Aux paroles du caporal, Belle-Rose regarda la campagne qui s'étendait au loin toute rayonnante des splendeurs d'un beau jour. Le caporal saisit ce regard au vol.

– C'est-à-dire que vous serez fusillé si je le veux bien, reprit-il.

– Est-ce à toi qu'est échue la présidence du conseil de guerre ? lui demanda le captif en riant.

– Je commande la place, et il ne sera pas dit que je n'aurai rien fait pour vous sauver de leurs mousquets. J'ai mon projet, et du diable si je ne l'exécute pas !

Belle-Rose, étonné, se tourna vers le caporal qui, tout en parlant, venait de verrouiller la serrure.

– Deux précautions valent mieux qu'une, reprit la Déroute, fermons la porte et parlons bas. Voilà une chaise, asseyez-vous, et surtout écoutez-moi bien.

Le caporal s'assit à côté du sergent et continua en ces termes :

– M. de Nancrais m'a remis la garde du poste. C'est ce que je voulais. Le conseil de guerre s'assemble demain matin ; vous serez condamné demain soir, et après la signification de la sen-

tence, on vous conduira au cachot de la prévôté, où vous serez confié aux mains du prévôt de la compagnie, et le lendemain, à midi, aux yeux de toute la garnison, on vous passera par les armes.

– Je te remercie de ces détails, mon ami, ils m'intéressent beaucoup, dit Belle-Rose.

– Écoutez jusqu'au bout : le reste vous intéressera davantage. Si j'attendais que le prévôt eût fermé la porte de son cachot sur vos talons, vous comprenez que l'intervention du caporal la Déroute ne vous serait plus très utile ; ceux que le prévôt tient, il ne les lâche guère. Mais entre cette prison honnête où nous causons et son cachot maudit, il y a vingt-quatre heures. C'est plus de temps qu'il ne m'en faut pour vous faire évader.

Belle-Rose sauta sur sa chaise.

– Évader ! s'écria-t-il.

– Sans doute ! Croyez-vous donc que le caporal la Déroute soit de ceux qui oublient leurs amis ! Je vous aime, moi, c'est mon idée, et je vous sauverai.

– Et tu te feras fusiller !

– Qu'est-ce que ça vous fait, si ça m'arrange ? Mais on ne me tient pas encore. Je décampe avec vous.

– Toi aussi ?

– Certainement. Mon projet est joli, vous allez en juger. Les hommes qui doivent composer la garde de nuit sont tous de notre escouade : je m'en suis informé ; ce sont de bons camarades qui voudraient vous voir au diable. Quand ils seront réunis, les armes en faisceau, je les ferai ranger en cercle, et leur

dirai quelque chose comme ceci : « Enfants ! il y a là dedans un brave sergent qui nous a bien souvent donné des permissions de dix heures quand nous méritions de la salle de police ! – C'est vrai ! répondront-ils. – Certes oui, c'est vrai ! répondrai-je alors ; aussi, camarades, il faut que chacun ait son tour ; il nous a envoyés promener, donnons-lui de l'air. Vous allez aller dormir, je lui ouvrirai la porte, vous ne verrez rien, et il s'en ira. C'est votre caporal qui vous l'ordonne. Allez vous coucher. »

– Et tu crois qu'ils dormiront ?

– C'est-à-dire qu'ils se mettront les poings dans les yeux, et les pouces dans les oreilles ; je les connais. Cinq minutes après, nous filerons comme des perdreaux par les champs. Que pensez-vous du projet ?

– Il est charmant ; j'y vois seulement une difficulté.

– Laquelle ?

– C'est qu'il ne me plaît pas de m'échapper.

Ce fut au tour du caporal de sauter sur sa chaise.

– Il ne vous plaît pas ?... Allons, vous plaisantez !

– Non, je parle sérieusement ; c'est mon idée.

– Eh bien ! chacun la sienne ; il vous convient de rester, il me convient d'ouvrir la porte.

– Alors, tu partiras seul.

– Point, j'attendrai.

– Mais on t'arrêtera au point du jour.

– J’y compte bien.

– Et on te fusillera.

– Je le pense aussi.

– Va-t’en au diable !

– J’aime mieux rester.

Belle-Rose se leva et fit quelques tours dans la prison à grands pas. La Déroute, renversé sur sa chaise, jouait avec ses pouces. Le sergent s’arrêta devant cette honnête figure tout à la fois placide et résolue.

– Mon ami, lui dit-il en lui prenant la main, ce que tu veux faire là est de la folie.

– Pas plus que ce que vous ne voulez pas faire.

– Tu es donc tout à fait décidé ?

– Parfaitement. J’étais piqueur, je suis caporal, je serai mort, voilà tout.

– Mais, en supposant que j’accepte, as-tu réfléchi aux difficultés de ton projet ?

– Dame ! si on pensait à tout, on ne tenterait jamais rien !

– Il y a la sentinelle du chemin de ronde.

– C’est un risque à courir.

– Les patrouilles qui vont et viennent autour des remparts.

– C’est leur métier de voir les gens, ce sera le nôtre de les éviter.

– On nous rattrapera avant que nous ayons gagné la frontière.

– À la grâce de Dieu !

Belle-Rose frappa du pied. Le caporal continuait à faire tourner ses pouces.

– Après tout, fais ce que tu voudras ! s’écria le sergent ; si tu es fusillé, ce sera ta faute.

– C’est convenu, dit la Déroute, et il se leva.

Le jour finissait et l’heure du dîner était venue. Le caporal sortit pour remplir les devoirs de sa charge. Il avait à veiller à la fois sur la gamelle et sur son prisonnier. À peine eut-il passé la porte, que Belle-Rose, tirant un crayon de sa poche, écrivit à la hâte quelques mots sur un bout de papier. Quand il eut fini, il s’approcha de la fenêtre grillée qui donnait sur le préau ; un sapeur était auprès.

– Veux-tu me rendre un service, camarade ? lui dit Belle-Rose.

– Si la consigne me le permet, volontiers.

– Prends donc cette lettre et porte-la tout de suite à M. de Nancrais. S’il n’était pas chez lui, cherche-le jusqu’à ce que tu l’aies trouvé, et ne reviens pas sans la lui avoir remise en mains propres.

– C’est donc pressé ?

– Un peu. Il y va de la vie d'un homme.

– Je cours.

M. de Nancrais, tout entier à la douleur que lui causait la mort de son frère, avait donné l'ordre qu'on ne le dérangeât point ; mais au nom de Belle-Rose il fit introduire le sapeur et prit la lettre. Elle ne contenait que ces lignes :

« Capitaine, si vous n'étiez pas M. de Nancrais, je ne vous dirais rien de ce qui s'est passé entre le caporal la Déroute et moi ; mais en vous confiant ce secret, je suis bien sûr qu'au lieu de le punir, vous empêcherez mon pauvre camarade de se perdre : la Déroute compte me faire évader cette nuit. J'ai vainement tenté de le dissuader, il persiste et s'expose à être fusillé pour me sauver. Je ne tiens plus à la vie, et quoi qu'il fasse, je suis résolu à subir mon sort, mais je ne veux pas le lui faire partager. C'est un honnête homme que je serais désespéré de voir mourir. Protégez-le contre lui-même.

« BELLE-ROSE. »

M. de Nancrais froissa la lettre.

– Va dire à Belle-Rose que je ferai ce qu'il demande, dit-il au sapeur qui tourna sur ses talons.

– C'est un vrai cœur de soldat ! s'écria M. de Nancrais quand il fut seul ; mon frère et lui, l'un après l'autre ! Il n'y a que les bons qui meurent !

Et le capitaine, exaspéré, brisa d'un coup de poing une petite table contre laquelle il s'appuyait.

Une heure après le retour du sapeur, Belle-Rose vit entrer le caporal la Déroute dans sa prison. Le pauvre caporal avait la mine effarée.

– Nous sommes trahis ! dit-il en tombant sur une chaise.

– Vraiment ! répondit Belle-Rose en affectant une grande surprise.

– Le capitaine a tout appris. Quelque méchant artilleur nous aura entendus ! J'avalais ma soupe lorsqu'un canonnier de planton est venu de la part du capitaine m'ordonner de me rendre à l'instant chez lui. Je pars. À peine sommes-nous seuls, que M. de Nancrais me fait signe d'approcher. « Je sais tout », me dit-il. À ces mots je me trouble et balbutie une réponse à laquelle je ne comprenais rien moi-même. « Paix, reprend-il. Je n'ai pas de preuves, tu ne passeras donc pas devant un conseil de guerre ; mais pour t'ôter l'envie de recommencer, je t'envoie à la salle de police. Tu y resteras trois jours... Si tu n'étais pas un bon soldat, je t'aurais fait goûter des verges... Prends ceci et marche. » Je sors tout étourdi et trouve dehors trois canonniers qui me ramènent ici... Pendant la route, j'examine ce que le capitaine m'avait mis dans la main : c'était une bourse où j'ai compté une douzaine de louis... La salle de police et de l'or, tout à la fois, je n'y comprends plus rien. Le sergent qui m'a remplacé dans le commandement du poste m'a permis d'entrer un instant... Quelle aventure !

– Il ne faut point s'en désoler... Nous n'aurions pas réussi.

– Bah ! la nuit est noire et les jambes sont bonnes !

– J'aime mieux te voir en prison... Tu risquais ta vie et je ne tiens pas à la mienne.

– Ce soir, c'est possible ; mais demain !... Tenez, je ne m'en consolerai jamais.

Un coup de crosse appliqué à la porte l'interrompit.

– On me rappelle, dit la Déroute... Déjà !

Il se leva et fit deux tours dans la chambre. Un second coup de crosse l'avertit de se hâter.

– Bon ! s'écria-t-il, voilà mes trois canonniers qui ont peur de s'enrhumer ! Adieu, sergent.

– Veux-tu m'embrasser, mon ami ?

– Si je le veux ! je n'osais pas vous le demander !

La Déroute sauta au cou de Belle-Rose et le tint longtemps serré entre ses bras.

– Et dire que je ne vous verrai plus ! s'écria-t-il en sanglotant.

– Si, là-haut ! dit Belle-Rose en montrant le ciel du doigt.

– C'est bien loin !

Un troisième coup de crosse cogna contre la porte. La Déroute y courut, l'ouvrit vivement et disparut. Il étouffait. Lorsque Belle-Rose n'entendit plus le bruit des pas cadencés de la petite escorte, il prit dans sa poche le pli de M. d'Assonville et en lut le contenu. C'était une sorte de testament par lequel le jeune capitaine instituait Belle-Rose l'exécuteur de ses dernières volontés en lui révélant l'existence d'un enfant qu'il avait eu de Mlle de La Noue avant qu'elle se fût mariée avec le duc de Châteaufort. Cet enfant avait disparu, et M. d'Assonville chargeait

Belle-Rose de le réclamer, en lui remettant les divers papiers qui pouvaient l'aider dans ses recherches. Belle-Rose n'acheva pas cette lecture sans être obligé de l'interrompre dix fois. Des larmes brûlantes sillonnaient ses joues. Il sentait sa vie s'échapper par les blessures de son cœur. Le nom de Geneviève, ce nom plein d'horreur et d'enivrement, revenait sans cesse à ses lèvres mêlé à celui de M. d'Assonville, et pour échapper au désordre de ses pensées, le souvenir de Suzanne était le seul asile où son âme saignante pût se réfugier. Mais Suzanne aussi n'était-elle pas perdue pour lui ! C'était donc de toutes parts des espérances fauchées. Les fleurs de sa jeunesse s'étaient flétries à peine écloses, et dans sa courte vie, que des balles allaient sitôt finir, il ne voyait rien que douleurs funèbres et luttes stériles.

– Que la volonté de Dieu soit faite ! dit-il, et se jetant à genoux, il pria.

Quand les premières lueurs du jour éclairèrent les pâles coteaux, Belle-Rose écrivait encore. Devant lui étaient quelques lettres adressées à Mme d'Albergotti, à Claudine, à son père, Guillaume Grinedal, à Cornélius Hoghart, à Mme de Châteaufort et à M. de Nancrais. Plus calme et raffermi, il se jeta sur le lit de camp en attendant l'heure du conseil de guerre. À neuf heures du matin, un piquet de sapeurs s'arrêta à la porte du cachot. Un officier parut sur le seuil l'épée à la main, et fit signe à Belle-Rose d'avancer. Cinq minutes après, il entrait dans la salle du conseil de guerre, que présidait le major du régiment. M. de Nancrais était assis à la droite du major. Sa physionomie paraissait calme ; il était seulement très pâle. Devant une table, vis-à-vis du major, on voyait un greffier. Le piquet se rangea en face du tribunal élevé sur une espèce d'estrade, et Belle-Rose se tint debout, un peu en avant. Le fond de la salle était tout rempli de curieux, parmi lesquels on remarquait un grand nombre de soldats. À l'arrivée du sergent, un grand mouvement se fit dans cette foule ; un grand silence lui succéda bientôt. Le greffier donna d'abord lecture de l'acte d'accusation, duquel il résultait

que le sergent Belle-Rose, après avoir blessé grièvement son lieutenant, s'était rendu coupable du crime de désertion. Après cette lecture, le major passa à l'interrogatoire du prisonnier.

– Votre nom, dit-il.

– Jacques Grinedal, dit Belle-Rose, sergent dans la compagnie de M. de Nancrais.

À son nom, M. de Nancrais tressaillit, et pendant la suite de l'interrogatoire, il resta la tête inclinée entre ses mains.

– Votre âge ? reprit le président.

– Vingt-trois ans.

Après que le greffier eut consigné ces diverses réponses sur le procès-verbal, on demanda à Belle-Rose s'il n'avait pas blessé de deux coups d'épée son lieutenant, M. le chevalier de Villebrais, en un lieu voisin de Neuilly. Belle-Rose répondit affirmativement à cette question ; mais pour la justification de son honneur de soldat, il pria le tribunal de vouloir bien l'entendre, et, sur l'autorisation du major, il raconta la scène à la suite de laquelle le duel avait eu lieu. Cette déclaration fut écoutée dans un profond silence. Une vive rumeur parcourut l'assemblée. Le peuple absolvait le soldat.

Le major prit sur la table du conseil une liasse de papiers :

– Les aveux de l'accusé Belle-Rose, dit-il, sont conformes aux déclarations écrites et signées qui nous ont été envoyées de Paris : l'une provient du cocher qui a conduit le sergent et sa sœur ; l'autre est d'un gentilhomme irlandais, Cornélius Hoghart, qui a été témoin du combat. Elles n'ont point été démenties par M. de Villebrais, à qui elles ont été transmises et dont nous regrettons l'absence en ce moment.

Après l'audition de ces faits, le conseil de guerre, considérant l'action de Belle-Rose comme un cas de légitime défense, écarta l'accusation d'attentat contre la personne d'un officier. Le crime de désertion restait seul en cause.

– Après votre duel avec le lieutenant de Villebrais, pourquoi ne vous êtes-vous pas rendu à Laon, où se trouvait alors votre compagnie ? reprit le major.

– C'était mon intention d'abord, mais un accident m'en a empêché.

– Une blessure peut-être ?

– Oui, major.

– Mais vous pouviez écrire, et vous mettre en route après votre guérison.

– C'est vrai.

– En restant au lieu où vous étiez, vous vous rendiez coupable du crime de désertion, le saviez-vous ?

– Je le savais et me reconnais coupable.

– Avez-vous du moins quelques explications à nous donner sur les causes de votre absence ?

Belle-Rose secoua la tête. Le major échangea quelques mots avec les membres du conseil de guerre, et, se tournant vers Belle-Rose, lui demanda s'il n'avait rien à ajouter pour sa défense. Sur sa réponse négative, il donna l'ordre de le reconduire à sa prison. Le piquet d'infanterie sortit avec l'accusé, la salle fut évacuée, et le conseil entra en délibération.

Vers le soir, le sergent de garde ouvrit la porte de la prison.

– Debout, camarade, et suivez-moi, dit-il.

– Où me conduisez-vous ? demanda Belle-Rose.

– Dame ! en un lieu où l'on ne va guère qu'une fois.

– Au cachot de la prévôté ?

Le sergent inclina la tête.

– Bien ! reprit Belle-Rose ; je comprends.

Quatre canonniers le placèrent entre eux et le conduisirent au cachot, qui n'était pas dans le même corps de logis. C'était une salle voûtée, petite, étroite et recevant le jour par deux lucarnes garnies de forts barreaux de fer. Un grabat était dans un coin, un banc contre le mur et un christ en bois cloué en face de la porte. C'était un lieu sombre, humide et froid, quelque chose comme l'antichambre d'un sépulcre. Le prévôt du régiment reçut Belle-Rose et coucha son nom sur les registres du cachot. Un moment après, l'aide-major et le greffier du conseil entrèrent. Le greffier tenait un papier à la main. Belle-Rose se découvrit, et les sentinelles présentèrent les armes. Des flambeaux attachés à des branches de fer fichées dans le mur furent allumés, et à la clarté rougeâtre qui faisait étinceler l'épée nue de l'aide-major et les mousquets des soldats, le greffier donna lecture de l'arrêt du conseil de guerre. L'arrêt portait en substance que le nommé Jacques Grinedal, dit Belle-Rose, ci-devant sergent de la compagnie de Nancrais du corps des canonniers, se trouvant atteint et convaincu du crime de désertion, le conseil de guerre, assemblé dans la ville de Cambrai, le condamnait, conformément aux ordonnances militaires, à la peine de mort. Après cette lecture, le greffier demanda à Belle-Rose s'il n'avait rien à déclarer.

– Rien, monsieur ; je désirerais seulement savoir à quel genre de mort le conseil m'a réservé ?

– Le conseil, appréciant votre bonne conduite et vos antécédents, a décidé qu'au lieu d'être pendu vous seriez fusillé.

– Veuillez, monsieur, remercier le conseil. En m'accordant de ne point mourir d'une mort infamante, il m'octroie la seule grâce que j'ambitionnais. À quelle heure l'exécution ?

– Demain matin, à onze heures.

– Je serai prêt, monsieur.

– Si vous êtes de notre sainte religion, vous plaît-il d'avoir un confesseur, afin d'être en état de paraître devant Dieu au moment de quitter les hommes ?

– J'allais vous en faire la prière.

Le greffier fit signe au prévôt, qui sortit et revint au bout de dix minutes avec un prêtre. Tout le monde se retira, et quand la porte se fut refermée, Belle-Rose demeura seul avec l'homme de Dieu.

XVII

LA MAIN D'UNE FEMME

Le lendemain, à dix heures, le prévôt entra dans le cachot. Belle-Rose dormait couché sur le grabat ; après une nuit passée en pieuses exhortations, la fatigue du corps l'avait emporté sur les angoisses de l'esprit. Le prêtre priait, agenouillé sous l'image du Christ. Le prévôt frappa sur l'épaule du condamné.

– Debout, sergent, dit-il, voici l'heure.

Belle-Rose se leva soudain. Le prêtre s'avança vers lui.

– Mon père, pardonnez-moi mes fautes, lui dit le soldat en pliant les genoux.

Le prêtre leva les mains vers le ciel.

– Condamné par les hommes, je vous absous devant Dieu, dit-il ; vous avez souffert, allez en paix.

Et du doigt il traça le signe de la rédemption sur le front du patient. Puis le prêtre et le soldat s'embrassèrent. Belle-Rose portait encore les vêtements qui lui avaient été donnés par Mme de Châteaufort. Il ôta son justaucorps, qui était en drap de soie rouge avec des brandebourgs, et pria le prévôt de lui permettre d'en faire présent au geôlier ; quant à l'argent qu'il portait dans sa ceinture, il le lui remit pour être distribué aux soldats de garde.

– J'en excepte cinq louis, dit-il, que je destine aux fusiliers ; je leur dois bien quelque chose pour la peine.

Un lieutenant en grande tenue parut sur le seuil de la porte.

– Sergent Belle-Rose, en avant ! dit-il.

Vingt canonniers en tenue de campagne attendaient le condamné. Tous étaient mornes, et tous baissèrent les yeux au moment où Belle-Rose parut, accompagné du prêtre qui se tenait à sa droite. Le lieutenant lui-même paraissait ému et mâchait ses moustaches. Belle-Rose salua l'officier d'abord, puis les soldats, dont les rangs s'ouvrirent pour le recevoir. Le signal fut donné, et la troupe se mit en marche. Le sergent portait une veste de moire blanche à réseaux d'or qui serrait sa taille et rehaussait sa bonne mine ; sa tête était nue, et ses cheveux, qu'il avait très longs, flottaient en boucles autour de son cou. Une moitié de la compagnie était rangée en dehors de la caserne des canonniers, sous les ordres du premier lieutenant. Elle s'aligna et prit le chemin des remparts. Un silence profond régnait dans les rangs. De temps à autre, un soldat toussait et portait la main à ses yeux. Belle-Rose souriait à ses camarades. Les rues par où le cortège s'avançait étaient pleines de monde ; on en voyait partout, le long des maisons, devant les portes, aux fenêtres, sur le pas des boutiques. Tous les regards cherchaient le condamné, mille exclamations sortaient du milieu de la foule, la pitié se lisait sur tous les visages. La démarche de Belle-Rose était assurée et sa figure calme et fière ; un mélancolique sourire effleurait sa bouche. En le voyant si jeune et si beau, le peuple s'émouvait : les femmes surtout, dont le cœur est plus tendre, exprimaient tout haut les sentiments de commisération qui baignaient leurs paupières de larmes inaperçues.

– Qu'il est jeune et qu'il est beau ! disaient-elles. Aura-t-on bien le courage de le tuer ?

Et celles qui le plaignaient ainsi se haussaient sur la pointe des pieds pour le voir plus longtemps. Belle-Rose entendait toutes ces paroles, saisissait tous ces regards, ils arrivaient à son cœur, l'attristaient et le consolaient à la fois. Plusieurs dames étaient penchées sur un balcon, au coin d'une rue ; l'une d'elles, qui tenait une rose à la main, la laissa choir en faisant un geste de pitié. Belle-Rose ramassa la fleur, et, la portant à ses lèvres, salua la dame. Quelques-unes des personnes qui étaient sur le balcon, tout émues et sans penser à ce qu'elles faisaient, s'inclinèrent à leur tour. Quant à la dame à qui la fleur avait appartenu, elle se couvrit tout à coup le visage de son mouchoir, et se mit à pleurer. Le cortège marchait toujours ; mais Belle-Rose tourna la tête jusqu'à ce qu'il eût dépassé l'angle de la rue pour voir encore la femme, qui était jeune et jolie.

– Pensez aux choses du ciel, mon fils ! lui dit le prêtre, qui avait suivi ce regard.

– Oui, mon père, mais j'ai vingt ans ! répondit Belle-Rose avec un doux sourire.

La voix du soldat semblait dire : Le ciel est si loin et la terre est si belle !

Le bon prêtre soupira.

– C'est le démon qui vous tente ! reprit-il.

– Non, mon père, c'est mon cœur qui se détache.

Tous les charmants visages de femmes qu'il voyait rappelaient à Belle-Rose ou Suzanne ou Geneviève. Au détour de la rue, le prêtre lui montra le ciel ; le patient y porta les yeux, car il n'apercevait plus le balcon. Le cortège avançait lentement au milieu de la foule qui grossissait de minute en minute. Cepen-

dant il atteignit la porte de la ville et se dirigea vers un champ de manœuvres, où mille ou douze cents hommes étaient rangés en bataille. M. de Nancrais était à cheval à la tête de sa compagnie. Les armes étincelaient au soleil, et tout le peuple de Cambrai couvrait le talus des remparts et les abords du champ de manœuvres. Quand le cortège parut hors des portes, le tambour battit aux champs, les officiers tirèrent l'épée, et la troupe porta les armes. Belle-Rose leva son front un instant incliné sous le poids des souvenirs, et promena un regard ferme sur les rangs des soldats, où mille éclairs scintillaient. Au moment où son escorte pénétrait dans l'enceinte fatale, un bruit confus s'éleva du milieu de la foule, mille têtes s'agitèrent, et des cris lointains retentirent tout à coup. Le peuple qui sortait de Cambrai se précipita de toutes parts, et ses flots pressés vinrent battre le détachement qui conduisait Belle-Rose.

– Grâce ! grâce ! criait-on, et ce mot seul dominait la rumeur immense qui se faisait.

Croyant qu'on voulait délivrer le prisonnier par la violence, le lieutenant qui commandait l'escorte ordonna de serrer les rangs et d'apprêter les armes. Mais au moment où l'ordre allait être exécuté, on vit s'élancer par la porte de Cambrai un homme à cheval. L'homme était tout couvert de boue et de poussière ; le cheval haletait, et ses flancs, blancs d'écume, étaient tout tachetés de gouttes de sang. Le cavalier, n'ayant plus de voix pour crier, brandissait en l'air un papier scellé de cire rouge. La foule s'écartait sur son passage avec mille cris de joie, et le cavalier arrivait au galop, tandis que M. de Nancrais courait, l'épée à la main, vers le cortège dont les rangs s'ouvrirent. Le cheval passa comme la foudre et vint tomber aux pieds du major ; mais déjà le cavalier, debout, présentait le papier timbré du grand sceau royal. Les officiers se groupèrent autour du major ; la foule se tut, et mille soldats, oubliant la discipline, penchèrent la tête en avant. Ils ne pouvaient rien entendre, et ils écoutaient. Le désordre était partout. Tout à coup le cercle des officiers se rom-

pit, et M. de Nancrais, tenant le papier d'une main et son chapeau de l'autre, partit ventre à terre. En un instant, il fut devant le front du détachement et s'arrêta. Son visage, une heure avant si morne, rayonnait. Il agita son chapeau dans les airs, et, d'une voix tonnante, cria : Vive le roi ! On ne savait point encore de quoi il s'agissait, et tous les soldats et tout le peuple répondirent tous à la fois, et le cri de : Vive le roi ! roula comme un coup de tonnerre des remparts aux campagnes. Puis le silence se fit partout. On entendait l'alouette chanter au fond du ciel. M. de Nancrais se dressa sur ses étriers.

– Sergent Belle-Rose, approchez ! s'écria-t-il.

Belle-Rose fit dix pas en avant.

– Jacques Grinedal, dit Belle-Rose, sergent dans la compagnie des canonniers, continua M. de Nancrais, le roi notre maître, par une marque toute-puissante de sa bonté, te quitte et décharge de la peine de mort que tu as encourue pour crime de désertion, et permet que tu reprennes l'habit et les insignes de ton grade. Ainsi soit fait selon sa volonté ! Vive le roi !

Toute la troupe répéta ce cri en mettant les chapeaux au bout des fusils, et la foule battit des mains avec des transports de joie. Il ne tenait qu'à Belle-Rose de se croire un personnage d'importance, tant l'allégresse publique se manifestait bruyamment. La jeunesse, la bonne mine, le courage du condamné, l'avaient pour une heure transformé en héros. Mort, on l'aurait oublié le lendemain ; vivant, la foule trépignait d'enthousiasme. Mais Belle-Rose ne pensait à rien. Ce qu'il venait d'entendre lui paraissait un rêve. M. de Nancrais ne songeait pas cette fois à dissimuler son contentement. À la face de toute la garnison il embrassa le sergent, que ce témoignage d'affection toucha plus que tout le tumulte dont il était l'objet. En ce moment, le cavalier qui avait apporté la bienheureuse nouvelle s'approcha de

Belle-Rose, et, le tirant par la manche de sa veste, lui dit doucement :

– Et moi, ne m'embrasserez-vous pas ?

Belle-Rose, en se retournant, se trouva dans les bras de Cornélius Hoghart.

Une demi-heure après la scène que nous venons de raconter, Belle-Rose, qui avait eu beaucoup de peine à se soustraire aux transports du peuple qui le voulait porter en triomphe, Cornélius Hoghart et M. de Nancrais étaient réunis au logis du capitaine.

– Vous avez sans doute à causer, dit M. de Nancrais aux deux amis ; Belle-Rose a bien gagné pour aujourd'hui une permission de dix heures, restez ensemble et dînez tout à votre aise, ici ou ailleurs, comme vous l'entendrez. Des papiers viennent de m'arriver de Paris, je vais les examiner.

La mort, qu'il avait vue de si près, rendait la vie plus douce à Belle-Rose. Si les mêmes causes de douleur subsistaient, le don volontaire qu'il avait fait de sa jeune existence lui semblait un sacrifice suffisant, après quoi le désespoir n'avait plus le droit de lui rien demander. Le sacrifice avait été offert, la fortune l'avait refusé, Belle-Rose et le sort étaient quittes. Il se passe souvent au fond des âmes, même les plus sincères, de ces sortes de compromis qui expliquent les choses en apparence les plus inexplicables. Le sergent, miraculeusement sauvé, ne se rendit pas compte du mouvement mystérieux qui s'opérait en lui ; mais à la vue de Cornélius, qui lui tendait la main pardessus la table, il prit un verre de vin d'Espagne, l'avala d'un trait, et, le cœur bondissant, il comprit qu'il y avait encore dans l'avenir place pour la jeunesse, l'espérance et l'amour.

– Je vous dois donc la vie ! s'écria Belle-Rose en pressant la main du gentilhomme irlandais. Un jour mon honneur, le lendemain ma tête ; si vous continuez de ce train-là, comment voulez-vous que je m'acquitte jamais ?

– Il vous sera plus aisé de le faire que vous ne pensez, répondit Cornélius.

– Parlez donc bien vite !

– Tout à l'heure il en sera temps. Si vous consentiez tout de suite, je serais trop tôt votre débiteur. Et d'ailleurs, de cette dette dont vous parliez à l'instant, vous ne me devez guère que la moitié.

– La moitié seulement ?

– Eh ! sans doute ! Ce parchemin qui vous a sauvé des balles, je l'ai apporté, mais je ne l'ai pas obtenu.

– Quoi ! ce n'est pas vous...

– Eh ! mon Dieu, non.

– Mais qui donc, alors ?

– Parbleu ! quelqu'un qui a l'air de vous aimer furieusement. – Belle-Rose rougit.

– Vous comprenez ? reprit Cornélius.

– Non vraiment, je cherche...

– Si vous cherchez, c'est que vous avez trouvé... Faut-il vous nommer madame...

– La marquise d'Albergotti ?

– Non pas... la duchesse de Châteaufort.

À ce nom, Belle-Rose tressaillit.

– Sans elle, vous seriez mort déjà ! reprit Cornélius. Quelle reconnaissance ne lui devez-vous pas ! Que n'a-t-elle pas fait pour vous sauver !

Le nom de Mme de Châteaufort venait de rendre aux pensées de Belle-Rose toute leur agitation. Il inclina la tête et garda le silence.

– C'est une curieuse histoire, continua Cornélius. Où les hommes ne peuvent rien, les femmes peuvent tout !... Je ne sais pas de meilleur passe-partout qu'une main blanche ; cela ouvre tout à la fois les consciences et les serrures. Quand votre lettre arriva à Paris, où je demeurais sans trop savoir pourquoi, continua l'Irlandais en rougissant un peu, elle me plongea dans un grand embarras. Que faire et où aller ? Je commençai par courir à la campagne, chez votre sœur, Mlle Claudine...

– Ah ! fit Belle-Rose, qui ne put s'empêcher de remarquer l'émotion du gentilhomme à ce nom.

– Oui ; c'est une jeune personne qui a plus de sens que n'en promettent ses yeux gais et son sourire espiègle. J'attendais d'elle un bon conseil et la trouvai dans les larmes ; elle avait, comme moi, reçu un billet où vous lui marquiez votre intention de vous présenter devant le conseil de guerre de Cambrai. Elle se serait bien adressé à Mme d'Albergotti ; malheureusement le mari de cette dame était à Compiègne, et vous auriez eu dix fois le temps d'être fusillé avant que son intervention vous pût être de quelque secours. Ne sachant trop à quel parti m'arrêter, je pris au hasard, et vraiment sans savoir où j'allais, le chemin de

l'hôtel de M. de Louvois. Je passe sous la porte cochère, je monte un escalier, et j'entre dans une salle où plusieurs personnes étaient réunies. Une porte était en face de moi, je m'avance, lorsqu'un huissier se lève. – Que désirez-vous ? me dit-il. – À ces mots, une résolution désespérée s'impose à mon esprit. – Ne pourrais-je pas parler à Son Excellence monseigneur le ministre ? dis-je à l'huissier. – Monseigneur est en affaires ; mais vous entrerez à votre tour ; quel nom dois-je annoncer à Son Excellence ? – Elle ne me connaît pas. – Vous avez bien alors une lettre d'introduction, un ordre d'audience ? – Je n'ai rien. – Il m'est, dans ce cas, tout à fait impossible de vous introduire auprès de monseigneur le ministre. – Cependant... – N'insistez pas, ma consigne me le défend. – Sur ces entrefaites, la porte s'ouvre, un gentilhomme se retire, un autre se présente, l'huissier me quitte et je reste livré à mes réflexions. Toutes les personnes qui attendaient entraient les unes après les autres, l'heure s'écoulait, le désespoir s'emparait de moi.

– Pauvre Cornélius ! murmura Belle-Rose.

– J'allais, dans ma détresse, me décider à partir pour Saint-Germain, et me jeter aux pieds du roi, lorsque tout à coup une dame passe la porte en se dirigeant vers le cabinet du ministre. L'huissier se lève et s'incline avec respect. – M. de Louvois ? dit la dame. – Monseigneur est en affaires. – Dites-lui mon nom, j'ai à lui parler à l'instant. – L'huissier disparaît. Il y a des accidents de mince apparence qui sont une révélation. L'accent et le mouvement de la dame me font comprendre sa toute-puissance. – Madame ! m'écriai-je en allant à elle, daignez m'accorder une grâce. – Qu'est-ce ? dit-elle en se retournant. – Je demeurai une minute ébloui. Le regard de cette dame était impérieux, sa lèvre hautaine, sa joue pâle ; mais elle était belle comme une reine des contes de fées. – Madame, repris-je, il s'agit d'un pauvre sergent qui a déserté. – Alors elle s'approche et me regarde. – Il a un vieux père, une jeune sœur, il a vingt ans... – Son nom ? dit-elle en m'interrompant. – Belle-Rose. – La dame pousse un

cri et chancelle. Je m'élance pour la soutenir, mais elle, déjà remise de son trouble, me tend la main. – Et vous veniez pour le sauver ?... Vous êtes un brave gentilhomme ! – Le regard ardent de cette femme s'était mouillé, il me semblait qu'une larme tremblait au fond de sa paupière. – Mais c'est tout naturel, lui dis-je, je l'aime et j'aime sa sœur.

Cornélius rougit et s'arrêta brusquement comme un cheval qui vient de mettre le pied sur la pente d'un précipice. Belle-Rose releva sa tête. Un doux sourire éclairait son visage depuis une heure assombri.

– Le voilà donc, ce grand secret ?

– L'ai-je dit ? eh bien ! soit ; je le confirmerai tout à l'heure ; en attendant, laissez-moi continuer mon histoire ; ce sera tout à l'heure le tour de la mienne. Je crois bien que la dame ne m'entendit pas, car elle reprit : – Mais quel risque court-il ? – Le risque d'être fusillé, voilà tout. – Elle pâlit. – Oh ! s'écria-t-elle, on fusille donc encore ? – On fusille toujours. – Que faire alors ? Si je lui faisais délivrer son congé, ou bien si on obtenait qu'il ne fût pas mis en jugement ? – Avant que cet ordre n'arrive, il sera condamné. – Mon Dieu ! un conseil, un conseil ! mais j'étais venue pour lui, moi ! – Eh bien, madame, ce qu'il nous faut, c'est sa grâce. – Sa grâce ! je l'aurai... mais qui la portera ? – Moi ; si je ne suis pas tué en route, j'arriverai à temps pour le sauver. – Attendez-moi là... Je reviens tout à l'heure ! – Celle qui parlait disparut soudain par la porte que l'huissier venait d'entr'ouvrir. Je restai seul quelques minutes qui me parurent un siècle. Mille réflexions accablantes désolaient mon esprit. Cette inconnue avait-elle bien la puissance que je lui supposais ? l'intérêt qu'elle semblait vous témoigner était-il bien réel ? Cependant la porte se rouvrit et la dame revint. Je ne vis rien cette fois que le parchemin qu'elle tenait du bout de ses doigts de neige. – Tenez, me dit-elle, le sceau royal est là, c'est sa vie que vous tenez. Partez ! – Son visage rayon-

nait. Je m'inclinai sur sa main que je baisai. – Votre nom, madame, afin que son père et sa sœur et lui-même vous bénissent ? – Mon nom ? je suis la duchesse de Châteaufort, mais ne le lui dites pas.

– Ainsi, elle voulait me taire son bienfait, dit Belle-Rose.

– Trois fois elle m'a recommandé le plus absolu silence, mais cette promesse je ne l'ai pas tenue... Il n'y a pas de haine ou de faute qu'un pareil service n'efface. Je descendis avec Mme de Châteaufort, son carrosse l'attendait devant l'hôtel. – Faites diligence, me dit-elle, et me serrant la main, elle partit. – Une demi-heure après, je galopais à franc étrier sur la route de Cambrai.

– Et vous êtes arrivé à propos !

– Je ne sais quelle crainte fouettait mon âme, tandis que j'éperonnais mon cheval, mais à chaque relais je précipitais ma course. Une voix me criait que votre vie était suspendue à mon élan, et je passais comme une balle sur la route... N'y pensons plus maintenant... Vous vivez !

– Et c'est à Mme de Châteaufort que je dois cette existence déjà si souvent et de tant de manières tourmentée !

– C'est à elle, et à elle seule ! Mais dites-moi, vous la connaissiez donc, madame la duchesse de Châteaufort ?

Belle-Rose releva son front chargé de tristesse ; toute son âme passa dans ses regards, qu'il attacha sur ceux de Cornélius ; puis, prenant les deux mains de son ami, il lui dit avec un accent tout plein d'une indicible émotion :

– Mon frère, mon ami, si je puis compter sur votre attachement, comme vous pouvez compter sur le mien, que jamais

le nom de Mme de Châteaufort ne soit prononcé entre nous, et ne me demandez jamais si je l'ai connue. Jamais, entendez-vous !

– C'est bien, dit Cornélius. J'ai tout oublié.

En ce moment, M. de Nancrais entra dans la salle.

– Lieutenant, dit-il, il ne s'agit plus de causer. L'heure du départ va sonner.

– Lieutenant ! s'écrièrent à la fois Belle-Rose et Cornélius ; à qui parlez-vous, capitaine ?

– Mais à vous, Belle-Rose, lisez vous-même.

Et M. de Nancrais tendit au jeune homme un papier revêtu des armes du roi.

– J'ai trouvé ce brevet parmi les papiers qui m'ont été envoyés de Paris. Il est en règle et vous n'avez qu'à obéir.

– Une lieutenance ! à moi ! dit Belle-Rose.

– Le ministre fait bien les choses, quand il les fait, reprit M. de Nancrais ; la grâce, une promotion et cent louis encore pour votre équipage. En voici l'ordonnance : c'est une somme que le trésorier du régiment vous comptera demain.

M. de Nancrais jouissait de la surprise et de l'émotion de Belle-Rose, dont les regards allaient de Cornélius au capitaine, et du capitaine au brevet.

– Vous aurez la survivance de M. de Villebrais, continua M. de Nancrais, de M. de Villebrais, que le corps des officiers

chasse du bataillon en attendant qu'il rende à Dieu compte de ses infamies.

– Fasse le ciel qu'il passe sur mon chemin ! s'écria Belle-Rose.

– C'est une querelle dont je prendrais la moitié, dit le capitaine, s'il était digne de notre haine. Mais laissons au temps à faire son œuvre. La journée qui commençait mal finit bien, Belle-Rose, et les bonnes nouvelles arrivent coup sur coup. Demain nous partons pour la frontière du Nord.

– Est-ce la guerre ?

– C'est la guerre, et notre bataillon est attaché au corps d'armée que commande M. le duc de Luxembourg. C'est un vaillant homme de guerre, et sous ses ordres tu trouveras promptement l'occasion d'étrenner ton épée. Tiens-toi prêt ; les trompettes sonneront demain au point du jour.

– Parbleu ! Belle-Rose, s'écria Cornélius lorsque M. de Nancrais se fut retiré pour veiller aux derniers préparatifs du départ, la fortune vous traite en coquette qu'elle est. Après vous avoir boudé une heure, elle vous accable de faveurs.

– Je n'ai rien fait encore pour les gagner, mais j'espère que les Espagnols m'aideront à les mériter.

– Maintenant que vos affaires sont en bon chemin, votre lieutenance me permettra-t-elle de lui rappeler les miennes ?

– Les vôtres, mon cher Cornélius ? mais je les connais aussi bien que vous. Vous aimez une petite fille qui est ma sœur, et à la manière dont vous me regardez, j'ai tout lieu de croire que cette sœur vous rend cet amour de toute son âme.

– C’est ma plus chère croyance.

– C’est fort bien, et je l’approuve d’avoir placé ses affections en si bon lieu. Mais comme elle est une honnête fille, ainsi que vous êtes un honnête homme, je vois d’insurmontables difficultés au dénoûment de cette tendresse mutuelle.

– Et lesquelles, s’il vous plaît ?

– D’abord ma sœur est fort roturière, étant la fille d’un simple fauconnier.

– Ceci est une affaire à laquelle ma famille aurait seule le droit de s’opposer, et comme je suis à moi tout seul toute ma famille, vous trouverez bon, j’espère, que ma noblesse s’accommode de votre roture.

– Cependant...

– Assez là-dessus. D’ailleurs, si vous y tenez, n’oubliez pas que vous êtes officier maintenant : l’épée anoblit.

– Soit ! mais Claudine n’a presque rien.

– Ce presque rien est si voisin de mon peu de chose, que sans se compromettre beaucoup, ma fortune peut s’allier à sa pauvreté.

– Vous avez une logique qui ne me permet guère de continuer. Voilà mes obstacles à bas.

– C’est sur quoi je comptais ; ainsi, vous consentez ?

– Il le faut bien, et pour elle, et pour vous, et pour moi ! Mais mon consentement ne suffit pas. Il y a de par le monde, près de Saint-Omer, un certain honnête vieillard, qui a nom

Guillaume Grinedal, lequel a bien, j'imagine, quelques droits sur Mlle Claudine.

– Parbleu ! j'y serai dans vingt-quatre heures !

– Et la poste du roi en sera pour trois ou quatre chevaux fourbus.

– Tant pis pour eux ! c'est leur métier de courir.

– Est-ce le nôtre de faire de beaux projets qu'un boulet de canon peut arrêter net ?

– Bah ! la moitié de la vie se passe à bâtir des plans ; c'est autant de gagné sur l'autre.

– Ainsi, vous partirez ?

– Demain, au soleil levant. Vous irez en Flandre et moi dans l'Artois.

– Et de là bientôt à Paris ?

– Non pas ! à l'armée, près de vous.

– Dans nos rangs ?

– Sans doute ! Un Irlandais est la moitié d'un Français. Nous nous battrons d'abord, je me marierai après.

XVIII

L'ÉTOURDERIE D'UN HOMME GRAVE

La guerre de 1667 fut le prélude de cette grande guerre de 1672, qui s'annonça comme *un coup de foudre dans un ciel serein*, pour nous servir de l'expression du chevalier Temple à propos de l'invasion de la Hollande. Cent mille hommes s'ébranlant à la fois, traversèrent la Meuse et la Sambre et conquirent la Flandre avec la rapidité de l'éclair. La France présentait alors un magnifique spectacle. Un roi jeune, élégant, amoureux de toutes les choses grandes et glorieuses, attirait à sa cour l'élite des intelligences éparses dans le royaume. Molière et Racine faisaient de la scène française la première scène du monde ; Louvois et Colbert administraient les affaires publiques ; Condé et Turenne étaient à la tête des armées ; les poètes les plus fameux, les écrivains les plus illustres, les femmes les plus célèbres, les plus éminents prélats, une foule d'hommes distingués par leur science, leur esprit, leurs vertus, remplissaient Paris d'un renom qui s'étendait jusqu'aux extrémités de l'Europe. C'était une imposante réunion de généraux, d'orateurs, de savants, de lettrés, de ministres, de grandes dames comme il s'en rencontre rarement dans l'histoire des empires. La France était tout à la fois éclairée, puissante, elle avait la double autorité des armes et des lettres, et sa suprématie s'étendait à toutes choses, à celles de l'esprit comme à celles de la politique : elle commandait par l'épée et gouvernait par la plume. Durant les courts loisirs de la paix, les nations qu'elle avait vaincues pendant la guerre venaient s'instruire à ce foyer de lumières qui rayonne au milieu de l'Europe, dans ce Paris merveilleux qui enfante des philosophes ou des soldats, des livres ou des révolutions pour

mener le monde ! Louis XIV, conseillé par le cardinal Mazarin, avait signé, le 7 novembre 1659, le traité des Pyrénées, la perte de la bataille des Dunes, la prise de Dunkerque, de Gravelines, d'Oudenarde et d'autres places importantes, ayant décidé l'Espagne à proposer une paix qui fut acceptée. À la paix signée dans l'île des Faisans, Louis XIV gagna la confirmation de l'Artois, le Roussillon, Perpignan, Mariembourg, Landrecies, Thionville, Philippeville, Gravelines, Montmédy et la main de Marie-Thérèse, fille de Philippe IV, infante d'Espagne. Louis XIV, maître chez lui, pensa dès lors à devenir maître dehors. Durant huit années, il s'appliqua à cimenter des alliances, à neutraliser les efforts des puissances dont il pouvait redouter la rivalité, à faire éclater partout la suprématie de la France. L'Espagne a reconnu la préséance de la France à la suite d'une querelle survenue à Londres entre les ambassadeurs des deux pays ; le pape Alexandre V est contraint de désavouer, par une éclatante et publique réparation, l'outrage fait à l'ambassadeur de France par sa garde corse ; Dunkerque et Mardick sont rachetées aux Anglais pour cinq millions de francs ; l'alliance avec les Suisses est renouvelée, Marsal en Lorraine est prise, les pirates d'Alger sont punis, les Portugais soutenus contre les Espagnols, et l'empereur Léopold reçoit un secours de six mille volontaires qui l'aident contre les Turcs et prennent une part glorieuse à la bataille de Saint-Gothard. Cependant le roi de France attendait son heure ; les plus habiles généraux commandaient son armée, instruite et aguerrie ; la marine était augmentée ; il laissait son alliée, la Hollande, s'épuiser dans une guerre stérile et ruineuse contre l'Angleterre, et se tenait prêt à agir, lorsqu'enfin la mort de Philippe IV lui permit d'essayer ses forces. Du chef de sa famille, et en vertu du droit de dévolution, Louis XIV revendiqua les Pays-Bas espagnols. Mais tandis que des préparatifs formidables semblaient menacer l'Europe tout entière, les fêtes remplissaient d'éclat les résidences royales de Versailles et de Saint-Germain, le théâtre conviait les plus illustres étrangers et les hommes les plus considérables du pays aux chefs-d'œuvre de la poésie, partout s'élevaient de splen-

dides monuments, et la plus polie comme la plus brillante cour du monde voyait fuir les jours au milieu des pompes de la royauté triomphante et des merveilles de l'intelligence honorée. Tout à coup, au milieu de cette paix féconde qu'embellissaient les mille créations des arts, la guerre éclate, et sur toutes les frontières du Nord s'allume l'incendie. Le roi lui-même franchit la Sambre, et à sa suite les meilleurs capitaines du temps, Condé, Turenne, Luxembourg, Créqui, Grammont, Vauban, marchent, et lui répondent de la victoire. Dans cet ébranlement général, les secousses étaient si brusques et si profondes, que les petits, poussés par les hasards de la fortune, pouvaient, eux aussi, gravir aux premières places. Lorsque les grandes guerres ou les tourmentes sociales agitent les nations, l'audace, l'intelligence, le savoir, sont des marchepieds ; les niveaux s'abaissent, et ceux qui sont en bas ont l'espérance de monter. C'est alors à ceux qui ont de l'énergie à se frayer un chemin. Le mouvement apaisé, les rangs du peuple s'assoient et l'immobilité s'étend sur le pays. Toutes ces pensées luirent comme un éclair dans l'esprit de Belle-Rose : il entrevit les clartés de l'horizon et appela de tous ses vœux l'heure du combat. Le lendemain, au point du jour, M. de Nancrais le fit venir pour lui confier l'organisation et le commandement d'un corps de recrues qui venait d'être conduit à Cambrai.

– Je vous devancerai à la tête de mes vieux soldats, lui dit le capitaine ; vous me rejoindrez à Charleroi, et le plus tôt sera le mieux.

Belle-Rose aurait mieux aimé partir sur-le-champ, mais il fallait obéir ; la mission dont il était chargé était d'ailleurs une preuve de confiance ; il se résigna et vit s'éloigner à la même heure Cornélius et M. de Nancrais, celui-là pour Saint-Omer et celui-ci pour Charleroi. On devinera sans doute que le caporal la Déroute n'avait pas été le dernier à venir complimenter Belle-Rose sur son nouveau grade.

– Je ne pense guère à l'épaulette, avait dit le pauvre caporal ; la seule chose que j'ambitionne à présent, c'est d'être sous vos ordres. Si vous me permettiez de ne plus vous quitter, je serais le plus heureux des hommes.

– C'est à quoi nous aviserons quand nous serons à l'armée. M. de Nancrais m'accordera, j'en suis certain, cette autorisation, qui ne me fera pas moins plaisir qu'à toi.

Après cette assurance, la Déroute, plein de joie, prit le chemin des remparts, où se rangeait la compagnie. Comme il allait se mettre à son rang, M. de Nancrais l'appela.

– Eh ! drôle ! où cours-tu ? lui dit-il.

– Je cours à mes soldats... J'ai perdu un peu de temps, mais je vous payerai ça à coups de pique dans le ventre des Espagnols.

– Il s'agit bien de pique et d'Espagnols ! Qu'as-tu fait de ta hallebarde ?

– Ma hallebarde ? répéta le caporal stupéfait.

– Parbleu, je m'exprime en français, j'imagine ! On ne t'a donc pas dit que tu étais sergent, ou bien l'as-tu oublié ?

– Moi ! sergent !

– Voilà trois heures que tu es nommé.

– Il n'y en a qu'une seulement que j'ai quitté la salle de police.

– Et tu t'y feras remettre si tu ne prends pas bien vite les insignes de ton grade. Cours, ou je te casse.

La Déroute, tout étourdi, salua le capitaine et partit. Mais durant les étapes, l'esprit du nouveau sergent, qui ne l'avait pas très vif, fut perpétuellement occupé à chercher les motifs de son avancement. S'il avait mérité d'être puni, pourquoi lui donnait-on la hallebarde avant même l'expiation de sa peine ? mais si sa conduite, au contraire, voulait une récompense, pourquoi avait-on commencé par le mettre en prison ? En outre encore, le capitaine était-il content ou mécontent ? Cette double question troublait l'entendement du pauvre la Déroute : c'était une charade dont le mot lui échappait. Comme on le pense bien, jamais il n'osa s'en expliquer franchement avec M. de Nancrais ; il est donc à croire qu'il est mort dans cette fâcheuse perplexité.

Tandis que sa compagnie marchait vers la frontière du Nord, Belle-Rose pressait le plus qu'il pouvait l'organisation de ses recrues. Il y mit une telle activité, que peu de jours après son escouade fut en état de partir, si bien qu'il arriva au quartier général de l'armée avant l'ouverture de la campagne. L'armée de Flandre était commandée par M. le prince de Condé, qui avait sous ses ordres M. le duc de Luxembourg, M. le duc d'Aumont et d'autres généraux. Le bataillon d'artillerie dont faisait partie la compagnie de M. de Nancrais appartenait au corps de M. de Luxembourg, réuni un des premiers sur les bords de la Sambre, à Charleroi. Lorsque Belle-Rose arriva au camp, la nuit tombait. Il se fit reconnaître des sentinelles placées devant le quartier d'artillerie, distribua ses hommes, et, sur l'avis que M. de Nancrais était absent pour affaire de service, il entra sous la tente qui lui avait été préparée. Belle-Rose venait de déboucher son ceinturon et de jeter son habit, lorsque, soulevant les plis de la toile, la Déroute parut à ses yeux. Le sergent avait le visage abattu et le regard morne, mais dans le clair obscur de la tente, son lieutenant ne s'en aperçut pas d'abord.

– Eh ! c'est toi, mon pauvre la Déroute ? Tu es la première figure amie que je rencontre ici, sois le bienvenu. Te portes-tu bien ?

– Passablement, merci. Il serait même à souhaiter que tout le monde se portât comme moi.

– Ma foi, mon ami, tout le monde ne serait pas fort aise d'avoir la mine que tu possèdes ce soir. Si tu vas bien, tu n'en as pas l'air.

– La santé est bonne, mais c'est qu'on n'a pas toujours lieu d'être satisfait des choses qu'on voit.

– Cette philosophie est sage, sans doute, mais ne te va guère, à toi, dont j'ai appris la nouvelle dignité. Tu m'as succédé, et certes tu ne t'y attendais pas.

– Non, vraiment, et cette nomination a même été le sujet d'une foule de réflexions qui me préoccupent encore, lorsque je n'ai rien à faire. La hallebarde de sergent, c'est mon bâton de maréchal à moi.

– Bah !

– Vous savez mon opinion là-dessus, mon lieutenant. Mais quoique ce soit bien peu de chose, je donnerais volontiers ma peau pour qu'un autre que moi fût dans cet habit-là.

– De quel air dis-tu cela, mon pauvre sergent ! Te serait-il arrivé quelque malheur ?

– À moi ? non, mordieu ! je n'ai pas de ces bonnes fortunes ! Ça tombe sur d'honnêtes gens qu'elles me préfèrent.

Belle-Rose s'approcha de la Déroute et le regarda. Alors seulement il fut frappé de l'accablement de son visage, que la maigre clarté d'une méchante chandelle ne lui avait pas permis de distinguer d'abord.

– Parle ! qu'est-il arrivé ? lui dit-il.

– Un grand malheur... je ne sais pas comment vous l'apprendre...

– De quoi s'agit-il ?

– De notre capitaine.

– M. de Nancrais ! Mais je viens du quartier, et l'on m'a dit qu'il était absent pour affaire de service.

– C'est qu'apparemment on ne savait rien encore.

– Et que sais-tu, toi ?

– M. de Nancrais est en prison.

– Lui ! et pourquoi ?

– Il a manqué aux ordres du général.

– Une infraction à la discipline, lui, notre capitaine ! C'est impossible !

– Je vous dis que je l'ai vu. Vous en parlerais-je autrement ?

– Mais comment cela s'est-il donc fait ?

– Je n'y comprends rien encore ! Mais que voulez-vous ? Depuis la mort de son frère, M. de Nancrais est méconnaissable. Lui, autrefois si calme, est à présent comme un enragé. L'odeur de la poudre le rend fou ; il n'a pas plus de patience devant l'ennemi qu'une mèche de canon devant le feu !

– Mais l'affaire ! l'affaire ?

– La voici. Il faut d'abord que vous sachiez que M. le duc de Luxembourg a, par un ordre du jour, défendu aux soldats de se hasarder hors d'un certain rayon autour du camp ; il leur a surtout prescrit, sous peine de mort, d'éviter toute espèce d'engagement avec l'ennemi. La proclamation a été affichée partout, et lue dans les chambrées. On dit tout bas que M. de Luxembourg veut, avant d'agir, attendre l'arrivée du roi, lequel, comme vous le savez, doit, de sa personne, prendre part aux opérations.

– Laisse le roi, et arrive à M. de Nancrais.

– Or, aujourd'hui, vers midi, M. de Nancrais passait à cheval du côté de Gosselies. Il était en compagnie de quelques officiers des dragons de la reine et du régiment de Nivernais. Un parti d'éclaireurs espagnols avait passé la Piélou et pillait un hameau. Quelques-uns des nôtres s'échauffèrent à cette vue. – N'était l'ordre du jour, dit l'un, je chargerais volontiers cette canaille ! – Mordieu ! dit un autre, mieux vaut que je m'en aille, ma main a trop envie de caresser la garde de mon épée. – Ma foi, je pars, ajoute un troisième. – Et voilà quatre ou cinq officiers qui tournent bride pour ne pas mettre la main aux pistolets. M. de Nancrais ne disait rien, mais il tortillait ses moustaches l'œil fixé sur les Espagnols, qui s'amusaient à mettre le feu au clocher. Tout à coup un cornette de dragons, venu tout droit de la cour au camp, tire son épée. – Au diable les ordres ! s'écrie-t-il ; il ne sera pas dit qu'un officier du roi aura vu brûler le drapeau du roi sans mettre l'épée au vent. – Il pique des deux

et part. On s'arrête. – Le laisserons-nous sans défense, messieurs ? s'écrie à son tour M. de Nancrais, qui poussait son cheval vers le hameau. – On le suit tout doucement. La discipline voulait qu'on reculât, la colère et l'ardeur conduisaient la troupe sur les pas de l'officier. – Mordieu ! on le tue, reprend le capitaine, en avant et vive le roi ! – Il enfonce les éperons dans le ventre de son cheval et s'élance au galop. Chacun le suit. Le pauvre cornette était à moitié mort ; sept ou huit cavaliers l'entouraient, et comme on se précipitait à son secours, il tomba sous les pieds des chevaux, la tête fendue d'un coup de sabre. Les officiers, furieux, chargent les Espagnols, en tuent une douzaine et dispersent le reste. Entraînés par leur courage, M. de Nancrais et ses camarades se jettent à leur poursuite, l'épée dans les reins, frappant et blessant à tort et à travers tous ces fuyards qui les prennent pour des diables. Une compagnie du régiment de Nivernais, qui revenait de la manœuvre, reconnaît l'uniforme du corps, et comprenant à quel péril ses officiers seront exposés de l'autre côté de la Piélou, la passe avec eux, et, tambour battant, on arrive à Gosselies, d'où les maraudeurs étaient sortis. C'est une bonne position militaire ; l'ennemi y avait mis du canon et cinq ou six cents hommes, mais rien ne nous résiste.

– Tu en étais donc ?

– Ma foi, étant par là, j'avais tout vu, et je suis allé où allait mon capitaine. M. de Nancrais semblait un lion. Sans chapeau, l'habit déchiré en vingt endroits, poussant son cheval là où la mêlée était le plus épaisse, il avait brisé son épée dans le ventre d'un soldat, et, armé d'un sabre, il frappait toujours, criant : Vive le roi ! entre chaque coup. Chaque fois que le sabre s'abaissait on voyait disparaître un homme. Épouvantés, les Espagnols rompirent leurs rangs. Les canons étaient à nous, et quand il ne resta plus que leurs morts dans la place, on arbora le drapeau blanc tout au haut de la redoute. Tout compte fait, nous

avions perdu trente hommes, sans compter les blessés ; mais nous avions le village et la redoute.

– C'est un beau fait d'armes ! s'écria Belle-Rose enthousiasmé.

– C'est très beau, sans doute, mais c'était très embarrassant aussi, comme vous l'allez voir. Nous avions oublié la discipline, il a bien fallu se la rappeler après. Quand nous fûmes maîtres de l'endroit, encore tout animés par l'ardeur du combat, M. de Nancrais fit ranger les officiers autour de lui. – Messieurs, leur dit-il, nous avons commis une faute ; elle est grave. C'est à moi qu'il appartient, comme au plus coupable... – Nous le sommes tous ! crièrent ces braves gentilshommes. – Alors, comme au plus ancien d'entre vous, reprit le capitaine, il m'appartient de rendre compte à M. le duc de Luxembourg de ce qui vient de se passer. – On voulu répliquer, mais il imposa silence du geste. – Le premier coupable est mort. C'est moi, messieurs, que vous avez suivi, dit-il. – M. de Nancrais distribua les soldats du Nivernais dans les différents postes, jeta son sabre tout ébréché, et prit fort tranquillement le chemin du quartier général. Il y a une heure qu'il y est arrivé, et il n'est sorti de l'habitation du général que pour aller en prison.

– En es-tu sûr ?

– Je l'ai rencontré, et, m'ayant vu, il m'a fait signe d'approcher.

– Mon compte est clair, la Déroute, m'a-t-il dit. Si Belle-Rose arrive dans la nuit, dis-lui qu'il tâche de me voir. Une heure après le lever du soleil, il sera trop tard.

Belle-Rose sauta sur son habit, agrafa son ceinturon et ramassa son chapeau.

– Vous allez le joindre, lieutenant ? dit la Déroute.

– Non pas, vraiment !

– Mais où courez-vous donc ?

– Chez M. le duc.

– Il ne vous recevra pas ; il y a conseil cette nuit.

– Je forcerai l'entrée.

– Mon lieutenant, prenez garde !...

– À quoi ?

– Vous risquez votre vie !

– Eh bien ! j'y laisserai ma vie ou je sauverai la sienne.

Belle-Rose, sans plus écouter la Déroute, passa la porte et se dirigea rapidement vers le quartier général. La Déroute le suivait de loin. Les premières sentinelles le laissèrent passer, ses épaulettes et le désordre de son costume le faisant prendre pour un aide de camp chargé d'un ordre du prince de Condé. Mais à l'entrée de la maison qu'habitait le général, un grenadier l'arrêta.

– On ne passe pas, lui dit-il.

– M. de Luxembourg m'attend, répondit Belle-Rose hardiment.

– Le mot d'ordre ?

– Je ne l'ai pas.

– Alors, vous n'entrerez pas.

– Parbleu ! c'est ce qu'il faudra voir.

Et Belle-Rose, renversant le grenadier avec une force irrésistible, se jeta dans le corridor d'un bond. Une lumière brillait au haut d'un escalier, il le franchit, repoussa deux plantons qui se tenaient sur le palier, ouvrit une porte qui était en face de lui et disparut avant même que la sentinelle eût le temps d'armer son mousquet. M. le duc de Luxembourg était assis dans un grand fauteuil ; il tenait à la main des dépêches, et sur une table à sa portée, on voyait dispersés des cartes et différents papiers. Au bruit que fit Belle-Rose en pénétrant dans la salle, le général sans tourner la tête s'écria : – Qu'est-ce encore et que me veut-on ? N'ai-je pas donné l'ordre de ne laisser entrer personne ?

– Monsieur le duc, j'ai forcé la consigne.

À ces mots, au son de cette voix inconnue, le duc de Luxembourg se leva.

– C'est une audace qui vous coûtera cher, monsieur, reprit-il ; et sa main saisit une sonnette qu'il agita.

Les soldats de planton et quelques officiers de service entrèrent.

– Un mot, de grâce ! vous disposerez de ma vie après ! dit Belle-Rose, au moment où M. de Luxembourg allait sans doute donner l'ordre de l'arrêter.

Le général se tut. Un instant ses yeux enflammés par la colère se promenèrent sur Belle-Rose ; le désordre où paraissait être le jeune officier, la droiture et la franchise de sa physionomie, la résolution de son regard, l'anxiété qui se lisait sur tout

son visage, touchèrent l'illustre capitaine. Il fit un signe de la main ; tout le monde sortit, et le duc de Luxembourg et Belle-Rose restèrent seuls en présence.

XIX

LE BON GRAIN ET L'IVRAIE

Le général et le lieutenant se regardèrent une minute avant de parler. Si l'on avait pu lire dans le cœur de M. de Luxembourg, on y aurait peut-être vu passer les incertaines et fugitives lueurs d'un souvenir noyé dans les ombres d'une vie orageuse et mêlée. Quant à Belle-Rose, jamais, avant cette heure, il ne s'était trouvé, il le croyait du moins, en présence du fameux capitaine dont la renommée brillait d'un éclat radieux même entre les noms redoutables de Turenne et de Condé. Une crainte respectueuse saisit son âme, et son fier regard s'abaissa devant M. de Luxembourg, qu'il dominait cependant de toute la tête. Le vague souvenir du général s'effaça comme un éclair : il ne vit plus devant lui qu'un soldat téméraire qu'il fallait écouter d'abord et punir après.

– Que voulez-vous ? parlez, dit-il.

– Je viens implorer la grâce d'un coupable.

– Son nom ?

– M. de Nancrais.

– Le capitaine qui a battu aujourd'hui même les Espagnols et pris Gosselies ?

– Une belle action, monseigneur !

– Il n’y a pas de belle action contre la discipline !

– On brûlait le drapeau français sur le territoire du roi !

– Il y avait un ordre du jour, monsieur. Eût-on brûlé vingt drapeaux et saccagé cinquante villages, c’était le devoir du soldat de ne pas bouger !

– C’est une faute qu’a rachetée la victoire.

– Il ne s’agit pas de vaincre, il s’agit d’obéir. Si la voix des généraux est méconnue, que devient la discipline ? et sans discipline, il n’y a pas d’armée !

– C’est la première fois que M. de Nancrais a vaincu sans ordre.

– Ce sera la dernière aussi.

– Monseigneur !

– Il faut un exemple. Dans un temps où de la cour nous viennent cent jeunes officiers qui n’ont pas l’habitude de la guerre, tolérer une si grande infraction aux lois militaires, ce serait en autoriser trente. M. de Nancrais mourra.

– De grâce, monsieur le duc, écoutez-moi !

– Eh ! monsieur, qui êtes-vous donc pour montrer tant de persistance ?

– Belle-Rose, lieutenant au corps d’artillerie.

– Belle-Rose ! c’est là un singulier nom ! Belle-Rose !

– Le nom ne fait rien à l’affaire.

– Sans doute, reprit le général, qui ne put s'empêcher de sourire ; mais encore êtes-vous son frère, son parent, son ami ?

– M. de Nancrais est mon capitaine.

– C'est une paire d'épaulettes à gagner !

– Oh ! monseigneur ! fit Belle-Rose avec un accent de reproche.

– Eh bien ! quoi ? À la guerre, c'est la coutume : chacun pour soi et les boulets pour tous.

– Mais...

– Assez ! j'ai bien voulu vous entendre, monsieur, et oublier, pour un instant, l'infraction sévère que vous avez commise en forçant la consigne qui défendait ma porte ; mais cette indulgence, dont vous ne me ferez pas repentir, je l'espère, n'est pas un motif pour pardonner la faute dont M. de Nancrais s'est rendu coupable. Je vous l'ai déjà dit : M. de Nancrais sera passé par les armes demain, au point du jour.

– Non, monseigneur, s'écria Belle-Rose hardiment, non, cela ne sera pas !

– Et qui donc ici pourrait m'en empêcher ?

– Vous-même !

– Moi !

– Oui, vous !

– M. Belle-Rose, prenez garde ! dit le duc pâlissant.

– Oh ! je ne crains rien pour moi ! Le bon droit me défend comme votre justice défendrait M. de Nancrais. On ne tue pas un brave officier parce qu'il a eu du sang dans les veines.

– Morbleu !

– Eh ! monseigneur, si vous aviez été à sa place, peut-être en auriez-vous fait autant !

À cette brusque repartie, le duc de Luxembourg ne put s'empêcher de sourire.

– Soit, dit-il, mais s'il était à la mienne, il ferait comme moi !

Belle-Rose continua :

– Une bande de pillards insulte le drapeau français, un capitaine du roi est là, et il ne tirerait pas son épée pour châtier des insolents ! Mais c'est tout bonnement impossible ! On porte l'épaulette, que diable ! L'incendie dévore un village, l'odeur de la poudre monte à la tête, un cheval piaffe, un coup d'éperon est bien vite donné, et l'on part, non pas tant parce qu'on l'a voulu, mais parce qu'on est homme. Alors, qu'arrive-t-il ? L'ennemi tourne bride, on le poursuit le fer dans le dos, on tue à droite et à gauche, on tombe pêle-mêle sur une redoute qu'on enlève d'assaut, on plante le drapeau blanc sur le rempart, on crie : Vive le roi ! on s'embrasse, et au retour, au lieu d'une récompense, c'est une balle de mousquet qui vous attend ! Mais vous-même, monseigneur, qui condamnez si vite et si bien les gens, on connaît de vos prouesses ! Vous auriez passé vingt rivières, massacré dix mille Espagnols, pris trente redoutes ! Voilà ce que vous auriez fait, tout duc et pair de France que vous êtes, et ce que j'aurais fait, moi qui ne suis qu'un pauvre lieutenant !

– Eh bien, on nous aurait fusillés tous deux, reprit le général.

Belle-Rose tressaillit. Dans son ardeur généreuse, il avait un instant oublié la qualité de l'homme auquel il parlait. À ces quelques mots, son juvénile emportement s'apaisa, comme s'apaise l'eau bouillante d'un vase où tombe une onde froide.

– Vous avez fort bien plaidé la cause de M. de Nancrais, ajouta M. de Luxembourg avec dignité ; l'audace ne messied pas à la jeunesse, et celle que vous venez de montrer vous honore en même temps qu'elle me donne une haute opinion du caractère de M. de Nancrais. On n'est point un homme ordinaire lorsqu'on sait inspirer de tels dévouements. Mais il faut avant toute chose que la discipline ait son cours. Malgré vos prières, j'ai donc le regret de vous répéter que le capitaine de Nancrais sera fusillé demain, au point du jour.

M. de Luxembourg, d'un geste noble, salua Belle-Rose, mais le lieutenant ne bougea point. Le duc fronça le sourcil.

– Je croyais m'être clairement expliqué, monsieur ? dit-il.

– Pardonnez-moi, monseigneur, si j'insiste, mais...

– Ah ! monsieur Belle-Rose, j'ai bien voulu ne pas m'offenser de votre audace ; mais une plus longue insistance m'obligerait à me rappeler qui vous êtes et qui je suis.

Belle-Rose sourit tristement.

– Puissiez-vous donc le faire, si le souvenir de la distance qui est entre nous vous rappelle que vous pouvez accomplir une bonne action, et que moi je puis seulement vous en prier.

M. de Luxembourg réprima un geste d'impatience :

– Puisque vous ne voulez pas me comprendre, permettez-moi, monsieur, d'appeler pour qu'on vous reconduise au quartier de l'artillerie.

En achevant ces mots, le duc s'approcha de la table pour prendre la petite sonnette, mais Belle-Rose prévint son mouvement, et s'élançant vers la table, il saisit la main du général.

– Par pitié, monseigneur ! dit-il.

Un éclair de colère passa dans les yeux de M. de Luxembourg ; il se dégagea vivement, et saisissant Belle-Rose d'une main par le revers de son habit, de l'autre il prit un pistolet qu'il appuya contre sa poitrine. Le chien s'abattit, mais l'amorce seule brûla, et le duc, furieux, jeta l'arme à ses pieds. Pas un muscle du visage de Belle-Rose ne frissonna. Mais M. de Luxembourg s'était penché en avant. La violence de son mouvement avait entr'ouvert les vêtements de Belle-Rose, et sur la poitrine à demi nue du lieutenant brillait un médaillon d'or pendu à un cordonnet de soie. La main du général s'en empara.

– D'où tenez-vous ce médaillon ? s'écria-t-il d'une voix brève.

– Ce médaillon ?... je l'ai trouvé.

– Où ?

– À Saint-Omer.

– Quand ?

– En 1658. Mais que vous fait ce médaillon ? c'est de M. de Nancrais qu'il s'agit.

– Vous l'avez trouvé à Saint-Omer, en 1658 ? reprit le duc, vous ? vous-même ?

– Oui, moi, répondit Belle-Rose, qui ne comprenait rien à l'émotion de M. le duc de Luxembourg. J'avais alors douze à treize ans.

M. de Luxembourg s'écarta de quelques pas et se prit à considérer le jeune lieutenant. Un voile semblait s'effacer de son visage à mesure que l'examen avançait.

– Eh oui ! s'écria-t-il enfin, la voilà retrouvée cette vague ressemblance qui m'avait frappée à ta vue. Belle-Rose ? m'as-tu dit ; mais tu ne t'appelles pas Belle-Rose ! tu t'appelles Jacques, Jacques Grinedal !

Belle-Rose, effaré, regardait M. de Luxembourg.

– Eh ! parbleu ! tu es le fils de Guillaume Grinedal ! le fauconnier. N'ai-je pas vu la petite maison en dehors du faubourg ?

– Vous ! s'écria Belle-Rose, qui, à son tour, se mit à étudier les traits du général avec une avide curiosité.

– Mais tu n'as donc pas gardé le moindre souvenir d'une journée dont pas une heure ne s'est effacée de ma mémoire ! Ah ! tu n'as pas fait mentir ma prédiction : le brave enfant est devenu un brave officier !

– Le colporteur ! dit enfin Belle-Rose avec explosion.

– Eh oui ! le colporteur, devenu, par la grâce de Dieu, général au service du roi. Les temps ne sont plus les mêmes, le cœur seul n'est pas changé. Enfant, tu m'as rendu service ; homme, c'est à mon tour à te servir.

– Eh bien, monsieur le duc, s'il est vrai que vous vous souveniez de cette nuit passée sous le toit de Guillaume Grinedal, permettez-moi de ne pas vous demander d'autre preuve de votre bienveillance que la vie de M. de Nancrais.

– Encore !

– Toujours ! Je ne veux rien et n'attends rien pour moi ; mais faites que cette rencontre inespérée sauve mon capitaine comme notre première rencontre vous a été de quelque secours. Entre tous les jours de ma vie ce seront deux jours bénis.

M. de Luxembourg tournait et retournait le médaillon entre ses doigts, caressant du regard une image que le couvercle chassé venait de mettre à découvert.

– Tu n'as pas non plus changé, toi, mon ami Jacques, dit-il ; tu es toujours le même garçon fier et résolu. Allons, va. Je ferai pour M. de Nancrais tout ce que les lois militaires me permettront.

Belle-Rose comprit cette fois qu'il n'avait pas à rester davantage ; il s'inclina devant le général et sortit. La Déroute l'attendait au dehors. Aussitôt qu'il reconnut son lieutenant dans la nuit, il courut vers lui.

– C'est vous, enfin ! s'écria-t-il. Voilà une heure que je craignais que vous n'eussiez été rejoindre M. de Nancrais pour ne plus le quitter.

– Eh ! il s'en est fallu d'une étincelle que je ne partisse avant lui !

– Avant ?

– Oui, mais l'étincelle a fait long feu.

– Que Dieu la bénisse ! Et M. de Nancrais ?

– Il n’est pas si mort que tu pensais.

– Vous avez donc vu M. le duc ?

– Je lui ai parlé : c’est un excellent militaire, prompt à la réplique, ferme, décidé, capable de tuer un homme comme un chasseur une alouette, mais au fond doux comme une demoiselle.

– C’est-à-dire qu’on est sûr de tout obtenir à la fin quand il ne vous fait pas sauter la tête au commencement.

– Justement ; tiens, prends ce louis et va boire à sa santé.

– Je vais me griser, lieutenant.

Le lendemain, au point du jour, un officier de la maison du général vint prévenir Belle-Rose qu’il était attendu dans la grande chambre du conseil. Belle-Rose revêtit l’uniforme et partit. Quand il entra dans la salle, le cœur battit à coups redoublés dans sa poitrine. M. le duc de Luxembourg, entouré d’un brillant état-major, était assis dans un grand fauteuil ; parmi les grands officiers de sa suite, plusieurs portaient par-dessus l’habit le cordon des ordres de Sa Majesté.

M. de Luxembourg salua Belle-Rose de la main et lui indiqua une place située de manière à bien voir tout ce qui allait se passer. Sur un signe du général, tout le monde s’assit dans un profond silence, un officier sortit, et un instant après, les portes, ouvertes à deux battants, livrèrent passage à M. de Nancrais, qui entra suivi de deux grenadiers. M. de Nancrais aperçut Belle-Rose, tous deux échangèrent un sourire, l’un d’adieu, l’autre d’espérance ; puis le capitaine s’inclina devant le conseil

et attendit. M. de Luxembourg ôta son chapeau à plumes blanches et se leva.

– Monsieur de Nancrais, dit-il, vous avez hier manqué gravement à la discipline ; vous qui deviez, comme officier, donner l'exemple de la soumission, vous avez désobéi aux ordres de vos supérieurs et mérité, par ce fait, un sévère châtiment : vous êtes déchu et cassé de votre grade. Hier, vous m'avez remis votre épée ; vous devez maintenant perdre vos épaulettes. Messieurs, faites votre devoir.

À ces mots, deux officiers s'approchèrent de M. de Nancrais et lui enlevèrent les insignes de son commandement. M. de Nancrais pâlit légèrement. Belle-Rose, glacé de terreur, n'osait pas faire un seul mouvement.

– Les lois militaires vous condamnent à mort, vous le savez, monsieur, continua le duc de Luxembourg ; n'avez-vous rien à dire pour votre défense ?

– Rien ; votre sentence est juste, et je l'ai méritée. Quand on viole les lois de la discipline ainsi que je l'ai fait, on n'ajoute pas à sa faute une maladresse, celle de rester vivant.

– Allez donc, monsieur.

À ces mots funèbres, Belle-Rose cacha sa tête entre ses mains, de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front. M. de Nancrais fit quelques pas vers la porte ; il allait en franchir le seuil, lorsque la voix du général l'arrêta.

– Approchez, monsieur, dit-il.

M. de Nancrais, surpris, revint prendre sa place au milieu de la salle. Belle-Rose releva la tête.

– Au nom du roi, reprit M. de Luxembourg, et agissant en raison des pouvoirs qui m'ont été conférés, je vous fais remise de la peine de mort.

– Vous me graciez, moi ! s'écria le capitaine en faisant deux pas en avant. Dégradé et vivant ! Mais que voulez-vous donc que je devienne ?

– Écoutez-moi jusqu'au bout, monsieur, et si vous avez à faire quelques réclamations, vous les ferez après.

M. de Nancrais croisa ses bras sur sa poitrine et se tut. Tout le corps de Belle-Rose était penché en avant pour mieux entendre ce qu'allait dire le duc. Celui-ci continua :

– Vous avez été puni pour la faute, monsieur, et c'était justice ; il est équitable maintenant que vous soyez récompensé pour la victoire.

M. de Nancrais tressaillit, et Belle-Rose respira comme un homme qui, après être resté quelque temps sous l'eau, revient à la lumière.

– Vous avez lavé votre faute dans le sang de l'ennemi, la trace en doit être effacée. Au nom du roi, je vous ai retiré l'épée de capitaine ; au nom du roi, je vous rends une épée de colonel. Prenez-la donc, monsieur, et si vous servez toujours dignement votre pays comme vous l'avez fait jusqu'à présent, de nouvelles récompenses ne tarderont pas à vous chercher.

M. le duc de Luxembourg tendit la main à M. de Nancrais. Cet homme fort que l'approche de la mort ne pouvait émouvoir, se troubla comme un enfant aux paroles du général ; il prit l'épée d'une main tremblante, et, sans voix pour le remercier d'une faveur si noblement accordée, il ne put exprimer que par son trouble et son émotion la grandeur de sa reconnaissance.

Les officiers l'entourèrent, et M. de Luxembourg, s'esquivant, s'approcha de Belle-Rose.

– Tu en as appelé du général au colporteur, dit-il, le colporteur s'est souvenu.

Belle-Rose voulut répondre, M. de Luxembourg l'arrêta.

– J'étais ton obligé, lui dit-il avec bonté, j'ai voulu prendre ma revanche : voilà tout ; maintenant, au lieu d'un protecteur, tu en as deux.

Une minute après ce fut au tour de M. de Nancrais.

– Je sais ce que je te dois, dit-il à Belle-Rose ; si tu as perdu un ami en M. d'Assonville, tu as gagné un frère en moi, souviens-t'en.

Une vigoureuse poignée de main termina ce laconique discours, et le nouveau colonel courut se faire reconnaître par son régiment. Comme Belle-Rose rentrait au quartier de sa compagnie, une personne qui en sortait le heurta.

– Cornélius !

– Belle-Rose ! s'écrièrent-ils en même temps, et les deux amis s'embrassèrent.

– C'est un jour heureux, reprit Belle-Rose. Il en est donc encore dans la vie !

– Il en est mille ! répliqua Cornélius, dont le visage rayonnait de bonheur. J'ai vu votre père, le digne Guillaume Grinedal ; il m'appelle son fils ; j'ai vu Pierre, qui veut à toute force être soldat, afin de devenir capitaine ; j'ai là une lettre de Claudine qui me prouve que je suis aimé autant que j'aime, et vous

demandez si, dans la vie, il y a des jours heureux ! Mais elle en est pleine !

Belle-Rose sourit.

– Bah ! continua le jeune enthousiaste, si je rencontre jamais une autre Claudine, je vous la donne, et vous serez de mon avis.

– Nous chercherons, mais en attendant que nous l'ayons trouvée, vous devenez mon frère d'armes.

– Oui, certes ; je suis volontaire, et je prétends bien prendre Bruxelles avec vous.

– Pierre en sera-t-il ?

– Parbleu ! il me suit.

– Déjà !

– Demain il arrive au camp, et le soir même il compte monter sa première garde.

Tout en causant de leurs affaires et de leurs espérances, les deux jeunes gens étaient sortis des lignes. La journée était belle et tiède ; ils poussèrent dans la campagne. Comme ils entraient dans un chemin creux, un coup de fusil retentit à quelque distance, et la balle s'aplatit contre un caillou, à deux pas de Belle-Rose. Cornélius s'élança sur le revers du chemin. Un léger nuage de fumée flottait sur la lisière d'un champ de houblon.

– Oh ! oh ! s'écria-t-il, ce sont des maraudeurs espagnols. Je ne vois plus le camp.

– Reculons alors, répondit Belle-Rose : des épées contre des mousquets, la partie n'est pas égale.

Tous deux rétrogradèrent, observant, l'un à droite, l'autre à gauche, ce qui se passait dans les environs. Ils n'avaient pas fait cinq cents pas, qu'un second coup de feu partit d'un petit bois. La balle cette fois traversa le chapeau de Cornélius.

– Un pouce plus bas, dit Cornélius en saluant l'ennemi invisible, et j'étais mort.

Un nouvel éclair suivit le second, et la balle coupa, sur la poitrine de Belle-Rose, le revers de son habit.

– Parbleu ! dit-il, nous sommes bien sots de rester exposés comme des cibles à leurs coups ; gagnons les blés.

Tous deux s'y jetèrent à l'instant et filèrent dans la direction du camp, dont les premières tentes se voyaient à un mille en avant.

Quelques détonations éclatèrent de distance en distance, mais les balles, chassées au hasard, labouraient les épis sans atteindre les fugitifs.

– Ils nous croient donc bien riches ! dit Cornélius en riant. Vous verrez que ces maraudeurs sont des marchands ruinés par la guerre.

Profitant des haies, des taillis, des sentiers creux, Belle-Rose et Cornélius, le pied leste et l'œil au guet, gagnèrent les abords du camp sans coup férir. La première vedette n'était plus qu'à une centaine de pas, lorsque Belle-Rose, donnant du pied contre une souche, trébucha ; au même instant, deux balles, passant au-dessus de lui, s'enfoncèrent dans le tronc d'un chêne.

– Bienheureuse chute ! dit Belle-Rose, je lui dois la vie.

Quelques soldats accoururent au bruit de ce dernier coup, et Cornélius, mettant l'épée à la main, s'élança vers un champ voisin, d'où s'envolait un flocon de vapeur. Mais déjà les maraudeurs avaient disparu.

– Allons ! dit-il en revenant auprès de Belle-Rose, voilà une guerre où il n'y aura pas grand honneur à vaincre. Quels maladroits !

Ils traversaient le camp lorsque, au détour d'une rue, Cornélius poussa Belle-Rose du coude. – Regardez, lui dit-il. Belle-Rose leva les yeux et vit M. de Villebrais qui passait à cheval.

– Voilà, j'imagine, le capitaine des maraudeurs, reprit Cornélius.

XX

JEU DE CARTES ET JEU DE DÉS

M. de Villebrais venait à peine d'entrer au camp, que le bruit de son arrivée se répandit. Les états-majors des divers régiments qui composaient l'armée s'en émurent, et plusieurs officiers, qui avaient eu connaissance de sa conduite passée à l'égard de Belle-Rose et du meurtre de M. d'Assonville, exprimèrent hautement leur indignation. Tant d'audace les étonnait. Mais M. de Villebrais n'était pas homme à s'effrayer de ces rumeurs, et se sachant appuyé à la cour par un parent qui avait quelque crédit, il croyait pouvoir braver impunément l'opinion de ses pairs. C'était un de ces hommes, et le nombre en est plus considérable qu'on ne pense, qui ont le cœur lâche et l'esprit téméraire. Le soir donc de son arrivée, il se rendit en uniforme dans une auberge où les officiers qui n'étaient pas de service se réunissaient pour causer, boire et jouer. Il y avait, au moment où il entra, nombreuse compagnie. Belle-Rose, introduit par M. de Nancrais, qui s'était plu à le présenter lui-même aux officiers de sa connaissance, recevait partout un accueil qui prouvait tout à la fois l'estime qu'on avait pour sa personne et pour celle du colonel. C'était, parmi ces braves et loyaux jeunes gens, à qui le complimenterait et presserait sa main. M. de Villebrais passa entre les groupes sans paraître voir son rival, et s'avançant vers une table où sept ou huit officiers jouaient au lansquenet, il jeta quelques pièces d'or sur le tapis. Celui qui tenait les cartes leva les yeux et reconnut M. de Villebrais. C'était un vieux capitaine d'artillerie réputé dans tout le régiment pour sa bravoure.

– Je fais dix louis, dit M. de Villebrais.

– Messieurs, je ne fais rien, reprit le capitaine, et lançant le jeu de cartes sur la table, il se retira.

– Monsieur ! s'écria le lieutenant ivre de colère et la main sur la garde de son épée.

Le vieux capitaine s'arrêta une minute, toisa M. de Villebrais des pieds à la tête avec un sourire de mépris, et passa sans répondre. Un jeune mousquetaire noir ramassa les cartes et les battit.

– Faites le jeu, messieurs, dit-il.

Mais, avant de tirer une carte, il repoussa les pièces d'or de M. de Villebrais, et ôtant avec affectation le gant qui les avait touchées, il le jeta dans un coin. M. de Villebrais se mordit les lèvres jusqu'au sang.

– C'est un outrage dont vous me rendrez raison, dit-il d'une voix sourde.

Le mousquetaire se leva et regarda M. de Villebrais comme l'avait fait le vieux capitaine.

– Décidément, dit-il en se retournant vers ses camarades, cette table est placée dans un lieu malpropre : on s'y frotte à de vilaines choses. Messieurs, allons-nous-en.

Un nuage rouge passa devant les yeux de M. de Villebrais. Dans sa fureur aveugle, il voulut saisir un des officiers par le bras. Celui-ci, qui était un cornette de chevau-légers, le repoussa et se mit très gravement à épousseter la manche de son habit. L'élan était donné. Personne ne croyait de sa dignité de faire

autrement que le capitaine d'artillerie, qu'on citait dans l'armée pour sa droiture et sa loyauté.

– Mais qui donc veut se battre de vous tous, lâches ! cria M. de Villebrais.

Un frisson parcourut le cercle des officiers, qui s'agita ; mais un capitaine de grenadiers intervint.

– Je crois qu'il serait à propos de faire bâtonner monsieur, dit-il en désignant du geste la pâle victime ; les valets de l'auberge pourraient nous servir à cet usage ; qu'en pensez-vous ?

– Oui ! oui ! répondirent quelques voix ; appelons les valets !

– Arrêtez ! reprit un lieutenant de canonniers ; ce sont d'honnêtes garçons que ça pourrait compromettre. Des laquais contre un bandit, la partie n'est pas franche. Quittons la place.

Le cercle des officiers se rompit et chacun se dirigea vers la porte. Belle-Rose avait été le témoin muet de cette horrible scène, il en avait froid au cœur. Au moment où il passait devant son ancien lieutenant, M. de Villebrais le reconnut.

– Oh ! s'écria-t-il avec un transport de rage, vous, au moins, tuez-moi ! – Et il tira son épée.

Belle-Rose appuyait déjà la main sur la garde de la sienne, lorsque M. de Nancrais le saisit par le bras.

– Monsieur Grinedal, lui dit-il d'une voix brève, Sa Majesté ne vous a pas donné une épée d'officier pour la salir.

L'épée de Belle-Rose, à demi tirée, rentra dans le fourreau, et tous les officiers sortirent lentement. M. de Villebrais, resté seul, chancela ; l'épée échappa à ses mains défaillantes, une sueur glacée mouilla ses tempes, et il tomba sur le carreau. Une heure après cette scène, le sergent la Déroute entrait dans l'auberge de l'air d'un homme qui a une mission délicate à remplir. Du premier regard il aperçut M. de Villebrais assis sur une chaise, les coudes appuyés contre une table et la tête entre les mains, pâle, morne, défait. L'épée était encore sur le sol. Les chandelles avaient été enlevées ; une seule lampe de fer pendue au plafond éclairait la vaste salle dont les angles reculés se noyaient dans l'obscurité.

La Déroute fit trois pas en avant, et, ôtant son chapeau, s'inclina légèrement.

– Monsieur de Villebrais ? dit-il.

M. de Villebrais tressaillit comme un homme qu'on tire violemment d'un profond sommeil. Il releva sa tête bouleversée par la rage impuissante et l'humiliation, et regardant un instant la Déroute aux clartés rougeâtres de la lampe, il le reconnut.

– Oh ! fit-il, c'est un cartel que tu m'apportes ?

– Non, monsieur, c'est un ordre.

– Un ordre !

– Et c'est moi que messieurs les officiers du régiment ont choisi pour vous le signifier.

– Toi ! insolent !

Et M. de Villebrais, dans un accès de colère folle, sauta sur son épée, et la saisissant par le fer, en leva la lourde garde sur la

tête de la Déroute ; mais la Déroute, se jetant en arrière, prit à sa ceinture un pistolet dont il tourna le canon vers M. de Villebrais.

– Jouons franc jeu, monsieur, lui dit-il de cet air bonhomme qu'il avait toujours ; vous n'êtes plus mon officier : je vous jure donc que si vous faites un pas, si vous me touchez, je vous casse la tête.

M. de Villebrais lança son épée contre le mur de la salle avec tant de violence, que la lame vola en éclats.

– Monsieur, reprit le sergent en repassant le pistolet à sa ceinture, vous êtes prévenu de la part de messieurs les officiers du régiment où vous avez servi en qualité de lieutenant, que si vous avez l'audace de vous présenter demain au quartier ou à la parade, ils seront contraints de vous châtier du plat de leur épée, à la face de l'armée. Tous m'ont requis pour vous signifier la même condamnation. En conséquence, vous êtes sommé de partir sur l'heure, à moins qu'il ne vous plaise de subir ce traitement, et d'être ensuite livré au prévôt, sous la prévention du crime d'assassinat. J'ai dit.

La Déroute remit son chapeau, qu'il assura d'un coup de poing, et sortit. M. de Villebrais ne remua pas. Il était comme un homme frappé d'un coup de foudre. Ainsi le calice de l'humiliation et de la honte avait été vidé sur sa tête jusqu'à la dernière goutte. Il resta une heure silencieux et frissonnant de la tête aux pieds, puis il se leva plus pâle qu'un cadavre et le regard plein d'éclairs. Il arracha ses épaulettes et les jeta au loin, coupa avec un couteau les fleurs de lis d'or cousues à son habit, déchira la cocarde blanche attachée à son chapeau et la broya sous ses pieds, ramassa, au pied du mur où elle gisait, la garde de son épée brisée, en passa le tronçon dans le fourreau et s'éloigna. Une heure après, un homme à cheval sortait du camp. Lorsqu'il fut parvenu à quelque distance, il arrêta son cheval sur

un monticule et se tourna du côté des lignes qu'il venait d'abandonner. Mille flammes rayonnaient dans l'espace, où retentissait incessamment le cri des sentinelles. M. de Villebrais, – car c'était lui, – écarta son manteau, et, debout sur ses étriers, contempla la ville de guerre où flottait le drapeau de la France. Son bras s'agita un instant dressé vers le ciel, dont il semblait appeler les terribles malédictions. Un dernier cri sortit de ses lèvres toutes frémissantes de haine. – Vengeance ! dit-il. – Et poussant son cheval du côté des frontières de la Belgique, il disparut dans les ténèbres. À trois lieues en avant étincelaient les premiers feux des lignes ennemies. Arrêté par les sentinelles espagnoles, M. de Villebrais demanda à l'officier qui commandait le poste de le conduire auprès du général. Un instant après, M. de Villebrais, guidé par l'officier lui-même, arrivait à la tente du duc de Castel-Rodrigo, gouverneur de la Belgique pour le roi d'Espagne. Le duc de Castel-Rodrigo était assis devant une table chargée de cartes et de plans géographiques. Des aides de camp, bottés et éperonnés, dormaient dans les coins de la tente.

– Qu'est-ce encore ? s'écria le duc au bruit que firent les sentinelles en portant les armes.

– Je vous amène un étranger, un militaire, mon général, qui désire vous parler, répondit l'officier.

Le duc regarda M. de Villebrais.

– Vous êtes Français, monsieur, lui dit-il.

– Oui, général.

– D'où venez-vous ?

– De là-bas ! fit le lieutenant en tournant son pouce par-dessus son épaule du côté du camp français.

– Du camp français ! s'écria le duc.

– Oui, général.

– Et que voulez-vous ?

– Je viens vous offrir mon épée et mon bras.

– Ah ! fit le duc avec un geste où il y avait autant de surprise que de mépris. C'est-à-dire, reprit-il après un court silence, que vous venez en déserteur ?

– Je viens en homme qui veut se venger.

– Fort bien, monsieur. Ainsi, vous avez une insulte grave à punir ?

– Voyez ! s'écria M. de Villebrais en tirant le tronçon de son épée du fourreau ; j'ai brisé cette épée, mais je clouerai une autre lame à cette garde, et j'en frapperai ceux qui m'ont frappé.

– Ainsi l'on peut compter sur vous si l'on vous accueille ?

– On peut compter sur moi si l'on m'accorde ce que je demande.

– Que vous faut-il ?

– Quelques hommes déterminés et le droit de les mener partout où je voudrai, de jour et de nuit.

– Vous les aurez, et vous aurez le laissez-passer.

– Alors je suis à vous.

Le duc de Castel-Rodrigo prit une plume sur la table, écrivit quelques mots et remit le papier au lieutenant.

– Voici l'ordre, monsieur ; maintenant répondez ; mais songez-y : aussi bien j'ai consenti à faire ce que vous m'avez demandé, aussi bien je vous ferais pendre si vous me trompiez.

– Alors je n'ai rien à craindre ; parlez.

– Le roi Louis XIV est-il arrivé à Charleroi ?

– Il arrivera demain au camp.

– A-t-il le projet de quitter les bords de la Sambre et de pousser en avant ?

– On croit que l'armée abandonnera son campement et envahira les pays espagnols, qu'elle a l'ordre de conquérir.

– Nous avons là les places de Douai, de Mons, de Tournai, de Maubeuge, du Quesnoy.

– Ces places tiendront trois jours et seront prises.

– Monsieur, fit le duc, oubliez-vous que vous parlez au gouverneur de la province ?

– Je n'oublie rien ; vous m'interrogez, je réponds.

– Si vous croyez si fort au succès des armes françaises, qu'êtes-vous donc venu chercher parmi nous ?

– Je vous l'ai dit : la vengeance.

– C'est bien, monsieur, retirez-vous ; quand j'aurai besoin de vos services, vous serez prévenu.

Quand ils furent sortis, M. de Villebrais se tourna vers l'officier qui l'accompagnait.

– Avez-vous, monsieur, lui dit-il, dans quelque régiment de l'armée, de ces hommes qui ne reculent devant aucune entreprise et savent tout risquer dans l'espoir d'un gain honnête ?

– Nous avons malheureusement trop de ces hommes-là. Vous cherchez des soldats, vous trouverez des bandits.

– Voudriez-vous, monsieur, me conduire au quartier de ces gens-là ?

– C'est ici, derrière ce bouquet de frênes. Ils servent dans le corps de M. le duc d'Ascot.

L'officier pressa le pas.

– Voilà, monsieur, dit-il en s'arrêtant derrière les frênes, et du doigt il lui montra une ligne de tentes où, malgré l'heure avancée de la nuit, retentissait un bruit confus de chants et de cris.

Autour des tentes, éclairées par des chandelles fichées au bout des fusils, on voyait un grand nombre de soldats qui jouaient aux dés sur la peau des tambours ; d'autres dormaient çà et là, d'autres buvaient, d'autres encore se querellaient. Les bouteilles vides volaient en pièces, les joueurs juraient ; les plus irascibles soutenaient leur opinion le pistolet au poing ; les femmes allaient et venaient, s'arrêtant aux endroits où l'argent sonnait ; il y avait dans un coin un soldat qui râlait, la gorge ouverte, et près de lui deux cuirassiers qui vidaient sa bourse.

– Il y a là des hommes de tous les pays, dit l'officier à M. de Villebrais ; le moindre d'entre eux a déserté cinq fois : j'imagine qu'ils s'entendront avec vous.

M. de Villebrais jeta un regard froid sur l'Espagnol.

– C'est ce dont je vais m'assurer, dit-il, et il s'avança vers le premier groupe.

Cinq ou six soldats accroupis par terre agitaient un vieux cornet noirci par l'usage : les dés sonnaient en roulant sur les tambours.

L'un d'eux, qui avait perdu, chiffonnait sa moustache d'une main et fouillait de l'autre dans sa poche.

– Voilà cinq ducats ! dit celui qui avait gagné, qui les veut ?

– Voilà mon sabre pour cinq ducats, dit celui qui avait perdu, et, dégrafant le ceinturon, il le jeta sur le tambour.

– Ton sabre ! il en vaut deux à peine ; la lame est de fer et la poignée de cuivre.

– Eh bien ! voilà mes pistolets ! dit le soldat ; des pistolets qui ont tué dix catholiques et dix huguenots.

La main de M. de Villebrais se posa sur le bras du parieur.

– Je prends le sabre pour dix ducats, et j'en donne dix encore pour le bras qui le tient, dit-il.

– C'est dit ! s'écria le soldat en voyant briller l'argent sur le tambour. Eh ! Conrad ! joue donc !

Conrad jeta les dés et perdit ; au troisième coup il n'avait plus rien.

– Mon officier, dit-il à M. de Villebrais, qui les regardait faire les bras croisés sur la poitrine, j'ai, moi aussi, un sabre et une main, en voulez-vous ?

– Voilà vingt ducats.

– Marché conclu, dit Conrad en serrant l'argent dans ses poches.

– Conrad, s'écria brusquement un nouveau venu qui portait l'uniforme des hussards, Jeanne la blonde a fantaisie d'un collier avec sa croix d'or ; je n'ai plus que mon cheval, le veux-tu ?

– Je prends le cheval et te le donne, fit M. de Villebrais.

– À moi l'argent et le cheval ? reprit le hussard en comptant ses pièces d'or.

– À toi, mais à une condition.

– Rien qu'une ? c'est trop peu pour n'être pas beaucoup.

– C'est tout : le cheval et l'homme me suivront partout où j'irai.

– Ils sont prêts.

Au bout d'un quart d'heure M. de Villebrais avait recruté sa bande. Comme elle se disposait à partir, un brigadier intervint. C'était un homme balafré, grisonnant et d'aspect farouche.

– Eh ! dit-il, n'êtes-vous point enrôlés au service de M. le duc d'Ascot, notre général ? Lui seul peut vous donner permission de quitter le régiment.

– Lui ou celui qui commande à toute la province, répliqua M. de Villebrais en présentant au sous-officier l'ordre du gouverneur.

Le brigadier déchiffra le papier à la clarté d'une chandelle.

– Un ordre et un laissez-passer ! murmura-t-il entre ses dents. Excusez-moi, mon officier ; c'était l'amour de la discipline qui me faisait parler.

– Eh ! l'homme à la discipline, reprit M. de Villebrais, n'irez-vous point aussi pour l'amour des pistoles où vont ces braves ?

Le brigadier, qu'on appelait Burk, boucla son ceinturon, prit sa pique et suivit le lieutenant sans répondre. Il y avait dans la petite troupe que M. de Villebrais conduisit au logement qui lui fut assigné, un Lorrain, deux Wallons, un Franc-Comtois, un Piémontais, deux Suisses, deux Hollandais du pays de Gueldres, et un Bavarois, qui était le brigadier. M. de Villebrais rangea ses nouveaux acolytes autour de lui et les examina attentivement.

– Vous avez, leur dit-il un moment après, une demi-pistole de paye par jour et une pistole entière les jours d'expédition.

– Bravo ! dit le Piémontais.

– Le service de nuit se payera double.

– Bon ! fit le Franc-Comtois, je dormirai le jour.

– Au premier mot, il faut être prêt ; au premier signe, il faut partir ; au premier ordre, il faut tuer.

– Si c'est la consigne, c'est fait, dit le brigadier.

– Allez, maintenant ; toi, Conrad, reste.

La troupe disparut, et Conrad s'assit dans un coin, tandis que M. de Villebrais fouillait dans sa valise.

– Écoute, reprit le lieutenant, qui venait de tirer un papier de la valise, et retiens bien tout ce que je vais te dire.

– J'écoute et je retiendrai, dit le Lorrain.

– Tu partiras au point du jour pour le camp français. C'est ton affaire d'y pénétrer.

– J'y pénétrerai.

– Tu t'informeras du quartier de l'artillerie et tu t'y rendras sur-le-champ. Il te sera facile de découvrir le logement d'un lieutenant nommé Grinedal ; les soldats le connaissent sous le nom de Belle-Rose.

– Je le trouverai.

– Tu lui remettras cette lettre. Elle est, comme tu peux voir, sous enveloppe et sans adresse ; cette lettre a été écrite par une femme.

– Parole de femme, glu pour les hommes !

– Justement. Tu diras à Belle-Rose que la personne qui t'a remis cette lettre l'attend à deux lieues du camp, derrière Morlanwels, près d'un bois que tu dois connaître.

– Je le connais. C’est un endroit merveilleux pour les embuscades.

– C’est ce que j’ai pensé hier en m’y promenant. Tu t’arrangeras pour que le lieutenant Grinedal te suive en ce bois.

– Il m’y suivra.

– Dans ce cas, tu auras vingt louis.

– Ils sont gagnés.

– Très bien. Un mot encore. Si tu te laisses soupçonner, tu es pendu.

– Ma mère, qui était un peu sorcière, m’a toujours prédit que je mourrais dans l’eau. Vous voyez bien que je n’ai rien à craindre.

– Va donc. Voici la lettre.

– Est-ce tout ?

– Tout ; le reste me regarde.

Au point du jour, Conrad partit. C’était un homme accoutumé aux aventures périlleuses, et qui avait eu tant de fois affaire aux prévôts, qu’il ne redoutait plus rien. Il avait le pied leste, l’œil vif, la main souple et la langue adroite. Il s’était pour la circonstance revêtu d’un habit de paysan sous lequel, à tout hasard, il avait glissé un poignard et deux pistolets. Au moment où il apercevait les premières tentes de l’armée, un coup de canon retentit. Au même instant les clairons sonnèrent, les tambours battirent aux champs, et mille cris s’élevèrent du camp. Conrad s’arrêta. On voyait, dans les longues rues de cette ville

de toile, s'agiter une foule d'officiers ; des gentilshommes couraient au galop distribuant des ordres de tous côtés ; les régiments prenaient les armes et les drapeaux flottaient au vent.

– Toute l'armée est debout : quand tout le monde regarde, personne n'y voit, dit Conrad, et il s'achemina d'un pas délibéré vers le camp.

Au moment où il franchissait les palissades du côté de la frontière, Sa Majesté Louis XIV entrait dans le camp du côté de Charleroi.

XXI

LE BIEN ET LE MAL

C'était vers la fin du mois de mai. Louis XIV, accompagné de Monsieur, venait de prendre le commandement suprême des troupes réunies en Flandre. Il voulait voir, et bien plus encore se faire voir. Toute sa maison l'avait suivi, les compagnies des gardes du corps et les mousquetaires, et il n'était pas un seul gentilhomme en France qui n'eût tenu à honneur de combattre sous ses yeux. Tous les fils des meilleures maisons qui n'avaient point de grade dans l'armée étaient partis en qualité de volontaires, et c'était partout un flot de magnifiques cavaliers qui appelaient la bataille de tous leurs vœux. L'entrée du roi au camp fut saluée de mille acclamations. Les soldats portaient leurs chapeaux au bout des fusils, et le cri de : Vive le roi ! roulait comme un tonnerre de Pandelon à Marsenal. Tous les régiments étaient sous les armes, et mille pavillons flottaient sur les tentes. Quand le roi approcha du Châtelet, où était casernée l'artillerie, Belle-Rose sentit son cœur battre à coups pressés. Il n'avait jamais vu le roi, et le roi, à cette époque, était tout. C'était Dieu sur le trône de France. Toute grâce émanait de lui, et sa grande renommée lui faisait une auréole qui éblouissait. On le savait maître de la paix et de la guerre ; la Hollande, comme une victime vouée à sa colère, frémissait à chacun de ses pas ; l'Espagne était toute saignante des blessures qu'il lui avait faites ; l'empire d'Allemagne s'épouvantait de son ambition. Il était au milieu de l'Europe comme une torche ou comme un phare, splendide dans le repos, terrible dans l'agitation. Maître de lui autant que des autres, Louis XIV avait d'ailleurs ce grand air royal qui frappait tout à la fois de crainte et de respect. On

sentait, rien qu'à le voir, que celui-là était le souverain. Au moment où Belle-Rose découvrit au-dessus de toutes les têtes les plumes blanches qui chargeaient le chapeau du roi, il ne put se défendre, malgré la consigne, de s'élancer en avant. Derrière Louis XIV se pressait la fleur de la noblesse de France ; on voyait aux premiers rangs les plus fameux capitaines de l'époque, les gentilshommes les plus illustres par leur naissance ou leur mérite. Le roi marchait lentement ; il avait cet aspect imposant, fier, un peu hautain, que lui ont conservé les portraits de Mignard et de Van der Meulen ; il saluait les drapeaux des régiments qui s'inclinaient sur son front et répondait par un signe de la main aux clameurs d'enthousiasme que sa présence soulevait. En le voyant si jeune encore, si beau, si puissant déjà, en se trouvant, lui, parti de si bas, près de ce monarque qui était si haut, ébloui par ce cortège étincelant où tous les vieillards étaient célèbres et tous les jeunes gens en passe de le devenir, Belle-Rose brandit son épée et cria d'une voix tonnante : Vive le roi ! À ce cri, parti du cœur, à la vue de ce visage rayonnant et loyal, Louis XIV sourit et salua le soldat enthousiaste. Quand Belle-Rose releva sa tête inclinée sous la majesté royale, Louis XIV était passé. Trois heures après, le roi, accompagné des principaux officiers de l'armée, se dirigea vers une chapelle qui se trouvait à Marchienne-au-Pont, où était situé son quartier. Tous les gouverneurs des places voisines s'étaient rendus au camp, aussi bien pour recevoir les ordres du roi que pour lui présenter leurs hommages ; son cortège était grossi de leur suite, où l'on remarquait bon nombre de dames appartenant à la noblesse des Trois-Évêchés, de la Picardie et de l'Artois. Leur présence donnait plus d'éclat à ces fêtes militaires et mêlait les prestiges de la galanterie à tout cet appareil guerrier. Le régiment de M. de Nancrais avait été désigné pour former la haie, conjointement avec la maison du roi et les régiments de Crussol et de la marine. Belle-Rose était à son rang. Derrière le roi, parmi les femmes de la cour, l'une d'elle attirait tous les regards.

– Qu'elle est belle ! disait un cornette du régiment de Crussol qui se penchait en avant pour la mieux voir.

– Vrai Dieu ! reprit un autre officier, pour cette femme je donnerais ma vie et ma maîtresse !

– Cette femme ? ajouta un troisième, dites donc cette déesse !

Belle-Rose, à son tour, regarda du côté des dames ; un éclair sembla passer devant ses yeux éblouis ; son cœur cessa de battre, et il devint pâle comme un mort.

Mme de Châteaufort, fière et superbe comme la Diane chasseresse, marchait au milieu du groupe. Elle avait toujours cette beauté splendide qui lui donnait l'aspect d'une reine. Ses yeux étincelants et sa lèvre dédaigneuse attiraient et repoussaient en même temps l'admiration. Cependant un voile indéfinissable de mélancolie adoucissait l'expression un peu hautaine de son visage, où l'on voyait flotter les ombres d'une pensée amère et désolée. En ce moment elle leva les yeux : Belle-Rose était debout devant elle. Les lèvres rouges de Geneviève blanchirent, ses longs cils tremblants s'abaissèrent ; elle chancela. Mais vingt rivales étaient autour d'elle qui l'observaient ; elle redressa son front plus pur que le marbre, et passa. Belle-Rose palpitait encore sous ce regard humide plein d'amour et de prière, lorsqu'une autre secousse vint ébranler son cœur. Suzanne suivait Geneviève. Un cri faillit s'échapper de la bouche du jeune officier ; il voulut courir vers elle, mais une force invincible le retint à sa place ; Suzanne semblait ne pas l'avoir vu, et cependant ses paupières et ses lèvres tremblaient ; son profil n'avait rien perdu de son angélique pureté, mais elle était pâle et résignée comme la fille de Jephté. Mme d'Albergotti portait à la main une fleur ; en inclinant son front elle l'effleura de sa bouche, et la rose tomba. Elle voulut se baisser pour la ramasser dans l'herbe, où elle rayonnait comme une étoile odorante, mais elle rencontra le

regard de Belle-Rose si tendre et si triste qu'elle hésita ; elle fit un pas, puis deux, et s'éloigna pressant sous ses deux mains ensemble son cœur qui battait à l'étouffer. Une seconde après, la fleur s'était fanée sous les baisers de Belle-Rose. Si rapide qu'eût été ce mouvement, il ne put échapper à Mme de Châteaufort ; elle le vit, regarda la femme qui passait la tête penchée, et son cœur lui dit que c'était là cette mystérieuse Suzanne dont le nom l'avait fait si souvent tressaillir au chevet de Belle-Rose. La présence de Suzanne au camp s'expliquait par la nomination de M. d'Albergotti au gouvernement de Charleroi. Quant à Geneviève, elle avait suivi le duc son mari, qu'une intrigue de cour avait depuis peu dépouillé de son gouvernement, et qui était accouru pour s'expliquer sur la cause de son rappel. Après la messe et les prières offertes au Dieu des armées, le roi se retira dans son quartier ; les troupes se dispersèrent, et Belle-Rose, qui n'avait qu'une pensée et qu'un vœu, se dirigea vers le logis de Suzanne. Sa main, cachée sous son habit, broyait la fleur contre sa poitrine ; elle avait une odeur pénétrante qui l'enivrait, et ses pétales embaumées étaient comme du fer chaud qui le brûlait. Le logis de Mme d'Albergotti était tout auprès de Coulé, dans un lieu qui pouvait passer pour solitaire. On n'y voyait que six compagnies de dragons. Belle-Rose tourna le long d'une haie qui défendait l'approche de la maison et poussa une petite porte à claire-voie, qui fermait l'entrée du jardin. Un éclat de rire à demi retenu l'arrêta. Le jardin semblait désert comme le logis, il fit encore un pas, et ce fut un autre éclat de rire qui retentit ; on ne voyait personne, mais les branches d'un sureau fleuri s'agitèrent devant lui, et derrière le feuillage tremblant il découvrit le frais visage d'une jeune fille qui souriait.

– Claudine ! s'écria-t-il, et ses bras étendus écartèrent le rempart léger qui le séparait de sa sœur.

Il avait d'abord aperçu Claudine ; il vit ensuite Cornélius.

– Tous deux ensemble, leur dit-il ; ma sœur et mon frère !

À ces mots qui les unissaient dans la pensée de Belle-Rose, Claudine rougit.

– Oh ! fit-elle avec un sourire sur les lèvres et les yeux baissés, il y a à peine deux minutes que M. Hoghart s'est présenté chez nous.

– Ton souvenir retarde peut-être un peu, reprit Belle-Rose ; mais c'est une douce erreur dont le bonheur seul a le privilège.

Cornélius tendit la main au jeune lieutenant.

– Je ne vous quitte plus, lui dit-il ; nos deux rois sont alliés et nos mains sont unies. Ma place est ici. Soldat, je me battrai comme un soldat.

Mais Belle-Rose avait dans ce moment tout l'égoïsme de l'amour ; lui aussi voulait un peu de cette joie que savouraient Claudine et Cornélius. Comme ces talismans qui allument la fièvre au cœur de ceux qui les touchent, la rose de Suzanne avait irrité son ardeur toujours contenue et toujours vivace.

– Claudine, dit-il tout bas à sa sœur, Mme d'Albergotti est-elle ici ?

À ce nom, le visage de Claudine se rembrunit.

– Oui, dit-elle.

– Puis-je la voir, lui parler ?

Claudine secoua la tête.

– Une heure, une minute, un instant ! reprit Belle-Rose avec l'aveugle obstination de l'amour.

Claudine froissa ses mains l'une contre l'autre.

– Frère, dit-elle, c'est une mauvaise pensée ; mais il ne sera pas dit que je t'aurai rien refusé le jour où tu m'es rendu. Attends ici.

Et, plus légère qu'un oiseau, Claudine s'élança vers la maison. Cornélius, avec une réserve naturelle aux gens de sa nation, s'était retiré à l'écart. Belle-Rose s'appuya contre un arbre et ferma les yeux. Ce jardin, ces arbres, ces fleurs, cette petite maison, ces insectes bourdonnants, Claudine qu'il venait d'embrasser, Suzanne qui était si proche de lui qu'un pan de gazon l'en séparait à peine, tout lui rappelait son enfance et le logis de Saint-Omer. Au bout de cinq minutes, le temps de revoir toute une vie à la lueur d'un souvenir, Claudine revint. Elle était très pâle et tenait une lettre à la main. À la vue de cette lettre, Belle-Rose perdit toute espérance.

– Elle ne veut pas ? dit-il.

– Lis, répondit Claudine, et, tendant la lettre à son frère, elle détourna la tête pour cacher une larme qui roulait dans ses yeux.

Belle-Rose rompit le cachet et lut. Il voyait comme au travers d'un nuage.

« Il y a près d'un quart d'heure que je vous vois, mon ami, disait la lettre ; avant que vous fussiez entré au jardin, mon cœur s'était empli du bruit de vos pas. J'ai couru à la porte, entraînée par un élan irrésistible ; une puissance inconnue m'a clouée sur le seuil. Je suis restée là, immobile, haletante, ne vous voyant plus et tout émue du son de votre voix. Depuis que

je vous ai rencontré sur le chemin de la chapelle, je suis comme une folle. Quelles prières ai-je adressées à Dieu ! Ai-je prié seulement ? Toute ma force s'en est allée comme l'eau d'un vase qu'on renverse, et c'est alors que votre sœur est venue, tremblante et désolée, me dire que vous attendiez un mot qui vous rappelât à moi ! Ce mot, vous l'avouerai-je, mon ami, vingt fois ma bouche l'a prononcé. C'était moins une parole qu'un soupir, moins un soupir qu'une effusion du cœur ! Et maintenant j'hésite ! Oh ! je n'hésite même pas. Non, mon ami, non, vous ne pouvez, vous ne devez pas me revoir. Votre souffrance ne vous dit-elle pas la mienne ? Tenez, Jacques, si vous entriez, si je vous entendais ici, près de moi, si votre voix me suppliait, oh ! je le sens, ma force épuisée ne combattrait même plus ; pour vous consoler, je me perdrais... Dites, Jacques, dites, le voulez-vous ? Que votre courage vienne en aide au mien ; mais ne m'accusez pas dans votre douleur. Vous avez l'éclat des armes, le bruit de la guerre pour oublier ; moi, je n'ai rien, rien que la prière. Voudriez-vous donc m'enlever le seul asile où mon âme puisse encore se réfugier ? Faites un pas, venez, et je suis sans défense, et quand vous me quitterez, heureux de m'avoir revue, moi, je mourrai.

« SUZANNE. »

À cette lecture, le cœur de Belle-Rose se brisa ; il pressa la lettre contre ses lèvres et recula.

– Si frêle de corps et si forte d'âme ! murmura-t-il.

Claudine passa ses bras autour du cou de son frère et l'entraîna.

– Viens, lui dit-elle, viens.

Comme ils venaient de franchir la petite porte du jardin, un officier supérieur se présenta devant eux. C'était un homme déjà

vieux, mais qui le paraissait encore davantage à cause de sa taille un peu voûtée et de la difficulté qu'il éprouvait à marcher.

– Bonjour, mon enfant, dit-il à Claudine d'un air doux, et il salua les deux jeunes gens.

Mais en passant devant Belle-Rose, il le regarda avec une expression si singulière, que celui-ci ne put s'empêcher de baisser les yeux ; il lui semblait que ce regard à la fois triste et doux fouillait dans son cœur et en éclairait les plus secrètes pensées. Après un court instant donné à cette muette observation, le vieil officier entra dans le jardin. Il venait de disparaître derrière les arbres, que Belle-Rose voyait encore son visage, où s'alliaient si bien la souffrance du corps et la sérénité de l'esprit. Belle-Rose se tourna vers Claudine comme pour l'interroger.

– C'est M. d'Albergotti, dit-elle.

Et aussitôt elle ajouta pour dissiper une triste préoccupation :

– Une grande joie t'est réservée, mon frère ; cette joie, tu vas la goûter.

– Qu'est-ce ? fit Belle-Rose, dont la pensée était ailleurs.

– Oui, mon ami, tu vas revoir l'honnête et vieux fauconnier que j'ai conduit de Saint-Omer au camp, dit Cornélius.

Belle-Rose embrassa Cornélius.

– Le vieux Grinedal et Pierre ! reprit-il, mais où sont-ils donc ?

– Au quartier de l'artillerie.

Belle-Rose prit en courant de ce côté-là, suivi de loin par Claudine et Cornélius. Le fauconnier et son jeune fils étaient tout fiers d'avoir un officier dans leur famille. Ils l'attendaient depuis le matin, et du plus loin qu'ils le virent, chacun d'eux lui tendit les bras.

– Je t'amène une recrue, dit le vieux Grinedal à Jacques, après l'effusion des premiers embrassements.

– Pierre, j'imagine, dit Jacques en souriant à son frère.

– Lui-même ; il veut à son tour devenir officier du roi.

– Eh bien ! dit Belle-Rose, qu'il prenne un mousquet : le mousquet conduit à l'épée.

M. de Nancrais, toujours prévenant dans sa rudesse, avait chargé la Déroute de dire à son lieutenant qu'il pouvait s'absenter du quartier jusqu'à la nuit.

– La discipline et la famille ne vont pas bien ensemble, avait-il dit ; qu'il soit aujourd'hui tout à l'une pour être demain tout à l'autre.

Tandis que Belle-Rose, en compagnie de son père, de Cornélius, de Claudine et de Pierre, allait chercher un peu de silence et de repos dans quelque village voisin, le Lorrain rôdait dans le camp. L'entreprise n'était point aussi aisée qu'il l'avait cru d'abord. L'arrivée de Louis XIV avait excité dans le camp un tel tumulte et un tel mouvement, que le Lorrain n'avait pas pu trouver l'occasion de s'approcher de Belle-Rose. D'un autre côté, Conrad avait, tout en explorant les lieux, reconnu un sergent du régiment de Rambure, dans la compagnie duquel il avait servi. La découverte du Lorrain entraînait sa pendaison. Il commença donc par battre en retraite, mais il n'était pas homme à renoncer pour un si mince danger à la mission que

M. de Villebrais lui avait confiée. Après avoir pris une connaissance exacte des localités, le Lorrain s'éloigna, monta sur un cheval qu'il avait à tout événement caché dans un fourré, et poussa jusqu'au bois de Morlanwels, où il prévint M. de Villebrais du retard qu'éprouvait son honnête expédition.

– C'est partie remise, lui dit-il en finissant.

– Tant pis pour toi, répondit l'officier. La récompense aussi est remise. Tu n'auras rien aujourd'hui.

– C'est autant de perdu.

– Mais tu auras vingt louis demain, si tu réussis.

– Alors, c'est regagné.

Conrad remonta sur sa bête, joua de l'éperon et se jeta dans un ravin proche du camp, où il s'établit pour la nuit. Il voulait être de bonne heure en mesure de profiter des circonstances.

Vers neuf heures, Belle-Rose s'étant séparé de son père, à qui Claudine avait offert un asile dans la maison de Mme d'Albergotti, regagna son quartier. La Déroute, qui, malgré son grade, s'était institué le planton régulier du lieutenant, allait et venait devant sa tente.

– Mon lieutenant, dit-il à Belle-Rose, attendiez-vous quelqu'un ce soir ?

– Non.

– Alors, c'est que quelqu'un vous attendait, sans doute.

– Que veux-tu dire ?

– C’est fort simple. Un jeune homme, un enfant, ma foi, quelque page, j’imagine, est venu, il y a une demi-heure, s’informer si vous étiez chez vous. Sur ma réponse négative, il m’a demandé s’il pouvait vous attendre : c’est pour une chose d’importance, a-t-il ajouté.

– Et que lui as-tu répondu ?

– Qu’il était parfaitement le maître de vous attendre jusqu’à demain, si ça lui plaisait. Je n’avais pas fini qu’il était déjà dans votre tente.

– Dans ma tente ?

– Où il est encore.

Belle-Rose écarta la toile qui fermait l’entrée. Au bruit de son arrivée, le page, qui était assis sur un coffre, la tête entre les mains, se releva. C’était Geneviève de Châteaufort.

XXII

LA CONFESSION D'UNE MADELEINE

À la vue de la duchesse, Belle-Rose se pencha vers l'ouverture.

– La Déroute, dit-il, reste là, et qui que ce soit qui vienne, ne laisse entrer personne.

– Bien ! dit le sergent. – Et il s'assit au clair de la lune, sur le tronc d'un arbre, sa pique entre les genoux.

Quand la portière se fut abaissée, Belle-Rose s'avança vers Mme de Châteaufort, qui tremblait de tous ses membres.

– Qu'êtes-vous venue faire ici, madame, et que me voulez-vous ? lui dit-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme et qui tremblait.

– Je viens, dit-elle, comme un coupable devant son juge. Oh ! reprit-elle au geste de Belle-Rose, ne me repoussez pas ; si votre cœur m'a condamnée, au moins devez-vous m'entendre.

– Et qu'avez-vous à m'apprendre que je ne sache déjà, madame ?

– Toute la vérité ; je vous parlerai comme une pénitente parle au confessionnal de Dieu. Par pitié, écoutez-moi ! Ce n'est plus au nom de votre amour que je vous invoque, ajouta-t-elle

d'une voix étranglée par la crainte, c'est au nom de la justice. Les condamnés n'ont-ils pas le droit de se défendre ?

Geneviève tremblait si fort, qu'elle dut s'appuyer contre un des piquets de la tente pour ne pas tomber. Le désordre et la douleur de cette femme, jadis si fière, touchèrent Belle-Rose.

– Vous le voulez ? dit-il, parlez donc. Aussi bien, moi aussi, j'ai une mission à remplir auprès de vous, et puisque vous courez au-devant de cette épreuve, je la remplirai.

– Écoutez-moi d'abord, vous me tuerez après, si c'est votre volonté, dit Geneviève.

– Prenez garde, madame, ce n'est point ici une vaine menace. Vous avez un compte terrible à rendre, peut-être allez-vous me contraindre à venger un mort !

– Le venger ? Oh ! fit-elle, vous ne le vengeriez pas en me tuant !

L'expression du regard et de la voix était si déchirante, le sens de ces paroles était si clair, que Belle-Rose se sentit remué jusqu'au fond du cœur.

– Parlez ! lui dit-il, parlez ! Vous savez bien que, quoi qu'il arrive, ce n'est pas moi qui peux vous punir !

Mme de Châteaufort prit silencieusement la main de Belle-Rose et la porta à ses lèvres. Ce baiser muet glissa comme une flamme dans les veines du jeune officier. Il sentit son courage mollir, et dégageant sa main de l'étreinte de Geneviève, il lui fit signe de s'asseoir. Geneviève s'assit ; sa tête était pâle et désespérée comme le visage de marbre de Niobé ; sa respiration était oppressée, et malgré la chaleur précoce de la saison, ses dents claquaient.

– Renoncez à cette explication, lui dit Belle-Rose ; je n'ai qu'une question, une seule à vous adresser. Votre réponse suffira.

– Vous ne saurez rien, ou vous saurez tout, reprit la duchesse avec fermeté. Vous êtes mon juge et mon maître ; écoutez-moi.

Belle-Rose connaissait trop bien Mme de Châteaufort pour se méprendre à l'accent de sa voix. Jusque dans la soumission de cette femme il y avait de la reine qui veut et sait se faire obéir. Il se tut et attendit.

– J'avais quinze ans, reprit-elle, quand je vis M. d'Assonville pour la première fois. Les guerres de la Fronde ensanglantaient alors la France. J'habitais avec ma mère, une Espagnole alliée à la famille des Médina, un château voisin d'Écouen.

– Je le connais, dit Belle-Rose.

– Un soir que je me promenais seule dans le parc, j'entendis le bruit d'une mousquetade aux environs ; la peur me prit, et je me mis à courir dans la direction du château. Tout à coup, au détour d'une allée, un officier se présente à moi ; il était pâle, effaré, sanglant. – Sauvez-moi, me dit-il d'une voix éteinte, et il roula au pied d'un arbre. – On entendait le piétinement d'une troupe de cavaliers à peu de distance. Je m'élançai vers la petite porte du parc ; mais il n'était plus temps, le chef de la bande m'aperçut.

– N'avez-vous pas vu ici un officier ? dit-il.

Dieu m'inspira le courage de mentir.

– Non, répondis-je résolument. J’ai entendu la fusillade et suis accourue pour fermer la porte.

Tout en parlant, je me sentais défaillir, mais mes yeux ne quittaient pas le cavalier.

– Ainsi, vous n’avez pas peur ? reprit-il.

– Peur !... Je suis fille de M. de La Noue, qui est bon gentilhomme.

– Bien ! c’est un des nôtres ! fit le cavalier, et il s’enfonça dans le bois.

Quand la troupe eut disparu, je poussai la porte et retournai vers l’officier, que je trouvai sur l’herbe. Il s’occupait à étancher le sang qui sortait de ses blessures.

– Vous n’avez plus rien à craindre, lui dis-je. Si vous pouvez encore marcher, appuyez-vous sur moi, et je vous aiderai à gagner un pavillon qui est ici tout près.

L’officier se leva, et, après bien des efforts, nous parvînmes à ce pavillon, qui était alors inhabité.

– M. d’Assonville m’a dit que vous l’aviez sauvé, interrompit Belle-Rose.

– Et il vous a dit aussi que je l’avais aimé ?

Belle-Rose inclina la tête.

– Ses blessures étaient nombreuses, mais peu graves, reprit Mme de Châteaufort. Avec le secours de ma nourrice et de son mari, qui m’étaient dévoués, je pus cacher et protéger M. d’Assonville. Mon père était frondeur, et je n’osais lui parler

de cette aventure, n'ayant pas alors une juste idée de cette guerre. Le mystère de nos entrevues plaisait d'ailleurs à ma jeune imagination, et il m'était doux de penser que je jouais auprès d'un bel officier malheureux le rôle d'une fée secourable. Ma mère, qui était d'un caractère doux et timide, et qui aurait tout révélé à M. de La Noue, dont elle avait grand'peur, ne sut rien non plus de toute cette affaire.

M. d'Assonville guérit. Il était jeune, spirituel et beau ; il m'aima et je l'aimai. Il était encore languissant et faible, que déjà je lui appartenais. Lequel de nous était le plus coupable, de celle qui, jeune encore et sans expérience aucune, s'abandonnait à l'amour d'un malheureux qu'elle avait sauvé, ou de celui qui, de la jeune fille innocente, de son hôtesse et de sa protectrice, fit sa maîtresse ?

– N'accusez pas ceux qui sont morts, dit Belle-Rose.

– Je n'accuse pas, je raconte. Bientôt cependant, reprit Geneviève, M. d'Assonville dut s'éloigner. La guerre et les partis contraires dans lesquels mon père et lui servaient éloignaient toute pensée de mariage. Parfois il s'échappait et venait me voir au pavillon. Que de jours de deuil devaient amener ces heures d'ivresse ! Sur ces entrefaites ma mère mourut, et le désespoir que m'inspira cette mort rapide comme la foudre me révéla que moi aussi j'étais mère. Des tressaillements inconnus répondirent à mes sanglots, et ce fut en embrassant le cadavre de ma sainte mère que je sentis les frémissements de l'être qui s'agitait dans mon sein !

Tandis que Geneviève parlait, deux grosses larmes roulaient sur ses joues.

– Pauvre femme ! murmura Belle-Rose, qui sentait son cœur pris dans un étau.

– Oh oui ! pauvre femme ! reprit Geneviève, car ce que j'étais alors, je ne le suis plus aujourd'hui, et ce que je suis devenue, je ne l'aurais pas été sans cette honte et ce deuil de ma jeunesse ! Le lendemain, continua-t-elle, j'écrivis à M. d'Assonville ; ma lettre demeura sans réponse ; j'écrivis encore, j'écrivis vingt fois ; le silence et l'abandon m'entouraient : je crus à son oubli, et si je n'avais pas eu la vie de mon enfant à sauver, je me serais tuée. J'étais alors sous la garde d'une tante âgée, la sœur de mon père, rude et sévère comme lui. Ma nourrice seule me voyait pleurer et me consolait. Il y avait alors au château un jeune Espagnol, mon parent du côté de ma mère, qui avait obtenu un sauf-conduit pour visiter la France. Ma tristesse l'étonnait et l'affligeait. Je compris bientôt qu'il m'aimait ; les malheureux ont besoin d'affection, et je lui vouai une reconnaissance profonde pour tous les soins dont il m'entourait. Peut-être lui étais-je même plus attachée que je ne le faisais paraître ; mais ma position me commandait une extrême réserve, et je ne lui laissai jamais voir combien j'étais touchée de son amour. On nous voyait souvent ensemble dans le parc. Ces innocentes promenades furent la cause de sa mort. Un jour que je l'attendais dans une allée où nous avions coutume de nous rencontrer, il ne vint pas. À l'heure du déjeuner, on m'apprit qu'il était sorti dans la matinée avec un jeune homme. Un garde les avait vus causer vivement et s'éloigner ensemble. Une vague inquiétude me saisit, et je me levai de table dans un état d'agitation que je ne pouvais dominer. Quand le malheur nous a touchés de son aile, on a de ces pressentiments. Une heure après, deux bûcherons rapportaient au château l'Espagnol, qu'ils avaient trouvé dans un coin du bois, la poitrine traversée d'un coup d'épée. Il n'y avait déjà plus d'espérance de le sauver. Quand il me vit, il me prit les mains entre les siennes, les embrassa et mourut. Jamais je n'oublierai l'expression de ses derniers regards ; ils étaient si tristes et si pleins d'amour, que je me mis à pleurer comme une folle. Il me sembla dans ce moment que je l'aimais aussi et que je perdais avec lui ma dernière espérance.

– Et le nom du meurtrier ? dit Belle-Rose.

– Je l'ai su plus tard ; quant à mon pauvre ami, il mourut avec son secret dans le cœur, et mon nom sur les lèvres. Trois jours après je reçus une lettre de M. d'Assonville ; elle était datée de Paris et m'apprenait que, de retour d'une mission secrète en Italie, il partait pour l'Angleterre, où l'envoyait un ordre du cardinal Mazarin. Il devait être promptement de retour et me priait de compter sur lui. On voyait bien qu'il m'aimait toujours, mais son langage était plus grave. Il ne paraissait pas, d'ailleurs, qu'il eût reçu aucune de mes lettres.

Cette mission, qui devait durer quinze jours ou trois semaines, elle n'était pas terminée encore au bout de trois mois. Mon père était revenu. Mes jours s'enfuyaient comme de sombres rêves, et la nuit je pleurais. Mes pensées allaient de Gaston à don Pèdre, – c'était le nom de mon parent ; – et je dois bien vous l'avouer, mes sympathies et mes regrets étaient à celui qui n'était plus. Il m'avait aimée et consolée ; l'autre m'avait perdue ! Il arriva un soir que le nom de M. d'Assonville fut prononcé par un gentilhomme qui était en visite chez nous. À ce nom, mon père fit éclater une colère inattendue, et j'appris que M. de La Noue avait été battu et blessé dans une rencontre avec le père de Gaston. M. de La Noue avait été humilié dans son orgueil de soldat ; la plaie était incurable. Mon avenir se voilait de plus en plus ; je ne voulais pas y penser et j'y rêvais toujours ; j'avais des heures de gaieté folle et des jours de morne désespoir. La douleur usait mon amour. Sur ces entrefaites, la cour et le parlement venaient de conclure leur alliance, et mon père m'apprit qu'il avait résolu de me marier avec un riche seigneur du parti du roi, et que je devais me tenir prête. Il me dit cela au moment de partir et le pied sur l'étrier. Quand je revins de ma surprise, M. de La Noue galopait à un quart de lieue. Cependant M. d'Assonville me fit savoir son retour, et cette nuit même je le revis au petit pavillon. À la nouvelle que j'allais être mère, il fit

éclater une joie si vive, que ma tendresse se réveilla. Il m'embrassait les mains et pleurait d'ivresse à mes genoux.

– Ainsi, vous m'aimez toujours ? me dit-il.

– Oui, répondis-je, et j'étais franche alors.

– Et pendant cette longue absence que mon devoir m'a imposée, aucun autre n'a rien surpris de votre cœur ? ajouta-t-il.

– Que voulez-vous dire ? repris-je étonnée. N'ai-je pas toujours été seule ? Un instant j'ai eu près de moi un ami, un frère ; il a été bon, tendre, affectueux pour moi, il m'a consolée, et il est mort.

– Me pardonnerez-vous, Geneviève ? me dit tout à coup Gaston.

Je le regardai, effrayée déjà du son de sa voix.

– Cet ami, c'est moi qui l'ai tué ! reprit-il.

Je poussai un cri terrible à cet aveu, et j'écartai de mes mains les mains de M. d'Assonville : il me semblait y voir du sang.

– Ne me maudissez pas, Geneviève, me dit-il ; je vous aimais, j'étais jaloux. Quand j'arrivai d'Italie, à la première auberge où je m'arrêtai à Écouen, votre nom fut prononcé avec celui de don Pèdre. On disait que vous vous aimiez... Je devins fou, et la première personne que je rencontrai dans le parc, ce fut lui. Nous étions jeunes et tous deux armés... Vous savez le reste. Je partis sans vous voir... Hélas ! je vous accusais, et vous étiez mère !

Il parla longtemps, mais je ne l'entendais plus. Un bruit confus emplissait mes oreilles, mon cœur se tordait et je m'évanouis. Gaston me laissa aux mains de ma nourrice. Quand je revins à moi, un enfant pleurait à mes côtés.

– Un enfant ! répéta Belle-Rose ; c'est à lui que se rattache ma mission.

– Eh ! dit Geneviève, votre mission sera facile. Ce que vous voudrez, je le voudrai. Une fièvre ardente me cloua sur ce lit de souffrance, continua-t-elle, sur ce lit où je n'eus pour mon enfant que des baisers trempés de larmes. Je ne sais combien de temps dura ce délire ; ma nourrice écartait tout le monde de ma chambre ; ma tante, confite en dévotion, me voyait à peine une minute au retour de ses stations à la chapelle du château. J'étais en convalescence quand mon père revint. – Je vous amène un mari, le seigneur dont je vous ai parlé, me dit-il, avant de m'avoir embrassée, et il me le présenta sur l'heure.

– C'était M. le duc de Châteaufort ? dit Belle-Rose.

– Lui-même. M. d'Assonville avait disparu depuis la scène du pavillon. Il avait cru à ma trahison, à mon tour je crus à son oubli. Que vous dirai-je ? Mon père a été la seule personne devant qui j'aie tremblé. Après un mois d'hésitation, j'épousai le duc. Trois jours après, je revis M. d'Assonville ; laissé pour mort dans un combat où mon père se trouvait, il avait dû la vie aux soins charitables de malheureux paysans, qui l'avaient recueilli sur le champ de bataille. Sa douleur m'épouvanta ; ses reproches, à la fois amers et passionnés, me brisèrent le cœur. Oh ! il m'aimait bien, celui-là !... mais moi je ne l'aimais plus... La pitié quelquefois réchauffait mon âme... Hélas ! ce n'était pas la tendresse qui l'agitait, c'était le souvenir !... Nous nous rencontrions alors dans la petite maison de la rue Cassette, où j'avais établi ma nourrice. Ces rencontres étaient tour à tour douces et empoisonnées pour moi ; pour lui elles étaient eni-

vrantes ou terribles. Parfois il se souvenait de M. de Châteaufort : moi, je me souvenais de don Pèdre. Cette vie me devint intolérable. Un jour je lui témoignai le désir que j'avais de rompre nos relations. Il résista. Je le priai avec des larmes dans la voix... Il m'offrit de m'enlever, de quitter la France, et d'aller vivre au bout du monde avec notre enfant. Cette proposition venait trop tard : je ne l'aimais plus.

– Vous refusez, me dit-il ; eh bien ! si je n'ai pas la mère, du moins j'aurai l'enfant.

Cette menace me vint au cœur. Mon enfant ! comprenez-vous cela, dites ? C'était toute ma vie, à moi, mon refuge, mon espérance, mon repos, ma joie... Ses sourires éclairaient mon désespoir... Quand j'étais lasse de vivre, je l'embrassais et j'oubliais.

– Mon enfant ! m'écriai-je, et je sentis tout d'un coup cette force et cette énergie qui avaient si longtemps sommeillé dans le cœur de la vierge. Mon enfant ! ne l'ai-je donc pas assez payé de ma honte, de mes pleurs, de mes angoisses ! L'enfant est à la mère, et vous voulez me l'arracher !... Cela ne sera pas, je vous le jure !

Le lendemain, l'enfant avait disparu. M. d'Assonville n'eut pas le temps de se livrer à de longues recherches, la guerre qui venait de se rallumer en Flandre l'obligea de quitter Paris, et je restai seule. Seule après avoir aimé ! seule ! entendez-vous ? Mon mari avait une haute position à la cour... J'étais jeune et belle... on se pressait autour de moi... je voulus oublier... je voulus tromper l'imagination... Les distractions qui s'offraient à moi, je les acceptai toutes... J'eus bien vite ma part d'influence et je m'en servis. Bientôt même j'aimai ou je crus aimer. Je fis de mon existence un tourbillon ; tous les succès, je les eus ; tous les plaisirs, je les goûtai ; les femmes m'enviaient, les hommes m'admiraient, on me croyait heureuse, et je n'étais que folle !

M. d'Assonville m'a bien souvent maudite... il ne m'a pas vue aux heures où j'étais seule ! Que de fois n'ai-je pas pleuré toute la nuit dans mon oratoire, comme une Madeleine aux pieds du Christ ! Et puis, le lendemain, c'étaient des fêtes et d'autres égarements !

Ô mon Dieu ! reprit Geneviève en sanglotant, je vous dis tout, à vous, Jacques, et vous allez me haïr, me mépriser peut-être ! Ces temps d'erreurs, je les maudis. Si mon sang pouvait les effacer, je les verserais goutte à goutte... Est-ce bien moi, la fille de ma mère, une sainte femme, qui ai pu passer par cette route-là ? J'avais le vertige et je suivais ma pente quand je vous rencontrai ! Vous en souvenez-vous, Jacques ?

– La trace du feu ne s'efface pas, dit Belle-Rose à demi-voix.

– Mon Dieu ! laissez-moi croire que vous me pardonnerez ; je ne vous demande rien qu'un peu de cette pitié que vous avez pour tous les malheureux, reprit la duchesse, s'attachant aux mains de Belle-Rose, et si vous me maudissez encore, moi je vous bénirai toujours ; oui, je vous bénirai, parce que vous m'avez tirée de cette vie misérable, parce que vous m'avez rendu l'amour, la jeunesse, la croyance ; parce que vous avez fait descendre dans mon cœur un rayon de joie et de pureté, parce que j'aime, enfin !

Geneviève, inclinée sur la main de Belle-Rose, la couvrait de ses larmes et de ses baisers. Belle-Rose la retira doucement.

– Vous pardonner ! dit-il ; je ne suis pas votre juge, et je ne puis pas vous haïr.

Geneviève tendit ses bras vers le ciel.

– Merci, mon Dieu ! dit-elle ; il ne m'a pas repoussée.

– Vous savez, reprit-elle après un instant de silence, dans quelles circonstances je vous ai rencontré. Vous aviez remis trois lettres de M. d'Assonville à la petite maison de la rue Cassette : l'une de ces lettres suppliait ; l'autre priait et menaçait tout ensemble ; la dernière ne contenait que des menaces.

– Et c'est à celle-là que vous vous êtes rendue ? dit Belle-Rose.

– Vous savez bien, Jacques, reprit la duchesse avec un accent de fierté, que la peur n'a pas d'empire sur moi. Je me rendis à cette lettre, parce qu'entre la première et la troisième, j'avais tout disposé pour mon entrevue avec M. d'Assonville, et qu'à cette entrevue notre enfant devait assister.

– Vous auriez fait cela, Geneviève ? s'écria Belle-Rose.

– J'allais le faire, quand j'appris que M. d'Assonville avait chargé une personne inconnue de le représenter. Cette découverte m'indigna ; je crus qu'il avait révélé notre secret, et je résolus d'avoir par la ruse, ou la force au besoin, les papiers qui pouvaient compromettre mon repos.

– Ainsi, vous avez soupçonné M. d'Assonville, un si loyal gentilhomme ?

– Hélas ! quand on s'habitue à pratiquer le mal, on oublie bien vite la croyance au bien. Mais, se hâta d'ajouter Geneviève, en vous faisant venir au pavillon, où je vous reçus masquée, mon projet était seulement de vous obliger à me remettre les papiers qui constataient les droits de M. d'Assonville ; sûre alors qu'il ne pourrait plus me ravir mon fils, je l'aurais rendu à sa tendresse. Déjà j'étais lasse de cette vie aventureuse où toute distraction était empoisonnée. J'étais étonnée d'avoir pu regarder avec d'autres yeux que les yeux de l'indifférence un homme

qui n'avait ni grandeur dans le caractère, ni noblesse dans les sentiments... La honte me prenait au cœur !... Je vous vis, vous m'aviez sauvée, vous étiez jeune, vaillant, généreux et fier ! Vous ne savez pas combien je vous aimai tout de suite... Je voyais en vous comme dans une eau limpide, et votre vaillante nature rendait à la mienne un peu de sa jeunesse et de sa fraîcheur. Je sentis renaître en moi les sources des douces pensées ! Oh ! que n'étais-je jeune fille alors ! J'eusse été digne de vous... Vous m'auriez aimée, peut-être !...

– Geneviève ! Geneviève, s'écria Belle-Rose bouleversé à cet accent, dites, ne l'avez-vous pas été ?

À ce cri, un éclair de joie illumina la tête pâle de Geneviève.

– Je l'ai été, reprit-elle ; est-ce bien vrai cela ?... Est-ce la pitié qui vous inspire cette bonne parole ou votre cœur qui vous la rappelle ? J'ai été aimée ! J'ai eu ma part de bonheur, et vous ne me maudirez pas, et vous aurez parfois mon nom sur vos lèvres ! J'ai tant souffert, si vous saviez ! j'ai tant prié et tant pleuré ! votre abandon m'avait rendu folle, votre colère me tuerait. Que faut-il que je fasse, dites ? Votre volonté sera ma loi ; parlez, et j'obéis... Mais ne me chassez pas de votre souvenir... Où que j'aille, et quoi qu'il m'arrive, faites au moins que j'emporte un mot qui me console et me relève... Vous ai-je été si chère un jour pour que vous me haïssiez toute la vie ?... Jacques ! mon ami, votre main, mon Dieu ! votre main !

Jacques prit la tête de Geneviève entre ses deux mains et la baisa au front.

– Vous avez aimé, vous avez souffert ! que Dieu vous pardonne ! dit-il.

À ce baiser, une joie inespérée emplit le cœur de Geneviève. Elle renversa sa tête en arrière et roula ses bras défaillants autour du cou de Belle-Rose.

– Mon Dieu ! je ne souffre plus, dit-elle.

XXIII

UN GUET-APENS

Le lendemain, au point du jour, quand Belle-Rose ouvrit les yeux, il était seul. Un instant il crut qu'un rêve enflammé avait troublé son imagination ; le silence l'entourait, mais un vague et doux parfum dont l'air était imprégné lui rappelait que Mme de Châteaufort était venue dans sa tente. Il se leva tout troublé, et comme il la cherchait partout, s'attendant à la voir surgir de quelque côté, ses regards tombèrent sur une rose fanée dont les pétales jonchaient le sol au pied du lit. À cette vue, le jeune officier se couvrit le visage de ses deux mains.

– Ô mon Dieu ! dit-il, hier encore j'aimais Suzanne !

Ses yeux ne pouvaient se détacher de la pauvre fleur abandonnée dont les insaisissables parfums montaient jusqu'à son cœur comme un mélancolique reproche. Il se baissa tristement, et ramassant les pétales flétris, il les serra dans un médaillon qu'il suspendit à son cou.

– Pauvres feuilles ! murmurait-il en les pressant contre ses lèvres, vous êtes toujours douces et suaves comme celle dont vous venez.

Comme il achevait son odorante moisson, le sergent la Déroute entra sous la tente.

– Il y a là un homme qui vous demande, lui dit-il.

– Le connais-tu ?

– Non, mais c'est à vous seul qu'il veut parler.

– C'est bien, qu'il attende une minute, et je suis à lui.

Belle-Rose passa son épée à sa ceinture, agrafa son habit, prit son chapeau et sortit. Le Lorrain l'attendait devant la porte.

– Que me voulez-vous ? lui dit Belle-Rose.

– J'ai affaire à M. Jacques Grinedal, lieutenant d'artillerie au régiment de La Ferté ? répliqua le drôle, qui tenait à remplir consciencieusement sa mission. Est-ce bien à lui-même que j'ai l'honneur de parler ?

– À lui-même.

– S'il en est ainsi, mon officier, veuillez prendre connaissance de cette lettre qu'on m'a chargé de vous remettre.

– À moi ?

– Sans doute.

– Mais il n'y a point d'adresse.

– N'importe ! brisez le cachet et lisez hardiment ; la lettre est bien pour vous.

Belle-Rose déchira l'enveloppe. Aux premiers mots, il reconnut l'écriture de Mme de Châteaufort. Le billet ne contenait que deux lignes.

« Suivez cet homme ; j'ai besoin de vous voir pour affaire d'importance qui m'intéresse et vous intéresse. Dépêchez ; je vous attends. »

Belle-Rose regarda tour à tour l'homme et le billet. L'homme soutint ce regard sans sourciller ; quant au billet, il était d'un laconisme qui surprit le jeune officier ; mais cette brièveté même le persuada qu'il s'agissait de l'enfant de M. d'Assonville.

– La personne qui vous a remis cette lettre est-elle encore au camp ? demanda Belle-Rose.

– Non, répondit hardiment le Lorrain.

– Y a-t-il longtemps que vous lui avez parlé ?

– Il y a une heure à peu près.

– Ainsi, vous savez où je dois la trouver ?

– Je le sais.

Belle-Rose appela le sergent la Déroute, et lui commanda d'apprêter son cheval.

– Il est prêt.

– Va donc le chercher.

Un instant après, la Déroute revint, conduisant deux chevaux par la bride.

– Voilà deux animaux inséparables, dit-il : où l'un va, il faut que l'autre coure. Mon lieutenant permettra bien que le gris accompagne le noir ?

– Comme tu voudras.

Conrad avait tout entendu. À ces derniers mots, il s'approcha.

– La personne qui vous attend, dit-il en s'adressant à Belle-Rose, m'a fort recommandé de vous amener seul.

La Déroute intervint brusquement.

– Mon ami, dit-il au Lorrain, la personne qui t'envoie ne sait pas que mon cheval est un animal surprenant pour l'amitié. S'il restait seul au logis, il se casserait la tête d'un coup de pied ; c'est un meurtre que tu ne voudrais pas avoir sur la conscience. Marche, on te suit.

Conrad réfléchit qu'une plus longue insistance pourrait éveiller des soupçons ; ce n'étaient, après tout, que deux hommes contre dix.

– Ce sera l'affaire d'un coup de pistolet de plus, se dit-il, et il se mit en devoir de partir.

Au moment de s'éloigner, la Déroute appela un caporal qui passait par là.

– Eh ! Grippard ! lui dit-il, viens t'asseoir ici, et garde la maison. Si M. de Nancrais ou toute autre personne nous venait demander, assure-les que nous serons promptement de retour. Nous allons... Où allons-nous ? reprit-il en se tournant du côté de Conrad.

– À Morlanwels, dit Conrad, qui ne pouvait s'empêcher de répondre à la question.

– Tu as entendu ? continua la Déroute en s'adressant à Grippard.

– Parfaitement.

– Assieds-toi donc, et veille bien.

À trois cents pas du camp, le Lorrain prit son cheval qu'il avait laissé dans une ferme, et on poussa vivement du côté de Morlanwels. Belle-Rose n'avait pas fait une lieue que Mme de Châteaufort, à cheval, arrivait devant la tente du lieutenant. Elle était vêtue d'un habit de velours vert qui seyait merveilleusement à sa taille élégante et souple ; un feutre gris, où flottait une plume rouge, ombrageait sa tête, et du bout de sa houssine elle irritait une superbe jument blanche qui piaffait sous elle et faisait voler l'écume de ses naseaux enflammés. Deux laquais la suivaient à cheval, le mousquet pendu à l'arçon de la selle.

– Hé ! l'ami ! dit-elle à Grippard, voudriez-vous dire au lieutenant Belle-Rose qu'une dame est là, qui désire lui parler ?

– Je le ferais sans nul doute, madame, si le lieutenant n'était parti.

– Parti, dites-vous ?

– Il y a une demi-heure.

– Parti, sans rien dire ?

– Un homme est venu de grand matin, lui a remis un billet, et ils se sont éloignés ensemble. Le sergent la Déroute m'a chargé de répondre qu'ils allaient du côté de Morlanwels.

– À Morlanwels ? mais il y a des Espagnols de ce côté-là !

– Des Espagnols et des Impériaux, dit Grippard.

Les yeux de la duchesse tombèrent sur un papier plié en forme de lettre qui gisait sur le sol ; leste comme un oiseau, elle sauta par terre et ramassa le papier. Dès la première ligne elle pâlit, ayant peur de comprendre.

– Voilà le billet qu'on a remis au lieutenant ? dit-elle à Grippard d'une voix tremblante.

– Je le crois.

– C'est une trahison ! fit-elle.

En ce moment Cornélius Hoghart, Guillaume et Pierre accouraient pour embrasser Belle-Rose.

La duchesse, du premier coup d'œil, reconnut le gentilhomme qu'elle avait rencontré dans l'antichambre de M. de Louvois. Elle courut à lui.

– Monsieur, lui dit-elle d'une voix brève, me reconnaissez-vous ?

– Madame la duchesse de Châteaufort ! s'écria Cornélius en s'inclinant.

– Eh bien, monsieur, en ce moment on assassine Belle-Rose.

À ce cri, le vieux Guillaume s'élança vers la duchesse.

– Que dites-vous ! madame ? s'écria-t-il ; je suis son père !

– Je dis qu'il faut le sauver s'il est vivant ou le venger s'il est mort. C'est à Morlanwels qu'il faut courir ; à cheval, à cheval, et qu'on me suive !

La duchesse prit un pistolet à la ceinture de Grippard, sauta sur sa jument, lâcha les rênes et partit suivie de ses deux laquais. Cornélius, Guillaume, Pierre et Grippard s'élancèrent sur des chevaux de dragons qui étaient par là, et la petite troupe, excitée par son guide, franchit les barrières du camp.

Cependant Belle-Rose et la Déroute suivaient le Lorrain, qui pressait sa monture sans souffler le moindre mot. Au bout d'une lieue, Conrad prit un sentier sur la gauche qui coupait à travers champs. L'approche de la guerre avait fait décamper les habitants ; les fermes étaient dévastées ; on ne voyait pas un paysan alentour.

– Où diable nous mènes-tu ? dit la Déroute, à qui la mine du Lorrain ne revenait pas.

– C'est une entrevue où il faut de la prudence. La personne qui m'envoie serait désespérée si l'on venait à la soupçonner, répondit Conrad.

La Déroute se tut, mais il s'assura que ses pistolets jouaient bien dans leurs fontes. Ceux que Conrad cachait dans ses poches étaient tout armés. On courut encore une demi-lieue sans découvrir personne. Belle-Rose, absorbé par ses pensées, se recueillait en quelque sorte pour la mission qu'il allait accomplir. Le chemin que suivaient les trois cavaliers s'enfonçait dans un petit vallon couvert de bois. À l'extrémité du vallon, on voyait un château.

– C'est ici, dit Conrad, en montrant le château du doigt.

Comme ils longeaient un taillis, la Déroute entendit un bruit d'arbustes froissés. Conrad tourna vivement la tête.

– Il y a par là quelque sanglier qui quitte sa bauge, dit-il en souriant.

La Déroute passa la main droite sous les fontes, saisit la crosse d'un pistolet, et, se penchant vers Belle-Rose, lui dit tout bas à l'oreille :

– Prenez garde, mon lieutenant ; nous sommes en pays ennemi.

Belle-Rose tressaillit et tourna rapidement les yeux autour de lui. Tout à coup le sabot d'un cheval sonna contre un caillou.

– Oh ! oh ! fit la Déroute, voilà un sanglier qui a les pieds ferrés.

Le Lorrain leva brusquement la main et lâcha un coup de pistolet contre le sergent ; mais le sergent avait l'œil sur lui ; au mouvement du Lorrain, il répondit par un mouvement semblable en se jetant sur le cou du cheval, et les deux coups partirent presque en même temps. La balle du Lorrain passa derrière la tête du sergent.

– Ah ! mon drôle ! s'écria la Déroute en rendant balle pour balle, tu es trop maladroit pour le métier que tu fais.

Le coup du sergent déchira le bras du Lorrain, et atteignit son cheval à la tête. L'animal blessé hennit de douleur, se cabra et partit comme une flèche. Au bout de cent pas, il donna dans un marais dont l'eau verte était tapissée d'herbes ; du premier bond il s'enfonça jusqu'au jarret dans la vase ; un violent coup d'éperon le fit se redresser ; il s'élança, s'embourba jusqu'au poitrail et roula dans l'eau. Un instant on vit les jambes du che-

val qui battaient la surface du marais dans les convulsions de l'agonie ; les mains de Conrad se roidissaient cramponnées à la selle ; un élan furieux lui fit soulever la tête au-dessus du lit d'herbes qui l'étouffait. – À moi ! cria-t-il d'une voix haletante ; mais le cheval s'enfonça, et le Lorrain disparut sous l'eau. Toute cette scène s'était passée en une minute ; au moment où les deux coups de pistolet retentissaient, une troupe de cavaliers parut sur la lisière du bois. À sa tête marchait M. de Villebrais. La Déroute regarda derrière lui ; trois ou quatre hommes gardaient le sentier : décidément Belle-Rose et lui étaient cernés. Il y avait du côté opposé au bois un grand rocher dans lequel s'ouvrait une baie. Belle-Rose y poussa son cheval rapidement, et sûr de n'être pas enveloppé, il fit face à l'ennemi. La Déroute était déjà à son côté, l'épée et le pistolet au poing. M. de Villebrais rallia sa troupe et s'avança vers le rocher. Il y avait une douzaine de cavaliers derrière lui rangés en demi-cercle. Il marchait lentement, comme un homme qui ne craint pas que sa proie lui échappe, l'épée au fourreau, le pistolet dans les fontes, l'œil sur Belle-Rose.

– Hier, c'était votre tour ; c'est aujourd'hui le mien, lui cria-t-il ; je prends ma revanche.

– Vous la volez ! répondit Belle-Rose, qui s'apprêtait à vendre chèrement sa vie.

– Soit ! dit M. de Villebrais ; je ne chicanerai pas sur les termes. Je l'ai ; le reste m'importe peu.

Comme il parlait, on entendit le bruit lointain d'un galop rouler comme un tonnerre sur le sentier. Belle-Rose et M. de Villebrais regardèrent du côté d'où venait le bruit. Une troupe de cavaliers arrivait à bride abattue, guidée par une femme qu'emportait un cheval blanc. M. de Villebrais reconnut Mme de Châteaufort. Il pâlit et tira son épée.

– À nous ceux-ci ! s'écria-t-il en montrant Belle-Rose et la Déroute ; à vous ceux-là ! reprit-il en s'adressant à un soldat balafré qui paraissait le lieutenant de la bande. Burk, au galop.

Les deux tiers de la troupe suivirent Burk, qui s'élança le sabre au poing du côté du sentier. Le reste s'ébranla sur les pas de M. de Villebrais. Mais Belle-Rose et la Déroute lui épargnèrent les trois quarts du chemin. En les voyant un instant immobiles à l'aspect des cavaliers qui arrivaient ventre à terre, la Déroute s'était penché vers Belle-Rose.

– Chargeons ces drôles ! lui dit-il.

Belle-Rose avait déjà les éperons dans le ventre de son cheval, et ils tombèrent comme la foudre sur la bande de M. de Villebrais au moment où la troupe de Burk et celle de Mme de Châteaufort se joignaient. Le choc fut terrible des deux parts. Burk, qui courait en tête, arrêta Mme de Châteaufort par le bras, alors qu'elle s'élançait du côté de Belle-Rose.

– Eh ! dit-il, des yeux comme des diamants et de l'or autour du cou ! double aubaine !

– Tu m'as touchée, je crois, dit fièrement Mme de Châteaufort.

Et levant son pistolet à la hauteur du soldat, elle lui cassa la tête. Ce fut le signal du combat. Vingt détonations le suivirent et les épées se choquèrent. À la première décharge, l'un des laquais fut tué et Cornélius démonté. La supériorité du nombre était du côté des assaillants. Mme de Châteaufort, éperdue, se tordait les mains de désespoir. Sur le terrain où combattait Belle-Rose, elle ne voyait plus qu'un groupe d'hommes entourés de fumée où reluisait l'éclair des épées. Ses yeux épouvantés se tournaient vers le ciel, lorsqu'au détour du bois elle aperçut une compagnie

de cavaliers qui s'approchait au pas. Geneviève fouetta sa jument et se précipita vers eux.

XXIV

UNE ÂME EN PEINE

Ceux qui marchaient à la tête de cette compagnie étaient couverts d'habits magnifiques. En une seconde, Geneviève fut sur eux. Elle était frémissante de colère et de terreur ; le sang de l'homme qu'elle avait tué avait rejailli sur sa robe, et sa main tenait encore le pistolet fumant.

– Il y a là un officier français qu'on assassine, messieurs, leur dit-elle. Amis ou ennemis, si vous êtes gentilshommes, vous le sauverez.

Celui qu'on pouvait prendre pour le chef de la compagnie fit un signe de la main, un officier partit au galop avec les soldats de l'escorte, et Mme de Châteaufort le suivit. Il était temps que ce renfort intervînt. La Déroute, blessé, était couché par terre, la jambe engagée sous son cheval. Belle-Rose, également démonté, se défendait avec le tronçon de son épée, dont la lame était restée dans le corps d'un cavalier ; ses habits étaient percés en vingt endroits et rougis en trois ou quatre. Des deux laquais, l'un était mort, l'autre avait la tête fendue. Cornélius et Pierre, tout sanglants, se débattaient au milieu de trois ou quatre bandits acharnés contre eux. Le vieux Guillaume gisait sur un soldat qu'il avait tué au moment où ce soldat allait frapper Belle-Rose. Grippard achevait de poignarder un Suisse qu'il avait abattu. Le vieux Guillaume était le seul qui fût parvenu à rompre la troupe de Burk. Le père était venu mourir auprès du fils. Les hussards de l'officier entourèrent les combattants et les forcèrent à lâcher prise. Tous étaient meurtris, et

M. de Villebrais, frappé au front, avait le visage tout couvert de sang. À la vue de l'officier qui faisait rentrer les épées au fourreau, il pâlit de rage, et jeta la sienne sur l'herbe humide et rouge. La duchesse de Châteaufort s'élança vers Belle-Rose.

– Vivant, dit-elle, vivant, mon Dieu !

Et elle tomba sur ses genoux, les mains tournées vers le ciel. La prière entr'ouvrait ses lèvres, et deux grosses larmes roulaient sur ses joues. Belle-Rose la souleva dans ses bras avec un élan amer et passionné.

– Ainsi, dit-il, vous me sauverez toujours. Voici trois fois que je vous dois la vie !

Geneviève, brisée par tant de terribles émotions, appuya sa tête contre l'épaule de Belle-Rose, et se prit à fondre en larmes.

– Oh ! mon Dieu ! dit-elle, je voudrais mourir ainsi.

En ce moment, le duc de Castel-Rodrigo, – car c'était lui que Geneviève avait rencontré, – arriva sur le lieu du combat.

– Ah ! c'est vous, monsieur ? dit-il en s'adressant à M. de Villebrais, qu'il reconnut malgré le désordre de ses habits et le sang dont il était couvert.

– Moi-même, fit M. de Villebrais, qui mordait ses lèvres de colère.

– Diable ! monsieur, vous n'avez point tardé d'entrer en campagne, à ce qu'on peut voir, reprit le duc d'un ton de mépris.

– J'imagine, monsieur le duc, reprit le traître hardiment, que vous ne m'avez pas confié ces braves gens pour les conduire à la messe ?

Le duc de Castel-Rodrigo fronça le sourcil.

– Au surplus, ajouta M. de Villebrais, que la fureur tourmentait, il m'est doux de savoir que nous vivons au temps de la chevalerie. À l'avenir, quand j'aurai un ennemi à combattre, j'aurai grand soin de le prévenir de l'heure et du lieu, comme faisaient les preux de la Table ronde.

– Monsieur sait bien qu'il ment, dit froidement un officier de la suite du duc de Castel-Rodrigo : il n'ignore pas sans doute qu'au temps dont il parle on bâtonnait les déserteurs et qu'on pendait les traîtres.

Cet officier, d'une figure austère et pensive, était le jeune prince d'Orange, qui faisait son apprentissage de la guerre, celui-là même qui devait être un jour Guillaume Ier, roi d'Angleterre.

– Assez, messieurs, s'écria le duc ; j'ai donné permission à M. de Villebrais de se faire accompagner de dix ou douze soldats partout où bon lui semblerait ; mais je n'ai pas, que je sache, abdiqué mes droits de gouverneur de la province. Votre rôle est fini, monsieur, le mien commence. Allez.

M. de Villebrais se retira lentement. En passant devant Mme de Châteaufort et Belle-Rose, il leur jeta un regard empreint d'une haine implacable, rallia ceux de ses gens qui étaient encore debout et s'éloigna.

– Monsieur, dit le duc à Belle-Rose, vous êtes libre ; voici des chevaux pour vous et les vôtres ; voilà une escorte pour vous protéger. Il n'y a plus ici ni Français ni Espagnols : il n'y a que des gentilshommes.

Belle-Rose venait à peine de remercier le duc, qu'un faible soupir lui fit tourner la tête. Son sang s'était figé dans ses veines ; il regardait partout craignant de voir. Un moribond à demi couché sur un cadavre étendait vers lui ses bras suppliants.

– Mon père ! s'écria Belle-Rose, et il s'élança vers le vieux Guillaume.

Cornélius et Pierre s'agenouillèrent autour du fauconnier. Une pâleur mortelle, la pâleur du désespoir, avait effacé sur leur visage l'animation du combat.

– J'ai vécu plus de soixante et dix années, leur dit Guillaume, Dieu me fait la grâce de mourir en soldat : ne pleurez pas.

Belle-Rose ne pleurait pas, mais son visage était effrayant à voir ; il soutenait la tête de son père de ses deux mains et baisait ses cheveux blancs.

– C'est pour moi, mon Dieu ! c'est pour moi que vous mourez ! disait-il. Et Claudine, et Pierre... mais il fallait me laisser tuer !

Ses doigts tremblants écartèrent l'habit troué qui cachait la blessure ; le fer était entré dans la poitrine, d'où sortait encore un filet de sang : la plaie était horrible et profonde. Les traits de Belle-Rose se contractèrent ; le vieillard sourit.

– Tu me parles de Claudine et de Pierre, lui dit-il ; je te les confie.

En ce moment, les yeux de Belle-Rose rencontrèrent les yeux de Geneviève : il se souvint de la lettre qu'il avait reçue, de la cause qui l'avait conduit à Morlanwels ; ses sourcils se froncè-

rent, et il jeta sur la pauvre femme un regard si plein d'amertume, qu'elle cacha sa tête entre ses mains. Cependant Cornélius fit construire à la hâte un brancard avec des branches d'arbres ; un chirurgien, qui se trouvait dans la suite du duc de Castel-Rodrigo, posa un premier appareil sur les blessures du vieux Guillaume ; deux soldats prirent le brancard, et le triste cortège s'achemina vers Charleroi. La Déroute, qui n'était pas dangereusement atteint, bien que criblé de coups, se tenait passablement à cheval. Mme de Châteaufort essuya ses yeux rougis par les larmes et s'approcha de Belle-Rose.

– Jacques, lui dit-elle d'une voix douce et ferme, j'ai encore une grâce à vous demander, non pas pour moi, mais au nom d'un enfant sur qui vous avez juré de veiller.

À ce souvenir, Belle-Rose tressaillit.

– Parlez, Geneviève, je vous écoute ; mais hâtez-vous, chaque minute m'est précieuse.

– Il faut que je vous voie, que je vous parle encore au sujet de cet enfant. Le voulez-vous ? reprit-elle en attachant un regard suppliant sur celui qui l'avait tant aimée.

– Je le dois et je le ferai, dit-il.

– Merci, Jacques. Demain je vous ferai savoir où nous aurons cette dernière entrevue. Maintenant, adieu.

Mme de Châteaufort détourna la tête pour cacher une larme qui tremblait au bord de sa paupière, poussa sa jument et disparut dans les plis du sentier. Quelques heures après la rencontre du vallon, le funèbre cortège entrait au camp de Charleroi. M. de Nancrais, prévenu par Grippard, accourut auprès du fauconnier, qui avait aimé et protégé son enfance. Dans un coin de la tente, Claudine et Pierre sanglotaient ; Belle-Rose était dé-

sespéré mais ferme ; Cornélius allait de Claudine à Belle-Rose, morne et silencieux ; Guillaume avait la sérénité d'un vieux soldat qui avait toujours vécu comme un chrétien. Il mourait comme d'autres s'endorment. Guillaume Grinedal reconnut M. de Nancrais aussitôt qu'il entra et lui serra la main. Il ne pouvait déjà plus parler, mais son regard loyal avait encore l'éclat de sa verte vieillesse. Tandis qu'il retenait M. de Nancrais, il fit signe à Belle-Rose d'approcher ; ses yeux se tournèrent alors vers le fils du comte d'Assonville avec une expression inquiète et suppliante.

– Je suis son frère, dit M. de Nancrais que cette prière muette toucha jusqu'au fond de l'âme.

Guillaume porta la main de M. de Nancrais à ses lèvres avec tant d'effusion, que l'impassible soldat détourna la tête pour ne pas laisser voir son trouble. Claudine s'était agenouillée au pied du lit ; le vieux Guillaume appela Cornélius du regard, et le forçant doucement à s'incliner près d'elle, mit leurs deux jeunes têtes sous ses mains étendues. Le silence était si profond, qu'on n'entendait pas d'autre bruit que la respiration haletante de Pierre, qui mordait son mouchoir pour étouffer ses sanglots. La Déroute, dont Belle-Rose n'avait pas voulu se séparer, étendu sur un matelas dans un coin, tambourinait la marche des canonniers sur ses genoux et pleurait sans savoir ce qu'il faisait.

– Et dire que c'est ce bon vieux qui a reçu le coup tandis que j'étais là ! murmurait-il à voix basse. Faut-il que je sois maladroit !

Et l'honnête la Déroute se donnait au diable de n'être pas transpercé de part en part. En ce moment un pan de la toile se souleva et donna passage à M. de Luxembourg. Le duc s'approcha du lit où gisait le vieux fauconnier et lui tendit la main.

– Me reconnaissez-vous, Guillaume ? lui dit-il.

Guillaume le regarda un instant, et l'on vit un doux sourire briller dans ses yeux.

– Vous m'avez secouru dans des temps de malheur, reprit le duc, je m'en suis souvenu. Belle-Rose sera comme un fils pour moi. Je ne lui épargnerai pas les dangers, et si Dieu nous prête vie à tous deux, il arrivera plus loin qu'il n'a jamais rêvé.

Le fauconnier porta la main du gentilhomme à ses lèvres. En se retirant, le duc pressa fortement la main de Belle-Rose.

– Soyez ferme, lui dit-il, il vous reste un père.

L'aumônier du bataillon arriva dans la nuit et récita la prière des agonisants. Tout le monde se mit à genoux, et Guillaume, les mains jointes, remit son âme à celui qui aime et pardonne. Le surlendemain, vers midi, un soldat se présenta à la tente de Belle-Rose. C'était un page à la tournure leste, au regard vif, au sourire espiègle et déterminé. Malgré ses habits d'homme, il ne fallut qu'un regard à Belle-Rose pour reconnaître Camille, la suivante de Mme de Châteaufort.

– Ma maîtresse vous fait prévenir, dit la camériste, qu'elle vous attendra ce soir, s'il vous est possible de lui donner une heure.

– Je suis à ses ordres, répondit Belle-Rose.

– S'il en est ainsi, tenez-vous prêt ce soir au coucher du soleil.

– Je serai prêt. Où faut-il me rendre ?

– Entre Marchienne et Landely, à deux lieues d'ici à peu près. Mais ne vous mettez point en peine, c'est moi qui vous servirai de guide.

– À ce soir donc.

Camille pirouetta sur ses talons et s'éloigna. Tandis que ces choses se passaient au camp, M. de Villebrais, plus ardent encore à la vengeance depuis sa dernière rencontre avec le duc de Castel-Rodrigo, avait dispersé ses hommes et quelques autres que l'appât du gain avait attachés à sa fortune, autour des lignes françaises, en leur recommandant la plus stricte surveillance. Lui-même, sous les habits d'un maraîcher, s'était aventuré jusqu'aux avant-postes ; il allait et venait à toute heure par les sentiers, infatigable et silencieux comme le loup qui rôde en cherchant une proie. Vers cinq heures, comme il était en observation sur un monticule, d'où l'on voyait le côté du camp qu'habitaient le duc de Châteaufort et sa suite, il aperçut Mme de Châteaufort à cheval, suivie d'un seul laquais, qui se dirigeait vers les barrières. M. de Villebrais attendit qu'elle fût arrivée à quelques centaines de pas du camp, et sautant alors sur un cheval qui était toujours à portée de sa main, il fit signe à l'un des hommes de le suivre et se lança à la poursuite de la duchesse, en ayant soin de mettre la rivière entre eux pour qu'elle ne prît pas garde à lui. Mme de Châteaufort suivait la route de Marchienne-au-Pont. À un quart de lieue de ce bourg, elle prit un chemin sur la droite, gagna la campagne de Landely, et s'arrêta à cent pas des bords de la Sambre, devant un pavillon de chasse dont une espèce de garde lui ouvrit la porte. M. de Villebrais ne la voyant pas sortir, côtoya les bords de la rivière, trouva un gué, poussa son cheval et traversa la Sambre, ayant tantôt de l'eau jusqu'à l'éperon, tantôt jusqu'aux hanches. Après avoir attaché son cheval au tronc d'un vieux saule, il se dirigea doucement vers le pavillon, en fit le tour, et quand il eut reconnu les êtres, il reprit au galop la route de Charleroi, laissant son acolyte en sentinelle dans le taillis. Au coucher du soleil, M. de Villebrais avait réuni

quatre ou cinq de ses gens, et leur avait donné rendez-vous à Landely. Chacun devait s'y rendre de son côté. Quant à lui, il se coucha dans un fossé sur le bord de la route qu'avait suivie Mme de Châteaufort et attendit. Cependant, à l'heure convenue, Belle-Rose vit s'avancer Camille, qui gouvernait d'une main sûre un beau genêt d'Espagne.

– Êtes-vous prêt ? lui dit le faux page.

Belle-Rose, pour toute réponse, sauta sur un cheval que Grippard tenait par la bride. Camille lâcha les rênes du genêt, et Belle-Rose piqua des deux à sa suite. Ils n'avaient pas fait un quart de lieue qu'ils entendirent un cavalier courant à bride abattue sur la route. Belle-Rose se retourna, et, dans le clair-obscur, il reconnut son frère qui arrivait sur lui comme la foudre.

– Cornélius est près de Claudine, Claudine m'envoie près de toi, lui dit Pierre.

Belle-Rose lui tendit la main, et tous trois, penchés sur la croupe des chevaux, passèrent comme des fantômes. M. de Villebrais se dressa, un amer sourire éclaira son visage.

– Si Mme de Châteaufort me le livre, dit-il, je pourrai bien, au prix de l'homme, pardonner à la femme.

Il y avait entre Marchienne-au-Pont et Charleroi, sur la route la plus directe de Landely, un régiment de cavalerie dont il était impossible, après le coucher du soleil, de traverser le bivouac sans avoir le mot d'ordre. M. de Villebrais, qui n'ignorait pas cette circonstance, tourna au midi de Charleroi, passa la Sambre un peu au-dessous du camp, et se lança dans la campagne, du côté de Landely. Le ciel était pur, et la lune, qui montait à l'horizon, guidait sa marche rapide. Au bout d'une heure, il vit parmi les arbres, et de l'autre côté de la Sambre, qui

s'épanchait entre deux rives sombres comme une ceinture d'argent, une lumière qui tremblait. M. de Villebrais fouetta son cheval, qui hennit de douleur et bondit sur le sable. D'autres hennissements lui répondirent sur les deux rives.

– Ils sont là ! pensa M. de Villebrais. – Et, penché sur l'encolure du cheval qui mordait son frein, il se mit à chercher le gué sur le rivage. Il crut le reconnaître à une pierre qu'il avait remarquée dans la soirée, et il se jeta hardiment dans l'eau qui semblait rouler des vagues de diamants.

Cependant Camille et Belle-Rose atteignirent le pavillon de Landely. Le garde les introduisit dans une antichambre où Camille s'arrêta. Belle-Rose pénétra dans une seconde pièce où Mme de Châteaufort l'attendait. Pierre s'était assis à la porte du pavillon. Geneviève accueillit Belle-Rose avec un pâle et triste sourire.

– Je vous ai fait venir, lui dit-elle, pour vous parler d'un enfant qui n'a plus de père et que sa mère veut vous confier. Il ne faut pas qu'il grandisse seul.

– En vous communiquant la mission dont M. d'Assonville m'a chargé, dit Belle-Rose, je n'ai jamais prétendu vous ravir le droit de voir et d'embrasser votre fils. Ne pouvons-nous veiller ensemble sur lui ?

Mme de Châteaufort secoua la tête.

– Hier, c'eût été le plus doux de mes rêves ; mais ce n'était qu'un rêve ! je me suis réveillée.

La voix de Mme de Châteaufort était si profondément désespérée, que Belle-Rose lui prit la main.

– Geneviève, lui dit-il, oubliez que vous êtes femme pour vous souvenir que vous êtes mère.

– Je ne puis rien oublier, rien ! reprit-elle. Vous voulez que nous veillions ensemble sur cet enfant. Hélas ! le pouvons-nous ? Quand vous le verrez beau comme un ange et souriant entre nous, quel regard aurez-vous pour la mère ? Tenez, Jacques, hier j'ai tout compris. Le malheur est sur moi ! Quand M. d'Assonville est mort, j'étais là ! Quand le sang de votre père a coulé, j'étais là ! Le reproche a lui dans vos regards, ce reproche était dans votre cœur, et maintenant, quoi que vous fassiez, l'idée du meurtre se mêlera toujours à mon souvenir ! Et d'ailleurs, l'image d'une autre femme est dans votre cœur bien plus puissante que la mienne !... N'ai-je point vu, il y a trois jours, votre main ramasser une fleur qu'elle avait laissé tomber, et ne vous ai-je pas vu la porter à vos lèvres ? Oh ! vous l'aimez, cette femme !... Son nom, vous l'avez mille fois murmuré !... elle est jeune... elle est belle... elle est pure !... Un instant, j'ai cru qu'à force d'amour je pourrais lutter contre son souvenir : c'était une erreur dont un flot de sang m'a tirée... Entre vous et moi il y a trop de malheurs, il y a votre père... il y a Gaston !

Belle-Rose baissa la tête. Chaque parole de Geneviève entrait dans son cœur comme une flèche.

– Vous vous taisez, Jacques, reprit-elle, et je ne me plains pas : vous m'avez pardonné.

Comme ce dernier mot tombait de ses lèvres, un cri terrible fendit l'air et vint retentir à leurs oreilles. Tous deux tressaillirent ; mais ce cri sans nom avait traversé l'espace comme une balle ; tout était redevenu calme et silencieux. Par un mouvement instinctif, Geneviève s'était rapprochée de Belle-Rose.

– Jacques, lui dit-elle en prenant une de ses mains entre les siennes, dites-moi du moins que vous apprendrez à mon fils à

m'aimer ? Quand il me voit il me sourit ; il a des caresses divines pour mes lèvres ; il étend sur mes fautes son innocence comme un manteau ; ses petites mains se suspendent à mon cou, et, quand il m'appelle, il me semble que la bénédiction de Dieu descend sur moi.

Geneviève pleurait, le visage appuyé sur la main de Belle-Rose.

– Il vous aimera ! il vous aimera ! Comment le fils de Gaston pourrait-il ne pas vous aimer ! s'écria Belle-Rose éperdu.

Un autre cri plus horrible encore retentit. C'était un cri funèbre qui semblait ne pas appartenir à la terre : il déchirait l'oreille et glaçait le cœur ; l'espace profond l'engloutit, et l'on n'entendit plus rien que le doux murmure du feuillage qu'agitait le vent. Geneviève épouvantée se laissa tomber sur ses genoux.

– Mon Dieu ! dit-elle, est-ce l'âme de Gaston qui m'appelle ?

Belle-Rose sentit un frisson courir à la racine de ses cheveux que mouillait une sueur froide. Il s'élança vers la fenêtre et l'ouvrit. La nuit sereine enveloppait la campagne de sa transparente obscurité ; la brise chantait entre les rameaux fleuris des aubépines, et l'on entendait dans l'ombre d'une haie une fauvette amoureuse qui gazouillait sur son nid. Une terreur invincible retenait Geneviève agenouillée par terre ; elle avait la pâleur du marbre, sa tête renversée en arrière semblait aspirer encore l'horreur de ce cri, et ses mains perdues dans son épaisse chevelure en tordaient les boucles flottantes. Belle-Rose sondait du regard les profondeurs de la nuit ; sa main s'était portée à la garde de son épée, et ce soldat qui ne connaissait pas la peur attendait muet et frémissant. Un nouveau cri, un cri lugubre, éclata soudain et se prolongea sous le ciel étoilé : c'était tout à la fois une plainte déchirante et une menace formidable, un cri qui

figeait le sang. Mme de Châteaufort, folle d'épouvante, bondit jusqu'aux genoux de Belle-Rose et s'y cramponna. Tout à coup la porte s'ouvrit violemment, et Pierre se précipita dans la chambre l'épée nue au poing ; Camille, effarée, s'y jeta après lui.

– Entends-tu, frère ? dit à voix basse le pâle jeune homme ; entends-tu ?

Belle-Rose se dégagea de l'étreinte de Mme de Châteaufort et tira son épée.

– Viens, frère ! dit-il ; et tous deux se jetèrent hors du pavillon.

XXV

VILLE GAGNÉE

Madame de Châteaufort, éperdue et muette, suivit Belle-Rose et Pierre. Dans l'état de frayeur mortelle où son âme était plongée, ce qu'elle craignait avant toute chose, c'était de demeurer seule. Le paysage était calme et reposé. La campagne, baignée d'une blonde lumière, se perdait dans un horizon placide et vaporeux où rayonnaient seulement quelques étincelles immobiles comme des étoiles. À cent pas du pavillon, la Sambre coulait comme un fleuve d'argent liquide, et l'on n'entendait rien que le doux bruit de l'eau qui se brisait au pied des saules. Il semblait aux deux frères que les cris s'étaient élevés dans la direction de la rivière. Ils s'avançaient donc de ce côté, prudemment, l'œil et l'oreille au guet, comme des soldats qui craignent une surprise, lorsqu'un cri rauque, haletant, essoufflé, passa au-dessus de leur tête, et fit se courber Mme de Châteaufort comme un arbre battu par le vent. Un silence lugubre le suivit. Belle-Rose se redressa impétueusement.

– C'est le cri d'un homme qui se noie ! dit-il ; et il s'élança vers le rivage.

Pierre arriva sur le sable aussi vite que lui, et tous deux courbés cherchèrent le long du fleuve, qui brillait comme un large ruban d'acier.

Ils n'avaient pas fait cinquante pas, qu'ils aperçurent auprès d'un vieux saule, penché sur le fleuve, un corps noir qui flottait doucement au cours de l'eau. Il y avait des instants où ce

corps venait à la surface, et d'autres où il disparaissait sous les branches du saule, obéissant au remous qui le balançait.

– Le voilà ? dit Pierre, regarde : ses deux mains sont nouées autour d'une branche.

C'était en effet le cadavre d'un homme cramponné à l'arbre. Les bras, raidis par l'agonie, sortaient de l'eau et le retenaient au milieu des rameaux tremblants. Belle-Rose s'avança sur le tronc du saule, tandis que Pierre entrait dans le fleuve ; courbés sur le cadavre, dont la tête ballottée par les vagues flottait entre les feuilles, ils le tirèrent de l'eau ; mais les doigts inflexibles étaient scellés à la branche, et il fallut la couper pour le pousser au rivage. Mme de Châteaufort attendait au bord de la Sambre ; quand le cadavre humide fut étendu sur l'herbe, aux paisibles rayons de la lune, la première elle le reconnut.

– M. de Villebrais ! dit-elle.

Belle-Rose se jeta à genoux près du mort ; c'était bien lui ; la face était livide, et ses yeux, démesurément ouverts, saillaient hors des orbites. Les angoisses d'une horrible agonie avaient bouleversé ses traits, où se reflétait encore l'expression de la haine. Le jeune officier laissa retomber la tête qu'il avait un instant soulevée.

– Le cœur ne bat plus, dit-il. Que Dieu fasse paix à son âme !

M. de Villebrais, en croyant passer la Sambre à gué, s'était trompé ; son cheval, qui n'avait tout d'abord de l'eau que jusqu'au jarret, perdit pied tout à coup ; M. de Villebrais voulut le ramener, mais le courant était fort et rapide en cet endroit ; l'officier abandonna l'animal qui s'enfonçait sous lui, et tenta de se sauver à la nage. Il y aurait peut-être réussi si le cheval, en se débattant, ne l'eût frappé d'un coup de pied à la tête, ce qui fit

perdre à M. de Villebrais la moitié de ses forces. Ce fut alors que le nageur poussa son premier et formidable cri. Un de ses hommes, caché dans un fourré sur la rive opposée, se glissa vers le rivage pour aller à son secours, mais il tomba dès son premier élan dans un coin du lit tout rempli d'herbes, où il faillit rester. Comme il s'en dégageait, il entendit du bruit dans un pavillon ; la peur le prit et il se jeta sous un taillis. Cependant M. de Villebrais luttait contre le courant avec l'énergie du désespoir ; sa tête coulait parfois sous la surface, sa bouche s'emplissait d'eau, sa respiration s'épuisait ; quand il avait assez de force pour soulever sa poitrine, il jetait un de ces cris suprêmes qui glaçaient d'effroi Mme de Châteaufort. Un dernier effort lui fit atteindre le vieux saule miné par la rivière, ses doigts s'attachèrent autour d'une branche comme des liens de fer, il voulut se hausser sur le tronc ; mais la branche plia, un cri d'horreur jaillit de ses lèvres bleuies, et son visage disparut sous les flots. Quand Belle-Rose se fut assuré de la mort de M. de Villebrais, il appela le garde et lui confia le cadavre du noyé ; puis il reprit avec Mme de Châteaufort et Pierre le chemin du pavillon. En ce moment, on entendit au loin le galop précipité de trois ou quatre chevaux : c'étaient les gens de M. de Villebrais qui, se voyant privés de leur chef, regagnaient leurs cantonnements. Mme de Châteaufort se retrouva un instant après seule avec Belle-Rose. La mort imprévue et terrible de M. de Villebrais avait encore augmenté la tristesse profonde et l'amer découragement dont elle se sentait frappée. La désolation était dans son âme : elle avait vu l'agonie de M. d'Assonville ; elle venait de voir le cadavre de M. de Villebrais ; elle voyait devant elle Belle-Rose pâle et morne, qui portait dans son cœur le deuil de son père. Elle comprit que l'heure de la séparation avait sonné, et appelant à son aide tout ce qui lui restait de force, elle tira de sa poche un petit paquet cacheté.

– Voici, dit-elle à Belle-Rose, les papiers qui constituent l'état du fils de M. d'Assonville ; quand il sera d'âge à choisir

une carrière, il pourra le faire en gentilhomme. À ces papiers j'ai joint une lettre qui vous donne tout droit sur lui.

– Mais vous, Geneviève ? dit Belle-Rose.

– Moi ? je l'embrasserai, c'est la seule grâce que je vous demande.

En achevant ces mots, Mme de Châteaufort se leva. Toute espérance était bannie de son cœur. Elle s'approcha de Belle-Rose, la pâleur d'une morte sur le front et le sourire aux lèvres, et lui tendit la main. Belle-Rose, sans lui répondre, la prit entre les siennes.

– Ainsi, reprit-elle, je serai votre amie, rien de plus, rien de moins, une amie absente à laquelle vous penserez quelquefois sans amertume ?

– Une amie dont je ferai bénir le nom par les lèvres d'un enfant, répondit Belle-Rose.

Le visage de Geneviève rayonna d'une joie pure. Elle se haussa sur la pointe des pieds, attira à elle la tête de Belle-Rose et l'embrassa chastement comme une sœur embrasse son frère.

– Voilà une parole que j'emporte dans mon cœur, dit-elle, et qui me consolera quand je serai seule. Adieu, mon ami, puissiez-vous trouver quelque jour le bonheur que j'aurais voulu vous donner !... Une autre sera plus heureuse ; vous penserez à moi dans votre joie, et je prierai pour vous deux dans ma tristesse. C'est une nouvelle vie que je commence, je la commence avec le repentir.

Belle-Rose retint quelques minutes Geneviève sur son cœur, puis, sentant les larmes le gagner, il s'arracha de ses bras, colla ses lèvres une dernière fois au front de la pauvre délaissée,

et s'élança hors de l'appartement. Un instant après, il s'éloignait avec Pierre. Au premier coude que faisait le sentier, Belle-Rose se retourna : sur la porte d'un pavillon, une femme, qu'on reconnaissait à sa robe blanche, était agenouillée, les bras tendus vers lui ; au milieu du silence de la nuit embaumée, il entendit comme le bruit d'un sanglot qu'on cherchait à retenir. Belle-Rose frissonna de la tête aux pieds, et frappant son cheval de ses deux éperons à la fois, il se précipita comme un fou sur la route de Charleroi. Deux jours après, le camp était levé, et le 4 du mois de juin, le siège fut mis devant Tournai. Claudine et Suzanne étaient restées à Charleroi, où M. d'Albergotti venait de tomber malade. Son grand âge, les fatigues de la guerre, ses blessures, tout inspirait de graves inquiétudes sur son état. Au milieu du tumulte d'une ville remplie de soldats, il était à craindre que le vieil officier ne reçût pas tous les soins que réclamait sa position : il fut décidé qu'on se dirigerait sur Paris à petites journées ; là du moins on aurait tous les secours de la science. Mme de Châteaufort se retira dans la ville d'Arras, où depuis sa disgrâce le duc avait reçu l'ordre de résider, le mari ayant prié sa femme de l'aider de sa présence au moment des réceptions officielles et des représentations. On sait que les deux époux vivaient en grands seigneurs qui n'ont de rapports ensemble que pour les choses qui tiennent à leur état dans le monde. Pierre, attaché à la compagnie où servait Belle-Rose, avait suivi l'armée à Tournai. Les opérations du siège commencèrent activement et la place fut investie le jour même. Les efforts de l'artillerie furent tournés contre un fort qui commandait la place du côté du midi. Les assiégés répondaient par un feu bien nourri aux attaques de l'armée française, et cherchaient à troubler ses opérations par de fréquentes sorties. Mais la présence du roi augmentait l'ardeur des troupes, et l'on prévoyait déjà l'instant où la ville serait forcée de battre la chamade. Pour en précipiter le moment, il s'agissait de miner un bastion dont la chute, en ouvrant le rempart, contraindrait le gouverneur de Tournai à parlementer. C'était une expédition où il y avait de grands dangers à courir, et qui demandait des hommes déter-

minés. Belle-Rose, qui cherchait des occasions de se signaler, s'offrit de bonne volonté.

– C'est bien, lui dit M. de Nancrais ; choisis tes hommes, et si tu en reviens, tu reviendras capitaine.

Vers le soir, à la tombée de la nuit, Belle-Rose, accompagné de la Déroute, de Pierre et de quatre ou cinq autres sapeurs, sortit du chemin couvert et s'approcha des fossés en rampant sur la terre. Les premières sentinelles qui l'aperçurent tirèrent sur lui ; sans leur donner le temps de recharger leurs armes, il se mit à courir jusqu'au bord du fossé, où il se laissa tomber. Belle-Rose s'était muni d'un sac plein d'étoupes qu'il avait coiffé d'un chapeau. Au moment où les Espagnols allongeaient leurs fusils par-dessus le rempart, il jeta cette espèce de mannequin dans le fossé. Il faisait sombre déjà, et tous les soldats, trompés, firent feu dessus, à l'exception de deux ou trois. Belle-Rose sauta sur-le-champ ; ceux qui n'avaient pas tiré lâchèrent leurs coups, mais le lieutenant était déjà parvenu de l'autre côté et s'était logé derrière un éboulement sans autre accident qu'une balle perdue dans ses habits. Les gens de Belle-Rose, couchés dans les plis du terrain, attendaient son signal pour descendre. Quant à lui, sûr de n'être pas inquiété, il mit tout de suite la sape au rempart et travailla avec une telle ardeur, qu'en moins de deux heures il eut pratiqué une excavation où deux hommes pouvaient tenir. Les Espagnols lui tiraient sans cesse des coups de fusil, mais les balles s'aplatissaient contre la pierre ou rebondissaient derrière lui ; trois ou quatre d'entre eux avaient tenté de joindre le mineur en passant par-dessus le rempart ; mais Pierre et la Déroute avaient tué les deux premiers : un autre, atteint à la cuisse, était tombé dans le fossé, où il s'était cassé les reins ; le quatrième avait été frappé par Belle-Rose lui-même au moment où il mettait le pied sur le sol. Après ces tentatives, si mal terminées, les Espagnols se tinrent prudemment derrière le mur. Belle-Rose siffla doucement. À ce signal dont ils étaient conve-

nus d'avance, la Déroute et Pierre accoururent ensemble au bord du fossé. L'un arrêta l'autre.

– Eh ! l'ami, je suis sergent ! dit la Déroute.

– Eh ! camarade, je suis son frère ! répliqua Pierre, et il sauta dans le fossé.

Pierre joignit Belle-Rose au milieu de la mousquetade. Une balle l'effleura près du sourcil. Un demi-pouce plus bas, elle lui cassait la tête.

– Eh ! frère, ils t'ont baptisé ! dit Belle-Rose en voyant le sang qui mouillait le front du jeune soldat.

Tous deux se remirent à l'ouvrage et le poussèrent si vigoureusement qu'il fallut donner bientôt un second coup de sifflet. Cette fois ce fut la Déroute qui se présenta. Les assiégeants jetèrent des pots à feu dans le fossé ; mais le sergent, leste comme un chat, avait déjà disparu sous la sape. Les coups de sifflet se succédaient rapidement ; le mur était percé ; les mineurs étaient toujours à leur poste, sauf un seul qui avait été tué d'un éclat de grenade. Cet accident avait déterminé la Déroute à élever en arrière de la sape un épaulement en terre qui les mettait parfaitement à l'abri.

– Nous voilà comme des taupes, dit-il de cet air tranquille qui ne l'abandonnait jamais ; creusons.

Vers le matin ils entendirent un bruit sourd comme celui d'un travail souterrain. Belle-Rose fit arrêter tout le monde et colla son oreille aux parois de la mine.

– Très bien, dit-il ; on sape en avant.

– Mine et contre-mine ! dit la Déroute ; creusons.

On creusa si bien, que vers midi on entendit très distinctement les coups de pioche qui frappaient la terre. Des deux côtés on travaillait avec une égale ardeur.

– Alerte ! mes garçons, reprit le sergent ; après la pelle ce sera le tour du pistolet.

Au bout d'une heure, Belle-Rose reconnut à la sonorité des coups qu'on n'était plus séparé que par deux pieds de terre.

– Couchez-vous tous ! dit-il en étendant la main vers ses mineurs.

– Eh ! mon lieutenant, tous, excepté moi ! s'écria la Déroute.

– Toi le premier ! reprit l'officier d'un air qui ne souffrait pas de réplique.

La Déroute obéit ; mais tandis que Pierre se couchait à la droite de Belle-Rose, le sergent se mit à sa gauche.

– À présent, camarades, laissez là les outils et apprêtez les armes ! D'un coup de pioche je vais jeter ce pan de muraille à bas ; aussitôt que les Espagnols nous verront, ils feront feu.

– C'est-à-dire que vous attraperez tout ! murmura la Déroute d'un air jaloux.

– Oui, tout ou rien, répondit Belle-Rose en souriant, et il continua : – Vous ne vous lèverez qu'après qu'ils auront tiré ; mais alors levez-vous tous ensemble et sautez sur eux. Attention maintenant.

Belle-Rose prit une pioche à deux mains, la plus lourde, et frappa. Au troisième coup la terre s'écroula, une large brèche s'ouvrit, et l'on vit les Espagnols qui abaissaient leurs mousquets.

– Feu ! cria l'officier qui les commandait.

Mais au cri de l'officier, Belle-Rose s'était jeté à plat ventre ; toute la décharge passa par-dessus sa tête. Au milieu de la poussière et de l'obscurité, les ennemis n'avaient rien vu.

– Debout ! s'écria Belle-Rose d'une voix tonnante, et il s'élança le premier, suivi de près par son frère et la Déroute.

Les Espagnols, surpris, furent tués sur place ou désarmés. Ils étaient dix dans la chambrée. Au dernier coup de pistolet il n'en restait que trois debout. Belle-Rose s'empressa de faire murer l'ouverture avec des pierres et des décombres ; il attacha le pétard, déroula la mèche et donna l'ordre à la Déroute de ramener sa petite troupe. Quand elle eut repassé le fossé, Belle-Rose mit le feu à la mèche et il s'éloigna, mais pas avant d'avoir vu le soufre et la poudre pétiller. La Déroute était sur le revers du fossé, allant et venant sans prendre garde aux coups de fusil que les fuyards tiraient sur lui en quittant le rempart.

– Eh ! du diable ! cria-t-il du plus loin qu'il vit Belle-Rose, ne pourriez-vous marcher plus vite ?

– Et toi, dit l'autre, ne pourrais-tu rester plus loin ?

Tous deux s'éloignèrent rapidement ; mais, au bout de cent pas, Belle-Rose sentit trembler le sol sous leurs pieds.

– À terre ! cria-t-il à la Déroute.

Et, le saisissant par le bras, il le força de se coucher près de lui dans un pli du terrain. Une épouvantable détonation retentit aussitôt ; un nuage de poudre obscurcit le jour, et mille éclats de pierre tombèrent autour d'eux. Quand ils se relevèrent, vingt toises du mur étaient à bas ; le fossé était comblé par les débris et une large brèche ouverte au flanc du bastion. La garnison avait décampé. Un corps de soldats que M. de Nancrais tenait en réserve s'élança aussitôt que la mine eut joué, et s'installa sans coup férir dans le fort, où le drapeau blanc fut arboré. M. de Luxembourg se porta en avant suivi de ses officiers. Comme il passait, il rencontra Belle-Rose qui courait vers le rempart, ses habits en désordre et tout couvert de poudre.

– Ah ! c'est vous, Grinedal ? dit M. de Luxembourg ; arrêtez-vous une seconde pour me dire le nom du soldat qui a mis le feu à la mèche.

– Eh ! s'écria la Déroute, ce soldat est un officier.

– Ah !

– Et cet officier, c'est mon lieutenant.

M. de Luxembourg tendit la main à Belle-Rose.

– Ce sont de ces actions qui ne m'étonnent pas, venant de vous : j'en parlerai ce soir à Sa Majesté, lui dit-il.

Le gouverneur de Tournai, voyant la ville démantelée, envoya un parlementaire au camp ; la capitulation fut signée, et la ville ouvrit ses portes. Ce premier succès excita la joie de l'armée, qui ne parlait de rien moins que d'aller d'emblée jusqu'à Bruxelles. Vers le soir, et comme la ville retentissait de chants, une ordonnance prévint Belle-Rose que M. de Luxembourg l'attendait à son quartier. Le jeune officier

s'y rendit et trouva le général dans sa tente, qui expédiait divers ordres.

– Grinedal, lui dit-il quand ils furent seuls, Sa Majesté, à qui j'ai rendu compte de votre belle conduite, m'a permis de vous promettre le grade de capitaine. Votre brevet est à la signature.

Belle-Rose remercia son généreux protecteur et regretta dans le fond de son âme que son père ne fût pas là pour jouir de cette fortune.

– Mais, reprit M. de Luxembourg, ce n'est pas le général qui vous parle, c'est l'ami. Celui-là, Jacques, a une fois encore besoin de vos services et de votre dévouement.

– Parlez, et quand vous m'aurez dit ce qu'il faut que je fasse, je vous remercierai pour m'avoir choisi.

– Un homme en qui j'avais mis toute ma confiance, continua le général, vient de me trahir. Tu t'en souviens peut-être pour lui avoir parlé à Witternesse, il y a dix ans ?

– Bergame ! s'écria Belle-Rose.

– Lui-même. Il est en train de vendre pour une somme de cent mille livres des papiers qu'il a entre les mains, et que je lui avais laissés, croyant à son honnêteté. Si ces papiers ne compromettaient que moi ou le prince de Condé, je ne m'en inquiéterais guère. Le roi, dans sa souveraine miséricorde, a bien voulu tout oublier. Mais ils peuvent porter un préjudice notable à des gens qui n'ont point été soupçonnés ; que dis-je ? ils peuvent les perdre, si ces papiers tombent au pouvoir de M. de Louvois.

– Que faut-il faire ?

– Il faut partir pour Paris.

– Quitter l’armée ! s’écria Belle-Rose indécis.

– Tu perdras quinze jours que tu regagneras en une semaine, répliqua M. de Luxembourg qui s’animait en parlant. Et d’ailleurs, je ne sais que toi à qui je puisse confier cette mission.

– J’irai.

– Tu t’arrêteras à Chantilly, où l’intendant de M. le Prince te remettra cent mille livres en or sur cet avis que voici. Tu te rendras ensuite chez Bergame, qui demeure du côté de Palaiseau, dans une maison que je lui ai donnée.

– Ah ! fit Belle-Rose avec dégoût.

– La maison est à droite, à cent pas de la route, avant d’entrer au village. Tout le monde te l’indiquera. Bergame ne se doute pas encore que je suis instruit de sa perfidie. Tous les papiers sont chez lui, dans une certaine armoire que je connais bien, qui est creusée dans le mur, et où je me suis caché plus d’une fois au temps de la Fronde. Un homme qui est employé auprès de M. de Louvois a eu connaissance de ce marché, il s’est souvenu qu’il me devait tout, et il m’a prévenu.

– Ce sont ces papiers-là que vous voulez ?

– Par ruse ou par force, il faut que tu les aies.

– Oh ! c’est un vieillard ! fit Belle-Rose.

– Eh ! morbleu ! s’écria M. de Luxembourg, les vieux loups ont les plus longues dents ! D’ailleurs, il ne s’agit pas de le tuer : tu payes le prix de la trahison et tu prends les papiers, qu’il se

taise ou qu’il crie ! Sais-tu bien qu’il y va de la vie de vingt personnes ?

– C’est bien ! j’aurai ces papiers.

– Ainsi, tu partiras demain.

– Je partirai cette nuit.

– Va, et que Dieu te conduise ! Une première fois tu m’as peut-être sauvé la vie ; une seconde fois tu me sauves l’honneur. Que ferai-je pour toi, Grinedal ?

– Vous me ferez voir une bataille.

XXVI

UNE MISSION DIPLOMATIQUE

Une heure après cette conversation, Belle-Rose partit accompagné de la Déroute, qui, sous aucun prétexte, n'avait voulu se séparer de lui. M. de Nancrais s'était chargé de Pierre, dont il se proposait de pousser l'éducation militaire. Afin que l'absence de Belle-Rose ne fût pas interprétée d'une manière défavorable, il avait été en apparence chargé d'une mission pour M. de Louvois. Arrivé à Chantilly, Belle-Rose se rendit chez l'intendant du prince, qui lui compta la somme convenue ; puis il poussa vers Paris, où il descendit chez le digne M. Mériset, qui pensa s'évanouir de joie en le revoyant. Le lendemain, il se dirigea vers Palaiseau. Parvenu à cinq minutes du village, il arrêta un bouvier qui passait sur la route.

– Pourriez-vous m'indiquer la demeure de M. Bergame ? lui dit-il.

– Vous la voyez là-bas, entre ces vieux ormeaux ; c'est la maison qui a des volets verts et des tuiles rouges. Le jardin est à lui et la prairie aussi. Oh ! il a du bien, M. Bergame ; on dit dans le pays qu'il va s'arrondir.

– Eh ! mais c'est justement pour l'aider à s'arrondir que je me rends chez lui ! dit Belle-Rose en souriant.

– Allez donc, vous serez le bienvenu.

Belle-Rose poussa du côté de la maison avec la Déroute, qu'il laissa devant la porte avec les deux chevaux, et entra dans le jardin.

– M. Bergame ? dit-il à un petit garçon qui ravaudait parmi les espaliers.

Le petit garçon, qui était maigre, pâle et chétif, regarda Belle-Rose d'un air futé.

– De quelle part venez-vous, monsieur ? dit-il avec un accent italien assez prononcé.

– De la mienne, répondit Belle-Rose.

Le petit garçon salua avec beaucoup de politesse.

– C'est très bien, monsieur ; mais M. Bergame, étant fort occupé, ne saurait vous recevoir à présent. Il faudrait repasser.

– Allons, pensa Belle-Rose, c'est un siège à faire.

Et il reprit :

– Ne pourriez-vous pas dire à M. Bergame qu'il s'agit d'une affaire d'importance ?

– Pour qui, monsieur ? dit l'enfant d'un air simple qui cachait une grande malice.

– Eh ! mais pour lui, sans doute ! s'écria Belle-Rose.

– Pardonnez-moi, monsieur, reprit l'enfant d'un petit ton patelin, mais c'est qu'en général les personnes qu'on ne connaît pas ont toujours pour entrer chez les gens de belles affaires à traiter.

Belle-Rose eut quelque envie de saisir le petit drôle par le cou et de le bâillonner ; mais il y avait du monde sur la route, il ne connaissait pas les êtres de la maison ; ce n'était pas le moment d'employer la violence.

– Allons ! répliqua-t-il de l'air d'un homme qui se décide à parler, puisque tu veux tout savoir, prends ce louis pour toi, et cours dire à M. Bergame qu'il s'agit de cent mille livres à recevoir.

À la vue de l'or, les yeux du petit garçon étincelèrent. Ses doigts saisirent la pièce comme les pinces d'une tenaille, et il pria Belle-Rose de le suivre.

– Fourbe, mais avide ! pensa Belle-Rose : un vice corrige l'autre.

L'enfant laissa Belle-Rose dans une salle au rez-de-chaussée, grimpa l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur avec la souplesse d'un chat, et redescendit deux minutes après.

– Suivez-moi, monsieur, dit-il à Belle-Rose, M. Bergame est là-haut qui vous attend.

Le petit garçon introduisit Belle-Rose dans une pièce carrée où, du premier coup d'œil, le fils du fauconnier chercha la fameuse armoire dont lui avait parlé M. de Luxembourg. Elle était dans un coin, sous une tapisserie qui aurait dissimulé sa présence à un homme moins bien renseigné. M. Bergame regarda rapidement Belle-Rose avec l'expression d'un chat qui guette sa proie.

– Vous avez une somme d'argent à me remettre, avez-vous dit, monsieur ? ou bien ce jeune enfant, dont il faut excuser la

simplicité, s'est-il trompé en me rapportant vos paroles ? dit-il à Belle-Rose.

– Cet enfant vous a dit la vérité, monsieur Bergame, répondit Belle-Rose, et je suis tout prêt à vous compter les cent mille livres qu'on m'a confiées.

– Fort bien, monsieur, c'est une somme que je recevrai – quand vous m'aurez dit pourquoi elle m'est envoyée.

Belle-Rose ne se méprit pas à l'expression du regard que lui jeta M. Bergame. L'enfant rôdait autour d'eux : c'était un témoin incommode au cas où il faudrait employer la menace ; Belle-Rose résolut de s'en débarrasser.

– C'est ce que je vais vous dire tout à l'heure ; permettez seulement que j'aille chercher l'argent, reprit Belle-Rose ; et il sortit.

Ce qu'il avait prévu arriva. L'enfant le suivit.

– La Déroute, dit tout bas Belle-Rose au sergent, tandis que je déboucle cette valise, approche-toi de ce méchant drôle, et bâillonne-le lestement.

Peppe, – c'était le nom de l'enfant, – regardait de tous ses yeux la valise où il devait y avoir de si beaux louis d'or ; la Déroute noua la bride du cheval autour d'une branche et s'approcha de Peppe ; mais Peppe, qui l'aperçut du coin de l'œil, fit deux pas en arrière.

– Eh ! fit Belle-Rose en laissant tomber sept ou huit pièces d'or, voilà l'argent qui m'échappe ! viens par ici, mon petit, et prends ces louis ; si tu m'en apportes quatre là-haut, il y en aura deux pour toi.

Et Belle-Rose, chargeant la valise sur ses épaules, s'éloigna. L'enfant se jeta sur l'herbe, où l'or étincelait ; la Déroute sauta sur lui, le saisit par le cou et noua un mouchoir autour de sa bouche. Peppe n'eut pas même le temps de pousser un soupir, mais il eut assez de présence d'esprit pour glisser quatre ou cinq pièces d'or dans sa poche. Belle-Rose, qui avait tout vu, remonta rapidement chez M. Bergame.

– Voilà ! dit-il en posant la valise sur la table.

– Et Peppe ? demanda M. Bergame, dont les yeux s'étaient écarquillés au bruit argentin de la valise.

– Oh ! fit l'officier d'un air tranquille, il s'amuse à tenir mon cheval par la bride.

La fenêtre de l'appartement où se tenait M. Bergame s'ouvrait sur une partie écartée du jardin ; il n'avait rien pu voir et n'eut aucun soupçon.

– Ça, entendons-nous, dit-il en poussant son fauteuil vers la table : vous êtes venu pour me compter cent mille livres, c'est très bien, et je ne demande pas mieux que de les recevoir, mais encore faut-il que je sache d'où provient cette somme.

Belle-Rose comprit qu'il fallait jouer le tout pour le tout.

– C'est un échange, répondit-il hardiment.

– Ah ! fit le vieillard en attachant sur lui ses petits yeux perçants.

– Argent contre papiers.

– Ah ! ah !

– L’argent est ici et les papiers sont là, reprit Belle-Rose en désignant la place où était l’armoire.

– Très bien ; je prends les louis et vous donne les papiers ; est-ce cela ?

– Précisément.

– Mais, mon bon monsieur, vous me direz bien encore de quelle part vous venez ?

– Eh ! parbleu ! vous le savez bien.

– Sans doute ! cependant je ne serais pas fâché d’en avoir l’assurance.

– Eh ! monsieur, je suis envoyé par le ministre.

– M. de Louvois ?

– Lui-même.

– Alors, vous avez bien une lettre d’introduction, quelque bout de papier avec sa signature.

– Une commission, n’est-ce pas ? fit Belle-Rose sans sourciller.

– Justement.

Belle-Rose venait de prendre son parti résolument ; tandis que M. Bergame parlait, la main du lieutenant s’était glissée sous sa casaque.

– Ma commission, reprit-il, la voilà.

Et il leva un pistolet à la hauteur du visage de M. Bergame.

– Si vous dites un mot, si vous faites le moindre geste, vous êtes mort, ajouta-t-il.

Mais M. Bergame n’avait garde de crier : glacé d’effroi, il tremblait dans son fauteuil.

– Bien ! fit Belle-Rose ; voilà que vous me comprenez. Je savais bien que nous finirions par nous entendre. Que vouliez-vous ? Cent mille livres ? les voilà. Que me faut-il ? des papiers ? je les prends ; nous sommes quittes.

– Mais, monsieur, c’est un assassinat, murmura M. Bergame d’une voix étouffée par la peur.

– Ah ! monsieur, que vous voyez mal les choses ! C’est une restitution.

– Ah ! mon Dieu ! que va dire le ministre ? reprit tout bas M. Bergame, qui suivait avec terreur les mouvements de Belle-Rose.

– Eh ! mon cher monsieur, vous lui direz que vous avez terminé l’affaire avec un autre. Affaire de commerce, vraiment.

Tout en parlant, Belle-Rose avait fait sauter les serrures de l’armoire, et s’était emparé d’un paquet de papiers enfermé dans une cassette. Il y jeta un rapide coup d’œil : c’étaient des lettres jaunies par le temps et des listes chargées de noms, sur lesquelles on voyait la signature de M. de Bouteville et de M. de Condé.

– Voilà qui est fait, reprit Belle-Rose. Vous avez la somme, j’ai la marchandise. Adieu, mon bon monsieur Bergame.

Et saluant le pauvre homme, il sortit en ayant soin de fermer la porte au verrou sur lui.

– La Déroute, à cheval ! dit Belle-Rose aussitôt qu'il fut dans le jardin, et au galop.

Le sergent avait déjà le pied à l'étrier ; ils partirent ventre à terre. Cependant Peppe était parvenu à se débarrasser de ses liens, ce qui n'avait pas été fort difficile aussitôt qu'il n'avait plus été sous la surveillance de la Déroute. Son premier soin fut de courir chez son maître et de le délivrer. M. Bergame, qui redoutait sur toute chose la colère de M. de Louvois, ordonna d'abord à Peppe de se mettre à la poursuite du ravisseur. Il avait l'argent, il n'aurait pas été fâché de ravoir les papiers. Peppe, muni d'un mot qui racontait succinctement les faits, sauta sur un cheval et se précipita à fond de train sur les traces des deux cavaliers. Peppe était Italien, et partant vindicatif quoique enfant. Les chevaux de Belle-Rose et du sergent avaient fourni le matin même une assez bonne traite ; ils ne s'étaient pas reposés, tandis que celui de Peppe était frais. Belle-Rose et la Déroute avaient leurs éperons. Peppe avait sa haine. Aux barrières de Paris, il les atteignit. Le petit Italien les suivit de loin et les vit entrer dans la maison de l'honnête Mériset. Quand la porte se fut refermée sur eux, Peppe courut en un lieu où il était sûr de trouver des gens de la maréchaussée. M. Mériset accueillit Belle-Rose avec ce sourire doux et mystérieux qui lui était habituel.

– Je vous ai fait préparer un petit déjeuner dont vous me direz des nouvelles, lui dit-il en se frottant les mains.

– C'est à merveille ; mais avant de le goûter, je vous serai fort obligé, mon cher monsieur Mériset, de vouloir bien me rendre un service.

– Lequel ?

– Celui de m'allumer un bon feu dans la chambre.

M. Mériset regarda Belle-Rose d'un air tout ébahi.

– Seriez-vous malade, par hasard ?

– Point.

– C'est que du feu au mois de juin...

– Faites toujours, mon cher hôte ; le feu ne sert pas seulement à réchauffer, il brûle...

M. Mériset ne comprit pas grand'chose à la réponse de Belle-Rose, mais en homme qui a l'habitude d'obéir, il disparut. Aussitôt que les fagots furent embrasés, Belle-Rose monta dans la chambre, déchira les ficelles qui enveloppaient les papiers et se mit en devoir de les brûler. En ce moment, un grand tumulte éclata sur l'escalier, on entendit la voix de M. Mériset qui discutait, et celle de Peppe qui criait. Belle-Rose sauta vers la porte et poussa les verrous. Les papiers en masse étaient dans le feu. Au milieu du bruit que faisaient en discutant l'Italien, M. Mériset et l'exempt, Belle-Rose s'approcha de la fenêtre qui donnait sur le jardin. Celle de la salle basse, où la Déroute était resté, s'ouvrait précisément au-dessous.

– Hé ! sergent ? dit Belle-Rose à voix basse.

La Déroute sauta dans le jardin.

– La maréchaussée est ici... Glisse-toi hors de la maison et tiens-toi prêt à fuir.

– Venez-vous ?

– Non ; on cogne à la porte et les papiers ne sont pas encore tous consumés.

– Alors, je reste.

– À ton aise ; mais quand nous serons en prison tous deux, lequel des deux sauvera l'autre ?

– Bien ; je pars.

– Va et raconte à M. de Luxembourg ce que tu as vu.

On frappait à la porte à coups redoublés. Belle-Rose regarda du côté de la cheminée ; les papiers étaient aux trois quarts brûlés. Il poussa du pied ce qui restait dans l'âtre.

– Au nom du roi, ouvrez, dit une voix à l'extérieur.

– Ce serait plus court d'enfoncer la porte, dit la petite voix flûtée de l'enfant.

Trois coups de crosse vigoureusement appliqués lui répondirent ; le bois craqua, et l'enfant, sûr que le ravisseur ne pourrait pas s'échapper de ce côté-là, courut vers le jardin. La porte vola en éclats, et l'exempt se jeta dans la chambre. Belle-Rose, à genoux devant la cheminée, chassait les débris du papier au milieu des flammes. Peppe montra tout à coup son visage à la fenêtre ; d'un bond il sauta près du foyer, écarta Belle-Rose et chercha entre les chenets. Un nuage de cendres étincelantes s'éparpilla sur le visage de l'enfant. Peppe se releva.

– Monsieur, dit-il à l'exempt en jetant un regard de vipère sur Belle-Rose, voilà l'homme qui a volé les papiers qui étaient à M. Bergame.

– Eh ! petit, répondit Belle-Rose, il ne faut pas mentir, ce n'est pas bien à votre âge : j'ai acheté ce qui était à vendre.

– Des papiers qui étaient destinés à M. de Louvois ! répliqua l'enfant qui avait légèrement pâli.

Ce nom redoutable, dont Peppe avait déjà exploité l'influence, produisit de nouveau son effet.

– Marchons, monsieur, dit l'exempt.

Le galop d'un cheval retentit dans la rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice. Belle-Rose sourit et se tourna vers l'exempt.

– Où me conduisez-vous, monsieur ? lui dit-il.

– À la Bastille.

XXVII

DEUX CŒURS DE FEMME

La Déroute ne fit qu'une traite de Paris à Douai, où l'armée s'était transportée. M. de Luxembourg avait poussé du côté de la Belgique par le Limbourg. Pierre fut la première personne à laquelle la Déroute put apprendre la mésaventure arrivée à Belle-Rose. Pierre, à l'audition de ce récit, jeta son mousquet contre terre avec tant de violence, qu'il en rompit la crosse.

– Cours chez l'Irlandais, je cours chez M. de Nancrais, lui dit-il.

M. de Nancrais songea à M. de Luxembourg ; Cornélius songea à Mme de Châteaufort. L'un connaissait l'honneur du gentilhomme, l'autre avait mis à l'épreuve le cœur de la femme. Deux heures après, M. de Nancrais partait pour le Limbourg et Cornélius pour Arras. Au nom de Cornélius Hoghart, Mme de Châteaufort donna ordre d'introduire le jeune Irlandais auprès d'elle. La duchesse se tenait au fond d'un oratoire où pénétrait un jour douteux ; elle était vêtue d'une longue robe sans ornement qui cachait son cou et ses bras. Son visage avait les teintes mates de l'ivoire, et deux cercles bleuâtres s'arrondissaient sous ses paupières alanguies. Un pâle sourire entr'ouvrit ses lèvres à la vue de Cornélius.

– Qui vous amène ? lui dit-elle ; allez-vous me donner la joie de penser que je puis vous être bonne à quelque chose ?

– Non, pas à moi, mais à un autre, madame.

– Parlez ! reprit la duchesse, qui avait le nom de Belle-Rose à la bouche et n'osait le prononcer.

– Belle-Rose est arrêté.

– Arrêté ! dites-vous ? s'écria Mme de Châteaufort en attachant ses regards effarés sur Cornélius.

Cornélius lui raconta les circonstances qui avaient précédé et accompagné cette arrestation. Mme de Châteaufort l'écoutait les mains jointes. Quand elle apprit que Belle-Rose avait été conduit à la Bastille, elle frissonna.

– C'est un lieu terrible : les uns en sortent pour perdre la vie, d'autres y restent pour mourir.

– Il faut l'en tirer, madame, et l'en tirer vivant.

– Certes, je m'y emploierai de toutes mes forces, mais suis-je bien sûre de réussir ?

– Vous ? mais vous l'avez sauvé de la mort déjà. Vous le sauverez bien de la prison.

Mme de Châteaufort secoua la tête.

– J'étais puissante alors, et ce n'était qu'un soldat, dit-elle ; j'ai perdu mon crédit, et c'est maintenant un criminel d'État.

– Lui ! fit Cornélius épouvanté.

– Oh ! vous ne savez pas, vous, ce que c'est que la cour et comme on y transforme les innocents en coupables. Vous ne savez pas quel homme c'est que M. de Louvois : farouche, vio-

lent, impérieux, il hait qui le blesse, et ce n'est pas lui qui pardonnera jamais à Belle-Rose.

– Qu'il ne lui pardonne pas, mais qu'il lui rende sa liberté. Il n'osera pas vous la refuser, à vous.

– Non, peut-être, si j'étais encore ce qu'on m'a vue, jeune, belle et puissante. Regardez-moi, reprit la duchesse en souriant tristement à son image réfléchie par une glace, et dites-moi si je suis celle que vous avez connue il y a trois mois ! J'ai quitté la cour, je n'ai plus rien demandé, d'autres sont venues et je suis oubliée... Oh ! ne dites pas non, on oublie vite autour d'un roi !

– Que faire alors ? que faire ? s'écria Cornélius.

– Tout tenter et prier Dieu. J'irai trouver M. de Louvois, je lui parlerai et ne le quitterai qu'après avoir tout épuisé. Pour si triste et si abattue que je sois, je me souviens toujours que je suis Mme de Châteaufort.

À cet élan d'une âme fière jusque dans sa détresse, Cornélius sentit luire en son cœur un rayon d'espérance.

– Vous le sauverez ! s'écria-t-il.

– Oh ! reprit-elle, j'irais jusqu'au roi s'il le fallait avant de le laisser périr. Mais, tenez, je serais bien plus sûre de sa vie si quelque femme en crédit à la cour s'intéressait à son sort.

– Une femme ? dit Cornélius.

– Oui, reprit Geneviève ; si les femmes ne peuvent pas grand'chose sur l'esprit de M. de Louvois, elles peuvent tout sur l'esprit du roi. M. de Luxembourg est compromis, son crédit n'est pas encore assis... Il ne nous sera d'aucun secours... ni

M. de Condé non plus... Une femme, à elle seule, ferait plus que tous deux ensemble.

– Mais vous, madame, vous ? s'écria Cornélius.

– Oh ! moi je suis disgraciée... mon mari n'est plus rien, et l'on ne sait même plus mon nom.

– Après vous, madame, répondit Cornélius, je ne connais que Mme d'Albergotti.

– Mme d'Albergotti ! répéta Geneviève en tressaillant de la tête aux pieds.

– Elle-même, qui a été l'amie de Belle-Rose et la protectrice de sa sœur.

Mme de Châteaufort avait incliné son front sur sa belle main. Après une minute de silence, elle reprit :

– Eh bien ! il faut que Mme d'Albergotti aille elle-même trouver le roi, il le faut.

Le nom de Mme d'Albergotti semblait déchirer les lèvres de Mme de Châteaufort ; elle était fort pâle et parlait avec une émotion extraordinaire.

– Mme d'Albergotti est à Compiègne, auprès de son mari, à qui son état de souffrance n'a pas permis de se rendre jusqu'à Paris, dit Cornélius ; c'est au moins ce que me mande une jeune personne attachée à madame la marquise.

– En allant à Paris pour voir M. de Louvois, je passerai par Compiègne et verrai d'abord Mme d'Albergotti.

Mme de Châteaufort se leva après ces mots et congédia Cornélius.

Au moment où le gentilhomme irlandais se retirait, elle lui prit la main et la lui serra fortement.

– Comptez sur moi, quoi qu'il arrive, dit-elle.

Au récit que M. de Nancrais lui fit de l'arrestation de Belle-Rose, M. de Luxembourg manifesta une grande douleur.

– Je ne sais pas encore si je puis beaucoup, dit le duc au colonel, mais croyez que tout ce que je pourrai est acquis à Belle-Rose. Je verrai le prince de Condé et m'entendrai avec lui sur cette affaire. Le plus triste est que M. de Louvois me hait. Mon nom est une méchante recommandation auprès du ministère.

– Et le roi ?

– Le roi attend ; il ne m'a pas encore éprouvé. Si je ne jouais que mon épée et mon rang, je n'hésiterais pas une minute à me rendre à son quartier ; mais j'exposerais Belle-Rose à tout le ressentiment de M. de Louvois sans avoir la certitude de pouvoir l'en garantir. Il n'est encore que prisonnier ; ne nous hâtons pas, de peur qu'on ne le traite en criminel. Mais, je vous l'ai dit, comptez sur moi.

Mme de Châteaufort ne perdit pas de temps et partit dans la nuit pour Paris. À son passage à Compiègne, le lendemain, elle se fit indiquer la demeure de Mme d'Albergotti et s'y rendit. Mme d'Albergotti quitta son mari pour la recevoir. Elle semblait fatiguée par de longues veilles et souffrante d'un mal secret. Geneviève se prit à la considérer un instant, cherchant à dominer son émotion. Au nom de Mme de Châteaufort, Suzanne avait étouffé un cri de surprise. Toutes deux se connaissaient sans s'être jamais parlé. L'une avait lu dans le cœur de Belle-Rose,

l'autre avait su comment et dans quelles circonstances était mort M. d'Assonville.

– Que désirez-vous de moi, madame ? dit Suzanne, dont l'esprit ferme et honnête avait su le premier commander à son trouble.

– Madame, répondit Geneviève, un malheureux accident a frappé une personne pour laquelle vous professez des sentiments d'amitié : Belle-Rose a été arrêté.

Mme d'Albergotti pâlit à ces mots.

– Il a été arrêté par ordre de M. de Louvois et conduit à la Bastille, continua Mme de Châteaufort.

Mme d'Albergotti appuya la main sur son cœur et chancela. Le froid de la mort l'avait saisie. Mais Mme de Châteaufort était devant elle, Suzanne se roidit contre le mal.

– Je ne cherche pas à dissimuler la douleur que me cause cette nouvelle, vous la voyez assez, madame, dit-elle. M. Jacques Grinedal était des amis de ma famille et des miens ; mais quelque part que je prenne à son infortune, que puis-je faire pour lui ?

– Il est en prison, la mort le menace, et vous me demandez ce que vous pouvez faire pour lui ? s'écria la duchesse avec explosion.

Suzanne regarda Mme de Châteaufort et attendit.

– Mais vous pouvez le sauver ! reprit Geneviève.

– Moi, madame ? et comment le pourrai-je ? Parlez, et si l'honneur me le permet, je suis prête.

– Vous avez été présentée au roi... L'avez-vous été ? continua Mme de Châteaufort rapidement.

– Je l'ai été au camp de Charleroi, par M. d'Albergotti.

– Sa Majesté a pour le marquis une estime toute particulière, dit-on ?

– Sa Majesté a bien voulu lui en donner l'assurance en lui remettant le gouvernement d'une place considérable.

– Eh bien ! madame, la vie de Belle-Rose est dans les mains du roi, lui seul peut l'arracher des mains de M. de Louvois. Courez à Lille, et obtenez qu'il intervienne entre Belle-Rose et le ministre.

Suzanne sentait son cœur se briser. Elle voyait la grâce de Belle-Rose suspendue à sa décision et restait muette.

– Il est à la Bastille ! qu'attendez-vous, madame ? dit Geneviève.

– M. d'Albergotti est ici, dit Suzanne d'une voix mourante.

– Mais c'est de Belle-Rose qu'il s'agit ! Me comprenez-vous ? Quoi ! tant de malheur sur sa tête et tant d'indifférence dans votre cœur !

Suzanne leva vers le ciel ses yeux remplis de larmes.

– Il vous aime et vous hésitez ! reprit Geneviève.

– C'est parce qu'il m'aime que je n'hésite plus ! s'écria Suzanne en relevant la tête : il faut que je reste digne de cet amour. Lui-même me repousserait si je quittais cette maison où

l'honneur me retient. Si j'étais libre, je serais près de lui ; mariée, je reste où est mon mari.

– Voilà donc comme vous l'aimez, ô mon Dieu ! s'écria Geneviève, les mains tendues vers le ciel et le regard étincelant ; s'il m'avait aimée comme il vous aime, j'aurais tout oublié, moi, tout !

– Chacune a son cœur, dit Suzanne ; Dieu nous voit et Dieu nous juge.

– Oh ! vous ne l'avez jamais aimé !

– Je ne l'ai pas aimé ! s'écria Suzanne qui se tordait les mains de désespoir ; mais savez-vous que depuis mon enfance ce cœur n'a pas eu un battement qui ne soit à lui, que sa pensée est tout ensemble ma consolation et mon tourment, que je n'existe que par son souvenir, que je l'aime si profondément que je ne voudrais pas lui apporter une vie où l'ombre d'une faute eût passé, une âme que le souffle du mal eût ternie ; que je veux rester forte et pure pour qu'il se souvienne de moi. Je ne l'aime pas, dites-vous ? Mais laquelle de nous deux l'aime le mieux ? Si c'était la volonté de Dieu que je fusse à lui, ma main s'unirait à la sienne sans trouble et sans remords ; il lirait dans ma vie comme dans une eau limpide... Vous dites que je ne l'aime pas ! il a aimé et j'ai souffert, il a oublié et je me suis souvenue !... Je vis dans ma maison comme dans un cloître... Je prie et je pleure... je suis dans le monde comme si le monde n'existait pas... Ma vie s'écoule entre Dieu que j'invoque et un malade que je console... Je n'ai ni joie, ni repos, ni contentement !... Je me suis fait du mariage un tombeau, et vous dites que je ne l'aime pas !

Jamais Suzanne n'avait parlé avec cette exaltation ; Geneviève la regardait avec surprise et se sentait touchée jusqu'aux larmes à l'aspect de ce visage où se reflétaient tous les tour-

ments et tous les sacrifices d'une âme un instant dévoilée. Geneviève tomba sur ses genoux.

– Vous l'aimez ! vous l'aimez ! mon Dieu ! Que suis-je auprès de vous ?

Quand Suzanne retourna auprès de M. d'Albergotti, elle était fort pâle ; ses yeux rougis gardaient encore les traces des larmes qu'elle avait versées.

Le malade lui prit la main.

– Vous pleurez, Suzanne, lui dit-il.

Suzanne s'efforça de sourire, mais ses forces étaient à bout ; elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine et se mit à pleurer comme un enfant. M. d'Albergotti laissa passer les premiers sanglots sans l'interrompre, puis, quand Suzanne fut un peu calmée, il reprit :

– Que vous est-il arrivé ? N'êtes-vous pas ma compagne, une compagne que je chéris comme ma fille ? Parlez, Suzanne.

– Oh ! vous êtes secourable et bon ! s'écria madame d'Albergotti, qui se pencha sur la main de son mari et l'embrassa pieusement.

– Je suis vieux, voilà tout, reprit M. d'Albergotti avec un doux sourire : les passions n'ont plus guère le pouvoir de m'agiter, et je sais d'ailleurs qu'il ne peut rien sortir que d'honnête de votre cœur. Confiez-moi ce que vous avez.

– Oh ! dit Suzanne d'une voix tremblante, c'est une triste chose : un bon jeune homme, qui a été le compagnon de mon enfance, le fils de cet honnête Guillaume Grinedal que vous avez

vu à Malzonvilliers, le frère de Claudine, a été arrêté et conduit à la Bastille… On dit qu'un danger le menace.

– Que pouvons-nous pour lui ?

– On dit que je puis tout, continua Suzanne à qui les larmes revenaient aux yeux ; on m'a demandé d'en informer Sa Majesté, et que c'était un sûr moyen d'obtenir la grâce de Belle-Rose.

– Pourquoi n'êtes-vous point partie ?

– Oh ! monsieur ! vous êtes mon mari, et vous souffrez ! Le pouvais-je ?

– Vous êtes une honnête et digne femme, murmura M. d'Albergotti en posant sa main sur le front incliné de Suzanne ; me pardonnerez-vous un jour de vous avoir ravi le bonheur qui vous était dû ?

Suzanne releva ses paupières gonflées de pleurs et regarda son mari avec une touchante expression de reconnaissance.

– Pourquoi me parlez-vous ainsi ? dit-elle ; n'avez-vous pas été plein de tendresse pour moi et ne m'avez-vous pas aimée et protégée ?

M. d'Albergotti sourit tristement.

– J'étais près de la maison de Guillaume de Grinedal, un soir qu'un jeune homme se mourait de désespoir entre deux jeunes femmes qui pleuraient. L'une avait le costume d'une villageoise, l'autre portait le voile de mariée.

À ces mots, Suzanne effarée tomba sur ses genoux, elle cacha son visage dans les plis du drap.

– Pardonnez-moi, mon Dieu ! pardonnez-moi ! dit-elle d'une voix brisée par les sanglots.

– Et qu'ai-je à vous pardonner, pauvre femme ? Oui, j'ai bien souffert ce soir-là... Si votre main était à moi, votre cœur était à un autre !... Mais ne vous êtes-vous pas dévouée à consoler ma vieillesse ? ne vous ai-je pas toujours trouvée près de moi, tendre, affectueuse et charitable ?... Si j'ai souffert, c'est parce que je vous savais malheureuse ; si vous m'avez vu triste, c'est parce que j'avais brisé votre espérance et flétri votre jeunesse ! Vous êtes demeurée sainte et pure comme je vous ai trouvée ; qu'ai-je donc à vous pardonner ?

Suzanne, agenouillée au bord du lit, pleurait sur les mains tremblantes de M. d'Albergotti. Elle était sans voix pour répondre, mais la bonté du vieillard entrait dans son cœur et la remplissait à la fois de reconnaissance et d'affliction.

– Relevez-vous, Suzanne, lui dit M. d'Albergotti... Encore un peu de courage et de résignation... Vous serez libre bientôt.

– Oh ! monsieur ! fit Suzanne avec un doux accent de reproche.

– Laissez faire la volonté de Dieu, pauvre affligée ; il n'y a point d'amertume dans mes paroles, reprit le vieil officier ; je n'ai plus d'avenir ; il faut que la jeunesse aille à la jeunesse. Relevez-vous, Suzanne, et mettez tout votre espoir en Dieu.

Tandis que ces choses se passaient à Compiègne, Mme de Châteaufort poussait droit sur Paris. Elle ne descendit de voiture que pour monter chez M. de Louvois. Aux premiers mots qu'elle lui toucha de l'affaire qui l'avait amenée à Paris, le ministre l'arrêta.

– Belle-Rose vous doit la vie une fois déjà... Il ne vous devra pas autre chose.

M[me] de Châteaufort laissa échapper un geste d'étonnement.

– Oh ! reprit M. de Louvois, la mémoire est une des servitudes de ma profession : je n'oublie rien. Le nouveau crime de Belle-Rose n'est pas de ceux pour lesquels on décapite un homme, mais il est suffisant pour qu'on en retienne dix en prison leur vie durant. Il est à la Bastille, il y restera.

XXVIII

LES ARGUMENTS D'UN MINISTRE

Après les formalités d'usage qui précédaient l'incarcération d'un prisonnier à la Bastille, Belle-Rose avait été conduit dans une chambre qui avait vue sur le faubourg Saint-Antoine. Il entendit fermer les verrous et se trouva seul. Quand vint la nuit, la plus profonde obscurité l'enveloppa ; c'était à peine s'il reconnaissait, à la pâle lueur qui s'en échappait, la place où s'ouvrait la fenêtre. Elle était étroite et garnie de gros barreaux. Tout en bas, à une portée de mousquet, les petites maisons du faubourg Saint-Antoine éparpillaient leurs toits, où l'on voyait, au milieu des ténèbres, briller çà et là d'immobiles clartés. Belle-Rose s'accouda sur l'appui de la fenêtre, et regarda ce coin de la grande ville d'où montait encore un peu de cette rumeur qui flotte incessamment sur la cité. L'une des lumières disparut, puis une autre, puis une autre encore. On n'en distinguait plus que trois ou quatre qui rayonnaient comme des étoiles tombées du ciel. Tandis que Belle-Rose les contemplait, une indéfinissable émotion pénétrait dans son cœur ; il lui semblait que ces lumières étaient l'image de ceux qu'il avait connus. Une de ces radieuses étincelles, tout à coup enlevée par une invisible main, lui rappelait M. d'Assonville tué au cœur de la vie ; une clarté rougeâtre, qui disparut brusquement dans les plis sinistres de la nuit, le fit souvenir de M. de Villebrais et de l'heure funèbre qui avait sonné sa mort ; plus loin encore, une douce et tremblante lumière, lentement éclipsée derrière un épais rideau, le fit songer à son père, dont la vie avait été si honnête et la mort si loyale. À mesure que ces pensées l'envahissaient, Belle-Rose sentait son âme s'emplir d'une mélancolie profonde, qui n'était

pas sans douceur et sans charme. Il avait eu sa part de souffrances et de joies : il avait aimé, il avait pleuré ; des lèvres adorées avaient murmuré son nom gardé comme un trésor au fond du cœur ; il savait ce que la vie compte d'heures d'ivresse et de jours de larmes : il pouvait partir. Les yeux de Belle-Rose ne quittaient pas les dernières clartés qui brillaient comme des diamants épars sur du velours noir ; il en était venu à s'imaginer, tant la nuit et la solitude apportent de superstition au cœur de l'homme, qu'elles étaient l'image de la vie de Suzanne et de Geneviève, et de la sienne aussi. Il avait choisi pour lui une lumière large, mais voilée, qui allait s'affaiblissant d'heure en heure ; Mme de Châteaufort était représentée par une étincelle ardente, qui projetait un jet de flamme ; et Mme d'Albergotti revivait dans une lueur blanche, pure et scintillante comme une goutte de rosée.

– Si l'une de ces étoiles vient à disparaître, se disait Belle-Rose, c'est que, de Geneviève ou de Suzanne, l'une des deux doit m'abandonner ; si la mienne s'efface, c'est que je dois mourir.

Il en était là de ses réflexions, lorsqu'il entendit crier les verrous de sa prison ; la porte s'ouvrit, la clarté rougeâtre d'une torche inonda sa chambre, et Belle-Rose vit, en se retournant, le lieutenant de la Bastille que précédait un guichetier et que suivaient trois ou quatre soldats.

– Monsieur, lui dit l'officier, j'ai ordre de vous emmener en la chambre du conseil, où vous attend M. le gouverneur.

– Je vous suis, répondit Belle-Rose.

Son escorte enfila un long corridor, au bout duquel elle descendit un escalier qui conduit dans la cour intérieure de la Bastille. Elle la traversa, passa sous un porche, monta un autre escalier et s'arrêta devant une salle voûtée qui dépendait du logement militaire du gouverneur. Le gouverneur se tenait debout

près d'un personnage inconnu à Belle-Rose, mais qui devait être tout-puissant si l'on en jugeait par la manière respectueuse avec laquelle le gouverneur lui parlait. Quand Belle-Rose fut introduit, ce personnage se tourna vers lui. Au portrait qu'on lui en avait fait quand il était à l'armée, Belle-Rose reconnut M. de Louvois. Le redoutable ministre attacha sur lui un regard perçant comme s'il eût voulu lire jusqu'au fond de son cœur. Belle-Rose attendit la tête haute et le regard ferme.

– Approchez, monsieur, lui dit le ministre.

Belle-Rose fit un pas en avant.

– C'est bien vous qui êtes allé ce matin chez M. Bergame ? reprit M. de Louvois.

– C'est moi.

– Vous lui avez enlevé des papiers qui m'étaient destinés ?

– J'ai payé des papiers qui étaient à vendre.

– Mais ces papiers, je les avais achetés.

– En pareille affaire, la chose appartient à celui qui se présente le premier.

– Eh ! monsieur, vous avez de l'audace, dit le ministre avec ironie ; mais je saurai bien tirer de vous ce que je veux.

– C'est selon ce que vous voudrez.

Il y eut un instant de silence durant lequel les deux interlocuteurs s'examinèrent. M. de Louvois le rompit le premier.

– Vous avez brûlé ces papiers, monsieur ?

– Oui, monseigneur.

– Tous ?

– Tous.

– Avez-vous pris connaissance de leur contenu ?

– Non, monseigneur.

– Mais vous vous doutiez donc de ce qu'ils pouvaient contenir, puisque vous vous êtes si fort empressé de les faire disparaître ?

– Je pouvais supposer du moins qu'ils avaient quelque importance, à voir la hâte qu'on mettait à me poursuivre.

– Et vous ne vous trompiez pas. Vous ne seriez point ici sans cela.

– Je m'en doute bien un peu.

– Un mot peut vous en tirer, monsieur.

– Un seul, monseigneur ?

– Un seul. Vous voyez que je mets à votre liberté une bien légère condition.

– Eh ! monseigneur, il y a des mots qui valent des têtes.

– Prenez garde aussi que le silence n'engage la vôtre !

La colère gagnait M. de Louvois ; à tout instant la fougue irascible de son caractère se faisait jour ; quant à Belle-Rose, il ne perdait rien de sa tranquillité calme et fière.

– Brisons là ! reprit le ministre ; il s'agit de savoir si vous voulez sauver votre tête, oui ou non.

– Serait-elle menacée, monseigneur ?

– Plus peut-être que vous ne pensez.

– Et tout cela parce que j'ai payé cent mille livres ces papiers que je n'ai pas lus. Du sang pour de l'encre, vous êtes prodigue, monseigneur !

– Un mot peut vous sauver, un mot, je vous l'ai dit, reprit M. de Louvois, qui contenait mal sa colère.

– Et lequel ?

– Le nom de la personne pour qui vous avez enlevé ces papiers.

Belle-Rose ne répondit pas.

– M'avez-vous entendu, monsieur ? s'écria le ministre.

– Parfaitement.

– Que ne parlez-vous donc ?

– C'est qu'en vérité il m'est impossible de le faire.

– Et pourquoi ?

– Si je vous disais que je les ai pris pour moi et par l'effet seul de ma propre volonté, me croiriez-vous ?

– Non, certes.

– C'est apparemment alors que je suis, dans votre pensée, le mandataire d'une personne qui a mis en moi sa confiance. Parler serait une lâcheté que vous ne sauriez me proposer sérieusement ; vous voyez donc bien, monseigneur, que je dois me taire.

– C'est votre dernier mot ?

– Vous en êtes tout autant convaincu que moi, monseigneur.

– Je pourrais le croire, monsieur, si nous n'avions ici des instruments merveilleux pour arracher des paroles aux plus muets.

– Essayez, dit Belle-Rose, et il se croisa les bras sur la poitrine.

M. de Louvois le regarda un instant sans parler, puis se leva. Sur un signe de sa main, l'officier qui avait amené Belle-Rose le reconduisit dans sa prison. Quand ils furent seuls, le gouverneur de la Bastille s'approcha de M. de Louvois.

– Tenez, monseigneur, lui dit-il, je me connais en physionomie. Voilà un jeune homme que nous ne réussirons pas à faire parler. Il mourra : voilà tout.

– Nous verrons ! murmura M. de Louvois.

À peine Belle-Rose eut-il été réintégré dans sa prison, qu'il courut vers la fenêtre. Au loin, dans les ténèbres de la nuit, les

trois étoiles rayonnaient toujours d'un pur et doux éclat. Belle-Rose s'endormit calme et souriant ; une mystérieuse espérance était dans son cœur. La journée du lendemain se passa sans qu'un nouvel incident vînt déranger le prisonnier de ses méditations. Vers le soir, à l'heure du dîner, un guichetier glissa dans sa main un bout de papier et s'éloigna, le doigt sur la bouche. Belle-Rose ouvrit le papier et n'y trouva que ces mots : *Une amie veille sur vous*. Au premier coup d'œil il reconnut l'écriture de Geneviève.

– Pauvre femme ! dit-il entre deux soupirs, elle se souvient, et c'est à Suzanne que je pense !

Quand la nuit fut tout à fait venue, Belle-Rose s'approcha de la fenêtre, et comme la veille il se prit à compter les tremblantes clartés qui s'allumaient dans l'ombre. Il y avait une heure ou deux qu'il était absorbé dans cette muette contemplation, lorsqu'il entendit marcher dans le corridor qui aboutissait à sa prison. Le même officier qui était venu la veille s'avança vers lui, et d'une voix grave lui demanda s'il était disposé à le suivre. Belle-Rose, pour toute réponse, se dirigea vers la porte. L'escorte prit ce soir-là un chemin différent de celui qu'elle avait suivi une première fois. Après avoir longé plusieurs sombres corridors, traversé des voûtes noires où les pas des soldats répercutés par l'écho sonnaient en cadence, monté et descendu divers escaliers étroits et funèbres, elle entra dans une salle oblongue qui était éclairée par quatre flambeaux attachés aux murs. Une sorte de greffier était assis devant une petite table où l'on voyait tout ce qu'il faut pour écrire. Le long des parois brillaient aux clartés rougeâtres des flambeaux des instruments sinistres de forme étrange. Il y avait au pied du mur des chevalets, des chaînes et des pinces ; un réchaud brûlait dans un enfoncement obscur, des planches de chênes et des maillets tachetés de sang étaient dans un angle pêle-mêle avec des cordes et des coins. Près du greffier se tenait un homme habillé de noir que Belle-Rose pensa devoir être un médecin. Le gouverneur de

la Bastille, triste et grave, achevait de lire une lettre à deux pas de la table. À l'arrivée de Belle-Rose, le gouverneur serra la lettre, avança une chaise près de la table du greffier et s'assit après avoir salué le prisonnier. Aux apprêts qu'il voyait, Belle-Rose comprit que l'heure était venue ; il recommanda son âme à Dieu, murmura le nom de Suzanne comme une prière, et attendit.

– Vous avez entendu hier ce que M. de Louvois vous a dit, monsieur, lui dit le gouverneur ; persistez-vous toujours dans votre refus de faire connaître la personne qui vous a chargé d'enlever les papiers de M. Bergame ?

– Toujours.

– Je dois vous prévenir que j'ai reçu l'ordre d'employer contre vous des moyens dont la loi autorise l'usage si vous continuez à vous taire.

– Vous ferez votre devoir, monsieur ; je tâcherai de faire le mien.

– Vous êtes bien jeune ; vous avez peut-être une mère, une femme, une sœur ; un mot vous rendrait à la liberté !

– J'achèterais cette liberté au prix de mon honneur. Vous-même, si vous étiez père, ne le conseilleriez pas à votre fils.

Le gouverneur se tut pendant quelques minutes ; le greffier écrivait les réponses.

– Ainsi, monsieur, vous n'avez plus rien à déclarer ? reprit le gouverneur.

– Rien.

– Que votre volonté soit faite !

Le gouverneur fit un signe à deux hommes que Belle-Rose n'avait pas remarqués, et qui s'étaient tenus jusqu'à ce moment dans l'un des coins obscurs de la salle. Ces deux hommes saisirent le prisonnier et commencèrent à le déshabiller. Quand il n'eut plus que sa culotte et sa chemise, on l'étendit sur une sorte de chaise longue ; on lia ses bras aux bâtons de la chaise, et le médecin s'approcha du patient. Belle-Rose s'était laissé faire sans opposer la moindre résistance. Quand il fut à moitié couché sur la chaise, le gouverneur lui demanda s'il persistait encore dans son refus.

– Je ne puis pas déserter au moment du combat, lui répondit Belle-Rose avec un pâle sourire.

– Il faut donc que l'ordre soit exécuté, fit le gouverneur.

L'un des deux tortionnaires apporta près de la chaise deux grands seaux pleins d'eau, remplit une pinte et l'approcha des lèvres du patient.

– Ah ! fit Belle-Rose, c'est le supplice de l'eau !

– Oui, monsieur, dit le médecin, il tue bien quelquefois ; mais si l'on en réchappe, on n'est pas mutilé.

Belle-Rose remercia le gouverneur par un regard et avala la pinte. Une seconde lui fut présentée, mais il ne put aller jusqu'au bout. L'un des aides lui coucha la tête en arrière et vida la pinte jusqu'à la dernière goutte. Belle-Rose tressaillit.

– On est prêt à recueillir vos aveux, monsieur, reprit le gouverneur ; voulez-vous parler ?

– Non, monsieur, dit le soldat dont l'âme restait inflexible.

On souleva une troisième pinte à la hauteur des lèvres de Belle-Rose ; il en but quelques gorgées, mais ses dents se serrèrent par un mouvement convulsif, et l'eau coula sur sa poitrine nue.

– Persistez-vous encore dans votre silence, monsieur ? interrompit le gouverneur.

– Encore et toujours ! fit le patient d'une voix étouffée.

L'un des tortionnaires entr'ouvrit les dents à l'aide d'un fer, introduisit dans la bouche de Belle-Rose le goulot d'un entonnoir et entonna une autre pinte. Belle-Rose pâlit horriblement ; ses doigts crispés se nouèrent autour du bois, et d'une secousse, arrachée par la douleur, il ébranla la chaise sur laquelle il était lié. Une autre pinte d'eau disparut dans l'entonnoir, puis une autre encore. De grosses gouttes de sueur roulèrent sur le front du patient, ses yeux s'injectèrent de sang, ses joues devinrent bleuâtres. Le gouverneur réitéra sa question ; Belle-Rose entendait encore, mais ne pouvant plus répondre, il fit de la tête un signe négatif. L'entonnoir s'emplit de nouveau. Une violente convulsion agita le corps du patient, il poussa un cri sourd, raidit ses membres, rompit les liens qui garrottaient l'un de ses bras, saisit l'entonnoir, le broya entre ses doigts, et, brisé par la souffrance, retomba sur la chaise, évanoui. Le médecin, qui depuis quelques instants consultait le pouls de Belle-Rose, appuya sa main sur le cœur du patient.

– Eh bien ! demanda le gouverneur.

– Eh ! fit le médecin, c'est un sujet vigoureux. On pourrait bien encore lui faire avaler une ou deux pintes ; mais à la troisième il courrait le risque de mourir.

Les valets apprêtèrent l'entonnoir et les seaux.

– Est-il en état de m'entendre, reprit le gouverneur.

– Lui ? fit le médecin. Eh ! monsieur, les trompettes de Jéricho sonneraient qu'il n'aurait garde de remuer ! Cependant nous avons un moyen de rendre aux patients l'usage de leurs sens.

– Lequel ?

– Les fers rouges.

– Ils sont là tout prêts, dit l'un des tortionnaires en montrant du doigt le réchaud.

Le gouverneur l'arrêta d'un geste ; l'horreur et la pitié se peignaient sur son visage.

– C'est assez comme cela. J'instruirai M. de Louvois du résultat de cette séance ; et nous verrons après, dit-il.

Sur son ordre, on transporta Belle-Rose dans sa chambre ; le médecin le suivit. Quand le triste cortège eut passé la porte, le gouverneur secoua la tête.

– Je le lui avais prédit, murmura-t-il. C'est un de ces hommes qui meurent et ne parlent pas.

XXIX

CE QUE FEMME VEUT, DIEU LE VEUT

Instruit par le gouverneur de ce qui s'était passé durant la nuit à la Bastille, M. de Louvois haussa les épaules.

– C'est dommage, dit-il, que Belle-Rose appartienne à M. de Luxembourg. Sans cette fâcheuse circonstance, on aurait pu en faire quelque chose...

– Quoi ! monseigneur, vous savez.

– Je sais tout : tandis que vous le soumettiez à la question, un courrier m'est arrivé de Flandre ; j'ai appris que la nuit même du départ de Belle-Rose, le jeune officier avait eu une conférence avec M. de Luxembourg ; on m'a conté les détails d'une scène qui s'est passée au camp de Charleroi, à propos d'un capitaine qui avait encouru la peine de mort ; j'ai tout appris : le soldat a été l'instrument du général.

– Oserai-je demander à Votre Excellence ce qu'elle compte faire ?

– Moi ? rien.

– La question devient donc inutile ?

– Tout à fait.

– Et le prisonnier peut être mis en liberté ?

– Non pas. Je l'oublie, voilà tout.

Le gouverneur comprit la terrible signification de ces mots, qui condamnaient Belle-Rose à une détention perpétuelle.

– Il faut bien qu'on sache, reprit le ministre en se levant, que par moi on peut tout, que sans moi on ne peut rien.

– Permettez-moi d'espérer, monseigneur, qu'un jour vous m'autoriserez à reprendre cet entretien.

– Soit ; je vous ajourne à vingt ans.

Tandis que ces choses se passaient à Paris, Mme d'Albergotti prodiguait à son mari les soins les plus tendres ; sa figure était devenue blanche comme un cierge ; ses mains semblaient transparentes ainsi que l'albâtre. Quand venait le soir, Claudine l'accompagnait dans sa chambre, qui était attenante à celle du marquis.

– Mon Dieu, vous vous tuez, lui disait la pauvre fille en l'embrassant.

– Laisse, répondait tristement Suzanne, c'est pour moi le repos qui vient.

Une nuit, la troisième depuis le passage de Mme de Châteaufort, M. d'Albergotti appela Suzanne. Suzanne était déjà au chevet de son lit.

– Vous souffrez ? dit-elle.

– Non, je finis.

Suzanne ouvrit la bouche pour parler, M. d'Albergotti l'arrêta d'un geste.

– Je vous ai fait venir, reprit-il, pour que vous receviez mes adieux. Je vous ai toujours aimée comme un père aime son enfant, vous m'avez rendu cette affection autant qu'il était en vous ; vous avez été honnête, pieuse et résignée ; vous n'avez pas eu une mauvaise pensée : Dieu vous doit une récompense. Approchez-vous, Suzanne, afin que je vous bénisse.

Suzanne, plus morte que vive, s'agenouilla près du lit ; elle avait bien compris à l'air de M. d'Albergotti que quelque chose d'étrange et de mystérieux se passait en lui. M. d'Albergotti posa ses deux mains sur le front de sa jeune épouse et pria. Au bout d'un instant, ses mains s'appesantirent et se glacèrent. Suzanne les écarta et regarda son mari. Le vieux capitaine venait de rendre son âme à Dieu. Mme d'Albergotti le baisa au front, et fermant les paupières du mort, elle alla s'agenouiller sous l'image du Christ et passa toute la nuit en prières. Après qu'elle eut rendu les derniers devoirs à la dépouille de son mari, elle manda une voiture et des chevaux de poste. Claudine ne l'avait jamais vue si prompte et si résolue.

– Est-ce à Paris que nous allons ? lui dit-elle.

– Non vraiment ! Le roi est en Flandre, c'est en Flandre que je vais. Je suis libre maintenant, et Belle-Rose souffre sans doute.

Tandis que Suzanne courait sur la route de Lille, le captif, brisé par les intolérables souffrances qu'il avait éprouvées, restait couché sur son lit, sans voix, sans regard, presque sans souvenir. Sa pensée était couverte d'un voile. Le quatrième jour il se leva. Le guichetier qui déjà avait glissé un papier dans sa main, vint à lui et laissa tomber à ses pieds un autre papier roulé. Belle-Rose le ramassa et y trouva ces mots :

« Si vous êtes malade, restez malade ; si vous ne l'êtes pas, feignez de l'être. »

Cette fois, l'écriture était de Suzanne. Belle-Rose cacha le papier sur son cœur, se recoucha et attendit. Sur ces entrefaites, Cornélius et la Déroute étaient arrivés à Paris, poussés par une inquiétude qu'ils ne cherchaient même pas à dominer. M. de Nancrais avait prévenu les désirs du sergent en lui délivrant un congé illimité.

– Voilà une signature qui m'empêche de déserter, dit la Déroute en serrant le papier. Lorsque je commandais l'exercice et que je pensais à mon lieutenant, ma hallebarde était dans mes mains comme un fer rouge.

– Va, dit M. de Nancrais, et tente tout pour le sauver. Si nous n'étions pas en temps de guerre et devant l'ennemi, tu ne partirais pas seul.

Quant à Mme de Châteaufort, elle allait de la Bastille chez M. de Louvois, morne et désespérée. Cette fois, la fière et vaillante Espagnole se sentait vaincue. Un jour qu'elle était seule dans son oratoire, elle vit entrer Mme d'Albergotti. Oubliant à la fois et son amour abandonné et sa dévorante jalousie, elle courut vers sa rivale et lui prit les mains.

– Sauvé ? dit-elle.

Suzanne secoua la tête. Geneviève laissa tomber ses bras.

– Quoi ! madame, le roi lui-même...

– Le roi est le roi ! dit Suzanne avec une poignante expression... c'est l'égoïsme couronné... Il s'est fait un bouclier de la raison d'État... J'ai pleuré à ses genoux, et me voilà !

– Perdu ! mon Dieu ! perdu ! s’écria Geneviève.

– Non, pas encore ; tant que je vis, j’espère.

Geneviève, étonnée de ce langage ferme et résolu, se prit à regarder Suzanne.

– Oh ! continua la veuve, je ne suis plus la femme que vous avez vue à Compiègne. Je puis l’aimer sans crainte, à présent, et tout risquer pour le sauver. J’y jouerai ma fortune et ma vie.

– Vous ne savez pas ce que c’est que M. de Louvois ! dit Mme de Châteaufort, que le désespoir rongeait.

– Je sais ce que peut un cœur honnête et déterminé. Il le hait, moi je l’aime ; nous verrons.

Geneviève étouffa un soupir.

– Essayez, madame ; tout ce que je pourrai faire pour vous aider, je le ferai.

Suzanne lui ayant demandé où en étaient les choses depuis le jour de l’emprisonnement, Geneviève lui raconta tout ce qu’elle savait et tout ce qu’elle avait tenté. Au récit des tortures infligées à Belle-Rose, Suzanne frissonna.

– Louis XIV est roi de France, et voilà ce qu’il permet ! s’écria-t-elle avec l’horreur d’une amante épouvantée.

Elles étaient encore ensemble quand un laquais vint avertir la duchesse qu’un homme était à la porte, insistant pour être introduit auprès d’elle.

– Quel est cet homme ? fit-elle.

– Il m'a dit s'appeler la Déroute, répondit le laquais.

– Qu'il entre tout de suite ! dit Suzanne.

– Que sais-tu et que veux-tu ? reprit Mme de Châteaufort quand la Déroute eut été introduit.

– Je sais que mon lieutenant est en prison, et je veux qu'il soit libre ! répondit l'honnête sergent.

– Eh bien ! dit Suzanne, il faut le faire évader.

– De la Bastille ? Eh ! madame, on réussirait aussi bien à tirer un damné des griffes du diable ! Il y a des sentinelles à toutes les portes, et des portes à tous les couloirs, des guichetiers partout. Les murs ont vingt toises de haut, les fossés vingt pieds de profondeur, et je ne sais pas un trou où il n'y ait des barreaux gros comme le bras.

– Cependant, dit Suzanne, il n'est pas de cachot, pas de forteresse, pas de citadelle d'où l'on ne puisse sortir. Rien n'est impossible à la volonté.

– Rien, quand elle est aidée par le temps. Vous ne savez donc pas ce que c'est qu'une évasion d'une prison d'État ? Il faut la méditer dans l'ombre, tromper mille regards, épier l'heure propice, ne rien donner au hasard. C'est l'œuvre de la patience... Elle demande des années, et quand on réussit, il arrive parfois que le prisonnier a des cheveux blancs. Voulez-vous attendre, madame ?

– Oh ! ce serait mourir, s'écria Suzanne.

– Mon Dieu ! que faire ? reprit Geneviève.

– Le tirer de la Bastille avec un ordre du ministre, continua le sergent.

– Il ne le voudra pas ! Il ne l'a pas voulu ! dirent à la fois les deux femmes.

– Oh ! je m'entends ! Il y a d'autres prisons en France, de petites Bastilles par-ci par-là dans les provinces. Obtenez seulement qu'on le transporte dans une d'elles, et je me charge du reste.

– Que veux-tu dire ? demanda Suzanne.

– J'ai mon projet. Depuis vingt-quatre heures que je suis à Paris, j'ai déjà couru de tous côtés. Quand on a été soldat pendant dix ou douze années, on a des camarades partout. Le caporal Grippard, qui a fait un petit héritage, est ici avec quatre ou cinq vieux sapeurs prêts à tout. L'Irlandais est comme un enragé. Celui-là nous donnera un bon coup de main… Comprenez-vous ?

– Mais, dit Geneviève, ce sera une bataille.

– Dame ! fit le sergent, si les balles volent, on tâchera de les éviter.

– Eh bien ! j'aurai cet ordre ! s'écria Suzanne. Va tout préparer.

– J'y cours ; mais il me faut quelque chose encore.

– Quoi ?

– De l'or.

– J'ai mes diamants ! s'écria la duchesse.

– Bon, avec ces petites pierres blanches on fait des pièces jaunes.

Mme d'Albergotti courait à la porte, quand la Déroute l'arrêta.

– Savez-vous un moyen de faire passer un avertissement à mon lieutenant ? reprit-il.

– Je l'ai, dit Geneviève. Un guichetier qui a été au service de mon père a déjà consenti, à prix d'or, à faire tenir un billet à Belle-Rose.

– Recommandez-lui donc, madame, qu'il se mette au lit. Ce billet lui donnera un peu de courage, et sa feinte maladie permettra d'obtenir plus facilement un ordre de changement.

Suzanne tenait déjà une plume à la main ; elle écrivit promptement quelques mots. On a vu comment Belle-Rose les avait reçus. Suzanne se présenta le même jour chez M. de Louvois. La veuve de M. d'Albergotti fut introduite sur-le-champ ; mais au nom de Belle-Rose, le ministre fronça le sourcil.

– C'est une étrange persistance, dit-il ; il me semble que j'ai déjà refusé sa mise en liberté.

– Aussi n'est-ce point cela que je viens solliciter de votre clémence.

– Qu'est-ce donc ?

– L'ordre d'enfermer Belle-Rose dans une prison où il puisse recevoir les secours et les consolations que réclament son état de santé.

– Ah ! il est donc malade ?

– L’ordre de lui appliquer la question ne vient-il pas de vous, monseigneur ? répondit Suzanne.

– Mais quel intérêt puissant vous fait agir en faveur de ce prisonnier ? interrompit M. de Louvois dépité.

– Je suis sa fiancée, répondit Suzanne, qui rougit, mais sans baisser les yeux.

M. de Louvois s’inclina.

– Que votre volonté soit faite ! dit-il en écrivant quelques mots sur un ordre imprimé dont les blancs seuls étaient à remplir.

M. de Louvois agita une sonnette : un huissier se présenta, il lui remit l’ordre et se leva.

– Belle-Rose sera transporté à la citadelle de Châlons, dit-il ; il vous sera permis de le voir. Après le crime dont il s’est rendu coupable, c’est tout ce que je puis faire pour lui, et encore ne l’aurais-je pas fait si vous n’étiez pas sa fiancée.

La Déroute n’avait pas perdu de temps. Les hommes qu’il s’était associés n’attendaient qu’un signal pour agir, et sur l’avis qu’il reçut de Mme d’Albergotti, il se tint prêt. Le lendemain, à la tombée de la nuit, le lieutenant de la Bastille entra chez Belle-Rose et le prévint qu’un ordre du ministre l’envoyait à la citadelle de Châlons.

– Une chaise de poste va vous conduire, lui dit-il.

Belle-Rose se leva et s'habilla. Un exempt l'attendait dehors de la sombre forteresse ; près de lui se tenaient deux soldats de la maréchaussée. Le postillon était en selle. L'exempt était le même qui l'avait arrêté rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, chez M. Mériset. L'un des gardes de la maréchaussée était Bouletord. L'ex-canonnier salua Belle-Rose d'un sourire.

– Nous avons joué quitte ou double, j'ai gagné, lui dit-il.

Belle-Rose passait sans répondre, lorsqu'en levant les yeux, il vit à cheval, en costume de postillon, l'honnête la Déroute qui faisait claquer son fouet, et venait de relever un bandeau qu'il s'était appliqué sur le visage afin de n'être pas reconnu. Un cri de surprise faillit jaillir des lèvres du prisonnier, mais le sergent promena un doigt sur sa bouche, et Belle-Rose sauta sur le marchepied de la voiture.

– Eh ! dit-il à Bouletord, c'est une autre partie qui commence.

L'exempt s'assit à côté de Belle-Rose. Les deux gardes se placèrent sur la banquette du devant, et la Déroute brandit son fouet.

– Eh ! camarades, s'écria-t-il, passez vos bras dans les courroies, la route est mauvaise, il y aura des cahots.

– Que diable dit-il ? murmura l'exempt ; la route est unie comme un parquet, voilà un mois qu'il n'a plu !

Belle-Rose ne dit rien et passa le bras dans une courroie qu'il serra fortement. Évidemment le conseil était pour lui. L'or de la duchesse avait fait merveille. La Déroute avait grisé dix postillons avant de découvrir celui qui devait conduire la chaise du prisonnier. Quant à celui-ci, il n'avait pu résister à l'offre d'une bourse où les louis brillaient entre les mailles de soie. Sa

philosophie avait estimé qu'une veste de drap bleu galonné d'argent, une culotte de peau, de grosses bottes et l'honneur de conduire un prisonnier d'État ne valaient pas deux mille livres. La voiture se mit à rouler du côté de la barrière d'Enfer ; à quelques lieues de là, un peu après Villejuif, un embarras força la voiture de s'arrêter. Un arbre était abattu sur un côté de la route ; de l'autre côté, on voyait un chariot immobile.

– Eh ! l'homme au chariot, cria la Déroute, faites place aux gens du roi.

L'homme au chariot sortit sa tête du milieu des bottes de foin, bâilla, étendit les bras et se rendormit. La Déroute lui lança un coup de fouet, mais la mèche alla frapper contre le foin, à trois pieds du dormeur.

– Eh ! monsieur l'exempt, dit la Déroute, voilà un terrible dormeur qui barre le chemin. Priez donc un de vos braves de lui frotter les oreilles.

L'exempt ouvrit la portière et Bouletord sauta sur la route. Il commença par tirer l'attelage du chariot, qui partit ; mais le dormeur, réveillé par la secousse, descendit du milieu de ses bottes de luzerne, et courut à Bouletord, qui tout d'abord lui mit la main au collet. Malheureusement l'homme au chariot n'était pas d'humeur à se rendre sans résistance ; il répondit par un coup de poing si rude, que Bouletord roula par terre. Aussitôt la Déroute poussa ses chevaux avec tant d'adresse, que la roue donna contre l'arbre et la chaise versa du côté de l'exempt, dont Belle-Rose se fit un marchepied pour sortir du carrosse. Quatre ou cinq hommes qui semblaient surgir de terre s'élancèrent sur le chemin et coururent à la voiture comme pour aider la Déroute à la relever. Au milieu du trouble où cette chute avait jeté l'exempt, ni lui ni son camarade ne songèrent à la possibilité d'une embuscade. Les nouveaux venus avaient la mine d'honnêtes gens qui ne demandaient qu'à les secourir ; mais

l’exempt et le garde, tirés de la chaise par leurs soins, furent à l’instant même garrottés et bâillonnés. Quant à Belle-Rose, il aidait Cornélius, qui n’était autre que l’homme au chariot, à se rendre maître de Bouletord.

– Soyons sage, dit Belle-Rose à l’ex-canonnier, qui, tout meurtri des coups qu’il avait reçus, écumait de rage dans une ornière ; c’est encore une partie que je gagne.

Quand l’exempt et les deux gardes furent hors d’état de se défendre, la Déroute et ses camarades s’employèrent à redresser la voiture.

– Voilà ce qui s’appelle emporter une citadelle sans brûler une amorce, dit le sergent.

Cornélius coupa les traits des chevaux qu’on débarrassa de leurs harnais ; il sauta sur l’un d’eux et conduisit les deux autres à Belle-Rose et au sergent.

– Une minute encore, dit la Déroute ; ces messieurs pourraient s’enrhumer si nous les laissions sur la route. La nuit est fraîche.

Aidé par ses camarades, il porta l’exempt et les gardes dans la voiture, cadenassa les portières et se retira après les avoir salués poliment.

– Alerte maintenant, et vous, dépêchez ! dit-il aux compagnons de Grippard, qui se jetèrent dans les champs.

La Déroute poussa les chevaux dans un petit chemin, où Belle-Rose et Cornélius le suivirent. Au bout d’un quart d’heure, les cavaliers aperçurent la flèche aiguë d’une chapelle qui se dessinait en noir sur le ciel pur.

– Un coup d'éperon, et nous y sommes, dit le sergent.

À la porte de cette chapelle, deux femmes attendaient, immobiles et pleines d'anxiété.

– Voici l'heure, et je n'entends rien encore ! disait l'une.

– Mon Dieu ! reprit l'autre, sauvez-le, et faites-moi mourir !

Chacune d'elles entendait les pulsations de son cœur ; leurs yeux ne quittaient le pâle sentier que pour se lever vers le ciel.

– On l'aura peut-être tué, dit Geneviève si bas que sa voix passa comme un soupir entre ses lèvres blanches.

– Il me semble que s'il était mort, je serais morte, répondit Suzanne.

Au fond de la chapelle, un prêtre était en prières auprès de l'autel. Tout à coup on entendit rouler le galop retentissant de quelques chevaux lancés à toute bride. Les deux femmes, le corps en avant, cherchaient à voir dans la nuit ; bientôt elles aperçurent trois cavaliers, et reconnurent celui qui galopait à leur tête.

– Sauvé ! dirent-elles les yeux baignés de larmes, et, par un mouvement spontané, elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

Cependant les trois cavaliers arrivaient ; Geneviève s'arracha des bras de Suzanne plus pâle qu'une morte.

– Adieu ! dit-elle ; soyez bénie, madame, vous qui l'avez sauvé !

Suzanne voulut retenir Geneviève ; tant de résignation mêlée à une si profonde douleur la touchait.

– Laissez, madame, reprit Geneviève d'une voix éteinte ; il vous aime, soyez heureuse.

Elle entra dans la chapelle et fit quelques pas ; mais, brisée par la souffrance, elle tomba sur ses genoux derrière un pilier. Belle-Rose sauta de cheval et se trouva dans les bras de Suzanne.

– Libres ! libres tous deux ! lui dit-elle à l'oreille.

Belle-Rose la pressa sur son cœur et colla ses lèvres au chaste front de sa fiancée. Mais déjà la Déroute et Cornélius étaient allés prendre derrière la chapelle des chevaux anglais dont l'Irlandais connaissait la vitesse.

– Vite à cheval, dit le sergent, chaque parole nous vole une lieue.

– Oui, Jacques, fuyez, fuyez promptement, ajouta Suzanne.

– Moi, fuir ! dit Belle-Rose ; je vais au camp.

– Ah ! ah ! fit la Déroute, il serait plus court alors de retourner à la Bastille.

– Mais on m'entendra... on me jugera !

– Et l'on vous fusillera, interrompit la Déroute ; après ça, si c'est votre idée, partez, je vous suis.

Cornélius intervint ; mais Belle-Rose n'aurait pas cédé, si Suzanne elle-même ne l'eût prié de fuir pour l'amour d'elle.

– Moi, je demeure pour vous défendre, et quand j’aurai obtenu votre grâce, j’irai moi-même vous en porter la bonne nouvelle.

Cependant Geneviève était restée agenouillée à l’ombre du pilier ; elle priait les mains jointes. On entendait dans le sanctuaire la voix du prêtre qui officiait et, sous les voûtes de la vieille chapelle, les bruits incertains et doux qui chantaient comme l’écho d’une mystérieuse prière. Le visage de Geneviève était tout trempé de larmes ; les sanglots déchiraient sa poitrine, et ses mains amaigries se collaient à son cœur plein d’une indicible douleur.

« Mon Dieu, disait-elle, je vous ai offert ma vie comme une expiation, j’ai voulu boire jusqu’à la dernière goutte le calice amer que vous m’avez présenté, afin que mes péchés me fussent remis... J’ai prié, j’ai pleuré, j’ai souffert, et cependant, mon Dieu, je l’aime toujours !... Ô vous, mère divine du Christ, qui êtes tendre et miséricordieuse, vous à qui la douleur a enseigné la bonté, vous qui êtes secourable aux affligés, vous prendrez ma misère en pitié... Cet amour que je lui ai voué est maintenant pur de toute mauvaise pensée... C’est un asile dans lequel je me réfugie... C’est une autre vie dans ma vie... Voyez, mère de Dieu, j’assiste aux funérailles de mon cœur ; je suis pleine d’angoisse, et mon âme crie vers vous dans cette solitude où je pleure. Qu’il soit heureux, sainte mère du Christ, et qu’elle soit heureuse, lui comme elle, elle comme lui, unis tous deux dans ma prière ; elle est honnête, pure et radieuse comme l’un de vos anges, je suis une pauvre pécheresse qui ai marqué mes jours par mes fautes... Je n’ai plus d’espérance qu’en vous !... Il m’a pardonnée sur la terre, me pardonnerez-vous dans le ciel ?

« Je souffre, mon Dieu ! je souffre. Tout mon courage s’en est allé par les blessures de mon cœur... Je me sens mourir chaque jour ; la vie est pour moi comme un désert... De tout ce que j’aimais il ne reste rien... ni lui, ni mon enfant... Dites,

Vierge divine et sainte mère, n'est-ce point assez d'un si dur châtiment ? Faites au moins que le bonheur lui sourie... écartez de son chemin toutes peines et donnez-les-moi... que j'en meure et qu'il vive... J'embrasse les pieds saignants de votre fils et les couvre de mes larmes ; mon cœur est brisé... Miséricorde sur moi, mon Dieu !... »

En ce moment, on entendit sonner autour de la chapelle le galop de plusieurs chevaux qui s'éloignaient avec la rapidité de la foudre. Geneviève cacha sa tête entre ses mains.

– Perdu ! mon Dieu ! perdu ! dit-elle.

Suzanne entra dans la chapelle ; elle était un peu pâle, mais ses yeux brillaient de joie. Après avoir cherché quelques minutes, ne voyant rien, elle vida sa bourse dans un tronc et sortit. Une voiture l'attendait à quelques pas de là ; elle y monta et reprit le chemin de Paris. Deux ou trois pauvres femmes qui étaient dans la chapelle la quittèrent lentement ; le prêtre s'éloigna de l'autel, un bedeau vint qui éteignit les cierges, et toute lumière s'évanouit avec tout murmure ; Mme de Châteaufort, glacée et folle de douleur, se traîna vers le porche ; ses genoux tremblaient sous elle ; comme elle approchait des portes entre-bâillées, elle chancela et tomba au pied d'un pilier. Il y avait par là un pauvre donneur d'eau bénite, vieux et couvert de haillons, qui entendit le bruit de sa chute ; il s'avança vers elle et la souleva. L'air frais de la nuit ranima Geneviève ; elle ouvrit les yeux et remercia le vieux pauvre.

– Ma bonne dame, lui dit-il, on va fermer la chapelle, il faut partir.

– Je suis faible, répondit la duchesse au mendiant, voulez-vous me conduire ?

– Les malades et les pauvres sont faibles, lui dit le donneur d'eau bénite ; prenez mon bras.

Mme la duchesse de Châteaufort, appuyée au bras du vieux pauvre, sortit de la chapelle. Au bout de cent pas, la duchesse trouva son carrosse qui l'attendait dans un chemin creux.

– Merci, mon ami, dit-elle au pauvre en lui donnant sa bourse ; quand vous prierez, priez pour moi.

– Où faut-il conduire madame la duchesse ? demanda le cocher.

– Aux Carmélites ! répondit Geneviève.

XXX

UN COUP DE FEU

Au moment où, grâce à l'intervention de Cornélius et de la Déroute, Belle-Rose quittait Villejuif, onze heures sonnaient à l'horloge du couvent voisin. La nuit était calme et silencieuse ; on ne voyait pas une étoile au ciel, où la lune nageait dans l'éther pur. Les trois fugitifs, penchés sur l'encolure de leurs chevaux, tournèrent autour de Paris et gagnèrent la route de Calais. Belle-Rose avait chevauché tout enfant sur toutes les bêtes bonnes ou mauvaises qui sortaient des écuries de Malzonvilliers ; s'il n'avait pas été canonnier, il aurait été mousquetaire ; la Déroute avait été piqueur ; Cornélius était presque Anglais. Ils filaient comme des boulets, cloués à la selle de leurs chevaux. La Déroute faisait claquer ses pouces contre la paume de ses mains en imitant le bruit des castagnettes. C'était une habitude qu'il avait prise en voyant danser des Espagnols en Flandre, et qui témoignait de sa joie. L'honnête garçon, qui ne souriait guère, avait le visage épanoui comme une tulipe ; mais toute sa gaieté tomba en apprenant qu'on se rendait en Angleterre.

– En Angleterre ! fit-il en fronçant ses sourcils, qui avaient le plus souvent grand'peine à se mouvoir. Pourquoi diable allons-nous en Angleterre ?

– Mais, dit Cornélius, j'ai des amis par là.

– Vos amis sont-ils Anglais ?

– Et que diable veux-tu qu’ils soient ?

– Eh mais, je voudrais qu’ils fussent autre chose !

– Holà ! camarade ! s’écria Belle-Rose, tu oublies la qualité de Cornélius.

– Point ! M. Hoghart est d’Irlande, et l’Irlande est un pays français, que le bon Dieu, par mégarde, a fait tomber dans la mer. C’est un point de géographie que je soutiendrai envers et contre tous. Allons en Espagne.

– C’est trop loin.

– Allons en Lorraine.

– C’est trop près.

– Alors, allons en Flandre.

– C’est un sûr moyen de retomber aux griffes de M. de Louvois.

La Déroute ne se tenait pas pour battu et allait proposer de passer en Hollande, lorsque Belle-Rose l’interrompit.

– Ah çà ! lui dit-il, quel mal t’a fait l’Angleterre ?

– Aucun.

– As-tu peur d’y mourir de faim ?

– Point ; on dit que les moutons y sont gros comme des veaux, et les veaux comme des bœufs.

– Crains-tu de passer la Manche ?

– Je suis né à Dieppe.

– La géographie, que tu connais si bien, t'a-t-elle appris que le pays est vilain ?

– J'ai vu la Beauce, qui est comme un plat, et l'Auvergne, qui est comme une fourchette.

– T'imagines-tu que les hommes y soient comme des ogres et les femmes comme des ogresses ?

– J'ai beaucoup connu à Laon un Suisse qui était Anglais, et de qui la fille était charmante, répondit la Déroute d'un petit air modeste où brillait un grain de fatuité.

– Est-ce la pluie qui t'épouvante ?

– J'ai passé mon enfance en Normandie et ma jeunesse à Chantilly, où le soir pleure quand le matin rit.

– Alors, que te fait d'aller en Angleterre ?

La Déroute était à court de raison ; mais quand Belle-Rose ne le regarda plus, il murmura tout bas en se grattant l'oreille :

– C'est égal, je n'aime pas l'Angleterre.

Cornélius avait lié sur la croupe des chevaux des uniformes que les trois cavaliers revêtirent au premier bois qu'ils trouvèrent sur leur chemin.

– On nous prendra pour des gentilshommes qui vont en mission, dit-il en agrafant son habit.

– Au fait, dit la Déroute, on n'ira pas croire que ceux qui s'échappent courent sous l'habit de ceux qui poursuivent.

Et poussant son cheval, il se jeta en avant comme un piqueur. Ils coururent ainsi pendant trois ou quatre relais. L'or que Mme de Châteaufort avait tiré de ses diamants aplanissait toutes les difficultés. On leur donnait à toutes les postes les meilleurs bidets, les postillons galopaient à bride abattue, et l'on perdait partout tant de temps à compter les louis, qu'il n'en restait plus même pour s'informer du nom des voyageurs. À Noailles, le cheval de Belle-Rose fit un écart et tomba. La Déroute sauta par terre, mais Belle-Rose s'était déjà relevé.

– Eh ! capitaine, vous n'avez rien ? s'écria le sergent.

– Rien ; mais le cheval m'a tout l'air de boiter.

La Déroute examina les jambes de l'animal.

– Il a laissé deux pouces de chair sur le chemin du roi, dit-il ; c'est une ou deux lieues qu'il faudra faire à pied.

– Eh ! mais, reprit Belle-Rose en s'adressant à la Déroute, comme te voilà pâle toi-même.

Le sergent frappa violemment du pied contre la terre.

– Tenez, murmura-t-il, moquez-vous de moi tant que vous voudrez, mais votre chute m'a fait tourner le sang. Il nous arrivera malheur.

– Et que veux-tu qui nous arrive ? reprit Cornélius.

– Ma foi, monsieur, quand on a l'Angleterre en face et les gens du roi derrière, on a bien le droit de trembler un peu. C'est un pressentiment que j'ai.

Belle-Rose, qui rajustait la selle, haussa les épaules.

– Ce n'est point une superstition cela, continua le sergent ; la veille du jour où fut livrée la bataille des Dunes, un cheval que je conduisais roula dans un fossé, moi dessous, lui dessus. Bon ! dis-je à mes camarades, vous verrez demain.

– Et que virent-ils ?

– Parbleu ! ils virent un Espagnol qui me plantait sa pique dans le ventre.

– Et tu ne lui rendis rien ?

– Oh ! si, je lui cassai la tête d'un coup de pistolet.

– Et il en mourut ?

– Parfaitement.

– De quoi diable te plains-tu donc ? tout le malheur a été pour lui, ce me semble.

La logique de ce raisonnement calma les craintes de la Déroute, mais sa gaieté ne put revenir tout entière. On courut quelques postes encore ; un peu plus de la moitié de la distance était franchie, lorsqu'à Nouvion, le cheval de Cornélius butta contre une pierre et s'abattit. En cet endroit la route était raboteuse ; l'Irlandais se meurtrit les mains et les genoux ; il voulut se relever et ne put faire un pas ; il avait un pied foulé. La Déroute s'arracha une poignée de cheveux.

– Tu avais raison, mon pauvre ami, lui dit Cornélius, voilà le malheur arrivé.

– Plût à Dieu que ce soit le seul ! reprit le sergent en regardant du côté de Paris.

Cependant, comme la Déroute était un homme qui avait une philosophie pratique sur laquelle les pressentiments n'agissaient pas, il fit de son mieux pour aider Cornélius à remonter à cheval, et on poussa jusqu'à Bernay. L'aubergiste de l'endroit possédait un vieux carrosse à moitié vermoulu qui lui venait d'un procureur, qui le tenait d'une comédienne qui l'avait eu d'un gentilhomme. L'aubergiste estimait que son carrosse était la merveille la plus rare du temps. La Déroute fut droit à lui la bourse à la main. Aux premiers mots du sergent, le vénérable hôtelier se récria. La Déroute ajouta cinq louis à la somme qu'il comptait sur le coin de la table. L'aubergiste voulut répliquer ; ce furent dix louis qui tombèrent de la bienheureuse bourse ; il murmura doucement, et l'argumentation du sergent se haussa à un point d'éloquence si fabuleux, que le carrosse sortit de la remise, au grand étonnement de la population. La voiture n'était point si méchante qu'elle en avait l'air ; elle roulait passablement, et Cornélius se sentit promptement soulagé ; mais on allait moins vite. À Cormont, comme on arrivait au sommet d'une côte, la Déroute, qui regardait à tout instant derrière lui, vit au loin rouler sur la route un tourbillon de poussière ; un éclair s'échappait parfois de ce tourbillon. Un coup de vent vint tout à coup qui balaya le chemin. La Déroute se haussa sur ses étriers, et la main placée en abat-jour au-dessus de ses sourcils, il jeta un rapide coup d'œil sur le groupe de cavaliers qui venait d'être démasqué. En une seconde la Déroute fut à la portière du carrosse.

– Bouletord est là, dit-il de sa voix tranquille.

Belle-Rose sauta sur ses pistolets.

– Laissez là ces joujoux, dit la Déroute : ils ne serviraient qu'à nous faire tuer un peu plus vite. Si nous étions à cheval, on pourrait en essayer ; mais en voiture, ce serait une duperie.

– Mieux vaut encore être tué que repris ! s'écria Belle-Rose.

– Mieux vaut encore se sauver.

– Que veux-tu faire ?

– Vous allez le voir.

La Déroute courut vers les chevaux qui tiraient le carrosse et les conduisit dans un chemin de traverse en ayant soin de tourner leur tête du côté de Bouletord. Un coup de fouet les fit sauter sur un talus contre lequel la voiture versa.

– Bon ! dit-il, nous allons maintenant nous jeter derrière ce mur, le capitaine et moi. Quant à vous, monsieur de l'Irlande, qui n'êtes presque point connu de Bouletord, ajouta-t-il en se tournant du côté de Cornélius, vous allez, s'il vous plaît, courir au-devant de la maréchaussée en lui demandant de venir à votre aide. Il suffit que vous le lui demandiez pour qu'elle n'en fasse rien. Alerte, les voici !

Tout cela avait pris moins de temps pour être fait qu'il n'en faut pour le raconter. Belle-Rose et la Déroute se blottirent derrière le mur, et Cornélius, qui avait saisi au vol le projet du sergent, s'élança au-devant de Bouletord. La maréchaussée arrivait au galop, Bouletord en tête, la face rouge, l'œil enflammé.

– Hé ! monsieur, s'écria Cornélius, aussitôt qu'il fut à portée d'être entendu, un méchant drôle de postillon vient de renverser mon carrosse, ne pourriez-vous point m'aider à le relever ?

Bouletord regarda du côté du petit chemin. Les chevaux attelés avaient la tête tournée de son côté ; Cornélius, avec son habit d'uniforme, était debout sur le côté de la route ; il n'eut aucun soupçon.

– On verra au retour, mon gentilhomme, dit-il ; et, piquant des deux, il passa comme la foudre avec ses gens.

Belle-Rose et la Déroute sortirent de leur cachette. La Déroute riait de tout son cœur.

– Décidément, dit-il, ce pauvre Bouletord n'est pas fait pour le métier qu'il remplit ; c'est un agneau.

– C'est assez joli ce que tu as trouvé là, reprit Cornélius ; seulement, s'il m'eût reconnu il me tuait roide.

– Sans doute, mais il ne devait pas vous reconnaître, et il ne vous a pas reconnu.

– Poussons donc en avant.

– Non pas. Si Bouletord est un agneau pour l'intelligence, cet agneau a des oreilles. Au prochain relais, on lui dira qu'on n'a vu ni carrosse ni cavalier, il retournera sur ses pas, et il nous surprendra au beau milieu de la route ; ce serait mal finir ce qu'on a bien commencé.

– La Déroute a raison, dit Belle-Rose : laissons courir Bouletord et poussons sur la gauche.

Or, après l'évasion de Belle-Rose aux environs de Villejuif, voici ce qui était arrivé : on sait que l'exempt et ses deux acolytes étaient restés dans la voiture, dont les portières avaient été soigneusement cadenassées. Deux ou trois heures après, des maraîchers passant sur la route entendirent des gémissements

qui partaient de cette voiture abandonnée ; ils brisèrent les panneaux et délivrèrent les prisonniers. Bouletord, fou de colère, demanda tout d'abord à l'exempt s'il n'allait pas se mettre à la poursuite des fugitifs. L'exempt, tout étourdi de l'aventure, répondit à peine ; il fallait voir, il fallait attendre, il fallait s'informer. Bouletord pétrissait la route à coups de talons de bottes.

– Eh bien ! dit-il à l'exempt, donnez-moi votre commission et j'irai tout seul.

L'exempt tira sa commission de sa poche ; Bouletord la lui arracha et partit. Bouletord connaissait M. de Louvois de réputation ; avec un tel ministre, il ne s'agissait que de réussir pour être approuvé. Au moment de la fuite, Bouletord avait remarqué la direction que suivaient Belle-Rose, la Déroute et son complice. Le chemin dans lequel ils étaient entrés le conduisit à Ivry. Une bonne femme qui ramassait des herbes pour sa vache avait vu trois cavaliers courir du côté de Saint-Mandé. À Saint-Mandé, un enfant qui pillait un verger avait entendu le bruit de leur fuite sur le chemin de Charonne ; à Bagnolet, ils s'étaient arrêtés chez un forgeron qui avait tiré un clou du sabot d'un cheval. Ainsi, de village en village, Bouletord était arrivé sur la route de Saint-Denis.

– Ils vont en Angleterre ! se dit-il, et il se jeta sur leurs traces.

La commission, signée du ministre et scellée du sceau de l'État, le faisait obéir de la maréchaussée ; il prenait des hommes dans chaque ville et les quittait à la ville prochaine. L'accident de Belle-Rose et celui de Cornélius lui firent rattraper le terrain qu'ils avaient d'abord gagné. À Cormont, Bouletord atteignit les fugitifs ; on a vu comment il les avait dépassés. Belle-Rose n'était guère qu'à trois ou quatre lieues de la mer ; il ne s'agissait donc plus que d'arriver à quelque hameau de pê-

cheurs où l'on pût trouver une barque en état de passer le détroit. Le carrosse avançait rapidement. Comme ils touchaient au sommet du monticule, Cornélius, qui regardait en avant, s'écria : « La mer ! la mer ! » Mais au même instant la Déroute, qui regardait en arrière, s'écria : « Bouletord ! Bouletord ! » La mer battait le rivage à une ou deux lieues du monticule ; Bouletord revenait à toute bride. La Déroute sauta sur la tête des chevaux et les arrêta.

– Vite ! à terre ! s'écria-t-il.

Et en trois coups de couteau il en eut coupé les traits. Belle-Rose et Cornélius étaient déjà sur la route ; on ne laissa aux chevaux que le mors et la bride, et les deux officiers, montant à poil, suivirent la Déroute qui courait ventre à terre. Le soleil allait se coucher ; la mer roulait ses vagues d'or, et l'on voyait à l'horizon fuir des voiles blanches comme des ailes d'oiseau ; au loin mugissaient sourdement les grandes lames qui battaient la côte. Tour à tour les fugitifs regardaient la mer, où était leur salut, et Bouletord qui bondissait à leur poursuite. Bouletord avait vu le carrosse ; l'action des voyageurs les avait fait reconnaître ; au moment où Belle-Rose et Cornélius partirent au galop, un cri de rage jaillit des lèvres du brigadier ; il enfonça ses éperons sanglants dans le ventre de son cheval et dépassa toute sa troupe d'un bond. La course était furieuse, insensée, haletante. L'écume volait des naseaux rouges des chevaux, qui rasaient le sol ; leurs flancs poudreux se tachaient de gouttes de sang ; Belle-Rose et Cornélius les piquaient avec la pointe de leurs épées ; Bouletord était lancé comme la pierre d'une fronde. Mais Belle-Rose et Cornélius avaient de l'avance, et la Déroute, qui les précédait d'une centaine de pas, dévorait l'espace qui le séparait de la mer. La poursuite durait depuis un quart d'heure ; les chevaux haletaient ; déjà Belle-Rose et Cornélius sentaient fléchir sous leurs reins leurs montures épuisées ; le sang suintait de leurs naseaux enflammés, l'élan était moins rapide et plus saccadé ; mais au détour d'un tertre, au

pied duquel passait un chemin, on vit la mer mouiller de ses grandes lames le sable gris. La Déroute fouetta son cheval et arriva comme la foudre sur le rivage. Une barque à flot, soulevée par la marée qui montait pesamment, se balançait sur le dos des vagues.

– À qui la barque ? fit-il en posant le pied sur le rivage.

– À moi ! dit un vieux pêcheur roulé dans sa cape de gros drap brun.

– Ouvre ta voile au vent ; voilà deux gentilshommes qu'on poursuit. Veux-tu les sauver ? le veux-tu ?

Le vieux marin et son fils sautèrent dans la barque et coupèrent l'amarre d'un coup de hache. Belle-Rose et Cornélius, emportés par leur élan, plongèrent dans l'eau qui jaillit autour des chevaux. D'un bond ils se jetèrent dans la barque ; la voile se gonflait sous le vent du soir, elle s'inclina mollement sur la vague, la proue tournée vers la haute mer se releva légère comme un goëland et fendit l'eau qui la berçait. En ce moment le cheval de Bouletord pétrissait de ses pieds le sable humide et battait le flot qui se brisait contre son poitrail ; un élan le porta plus loin, mais une lame le souleva et le fit rouler sur la plage. La Déroute, debout à la poupe de la barque, ôta son chapeau et salua le brigadier d'un éclat de rire. Bouletord regarda autour de lui ; aucune barque n'était là. Ses hommes à cheval l'entouraient, allant et venant éperdus. Bouletord vit un mousquet aux mains de l'un d'eux, il l'arracha et coucha en joue le bateau fugitif. La silhouette noire des trois passagers se dessinait sur l'horizon, où le soleil venait de disparaître comme un roi dans un lit de pourpre et d'or. Le canon resta immobile un instant comme s'il avait été soutenu par une main de marbre, puis un éclair jaillit et le plomb siffla. Un cri sortit de la barque et l'une des trois ombres tomba les bras ouverts. Un sourire de joie fiévreuse illumina le visage de Bouletord.

– J’avais sa poitrine au bout du canon, dit-il ; cette fois je n’ai pas tout perdu, et il jeta l’arme dans le flot qui montait jusqu’à son épaule.

Belle-Rose était étendu au fond de la barque ; la balle était entrée un peu au-dessus du sein droit. Cornélius, plus pâle que le blessé, s’était jeté à genoux près de lui et cherchait à étancher le sang. La Déroute ne disait rien ; sa figure était morne. La rapidité de cette vengeance semblait confondre sa pensée, qui venait de passer, en une minute, d’une joie extrême à une douleur sans borne. Il regarda Belle-Rose d’un air effaré ; puis, tout à coup, se penchant vers lui, il toucha la blessure de ses doigts convulsifs.

Quand sa main fut rougie, il se leva, et secouant la rosée sanglante du côté de Bouletord, il s’écria d’une voix terrible :

– Le sang payera le sang !

XXXI

LE REVERS DE LA MÉDAILLE

Après avoir vu prendre à Belle-Rose, en compagnie de Cornélius et de la Déroute, le chemin de l'Angleterre, Suzanne s'était dirigée vers Paris. Son esprit, accoutumé aux choses mélancoliques et tourné vers les pensées tristes, se berçait cette fois de tendres rêveries ; elle se sentait libre d'aimer, et dans cette âme honnête qui avait la limpidité du ciel, c'était une expansion qui la remplissait de joie. Elle ne doutait pas de ramener M. de Louvois à de meilleurs sentiments à l'égard de Belle-Rose, d'obtenir, non pas sa grâce, puisqu'il n'était pas coupable, mais sa justification, et tout le long de la route elle se créa mille chimères dorées qui lui rappelaient les enfantines espérances dont elle s'était si souvent enivrée dans le parc de Malzonvilliers. Quand elle entra dans son hôtel de la rue de l'Oseille, Claudine, qui l'attendait pleine d'impatience, la voyant radieuse, se jeta dans ses bras. Les deux amies s'embrassèrent, les yeux tout mouillés de douces larmes, et ce furent toute la nuit d'interminables conversations, toutes peuplées de châteaux en Espagne. On se bâtissait de petites retraites cachées au fond de Malzonvilliers ; on voulait ensuite la gloire et le renom pour Belle-Rose ; il rentrait en France, gagnait la faveur du roi, arrivait aux plus hauts grades militaires, et conduisait l'armée à la gloire. Cornélius n'était pas un homme à ne rien gagner dans cette moisson splendide ; il avait sa bonne part dans tout cela ; puis, quand il était monté au plus haut de l'échelle ambitieuse, on redescendait bien vite afin de se reconstruire la petite maisonnette au fond des bois où l'on était tout bonnement heureux. C'étaient alors des battements de mains, des cris de joie et des

larmes de bonheur à croire que les deux amies allaient devenir folles. Le matin les surprit comme elles étaient encore occupées à mêler ces doux rêves, quand tout à coup le lourd marteau de la porte tomba sur le bouton de fer. Les deux amies tressaillirent et se pressèrent l'une contre l'autre, toutes tremblantes déjà. Un laquais vint avertir Mme d'Albergotti qu'un officier de la maison de M. de Louvois était en bas, qui demandait à lui parler. Suzanne et Claudine pâlirent, Claudine surtout, pour qui le nom du ministre était comme le symbole de la puissance inexorable et de la vengeance opiniâtre. Mais Suzanne lui pressa la main.

– M. de Louvois sait tout, mais Belle-Rose est hors d'atteinte. Debout, Claudine, et faisons voir à cet officier que la fiancée et la sœur d'un officier n'ont point peur.

L'envoyé de M. de Louvois fut introduit et pria Mme d'Albergotti de vouloir bien le suivre sur-le-champ chez son maître.

– C'est pour une affaire, dit-il, qui ne souffre aucun retard.

– Je me doute un peu de ce que ça doit être, lui répondit Suzanne, et je suis prête à vous suivre.

Un carrosse était à la porte aux armes de M. de Louvois, Suzanne y monta et le cocher partit. Les chevaux allaient d'un train à prouver que les ordres du secrétaire d'État étaient précis. On arriva à l'hôtel du ministère en cinq minutes ; l'officier conduisit Mme d'Albergotti à l'appartement de M. de Louvois et l'annonça. M. de Louvois allait et venait dans son cabinet, les lèvres serrées, les yeux étincelants ; il s'arrêtait de temps à autre devant la cheminée pour boire à même d'un grand pot plein d'eau, car il avait déjà contracté cette habitude, qui, vingt ans plus tard, devait lui coûter la vie. Au nom de Mme d'Albergotti il se tourna vivement vers la porte et fit trois pas vers la jeune femme.

– On m’a tout appris, madame, tout ! lui dit-il.

– C’est un soin dont je comptais me charger moi-même dans la journée, répondit Suzanne ; je regrette qu’un autre m’ait prévenue.

– Cet autre est l’exempt que vos complices ont garrotté, maltraité, emprisonné ; un exempt du roi, madame.

– Quand on torture un officier du roi, monseigneur, on peut bien emprisonner un exempt du roi, dit Suzanne.

M. de Louvois brisa la lame d’un canif qu’il tenait entre ses doigts.

– Ceci peut vous conduire plus loin que vous ne pensez, madame, reprit-il.

– Pas si loin toujours que le roi ne le sache.

– Le roi est en Flandre, et je suis à Paris ; le roi est le roi, et je suis son ministre ! s’écria M. de Louvois, qui déchirait la table avec le tronçon du canif.

Suzanne se tut ; elle commençait à comprendre que son action pouvait avoir des suites qu’elle n’avait pas même soupçonnées ; avec un ministre comme M. de Louvois, nul n’était à l’abri de sa colère, ni le vieillard, ni l’enfant, ni le faible, ni le puissant. C’était un esprit dominateur et cassant, qui broyait les résistances et passait sur toutes les choses le niveau de sa volonté. Mais ces dangers qu’elle devinait à présent, Suzanne les aurait bravés si elle les avait connus. Elle se résigna donc et attendit. M. de Louvois jeta sur le parquet le manche de son canif.

– J’en suis fâché, madame, reprit-il d’un ton brusque, mais vous aurez un compte sévère à rendre de tout ceci.

– Je suis votre prisonnière, monseigneur.

– Je le sais, et c’est une maladresse que vous avez commise.

Suzanne regarda le ministre d’un air étonné.

– Eh ! madame, continua M. de Louvois avec un sourire amer, quand on fait de ces coups-là on les fait tout entiers. Je puis bien vous le dire, maintenant que vous ne l’avez pas fait, mais puisque vous vouliez délivrer Belle-Rose, il fallait partir avec lui.

– Je ne suis pas encore sa femme, monseigneur.

Le ministre haussa les épaules.

– Je vous remercie de ces scrupules, madame, ils m’ont servi plus que je ne l’espérais. Je vous l’ai dit, j’en suis fâché, mais si je n’ai pas Belle-Rose, vous payerez pour lui. Au crime il faut le châtiment.

– Mais de quel crime parlez-vous, monseigneur, et quel crime ai-je donc commis ? s’écria Suzanne indignée, et qui sentait dans sa conscience et dans son amour assez de force pour tout braver. Je ne sais qu’un crime dans tout ceci, un seul, et celui-là a été commis dans la Bastille, la nuit, sans jugement, sur la personne d’un officier innocent. Or cet officier est mon fiancé, on s’est acharné à le perdre, on veut l’enterrer vivant dans une prison d’État, l’y faire mourir peut-être, et moi, l’amie de tous les siens, la compagne de son enfance, et bientôt sa femme ! moi qui l’aime, je ne tenterais pas tout pour le sauver ? Allez, monseigneur, on voit bien que vous n’avez jamais aimé, et tout votre

pouvoir de ministre, pour si grand qu'il soit, ne va pas jusqu'à empêcher une femme de se dévouer !

Le visage de M. de Louvois était effrayant à voir : la colère grandissait dans son cœur comme une tempête, et il employait toute l'énergie de sa volonté à la comprimer ; il était devenu blanc comme du marbre ; ses narines frémissaient, ses yeux ardents couvraient Mme d'Albergotti d'un regard enflammé, ses mains étaient nouées autour des bras de son fauteuil comme s'il eût craint de se laisser emporter par un élan furieux de son irritation croissante.

– Et moi je vous ferai bien voir, s'écria-t-il avec un éclat terrible, que ma puissance va jusqu'à me venger de ceux qui osent me braver. On ne l'a jamais fait impunément, madame. Me laisserai-je jouer par un petit lieutenant d'artillerie, moi qui briserais des généraux d'armée comme je brise cette lame ? fit-il en mettant en pièces un petit couteau à papier qui était sur la table. Vraiment, vous ne savez pas à qui vous parlez ! Personne ne s'est donc trouvé là pour vous dire qui j'étais ? Eh quoi ! un officier de fortune, qui n'est pas même gentilhomme, s'est révolté contre mon autorité, il s'est fait l'instrument d'un homme que je hais, il m'a traversé dans mes desseins, et je ne le punirai pas ? Et vous, vous qui êtes venue me prier pour lui, vous qui m'avez arraché une faveur imméritée, vous vous employez pour le faire évader, vous avez triomphé, et vous venez me dire de ces choses-là en face ? Mais, en vérité, c'est de la folie, madame !

M. de Louvois s'était levé et se promenait à grands pas dans le cabinet ; la violence de son action avait ramené le sang à ses joues ; l'éclair de ses yeux était rouge. Suzanne le regardait immobile, silencieuse et résolue.

– Et croyez-vous, reprit le ministre, que si Mme de Châteaufort n'avait pas mis une barrière infranchissable

entre elle et moi, je ne l'eusse point punie comme vous, pour si duchesse qu'elle soit ? Vous vous êtes livrée ; malheur à vous !

– Vous me menacez, monseigneur, et je suis une femme ! dit Suzanne tranquillement.

M. de Louvois se mordit les lèvres jusqu'au sang. Il s'assit devant sa table et froissa les papiers qui se trouvaient sous sa main.

– Brisons là, madame, je ne menace pas, j'agis. Vous avez sauvé Belle-Rose ; mais Belle-Rose n'est point encore hors du royaume.

– Il y sera demain.

– C'est ce que Bouletord saura bien me dire.

À ce nom, Mme d'Albergotti pâlit légèrement.

– Oh ! reprit le ministre, l'exempt que vos amis ont si bien accommodé m'a tout dit. Ils sont partis, mais Bouletord est sur leurs traces. Qu'un cheval tombe, et ils sont perdus.

Suzanne frissonna.

– Eh ! madame, continua le ministre impitoyable, faites des vœux pour que leurs chevaux se brisent les reins dans quelque trou si vous tenez à votre liberté !

– Monseigneur, je ne tiens qu'à lui, dit-elle.

M. de Louvois agita une sonnette, un huissier entra.

– Allez, madame, attendre mes ordres, dit-il ; et vous, ajouta-t-il en s'adressant à l'huissier, priez M. de Charny de passer dans mon cabinet.

Mme d'Albergotti se leva, salua M. de Louvois et sortit, laissant le ministre seul avec M. de Charny, qui venait d'entrer. Ce nouveau venu était un personnage petit, replet et gras, et dont la face doucereuse et le regard cauteleux inspiraient une sorte d'éloignement dont on ne pouvait se défendre. Godefroy Charny, ou M. de Charny, comme on l'appelait communément, sans que personne pût expliquer l'origine de sa noblesse, était le commensal du ministre, son conseil et son favori ; la nature l'avait fait naître entre le père Joseph et le cardinal Dubois, comme une créature malfaisante, qui avait tout ensemble un peu de la fermeté froide et cruelle du capucin et un peu de l'astuce diabolique de l'abbé. Son influence sur M. de Louvois était extrême, elle lui venait surtout de la rapidité de ses résolutions et de la persévérance de ses inimitiés. Quand M. de Louvois lui demandait son avis, M. de Charny n'hésitait jamais et conseillait toujours le parti le plus violent. M. de Charny n'était rien et était tout ; on le haïssait et on le craignait ; personne ne frayait avec lui, mais on se gardait bien de l'offenser en quoi que ce fût. M. de Charny portait un habit d'une extrême simplicité, sans dentelles et sans rubans, avec une épée dont la garde et le fourreau n'avaient aucun ornement. Du reste, poli, souple, insinuant, de manières douces et plein de délicatesse dans son langage, un de ces hommes capables de tuer sans tacher leurs manchettes et le chapeau bien bas.

– Avez-vous vu cette femme, celle qui sortait quand vous êtes entré ? lui dit M. de Louvois.

– Je l'ai vue ; elle est jolie, distinguée dans sa personne et fort décente.

– Cette personne que vous trouvez si bien m'a bravé, et je veux la punir.

– Il suffisait de me dire, monseigneur, qu'elle vous avait bravé ; le reste devenait inutile.

– Je vous chargerai probablement du soin de ma vengeance.

– Je suis à vous, monseigneur.

Tandis que M. de Louvois causait avec M. de Charny, l'huissier à qui Mme d'Albergotti avait été confiée la conduisit dans une petite pièce où se trouvait déjà un gentilhomme. À la vue d'une femme qui semblait appartenir à la cour, tant elle avait de noblesse dans la démarche, le jeune homme se leva du siège où il était assis. Suzanne le regarda, et il lui parut qu'elle avait vu ce visage quelque part ; mais dans l'état de trouble où l'avait jetée son entrevue avec M. de Louvois, elle ne put se rappeler ni en quel lieu, ni en quelle circonstance.

– Eh ! madame la marquise ! il m'est doux de vous rencontrer ! s'écria tout à coup le gentilhomme.

Suzanne examina son interlocuteur plus attentivement et reconnut enfin M. de Pomereux, qui, au temps où elle était encore à marier, avait passé quelques jours à Malzonvilliers. Elle s'inclina ; et comme, dans la situation d'esprit où elle était, tout visage de connaissance lui paraissait un visage ami, elle tendit sa main à M. de Pomereux, qui la baisa. M. de Pomereux n'était pas tout à fait ce qu'il était à l'époque où il avait été question de son mariage avec Suzanne. On voyait sur son visage amaigri les traces d'une vie dissipée ; les contours en étaient en quelque sorte effacés et chargés de teintes pâles ; le sourire incertain et parfois railleur ; le regard fin, mais voilé. Aux rides précoces qui sillonnaient son front, aux cercles bleuâtres qui plombaient ses

joues, on reconnaissait promptement que M. de Pomereux avait abusé de sa jeunesse. Mais, à certains mouvements de sa physionomie, il était aisé de voir que le débauché pouvait se souvenir encore qu'il était gentilhomme.

– Mais, à ce que je puis voir, vous sortez de chez M. de Louvois ? dit-il en conduisant Mme d'Albergotti vers un siège.

– Vous ne vous trompez pas.

– Si je puis vous être agréable en quelque chose, usez de mon crédit, madame ; j'ai l'honneur d'être un peu parent de M. de Louvois.

– Eh bien ! monsieur, votre parent s'apprête à m'envoyer en prison.

– Vous ! s'écria M. de Pomereux tout étourdi.

– Moi-même.

– C'est impossible ! Vous, une femme... on aura surpris la religion du ministre, et je cours...

– C'est inutile ; cette religion a pris soin de s'éclairer elle-même tout à l'heure. Il paraît que j'ai commis un grand crime.

– Lequel ?

– J'ai fait évader un de mes amis qui avait l'honneur d'être traité en prisonnier d'État.

– Diable ! fit M. de Pomereux, c'est une méchante affaire.

– C'est ce qui me semble à présent.

– M. de Louvois n'est pas précisément tendre dans ces sortes d'occasions.

– Disons même, entre nous, qu'il ne l'est pas du tout.

– J'y consens, et c'est précisément cela qui m'inquiète. Il ne faut pas aller en prison, madame.

– J'y consens volontiers, mais ce n'est pas tout à fait le sentiment de M. de Louvois.

– Il y paraît, et c'est malheureusement qu'il est fort entêté, M. de Louvois. Mais enfin, madame, vous n'êtes pas seule au monde, vous avez...

– Je suis veuve, monsieur, dit Suzanne doucement.

M. de Pomereux remarqua seulement alors que Mme d'Albergotti était couverte de vêtements noirs. Quand elle était entrée, il n'avait vu que le visage et point la robe.

– Veuve ! s'écria-t-il. Ma foi, madame, il a dépendu de vous de ne pas l'être. Mais, s'empressa-t-il d'ajouter en voyant que Suzanne s'apprêtait à répondre, je n'ai pas de rancune, et je mets tout ce que j'ai de crédit à votre disposition.

Mme d'Albergotti allait répliquer, lorsqu'un huissier vint prévenir M. de Pomereux que M. de Louvois le mandait dans son cabinet. M. de Louvois expédiait quelques signatures au moment où M. de Pomereux entra. M. de Charny venait de s'éloigner.

– Mettez-vous là, lui dit le ministre ; je vous ai choisi pour une mission d'importance, et vous allez partir tout à l'heure.

– J’accepte la mission et partirai quand vous voudrez.

– C’est bien comme cela que je l’entends.

– Mais vous me permettrez bien de vous toucher quelques mots d’une affaire qui concerne une personne à laquelle je m’intéresse fort.

– Son nom, s’il vous plaît ?

– Mme la marquise d’Albergotti.

– Savez-vous bien ce qu’elle a fait ?

– Parfaitement.

– Et vous avez l’audace de vous intéresser à elle ?

– Parbleu ! j’ai failli l’épouser !

M. de Louvois ne put s’empêcher de rire.

– Voilà une belle raison ! s’écria-t-il.

– Eh mais, il ne s’en est fallu que de son consentement qu’elle ne devînt ma femme.

– C’eût été tant pis pour vous.

– Pourquoi ?

– Parce que si elle eût été votre femme, je ne sais pas trop ce que vous auriez été.

– Hein !

– Votre protégée, mon beau cousin, est fort éprise d'un certain drôle qui a nom Belle-Rose.

– Voilà qui sent son idylle.

– Ce Belle-Rose était en route pour la citadelle de Châlons quand elle l'a fait évader du côté de Villejuif. On a coffré l'exempt dans la voiture, et les prisonniers ont pris les chevaux.

– Ce n'est pas si maladroit.

– Vous trouvez ! Eh bien ! moi je trouve qu'un aussi beau trait vaut bien sa récompense. J'enferme la maîtresse en attendant que j'aie l'amant.

– Eh ! que diable ! fit M. de Pomereux avec un sourire ironique, si les choses en sont à ce point-là, vous rendrez service à l'amoureux. La femme en prison et l'homme en campagne, mais c'est le paradis.

– Ah ! vous croyez, monsieur le railleur.

– C'est-à-dire que j'en suis sûr.

– Voilà bien de nos roués qui s'imaginent que tout le monde est fait à leur image !

– Le monde ne serait pas si mal, monseigneur mon cousin.

– Je n'en sais rien, mais en attendant, la femme dont nous parlons, monsieur, est d'un tout autre modèle... Elle aime sérieusement, et c'est pourquoi je l'enferme ; et quand on aime comme cela, c'est qu'on est aimée, croyez-le, mon cousin : je ne suis qu'un pauvre ministre, mais j'en sais tout aussi long que vous là-dessus ; quand il apprendra qu'elle est en prison, il reviendra, je l'attraperai, et nous le ferons pendre.

M. de Pomereux se mit à tambouriner sur la table.

– Et moi, je vous dis qu'il ne reviendra plus. Quelque sot ! Quelle diable d'idée avez-vous donc des capitaines et des marquises de ce temps-ci ? Le capitaine n'y pense plus à l'heure qu'il est, et la marquise n'y pensera plus demain.

– C'est votre croyance ?

– Parbleu !

– Alors, il ne vous déplairait point trop de l'épouser ?

– Moi ? fit M. de Pomereux en sautant sur sa chaise.

– Oui, vous, et pour m'expliquer nettement : auriez-vous, monsieur le comte, quelque répugnance à épouser Mme la marquise à qui vous portez un si bel intérêt ?

– Voilà, vous me l'avouerez, une plaisante idée.

– C'est la mienne, mon beau cousin, et les idées d'un ministre ne sont jamais plaisantes.

– Mais encore...

– Que vous importe ! Votre intention a fait naître l'idée d'un projet. Répondez toujours.

– Ma foi, bien que le mariage soit une assez pitoyable chose, en considération de Mme d'Albergotti, je ferai bien cette folie.

– Et vous n'avez point peur de Belle-Rose ?

– Laissez donc ! et d'ailleurs, n'y a-t-il pas toujours un Belle-Rose avant, pendant, ou après ? Moi qui vous parle, j'ai été vingt fois ce Belle-Rose-là, et j'ai failli mourir six fois de désespoir.

– Eh bien ! la grâce de Mme d'Albergotti est à ce prix ; qu'elle vous épouse, et j'oublie sa faute.

– C'est dit : Mme d'Albergotti a du bien et j'ai toujours eu du goût pour elle.

– Touchez là, mon cousin, je me venge de Belle-Rose et je vous établis. C'est mener de front les affaires de l'État et celle de ma famille. Mais faites en sorte que Mme d'Albergotti se décide, ou elle aura du couvent pour sa vie entière.

– Elle n'ira point au couvent.

– En êtes-vous bien sûr ?

– Nous ne sommes plus au temps des bergeries, monseigneur.

– Vous allez en faire l'épreuve.

M. de Louvois appela un huissier et lui donna ordre d'aller quérir Mme d'Albergotti.

– À propos ! s'écria M. de Pomereux au moment où l'huissier se retirait, réservez-moi une autre mission pour cadeau de noces : si j'en prends une, j'en veux gagner deux.

– Pourquoi donc ?

– C'est qu'il me faudra, j'imagine, quelque distraction après mon mariage.

Comme il terminait ces mots, Suzanne entra dans le cabinet.

– Depuis que nous nous sommes séparés, madame, lui dit M. de Louvois, j'ai fait une réflexion. Je veux bien, en considération de votre grande jeunesse, oublier la faute dont vous vous êtes rendue coupable.

– Ah ! pensa Suzanne, ce n'est déjà plus qu'une faute ; tout à l'heure c'était un crime.

– Mais, continua le ministre, j'attache une condition à cette faveur. Voilà M. de Pomereux qui est de votre connaissance, je crois, et que j'ai chargé de vous en instruire. Je vous laisse. M. le comte me portera votre réponse ; je désire qu'elle soit telle que je puisse vous mettre en liberté sur-le-champ.

M. de Louvois se retira, et M. de Pomereux et Suzanne restèrent seuls.

XXXII

UNE PROFESSION DE FOI

Après avoir laissé M. de Pomereux avec Mme d'Albergotti, M. de Louvois était allé rejoindre M. de Charny, qui l'attendait dans une pièce voisine.

– Je suis prêt, monseigneur, lui dit M. de Charny aussitôt qu'il l'aperçut.

– Il n'est pas encore temps, répondit le ministre.

– Auriez-vous renoncé à la vengeance ?

– Vous me connaissez trop pour le penser.

– Puis-je savoir, monseigneur, ce que vous comptez faire ?

– Oh ! c'est fort simple ! je marie Mme d'Albergotti.

M. de Charny regarda M. de Louvois comme s'il eût compris qu'il y avait un mystère là-dessous.

– Monsieur de Charny, reprit le ministre qui devina la signification de ce regard, je la donne à M. de Pomereux.

– À M. de Pomereux ! s'écria le confident, mais vous avez approché l'étoupe de la flamme !

– Lui ! il aime trop pour aimer rien.

– J'entends, reprit M. de Charny en hochant la tête, il désire toutes les femmes et n'en préfère aucune ; cependant je crois toujours qu'une prison eût mieux valu qu'un mariage.

– Souhaitez que la peur la fasse céder, et je tiens ma vengeance, dit le ministre avec un sourire étrange ; il ne m'a fallu qu'un entretien d'un quart d'heure pour juger Mme d'Albergotti. C'est une femme qui s'avise d'avoir du cœur dans ce temps-ci !

– C'est une grande imprudence, fit M. de Charny.

– Elle aime, et je l'enchaîne toute vivante à un débauché. Elle en mourra. Le cloître n'est qu'un cloître ; le mariage est un tombeau.

– Vous êtes mon maître en toutes choses, monseigneur, dit le favori en s'inclinant.

Alors que M. de Pomereux était avec M. de Louvois, Suzanne, livré à la solitude, avait bientôt senti dans son cœur germer de sourdes inquiétudes. Un instant soutenue par l'indignation, elle avait opposé un front calme aux emportements du ministre ; mais quand la réflexion lui fit voir à quels nouveaux périls son jeune et chaste amour était exposé, elle leva vers le ciel des yeux humides où rayonnait une larme. Peut-être regretta-t-elle de n'avoir pas suivi Belle-Rose, craignant surtout que la nouvelle de son emprisonnement ne déterminât l'audacieux capitaine à repasser en France ; cependant, comme elle avait fait son devoir en toute chose, elle mit sa confiance en celui qui soutient les faibles et console les affligés. Après le départ de M. de Louvois, le comte de Pomereux, en voyant les grands yeux de Suzanne s'arrêter sur lui avec une expression d'étonnement et d'inquiétude, comprit que la mission dont il s'était chargé un peu légèrement était plus délicate qu'il ne l'avait pensé d'abord. Le jeune courtisan avait trop vécu pour

n’être pas quelque peu physionomiste : la mélancolie sereine qui était répandue sur tous les traits de M[me] d’Albergotti le toucha sans qu’il pût s’en défendre, et il se mit à se demander tout bas si cette femme n’était pas d’une nature meilleure que toutes celles qu’il avait connues. Mais M. de Pomereux n’était pas homme à reculer devant aucune entreprise ; les plus extravagantes étaient précisément celles qui lui plaisaient davantage. Son émotion dura l’espace d’un éclair, et Suzanne n’avait pas eu même le temps de s’en apercevoir, quand il ouvrit la bouche pour lui faire part des intentions de M. de Louvois.

– Vous avez entendu M. le ministre, lui dit-il ; votre sort est entre vos mains, madame.

– C’est-à-dire, monsieur, qu’il est toujours entre les siennes, puisqu’il y met une condition.

– À vrai dire, madame, j’ai obtenu de mon illustre cousin plus que je n’espérais, mais, d’une autre façon peut-être que je ne l’eusse désiré.

– Expliquez-vous, de grâce.

M. de Pomereux roula les bords de son chapeau entre ses doigts, chiffonna les rubans de son haut-de-chausses, caressa la dragonne de son épée, et resta quelques instants silencieux.

– Ma foi, madame, s’écria-t-il tout à coup comme un homme qui prend son parti, voilà déjà six douzaines de mots que j’arrange à la queue les uns des autres pour vous apprendre une chose qu’il faudra bien que vous sachiez tôt ou tard. J’imagine que le plus simple est de vous le dire tout nettement.

– C’est aussi mon opinion, monsieur.

– Eh bien ! madame, la volonté de M. de Louvois est, en quatre mots, que vous m'épousiez.

Mme d'Albergotti rougit comme une fraise et poussa un léger cri.

– Oui, madame, que vous m'épousiez ! répéta le comte en s'inclinant.

– Mais c'est une folie ! s'écria Suzanne tout étourdie.

– Pour vous, madame, je suis assez de cet avis ; mais permettez-moi de croire qu'il n'en est rien de mon côté.

– Est-ce bien sérieusement que M. de Louvois vous a parlé, monsieur ?

– Le plus sérieusement du monde.

– Il veut que je sois votre femme ?

– Ou que je sois votre mari, comme il vous plaira.

– Et c'est là la condition qu'il a mise à ma liberté ?

– La seule.

À chacune des réponses de M. de Pomereux, l'étonnement de Suzanne devenait plus grand. Il lui semblait impossible que M. de Louvois pût se jouer ainsi de ses sentiments, après l'aveu qu'elle lui en avait fait, et cependant le comte parlait d'un air qui la confondait.

– Pardonnez-moi, monsieur, si j'insiste, reprit-elle, mais veuillez m'apprendre si cette proposition vient de M. de Louvois lui-même.

– Sans aucun doute, madame, c'est une audace que je n'aurais jamais eue.

– Il paraît tout au moins que vous l'approuvez ?

– Je l'avoue humblement. Quand la porte du paradis vous est ouverte, on ne la referme pas.

– Ceci est un langage de cour, et vous oubliez que je suis presque en prison.

– Laissez-moi croire que vous n'y serez jamais.

– Je vois, monsieur, repartit Suzanne avec gravité, que votre cousin, M. de Louvois, ne vous a pas tout appris.

– Au contraire, madame, dit M. de Pomereux avec un sourire.

Suzanne le regarda avec des yeux tout effarés.

– Il vous a dit que j'étais fiancée à celui-là même dont j'ai protégé la fuite ? s'écria-t-elle.

– Oui, madame.

– Que je l'aimais ?

– Oui.

– Qu'il m'aimait ?

– Oui.

– Et vous avez consenti à m'épouser ?

– Oui.

– Oh ! vous mentez ! s'écria Suzanne en se levant, le visage pourpre d'indignation.

– Mais point du tout ; il me semble, à moi, que je vous dis les choses les plus naturelles du monde, répondit le comte avec un inaltérable sang-froid.

– Monsieur, reprit Mme d'Albergotti en se rasseyant, il faut que nous ne nous entendions pas. Je vous ai dit...

– Ne vous donnez pas la peine de recommencer ; je vais vous répéter ce que vous m'avez dit, interrompit M. de Pomereux. Vous avez un fiancé ; ce fiancé, qui est le fugitif après lequel courent les gens de M. de Louvois, vous aime, ce qui est tout simple, et vous l'aimez, ce qui fait que beaucoup d'autres voudraient courir comme lui. Vous allez me jurer que vous êtes déterminée à l'aimer toujours, et que de son côté il se gardera bien de vous oublier. Est-ce bien cela ?

– Parfaitement.

– Vous voyez donc que j'avais tout entendu !

– Et nonobstant ces aveux, vous persisteriez encore à vouloir de moi pour votre femme ?

– Sur ma parole, madame, c'est ma plus grande envie.

Un sourire amer passa sur les lèvres de Suzanne, qui recula son siège et ramena sa robe auprès d'elle avec un geste d'un écrasant mépris.

– Se peut-il, madame, que vous ayez si peu vu le monde que ma proposition vous étonne ? continua M. de Pomereux avec une grâce parfaite.

– Elle fait plus que m'étonner, monsieur, elle m'afflige.

– Eh ! mon Dieu ! madame, s'écria le comte d'un air tout surpris, qu'y a-t-il donc de si affligeant dans le désir que j'ai de vous épouser ? Vous êtes telle, que la moitié des dames de la cour mourraient de dépit en vous voyant ; je suis gentilhomme, nous sommes jeunes tous deux. Quoi de plus simple ?

– Mais, monsieur, mon cœur n'est plus à moi ! reprit Suzanne avec impatience.

– Ma foi, madame, j'ai à ce sujet-là des théories qui sont celles de beaucoup d'honnêtes gens, répondit le comte sans sourciller. On ne croit plus guère aux amours inaltérables, et au temps où nous vivons, les bergeries ne sont guère de mode. Il faut vraiment que vous ne soyez jamais sortie de Malzonvilliers pour en savoir si peu sur ce chapitre-là. En affaire de mariage, l'amour est un intrus, et nous ne sommes point gens à le réclamer de nos femmes. On se marie pour se marier, et on n'a garde de se chicaner sur les sentiments qu'on peut avoir ailleurs. Eh ! que diable ! on aurait trop à faire. Il y a de jeunes têtes que ces choses-là épouvantent, mais tout s'arrange à la fin le mieux du monde. C'est un état auquel vous vous accommoderez, et pour ma part je suis tranquille là-dessus. Je ne suis point un Mélibée, madame, pour m'aller cacher au fond des bois. Quelque jour vous m'aimerez peut-être, et, en attendant, nous serons comme des mariés de bonne maison.

Suzanne resta muette à ce discours. Jamais, ni quand elle était jeune fille, ni quand elle appartenait à M. d'Albergotti, elle n'avait entendu parler de la sorte à propos du mariage. Il lui semblait que M. de Pomereux s'exprimait en une langue incon-

nue. Elle mit sa tête entre ses mains et demeura silencieuse. Son front rougissait et son cœur battait à coups pressés.

– Tout cela vous surprend quelque peu, madame, reprit le comte, mais c'est une doctrine à laquelle vous arriverez avec le temps. On y trouve plus de douceur que vous ne pensez. Et puis, nous n'avons, ni vous, ni moi, tout le temps de réfléchir aux conséquences de la proposition que je vous ai faite. Le principal est de ne pas vous laisser mettre en prison. Nous nous arrangerons après. J'y risque quelque chose, je le sais ; mais je me suis toujours senti un secret penchant pour vous, qui me porte à tout braver pour vous rendre service.

Suzanne releva la tête pour voir si M. de Pomereux ne parlait pas pour se moquer. Jamais il n'avait été si sérieux.

– Ce que je vous dis là, madame, c'est la vérité, ajouta-t-il ; votre premier refus de m'épouser ne nous a pas porté grand bonheur à tous deux. Voyez où vous en êtes ; quant à moi, j'ai fait beaucoup de choses, beaucoup de mal, un peu de bien, vivant au hasard et faisant de ma jeunesse l'emploi que le diable voulait ; il m'en reste un violent désir d'en finir au plus tôt avec cette existence un peu décousue, un grand fonds d'indulgence pour les fautes d'autrui, et une assez maladroite expérience qui m'enseigne à prendre le temps comme il vient et le monde comme il est. Tel que je suis, madame, je m'offre à vous, et malgré ma modestie bien reconnue, j'ai la prétention de croire que je vaux mieux qu'une prison.

Suzanne s'était remise de son trouble pendant ce singulier discours ; quand M. de Pomereux se tut, elle s'inclina et lui dit à son tour :

– Puisque tout ceci est plus sérieux que je ne pensais d'abord, je vous répondrai sérieusement, monsieur. Vous avez professé des théories dont je ne contesterai pas le mérite, mais

qui ne sont pas les miennes. J'ai pu, au temps où la volonté d'un père servait de guide à ma jeunesse, faire le sacrifice de ma main, mais aujourd'hui que je suis libre, la main ne se donnera pas sans le cœur. Or le cœur s'est donné, monsieur. Je n'ai rien de plus à répondre à la proposition que vous m'avez transmise au nom de M. de Louvois. Ma vie et ma liberté sont à lui ; mon amour est à moi.

À l'air de Mme d'Albergotti, M. de Pomereux comprit qu'il n'avait plus rien à espérer ; mais il tira de cette certitude le désir de triompher d'une résistance à laquelle, à vrai dire, il ne s'attendait pas beaucoup.

– Ma foi, madame, reprit-il avec un sourire, vous avez peut-être tort, et votre refus vous expose à un danger auquel vous ne vous attendiez pas.

– Lequel, monsieur ?

– Celui de me voir épris de vous.

Suzanne haussa les épaules en riant.

– Eh ! madame, il ne faut point vous en moquer. Si vous m'aviez épousé, c'est un péril auquel vous auriez peut-être échappé, mais vous n'êtes point sûre de l'éviter à présent.

– Si c'est un péril, avouez du moins que M. de Louvois prendra soin de me mettre en lieu où il ne saurait m'atteindre.

– Et c'est là ce qui m'enrage. Prison pour prison, à votre place j'eusse préféré le mariage. C'est une Bastille d'où l'on s'échappe quelquefois.

Suzanne arrêta M. de Pomereux d'un geste.

– Soit, reprit-il. Vous voilà entre les griffes de mon cousin : mais il ne sera pas dit que je ne tenterai plus rien pour votre délivrance ; la chose m'intéresse un peu maintenant, et je mettrai tout en œuvre pour vous rendre à la liberté à vos risques et périls.

Une heure après, M. de Louvois fit appeler M. de Pomereux.

– Eh bien ! lui dit-il du plus loin qu'il l'aperçut, avons-nous fait capituler la citadelle ?

– Ma foi, mon beau cousin, si le genre humain avait commencé par Mme d'Albergotti, je crois fort que le péché n'eût jamais été inventé, si bien que nous ne vivrions ni l'un ni l'autre.

– C'est-à-dire que vous avez échoué ?

– Radicalement.

– Vous l'avais-je prédit !

– Eh ! parbleu ! on est à peu près sûr de triompher d'une femme, et vous m'envoyez vers un phénomène ! Sur ma parole, Héloïse, de fidèle mémoire, n'est point digne, à mon avis, de lacer le corset de Mme d'Albergotti.

– Bref, elle aime mieux la prison ou le cloître que votre personne ?

– Vous m'en voyez tout humilié. Savez-vous bien, monseigneur, que s'il y avait beaucoup de ces femmes-là à Paris, il faudrait se faire moine ou naître abbé. C'est d'un très mauvais exemple pour la cour, et je ne saurais trop vous engager à l'enfermer au plus vite.

– Reposez-vous sur moi de ce soin, répondit M. de Louvois en écrivant quelques mots sur un papier.

– Eh bien ! que Votre Excellence me traite de tête sans cervelle, de fou, de visionnaire, je crois, sur mon honneur ! que je suis en train d'aimer Mme d'Albergotti depuis qu'elle m'a parlé de la sorte.

– Aimez-la tant qu'il vous plaira. Il faudrait que vous fussiez son mari pour l'empêcher d'aller au couvent.

– C'est donc bien décidément votre intention de l'enfermer ?

– Je ne répète jamais deux fois la même chose, mon cousin. Et puis, ne le savez-vous pas, l'oiseau en cage appelle l'oiseau du ciel. Avec un, le chasseur en a deux.

– Vous êtes un terrible homme, monseigneur.

– Oh ! je commence, murmure M. de Louvois. Ceux qui ne voudront pas plier casseront.

– Allons ! s'écria M. de Pomereux, qui l'avait écouté, me voilà fixé, et très décidément je suis amoureux de Mme d'Albergotti.

– Vous voyez que j'y mets de la complaisance, je vous la garde.

L'accent de M. de Louvois fit tressaillir M. de Pomereux, qui n'était pourtant pas trop facile à émouvoir. Il tourna vers la porte du cabinet où était Suzanne un regard de pitié, et sortit.

Aussitôt après, M. de Louvois eut un instant de conférence avec M. de Charny.

– Eh bien ! lui dit le ministre, elle refuse M. de Pomereux.

– C'est qu'elle aura flairé le tombeau, répondit froidement M. de Charny.

– Il nous reste le couvent, c'est encore assez joli, reprit M. de Louvois en mettant sa signature au bas de la lettre qu'il venait d'écrire.

– Bah ! fit le confident, une cellule vaut une bière.

Bientôt après, un huissier vint avertir Mme d'Albergotti qu'il était temps de partir. La marquise se leva et descendit dans la cour de l'hôtel, où elle vit un carrosse aux armes du ministre. Le gentilhomme qui l'avait, dans la matinée, conduite à M. de Louvois, l'attendait sur le perron. C'était M. de Charny. À la vue de ce pâle et froid visage, Mme d'Albergotti eut un frisson ; elle détourna les yeux et sauta, sans lui prendre la main, dans la voiture, où M. de Charny s'assit bientôt après. Le cocher fit claquer son fouet et les chevaux partirent. Comme le carrosse tournait dans la cour, Mme d'Albergotti vit par la portière le visage de M. de Louvois, qui regardait derrière les vitres de son cabinet ; mais les chevaux allaient au galop et ce fut comme une vision.

– Où me conduisez-vous, monsieur ? demanda Suzanne à M. de Charny.

– Au couvent des dames bénédictines de la rue du Cherche-Midi.

XXXIII

LE COUVENT DE LA RUE DU CHERCHE-MIDI

Le couvent des dames bénédictines de la rue du Cherche-Midi était alors un des couvents les plus renommés de Paris pour l'austérité de sa discipline. C'était un grand bâtiment carré, allongé de deux ailes qui le coupaient à angle droit ; tout alentour s'étendaient de vastes et beaux jardins, qui faisaient à cet asile de la religion un rempart verdoyant plein de fraîches retraites et de sentiers ombreux. Mais au milieu de ce grand parc frais et souriant, le couvent, avec ses murs blancs et ses toits gris dont nul bruit ne s'échappait, avait un aspect morne qui glaçait le cœur. C'était comme un grand tombeau entre des fleurs. Au nom de M. de Louvois, la porte s'ouvrit ; Mme d'Albergotti et son guide descendirent du carrosse ; on conduisit Suzanne dans une petite pièce où il n'y avait pour tout meuble qu'un banc de bois, un christ et un prie-Dieu, et M. de Charny fut introduit dans le parloir, où la supérieure l'attendait.

– Veuillez attendre ici quelques instants, madame, dit M. de Charny à Suzanne en la quittant : l'asile que M. de Louvois vous a choisi vous dérobe à un monde corrupteur qui aurait peut-être un jour flétri votre pureté. Je vais vous recommander aux bontés toutes spéciales de madame la supérieure. C'est l'ordre exprès du ministre, et si mon faible crédit y peut quelque chose, croyez que je ne négligerai rien pour que vous soyez traitée ici comme vous le méritez.

Mme d'Albergotti s'inclina sans répondre. La voix de cet homme lui figeait le sang dans les veines. La lettre dont M. de Charny était porteur était conçue en termes clairs et précis. Aussitôt qu'elle en eut pris connaissance, la supérieure salua respectueusement l'envoyé du ministre.

– Veuillez assurer M. de Louvois, dit-elle, que ses instructions seront observées ; je sais trop ce que lui doit la maison dont j'ai la direction pour y manquer.

– Madame, répondit M. de Charny, cette lettre a pu vous dire que M. de Louvois m'avait en quelque sorte remis la tutelle de la personne qu'il vous envoie. Son intention est qu'elle entre en religion dans deux ou trois mois, à moins qu'elle ne se soumette prochainement à sa volonté.

– Elle y entrera, monsieur.

– C'est un esprit entêté, malheureusement enclin aux choses du monde, peu maniable et qui nourrit un amour coupable dont il convient de la guérir. Vous ne sauriez pas être autrement que bonne avec elle : c'est dans votre caractère pieux et doux, madame ; mais tempérez cette extrême bonté par un peu de fermeté. Croyez-moi, elle en trouvera plus vite le chemin du salut.

– Je m'en souviendrai, monsieur.

– Mme d'Albergotti a fort mal reconnu les complaisances de M. de Louvois, elle l'a trompé ; dans une personne si jeune, cela n'indique-t-il pas une corruption bien enracinée ? Entourez-la d'une grande surveillance ; votre exemple et vos conseils la ramèneront bientôt à d'honnêtes sentiments.

M. de Charny parla quelques minutes encore sur ce ton-là, puis se retira, non sans de profondes révérences. Au bout d'un

quart d'heure, Suzanne entendit rouler la voiture qui l'avait amenée ; elle donna par la pensée un dernier adieu aux choses de la vie qui la fuyaient, et suivit une sœur qui vint la chercher. Le parloir du couvent était coupé en deux par une grille dont les mailles étaient couvertes d'un rideau de serge noire ; un banc régnait tout autour de cette pièce assez grande, et percée de trois fenêtres à châssis de plomb, d'où le jour tombait assombri. On voyait contre le mur un fort beau tableau représentant la vierge Marie visitée par l'ange. C'était, avec une belle image du Christ taillée dans l'ivoire, le seul ornement qu'il y eût dans cette pièce. L'usage des dames bénédictines était de rester voilées et de ne pas se montrer aux personnes qui n'étaient pas dans les ordres ; mais, sur la lettre de M. de Louvois, qui lui marquait que Mme d'Albergotti devait être traitée selon les règles de la maison durant tout le séjour qu'elle y ferait, la supérieure enleva son voile pour recevoir sa nouvelle pensionnaire. La supérieure du couvent des dames bénédictines était une femme de quarante-cinq à cinquante ans à peu près, qui avait dû être belle, mais que les austérités de la religion et les combats d'un esprit jaloux avaient privée de cette grâce qui est une seconde beauté. Son visage était jaune comme le vieil ivoire, ses yeux noirs et perçants, ses sourcils nets, ses lèvres minces et décolorées ; l'air de son visage exprimait l'habitude de l'autorité, mais d'une autorité sèche et froide. Elle avait les mains belles et la taille élancée ; mais quelque chose d'étrangement dur et de hautain détruisait les avantages naturels qui paraient sa personne. La supérieure des dames bénédictines, qui s'appelait, entre les murs du couvent, mère Évangélique du Cœur-de-Marie, avait été connue dans le monde sous le nom de Mme de Riége. C'était une créature de M. de Louvois. Issue d'une famille obscure de la Manche, elle avait dû à son esprit d'intrigue de se pousser dans le monde, où quelque temps elle avait fait une certaine figure. À la suite d'une affaire de cour où son cœur était intéressé, le dépit la fit entrer dans les ordres. Le crédit de M. de Louvois l'y suivit, elle lui dut son élection et lui resta dévouée. Mais la plaie que l'insuccès de son entreprise

avait ouverte dans son cœur ne put se cicatriser ! elle en garda une secrète rancune contre tout ce qui était du monde, et surtout contre celles qui avaient de la jeunesse et de la beauté. La mère Évangélique et Mme d'Albergotti échangèrent un coup d'œil. Le regard de la supérieure, rapide et froid, impressionna douloureusement Suzanne, qui se sentit un éloignement irrésistible pour elle ; quant à la mère Évangélique, elle considéra quelque temps l'étrangère, de qui la grâce et les charmes lui rappelaient sa défaite et son humiliation ; la haine pénétra dans son cœur, et la mission dont M. de Louvois la chargeait lui parut douce à remplir.

– Ma fille, dit-elle à Suzanne avec un pâle sourire, M. de Louvois, qui vous veut du bien, me mande qu'il vous a choisi notre maison pour retraite. Au seuil de cette pieuse maison meurent les bruits du monde. Réjouissez-vous, ma fille, d'y être venue.

– Je m'en réjouirais, madame, si j'y étais venue de mon plein gré ; mais on m'y a conduite de force, et j'imagine que cette maison est, pour moi, une sorte de Bastille.

La mère Évangélique se pinça les lèvres ; mais elle reprit doucement :

– Vous n'êtes point dans une prison : c'est ici la maison de Dieu, et vous êtes sous la protection de la sainte mère du Christ. Vous êtes jeune, ma fille, et sujette aux illusions du monde. Mais on apprend dans notre paix profonde à ne rien regretter, et j'ai l'espoir que vous entrerez un jour dans le saint troupeau dont Dieu m'a confié la direction.

Suzanne écouta ce petit discours les yeux attachés sur ceux de la supérieure. Les paroles en étaient douces comme du miel, mais elles étaient amères au cœur, parce qu'elles ne venaient pas du cœur. Suzanne était naturellement pieuse et sincère,

toutes les choses qui lui semblaient affectées et qui mêlaient au mensonge les couleurs de la religion lui répugnaient doublement ; elle ne put s'empêcher, franche comme elle l'était, de montrer dans sa physionomie l'impression pénible que lui laissait cette espèce de tirade où l'habitude était pour tout et la conviction pour rien. La mère Évangélique s'en aperçut et rougit ; mais en même temps qu'elle acquérait une bonne opinion de l'esprit de la prisonnière, elle sentit croître son aversion pour elle. Le regard qu'elle lui jeta le lui prouva bien. Ce fut un éclair ; le visage de la mère Évangélique redevint bientôt plus pâle que le marbre, et de sa colère il ne resta qu'un léger froncement de sourcils.

– Ma fille, reprit-elle d'une voix brève, votre conversion sera l'œuvre de Dieu ; vous m'êtes confiée par M. de Louvois, j'ai fait répondre à M. de Louvois qu'il pouvait compter sur mon zèle et mon dévouement ; je prierai notre sainte mère pour que sa grâce vous touche. Adieu, ma fille.

La supérieure se retira, et bientôt après une sœur vint prendre Suzanne pour la conduire à la chambre qui lui était destinée. Tandis que ces choses se passaient au couvent des dames de la rue du Cherche-Midi, Claudine attendait, dans une mortelle inquiétude, le retour de Suzanne. Les heures s'écoulaient, et Suzanne ne revenait pas. Vers midi, n'ayant vu ni lettre ni personne, Claudine, n'y tenant plus, sortit de l'hôtel et courut chez M. de Louvois. À force de questionner les huissiers qui allaient et venaient de tous côtés, elle apprit que Mme d'Albergotti était partie en carrosse avec un gentilhomme de la suite de M. de Louvois. Cette nouvelle n'était pas de nature à diminuer ses craintes. Que voulait-on faire de Suzanne ? où l'avait-on conduite ? La cour était pleine de gens de toutes sortes qui entraient et sortaient, à toute minute un carrosse partait ou arrivait à grand bruit, les laquais jouaient aux dés en attendant leurs maîtres ; personne ne prenait garde à Claudine. La pauvre fille, brisée de lassitude, repoussée par ceux-ci, raillée par ceux-

là, en proie à mille craintes, finit par s'asseoir sur un petit banc dans un coin, où elle se prit à pleurer. Elle était en train de s'essuyer les yeux, ce qu'elle faisait déjà pour la dixième fois, lorsqu'elle fut tirée de son isolement par une voix qui l'appelait. Claudine releva la tête et reconnut le caporal Grippard. Dans l'état d'agitation où elle était, la bonne figure de Grippard lui parut la meilleure et la plus aimable qu'elle eût jamais vue.

– Oh ! mon Dieu ! dit-elle en se redressant sur ses deux petits pieds, c'est le ciel qui vous envoie !

– Ma foi, mademoiselle, j'irai brûler un cierge au saint qui me vaut cette bonne fortune, répondit Grippard avec une grâce militaire qui, en toute autre occasion, eût fait sourire Claudine.

– Monsieur Grippard, reprit la jeune fille, vous allez me venir en aide ; moi, d'abord, je ne sais plus que devenir.

– Eh ! mon Dieu ! vous me dites cela d'un air tout singulier ; que vous est-il donc arrivé ?

– Vous ne savez donc pas ? on m'a enlevé Suzanne !

– Suzanne ! répéta Grippard d'un air surpris.

– Eh oui ! Mme d'Albergotti !

– La dame qui, avec mon ami la Déroute, s'est employée pour faire échapper mon capitaine ?

– Elle-même.

– Et à qui mon capitaine avait l'air de tant tenir ?

– Justement.

– Et qui diable peut s'être avisé d'avoir fait ce beau coup-là ?

– M. de Louvois.

– Aïe ! fit Grippard d'un air tout épouvanté.

– Vous allez m'aider à la retrouver, n'est-ce pas ?

– Je ne demande pas mieux, mais que voulez-vous que fasse un pauvre diable d'ex-caporal contre un ministre ?

– C'est égal, vous m'aiderez toujours.

– Très volontiers ; le capitaine Belle-Rose est un brave soldat qui ne m'a pas toujours puni toutes les fois que je l'ai mérité ; cette dame que vous appelez Mme d'Albergotti l'a servi de tout son pouvoir ; eh bien, ventrebleu ! je la servirai de toutes mes forces.

Claudine aurait volontiers embrassé Grippard sur les deux joues, tant elle se sentait aise de se voir un ami.

– Il faut d'abord savoir où on l'a conduite, reprit-elle.

– On le saura en furetant dans cette grande caserne d'hôtel ; je trouverai bien quelque camarade ou quelque laquais qui aura des connaissances parmi les huissiers ou les commis. J'ai de bonnes jambes et ma langue n'est pas trop mauvaise, vous verrez.

– Aussitôt que vous aurez appris le lieu de sa retraite, vous viendrez m'en instruire ?

– Parbleu ! puisque c'est pour vous que je le demanderai.

– Et vous ne perdrez pas une minute ?

– Pas une seconde.

Claudine rentra dans l'hôtel de la rue de l'Oseille, un peu moins troublée qu'elle ne l'était au moment où elle avait rencontré Grippard. Les malheureux s'accrochent à toutes les branches, Grippard était la branche de Claudine. Grippard était un homme consciencieux qui accomplissait loyalement tout ce qu'il promettait ; malheureusement, il avait plus de loyauté que d'esprit, et il ne réussissait guère dans les choses où il fallait de la ruse. Il s'installa devant l'hôtel de M. de Louvois et se mit bravement à interroger les laquais, les huissiers, les piqueurs et toute la valetaille qui affluait par là. La moitié de ce monde-là ne comprenait rien à ce qu'il demandait ; l'autre n'y répondait pas ; mais Grippard ne se décourageait pas pour si peu et recommençait de plus belle. Quand vint le soir, il s'en alla rendre compte à Claudine de ses démarches et de leur insuccès ; ce fut la même chose le jour suivant. Claudine à chaque visite pleurait de tout son cœur et priait Grippard de ne pas l'abandonner. Grippard lui promettait tout ce qu'elle voulait, et courait s'installer derechef dans cette cour maudite où l'on voyait tant d'uniformes, que c'était à peu près comme un camp. Il s'y tenait donc, planté sur ses jambes, épiant la venue d'un visage nouveau qu'il pût interroger, lorsqu'il aperçut Bouletord qui descendait le grand escalier avec un air de capitan merveilleux à voir. Le brigadier avait l'un des poings sur la hanche, et de son autre main il frisait sa moustache. Jamais son chapeau n'avait été posé si de travers, jamais son épée n'avait si fièrement battu ses mollets, jamais ses bottes ne s'étaient appuyées si carrément sur le pavé : c'était un homme qui triomphait des pieds à la tête. Grippard avait vu Bouletord le jour de l'expédition de Villejuif, mais Bouletord n'avait pas vu Grippard qui était déguisé. Le caporal n'hésita pas et aborda résolument son camarade.

– Bonjour, brigadier, lui dit-il.

– Maréchal des logis, s’il te plaît, répondit Bouletord d’un air superbe.

– Ah diable ! nous montons en grade, à ce qu’il paraît.

– C’est M. de Louvois que je viens de voir, qui m’a nommé à ce grade. Il ne s’arrêtera pas là. Le ministre sait apprécier mes services.

En prononçant ces paroles, Bouletord semblait étouffer dans son habit ; il parlait haut et tournait les yeux de tous côtés pour voir si personne ne le regardait. Grippard avait assez de sens pour comprendre que cet homme ne demandait qu’à être interrogé pour répondre. Il lui offrit d’aller boire une bouteille ou deux ensemble, et le maréchal des logis accepta, dans la double espérance de se rafraîchir et d’avoir un auditeur.

– Ainsi, reprit Grippard, quand ils furent assis devant la table d’un cabaret prochain, tu as vu le ministre.

– Comme je te vois ; il m’a donné vingt louis et m’a dit que j’étais un brave qu’il fallait pousser.

– Tu as donc fait toutes sortes de prouesses ?

– Je n’en ai fait qu’une, mais elle en vaut mille.

– Laquelle ?

– J’ai tué Belle-Rose.

Grippard laissa tomber le verre qu’il tenait à sa bouche.

– Tu as tué Belle-Rose ! s’écria-t-il.

– Oh ! quand je dis tué, je n'en suis pas tout à fait sûr ; mais il doit être mort à l'heure qu'il est. Je lui ai mis une balle, tiens, là, ajouta Bouletord en appuyant le doigt sur le justaucorps de Grippard. Voilà ce qu'on gagne, continua Bouletord, qui prenait le silence de son camarade pour de l'admiration, voilà ce qu'on gagne à lutter contre nous autres. L'homme est à peu près mort et la femme a son affaire.

– Quelle femme ? demanda Grippard d'un petit air innocent.

– Eh ! parbleu ! Mme d'Albergotti. Elle est au couvent, celle-là.

– Quel couvent ?

– Ma foi, je n'en sais rien. C'est un couvent comme tous les couvents. Visitandines, ursulines ou bénédictines, qu'est-ce que ça fait ?

– C'est juste, fit Grippard.

Bouletord commençait à être gris : il quitta Mme d'Albergotti et retourna à Belle-Rose ; au bout d'un quart d'heure, il avait narré six fois l'histoire de son coup de fusil. C'était plus que Grippard n'en voulait apprendre ; il paya l'écot et courut chez Claudine.

Au récit que lui fit le pauvre soldat, Claudine faillit mourir de désespoir. Elle l'écoutait les yeux noyés de larmes, la poitrine haletante, le cœur oppressé ; vingt fois elle lui fit répéter le même discours et l'interrompait à tout instant par ses sanglots.

– Dieu me l'aura peut-être conservé, dit-elle enfin ; j'en aurai bientôt l'assurance.

– Que comptez-vous faire ?

– Partir pour l'Angleterre.

– Toute seule, vous si jeune ?

– Mon frère est blessé, malade, souffrant, puis-je l'abandonner ? Suzanne est seule aussi, mais elle, du moins, n'est pas en danger de mort. J'irai au plus malheureux.

– Je ne sais pas trop comment vous offrir cela, moi, reprit Grippard, mais il me semble que vous feriez bien si vous me permettiez de vous accompagner. J'ai été caporal dans la compagnie de votre frère. C'est tout simple.

– J'accepte, lui dit-elle ; nous partirons demain.

M. de Louvois n'avait pas plutôt appris la nouvelle de la mort supposée de Belle-Rose, qu'il fit appeler M. de Pomereux, de qui la mission avait été retardée.

– Notre homme est mort ! lui cria-t-il du plus loin qu'il le vit.

– Tircis Belle-Rose ? fit le comte de sa voix railleuse.

– Lui-même. Voilà, j'imagine, qui aplanit furieusement les difficultés. Que M[me] d'Albergotti vous épouse, et je suis assez vengé.

– Merci, beau cousin ; vous ne l'êtes point encore tout à fait.

– Quoi ! c'est vous qui doutez maintenant ?

– À vrai dire, monseigneur, je ne suis point très rassuré de ce côté-là. Quand les femmes se mêlent de fidélité, elles sont fidèles jusqu'à l'extravagance. Les morts ont toutes sortes d'avantages : ce sont des personnes tranquilles qui ne contrarient jamais. Elle l'aimait vivant, elle va l'adorer défunt.

– Voyons, monsieur le comte, renoncez-vous à Mme d'Albergotti ? Ce serait tant pis pour elle, je vous en préviens, et pour vous aussi, qui manqueriez une belle fortune.

– Et qui vous dit qu'on renonce à quoi que ce soit ? Je fais comme ces généraux qui comptent l'ennemi avant de livrer bataille, et qui se battent après.

– S'il en est ainsi, rendez-vous sur-le-champ au couvent des dames bénédictines de la rue du Cherche-Midi. Voici une lettre pour la supérieure qui vous introduira auprès de Mme d'Albergotti.

Mme d'Albergotti reçut M. de Pomereux dans le parloir. La même émotion qui avait saisi le gentilhomme à leur première entrevue chez M. de Louvois fit tressaillir son cœur à la vue de Suzanne. Elle eut, en le saluant, un si doux sourire et un si chaste mélange de réserve et d'aménité, qu'il en fut touché.

– M'apportez-vous une bonne nouvelle ? lui dit-elle ; je suis si peu habituée au bonheur, que j'espère toujours le voir enfin me rendre visite, tout en n'y comptant pas beaucoup.

– Hélas ! madame, lui répondit M. de Pomereux, qui était fort embarrassé, je viens de la part de M. de Louvois.

– C'est-à-dire que cette espérance dont je vous parlais tout à l'heure ne me rendra pas visite aujourd'hui ?

– C’est un peu comme vous l’entendrez. Je voudrais que nous fussions au temps des chevaliers de la Table ronde pour avoir le droit de venir vous délivrer la lance au poing ; malheureusement, madame, la maréchaussée m’interdit cette faculté ; mais il est un autre moyen d’en sortir.

– Encore ! fit Suzanne d’un ton moitié riant, moitié sérieux.

– Eh ! madame, croyez bien que si j’en use de cette façon, c’est plus dans votre intérêt que dans le mien ! On vous délivre et je m’enchaîne.

Le ton brusque de cette repartie fit sourire Mme d’Albergotti.

– Faut-il que je vous remercie ? dit-elle.

– Tenez, madame, parlons sérieusement, reprit le comte ; il y a si longtemps que cette folie ne m’est arrivée, que je puis bien me la permettre une fois en passant. Je me sens attiré vers vous par une sympathie que vous appellerez comme il vous plaira, mais qui est sincère ; votre avenir m’épouvante. Vous ne savez pas quel homme c’est que mon cher cousin. Entre nous, et quand la passion le domine, je le crois un peu capable de tout. Vous et le capitaine Belle-Rose l’avez blessé dans son orgueil de ministre ; la plaie est incurable. Vous savez quel jour vous êtes entrée en ce couvent, savez-vous bien quel jour vous en sortirez ? Êtes-vous bien sûre que Belle-Rose revienne jamais ? Entre vous il y a la mer et la colère du ministre, madame ! Voulez-vous faire de ce cloître votre tombeau ? Sortez d’abord, épousez-moi et vous vivrez après à votre guise. Si je vous déplais trop, notre gracieux monarque me fournira bien quelque occasion de me faire casser la tête à son service. Tout au moins serez-vous libre et hors de ces murs où l’on étouffe.

Mme d'Albergotti vit bien cette fois que M. de Pomereux parlait sérieusement. Son visage était animé, l'expression de sa voix était tendre et suppliante ; l'enveloppe du débauché s'était fondue, et l'on voyait à nu l'âme du gentilhomme. Elle tendit la main au jeune comte, qui la baisa respectueusement.

– Merci, monsieur, lui dit-elle ; vous avez le cœur bon, bien qu'il soit pétri d'une étrange façon. En vous repoussant, ce n'est pas M. de Pomereux que je repousse, c'est le mariage avec un autre qui ne serait pas Belle-Rose. Je lui ai engagé ma foi : qu'il meure ou qu'il vive, je la lui garderai. Je ne me dissimule aucun des périls auxquels m'expose la rancune de M. de Louvois. Ces périls ne seront pas plus forts que ma résignation. Vous m'avez comprise, monsieur ; qu'il ne soit plus désormais question de cela entre nous.

M. de Pomereux s'inclina. Ce qu'il avait encore à dire l'étranglait ; il voulut vaincre son émotion et n'y parvint pas. Il se pencha sur la main de Suzanne et la baisa de nouveau avec un respect qui n'était pas dans ses habitudes.

– Vous êtes une noble créature, et vous m'auriez rendu meilleur, dit-il.

M. de Pomereux fit prier la supérieure de vouloir bien l'entendre une minute ; elle vint, et il lui demanda de communiquer à Mme d'Albergotti la nouvelle dont il était porteur ; après quoi il sortit en toute hâte. Comme il traversait la cour intérieure, il entendit un cri déchirant. Son cœur sauta dans sa poitrine.

– Mon Dieu ! murmura-t-il, je crois que si trente femmes ne m'avaient pas un peu usé de ce côté-là, je finirais par aimer celle-ci.

XXXIV

UNE NUIT BLANCHE

Le cri qu'avait entendu M. de Pomereux était bien le cri de Suzanne au moment où elle avait appris la mort supposée de Belle-Rose. La mère Évangélique la lui avait annoncée froidement, et Suzanne, brisée d'un seul coup, était tombée sur le carreau. La supérieure appela deux sœurs qui transportèrent la pauvre affligée dans sa chambre, où elle demeura plusieurs heures sans donner aucun signe de vie. Quand elle se réveilla comme d'un long sommeil, les pleurs ruisselèrent de ses yeux, et si on l'eût entourée dès ce moment-là, Mme d'Albergotti eût certainement pris le voile. Vers le soir, son âme éperdue se rattacha à une espérance qui, dans la nuit de son désespoir, brillait comme une lueur vacillante. Il lui semblait que, dans sa cruelle narration, la supérieure avait exprimé vaguement un doute sur la réalité de la mort de Belle-Rose. Cette pensée se développa aussitôt qu'elle fut née et la saisit tout entière. Ce pouvait être aussi une fausse nouvelle préparée par M. de Louvois. Suzanne se résolut à attendre avant de prendre aucune détermination, mais le coup avait été terrible, et quand elle parut le lendemain aux prières qui se faisaient en chœur dans la chapelle, on aurait pu croire que c'était une morte qui sortait du tombeau. Trois jours se passèrent dans cette angoisse qui l'épuisait ; ses nuits étaient sans sommeil, ses jours sans repos. Il lui arrivait souvent de rester plusieurs heures accoudée contre l'appui de sa fenêtre, regardant les oiseaux du ciel, les nuages blancs, les grands ormes tout frémissants, l'eau des fontaines, les fleurs épanouies, et ne comprenant pas que la nature impassible eût encore des parfums, des bruits mélodieux, des beautés sereines, quand tant

d'épines lui déchiraient le cœur. On la trouvait parfois, dans les bosquets du jardin, étendue au pied d'un arbre, le front pâle, inanimé, et le visage couvert de larmes ; d'autres fois, il fallait l'arracher du pied de la croix où elle s'était agenouillée, entourant de ses faibles bras les pieds sanglants du Christ : les prières se mêlaient à ses sanglots, et tandis que la supérieure ordonnait d'une voix sèche de la transporter sur son lit, on voyait les jeunes sœurs presser leurs yeux humides de leurs voiles blancs. Dans les heures où la douleur, endormie par son propre excès, lui laissait un peu de repos, Suzanne s'efforçait de se rattacher à la pensée consolante qui luisait dans son esprit malade ; elle se reprenait à la vie, et il lui paraissait que Belle-Rose ne pouvait pas mourir, tout bonnement parce qu'elle l'aimait. Mais ces heures étaient courtes, et la douleur, un instant assoupie, se réveillait plus aiguë et plus amère. Le quatrième jour, on vint avertir Suzanne que M. de Pomereux, qui désirait lui parler, était au parloir. La première pensée de Suzanne fut de refuser cette entrevue, mais il lui parut que dans l'état où elle était tombée, rien ne saurait plus augmenter son malheur, et elle descendit. M. de Pomereux eut peine à la reconnaître, tant était profond le changement qui s'était opéré en elle. Il joignit les mains avec un geste de pitié.

– Mais, madame, s'écria-t-il, vous vous tuez !

– Le désespoir n'est pas un suicide, répondit-elle.

– Mordieu ! madame, reprit le comte avec une violence qui ne respectait pas trop la sainteté des lieux, il ne sera pas dit que je vous aurai laissée mourir. Belle-Rose n'est pas mort !

La joie fut si vive au cœur de Suzanne, qu'elle chancela et s'appuya contre la grille du parloir pour ne pas tomber ; des larmes jaillirent de ses yeux, et elle se mit à sangloter comme un enfant sans savoir ce qu'elle faisait. M. de Pomereux, qui était plus ému qu'il n'aurait voulu le paraître, laissa passer ce pre-

mier moment sans l'interrompre. Quand Suzanne se fut un peu calmée, elle releva son visage où brillait un sourire baigné de larmes.

– Merci ! lui dit-elle, vous ne savez pas tout le bien que vous me faites.

– Eh ! parbleu ! je m'en doute bien un peu à tout le mal que ça me fait. Je m'intéresse à vous d'une étrange façon... Je crois, vrai Dieu, que vous m'avez retourné, et c'est, ma foi, tant pis pour vous, car si je me mets une bonne fois à vous aimer tout de bon, vous m'aurez sur les bras pour tout le reste de votre vie.

– Êtes-vous bien sûr qu'il ne soit point mort ?

– Voilà que vous ne m'écoutez même pas... Oui, oui, j'en suis très sûr.

– De qui le tenez-vous ?

– De mon grand cousin, qui en a reçu la nouvelle d'Angleterre, où le capitaine Belle-Rose est passé.

– Mais peut-être est-il dangereusement blessé ?

– À vous parler franc, il a une balle au beau milieu de la poitrine... Eh bien ! voilà que vous pâlissez à présent !... Voyons, la blessure n'est point mortelle ! Eh ! que diable ! j'ai vu guérir des gens qui étaient percés d'outre en outre... Dans six semaines ou deux mois il n'y paraîtra seulement plus.

– Le croyez-vous ?

– Je vous en donne ma parole. M. de Louvois a été informé de l'aventure par M. de Charny, un diable d'homme qui a des agents partout ; il en a reçu la nouvelle de Douvres, où les fugi-

tifs sont débarqués. M. de Louvois a mis la dépêche en morceaux ; il commence à croire que le capitaine a quelque amulette qui le protège.

– C'est la justice de sa cause qui le défend, monsieur.

– Vous croyez ? Il y a des cas où j'aimerais mieux une bonne cuirasse. Quoi qu'il en soit, il vit, madame, et c'est une résurrection qui gâte diablement mes affaires et compromet un peu les vôtres.

– Non, monsieur, les vôtres n'y perdent rien, répondit Suzanne avec un malin sourire.

– Eh ! madame, j'ai vu tant de miracles opérés par le temps, que j'en suis venu à croire que c'est le meilleur saint qu'on puisse invoquer. Vous ne connaissez pas quel enchanteur c'est que demain !

– Vraiment, non ; mais je me connais, moi.

– Soit ; mes affaires n'y perdent rien, puisque vous le voulez.

– Elles y gagnent même quelque chose.

– En vérité ?

– Ma reconnaissance, reprit Suzanne en lui tendant sa petite main.

– C'est toujours quelque chose, fit le comte en souriant. La reconnaissance est quelquefois un chemin de traverse.

– Je vous la donne, je ne puis donc pas vous empêcher de la prendre comme vous voudrez.

– Vous riez à présent, madame, et vous ne voyez pas que cette résurrection ferme et verrouille sur vous les portes de ce maudit couvent, qui, sans cela, allaient peut-être s'ouvrir. M. de Louvois est furieux, madame.

– Que voulez-vous qu'il me fasse après ce qu'il m'a fait ?

– Mais il peut vous oublier !

– D'autres se souviendront.

– Eh bien ! madame, si par hasard vous trouviez l'attente trop longue, vous savez que vous pouvez en toute chose compter sur mon dévouement.

La visite de M. de Pomereux rendit à Suzanne le calme qu'elle avait perdu, et pleine de courage, maintenant que Belle-Rose vivait, elle eut foi dans l'avenir. Il y avait dans le couvent des dames bénédictines une jeune pensionnaire que sa famille poussait à prendre le voile. C'était la seule dont les soins eussent touché Suzanne et dont elle eût supporté les caresses durant les trois jours sombres qui suivirent la nouvelle apportée par M. de Pomereux. Gabrielle de Mesle s'était attachée aux pas de Suzanne, pleurait avec elle et l'embrassait en lui prodiguant les noms les plus doux. C'était la seule consolation qu'elle pût lui donner, mais c'était la seule aussi que Suzanne voulût accepter. Il arriva donc que les liens de la plus tendre affection se nouèrent entre elles sans qu'aucune des deux y eût songé d'abord. Gabrielle pouvait avoir dix-sept ou dix-huit ans ; elle était élancée et blanche comme un lis, et blonde comme ces portraits de Vierge qu'on voit dans les églises. Sa tête, d'un ovale harmonieux, était presque toujours inclinée sur sa poitrine, qu'elle avait étroite et amaigrie ; sa taille fléchissait comme un roseau, et quand elle passait dans l'ombre des charmilles avec sa robe blanche et son beau front penché, on la pouvait prendre pour

l'un de ces anges sveltes que les statuaires sculptent autour des bénitiers. Gabrielle avait le sourire et le cœur d'un enfant ; mais une accablante tristesse dévorait sa vie et tarissait les sources de sa pure jeunesse. Quand elle arrêtait ses yeux limpides sur Suzanne, leur regard tendre et mélancolique allait jusqu'au cœur de son amie ; mais quand Suzanne lui demandait la cause de ce morne abattement où elle était toujours plongée, la pauvre fille détournait la tête et l'on voyait de grosses larmes glisser sur l'albâtre de ses joues. D'étranges frissons la prenaient parfois des pieds à la tête ; elle rougissait, pressait ses tempes de ses deux mains, passait ses doigts blancs dans ses longs cheveux et se prenait à courir comme une folle dans les jardins. Un quart d'heure après, on la trouvait couchée dans l'herbe, le visage sur ses genoux, abîmée dans d'inexplicables rêveries. Elle était d'une douceur angélique et souffrait sans se plaindre tout ce qu'il lui fallait endurer de la supérieure, qui l'avait en aversion. Gabrielle alla vers Suzanne, parce que Suzanne souffrait ; Suzanne alla vers Gabrielle, parce que Gabrielle était faible et opprimée. Une nuit que Suzanne dormait dans sa chambre, elle fut tirée de son sommeil par de légers soupirs qui partaient du pied de son lit. Il lui semblait que le bois craquait sous la pression d'un corps étranger. Elle ouvrit à demi les yeux et vit, à la mourante lueur d'une veilleuse, une forme blanche qui était assise à ses pieds, immobile et raide comme une statue. Bien qu'elle fût naturellement courageuse, Suzanne frissonna et sentit une sueur glacée mouiller ses tempes ; elle se dressa pour mieux voir le fantôme qui étendait vers elle ses deux mains. Elles étaient si transparentes qu'elles semblaient fluides ; l'une d'elles se posa sur le bras de Suzanne, qui tressaillit jusqu'au cœur à son contact humide et froid. Mais comme Suzanne s'était penchée en avant, elle reconnut Gabrielle qui la regardait de tous ses yeux démesurément ouverts. La pauvre enfant avait la tête nue ; ses longs cheveux, qu'elle avait fort beaux, descendaient sur sa poitrine et encadraient son visage, qui avait l'aspect du marbre ; elle était à demi vêtue d'un peignoir qui flottait autour de sa

taille et lui donnait l'apparence d'une ombre. Ses dents claquaient sous ses lèvres blanches.

– J'ai peur, dit-elle en tendant vers Suzanne ses mains suppliantes.

– Oh ! mon Dieu ! qu'avez-vous ? s'écria Suzanne en prenant les deux mains de Gabrielle, qu'elle chercha à réchauffer contre son sein.

– J'ai peur, répéta la jeune fille, dont les yeux brillaient d'un éclat fiévreux.

Suzanne crut d'abord qu'une sorte de délire avait chassé Mlle de Mesle de son appartement ; elle la couvrit de quelques vêtements, alluma une bougie et la fit asseoir à son côté. Gabrielle la suivait d'un regard brillant et inquiet comme celui des oiseaux ; mais quand la lumière se fut répandue dans la chambre, et qu'elle eut entendu à plusieurs reprises la voix de son amie, elle se jeta tout à coup dans ses bras et fondit en larmes.

– Je vais mourir ! je vais mourir ! mon Dieu ! sauvez-moi ! dit-elle.

Ces paroles, et plus encore l'accent qu'elles avaient dans la bouche de la pauvre fille, remplirent de pitié le cœur de Suzanne. Elle appuya la tête de Gabrielle sur son épaule et la couvrit de baisers en l'appelant des noms les plus doux, comme on fait d'un enfant.

– Vous êtes une petite folle, calmez-vous, dit-elle ; n'êtes-vous pas près de moi ? que craignez-vous ?

– Oh ! reprit Gabrielle, je sens bien que je meurs un peu chaque jour ; je vous dis que je vais mourir... Cette nuit, en rêve,

j'ai vu ma sœur qui m'appelait... elle est morte, elle aussi... elle était toute blanche et pleurait en me regardant... Je me suis réveillée trempée d'une sueur froide... je sentais son souffle humide et glacial... j'ai fermé les yeux et suis venue ici en courant plus morte que vive... Elle était dans un couvent, ma pauvre sœur, comme moi, madame ; elle n'en est plus sortie...

Gabrielle colla son visage baigné de larmes sur la poitrine de Suzanne et l'étreignit dans ses bras en sanglotant.

– Mais, malheureuse enfant, s'écria Suzanne, vous n'avez donc ni mère ni père ?

– Je n'ai plus de mère... elle est morte quand j'avais quinze ans.

– Et votre père ?

– Mon père ?... Ses cheveux ont blanchi dans une nuit... on a fait un cadavre de cet officier du roi... Il entend... il regarde... il ne comprend plus.

– Et personne, personne autour de vous ! ni frère, ni parents ?

– Des parents ! oh ! si... j'en ai plusieurs... j'en ai trop peut-être. Nous étions riches, nous, et si riches, que plusieurs nous enviaient ! C'est horrible ! horrible !

Gabrielle tremblait de tout son corps. Suzanne l'écoutait, épiant sur ses lèvres le terrible secret qui allait s'en échapper.

– Ce fut ma mère qui mourut la première, belle, jeune, adorée ; elle pâlit un jour, puis souffrit le lendemain, puis se coucha ; elle se plaignit quelques jours encore et ne se releva plus. Ma sœur n'aimait qu'elle au monde. Cette mort la rendit

comme folle, et, sans savoir ce qu'elle faisait, elle courut dans un couvent, un couvent comme celui-ci, avec des arbres et de la lumière tout autour, le silence et l'ombre au milieu... Elle en voulut sortir un jour pour retourner auprès de notre père ; ce jour-là, il lui passa un frisson dans tout le corps, tenez, comme à moi ; elle lutta contre le mal, mais le mal fut le plus fort. Elle ne sortit plus du couvent que pour aller au cimetière avec une couronne de roses blanches au front.

– Pauvre fille ! murmura Suzanne.

– Est-ce de moi ou de la morte que vous parlez ? reprit Gabrielle ; nous aurons même destin. Il nous restait un frère, un seul, un enfant, une adorable petite créature de six ans, folle, joyeuse, franche, les lèvres roses, les yeux doux comme des fleurs, le cœur sur sa bouche qu'il donnait à tout le monde. Pauvre Henri ! un matin il se réveilla avec la pâleur du marbre sur le front, les yeux plombés, le visage terni ; ses lèvres étaient toutes bleuâtres, sa peau brûlante et sèche ; il me jetait ses bras autour du cou en me disant qu'il avait du feu dans la poitrine, et il pleurait ; à midi il avait déjà ses petites mains froides, le soir il était mort !

Suzanne serra Gabrielle sur son cœur.

– Cela vous étonne, reprit la jeune fille d'une voix sourde, mais vous n'avez donc pas compris ? vous ne savez rien ?

– Quoi ? fit Suzanne avec épouvante.

– Nous étions riches, ne vous l'ai-je pas dit ? on a voulu notre richesse... on l'aura... il n'y a plus que moi...

– Oh ! croyez-vous ? mon Dieu !

– Je crois ce qui est, continua Gabrielle en se rapprochant de Suzanne... On nous a tués, on me tuera, on m'a déjà tuée peut-être... On ne vous l'a donc jamais dit ?

Et tout bas, collant sa bouche à l'oreille de Suzanne, elle ajouta : – Le poison est en France, le poison est partout ; il est au cœur des familles, il est dans l'eau qui désaltère, dans le fruit qui rafraîchit, dans la fleur qu'on caresse, dans le parfum qu'on respire ; le poison est comme l'air, il passe avec le vent ; il est dans la ville et dans la campagne... C'est l'ennemi invisible, insaisissable, infaillible ; il dévore la France ; il est au cœur du royaume ; il est le maître, le spoliateur, le roi !

Suzanne demeura glacée à ces paroles ; sans qu'elle pût en comprendre la cause, elle sentit frémir tout son être et son cœur se serrer. Une terreur invincible s'empara d'elle, et durant quelques minutes elle garda Gabrielle pressée entre ses bras, muette et osant à peine regarder autour d'elle.

– Sauvez-vous donc ! sauvez-vous ! s'écria-t-elle quand elle put parler. Il faut que votre père vienne vous réclamer ici, il le faut.

– Quitter ce couvent ! mais ce serait un suicide... C'est ma fortune qu'ils veulent... ne suis-je pas la dernière héritière ? Qu'ils la gardent cette fortune, moi je prendrai le voile ! J'ai peur de mourir à dix-sept ans... Mon Dieu ! je voudrais vivre.

Les larmes jaillirent encore des yeux de Gabrielle ; sa poitrine était haletante, ses yeux ardents, son souffle enflammé ; la terreur, la fièvre, le désespoir, la torturaient. Enfin, brisée par tant d'émotions, elle finit par fermer ses paupières rougies et s'endormit auprès de Suzanne. Suzanne la regardait et suivait effarée les ravages profonds que l'inquiétude et la souffrance avaient imprimés sur la tête charmante de sa compagne. Elle la baisa au front et la veilla pieusement, le cœur tout plein de tris-

tesse et de pitié. Elle la veillait encore aux premiers rayons du jour, et sa bouche répétait tout bas, comme l'écho d'un son funeste, le dernier mot de Gabrielle :

– Poison ! poison !... partout le poison !

XXXV

LA RENONCIATION

Les aveux nocturnes de Gabrielle avaient noué entre elle et Suzanne des relations plus intimes. À partir de cette nuit funèbre où la pauvre jeune fille avait ouvert son cœur à l'amie que lui envoyait la Providence, ce furent entre les deux recluses de longs entretiens et d'amères confidences. L'une n'espérait plus, l'autre n'espérait guère ; le malheur leur tint lieu de connaissance ; au bout de trois semaines, il leur parut qu'elles ne s'étaient jamais quittées. La tristesse de Gabrielle ne faisait qu'augmenter ; il semblait qu'une main invisible pesait sur son front, où l'on voyait passer les ombres de dévorantes inquiétudes. Parmi les personnes qui venaient la visiter, il y avait une dame âgée que Gabrielle appelait sa tante. Cette dame, vêtue à la mode du temps de la régence d'Anne d'Autriche, avait un air qui ne revenait pas à Suzanne. Elle était toujours prévenante et polie, douce et toute confite en Dieu, et trouvait dans sa mémoire une foule de noms charmants dont elle accablait sa nièce, mais rien n'y faisait, et Suzanne ne pouvait pas s'empêcher de lui témoigner une grande froideur. La dame paraissait ne pas s'en apercevoir, et ce n'était pas là une des choses qui déplaisaient le moins à Mme d'Albergotti. Un jour que la dame venait de quitter Gabrielle, Suzanne demanda à son amie ce que c'était que cette dame-là.

– C'est ma tante, si l'on veut, répondit Gabrielle.

– Comment donc ?

– C’est une toute petite parente à moi, dont on a fait une tante à la mode de Bretagne, sous prétexte qu’elle était un peu cousine de ma mère.

– Y a-t-il longtemps que vous la voyez ?

– Depuis l’enfance. C’est une sainte personne qui est tout attachée à ses devoirs.

– Mais cette sainteté, reprit Suzanne, l’empêche-t-elle d’aimer autre chose que le ciel ?

– Oh ! non pas ; elle a pour moi une sincère affection ; ce matin encore elle pleurait en me voyant si chagrine.

– Que ne vous aide-t-elle donc à sortir d’ici ?

– Elle le voudrait bien ; mais que peut-elle, vieille et pauvre comme elle est ?

– Ah ! elle est pauvre ? murmura Suzanne.

– Ses deux fils sont dans les ordres et ses deux filles sont à la veille de se marier à des personnes riches qui les aiment pour leurs qualités.

À mesure que Gabrielle parlait, Suzanne sentait s’éveiller en elle d’étranges soupçons ; mais elle était d’une nature trop loyale pour vouloir les exprimer ; il lui semblait qu’on aurait pu l’accuser de calomnier une personne qu’elle ne connaissait pas.

– Ma tante était auprès de nous quand ma pauvre mère est morte, reprit Gabrielle ; et nous l’avons toujours retrouvée à nos côtés chaque fois qu’un malheur a visité notre maison.

– Ah ! fit Suzanne.

– Il y a des heures où je me reproche de ne pas lui rendre toute l'affection qu'elle mérite ; mais vous le savez sans doute, Suzanne, ce sont des sentiments auxquels nous ne commandons pas. Malgré tout ce que j'ai voulu, je n'ai jamais pu aimer ma tante.

Cette indifférence ou même cet éloignement dans une personne aussi aimante que l'était Gabrielle frappa Suzanne. Elle avait toujours pensé que ce n'est pas sans motif qu'on éprouve de ces sortes d'antipathie, et se résolut à surveiller la dame si pieuse et si bonne, pour éclaircir ses soupçons. Les événements ne lui en donnèrent pas le temps. Un jour que Gabrielle avait reçu la visite de sa tante, elle trouva dans son livre d'heure un petit papier sur lequel il y avait ces mots écrits au crayon :

« Prenez le voile, ou recommandez votre âme à Dieu. »

L'écriture de ce papier menaçant n'était pas contrefaite, cependant Gabrielle ne la connaissait pas. Elle courut, glacée de terreur, à la chambre de Suzanne.

– Voyez ! dit-elle.

Suzanne frémit d'horreur et entoura Gabrielle de ses bras comme si elle eût voulu lui faire un rempart de son corps.

– Votre tante n'est-elle pas venue ce matin ? s'écria-t-elle avec explosion.

– Oui.

– Que Dieu me pardonne ce que je vais vous dire ; mais dites-moi, Gabrielle, dites : êtes-vous bien sûre de son affection ?

– Vous la soupçonnez ! dit la jeune fille en pressant fortement le bras de sa compagne.

– Oui, reprit tout bas Suzanne.

– Eh bien, moi aussi ! répondit Gabrielle d'une voix étouffée.

– Malheureuse enfant ! que ne me parliez-vous ?

– À quoi la plainte me servirait-elle ? Ma tante passe pour une sainte… c'est moi qui me trompe sans doute… Qui me croirait d'ailleurs ? Tenez, Suzanne, il vaut mieux que j'obéisse à cet ordre mystérieux.

– Mais vous vous enterrez vivante.

– Vivante ! regardez-moi donc !

Gabrielle écarta les boucles épaisses de sa chevelure et promena sa main sur son visage avec un geste d'une énergie inexprimable. Elle était livide. La voix mourut dans la gorge de Suzanne, qui embrassa Gabrielle.

– Et puis, continua son amie, à quoi bon vivre quand on est seule ? De toute ma famille il ne reste personne que mon vieux père, et je n'ai pas une main sur laquelle je puisse m'appuyer. Au moins, quand je serai religieuse, me laissera-t-on mourir en paix.

Rien ne put faire changer la résolution de Gabrielle : la peur et le désespoir la poussaient à la fois. Aussitôt qu'on sut dans le couvent l'intention où elle était de prendre le voile, la supérieure ordonna de hâter tous les préparatifs de la cérémonie. La famille fut prévenue, les amis conviés, et l'on choisit le jour. Le noviciat de Gabrielle n'était point encore terminé, mais

on obtint une dispense de l'archevêque de Paris, et rien ne s'opposa plus à ce qu'elle prononçât ses vœux. Le spectacle du malheur de Gabrielle avait détourné les pensées de Suzanne de leur cours naturel. Elle oubliait ses propres infortunes à la vue de tant de jeunesse alliée à tant de douleur. Une visite imprévue l'obligea de s'en souvenir. La veille du jour où Mlle de Mesle devait renoncer au monde pour se lier à Dieu, Mme d'Albergotti fut prévenue par une sœur que M. de Charny l'attendait au parloir.

– Voilà déjà plus d'un mois, madame, lui dit M. de Charny en la saluant jusqu'à terre, que M. de Louvois a le regret de vous voir au couvent, où il ne vous eût certes pas envoyée si la raison d'État ne l'y avait contraint.

– Si le regret était aussi vif que vous voulez bien me l'exprimer, monsieur, il me semble que monseigneur le ministre aurait une extrême facilité à s'en débarrasser.

– Ah ! madame, que vous connaissez peu les dures lois que le pouvoir impose à ceux qui l'exercent ! Au-dessus de la volonté du ministre, il y a la raison d'État ; M. de Louvois espérait au moins que le spectacle de la paix et de la mansuétude qui règnent dans ces lieux toucherait votre âme et vous déciderait à prendre le voile. Mais, à défaut de vocation, il a poussé la bonté jusqu'à vous faire offrir d'entrer dans sa famille : vous avez tout refusé.

– N'étant la pupille de personne, j'ai bien le droit, j'imagine, de songer moi-même à mon établissement.

– Sans doute, madame, et M. de Louvois se ferait un scrupule de violenter en rien vos intentions ; mais encore le soin du royaume exige que vous preniez une détermination.

– Le soin du royaume, monsieur ; voilà bien des grands mots pour une aussi chétive personne que je le suis !

– Les ennemis du roi se font des armes de tout, madame. Si vous saviez à quelles injustes attaques les hommes éminents sont exposés, vous verriez toute cette affaire sous son véritable jour, et n'accuseriez plus M. de Louvois, qui vous veut du bien. Mais si vous répondez toujours par des refus aux bons offices de Son Excellence, si vous repoussez également le voile et le mariage, elle aura l'extrême douleur de devoir prendre de nouvelles mesures qui assureront à la fois votre repos et celui de l'État.

– Dites à monseigneur le ministre que je suis prête à tout souffrir, mais que je ne suis pas prête à rien céder.

– Madame, répliqua M. de Charny en saluant Mme d'Albergotti qui s'était levée, j'aurai l'honneur de vous revoir dans un mois, et vais prier Dieu pour que vos résolutions soient changées à ce moment-là.

Le lendemain, au point du jour, les cloches du couvent des dames bénédictines de la rue du Cherche-Midi sonnaient à toute volée. La cérémonie de prise d'habit était une solennité religieuse assez fréquente au temps où se passe cette histoire, mais qui ne laissait pas d'attirer au sein des couvents une grande foule toujours avide d'un spectacle où l'émotion ne manquait pas. On y voyait en grand nombre des dames et des seigneurs de la cour, et ce jour-là la pompe remplaçait dans les chapelles et les cloîtres le silence et les profondes méditations. Suzanne s'était rendue de bonne heure auprès de Gabrielle. Elle trouva son amie, plus pâle qu'un linceul, qui priait au pied de son lit virginal.

– Il est temps encore ! lui dit Suzanne en l'embrassant.

– Non, répondit Gabrielle d'une voix ferme, il le faut ; le deuil est dans le cœur, qu'importe un voile sur la tête !

En ce moment la bonne tante entra. Elle s'efforçait de pleurer, mais sa figure grimaçait. Elle se jeta au cou de sa nièce et l'accabla de tendres caresses. Gabrielle se laissa faire ; mais en se tournant vers Suzanne, elle lui dit avec un sourire navrant :

– C'est une goutte du calice !

M. de Mesle avait demandé à voir sa fille. Ce jour-là, les barrières du couvent tombaient devant les grands parents. On le conduisit à la cellule de Gabrielle, qui ne l'avait pas embrassé depuis plusieurs mois. D'un bond elle fut dans ses bras, et se suspendit à son cou avec des sanglots qui lui déchiraient la poitrine. Le vieillard la pressa contre son cœur, et l'on vit des larmes sillonner ses joues ridées. À l'aspect de ce vieillard, Suzanne comprit les paroles de Gabrielle. Son front était tout chargé d'ennui, son regard éteint, sa parole tremblante ; il avait dû être beau et plein de vie, mais on sentait que c'était une nature épuisée qui luttait vainement contre un mal insaisissable. Le soldat était vaincu. Ses lèvres s'étaient collées au cou de sa fille en bégayant les noms les plus doux. Un instant son regard s'anima à la vue des pleurs que versait Gabrielle ; il y eut sur son visage amaigri un éclair de force et de fierté.

– Si vous êtes malheureuse, ma fille, lui dit-il, rejetez ces habits, et suivez-moi.

Gabrielle se pressa contre lui ; la bonne tante eut un tressaillement.

– Mon père, répondit Gabrielle, je souffre à la pensée de vous quitter, mais j'ai fait le sacrifice de ma vie.

– Hélas ! mon enfant, répondit le vieillard, c'est un sacrifice que tu n'aurais pas accompli dans d'autres temps : mais je vais bientôt partir, et je suis sans force pour te protéger.

En disant ces mots, le vieillard laissa tomber ses bras avec un geste où il y avait tant d'impuissance et tant d'accablement, que Suzanne comprit bien que Gabrielle était perdue. La bonne tante essaya de sourire.

– Moi qui ne suis qu'une pauvre veuve, dit-elle, j'aurais bien tâché de la ramener à nous et à la protéger ; mais c'est la vocation qui l'entraîne.

Le front de M. de Mesle s'inclina, et ses yeux perdirent leur regard intelligent ; il étendit ses mains débiles sur la tête de Gabrielle.

– Ta mère, une sainte, est morte ; ta sœur, une vierge, est morte ; ton frère, un pauvre innocent qui souriait à la vie, est mort ; je suis comme un vieil arbre dépouillé de ses rameaux et brisé par la foudre ; si c'est ta vocation de quitter le monde, où le mal habite, que Dieu te bénisse, mon enfant.

Gabrielle se jeta à genoux. Le vieillard regarda le ciel, les mains tendues au-dessus d'elle, et pleura. Puis, quand il l'eut une dernière fois embrassée, il sortit morne et chancelant. La bonne tante s'essuyait les yeux qu'elle avait secs. La chapelle des dames bénédictines se remplissait d'un monde brillant ; on aurait pu se croire dans une galerie de Versailles, tant il y avait dans la nef et dans les tribunes de personnes considérables par leur rang et par leur nom ; la dentelle, la soie et le velours remplaçaient sur les dalles du parvis l'étamine et la bure ; de vagues parfums se mêlaient aux senteurs de la myrrhe et du benjoin. Derrière la grille du chœur, dont les fines mailles interceptaient le regard, les sœurs bénédictines étaient assises couvertes de leurs longs voiles. Tous les yeux de l'assemblée se tournaient de leur côté, et l'on cherchait à deviner les grâces de leur personne sous les plis épais de leurs vêtements religieux. Il y avait, parmi les dames et les seigneurs de cette nombreuse compagnie, bien des familles qui comptaient un de leurs membres au sein de ces

filles de Dieu ; mais les mères elles-mêmes ne pouvaient reconnaître laquelle d'entre les religieuses elles avaient pressé sur leur cœur au jour béni de l'enfantement. Parfois il arrivait qu'une des sœurs tressaillait sous le voile blanc ; sa tête un instant inclinée vers la nef, se penchait sur sa poitrine, et l'on devinait à ses mouvements convulsifs qu'elle pleurait. Celle-là venait d'apercevoir un frère, une mère ou un fiancé. Tout à coup une grande agitation se fit au milieu de la chapelle, tous les yeux se portèrent du même côté, et l'on vit entrer Mlle de Mesle dans toute la pompe d'un habit mondain. Un triste et doux murmure l'accueillit ; elle était si belle, que tout le monde la plaignait. Les luttes intérieures avaient réagi sur sa physionomie, qui gardait une expression de trouble et d'inquiétude ; une rougeur fébrile éclairait son visage et lui prêtait un charme de plus. Elle avait sur ses beaux cheveux blonds une couronne de fleurs blanches, des perles à son cou et des bijoux de prix à ses bras, à sa ceinture et à sa robe. Elle traversa l'église d'un pas ferme, accompagnée de la mère Évangélique et d'une autre religieuse. M. de Mesle et les membres de sa famille la suivirent. Quand elle eut monté les degrés qui séparaient la nef du chœur, l'office commença. L'archevêque de Paris officiait. Gabrielle s'agenouilla sur un carreau de velours, et pria. La chapelle était toute pleine de parfums et de fleurs ; l'orgue faisait entendre les chants les plus suaves ; des sœurs cachées dans une tribune mêlaient leurs voix célestes aux accords de l'instrument ; c'était une harmonie divine qui charmait les oreilles et pénétrait doucement les cœurs. Quand on eut offert à Dieu le sacrifice de la messe, l'œuvre de renonciation commença. En ce moment, tous les regards attendris se reposaient sur la victime, toutes les âmes semblaient suspendues aux paroles du prêtre, et l'on ne songeait pas à essuyer les larmes qui coulaient lentement de tous les yeux. Une sœur détacha les fleurs qui paraient le front de la jeune fiancée du ciel, et les fit tomber sur le marbre ; une autre dénoua les colliers de perles et les agrafes de diamants ; et les pierreries, qui rappellent les vanités de ce monde, jonchèrent les dalles du chœur ; on défit les nœuds de rubans et les den-

telles, et l’on vit se répandre sur les épaules nues de Gabrielle sa luxuriante chevelure. Un rayon de soleil, glissant par les vitraux éclatants, enveloppa sa tête inclinée d’une auréole et joua dans les tresses flottantes de ses longs cheveux blonds comme l’or. Une sœur les prit de la main gauche, en soulevant l’épais manteau, et de la droite elle en coupa les boucles, qui bientôt couvrirent la robe et le coussin comme les épis d’une moisson. L’archevêque levait la croix vers le ciel, et de ses doigts étendus bénissait la foule ; les sœurs priaient en chœur, et l’orgue mugissait sous la voûte. Une indicible pitié serrait tous les cœurs, à la vue de cette enfant qui renonçait à toutes les joies bénies de Dieu, et qui, si proche du berceau, était déjà fiancée de la mort. Suzanne sanglotait dans un coin de la chapelle ; M. de Mesle était tombé sur ses genoux, les mains jointes, et regrettant de vivre. Quand la dernière boucle de cheveux fut coupée, la mère Évangélique jeta un voile sur la tête de Gabrielle, les chants éclatèrent ; la grille du chœur retomba sur ses gonds. Gabrielle n’appartenait plus au monde.

XXXVI

LA DERNIÈRE HEURE

Le lendemain du jour où Gabrielle avait pris le voile, Suzanne rencontra M. de Charny sur la terrasse du couvent ; M. de Charny lui fit un salut profond, Suzanne inclina sa tête et passa. La vue de cet homme lui inspirait une horreur invincible, et la faisait frissonner comme un enfant qui vient de mettre le pied sur un serpent. À son réveil, le jour suivant, elle trouva sur l'une des chaises de sa chambre un habillement complet de novice : la robe, le voile, le chapelet ; ses vêtements de la veille avaient disparu ; la clef restant sur la porte toute la nuit, selon la règle du couvent, on avait profité de son sommeil pour les enlever. Suzanne hésita un instant avant de s'en revêtir, mais il n'entrait pas dans son caractère de se révolter pour les petites choses. Aux misérables tracasseries dont on l'abreuvait, elle opposait sans cesse un front calme et une pieuse résignation. Seulement elle se rendit chez la supérieure aussitôt après qu'elle se fut habillée.

– Madame, lui dit-elle, car elle n'avait jamais pu se résoudre à l'appeler ma mère, j'ai pris ces habits, les seuls qui m'aient été laissés ; mais, en me soumettant, j'éprouve le besoin de protester contre la violence morale qui m'est faite. Si c'est à vous que je dois cette robe et ce voile, je le dis à vous-même, madame : vous abusez de votre autorité. J'y cède, mais je n'y obéis pas.

– Cette pensée ne vient pas de moi, ma fille, répondit la supérieure avec un sourire mielleux ; les personnes qui me l'ont inspirée vous portent un vif intérêt.

– M. de Louvois, et peut-être aussi M. de Charny, madame ?

– Vous les avez nommés, ma fille : vous savez bien que souvent les personnes qui nous dirigent connaissent mieux que nous-mêmes ce qui nous convient. Je regrette que vous ne vouliez pas apprécier leurs bonnes intentions, mais j'espère que vous reviendrez à de meilleurs sentiments.

– Gardez votre espérance, madame, je garde ma conviction.

– La grâce vous éclairera, ma fille.

– La religion me défend de commettre un sacrilège ; vous-même ne me conseilleriez pas d'apporter à Dieu un cœur qui ne lui appartient pas tout entier.

– Dieu commande tous les sacrifices, ma fille.

Suzanne salua la mère Évangélique et sortit sans répondre. À mesure qu'on se montrait plus acharné à la poursuivre, elle se sentait plus forte et plus résolue.

Quand Mlle de Mesle, maintenant sœur Gabrielle de la Rédemption, la vit sous ce costume, elle joignit les mains.

– Eh quoi ! vous aussi ? lui dit-elle.

– La robe ne change pas le cœur, répondit Suzanne ; je suis à Belle-Rose : aucune puissance humaine ne me fera renoncer à lui.

Gabrielle la serra dans ses bras.

– Il vous aime, lui ! on n'a jamais peur quand on est aimée ! murmura-t-elle.

Depuis le jour où Mlle de Mesle avait pris le voile, sa santé, en quelque sorte perdue déjà, allait s'affaiblissant d'heure en heure. Entre chaque matin, il y avait un changement qui effrayait Suzanne ; les joues devenaient plus creuses, le cercle bleuâtre qui encadrait les paupières prenait des teintes terreuses ; ses mains amaigries étaient sèches et brûlantes : il y avait des instants où ses lèvres avaient la pâleur du voile qui flottait sur son front. Elle n'acceptait de remèdes que de la main de Suzanne ; mais quand Suzanne n'était pas là, elle jetait la liqueur et souriait amèrement en voyant s'épancher ce qui devait apporter quelque soulagement à son mal. Un jour que Suzanne la surprit vidant une fiole, elle la lui arracha des mains et la contraignit de prendre ce qui en restait au fond.

– La mort est là, dit Gabrielle, en frappant du bout de ses doigts sur sa poitrine oppressée ; vous prolongez mon supplice de quelques heures.

– Mon Dieu ! vous vivrez, ma pauvre enfant, vous vivrez ! s'écria Suzanne, qui se sentait suffoquée par les larmes.

– Et pourquoi voulez-vous que je vive ? s'écria Gabrielle en éclatant en sanglots ; ne suis-je pas perdue pour lui ?

À ce cri, Suzanne comprit que le cœur de Gabrielle n'était pas moins malade que son corps. La terreur et l'amour la tuaient tout ensemble. Elle l'embrassa avec une effusion plus tendre et voulut rendre un peu d'espoir à cette âme désolée ; mais Gabrielle garda un morne silence ; le frisson la glaçait jusqu'aux os ; elle secouait la tête et pleurait ; vers le soir, Suzanne

dut la coucher en proie à une fièvre ardente. Ce fut une nuit sans sommeil ; mais dès le matin Gabrielle se leva et se rendit la première à la chapelle ; une sueur froide couvrait son front et la fièvre luisait dans son regard. La malheureuse enfant mettait à mourir une effrayante énergie. Quand le soir venait, elle s'accoudait parfois sur la fenêtre et regardait le soleil couchant ; les arbres du parc étaient tout entourés d'une vapeur dorée, les oiseaux se poursuivaient dans les branches, les feuilles chantaient, et l'on voyait à l'horizon changeant de grandes bandes de lumière dont les reflets inondaient le ciel de lueurs roses. Une profonde extase se peignait sur le visage de Gabrielle, elle tendait les mains à l'espace et disait d'une voix tremblante :

– Mon Dieu ! qu'il serait bon de vivre si l'on était aimée et libre !

Puis elle tombait sur ses genoux, implorant la mort et meurtrissant son front aux pieds du Christ. Un jour vint où la force trahit son courage ; elle voulut se lever aux premiers sons de la cloche, mais ses genoux fléchirent, et Suzanne, qui ne la quittait plus, l'ayant soulevée dans ses bras, la recoucha. Le médecin vint dans la soirée et, l'ayant examinée, déclara qu'elle ne passerait pas la journée du lendemain.

– C'est une lampe qui n'a plus d'huile, dit-il.

Pendant toute la journée, Gabrielle avait maintes fois tourné ses yeux étincelants vers Suzanne, ses lèvres s'étaient ouvertes comme si elle avait eu quelque chose à lui confier, puis ses yeux et sa bouche se refermaient, et on l'entendait qui priait tout bas les mains jointes sur son cœur, dans l'attitude austère des figures de marbre qu'on voit sur les tombeaux.

– Elle s'entretient avec les anges ! disait une jeune novice agenouillée au pied du lit.

Quand vint la nuit, on laissa Suzanne seule dans la cellule où se mourait Gabrielle. Une veilleuse brûlait sur le coin d'une table, jetant ses clartés vacillantes sur les draps blancs et la figure blanche de l'agonisante. Le silence était lugubre ; la respiration oppressée de Gabrielle avait fait place à un souffle léger qui ne s'entendait pas. Ses paupières étaient closes, ses lèvres ne remuaient plus ; elle semblait dormir. Suzanne la baisa au front pieusement comme une mère qui bénit son enfant ; elle allait se retirer lorsque Gabrielle, dénouant ses mains, les roula autour du cou de Suzanne.

– Restez près de moi, lui dit-elle d'une voix douce qui effleura la joue de Suzanne comme l'haleine d'un sylphe.

Suzanne s'assit sur le bord du lit.

– Plus près, plus près encore, reprit Gabrielle.

Suzanne se fit une petite place tout contre son amie, qui lui baisait les mains en la regardant avec des yeux humides.

– Écoutez-moi, Suzanne, continua Gabrielle, j'ai un service à vous demander. Me promettez-vous de me le rendre ?

– Je vous le promets.

– Et de n'en parler à personne ?

– À personne ; cependant, il en est une pour qui je n'ai point de secret.

– Oh ! vous n'êtes qu'un à deux ! dit Gabrielle avec un sourire ingénu. Lui, c'est encore vous.

– Dites-moi, Gabrielle, que voulez-vous que je fasse ?

Gabrielle se recueillit un instant et tourna vers Suzanne un regard suppliant.

– Au moins, dit-elle, vous ne me blâmerez pas ?

Suzanne s'inclina vers elle avec un doux sourire et l'embrassa.

– Gabrielle, lui dit-elle bien bas, vous êtes pure comme le jour. Comment voulez-vous que je vous blâme, moi qui aime aussi !

Mlle de Mesle tressaillit dans les bras de Suzanne ; une rougeur subite colora son visage qu'elle couvrit de ses deux mains.

– Mon Dieu ! celui que j'aime l'ignore, et vous le savez !

– Ma chère sœur, reprit Suzanne, les femmes se devinent entre elles. Confiez-moi donc ce grand secret ; en passant de votre cœur au mien, il trouvera un cœur aimant.

Gabrielle se souleva et chercha sous la doublure de son oreiller ; elle en tira une petite boîte qui contenait une lettre et une tresse de cheveux. Elle déploya la lettre et la pressa contre ses lèvres ; ses yeux s'inondèrent de larmes.

– Voyez, dit-elle, mes pleurs en ont presque effacé l'écriture. Voilà trois ans que je vis de cette lettre.

– Pauvre enfant, elle en meurt ! soupira Suzanne, qui sentait son cœur se gonfler.

– C'est tout ce que j'ai de lui, reprit Gabrielle d'une voix triste ; voilà trois ans que je ne l'ai pas revu, et il ne sait pas que je vais mourir.

– Oh ! Gabrielle ! qui que ce soit, s'il avait connu cet amour, il vous aurait sauvée.

– Lui ! mais s'il m'avait recherchée en mariage, on l'aurait tué ! J'ai préféré mourir ! s'écria Gabrielle en se pressant contre Suzanne.

Suzanne frémit tout entière.

– Voilà comment cet amour est arrivé, continua Gabrielle en s'essuyant les yeux. Nous étions à la campagne, dans notre terre de Mesle, près de Mantes, mon père, ma sœur et moi. Notre pauvre mère vivait encore. C'était l'heureux temps. Le chevalier d'Arraines, c'est son nom, et vous êtes la première à qui je l'aie nommé, vint nous rendre visite. Il avait vingt-deux ou vingt-trois ans ; il était aimable, fier, sensible. Sa vue me fit éprouver un trouble singulier, et toute la nuit je ne pus m'empêcher de penser à lui. Ce trouble augmenta les jours suivants ; il s'y mêlait des sensations inconnues qui me ravissaient, et cependant je n'osais en parler à ma mère ni même à ma sœur. Je ne sais si le chevalier d'Arraines s'en aperçut, mais il me parut qu'aux promenades et aux réunions du soir, il s'attachait plus particulièrement à moi. Quand il me parlait, sa voix était douce et charmante ; quand il me regardait, ses yeux avaient une expression qui me touchait jusqu'au fond du cœur. Que de fois ne me suis-je pas échappée pour me répéter à moi-même ce qu'il m'avait dit ! Ces jours passèrent comme un matin ! Un soir, ce soir a décidé de ma vie, il me rencontra dans une allée du parc où je me cachais pour rêver. À sa vue, je rougis, et je me sentis trembler sans savoir pourquoi. Il vint à moi et me prit la main ; je n'osais pas le regarder, et cependant je ne faisais aucun effort pour me détacher de lui. Il me parla longtemps ; sa voix me paraissait descendre du ciel, il me disait de ces choses qu'on n'entend pas et qui se gravent au fond du cœur. Quand il en vint à me dire qu'il m'aimait, je crus que j'allais mourir de bonheur ! Je ne voudrais pas d'une vie tout entière s'il me fallait

en effacer ce moment-là. Mon cœur battait à m'étouffer ; il me semblait que tout dans la nature me souriait. Tout à coup, nous entendîmes marcher auprès de nous ; je dégageai ma main et me mis à fuir ; mais avant de partir, j'osai le regarder ; ses yeux étaient si tendres et si suppliants, que si l'on n'était pas venu, je serais tombée dans ses bras. Je courus comme une folle dans ma chambre, où je m'enfermai, et je passai toute la nuit à bénir Dieu et à m'enivrer de son nom à lui. – Le lendemain, il partit, continua Gabrielle. Son père le mandait à l'armée ; mais, avant de s'éloigner, le chevalier d'Arraines me fit parvenir cette lettre où il me répétait ce qu'il m'avait dit la veille. Ma vie n'a compté qu'un jour.

– Et depuis lors ? demanda Suzanne.

– Depuis lors, je n'ai plus eu de ses nouvelles. Peu de temps après son départ, ma mère tomba malade, puis elle mourut ; le deuil entra dans la maison ; ma sœur suivit ma mère ; le petit enfant mourut aussi. La mort fauchait autour de moi ; une vieillesse précoce abattit mon père ; la terreur me prit, d'épouvantables rêves peuplaient mon sommeil : la nuit, je me réveillais en sursaut, baignée de pleurs, échevelée, et il me semblait que des fantômes promenaient leurs mains glacées sur mon visage. On murmura le mot de couvent à mon oreille, on me dit que c'était un refuge : j'y courus. Hélas ! Suzanne, vous savez comment j'en sortirai !

Suzanne n'avait plus la force de répondre ; elle tenait son amie embrassée et pleurait sur elle.

– Vous, Suzanne, reprit Gabrielle, vous sortirez d'ici ; un jour, sans doute, vous rencontrerez M. d'Arraines, heureux peut-être et ne songeant plus à moi. Vous lui direz que vous m'avez vue, vous lui ferez voir au bas de sa lettre – tout mon trésor ! – ces quelques mots que j'ai écrits, et vous lui donnerez cette tresse de mes cheveux, la seule que j'ai dérobée au sacri-

fice. Et puis vous lui raconterez comment je suis morte. S'il me pleure, il me semble que nous ne serons pas séparés pour toujours...

Suzanne prit la boîte des mains de Gabrielle et la serra sous sa robe. Le jour allait venir, et l'on voyait déjà les grands arbres dessiner les contours de leur feuillage noir sur le ciel transparent. Ce long récit avait épuisé Gabrielle ; elle appuya sa tête pâlie sur l'oreiller et ferma ses yeux gonflés de larmes, ses mains dans les mains de Suzanne. Vers midi, elle demanda les secours de la religion.

– C'est l'heure des adieux, dit-elle à Suzanne, je ne veux plus penser à la terre. Embrassez-moi et souvenez-vous de ma prière.

Suzanne courut avertir la supérieure ; les cloches du couvent commencèrent de sonner le glas funèbre, et les sœurs se rendirent à la chapelle, où bientôt retentit la prière des agonisants. L'abbé de Saint-Thomas-d'Aquin, qui était le confesseur du couvent des dames bénédictines, se rendit à la cellule de la sœur Gabrielle de la Rédemption, portant le saint viatique et précédé d'un enfant de chœur qui agitait une sonnette d'argent. Suzanne ouvrit la porte au pieux cortège ; celles des sœurs qui n'étaient pas à la chapelle s'agenouillèrent dans le corridor, et Gabrielle, à la vue de l'homme de Dieu, se dressa. L'abbé, qui était un pieux et bon vieillard, s'approcha du lit où gisait Gabrielle, la jeune mourante joignit ses mains et s'apprêta à la confession. L'approche de la mort avait répandu sur tous ses traits une douceur ineffable ; un doux sourire entr'ouvrait sa bouche, et la candeur virginale de son front avait une grâce qui n'appartenait déjà plus à la terre. À la vue de cette enfant, qui rendait son âme à Dieu sans trouble et sans effort, le vieux curé comprit qu'il n'avait rien à pardonner.

– Parlez, ma fille, lui dit-il d'une voix émue ; bientôt vous serez près de celui qui console et bénit, et vous prierez pour nous.

Gabrielle raconta sa vie en quelques mots ; il y avait longtemps que le curé la connaissait ; elle avait aimé, elle avait souffert, elle allait mourir. On n'entendait pas d'autre bruit que la petite sonnette d'argent qui tintait, le murmure lointain des chants religieux qui flottait dans l'air comme une harmonie céleste, et les sanglots étouffés des jeunes novices qui pleuraient autour de Suzanne.

– Allez en paix, vous qui n'avez pas péché ! dit l'abbé en étendant ses mains tremblantes sur le front incliné de Gabrielle ; les anges du ciel vous attendent !

Le saint homme prit l'hostie consacrée et la présenta à Gabrielle. Toutes les têtes s'abaissèrent en même temps que les cœurs s'élevaient à Dieu. La mère Évangélique seule ne pleurait pas. Gabrielle souriait. Après que Gabrielle eut pris l'hostie, le vieil abbé lui mit aux mains un petit crucifix d'ébène et d'ivoire ; elle se recoucha et attendit l'heure où Dieu l'appellerait. La prière remplissait le couvent de ses murmures divins. Suzanne regardait le visage de Gabrielle avec des yeux pleins de tendresse et pressait contre sa poitrine la boîte où cette pauvre fille avait mis tout son cœur. La cloche sonnait toujours. On voyait par l'étroite fenêtre un pan du ciel bleu où souriait la lumière ; les arbres frémissaient, et les hirondelles passaient à tire-d'aile en poussant de joyeux cris. Les bruits de la ville montaient comme un son vague et confus. Gabrielle avait l'air de s'endormir : son visage était calme et reposé comme celui d'un enfant. On se taisait autour d'elle comme si l'on eût craint de la réveiller, et la prière se faisait silencieuse. Vers le soir, au coucher du soleil, elle ouvrit les yeux et se releva. Ses regards cherchèrent Suzanne, à qui elle sourit, puis le ciel. Elle vit l'horizon pourpre et les grandes clartés jaunes qui rayonnaient dans

l'azur lointain. Elle pressa le christ de ses lèvres blanches, tendit le bras vers le ciel et tomba morte. Toutes les sœurs se levèrent le cœur serré ; Suzanne bondit vers le lit de Gabrielle et chercha sur sa poitrine d'une main tremblante. Le cœur ne battait plus ; il n'y avait plus de souffle entre ses lèvres. Suzanne colla sa bouche au front candide et pur de la jeune vierge, et répéta tout bas le serment qu'elle lui avait fait, pensant que son âme pouvait l'entendre. Puis, ayant fermé les yeux de la morte, elle rabattit le drap sur son visage.

– Prions Dieu, mes sœurs, dit le prêtre en jetant de l'eau bénite sur le corps de celle qui n'était plus.

Et tout le monde s'agenouilla.

XXXVII

UNE BONNE FORTUNE

Lorsque Claudine parvint en Angleterre, en compagnie de Grippard, elle trouva son frère, sinon hors de danger, du moins presque assuré de guérir. La balle s'était logée dans la poitrine sans léser aucune partie noble. Le chirurgien avait sondé la plaie et croyait pouvoir répondre du malade, au cas où il n'arriverait aucun accident imprévu. Cornélius avait choisi une petite maisonnette propre et commode, dans un quartier retiré de la ville, loin du bruit et de l'agitation du port. Il y avait un petit jardin autour de la maison, dont les fenêtres donnaient du côté de la mer. Le chirurgien venait deux ou trois fois par jour ; Cornélius et la Déroute se relayaient au chevet de Belle-Rose. L'entrevue de Cornélius et de Claudine fut entremêlée de joie et de larmes : ils avaient mille choses à se dire mutuellement ; mais sur ce que Claudine lui apprit touchant la disparition de Suzanne, Cornélius la pria de n'en pas parler à Belle-Rose, que cette nouvelle pouvait mettre en danger de mort. On expliqua au blessé la présence de Claudine par le désir bien naturel qu'elle avait éprouvé de se rendre auprès de son frère aussitôt qu'elle avait eu connaissance de l'état où Bouletord l'avait laissé. Les jours s'écoulaient tristement entre ces trois personnes, qui craignaient pour la vie de l'amant et pour la liberté de l'amante également menacées. Tout leur bonheur avait été brisé au moment même où il semblait n'avoir plus rien à redouter. On n'avait aucune nouvelle de France ; la guérison de Belle-Rose se faisait lentement ; Grippard, qu'on avait renvoyé à Paris pour connaître le sort de Suzanne, n'avait pas écrit une seule fois. Cornélius avait Claudine pour consolatrice, et c'en était une as-

sez agréable pour qu'il trouvât quelque douceur à vivre ; Claudine avait Cornélius, et c'était un grand soulagement à ses peines ; mais la Déroute n'avait pour toute raison de patienter que sa fureur contre Bouletord. Il passait son temps à maugréer comme un beau diable, et c'était une chose plaisante à voir que l'opposition de sa figure placide et paisible avec les horribles serments qu'il entassait du matin au soir. À mesure que Belle-Rose entrait en convalescence, il demandait plus fréquemment des nouvelles de Suzanne, et s'étonnait de n'en pas recevoir. Un jour la Déroute, n'y tenant plus, se présenta devant Cornélius et Claudine tout équipé, avec de grosses bottes, un grand manteau sur l'épaule, une rapière au côté et une valise sous le bras.

– Monsieur, dit-il rapidement à Cornélius, comme un homme qui ne veut pas souffrir d'objection, je viens vous demander vos commissions ainsi que celles de Mlle Grinedal.

– Où diable vas-tu dans cet équipage ?

– À Paris.

– Tu t'y feras prendre.

– Bah ! les balles et les boulets ne m'ont pas encore attrapé, et ce n'est pas Bouletord qui fera ce qu'ils n'ont pu faire. Tenez, monsieur, traitez-moi de cœur de poulet si vous voulez, mais les plaintes de mon capitaine m'arrachent l'âme ; j'aurai des nouvelles de Suzanne, je saurai ce que cet enragé de M. de Louvois a fait d'elle, et je la sauverai ou j'y laisserai ma peau. Le bout du doigt ou seulement une lettre de Mme d'Albergotti vaudrait mieux pour guérir mon capitaine que tous ces ingrédients de toutes sortes qu'on met sur sa blessure.

Cornélius et Claudine prirent chacun une main de la Déroute et la serrèrent fortement.

– Va, lui dirent-ils, et que Dieu te conduise.

– Oh ! reprit-il avec son sourire tranquille, j'ai bon pied, bon œil et bonne épée. J'aurai fait bien du chemin quand le capitaine Belle-Rose viendra me joindre.

– Comment te joindre ? Veux-tu donc qu'il aille se faire remettre à la Bastille ? s'écria Cornélius.

– Ah çà ! voyons, reprit la Déroute, croyez-vous que mon capitaine soit homme à rester les bras croisés quand il saura que Mme d'Albergotti est sous les verrous d'un couvent ? Est-ce vous qui le retiendrez à Douvres ? là ! voyons, vous en chargez-vous ?

– Tu as raison, dit Claudine en secouant la tête, Jacques partira.

– Eh ! morbleu ! je le sais bien ! il partira aussitôt que vous lui aurez tout appris. Je vais préparer les étapes.

La Déroute embrassa Belle-Rose à qui il dit seulement, de son air bonhomme, qu'il allait prendre langue à Paris pour savoir où en étaient leurs affaires, et partit le soir même sur le bateau d'un pêcheur qui, par animosité nationale, allait prendre son poisson sur les côtes de France. Tout en jetant ses filets à la mer, il pouvait bien jeter la Déroute sur le rivage.

Un soir, vers dix heures, tandis que Cornélius et Belle-Rose, qui était déjà en état de se lever et de marcher, causaient auprès de Claudine, ils entendirent dans la rue un grand cliquetis d'armes et des cris entrecoupés. Cornélius sauta sur son épée et courut à la porte. Belle-Rose en fit autant.

– Eh ! Jacques, y penses-tu ! s'écria Claudine ; ta blessure n'est pas fermée encore.

– Est-ce une raison pour laisser assassiner les gens ? répondit Belle-Rose.

Et il descendit l'escalier sur les pas de Cornélius.

La rue était obscure, c'était un endroit écarté où il y avait de grands murs longeant de vastes jardins. Au moment où les deux amis ouvraient la porte, ils entendirent crier à l'aide.

– C'est un Français ! dit Belle-Rose ; et puisant dans son courage une force nouvelle, il se précipita vers le lieu d'où partaient ces cris.

Au bout de trente pas, Cornélius et lui se trouvèrent devant trois ou quatre hommes qui en chargeaient un autre acculé dans l'angle d'un vieux mur. Celui qu'on attaquait se faisait un bouclier de son manteau roulé autour du bras gauche et répondait par des coups rapides à tous ceux qu'on lui portait. Bien qu'il se montrât adroit et déterminé, le combat engagé de cette manière ne pouvait durer longtemps. Belle-Rose et Cornélius, l'épée haute, tombèrent sur les assaillants, qui, se voyant surpris, résistèrent d'abord et prirent la fuite après ; l'un d'eux, frappé par Belle-Rose, fit quelques pas en chancelant, et tomba sur les genoux. Ses camarades revinrent sur leurs pas, le saisirent et l'emportèrent. Comme Belle-Rose et Cornélius s'apprêtaient à les poursuivre, l'étranger les arrêta.

– Laissez, leur dit-il, je connais ces braves gens.

Cornélius et Belle-Rose, tout étonnés, regardèrent l'étranger.

– Oh ! reprit-il, c'est un petit démêlé que nous avons eu ensemble ; je vous conterai ça, si vous voulez bien ajouter à votre vaillante intervention la galanterie d'un verre d'eau. Ce petit combat m'a fort échauffé, et je ne serais point fâché d'ailleurs de

voir si les épées de ces bonnes gens n'ont pas égratigné autre chose que mon habit. Je me sens par-ci par-là quelques petites démangeaisons qui m'inquiètent pour ma peau.

Belle-Rose et Cornélius conduisirent le Français à leur logis, où ils trouvèrent Claudine fort inquiète qui les attendait sur le pas de la porte. Quand la lumière de l'appartement donna sur eux, on s'aperçut que Belle-Rose avait sa chemise et son haut-de-chausses tout couverts de sang.

– Seriez-vous blessé ? cria vivement l'étranger.

– Je ne crois pas, monsieur ; c'est une récente blessure qui doit s'être rouverte dans l'action.

– C'est toujours du sang versé pour moi, dit l'étranger avec noblesse ; le sang lie.

Et il tendit sa main à Belle-Rose, qui la serra. Tout compte fait, l'étranger avait cinq ou six égratignures ; son manteau, ayant presque tout paré, était horriblement troué.

– Messieurs, dit l'étranger en saluant, je suis le comte de Pomereux, envoyé de M. de Louvois.

À cette qualification, les deux amis échangèrent un rapide coup d'œil.

– Ma foi, monsieur, lui répondit Belle-Rose, me pardonnerez-vous si je n'imite pas votre franchise ? Je suis Français comme vous, mais de graves motifs m'obligent à cacher mon nom.

– Le bras me répond du cœur, repartit M. de Pomereux ; le reste ne me touche pas.

Au nom de M. de Pomereux, Claudine avait tressailli et l’avait regardé furtivement. Elle allait et venait par la chambre, préparant des verres de vin sucré et des compresses ; puis, quand tout fut en état, elle se retira, craignant d’être reconnue par le comte, qui l’avait vue quelquefois à Malzonvilliers. Ce pouvait être une découverte fâcheuse de la part d’un envoyé de M. de Louvois.

– Monsieur, dit M. de Pomereux en s’adressant à Cornélius quand Claudine se fut éloignée, les gens de votre nation, – car, à votre accent, j’imagine que vous êtes Anglais ?...

– Irlandais, monsieur, répondit Cornélius.

– Parfaitement ; je ne me trompais que d’un détroit ; les gens de votre nation, dis-je, ont d’étranges mœurs. J’ai failli être tué parce qu’il m’a semblé que certaines femmes de ce pays avaient l’impertinence d’être aussi jolies que les Françaises.

– Quoi ! pour cela seulement ? dit Belle-Rose.

– Eh ! mon Dieu, oui. C’est une supposition dont je voulais connaître à fond l’erreur ou la vérité. Or, étant à Douvres, attendant une dépêche de notre ambassadeur à Londres, je fis rencontre d’une de ces insulaires qui n’aurait point été déplacée à la cour de notre grand roi. Je m’ennuyais fort, et, pour passer le temps d’une manière utile, j’employai mon esprit à pénétrer au logis de la dame.

– Toujours pour l’étude qui vous tenait à cœur ? dit Cornélius.

– Toujours, monsieur. J’y réussis, et je pus me convaincre que les dames de la bonne ville de Douvres savaient apprécier le peu de mérite qu’on acquiert à la cour de notre glorieux mo-

narque. Ce fut une découverte qui allait me réconcilier avec l'Angleterre, lorsque le mari, – car il y a un mari, messieurs…

– Il y a toujours un mari, fit observer Belle-Rose, que l'humeur plaisante de M. de Pomereux distrayait.

– Il y en a même souvent deux : le connu et l'inconnu, qui est parfois un cousin. Ici, il n'y en avait qu'un ; mais il était doublé de deux frères et d'un beau-frère. Je ne sais qui fit à toute cette parenté-là des rapports sur l'honnêteté de mes relations avec la dame, lesquelles étaient toutes pour l'amour de la science. Le mari fit répandre le bruit qu'il partait pour Londres ; et tandis que, confiant dans sa parole, j'allais m'introduire au logis de la dame, il m'a chargé avec le ban et l'arrière-ban de sa famille. Sans vous, messieurs, je ne m'en tirais pas.

– C'eût été fâcheux pour la science, dit gravement Cornélius.

– C'est un procédé monstrueux, monsieur ! s'écria le comte avec une indignation comique. Voilà de ces choses qu'on ne se permet pas en France. Ah ! fi ! vouloir tuer un homme parce qu'il fait la cour à votre femme ; mais il n'y a plus de sécurité pour les amants ! Quoi ! on fait semblant de partir, on part même, puis on revient en catimini, on s'embusque derrière un mur, on attend l'heure du berger, et quand l'amant se croit bien tranquille et presque heureux, tout à coup on fond sur lui, pestant et jurant, afin de tout massacrer ! Voilà qui est sauvage, barbare, anthropophage, musulman !

– Il est de fait, observa Cornélius, que ça ne se conçoit pas. Un mari bien appris vous eût tendu une échelle pour grimper à son balcon.

– Oh ! pardieu ! je ne lui en demandais pas tant, et je me serais tenu pour satisfait s'il fût seulement resté tranquille.

– Voilà qui est honnête.

– Le fait est que j’en ai mon habit tout tailladé. Un habit du bon faiseur que j’avais fait venir tout exprès de Paris, et comme il ne s’en trouve pas un second à Douvres ; cela crie vengeance.

– Dame ! dit Cornélius, s’il vous a gâté un peu de satin, j’ai tout lieu de croire, à la couleur de votre épée, que vous lui avez gâté un peu de chair. Partant, quittes.

– Ma foi, monsieur, vous estimez bien peu le satin coupé à la mode de la plus fine galanterie. Et puis, il n’y a guère que celui qu’a frappé monsieur, ajouta-t-il en se retournant du côté de Belle-Rose, qui se souviendra de l’aventure.

– Je suis enchanté de vous avoir secouru, dit Belle-Rose, mais je serais fort aux regrets de l’avoir tué.

– Oh ! ne craignez rien, c’est le mari. Cette sorte d’Anglais a la vie très dure. Après ça, continua M. de Pomereux, l’aventure a ce bon côté, qu’elle me déterminera de passer en France, lettre reçue. Je suis guéri des bonnes fortunes britanniques : on n’y saurait aimer que la dague au poing. Je rentre à Paris et vais me marier.

– Vous ? fit Cornélius.

– Parbleu ! je serai, sur ma parole, un merveilleux mari. C’est un mariage auquel j’ai pris goût parce que la dame n’en veut pas. Il est de la façon de M. de Louvois.

– Ah ! fit Belle-Rose.

– C’est un ministre qui se mêle un peu de tout. Il a eu l’idée triomphante de me donner pour femme une personne qu’il a mise dans un couvent.

À ces mots, Cornélius tendit l’oreille.

– Voilà qui est plaisant, dit-il.

– Oui, c’est une petite vengeance de mon magnifique cousin. Il paraît que la dame a pour fiancé un certain M. Belle-Rose qui s’est évadé.

Ce fut au tour de Belle-Rose à tressaillir.

– Belle-Rose ! s’écria-t-il.

– Vous le connaissez ? demanda le comte.

Cornélius pressa le genou de Belle-Rose pour l’engager à se contraindre.

– Oh ! fit-il, je l’ai connu en Flandre, alors qu’il était sergent au régiment de La Ferté.

– Sergent ! répéta M. de Pomereux d’un petit air dédaigneux. Ah çà ! quel homme est-ce donc ?

– Mais un homme à peu près de ma taille et de mon air, qui manie passablement l’épée et qui passe pour un fort honnête soldat.

– Ah ! ah ! et c’est ce monsieur-là qui s’est fait aimer de Mme d’Albergotti ?

– Elle l’aime donc toujours ? s’écria Belle-Rose d’une voix émue.

– Si elle l'aime ? dites donc qu'elle l'adore ! Les femmes ont de ces idées ! c'est incroyable... Me voilà, moi qui vous parle, qui suis comte, parent de M. de Louvois, j'aurai un régiment au premier jour, et l'on n'est pas mal tourné, que diable ! Eh bien ! monsieur, Mme d'Albergotti, qui est au couvent, m'a refusé tout net.

– Noble cœur ! dit tout bas Belle-Rose.

– Ah ! vous trouvez ! fit M. de Pomereux qui l'avait entendu. Eh bien ! ma foi, j'ai fait comme vous... et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que je l'ai prise en grande estime. Oui, sur ma parole. Elle m'a paru si simple, si chaste en toute chose, que je me suis mis à l'aimer tout de bon.

– Ah bah ! fit Cornélius qui pressa le bras de Belle-Rose, dont les yeux étincelaient.

– C'est, ma foi, vrai, ou peu s'en faut. Que diable ! on est gentilhomme, et je ne veux pas qu'elle meure dans un couvent.

– Elle n'y mourra pas, dit Belle-Rose d'une voix profonde.

– C'est aussi mon opinion, reprit M. de Pomereux ; malheureusement ce n'est pas l'avis d'un certain M. de Charny, à qui mon précieux cousin a commis le soin de cette affaire.

– M. de Charny ? répéta Belle-Rose.

– Un certain méchant drôle un peu capable de tout, venimeux comme une vipère et tenace comme de la glu. Quand il est en conférence avec M. de Louvois, j'ai toujours peur pour quelqu'un.

– Mais que lui a fait Mme d'Albergotti ?

– À lui ? rien ; mais M. de Charny est un homme qui choie les haines du ministre comme on fait d'une maîtresse. Il a bien trop à faire de celles de M. de Louvois, pour en avoir de son cru.

– Quel misérable ! dit Cornélius.

– C'est un misérable comme il en faut, dit-on, aux vizirs que nous a faits le caprice de notre gracieux monarque ; muet comme la tombe, prêt à toute heure, impénétrable comme la nuit. Eh ! messieurs, ces drôles-là ont leurs qualités. Au demeurant, grâce à ma parenté avec notre illustre ministre, il est quelque peu de mes amis.

– M. de Charny ?

– Eh ! mon Dieu, oui. Seulement, lorsqu'il me fait l'honneur de manger à ma table, aussitôt qu'il est parti je fais jeter par la fenêtre tout ce qu'il a touché, répondit M. de Pomereux en se levant.

Il arrangea les nœuds de ses rubans en se mirant dans une glace, rajusta son manteau, prit son feutre qu'il avait posé sur un meuble, et tendit la main aux deux amis.

– Je vais en France, messieurs, leur dit-il ; souvenez-vous que si jamais vous avez besoin d'une bourse ou d'une épée, en quelque circonstance que ce soit, de jour ou de nuit, de près ou de loin, le comte de Pomereux se met tout entier à votre disposition.

En prononçant ces paroles, le comte salua Cornélius et Belle-Rose avec une grâce et une noblesse qui firent concevoir aux deux jeunes gens une meilleure opinion de son caractère. Quand il se fut retiré, Belle-Rose appela Claudine.

– Sœur, lui dit-il, nous partons demain.

Au geste qu'elle fit, Belle-Rose l'interrompit par un mot :

– Je sais tout.

– Oui, continua Cornélius, M. de Pomereux lui a tout conté.

– Ainsi, vous le saviez et ne me disiez rien ! reprit Belle-Rose avec un accent de reproche.

– La mort était sur toi, pouvions-nous parler ? dit Cornélius.

– Et maintenant encore, ajouta Claudine, c'est à peine si tu es en état de marcher.

– Il faudrait que je fusse cloué dans une bière pour ne pas partir ! s'écria Belle-Rose.

L'accent de sa voix et l'air de son visage ne permettaient pas d'objection.

– C'est entendu, reprit Cornélius ; et il ajouta en se penchant vers Claudine :

– La Déroute nous l'avait bien dit.

Les préparatifs furent bientôt faits. On serra les hardes dans une valise, on se procura des habits grossiers, on mit de l'or dans une ceinture, on se munit d'armes, et il se trouva le lendemain un de ces pêcheurs hospitaliers allant à la pêche sur les côtes de France qui consentit à passer les trois jeunes gens. Ce fut une bonne action qui lui rapporta dix livres sterling.

XXXVIII

LE SIÈGE DU COUVENT

Belle-Rose, Cornélius et Claudine arrivèrent à Paris sans coup férir. Ils s'étaient arrangés de façon à n'être pas reconnus, et l'audace de leur entreprise les protégeait elle-même. Il était presque impossible que M. de Louvois pût supposer un instant que Belle-Rose osât se présenter aussi rapidement en France. Quand Belle-Rose entra dans Paris, la Déroute y était déjà depuis quinze jours. L'honnête sergent n'avait pas perdu son temps. Après avoir rôdé autour de l'hôtel de M. de Louvois, questionnant çà et là les gens qui pouvaient lui donner quelques renseignements sur l'objet de ses recherches, il comprit l'inutilité de cet espionnage. Tant de voitures sortaient de la cour à toute heure du jour et de la nuit, que les voisins les voyant toutes, ne se souvenaient d'aucune en particulier. La Déroute tourna ses batteries d'un autre côté. La prouesse de Bouletord, qui l'avait mis si avant dans la faveur du ministre, devait peut-être le rendre le messager des commissions intimes. La Déroute fit si bien, qu'il découvrit promptement le maréchal des logis, et ne le quitta plus. Durant trois jours, il parcourut la moitié de Paris, ramassant la boue sur les talons de Bouletord ; mais Bouletord, qui s'arrêtait un peu partout, ne s'arrêtait devant aucun couvent. La Déroute commençait à se demander s'il ne ferait pas bien d'attendre Bouletord au détour de quelque ruelle, et de le forcer à confesser son secret le poignard sur la gorge, lorsqu'un soir Grippard, qui, de son côté, s'était attaché à Bouletord, en compagnie de qui il rendait visite à tous les cabarets de Paris, vint tout essoufflé lui apprendre que Bouletord devait le

lendemain porter une dépêche du ministre à l'un des couvents de Paris.

– Je le tiens ! dit la Déroute en embrassant Grippard.

Le lendemain, il était avant le jour à la porte de la caserne de Bouletord, en costume de laquais. Quand Bouletord sortit, la Déroute se mit sur ses traces et ne le quitta plus qu'à la porte du couvent des Bénédictines, dans la rue du Cherche-Midi. Ce couvent avait une étendue immense ; ses jardins allaient jusqu'à la rue de Vaugirard d'un côté, et de l'autre occupaient les terrains sur lesquels on a percé plus tard le boulevard extérieur. La Déroute tourna autour du couvent ; les murailles étaient hautes, épaisses, impénétrables, mais la Déroute s'était mis en tête de voir, sinon de pénétrer dans l'intérieur du couvent.

– Si Mme d'Albergotti est chez les bénédictines, elle doit bien quelquefois se promener dans les jardins ; qu'il se trouve seulement un petit coin où me cacher, et je saurai bien l'y découvrir, se dit-il en lui-même.

Comme il parlait encore, il avisa une haute maison pourvue d'un grenier dont la fenêtre donnait sur les jardins du couvent. La distance qui séparait les jardins de cette fenêtre était grande ; mais la Déroute avait des yeux de lynx. Il courut à cette maison et cogna. Ce fut une bonne vieille femme qui lui ouvrit.

– Madame, lui dit la Déroute, vous voyez mon état à mon habit ; je suis en condition chez d'honnêtes gens qui demeurent ici tout près, rue de Sèvres. Mes maîtres sont à la campagne, on remet tout à neuf chez nous, et en attendant que la besogne soit terminée, je cherche quelque chambre où je puisse habiter. J'ai de l'argent, madame, et je paye d'avance.

En disant ces mots, la Déroute glissa deux écus de six livres dans la main de la vieille, qui les serra.

– Ça se trouve très à propos, répondit la vieille, qui ne mit pas un instant en doute le petit conte si lestement improvisé par la Déroute ; nous avons tout justement un joli cabinet à louer où vous serez merveilleusement bien.

Ce joli cabinet était un affreux taudis percé sous les combles et tout peuplé de rats qu'on entendait s'ébattre derrière la charpente disjointe, crevassée et toute branlante ; on y grillait en été, on y gelait en hiver ; il y avait pour tout mobilier un méchant grabat, une chaise boiteuse, un coffre ouvert qui tenait lieu d'armoire, et une table cassée dont le tiroir était perdu. Mais de la fenêtre on planait sur les terrasses, les cours et les promenades du couvent. La Déroute affirma sur son honneur qu'il n'avait jamais vu un réduit si charmant ni si bien fourni de toutes les commodités de la vie ; il s'étonna qu'on pût céder un tel appartement pour deux écus de six livres, et déclara que rien ne manquerait plus à son contentement si la bonne dame voulait bien se charger elle-même de tenir en ordre son logis. Un troisième écu de six livres appuya cette ouverture, et la vieille ne manqua pas d'accepter. La Déroute s'empressa de rester sur l'heure dans le taudis, afin de témoigner de sa vive satisfaction ; la vieille se retira, et l'honnête sergent ayant soigneusement verrouillé la porte, courut à son poste d'observation. De la distance où il se trouvait, les arbres avaient quelque peu l'air d'arbrisseaux, mais la Déroute en aurait pu compter les feuilles. Il resta contre la fenêtre jusqu'à la tombée de la nuit et y revint le lendemain au point du jour ; il ne la quitta que pour avaler un morceau que la vieille lui avait apprêté et qu'il déclara le plus succulent du monde, et encore jeta-t-il à la dérobée un regard sur les promenades. Ce manège dura trois jours. La Déroute avait bien vu trente ou quarante religieuses, vingt novices, autant de pensionnaires, mais aucune ne ressemblait à Mme d'Albergotti. La Déroute enrageait. Enfin, le quatrième jour, au matin, il aperçut une religieuse dont la tournure le fit tressaillir au premier pas qu'elle avança sur la terrasse. Le ser-

gent se pencha autant qu'il put en dehors de la fenêtre, écarquilla ses yeux et battit des mains. La religieuse venait de se retourner, et il l'avait parfaitement reconnue. La voir était bien quelque chose, mais ce n'était pas tout. On savait bien où soupirait la victime ; il s'agissait de l'en tirer. C'est à quoi la Déroute employa son imagination. La solitude du lieu où il habitait comme un reclus et le grand désir qu'il avait de complaire à Belle-Rose lui furent d'un grand secours pour arriver à ce but. Il commença par dépêcher son aide de camp Grippard à Bouletord, avec mission de se faire recevoir dans le digne corps de la maréchaussée. C'était un honnête moyen de pénétrer les secrets du maréchal des logis, et d'être prévenu au cas où l'on comploterait d'enlever Mme d'Albergotti pour la transporter dans quelque autre couvent. Quant à lui, il se résolut à entrer dans la maison des dames bénédictines sous l'habit de jardinier. Il en était là de ses beaux projets quand Belle-Rose, Cornélius et Claudine arrivèrent. La Déroute avait eu soin, en partant, de laisser à Cornélius une adresse sûre où il pourrait le rencontrer : c'était une auberge de la rue des Bourgeois-Saint-Michel, à l'enseigne du *Roi David*. On y voyait une espèce de Turc jouant de la harpe et dansant devant un baldaquin que le peintre avait revêtu d'une belle couleur jaune. La Déroute s'y rendait tous les soirs sous divers costumes, et y passait une heure ou deux à voir les habitués du lieu battre les cartes et les dés. Le soir où Cornélius entra à l'hôtellerie du *Roi David*, il eut quelque peine à reconnaître le sergent, qui s'était affublé d'une perruque noire et d'une barbe magnifique avec un pourpoint de crin orné de sa ceinture, à laquelle pendait une grosse rapière. Belle-Rose attendait dans la rue, le nez dans un manteau et un chapeau sur les yeux.

– Je sais où elle est, lui dit la Déroute aussitôt qu'il l'aperçut ; et tout d'une haleine il lui conta ce qu'il avait fait. Belle-Rose lui sauta au cou et l'embrassa tout net.

– Nous voilà trois, dit-il ; il n'y a ni grilles, ni murailles, ni portes, ni serrures, qui puissent nous arrêter ; j'y perdrai plutôt ma tête.

– Une de perdue, trois de coupées, dit tranquillement la Déroute.

Il fallut d'abord s'occuper de prendre un logement où les visites importunes ne fussent point à redouter. Belle-Rose nomma tout de suite M. Mériset.

– J'y suis allé trop souvent pour qu'on songe à m'y chercher, dit-il.

Et ils prirent en compagnie le chemin de la rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice. À la vue de Belle-Rose, M. Mériset témoigna une surprise qui tenait de l'ébahissement.

– Et la Bastille ? murmura-t-il d'une voix étouffée.

– Eh bien ! quoi, la Bastille ?

– Vous y êtes allé ?

– Et j'en suis sorti.

– Bien sûr ?

– Voyez vous-même, dit Belle-Rose en riant.

– Oui, oui, c'est bien vous... Mais pardonnez mon hésitation. Il y a des gens si habiles à prendre toutes sortes de figures !

– Certainement.

– Ce cher monsieur Belle-Rose, je suis ravi de le revoir ! Ainsi vous venez loger chez moi ?

– Oui, mon bon monsieur Mériset. Où trouverais-je un meilleur hôte ?... Mais, vous comprenez, pour des raisons particulières, je tiens à n'être point connu ; vous ne me nommerez pas.

– Je comprends, fit M. Mériset ; ce sont encore des affaires d'État.

– Comme vous voudrez. C'est convenu, n'est-ce pas ?

– La maison est à vous.

La Déroute s'était bien gardé de donner congé du cabinet où il avait placé son observatoire. Ce pouvait être un moyen d'établir des communications avec l'intérieur du couvent, aussitôt qu'on serait parvenu à faire connaître à Suzanne que ses amis cherchaient à la délivrer. L'impatience de Belle-Rose ne lui permettait pas d'attendre ; dès le lendemain, il se mit en mesure d'investir la place, ainsi que le disait la Déroute. Le plan de campagne était de l'invention de Claudine. Elle s'habilla à la façon des femmes d'Irlande, et montant en carrosse avec Cornélius, elle se fit conduire au couvent des dames bénédictines de la rue du Cherche-Midi. Cornélius, qui était du Connaught, parlait l'anglais à peu près comme s'il eût été du Middlesex. Claudine, par une de ces tendresses dont la source s'épanche au fond du cœur, avait rapidement appris la langue de son fiancé, avec qui déjà elle la parlait facilement. Ils arrivèrent devant la porte du couvent, où, après avoir sonné, ils furent reçus par la tourière.

– Veuillez, lui dit Cornélius avec un accent anglais trop prononcé pour n'être pas très affecté, prier madame la supérieure de prendre la peine de descendre au parloir.

– Est-ce pour une affaire pressée ? demanda la tourière en faisant courir les grains d'un chapelet entre ses doigts.

– Vous lui direz qu'il s'agit d'une jeune dame étrangère que son frère, gentilhomme irlandais, a l'intention de laisser aux dames bénédictines, où, si elle se plaît, elle pourrait bien prononcer ses vœux.

À ces mots, la tourière s'inclina, et, faisant asseoir les deux étrangers, disparut par une petite porte qui donnait dans une galerie.

– Voilà qui est bien entendu, dit tout bas Claudine à Cornélius quand ils furent seuls, vous êtes mon frère, vous vous appelez sir Ralph Hasting, vous êtes baronnet, et moi miss Harriett Hasting, votre sœur ; je suis prise d'une grande dévotion qui me porte à vouloir entrer en religion. Que Dieu nous pardonne toute cette hypocrisie ! Si le monde n'était pas si méchant, y serions-nous forcés ?

Au bout d'un instant, la tourière revint et conduisit Cornélius et Claudine dans le parloir. On les avertit que la supérieure était derrière la grille tendue de serge, et la tourière les quitta.

– On m'a fait connaître le but de votre visite dans cette sainte maison, dit la mère Évangélique ; nous ne refusons jamais d'ouvrir nos bras aux cœurs qui veulent se consacrer à Dieu.

– Je vous en remercie, ma mère, répondit Claudine d'une voix douce qui semblait sortir d'une bouche anglaise.

– Vous serez ici à l'abri des pièges du monde et des embûches du mauvais esprit. La paix règne dans la maison ; quand on a goûté de cette paix, on regrette de ne l'avoir pas connue plus tôt.

– Ma sœur a la vocation, reprit Cornélius ; je ne vous cacherai pas, madame, que sa famille et moi nous nous y sommes opposés longtemps.

– C’est aller contre les voies du Seigneur, mon fils.

– C’est ce que j’ai compris plus tard, et aujourd’hui je ne la détourne plus de son projet. J’ai fait le compte de la part qui revient à miss Harriett sur l’héritage de sa mère, et ce sera sa dot, si elle se voue au culte de l’époux qui ne trompe jamais ; ce sont, tout compte fait, sept ou huit mille livres sterling.

– Huit mille livres sterling ? reprit la mère Évangélique.

– Ah ! pardon, madame, c’est une monnaie de notre pays qui vaut à peu près vingt-cinq livres de France : c’est notre louis à nous.

– Très bien ! vous excuserez, mon fils, l’ignorance d’une fille qui est toute en Dieu.

– Huit mille livres, continua négligemment Cornélius, ça fait une somme ronde de deux cent mille francs.

– Nous ne regardons jamais à la dot, dit la supérieure ; le cœur est la seule richesse qu’envie notre mère à tous ; mais cet argent nous aidera à faire le bien qui profitera à notre ordre pieux et à la gloire de la religion.

La conversation continua sur ce pied-là quelques instants encore ; après quoi Cornélius, tirant de sa poche une bourse dans laquelle il y avait cinquante louis à peu près, pria la supérieure de l’accepter au nom de miss Harriett pour faire quelques aumônes.

– Quant aux frais d'entretien, nous les réglerons comme vous l'entendrez, madame, jusqu'au jour où ma sœur prendra le voile, si elle persiste dans son intention.

Claudine ne se sentait pas de joie en pénétrant dans l'intérieur du couvent : elle regardait partout pour voir si elle n'apercevrait pas Suzanne ; mais, ce jour-là, elle dut se résoudre au seul plaisir de dormir sous le même toit. Suzanne ne parut pas au réfectoire. Mais le lendemain, à la prière du matin, où Claudine ne manqua pas d'assister, elle reconnut Suzanne parmi les novices. Mme d'Albergotti était plus pâle que les cierges qui brûlaient au fond du sanctuaire ; ses grands yeux étaient noyés de tristesse ; le sourire était mort sur ses lèvres. Elle s'agenouilla avec ses compagnes sur le marbre et pencha son front sur ses mains jointes. Claudine pleurait sur son livre de prières. Il lui venait des envies folles de se lever et de courir à Suzanne pour l'embrasser. Mais c'eût été tout perdre, et elle demeurait à sa place en frappant le sol de ses petits pieds. L'aspect de cette sombre chapelle où l'orgue mugissait, la vue de ces costumes sévères qui semblaient emprisonner le corps sous un suaire, l'expression de ces visages où l'on voyait se refléter la blancheur des sépulcres, tout cet appareil sinistre de la religion dans ce que le catholicisme a de plus sévère, glaçait l'âme de la pauvre fille et répugnait à cette nature bonne, expansive et vivace. Ses yeux, un instant fatigués de l'austérité de ce spectacle, se tournèrent vers les grands vitraux de la chapelle pour y chercher un peu de lumière, quelque rayon d'or venu du ciel ; puis ils s'abaissèrent de nouveau et s'arrêtèrent sur Suzanne, qu'ils ne quittèrent plus. Cependant l'office finissait, les derniers chants se mouraient sous les arceaux sonores ; Claudine abandonna sa chaise et vint, agenouillée et son livre à la main, se ranger sur le passage des religieuses qui suivaient les novices. Suzanne venait l'une des dernières ; comme elle passait devant Claudine, le front baissé et les mains croisées sur le cœur, Claudine effleura doucement du bout de ses doigts la longue robe de Mme d'Albergotti ; Suzanne tourna les yeux de son côté et ren-

contra le regard brillant de Claudine, qui promenait un autre doigt sur sa bouche. Il semblait à Mme d'Albergotti que c'était une apparition, et tout son corps frissonna comme l'eau d'un lac sur lequel passe un vent léger. Le cortège la poussait en avant, elle continua sa marche silencieuse ; mais ce matin-là elle ne sortit pas de la chapelle sans bénir Dieu. On comprend sans peine que Suzanne ne resta pas dans sa cellule ce jour-là. Vers midi, à l'heure de la promenade, elle descendit au jardin et parcourut les allées qui étaient les plus proches de la porte d'entrée. Au bout d'un quart d'heure elle rencontra Claudine, qui marchait à côté d'une religieuse. Elles échangèrent un regard et passèrent. Ce regard mit des larmes dans les yeux de Suzanne, qui se voyait enfin secourue. Elles se promenèrent longtemps ainsi, savourant la joie de se voir, mais ne pouvant encore se parler. Une fois ou deux leurs mains s'effleurèrent, une fois leurs doigts purent s'entrelacer l'espace d'une seconde. Ce fut tout, ce jour-là. C'était bien peu encore, mais ce peu suffit pour rendre l'espoir à Suzanne. Le courage demeurait tout entier, mais l'espérance s'était envolée ; elle revint et Suzanne releva son front.

Le lendemain, Claudine, à qui sa condition de pensionnaire, et surtout sa dot annoncée et promise, donnaient certains privilèges, se rendit dans les jardins. La religieuse qui était spécialement chargée de son éducation devait être ce jour-là en conférence avec la supérieure ; Claudine était donc seule. Aussitôt qu'elle vit Suzanne, elle s'enfonça dans les jardins, prenant de préférence les allées les plus sombres, celles où les charmilles étaient le plus épaisses. Au bout de quelques minutes, elle se trouva dans un endroit écarté et s'y arrêta. Des pas légers faisaient craquer le sable derrière elle, ils s'approchèrent : Claudine penchait la tête, Suzanne accourut les bras tendus en avant, et les deux amies s'embrassèrent avec des larmes dans les yeux et mille tendresses sur les lèvres.

XXXIX

LE NEVEU DU JARDINIER

Après les premières effusions d'une affection mutuelle que l'absence avait augmentée, Suzanne prit les deux mains de Claudine.

– Voyons, Claudine, ne me cache rien ; Belle-Rose ?...

– Serais-je si joyeuse s'il n'était ici ? s'écria la jeune fille.

– Ici ! répéta Suzanne, qui devint toute pâle de bonheur.

– Nous y sommes tous : mon frère, Cornélius, la Déroute et notre pauvre Grippard aussi ; c'est une conspiration.

– Raconte-moi vite tout cela. Qu'a dit Jacques en apprenant ma captivité ? Comment a-t-il quitté l'Angleterre ? Lequel de vous a découvert ma retraite ? Que comptez-vous faire ? M. de Louvois ne sait-il rien de votre arrivée ? Voyons, parle donc !

– Mais, ma pauvre sœur, tu ne m'en laisses pas le temps. Tu interroges toujours.

– C'est que tu ne réponds jamais.

– Eh bien ! je répondrai, mais ailleurs.

– Ce banc ne te semble-t-il pas fort bon pour cela ? Cette charmille nous protège et nous cache.

– Si elle nous cache, elle peut en cacher d'autres.

Suzanne tressaillit et jeta un regard furtif autour d'elle.

– Que veux-tu dire ? reprit-elle.

– Je dis qu'il faut se défier de tout au couvent ; les arbres sont creux et les murs transparents ; il y a des oreilles et des yeux partout. Je ne vois pas un sureau ou quelque chèvrefeuille que je ne me rappelle l'histoire du roi Midas et de ses roseaux qui parlaient ; allons ailleurs.

Claudine entraîna Suzanne et s'arrêta tout au fond du parc, sous un berceau d'où l'on pouvait s'échapper en cas de surprise ; il y avait un petit gazon tout autour, et l'on voyait de tous côtés à la fois.

– Maintenant l'ennemi peut venir, dit Claudine en s'asseyant ; à la moindre alerte, tu prends par là, derrière ces grands ormes, et moi par ici, le long de ce mur.

Suzanne se fit répéter vingt fois les mêmes détails ; mais Claudine l'interrompant enfin :

– Tu me fais perdre tous mes instants, et ils sont précieux, dit-elle ; Belle-Rose te racontera tout cela, et tu prendras plus de plaisir à l'entendre. Il faut d'abord te délivrer.

– C'est bien difficile ! j'ai tant d'ennemis qui me haïssent !

– Mais tu as tant d'amis qui t'aiment !

– J'en ai quatre.

– Sais-tu beaucoup de gens qui puissent en dire autant ?

– Pardonne-moi, Claudine ; la liberté avec vous, ce serait le bonheur, et j'ai tant souffert que je n'y crois plus.

– Je laisse à mon ami Jacques le soin de t'y faire croire un peu, et c'est un soin dont il s'acquittera volontiers. Mais ne parlons plus de cela : dans quelle partie du couvent es-tu logée ?

– Dans l'aile droite ; tu peux voir ma chambre d'ici. Là-bas tout au bout.

– Celle qui fait le coin ?

– Précisément.

– Elle est à vingt pieds du sol ?

– À peu près.

– Au besoin on pourrait descendre avec les draps du lit noués ensemble ?

– Je le crois ; mais il y a les chiens.

– *Castor* et *Pollux*.

– Ah ! tu les connais ?

– Je connais tout.

– Alors tu sais qu'ils sont lâchés la nuit ?

– Parfaitement. Te souviens-tu de la mythologie, Suzanne ?

– Un peu.

– Eh bien ! nous traiterons Castor et Pollux comme on traita Cerbère. Notre ami la Déroute aura soin de se munir d'un quartier d'agneau. Le gâteau de miel n'est plus de notre temps.

– Tu ris toujours, Claudine.

– Vaut-il mieux pleurer ?

– Mais après les chiens, il y a les jardiniers.

– On les endormira.

– Et puis les murs !

– On les franchira.

– Et il y a encore M. de Louvois.

– On s'en moquera.

– Et M. de Charny.

– Oh ! celui-là fera bien de ne pas se présenter devant notre ami Jacques !

– Tiens ! Claudine, reprit Suzanne, qui n'avait pu prononcer le nom du ministre et de son favori sans frémir, si cette tentative devait faire courir le moindre danger à Jacques, j'aimerais mieux prendre le voile et mourir ici.

– Et si tu devais rester au couvent seulement quinze jours de plus, Jacques aimerait mieux entrer tout de suite à la Bastille et n'en sortir jamais.

– Pauvre ami !

– Eh bien ! ma sœur, pour ce pauvre ami, nous pouvons bien nous exposer un peu.

– Tu sais bien que ce n’est pas pour moi que j’ai peur.

– Ma foi ! je n’ai pas grande crainte pour eux ; ils sont quatre de force à tailler en pièces toute la maréchaussée du royaume, dit Claudine d’un petit air crâne, bien qu’elle ne fût pas très rassurée au fond du cœur sur l’issue de leur entreprise.

Les deux amies s’embrassèrent pour se donner du courage.

– Voyons ! reprit Claudine, il faut bien nous entendre ! Cornélius vient tous les deux jours au parloir.

– C’est un peu beaucoup.

– Mais il y vient avec toutes sortes de bonnes choses pour les sœurs et toutes sortes de belles choses pour le couvent.

– Si bien qu’on regrette seulement qu’il ne vienne pas tous les jours.

– Tout juste. Il m’instruit des projets qu’ils ont combinés, Belle-Rose, la Déroute et lui ; tandis qu’ils agissent à l’extérieur, nous, agissons à l’intérieur ; je soustrais les clefs à la sœur Assomption, notre vénérable tourière, je me familiarise avec Castor et Pollux, nous laissons tous les jours quelques pièces d’or dans la main des jardiniers, et, le jour fixé pour l’évasion, nous sommes prêtes.

– Ah ! mon Dieu ! s’écria tout à coup Suzanne, la mère Scholastique de la Charité !

– Oh ! la mauvaise langue ! Sauve qui peut, répondit Claudine en tournant la tête du côté de la religieuse, qui marchait le nez dans son livre d'heures.

L'une prit du côté des ormes, l'autre du côté du mur, et toutes deux s'envolèrent comme des oiseaux. Tandis que les deux amies conspiraient dans l'intérieur du couvent, la Déroute ne perdait pas de temps à l'extérieur ; mais quelque effort d'imagination qu'il fît, il n'allait jamais assez vite au gré de Belle-Rose. Il poursuivait à la fois l'entrée de Grippard dans l'honorable corps de la maréchaussée et la sienne dans les jardins des bonnes sœurs. Le jour même de la conférence de Suzanne et de Claudine, la moitié de son souhait fut réalisé : Grippard vint le surprendre à l'hôtellerie du *Roi David* en grand costume de recors.

– Ah ! ah ! fit la Déroute, tu as donc réussi !

– Il le fallait bien, je me l'étais juré.

– Tu es entêté, à ce que je vois.

– Comme un Breton, quoique Picard. Mais ça n'a pas été sans peine.

– Vraiment !

– Depuis l'affaire de Villejuif, Bouletord est devenu soupçonneux comme un moine. Quand on lui dit blanc, il entend noir. Il a fallu m'y prendre à quatre fois pour réussir.

– Tant de mal pour se mettre ce vilain habit-là sur le dos, qui l'eût cru !

– Ça m'a coûté trente bouteilles des meilleurs crus d'Argenteuil, assaisonnées de mensonges et de jambons.

– Ah ! tu mens aussi ?

– Quelquefois, dit Grippard d'un air modeste. C'est un joli défaut qui sert parfois mieux que de belles qualités.

– C'est juste, répondit la Déroute avec philosophie.

– Et c'est là seulement ce qui m'a fait réussir.

– Conte-moi cela.

– Oh ! c'est fort simple. À notre premier déjeuner, il m'a montré un petit bout de sa haine contre Belle-Rose ; ça m'a fait réfléchir. Au second déjeuner, il m'a juré sur sa parole que si mon capitaine était capitaine, c'était par l'effet de mille scélératesses.

– Le gueux ! s'écria la Déroute en appliquant un furieux coup de poing sur la table.

– Au troisième déjeuner, reprit Grippard, il m'a fait serment de tuer Belle-Rose.

– On verra qui mourra le premier, murmura la Déroute en tourmentant la poignée de sa rapière.

– Au quatrième déjeuner, continua le narrateur, une idée magnifique m'a tout à coup illuminé : je lui ai fait confidence, entre six bouteilles vides et deux verres pleins, que je haïssais Belle-Rose à la mort. Bouletord a failli m'embrasser. Je lui ai conté une histoire terrible d'où mon capitaine est sorti noir comme de l'encre. Il n'y a pas tenu et m'a sauté au cou. « Maréchal, lui ai-je dit, enrôlez-moi dans votre escouade, et nous le tuerons de compagnie. » Bouletord était fort attendri ; il m'a serré la main, en jurant sur son âme que j'étais un galant

homme. J'ai signé un vilain papier qu'il a tiré de sa poche, et me voilà depuis trois heures archer du roi.

– Eh ! eh ! ce n'est pas si bête ! s'écria la Déroute.

– On a quelquefois l'air sans avoir la chanson, répondit Grippard en se mirant dans le miroir enfumé qui ornait le cabaret.

– C'est un premier succès, répondit la Déroute ; te voilà maître des secrets de l'ennemi, et si je pénètre au cœur de la place, nous sommes sûrs de réussir.

– Alors, je vous engage à vous hâter.

– Que veux-tu dire ?

– On sait que Belle-Rose a quitté l'Angleterre ; on se doute de sa présence à Paris. M. de Charny a mis la maréchaussée en campagne, et Bouletord est chargé de surveiller les environs du couvent.

– Eh bien ! c'est la partie qui s'engage, s'écria la Déroute ; nous nous presserons un peu, voilà tout. Retourne auprès de Bouletord ; moi, je vais causer de tout cela avec mon capitaine et Cornélius.

Tout en cheminant, la Déroute roulait dans sa tête mille projets pour s'introduire dans ces bienheureux jardins dont il n'avait jamais vu que les arbres ; il enrageait de voir que son caporal Grippard eût réussi, alors que lui-même, qui était sergent, ne réussissait pas ; mais il avait beau se donner au diable, il ne trouvait rien. Ce fut dans cette disposition d'esprit qu'il arriva dans la rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, chez le digne M. Mériset.

– Eh ! l'ami ! qu'y a-t-il donc ? s'écria Cornélius à la vue du sergent qui avait la mine d'un philosophe à court de philosophie.

– Il y a que si nous n'emportons pas la place d'assaut, il nous faudra lever le siège.

Et la Déroute lui fit part des révélations de Grippard.

– C'est bon, dit Cornélius, ça nous donnera l'agrément de revoir pour la dernière fois la figure de M. Bouletord, et peut-être aussi de face celle de M. de Charny. Tu as parlé, maintenant lis.

La Déroute prit le papier que lui tendait Cornélius ; c'était une lettre de Claudine contenant ces mots :

« J'ai fait parler le jardinier ; il attend un sien neveu, qui a nom Ambroise Patu, et qu'il n'a jamais vu ; ce neveu est natif de Beaugency. C'est un grand benêt de campagnard blond et tout novice. Il arrive ce soir par le coche et doit descendre à l'hôtellerie du *Cheval noir*, rue du Four-Saint-Germain, pour se présenter demain matin au couvent des bénédictines. Il me semble qu'il y a dans cette nouvelle de quoi tirer un bon parti. Suzanne a peur qu'on se hâte, mais moi je veux qu'on se presse ; sinon je me fais nonne. »

À la lecture de ce billet, la Déroute sauta de joie. C'était un homme qui avait, on le sait, des ressources promptes, et qui, aussitôt qu'on ouvrait une voie à son esprit, s'y jetait avec résolution.

– Je suis dans les jardins ! s'écria-t-il.

– Non pas ; c'est moi qui m'y rendrai, répliqua Belle-Rose.

– Vous ?

– Oui, mon ami, interrompit Cornélius, c'est une idée du capitaine, il prétend que sa place est au jardin.

– Sans doute, puisque Suzanne y est, dit Belle-Rose.

– Et c'est vous qui voulez prendre l'habit d'un garçon jardinier ? reprit la Déroute.

– Certainement.

– Il n'y a qu'un petit inconvénient, c'est qu'au premier regard qu'une religieuse jettera sur vous, elle sentira son gentilhomme d'une lieue.

– Eh ! mon ami, j'ai manié la serpe.

– Mais vous portez une épée ! Tenez, capitaine, laissez-moi vous dire une chose. Je ne sais pas ce que l'avenir nous réserve, mais une fois dans cette cage de pierre qu'on nomme un couvent, on n'est jamais bien sûr d'en sortir. Si vous veniez à être découvert, que feriez-vous ?

– On me tuerait avant de me prendre.

– Ceci est fort bon pour vous, mais quand vous seriez mort, qu'arriverait-il de Mme d'Albergotti ?

Belle-Rose soupira.

– Voulez-vous que je vous le dise, moi ? continua la Déroute, elle mourrait. Ce serait une mauvaise action, et vous n'avez pas le droit d'exposer une personne qui vous aime et que vous aimez. Ce que vous prétendez faire, je le ferai mieux que vous, ayant le langage et les manières d'un pauvre diable, ou-

vrier ou villageois. Si je péris dans l'entreprise, il sera temps que vous preniez ma place ; au moins, moi mort, n'y aura-t-il que moi.

Belle-Rose prit la main de son camarade et la serra.

– Fais ce que tu voudras, lui dit-il.

La Déroute ne se le fit pas dire deux fois et partit pour l'hôtellerie du *Cheval noir*, après s'être couvert d'un habit de drap qui lui donnait l'air d'un artisan. À la brune, il vit arriver un grand garçon qui marchait le nez en l'air, portant sous le bras une petite valise et au bout d'un bâton un paquet serré dans un mouchoir à carreaux blancs et bleus. Ce grand garçon s'en allait regardant les enseignes, le chapeau sur la nuque, la bouche ouverte et traînant ses guêtres le long du ruisseau, d'un air émerveillé. Les manches de son habit lui restaient aux coudes et ses cheveux plats tombaient comme de la filasse sur ses oreilles.

– Hé ! Ambroise Patu ! cria la Déroute en courant à sa rencontre.

Le grand garçon sauta de l'autre côté du ruisseau tout effarouché. Sa valise faillit rouler dans la boue, et il demeura planté sur ses longues jambes au beau milieu de la rue, les yeux tout écarquillés.

– Tiens, dit-il, vous me connaissez ?

– Parbleu ! si je ne vous connaissais pas, vous aurais-je appelé ?

– C'est vrai, répondit Ambroise, qui trouva sans réplique le raisonnement de la Déroute ; mais c'est tout de même drôle que vous sachiez mon nom quand je ne sais pas le vôtre.

– Je vais vous expliquer ça. Mais d'abord, je veux m'assurer que vous êtes bien l'homme à qui j'ai affaire.

– Cette bêtise ! Si c'est Ambroise Patu que vous cherchez, c'est bien moi.

– Oh ! dans notre pays les choses ne vont pas comme ça. Il y a tant de gens qui cherchent à tromper les autres !

– Je ne suis pas de ces gens-là.

– Je n'en doute pas et j'en jurerais sur la mine ; mais enfin il faut prendre ses précautions. Voyons ! vous dites donc que vous êtes Ambroise Patu ?

– Ambroise Patu, de père en fils, d'un petit pays tout à côté de Beaugency.

– C'est bien cela, et vous venez pour entrer, en qualité de garçon jardinier, au couvent des dames bénédictines de la rue du Cherche-Midi ?

– Tout juste. C'est mon oncle Jérôme Patu qui me mande auprès de lui.

– Parfaitement. Vous cherchez l'hôtel du *Cheval noir*, et demain matin, au petit jour, vous devez vous rendre au couvent avec une lettre de votre brave femme de mère.

– La voilà, dit Ambroise, qui, tout étourdi, tira la lettre de sa poche.

– Très bien, reprit la Déroute, qui fourra ses mains dans son haut-de-chausses pour résister à l'envie qu'il avait d'escamoter la lettre ; je vois que vous ne cherchez point à me

tromper. Suivez-moi donc, ami Patu ; l'auberge est ici près ; nous avons à causer.

Ambroise suivit sans délibérer une personne si prudente et entra dans la salle commune du *Cheval noir*. Émerveillé de ce qu'il avait entendu, l'honnête garçon aurait douté de la vertu de son saint patron avant de soupçonner la probité de son guide. La Déroute demanda une chambre, fit dresser une table avec deux couverts, ordonna à la bonne de décacheter le meilleur vin, et, quand le dîner fut servi, ferma la porte au verrou.

– Asseyez-vous là, dit-il à son compagnon, qui avait regardé tous les apprêts sans souffler mot ; voilà d'un petit vin de Suresnes dont vous me direz des nouvelles, et une gibelotte comme on n'en mange guère à la table du roi.

Ambroise s'assit, allongea ses grandes jambes et vida son verre d'un trait.

– Ah ça, camarade, dit-il en faisant claquer sa langue, vous qui me connaissez si bien, faites au moins que je vous connaisse un peu.

– C'est juste, reprit la Déroute ; je suis, moi aussi, un Patu.

– Ah bah !

– Oh ! mon Dieu, oui ! mais un Patu d'une autre branche, un Patu de Soissons, cousin de Jérôme Patu votre oncle.

– C'est toujours de la famille, qu'on soit de Beaugency ou de Soissons.

– Certainement, le nom est tout, le pays n'y fait rien ; je disais donc que je suis un Patu, Antoine Patu, dit Patu Blondinet.

– Voilà un drôle de sobriquet.

– Oui, assez drôlet. Ça me vient de la couleur de mes cheveux.

– À ce compte-là, moi aussi je pourrais être un Blondinet, dit Ambroise en riant.

– Ça ferait deux Blondinet dans la famille, répondit la Déroute, qui remplissait toujours le verre d'Ambroise Patu. Or, quand mon cousin Jérôme a eu connaissance de votre arrivée, il m'a dit comme ça : Antoine, mon ami, va au-devant du petit neveu, et quand tu l'auras bien traité, fais-lui bien vite reprendre le chemin du pays.

– Comment ! du pays ? s'écria Ambroise en laissant tomber sa fourchette.

– À moins qu'il ne lui plaise de se faire moine, a-t-il ajouté.

– Mais il m'a fait venir pour être jardinier, et non pour être moine ! dit Ambroise, qui rattrapa un morceau de lapin du bout de sa fourchette.

– C'est qu'à ce moment-là Jérôme ne savait pas tout. Le roi a rendu un édit.

– Que me fait l'édit !

– Buvez ce verre de vin blanc et vous comprendrez mieux.

Ambroise prit le verre et tendit l'oreille.

– Voilà ce que c'est, reprit la Déroute : l'édit du roi prescrit que tous les individus employés dans l'intérieur des couvents

prennent le froc : là où il y a des nonnes, il veut qu'il y ait des moines.

– C'est abominable !

– Sans doute, mais c'est le roi.

– Que dira Catherine, qui m'attend au pays ?

– C'est justement ce que me disait Jérôme ce matin : cette pauvre Catherine, que deviendra-t-elle ? Après tout, ça peut s'arranger. Vous vous ferez moine, mon cher Ambroise, et Catherine en épousera un autre.

– Point ! point ! s'écria le Patu, j'ai promis à Catherine de l'épouser, et je l'épouserai.

– Je le crois bien ! une jolie fille !

– Vous l'avez vue ?

– Parbleu ! fit la Déroute avec un aplomb merveilleux, et d'ailleurs on ne parle que d'elle à Paris.

– Ce qui me chiffonne, c'est de perdre ma place, une bonne place.

– Peuh ! une place entre quatre murs.

– Je ne dis pas. Mais cent vingt livres de gages avec la nourriture et le logement. On gagne sa dot en trois ou quatre ans.

– C'est vrai ; mais, bah ! l'oncle Jérôme la gagnera pour vous.

– Au fait, je suis son héritier, moi. Ainsi, il va se faire moine, mon oncle Jérôme, à son âge ?

– Il le faut bien. C'est demain qu'on lui met le froc sur le dos avec les sandales aux pieds. Voyez si le cœur vous en dit.

– Le cœur ne m'a jamais parlé du couvent ; il n'entend que Catherine. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'il me reste à peine un petit écu ; c'est peu pour un si long chemin.

– Oh ! ne vous inquiétez pas, l'oncle Jérôme y a pourvu.

– Comment ça ?

– Va, m'a-t-il dit, et si Ambroise ne veut pas du couvent...

Ambroise secoua la tête.

– Tu lui remettras, continua la Déroute, ces vingt écus de six livres et ces quatre louis d'or.

En parlant ainsi, la Déroute étala sur une table les pièces blanches et les pièces jaunes. Les yeux d'Ambroise pétillèrent à cette vue.

– Tout ça pour moi ? dit-il la main sur l'argent.

– Tout, et de plus, ce double louis neuf pour Catherine.

Ambroise prit le tout, ouvrit sa valise et serra l'argent tout au fond.

– Ami Blondinet, dit-il, je partirai demain par le coche.

– Et ce sera bien fait ; le couvent y perdra un bon jardinier, mais ce sera la faute du roi.

– Est-ce bien entendu ? reprit la Déroute, tandis qu'Ambroise calfeutrait les écus et les louis entre les chemises et les bas.

– Certes !

– Alors, donnez-moi la lettre de votre bonne Mme Patu.

– La lettre à maman ?

– Oui.

– Qu'est-ce que ça vous fait, la lettre ?

– Eh mais, ça me servira de preuve auprès du père Jérôme ; il faut bien qu'il sache que j'ai rempli sa commission.

– C'est vrai, dit Ambroise ; et il donna la lettre à la Déroute.

L'édit du roi, Catherine, les louis d'or, le couvent et la gibelotte dansèrent toute la nuit dans les rêves d'Ambroise. Au point du jour, la Déroute le réveilla pour l'envoyer au coche ; ils s'embrassèrent comme deux vieux amis, et l'un se dirigea vers la rue du Cherche-Midi, tandis que l'autre allait au petit trot du côté de Beaugency. La tourière du couvent des bénédictines fit appeler le père Jérôme aussitôt que la Déroute eut décliné le motif de sa visite.

– Que me veut-on ? demanda le jardinier en arrivant au parloir.

– Mon oncle, c'est votre neveu qui vient pour être jardinier, répondit la Déroute d'un air bête.

XL

UN COUP DE POIGNARD

Jérôme embrassa gaillardement son neveu, auquel il reconnut tout de suite un air de famille. La Déroute, qui était pour son sang-froid un homme précieux dans ces sortes de circonstances, ne sourcilla pas, et le bonhomme de jardinier l'installa tout de suite dans son logement. Dès le premier jour, la Déroute se mit en devoir de gagner la confiance de Castor et de Pollux ; il y parvint par une abondante distribution de friandises dont il s'était muni. Le brave garçon se priva même de déjeuner pour mieux s'assurer de leur neutralité en cas d'événement. Jérôme, qui le voyait faire, s'étonnait d'une si grande amitié pour les bêtes.

– Que voulez-vous que j'y fasse ? lui répondait la Déroute d'un air innocent, c'est plus fort que moi, j'ai pour les animaux une tendresse inimaginable ; c'est à ce point que quand j'étais chez nous, je ne souffrais pas que d'autres s'en occupassent. Lorsque j'en vois un qui pâtit, je m'ôterais plutôt le morceau de la bouche pour le lui donner.

Tout en caressant les chiens qui gambadaient autour de lui, la Déroute prenait possession de son nouveau domaine ; il allait du potager aux serres et des quinconces au verger, afin de se bien mettre dans la tête la topographie des lieux. Le père Jérôme l'accompagnait dans sa visite, et mêlait à ses dissertations sur les travaux du jardinage des commentaires sur les Patu de Beaugency. La Déroute avait réponse à tout, et faisait avec une imperturbable tranquillité la biographie de trente personnes

qu'il ne connaissait pas, s'aidant, sans avoir l'air d'y prendre garde, des souvenirs de Jérôme, et faisant mille contes quand la mémoire du vieux était à bout. Vers le soir, la Déroute connaissait le jardin du couvent comme s'il l'avait habité toute sa vie. Il en savait tous les coins et recoins, les petits sentiers et les endroits où l'on pouvait s'aider des arbres pour grimper au mur. Au moment de rentrer, Jérôme le poussa par le coude.

– Hé ! mon neveu, lui dit-il, regarde au bout de cette charmille, et tu verras une créature du bon Dieu qui a toujours quelque chose de luisant à me laisser aux doigts.

– Tiens, je veux y voir de plus près, repartit la Déroute, et il marcha vers le bout de la charmille.

L'oncle l'y suivit.

L'œil perçant de la Déroute avait promptement reconnu Claudine, et il n'était point fâché de se mettre en communication avec elle.

– Ma bonne dame, dit Jérôme, le chapeau bas et la main ouverte, voilà mon neveu, un honnête garçon, qui a eu le désir d'être présenté à une personne si pleine de vertus. S'il peut vous être bon à quelque chose, usez de lui en toute liberté.

– Ça pourra venir, mon oncle, ça pourra venir, reprit la Déroute, qui faisait de grandes révérences à coup de pieds.

Malgré le péril de la situation, Claudine se mordit les lèvres pour ne pas rire à la vue de la figure impassible du sergent, qui tortillait son chapeau d'une main et de l'autre se grattait l'oreille.

– C’est bien, mon garçon, très bien, dit-elle en attachant sur lui ses yeux riants ; je crois qu’on peut compter sur toi, et je te prie de prendre cet écu pour boire à ma santé.

Pour prendre l’écu il fallut s’approcher de Claudine ; la Déroute le fit d’un air lourd après que Jérôme l’eut poussé ; mais, en s’inclinant, il dit très bas et très vite :

– Tenez-vous prête, il faut se hâter.

Claudine le remercia d’un regard et s’éloigna rapidement. Elle trouva Suzanne qui l’attendait au détour d’une allée.

– J’ai vu la Déroute, lui dit Claudine d’une voix joyeuse.

– Et moi M. de Charny, répondit Suzanne en entraînant Claudine sous l’ombre épaisse des grands marronniers.

– Tu as vu M. de Charny ? reprit Claudine dont toute la gaieté disparut.

– Si Belle-Rose ne m’a pas délivrée avant trois jours, je suis perdue, continua Suzanne.

Claudine, épouvantée, la serra dans ses bras.

– M. de Louvois est las de ma résistance. Il faut que je sois religieuse ou mariée d’ici trois jours.

– Mais qui peut te contraindre à prononcer tes vœux ?

– Certes, aucune puissance humaine ne me forcera à outrager la majesté divine par des serments que mon cœur réprouve ; mais, Claudine, il y a la réclusion éternelle ; non pas cet emprisonnement doux et facile qui laisse voir le ciel et respirer la lumière, mais la réclusion au fond d’une cellule, le cloître sans

l'espérance. On me donnera six pieds de terre entre quatre murs, on comptera sur les lassitudes et les mortelles influences de l'isolement, sur les lâches conseils du désespoir, et, quoi qu'il arrive, religieuse ou recluse, je suis perdue pour lui.

– Non, tu ne seras pas perdue pour lui ! s'écria Claudine, qui pleurait en embrassant Suzanne. Nous avons trois jours devant nous, trois jours, entends-tu ? Si l'on veut t'enfermer, je m'enferme avec toi, et crois bien que Cornélius démolira le couvent plutôt que de m'y laisser !

– Oui, reprit Suzanne, Jacques, ton frère, et Cornélius, ton fiancé, sont deux nobles cœurs, mais ils ont contre eux le ministre.

– Ils ont pour eux l'amour ; l'un vaut bien l'autre, qu'en penses-tu ?

La cloche du couvent sonna l'*Angélus* ; on entendit les chants religieux des sœurs qui se rendaient à la chapelle, et les deux amies se séparèrent. Une heure après cet entretien, Cornélius, qui rôdait sans cesse autour du couvent pour en mieux connaître les êtres, heurta un gentilhomme qui entrait dans la rue de Vaugirard par la rue Cassette. Le choc fit tomber les chapeaux des deux jeunes gens.

– Eh ! morbleu, l'homme au manteau ! s'écria l'un d'eux, vous allez bien vite ! souffrez qu'on vous arrête.

Et il mit la main sur la garde de son épée.

Mais le fer à demi tiré rentra dans le fourreau, et le gentilhomme tendit sa main à Cornélius en éclatant de rire.

– Sur ma parole, j'allais faire une sottise ! Mais que diable aussi, monsieur, on prévient les gens quand on va de Douvres à Paris.

– Ma première visite eût été pour vous si ma présence ici n'était secrète, répondit Cornélius en prenant la main du comte.

M. de Pomereux rajusta son manteau et assura son chapeau d'un coup de poing.

– Parbleu ! je ne sais pas si je dois me réjouir de cette rencontre, reprit-il, au moins aurais-je eu le plaisir de me couper la gorge avec un passant, si ce passant eût été un autre que vous ! dit-il d'un air bourru.

– Décidément, répondit Cornélius, le soir est contraire à votre humeur ; la première fois que je vous vis, vous étiez en train de vous faire massacrer ; la seconde, vous voulez absolument tuer quelqu'un. C'est une maladie.

– Vous raillez, je crois ! Je voudrais bien vous y voir ! Il m'arrive l'aventure la plus abominable... Vous m'en voyez furieux... Encore, s'il y avait là quelqu'un sur qui passer ma colère...

– Je suis vraiment fâché de ne pouvoir pas être ce quelqu'un-là ; mais, d'honneur, si vous me tuiez, cela dérangerait singulièrement mes projets.

– Tenez, continua le comte, sans prendre garde au raisonnement de Cornélius, je vous en fais juge : il y a une dame du nom d'Albergotti...

– Vous m'avez conté cette histoire, interrompit Cornélius.

– À vous ? c'est, ma foi, vrai ! Je la raconte à tout le monde, si bien que je ne sais plus moi-même qui l'ignore et qui la sait. Eh bien ! mon cher Irlandais, croiriez-vous qu'elle continue à me refuser obstinément ?

– En vérité ?

– C'est un cœur de roche ! j'en suis, ma foi, désespéré, non pas tant pour moi que pour elle ; car, vous le savez, une femme qu'on perd c'est du bonheur qu'on gagne.

– Si bien que, dans ce que vous faites, c'est l'amour du prochain qui vous inspire.

– Je crois que l'amour de la prochaine y entre aussi pour quelque chose, mais c'est un point que je cherche à me dissimuler. Un bon gentilhomme qui aime sans être aimé, c'est humiliant.

– Parbleu !

– Cependant, je sors du parloir et ne lui ai rien caché des dangers qu'elle courait. Je crois, sur ma parole, que la statue de saint Benoît se fût attendrie dans sa robe de pierre. Elle a souri et m'a répondu un grand : « Que la volonté de Dieu soit faite ! » dont j'ai failli pleurer et dont j'enrage.

– Ah ! oui, fit Cornélius, les fameux dangers dont vous nous parliez en Angleterre : un couvent et un voile !

– Laissez donc ! Tenez, c'est un récit que je veux vous faire. Puisque je ne puis tuer personne, allons souper quelque part.

Cornélius se laissa faire complaisamment. M. de Pomereux, qui était au fait de tous les cabarets de Paris, gagna le coin de la rue du Dragon, où il y avait à cette époque-là

un traiteur en renom, cogna à la porte, entra en bousculant le maître et ses garçons et fit dresser une table dans une chambre.

– Monsieur le gargotier, lui dit-il quand le couvert fut mis, allez me quérir de votre meilleur vin, et priez Dieu que je le trouve bon, car de l'humeur dont je suis, s'il n'est que passable, je mets le feu à la maison et vous massacre tous.

Ayant ainsi parlé, M. de Pomereux tira gaillardement son épée et la mit toute nue sur la table. Le tavernier décampa à toutes jambes et revint cinq minutes après suivi de deux valets qui portaient dix bouteilles chacun. Les bouteilles étaient de toutes les forces, et les vins de tous les crus. Le maître en prit une en tremblant et l'offrit au comte, un œil sur le verre et l'autre sur l'épée. M. de Pomereux fit sauter le bouchon et but le verre d'un trait. Il y eut un instant de silence durant lequel maître et garçons regardèrent la porte du coin de l'œil.

– Il est presque bon, va, je te pardonne, dit enfin le comte.

La valetaille disparut, et les deux convives s'assirent en face l'un de l'autre. Cornélius avait moins d'appétit que de curiosité ; cependant, comme l'heure était avancée, que le souper était bon et que c'était d'ailleurs un homme fort accommodant en toute chose, il tint bravement tête à son compagnon.

– Où en étais-je donc ? dit M. de Pomereux après avoir mis en pièces un lièvre et deux perdrix.

– Vous en étiez resté aux périls encourus par votre inhumaine.

– Ah ! oui. Voilà que la colère me reprend ; il faut que j'assomme un garçon. Je vais appeler le cabaretier pour qu'il m'en apporte un. Holà !

– Laissez donc, vous le tuerez en sortant.

– Eh bien ! vous m'y ferez penser.

– C'est convenu.

M. de Pomereux jeta une bouteille vide par la fenêtre, cassa le goulot d'une bouteille pleine et continua :

– Mme d'Albergotti s'imaginait d'abord qu'il n'y allait pour elle que du voile de religieuse ou du voile de mariée. Il m'a fallu lui confesser la vérité tout entière ; il y va du fort l'Évêque ou de Vincennes.

– Diable ! mais c'est beaucoup d'honneur qu'on lui fait ! La voilà traitée en criminelle d'État.

– Cela vient de ce que, grâce à M. de Charny, mon gentil cousin, monseigneur de Louvois, a eu vent des manœuvres de M. Belle-Rose.

– Voyez-vous ça !

– Or le ministre est un ministre très prudent, qui s'imagine qu'on est plus sûrement dans une prison que dans un cloître, dans un cachot que dans une cellule.

– C'est aussi l'avis des geôliers.

– Ah ! si Mme d'Albergotti consentait à prononcer ses vœux, il la laisserait fort à l'aise dans la pieuse maison des dames bénédictines, bien sûr qu'elle n'en sortirait plus. Mais c'est une femme qui est, dans sa taille mignonne, plus forte qu'un chêne. On la tuerait avant qu'elle articulât le oui sacramentel.

– C'est de l'entêtement !

– Oui, mais dans le langage du sentiment, on appelle ça de la constance. Croiriez-vous que pour la tirer de ce gouffre, je lui ai proposé de l'épouser et de la conduire après où bon lui semblerait, dans quelque château à moi, s'il m'en reste un, ou dans l'une de mes terres, lui promettant, sur ma foi de gentilhomme, de n'y jamais retourner sans sa permission ? Si Mme la marquise se fût regardée dans un miroir pendant que je lui parlais, elle aurait compris la grandeur de mon sacrifice. Mais point !

– Elle vous a refusé ?

– Tout net. M. de Louvois va se moquer de moi. Il faut croire que l'amour a fini par m'ensorceler. Que diable ! on n'est pas mal tourné cependant, on a de la naissance et l'on n'est point sot, après tout !

– Ma foi, mon cher comte, il faut mettre ce refus au chapitre des caprices féminins. On accepte et l'on refuse comme il pleut et comme il vente, sans qu'on sache pourquoi.

– Ce qu'il y a de curieux, c'est que ne pouvant pas être le mari de Mme d'Albergotti, je deviendrai son tyran.

– Vous !

– C'est une idée à M. de Louvois. D'ici à trois jours, parbleu ! je me mettrai à la tête de l'escorte qui la conduira je ne sais où, et jusque-là on m'a commis à sa garde. Mon beau cousin veut faire de moi une espèce de Barbe-Bleue. « Monsieur le comte, m'a-t-il dit, en s'armant de ses grands airs, prenez garde que la dame ne vous soit enlevée après s'être jouée de vous. Repoussé et trompé, ce serait trop pour votre renom. » Ça m'a piqué, et, d'honneur, je sens que je vais devenir impitoyable. Il ne me manque rien que d'avoir le casque en tête et la lance au

poing pour ressembler à ces cavaliers des contes de fées qui défendaient leur belle.

– C'est selon comme vous entendez le verbe, dit tranquillement Cornélius.

– Oh ! je ne chicanerai pas sur le mot ; mettons que je suis un ogre qui surveille ma victime.

Le souper touchait à sa dernière bouteille ; M. de Pomereux se leva, donna un grand coup de pied à la table, qui s'écroula avec un affreux cliquetis de verre et de porcelaine, et descendit. Tout ce tintamarre de plats cassés l'avait mis en gaieté, si bien qu'il oublia d'assommer un garçon. Quand ils furent dans la rue, chacun tira de son côté, l'un vers l'hôtel de M. de Louvois, l'autre vers le logis de M. Mériset ; mais au moment de se séparer, M. de Pomereux, ôtant de son doigt une bague, la passa aux mains de Cornélius.

– Prenez ceci, monsieur d'Irlande, lui dit-il ; je ne sais quelle entreprise vous poursuivez, mais, en cas de mésaventure, frappez hardiment à l'hôtel de Pomereux, rue du Roi-de-Sicile ; cette bague vous en ouvrira toutes les portes et vous serez en sûreté.

Cornélius serra la bague dans sa poche, et les deux convives, s'étant pressé la main, se séparèrent. Le jeune Irlandais trouva Belle-Rose en conférence avec Grippard. Le brave caporal estimait dans son for intérieur que l'entreprise ne laissait pas d'être très périlleuse. Bouletord était en permanence autour du couvent avec sept ou huit drôles armés jusqu'aux dents, qui s'amusaient à regarder tous les passants sous le nez. Il y avait dans une écurie de la rue Saint-Maur une demi-douzaine de chevaux tout sellés et bridés en cas d'alerte, et le guet ne se reposait ni jour ni nuit.

– S’il ne s’agissait que de ma peau, ce ne serait rien, disait le soldat en forme de péroraison, mais j’ai peur des galères.

– Bah ! dit Cornélius, qui entra sur ces entrefaites, un homme de cœur est toujours le maître de se faire tuer.

Cet argument parut péremptoire à Grippard, qui ne dit plus mot.

– Allons ! dit Belle-Rose, nous agirons bientôt.

– Nous agirons demain, reprit l’Irlandais.

Et il raconta ce qu’il avait appris de M. de Pomereux. Belle-Rose bondit comme un lion.

– Si j’échoue, dit-il, aussi vrai qu’il y a un Dieu, j’irai chez M. de Louvois et je lui ouvrirai le cœur avec ce poignard.

Et d’une main crispée il tourna vers le ciel la lame d’un poignard qu’il portait sous son habit. On décida sur-le-champ que l’on tenterait l’enlèvement dans la soirée du lendemain. Cornélius et Belle-Rose étaient convenus avec la Déroute d’un signal qui le préviendrait du jour fixé pour l’évasion ; ce signal devait partir de la mansarde louée naguère par le sergent, et sur laquelle il avait promis de jeter les yeux d’heure en heure. Belle-Rose s’était muni d’une échelle de corde. Tandis qu’ils discutaient, M. Mériset entra dans l’appartement, son bonnet à la main. Il était un peu pâle, et toute sa personne avait un air de mystère qui sautait aux yeux.

– Pardon, messieurs, si je vous dérange, dit-il, mais je croirais manquer à tout ce que je dois à mes locataires si je ne les prévenais de ce qui se passe.

– Que se passe-t-il donc, mon bon monsieur Mériset ? dit Belle-Rose.

– Voici : des personnes dont la tournure m'est suspecte ont rôdé tantôt à la brune autour de ma maison. Bien certainement, ce n'est pas moi qu'elles sont chargées de surveiller ; d'où j'ai conclu...

– Que ne rôdant pas pour vous, elles rôdaient pour nous, interrompit Cornélius.

M. Mériset s'inclina en signe d'aveu.

– C'est un raisonnement logique, continua Belle-Rose, et qui n'est pas dépourvu de vérité.

– C'est pourquoi je me suis permis de monter chez vous, reprit le propriétaire. Il n'y a pas un bien loin trajet de la rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice à la Bastille ; ainsi, méfiez-vous.

– Nous nous méfions, mon digne hôte, gardez-vous d'en douter, et c'est à cette fin d'éviter un nouveau dérangement aux gens du roi que je vous prie de me rendre un service.

– Parlez, monsieur, dit en s'inclinant bien bas M. Mériset, à qui personne n'aurait ôté de l'esprit que son interlocuteur était pour le moins duc et pair.

– Avez-vous toujours ce cher neveu qui est votre héritier ? reprit Belle-Rose.

– Toujours.

– C'est un garçon qui doit se connaître en chevaux, étant aussi bon écuyer qu'il l'est. Je me souviens de quelle façon gaillarde il a galopé de Paris à Béthune.

– Il ne me convient pas de vanter mon neveu, mais il est certain qu'on n'achète pas un cheval dans le quartier sans le consulter.

– Priez-le donc de me procurer d'ici à demain quatre chevaux de bonne race, ayant du nerf et du souffle. Voilà Grippard qui les conduira au lieu où ils seront attendus. Quant au prix, je n'y regarde pas, et votre neveu aura dix louis pour la peine.

M. Mériset promit qu'on serait content et se retira. Grippard s'esquiva pour rejoindre Bouletord ; Cornélius et Belle-Rose sautèrent par-dessus les murs du jardin et gagnèrent le logis déniché par le sergent. En tournant le coin de la rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, ils aperçurent dans l'encoignure d'une porte cochère deux hommes de mauvaise mine qui s'en détachèrent aussitôt. Mais à la vue des épées qui luisaient au clair de la lune, les drôles déguerpirent.

– M. Mériset ne s'était point trompé, dit Belle-Rose.

Cinq minutes après, trois lumières formant les pointes d'un triangle brillaient à la lucarne du grenier. La Déroute, qui faisait sa ronde dans les jardins du couvent, s'arrêta court.

– Allons ! c'est pour demain, dit-il, et il s'en alla philosophiquement rejoindre Jérôme Patu.

Le lendemain, Cornélius, enrubanné, se rendit au couvent des dames bénédictines ; il était suivi ce jour-là d'un grand laquais porteur de deux beaux chandeliers d'argent pour l'autel de sainte Claire, en qui la mère Évangélique avait une dévotion toute particulière. Le présent fut le bienvenu, et Cornélius eut le temps d'entretenir Claudine au parloir. Claudine, mise en peu de mots au fait des circonstances nouvelles, se chargea d'en instruire Suzanne et promit de suivre aveuglément les indications

de la Déroute. Elle profita de la nouveauté des chandeliers pour obtenir de la supérieure la permission de parcourir les jardins au clair de lune et s'arrangea de manière que Suzanne eût avec elle, dans la matinée, une longue conférence. Une inquiétude profonde agitait leur âme, que rien ne pouvait calmer, ni la promenade, ni la prière. Vers midi, Claudine rencontra la Déroute, qui marchait une serpe à la main, mutilant les abricotiers. Personne n'était autour d'eux.

– Soyez à la brune derrière les noyers, à l'endroit où le mur fait le coude. C'est là.

– Nous y serons, dit Claudine.

Une religieuse passa. La Déroute se mit à tailler en plein bois, et Claudine chercha par terre des fleurs qui n'y étaient pas. À la tombée de la nuit, Claudine et Suzanne se jetèrent à genoux par un mouvement instinctif et levèrent leurs mains vers Dieu. C'était l'heure décisive. Elles se levèrent plus fortes et se tinrent prêtes. La cloche de la chapelle sonna, on entendit le pas des religieuses qui se rendaient à l'office du soir, et bientôt les chants retentirent. De grands nuages blancs s'étendaient comme une écharpe de gaze sur l'horizon, où flottait la lune voilée. Les vitraux de la chapelle étincelaient dans la nuit ; Suzanne prétexta d'un grand mal de tête pour ne pas descendre à la chapelle, Claudine lui ayant recommandé de l'attendre dans sa cellule. Suzanne entr'ouvrit sa porte et compta les minutes, le cœur plein de trouble. À sept heures, Claudine sortit ; les prières remplissaient de leurs murmures pieux les longs corridors du couvent ; la tourière, qui connaissait l'ordre de la supérieure, laissa passer la jeune pensionnaire, mais Claudine n'avait pas fait trois pas qu'elle rentra.

– J'ai oublié ma mante et vais la chercher ; veuillez, ma sœur, laisser la porte ouverte, dit-elle.

Et comme un oiseau, elle s'élança dans la sombre allée.

Ses pieds ne touchaient pas les dalles, et cependant Suzanne l'entendit et pencha la tête hors de sa cellule.

– Viens ! dit Claudine, et toutes deux descendirent l'escalier.

En passant devant la pièce étroite où la tourière se tenait, Claudine se pencha vers elle, masquant ainsi la porte.

– Merci, ma bonne sœur, dit-elle.

Suzanne se glissa dehors et Claudine la suivit. Elles s'enfoncèrent toutes deux dans les profondeurs silencieuses du parc, et s'embrassèrent aussitôt qu'elles furent à l'abri, sous le couvert des arbres.

– Encore quelques minutes et nous sommes libres ! dit Claudine.

Leurs petits pieds couraient sur le sable des allées ; l'espérance leur avait mis des ailes. Elles arrivèrent essoufflées à l'angle du mur et trouvèrent la Déroute qui trépignait d'impatience.

– Voici deux fois que j'ai donné le signal, on ne m'a pas répondu, dit-il. Attendez-moi là.

Suzanne frissonna et sentit trembler dans sa main la main de Claudine. La Déroute marcha le long du mur et, s'aidant de quelques branches, grimpa comme un chat sur l'arête. La nuit était noire, de gros nuages ayant tout à coup voilé la lune. Il prêta l'oreille, et il lui sembla qu'on chuchotait à dix pas de lui. La Déroute enfourcha le mur, et descendit en plantant la lame d'un couteau entre les pierres. Quand il fut par terre, il alla droit du

côté où l’on avait parlé, mais tout à coup deux hommes fondirent sur lui.

– Va-t’en au diable ! lui cria l’un d’eux qui était Grippard, tandis que Bouletord, de son côté, le frappait d’un coup de poignard.

Le choc sauva la Déroute ; il reçut le coup dans ses habits et sauta de côté comme un chevreuil. Bouletord se jeta sur lui, mais le sergent gagna le coude du mur et disparut dans les ténèbres. Au bout de cent pas, il grimpa sur un arbre, prit son élan, debout sur une grosse branche, et tomba dans le jardin du couvent.

– Voilà, monsieur Bouletord, dit-il en se relevant, un coup que je vous revaudrai.

XLI

LE SECOURS DU FEU

Suzanne et Claudine avaient entendu le cri de Grippard ; ce cri emporta tout leur espoir, comme un coup de vent emporte une étincelle ; elles se serrèrent l'une contre l'autre, tremblant pour Jacques et Cornélius, attentives au moindre bruit et sentant leur cœur battre. On entendait piétiner de l'autre côté du mur. Habitué dès longtemps aux escalades nocturnes et à toute la gymnastique militaire, la Déroute avait si bien mesuré son élan, qu'il était tombé sur le gazon comme un écureuil. En deux bonds il fut auprès des prisonnières.

– C'est une affaire manquée, leur dit-il ; rentrez bien vite.

– Jacques ? Cornélius ? dirent à la fois Suzanne et Claudine.

– Ils sont sauvés, songez à vous.

La Déroute entraîna les deux femmes ; le silence était profond, mais les chiens grondaient en agitant leurs chaînes.

– Le souper est fini, murmura la Déroute ; rentrez en cage, mes oiseaux, c'est à recommencer.

Claudine se soutenait à peine ; elle puisait son courage dans sa gaieté, et sa gaieté s'était envolée. Suzanne roula ses bras autour de la taille de sa pauvre amie.

– Viens, ma sœur, lui dit-elle, Dieu est là-haut qui nous voit.

– Et moi je vous entends, dit la Déroute ; sur ma parole de sergent, je vous tirerai d'ici.

En quittant les deux femmes, il courut vers les chiens. Claudine cogna contre la porte, la tourière ouvrit, et la même ruse qui avait protégé la sortie de Suzanne protégea sa rentrée. L'office du soir finissait à peine, les sons de l'orgue remplissaient les corridors de longs murmures, et l'on voyait les religieuses passer dans l'ombre les mains jointes sur le voile blanc. Un quart d'heure avait suffi pour ruiner leurs espérances ; quand Suzanne et Claudine tombèrent à genoux devant l'image du Christ, les aboiements sonores de Castor et de Pollux retentissaient dans le parc. Tandis que la Déroute s'empressait de faire disparaître toute trace d'évasion et de réveiller le père Jérôme pour effacer tout soupçon de complicité en cas d'événement, Bouletord et Grippard furetaient le long du mur, l'un jurant, l'autre raisonnant.

– Sangdieu ! il faut qu'il soit sorcier ! exclamait Bouletord qui écorchait les arbres de la pointe un peu rouge de son poignard.

– Laissez donc ! reprenait Grippard, il sera allé mourir dans quelque trou, vous l'avez rudement frappé.

– Parbleu ! il serait mort sur place si tu n'avais pas crié comme un sourd.

– Ma foi, quand j'ai dit : Va-t'en au diable ! je comptais bien le renvoyer d'où il vient ; après tout, il y est peut-être à cette heure.

– Et dire que je l'ai tenu au bout de cette lame ! As-tu vu, Grippard, comme il a disparu tout d'un coup ? C'est un sorcier, bien sûr.

Et Bouletord longeait le mur, les doigts noués autour du manche de son poignard, regardant partout, l'œil et l'oreille au guet. Au bout de cinquante pas, son pied heurta contre un cadavre couché au coin d'une borne, la tête appuyée contre le mur.

– Le voilà ! s'écria le maréchal des logis, et il se pencha vivement.

Grippard eut un frisson, mais Bouletord se dressa comme un tigre.

– Mordieu ! c'est un des miens qu'ils ont tué, dit-il ; le coup est à la gorge.

Bouletord prit un sifflet et siffla. À ce signal, plusieurs archers apostés çà et là accoururent. Ils n'avaient rien vu et rien entendu. Autour du cadavre, le sol était foulé par des pas nombreux, mais les meurtriers n'avaient pas laissé d'autre trace de leur passage. L'un des archers déclara cependant que deux hommes enveloppés de manteaux s'étaient approchés du mur un quart d'heure avant le cri de Grippard ; il leur avait demandé le mot d'ordre la main sur la crosse de son pistolet ; les deux hommes le lui avaient donné, et il les avait laissé passer, les prenant pour des agents de Bouletord.

– Le mot d'ordre ? ils vous l'ont donné ? s'écria Bouletord.

– Parbleu ! c'est qu'ils l'auront volé, répondit Grippard.

Le silence était profond autour d'eux ; il fallut renoncer à toute entreprise pour cette nuit. Bouletord distribua ses

hommes autour du couvent, et s'étendit lui-même sous un arbre avec Grippard, son confident.

Voici maintenant ce qui s'était passé. Le matin même du jour fixé pour l'évasion, Bouletord, flânant du côté de la rue de Vaugirard, avait rencontré le neveu du bonhomme Mériset conduisant en laisse quatre chevaux. Ce neveu, malgré son air doux, était un garçon jovial et tapageur qui hantait les tripots et les cabarets, où il avait fait toutes sortes de mauvaises connaissances, parmi lesquelles Bouletord pouvait être mis en première ligne. C'était un côté de sa vie qu'il ne dévoilait guère à son oncle, qui le regardait comme un petit saint.

– Hé ! Christophe ! dit Bouletord, voilà de belles bêtes dont tu pourras bien tirer deux cents pistoles. La croupe est large et le jarret mince.

– Ce serait un mauvais marché. Elles m'ont coûté quatre mille livres ! répondit le neveu en s'arrêtant.

– Le cher oncle a donc envie de monter ses écuries ! reprit le maréchal des logis en caressant le cou de l'un des chevaux.

– Lui ! il aime trop ses louis pour en risquer un seul !

– C'est donc pour toi ?

– Rien dans les mains, rien dans les poches, dit gaillardement Christophe en frappant sur son gousset. Ah ! si ! il y aura ce soir dix ou vingt pistoles que le gentilhomme me donnera pour ma peine !

– Quel gentilhomme ?

– Le gentilhomme au papa Mériset ! un fier soldat, celui-là, qui parle comme un duc et paye comme un roi. Parbleu ! j'ai déjà couru pour son compte.

Bouletord tendit l'oreille.

– Ah ! ah ! fit-il, et il a besoin de quatre chevaux, ton gentilhomme ?

– J'ai idée qu'ils verront du pays avant le soleil de demain. On m'a fort recommandé de les choisir lestes et vigoureux.

Bouletord n'avait pas oublié que Belle-Rose avait été arrêté chez le père Mériset.

– C'est clair, pensa-t-il ; sa témérité est de l'adresse ; qui diable aurait pensé que l'hirondelle reviendrait au nid ? M. de Charny s'en était bien douté, lui.

Bouletord voulant éclaircir ses premiers soupçons, proposa à Christophe de boire une bouteille ou deux au cabaret du coin. On but, et les questions allèrent leur train. Au milieu de son étourderie, Christophe était un garçon probe et honnête. Se voyant interrogé, il comprit tout de suite qu'il en avait déjà trop dit ; il se tut, vida son verre, remonta à cheval et partit. Mais Bouletord conclut du connu à l'inconnu. Si l'on achetait des chevaux, c'est qu'on voulait fuir, et si l'on voulait fuir, c'est qu'on avait l'espoir d'enlever la captive. Bouletord se frotta les mains et courut tout raconter à Grippard.

– Je les tiens, dit-il en finissant.

C'était aussi l'avis de Grippard, et il affecta une grande joie.

– Bon, dit-il à Bouletord, je ne suis pas content de mes pistolets, et comme je prétends ne pas manquer le coup ce soir, je cours chez l'armurier de la compagnie.

Mais au lieu de courir chez l'armurier, il se dirigea vers la rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice ; Cornélius ni Belle-Rose n'avaient eu garde d'y revenir ; Grippard alla toujours courant à l'observatoire de la Déroute : les deux amis en étaient sortis dès le matin. Grippard s'arracha une bonne poignée de cheveux ; mais cette pantomime ne lui faisant découvrir ni le capitaine ni l'Irlandais, il partit comme un cerf et prit le chemin de l'hôtellerie du *Roi David*. Il poussa la porte et trouva Cornélius.

– Enfin ! dit Grippard.

– Tais-toi, répondit Cornélius ; j'attends Christophe et ses chevaux.

– Il s'agit bien de chevaux et de Christophe !

Grippard attira Cornélius dans un coin et lui raconta tout ce qu'il savait des projets de Bouletord.

– Il y aura une douzaine d'hommes autour des jardins, tous armés comme des sacripants, dit-il ; à la moindre alerte, ils ont ordre de faire feu.

– Eh bien ! dit Belle-Rose, qui était survenu sur ces entrefaites, je vais recruter cinq ou six drôles bien déterminés, et ce sera une bataille.

– Dame ! reprit Grippard, les robes ne sont pas des cuirasses ; si les femmes attrapent des balles, ce sera votre affaire.

Belle-Rose mordit ses poings.

– À la grâce de Dieu ! dit-il enfin ; allons toujours, et nous agirons selon les circonstances. Il est trop tard pour prévenir la Déroute.

La nuit vint, on mit de l'avoine sous le nez des chevaux et on quitta l'hôtellerie du *Roi David*. Ainsi que Grippard le leur avait dit, il y avait des archers tout autour du couvent, ils en comptèrent vingt jusqu'à l'angle du mur où la Déroute les attendait. Belle-Rose frémissait d'impatience.

– Au moins, dit-il, avertissons la Déroute.

Ils avancèrent et donnèrent le mot d'ordre, on les laissa passer et ils gagnèrent le mur. Au bout de trente pas, se croyant seuls, ils s'arrêtèrent ; Belle-Rose tira une échelle de soie de sa poche ; mais au moment où il allait en jeter le bout garni de crampons par-dessus le mur, un homme, qu'un enfoncement cachait à leurs yeux, se jeta sur lui. Belle-Rose lui saisit le bras d'une main, et de l'autre lui planta son poignard dans la gorge. L'homme tomba sans pousser un seul cri. La lame tout entière avait disparu dans la plaie. Au même instant on entendit l'imprécation de Grippard et le bruit de la course de la Déroute. Belle-Rose et Cornélius se jetèrent dans le coin sombre d'où l'homme s'était élancé et attendirent le pistolet au poing. La Déroute monta sur un arbre à dix pas d'eux et franchit le mur d'un bond. Belle-Rose grimpa comme le sergent et fut suivi de Cornélius. Au bout d'un instant, Bouletord et Grippard survinrent. Du milieu des branches où ils étaient blottis, ils entendirent l'exclamation de Bouletord à la vue du cadavre et les propos des archers à son appel. Tranquilles sur le compte de la Déroute, ils se tinrent cois ; vers minuit, la pluie commença de tomber ; la nuit était noire, la sentinelle la plus voisine se promenait à une vingtaine de pas. Belle-Rose et Cornélius descendirent de l'arbre et marchèrent doucement sur la terre détrempée.

– Qui va là ? cria-t-on tout à coup à dix pas d'eux.

Cette fois, Belle-Rose et Cornélius filèrent sans répondre.

– Qui vive ! répéta la voix ; et au même instant un coup de feu retentit.

Belle-Rose et Cornélius gagnèrent au pied.

– Frère, n'as-tu rien ? dit Cornélius.

– Au contraire, j'ai la balle dans mon manteau, répondit Belle-Rose.

La troupe de Bouletord piétinait derrière eux ; mais les ténèbres étaient si profondes qu'ils atteignirent bientôt la rue de Sèvres sans être inquiétés.

– Où me conduis-tu ? demanda Belle-Rose à Cornélius.

– Viens toujours, dit l'Irlandais qui avait son idée.

Au bout d'un quart d'heure, ils arrivèrent à la rue du Roi-de-Sicile. Cornélius heurta à l'hôtel du comte de Pomereux. L'intendant fut appelé, et à la vue de la bague de son maître, il introduisit les deux étrangers dans un appartement confortable, où, par son ordre, un souper fut servi.

– Où diable sommes-nous ? dit Belle-Rose.

– Chez notre ennemi, M. de Pomereux, et nous y sommes mieux que chez notre ami M. Mériset, répondit gravement l'Irlandais.

Cette nuit-là, la maison de la rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice fut visitée du haut en bas par M. de Charny, qui s'excusa très honnêtement auprès de M. Mériset.

– Les oiseaux sont venus, dit-il à Bouletord, mais ils ont déniché.

Le lendemain, on pouvait voir la Déroute rôder, une serpe à la main, dans les vergers du couvent ; ses yeux se tournaient incessamment vers la porte par laquelle Claudine avait coutume de descendre au jardin. La Déroute sapait les branches autour de lui.

– Eh ! mon neveu, que fais-tu là ? s'écria le vieux Jérôme ; tu massacres cet arbre.

– Je le tue, répondit froidement le neveu ; cet arbre prenait la nourriture de ses voisins. Ne voyez-vous pas que si ces abricotiers n'ont pas de fruits, c'est la faute de ce prunier ?

L'aplomb de la Déroute étourdit Jérôme, qui s'inclina devant la science de son neveu. Vers midi, Claudine parut. Le bras de la Déroute était las de couper. Claudine était fort pâle. Elle jeta les yeux autour d'elle ; Jérôme jardinait dans un coin ; elle s'approcha de la Déroute.

– Tendez votre tablier comme si vous étiez envieuse de cerises, et nous causerons, lui dit-il.

– As-tu entendu ce coup de fusil ? dit Claudine au pied de l'arbre.

– J'en ai eu froid dans le dos, mamzelle.

– Penses-tu que l'un d'eux ait été blessé ?

– Non ; j'étais sous le mur à rôder. Bouletord a juré comme une âme damnée, et ça m'a fait comprendre qu'il n'a rien attrapé.

– Quelle nuit terrible, mon Dieu ! je n'ai fait que prier et pleurer ! Mais, hélas ! tout n'est pas fini !

– Qu'y a-t-il donc encore ?

– On doit, cette nuit, conduire Suzanne je ne sais où ; à la Bastille peut-être.

– Cette nuit ?

– La mère Évangélique le lui a dit tout à l'heure. M. de Louvois a été instruit des aventures de cette nuit, et bien qu'elles aient échoué, il ne veut pas qu'elles se renouvellent.

– Croquez des cerises, mamzelle, croquez donc ! voilà le père Jérôme qui nous regarde.

Claudine avala une ou deux cerises, et reprit :

– Il m'est impossible à présent d'avertir Cornélius ou Belle-Rose. Que faire, mon Dieu ?

– Je les avertirai, moi, dit la Déroute, dont l'excellente physionomie prit une expression farouche. Aussi bien, puisqu'il le faut, autant vaut ce soir que demain. Allez maintenant, mamzelle, et en cas d'alerte, tenez-vous prête.

Claudine partit le cœur plus léger. La Déroute descendit de l'arbre, courut au logis et revint avec un grand mouchoir rouge, qu'il attacha à la plus haute branche du cerisier.

– Que fais-tu là ? demanda le père Jérôme.

– Ma foi, dit-il, les moineaux ont mangé la moitié des cerises, c'est pour sauver le reste.

– Tiens ! tu as une bonne idée, mon neveu.

– Oui, j'en ai quelquefois comme ça.

Belle-Rose et Cornélius avaient quitté de bonne heure l'hôtel de Pomereux et s'étaient travestis de telle sorte que Bouletord lui-même ne les eût pas reconnus, les eût-il regardés en face. Belle-Rose monta jusqu'au grenier après avoir observé les abords de la place. Cornélius était allé à l'auberge du *Roi David* attendre Grippard. Aussitôt que Belle-Rose eut vu le mouchoir rouge flotter au plus haut du cerisier, il tressaillit et descendit l'escalier quatre à quatre. En trois sauts il gagna la rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel.

– La Déroute agit, dit-il tout bas à l'oreille de Cornélius et de Grippard, j'ai vu le signal.

– Le mouchoir rouge ? s'écria Cornélius vivement.

– Oui.

– La Déroute est un garçon ferme et prudent ; il faut que le péril soit imminent.

– Il nous trouvera prêts.

– Tu as entendu, Grippard, c'est pour ce soir, reprit Cornélius.

– Eh bien ! nous jouerons du pistolet ; la partie n'est pas belle, mais il m'est arrivé d'en gagner de bien mauvaises, dit philosophiquement l'ex-caporal.

Christophe, que l'alerte de la nuit précédente avait rendu plus circonspect en lui apprenant le danger de s'ouvrir aux gens

de la maréchaussée, promit de tenir les chevaux sellés et bridés à l'entrée de la nuit dans un lieu qu'on lui désigna proche du couvent, et chacun se prépara à payer de sa personne. Cependant, la Déroute coula dans ses poches deux pistolets dont il était sûr comme de lui-même, et passa sous son habit un poignard qu'il avait eu plus d'une fois l'occasion de manier. Il était un peu pâle et ses sourcils étaient froncés.

– Au demeurant, se dit-il, il faut en finir ; le véritable Ambroise Patu peut revenir d'un instant à l'autre ; la place n'est plus bonne pour personne.

Le soir vint. La Déroute sortit de son logis et traversa le potager. Il avait remarqué, le jour de son entrée au couvent, un tas de baraques en bois vermoulu qui servaient de hangars et où l'on serrait toutes sortes de vieux meubles, avec de la paille et du foin pour la nourriture de trois ou quatre vaches qu'entretenaient les religieuses. Il y avait là de vieilles futailles, des amas de planches pour les réparations, et la provision de bois pour les cuisines. Ces baraques étaient éloignées de cinquante toises du corps de logis principal. La Déroute s'y rendit tout droit en homme qui a pris bravement son parti, et s'accroupit dans un coin. Il tira de sa poche un briquet, alluma un bout d'amadou, le glissa sous un tas de copeaux et se mit à souffler de tous ses poumons ; deux minutes après, une flamme vive s'élança du milieu du foyer ; la Déroute poussa du pied quelques planches, renversa deux ou trois bottes de paille et sortit gravement en tirant la porte sur lui. Il n'était pas au bout de l'avenue que la fumée sortait par toutes les issues ; le pétillement du feu se mêlait au craquement des baraques. Quand il se retourna, il vit un jet de flammes s'élancer du toit calciné ; la porte se fendit, l'air s'engouffra dans le bâtiment, et l'incendie serpenta le long des hangars. La Déroute se mit à courir de toutes ses forces vers le couvent en criant à tue-tête :

– Au feu ! au feu !

Jérôme, qui l'entendit le premier, perdit la tête et cria plus fort sans remuer non plus qu'une borne. Les religieuses se rendaient aux offices au moment où l'incendie éclata ; l'une d'elles vit une étrange clarté luire par les vitraux, une autre s'arrêta, la mère Scholastique mit le nez à la fenêtre et reconnut le feu.

– Bénédiction de Dieu ! le couvent brûle, s'écria-t-elle.

À ce cri, le troupeau des nonnes se débanda, la tourière ouvrit la porte, et ce fut un tumulte épouvantable. Claudine, qui avait l'esprit tout plein des paroles de la Déroute, devina tout de suite son intention en le voyant courir sur la terrasse d'un air effaré. Elle s'élança vers la cellule de Suzanne, prit sa sœur par la main, et, s'étant enveloppée le visage d'un voile, descendit l'escalier. Mais on n'avait garde de les reconnaître ; toutes les religieuses parlaient à la fois : celles-ci pleuraient, celles-là criaient ; chacune d'elles appelait du secours et donnait son avis. Tout le monde allait et venait, et l'on ne faisait rien. Les domestiques du couvent, surpris par la violence du feu, regardaient les flammes qui tournoyaient avec un fracas horrible, et ne savaient auquel entendre au milieu du tapage qui se faisait partout. La Déroute augmentait le désordre par ses cris furibonds. La mère Scholastique, qui courait par le couvent en désarroi, trouva sous sa main la cloche et s'y pendit avec une force surprenante. Les gens du quartier, qui déjà avaient vu les flammes par-dessus les murs, accoururent au bruit du tocsin. On brisa plutôt qu'on n'ouvrit les portes du couvent, et la foule se précipita dans la cour. C'était là ce que la Déroute voulait. Aussitôt qu'il vit le peuple, armé de perches, d'échelles et de seaux, pénétrer dans les jardins du couvent, il se glissa comme une anguille vers l'endroit où ses yeux de lynx avaient aperçu Suzanne et Claudine.

– Suivez-moi ! leur dit-il.

Il y avait tant de religieuses parmi la foule qu'on ne songea seulement pas à les regarder ; ils firent trente pas du côté de la porte, au milieu de gens affairés ; Belle-Rose et Cornélius étaient entrés avec le peuple ; ils reconnurent Claudine et Suzanne, et les joignirent. Bouletord était là ; un mouvement de la foule fit tomber le chapeau du faux jardinier.

– La Déroute ! cria Bouletord qui comprit tout.

Il voulut s'élancer, mais un rempart vivant s'interposait entre eux. Bouletord écumait de fureur. Belle-Rose et Cornélius, jetant leur manteau, soulevèrent l'un Suzanne, l'autre Claudine, dans leurs bras ; la foule, croyant qu'il s'agissait de religieuses blessées qu'on transportait loin de l'incendie, s'ouvrit devant eux.

M. de Charny était entré avec tout le monde, inquiet et soupçonneux : c'était l'heure où il avait coutume de faire sa ronde quotidienne. Au cri de Bouletord qui gesticulait au milieu de gens qui le pressaient de toutes parts, il s'arma d'un poignard, et trouvant une issue, se jeta sur la Déroute, qui précédait Belle-Rose. Mais le sergent voyait tout sans avoir l'air de rien regarder ; au moment où M. de Charny levait la main, il le saisit à la gorge, et para le coup de son autre bras, avec lequel il tordit le poignet du gentilhomme. La douleur fit lâcher le poignard à M. de Charny ; les doigts du sergent le serraient à l'étrangler ; sa face devint pourpre, ses genoux fléchirent, et il tomba lourdement.

– Place aux pauvres sœurs, répéta tranquillement la Déroute en sautant par-dessus le corps de M. de Charny.

On arriva à la porte, qui fut franchie sans obstacle ; Grippard s'esquiva un instant.

– Allez ! dit-il, je ne serai pas long.

Et il prit sa course du côté de la rue Saint-Maur.

La petite troupe gagna l'endroit où Christophe gardait les chevaux. On sauta en selle et on partit au galop. Grippard arriva tout essoufflé un instant après, et, jouant de l'éperon, il eut bien vite rejoint les fuyards. Les quatre chevaux mordaient leurs freins et faisaient jaillir des milliers d'étincelles sous leurs pieds. Un grand bruit se fit tout à coup derrière eux ; ils tournèrent la tête et virent un immense tourbillon de flammes monter vers le ciel embrasé de clartés rouges, puis le tourbillon tomba.

– Les baraques se sont effondrées, dit tranquillement la Déroute ; je savais bien que l'incendie leur ferait plus de peur que de mal.

– Je te dois tout ! lui dit Belle-Rose en regardant Suzanne dont les bras étaient roulés autour de son cou.

– C'est bon ! c'est bon ! courez toujours, répondit la Déroute. Hé ! Grippard, restons derrière. J'imagine que nous n'en sommes pas quittes avec Bouletord.

XLII

LE MENDIANT

Bouletord, livré à ses seuls efforts et pris dans la multitude effarée et grouillante comme dans un étau, mit plus d'un quart d'heure à se dégager. Ses hommes allaient et venaient çà et là sans rien comprendre à tout ce qui se passait ; ils avaient vu sortir tant de personnes, qu'ils ne prenaient plus garde à rien et attendaient des ordres pour agir. Au moment où il avait vu disparaître M. de Charny et partir la Déroute, Bouletord avait poussé un cri de rage et s'était élancé vers la porte du couvent ; un mouvement de la foule l'avait poussé du côté de M. de Charny, auprès duquel plusieurs personnes s'empressaient. Bouletord vit le favori du ministre étendu sans connaissance et le souleva ; M. de Charny ouvrit les yeux, regarda autour de lui, comprit tout ce qui s'était passé, et bondit sur ses pieds.

– Où sont-ils ? demanda M. de Charny.

Bouletord lui montra la porte par un geste désespéré.

– Aux chevaux ! cria le gentilhomme.

Quand ils parvinrent à sortir de la cour, M. de Charny était blanc et Bouletord pourpre de fureur. L'un était muet et menaçant ; l'autre roulait mille imprécations dans sa bouche.

– À cheval ! hurla Bouletord aux premiers archers qu'il rencontra.

Tous coururent vers la rue Saint-Maur, où était l'écurie. Comme ils se précipitaient, Bouletord à leur tête, M. de Charny aperçut M. de Pomereux qui arrivait en caracolant sur le lieu de l'incendie.

– Que diable se passe-t-il donc par là ? demanda le gentilhomme au favori.

– Peu de chose, en vérité ; on enlève votre fiancée.

– Mme d'Albergotti ?

– Ma foi, oui. Elle galope en croupe de Belle-Rose. On vous a joué, monsieur le comte.

M. de Pomereux avait, comme on a pu le voir, une assez bonne dose d'amour-propre ; la pensée qu'on avait pu se moquer de sa personne et de ses sentiments lui fit monter le rouge au visage. Il serra la bride de son cheval qui se mit à piaffer.

– Ah ! ils sont partis ! dit-il d'une voix brève.

– La pauvre veuve a mis le feu au couvent pour éclairer ses secondes noces ! Ce sont là d'éclatants adieux, reprit en ricanant M. de Charny.

M. de Pomereux songeait aux courtisans qui allaient rire de son aventure, et, s'il était homme à ne pas craindre un boulet de canon, il avait une peur horrible du ridicule.

– Quel chemin ont-ils pris, le savez-vous ? ajouta-t-il en fouettant les flancs de son cheval du bout de sa houssine.

– C’est ce qu’il nous sera facile d’apprendre, répondit M. de Charny, ravi de voir M. de Pomereux au point où il voulait l’amener.

Quelques gens du peuple interrogés, répondirent qu’ils avaient vu une troupe de quatre cavaliers se diriger au grand galop du côté des quais. Sur un signe de M. de Pomereux, l’un des laquais offrit son cheval à M. de Charny, et ils s’élancèrent sur les traces des fugitifs. Mais il fallait s’arrêter à tous les coins de rue pour interroger les passants, et cela faisait perdre un temps énorme. Cependant Bouletord et ses camarades, étant arrivés à l’écurie de la rue Saint-Maur, se jetèrent aux crinières des chevaux ; mais en mettant le pied à l’étrier, tous tombèrent sur la paille, entraînant la selle avec eux. Les sangles étaient coupées. Bouletord jura comme un païen. Avant qu’on eût trouvé d’autres sangles et qu’on les eût ajustées, il se passa dix minutes. Enfin on partit, mais au premier effort, les brides se rompirent près des gourmettes, et ce fut un nouveau temps d’arrêt. On avait à peu près fait aux brides ce qu’on avait fait aux sangles. Ces deux accidents, qui se succédaient coup sur coup, éveillèrent les soupçons de Bouletord ; tandis qu’un de ses hommes entrait dans la boutique d’un corroyeur, il chercha des yeux autour de lui.

– Où donc est Grippard ? s’écria-t-il.

– Il n’est pas avec nous, répondit un des archers.

– Quelqu’un l’a-t-il vu ?

– Moi ! reprit un autre archer ; j’étais de garde à l’écurie quand il y est entré, il y a une heure à peu près.

– Double traître ! hurla Bouletord ; si je ne lui fends pas le cœur en quatre, que je sois damné !

Les brides réparées, toute la troupe s'ébranla, le pistolet aux fontes et le mousquet sur la cuisse. Belle-Rose et Cornélius avaient pris leur course par la rue du Four ; au carrefour de Buci, ils trouvèrent un soldat du guet qui voulut s'opposer à leur passage ; le cheval de Belle-Rose le heurta du poitrail, et le soldat roula par terre. On se jeta dans la rue Dauphine, qui fut franchie en un instant. À l'entrée du pont Neuf on vit une escouade de la maréchaussée qui tenait le milieu du pavé. La Déroute l'aperçut le premier. Il piqua des deux et se jeta en avant, suivit de Grippard, qui fourra sa main sous les fontes.

– Cours sur eux, dit la Déroute, et crie à tue-tête : Service du roi !

– Pourquoi ? dit Grippard en renfonçant ses pistolets.

– Va, et crie d'abord, mordieu !

Grippard se jeta au-devant de la troupe, et cria de sa voix la plus forte :

– Service du roi !

La troupe s'ouvrit, et les fugitifs passèrent comme la foudre.

– Ah çà ! demanda Grippard tout émerveillé de l'effet qu'il avait produit, si la maréchaussée avait voulu voir ce que c'était que le service du roi, comment aurions-nous fait ?

– Les loups ne se mangent pas entre eux ; regarde ton habit.

– Tiens, c'est vrai ! s'écria l'ex-caporal.

Après le pont Neuf, on prit les quais et on gagna l'hôtel de ville. La nuit était profonde ; les boutiquiers avaient fermé leurs volets, les bourgeois se hâtaient de rentrer chez eux. Au bruit de cette course précipitée, quelques bonnes vieilles mettaient parfois le nez à la fenêtre, et voyant, dans l'ombre, des cavaliers emportant en croupe des femmes dont les longs voiles flottaient au vent, elles se disaient que c'était quelque dame de la cour qui se faisait enlever avec sa camériste, et gémissaient sur la perversité du siècle. On arriva à la rue Saint-Denis ; les groupes d'artisans qui rentraient du travail s'écartaient du passage des fugitifs ; mais au moment de toucher à la porte Saint-Denis, un officier de fortune, qui chevauchait suivi de quatre ou cinq drôles armés d'épées et de mousquetons, vint à leur rencontre. C'était une espèce de sacripant, qui portait les moustaches en croc, une balafre au travers du visage, une grande rapière au côté et une cotte de peau de buffle sur le dos avec une longue plume rouge à son feutre gris.

– Eh ! eh ! dit-il, ce sont des filles qu'on enlève, j'en veux.

Cornélius mit la main à la garde de son épée, mais la Déroute était déjà entre le sacripant et l'Irlandais. Il lui paraissait que l'homme au plumet rouge avait trop dîné.

– Laissez, dit-il à Cornélius en passant, ce n'est point votre affaire.

Et il court vers l'officier de fortune, le chapeau bas.

– Mon gentilhomme, il me semble que vous avez parlé, qu'y a-t-il pour votre service ?

– Parbleu ! reprit l'officier en frisant ses moustaches, j'ai quelque idée que ces deux filles sont jolies ; et comme il n'est point juste que tes maîtres aient tout pour eux, j'en voudrais ma part.

– La voilà ! dit la Déroute ; et soulevant un de ses pistolets par le canon, il en appliqua de la crosse un si furieux coup au coureur d'aventures, qu'il le jeta par terre tout étourdi.

Le pistolet pirouetta dans sa main, et montrant sa gueule aux estafiers qui n'avaient pas eu le temps de remuer :

– Et je brûle la cervelle au premier qui bouge ! leur cria la Déroute.

Grippard imita cette manœuvre, et les quatre ou cinq drôles, voyant leur maître par terre, se gardèrent bien d'intervenir.

La petite troupe franchit la barrière et on poussa sur la route de Saint-Denis au galop. Au bout d'un quart d'heure on arriva à un endroit où le chemin bifurquait. La Déroute s'arrêta.

– Je n'aime pas cette route, dit-il ; une fois déjà, tout au commencement, mon capitaine a failli être arrêté par Bouletord ; une autre fois, et à l'autre bout, il a failli y perdre la vie. Tirons à gauche.

– Est-ce encore un pressentiment ? dit Cornélius en riant.

– C'est au moins une précaution, reprit la Déroute ; peut-être même ferions-nous bien de nous séparer ici.

– Nous séparer ! s'écria Belle-Rose.

– Sans doute : Grippard et moi prendrions le droit chemin.

– Celui que tu n'aimes pas ?

– Bouletord et M. de Charny ne manqueront pas de s'y engager ; s'ils nous atteignent, nous tâcherons de leur donner assez d'occupation pour vous donner le temps de gagner un lieu où vous soyez en sûreté.

– C'est une fameuse idée ! s'écria Grippard, qui trouvait merveilleux tout ce que la Déroute disait.

– Si bien que vous vous exposez à être tués pour nous sauver, dit Belle-Rose.

– Oh ! pour être mort on ne l'est pas encore, murmura le sergent.

– Écoute, reprit Belle-Rose, nous avons couru tant de périls ensemble, que nous n'avons plus le droit de nous séparer. S'il plaît à Dieu de nous en envoyer d'autres, ils nous trouveront réunis. Toi avec nous, ou nous avec toi : choisis.

– Allons ! s'écria la Déroute ; et, pressant la main du capitaine, il engagea son cheval dans le chemin qui s'ouvrait sur la gauche.

Le projet des fugitifs était fort simple ; ils comptaient, au bout d'une dizaine de lieues, gagner une ferme dans la campagne, y passer la nuit, et rentrer le lendemain dans Paris, où l'on ne songerait pas à les chercher ; puis, à la première bonne occasion, ils auraient joint M. le duc de Luxembourg et se seraient mis sous sa protection immédiate. Le chemin qu'ils suivaient devait les conduire à Pontoise. Les chevaux étaient vigoureux, la nuit limpide, le ciel lumineux. Le cœur de Suzanne s'ouvrit à l'espérance. Elle jeta un long regard vers l'horizon, du côté de Paris, où s'allongeait la flèche dentelée de la cathédrale de Saint-Denis, et sourit à son fiancé. Une joie sans bornes inondait l'âme de Belle-Rose.

– Maintenant, le malheur ne peut plus nous atteindre ! dit-il en pressant Suzanne contre son cœur.

– Ne tentez pas Dieu, dit-elle d'une voix grave.

– Oh ! s'écria-t-il, nous sommes libres et vous m'aimez !

Les chevaux broyaient la route de leurs sabots ; on poussa jusqu'à Franconville.

À Franconville, la Déroute frappa à la porte d'une auberge, et demanda un sac d'avoine, qu'il paya sans marchander.

– Le neveu Christophe a bien fait les choses, dit-il, les chevaux ont du feu et du nerf ; mais il ne faut pas abuser de leur bonne volonté. Qui diable sait ce qu'il leur reste à faire !

On fit une halte sous des arbres, à trente pas de la route, et l'on mit la provende sous le nez des chevaux, qui mordirent à belles dents. Tandis que Belle-Rose et Cornélius fuyaient à toute bride, Bouletord se lançait à leur poursuite : M. de Pomereux et M. de Charny l'avaient précédé, accompagnés de quatre ou cinq valets de la maison du comte. Au carrefour de la rue de Buci, un attroupement qui se pressait autour du soldat du guet renversé sous les pieds des chevaux, leur indiqua la rue Dauphine ; au pont Neuf ils trouvèrent un archer de la maréchaussée qui leur raconta l'exploit de Grippard ; malgré sa colère, M. de Pomereux sourit de l'invention.

– Ce n'est pas si bête ! dit-il à M. de Charny.

– Sans doute, mais nous ferons en sorte que le perroquet ne chante plus, répliqua froidement M. de Charny.

Plus loin, dans la rue Saint-Denis, ils rencontrèrent l'officier de fortune qui prenait tous les saints du paradis à té-

moin du serment qu'il faisait d'éventrer le coquin qui avait failli l'assommer. Les quatre ou cinq drôles qui s'empressaient à ses côtés jurèrent sur leur salut que les quatre fugitifs, dont ils portaient le nombre à dix ou douze, étaient sortis par la porte Saint-Denis. L'un d'eux prétendit même qu'il les avait poursuivis l'espace d'une lieue.

– Sur mon âme ! le maraud ne ment pas si l'intention est réputée pour le fait ! s'écria M. de Pomereux.

– Mordieu ! mon gentilhomme, s'écria tout à coup le capitaine d'aventure qui venait de rajuster le feutre sur son front meurtri, êtes-vous par hasard lancé à la poursuite des brigands qui ont failli me tuer ?

– Il faudra bien que je les atteigne ou que mon cheval crève.

– Eh bien ! mon gentilhomme, je suis des vôtres, et vous verrez ce que le capitaine Roland de Bréguiboul peut faire dans l'occasion.

Le capitaine Roland de Bréguiboul sauta en selle, s'affermit sur ses étriers et partit ventre à terre, suivi de ses estafiers.

– Nous voilà dix contre quatre, dit M. de Pomereux tout en courant, c'est un peu beaucoup.

– Il faut que je me venge ! cria le capitaine, vous regarderez et je les tuerai.

– À vous tout seul ?

– Parbleu !

M. de Charny observait le comte du coin de l'œil, pour voir si sa colère ne diminuait pas ; mais la rapidité de la course, qui fouettait le sang du jeune homme, le maintenait dans un état satisfaisant d'irritation. Au point où la route bifurquait, M. de Charny s'arrêta brusquement et mit la main sur la bride du cheval qu'éperonnait M. de Pomereux.

– Avant d'aller plus avant, dit-il, au moins convient-il de savoir de quel côté ils ont pris.

– Ah ! diable ! fit M. de Pomereux ; voilà une chose à laquelle je n'aurais point pensé.

Les deux gentilhommes et l'officier de fortune tinrent conseil ; la terre autour d'eux était foulée par des pieds de chevaux, mais il y en avait tout autant sur la route qui mène à Chantilly que sur celle qui mène à Pontoise. Tandis qu'ils délibéraient, ils entendirent le bruit d'une troupe de cavaliers qui arrivait du côté de Saint-Denis avec la rapidité de la foudre. En un instant cette troupe fut sur eux ; c'était Bouletord et ses archers. Tous s'arrêtèrent à la voix de M. de Charny. Les plus habiles restaient embarrassés ; la lune se levait à l'horizon, et les deux routes étaient silencieuses et vides. Bouletord allait et venait le nez au vent, grondant comme un tigre.

– Par l'enfer ! disait-il, cette fois il faut que j'aie sa vie ou qu'il ait la mienne !

– Ma foi ! s'écria M. de Pomereux, si j'étais seul je jouerais la route à croix ou pile, mais nous sommes une vingtaine ; que Bouletord et ses gens prennent d'un côté, M. de Charny et moi tirerons de l'autre.

– Maugrebleu ! si je le manquais on le tuerait donc pour moi ! s'écria le capitaine Bréguiboul.

– Parfaitement, répondit M. de Charny.

On allait partir, quand un mendiant se leva du pied d'une haie derrière laquelle il était couché. C'était un homme de méchante mine, armé d'un lourd bâton et vêtu d'un mauvais manteau troué.

– Vous cherchez quatre cavaliers ? dit-il.

– Les as-tu vus ? s'écria Bouletord.

– J'ai vu quatre hommes qui passaient comme le vent ; deux d'entre eux avaient une femme assise en croupe.

– Ce sont eux ! dit M. de Charny.

– Eh bien ! quelle route ont-ils suivie ? demanda le capitaine Bréguiboul.

Le mendiant tendit la main.

– Donnez, et je parlerai, dit-il.

M. de Pomereux lui jeta sa bourse.

– Voilà de l'or, mais si tu mens tu auras du plomb.

Le mendiant pesa la bourse et regarda le pistolet dont la bouche le menaçait.

– Pourquoi voulez-vous que je mente ? dit-il en haussant les épaules ; en confessant la vérité, j'évite le péché et j'ai tout profit.

– Dépêche ! lui cria M. de Charny.

– Prenez à gauche, répondit le mendiant en tournant son bâton du côté de Pontoise.

Les vingt cavaliers partirent à la fois comme un tourbillon. À Franconville, M. de Pomereux et ses laquais, mieux montés que Bouletord, laissèrent les gens de la maréchaussée en arrière. Le jeune comte et sa suite avaient des chevaux de race anglaise habitués aux chasses. Leur galop était égal et soutenu. M. de Pomereux et M. de Charny couraient en avant, les laquais suivaient à vingt pas, puis venaient les archers. Le capitaine Bréguiboul galopait entre M. de Pomereux et Bouletord. Son cheval commençait à souffler. Au bout d'une demi-heure, la distance qui les séparait s'agrandit, et les deux troupes se perdirent de vue. Les éperons de Bouletord étaient rouges de sang. Cependant Belle-Rose et Cornélius maintenaient leurs montures à une allure rapide sans être pressée.

– Il faut les ménager, disait la Déroute ; quand nous aurons dépassé Pontoise, nous prendrons un chemin de traverse et nous reviendrons tranquillement sur nos pas pour dépister la maréchaussée.

Comme leur petite troupe atteignait Pierrelaye, Grippard et la Déroute entendirent un hennissement au loin derrière eux. La jument que montait Belle-Rose tendit ses naseaux au vent et répondit par un hennissement sonore. La Déroute sauta sur sa selle.

– On nous suit ! dit-il tout bas.

– Je le crois, répondit Grippard.

La Déroute atteignit Belle-Rose en deux bonds. Mais avant qu'il eût ouvert la bouche, il comprit à l'élan de la cavale qu'elle venait de sentir l'éperon. Au hennissement de son cheval, M. de Pomereux dressa l'oreille.

– Il y a des cavaliers devant nous, dit-il, et penché sur l'encolure de l'étalon, il précipita sa course ardente.

Belle-Rose et Cornélius échangèrent un regard, et chacun d'eux entoura sa compagne d'un bras plus ferme. Leurs chevaux avaient déjà franchi huit lieues au galop ; ils coururent assez bien jusqu'à Saint-Ouen-l'Aumône, mais dans la traverse du village, Belle-Rose sentit sa jument trébucher sous lui ; au même instant, le cheval de Cornélius butta et s'abattit sur les genoux ; deux coups d'éperons les firent se relever, et les animaux bondirent en hennissant de douleur. Un autre hennissement éclata sur la route, plus sonore et plus rapproché. La Déroute arma ses pistolets.

– En dix minutes, ils ont gagné une demi-lieue, dit-il ; dans une demi-heure, s'ils vont de ce train-là, ils seront sur nous.

Les chevaux de Belle-Rose et de Cornélius, soutenus par la bride et l'éperon, volaient sur la route, mais leurs flancs battaient tout blancs d'écume, on les sentait fléchir sous leur double poids. Suzanne et Claudine n'osaient parler, parfois seulement elles jetaient, par-dessus l'épaule des cavaliers, un long regard sur la route toute blanche qui se perdait dans la nuit transparente. La Déroute et le fidèle Grippard galopaient côte à côte, tous deux muets et tous deux résolus. La petite troupe tourna autour de Pontoise : l'écume des chevaux haletants devenait rouge autour des naseaux. Quand on fut près d'Ennery, la Déroute entendit passer avec la brise un hennissement si vigoureux qu'il tourna la tête. Un point noir roulait sur le chemin, grossissant à vue d'œil.

XLIII

L'ABBESSE DU COUVENT DE SAINTE-CLAIRE

Ce point noir, c'était M. de Pomereux qui s'avançait à toute bride. À peine avait-il entendu le hennissement de la jument montée par Belle-Rose, qu'il avait piqué des deux ; l'étalon, excité par les émanations qu'exhalaient les flancs humides de la cavale, partit comme une flèche, le nez au vent, les oreilles droites, aspirant l'air à pleins poumons. En trois minutes, le comte eut dépassé M. de Charny, qui, replet et pesant, fatiguait sa monture ; les laquais, en bon ordre, couraient entre eux deux. On n'entendait plus le galop de Bouletord et de ses gens, et l'on ne voyait plus le capitaine Bréguiboul. À quelques centaines de pas d'Ennery, la Déroute, en mesurant de l'œil la distance qui séparait encore Belle-Rose de M. de Pomereux, qu'il avait reconnu, comprit qu'il était temps de prendre un parti décisif. Il s'élança vers le capitaine, et lui montra du doigt le cavalier qui approchait avec la rapidité de la foudre.

– Il y a quatre hommes derrière lui, dit-il.

Belle-Rose se pencha vers Cornélius.

– Je vous confie Suzanne, murmura-t-il à son oreille.

– J'allais vous confier Claudine, répondit l'Irlandais.

– Sauvez-vous ! sauvez-vous ! et laissez-nous ! leur dirent les deux femmes d'une voix suppliante.

– La main aux pistolets ! s'écria la Déroute, les voici !

Le sergent, qui avait l'œil sur la route pendant ce débat, tira tout de suite ; mais le coup, mal ajusté, fit sauter seulement le chapeau du comte, qui, passant devant lui comme un boulet, tomba l'épée haute sur Belle-Rose. Mais à peine les deux fers se furent-ils croisés, que M. de Pomereux reconnut l'étranger de Douvres.

– Morbleu ! s'écria-t-il, je vous dois la vie ! et il abaissa la pointe de son épée.

Belle-Rose poussa droit sur lui.

– Oubliez-le et finissons-en ! s'écria-t-il.

M. de Pomereux laissa pendre son épée et salua de la main.

– À ma place, monsieur, vous n'en feriez rien, reprit-il ; de grâce, permettez-moi donc de vous imiter en quelque chose. J'ai d'ailleurs ma revanche à prendre, et je la veux tout entière.

Le comte parlait avec une dignité qui frappa Belle-Rose ; à son tour le capitaine tourna la pointe de son épée vers la terre.

– Voilà les laquais ! s'écria la Déroute.

– Les laquais sont au maître et le maître est vaincu, répondit le comte, qui regarda tranquillement du côté d'où venait son escorte.

En achevant ces mots, il prit son épée à deux mains, et brisant la lame, il en jeta les morceaux par terre.

– Que faites-vous ? s'écria Belle-Rose.

– Vous m’avez vaincu et désarmé, voilà tout, répondit le comte.

Suzanne lui tendit la main ; M. de Pomereux la baisa avec autant de grâce que s’il eût été au bal, et se jeta au-devant de ses laquais.

– Bas les mousquets, vous autres ! s’écria-t-il.

Les laquais, stupéfaits, obéirent et s’arrêtèrent. M. de Pomereux fit quelques pas du côté de Belle-Rose et de Cornélius.

– Partez, leur dit-il ; là-bas, sur la gauche, du côté de Livilliers, il y a une abbaye où sans doute on vous recevra. Mais surtout ne tardez pas une minute. Écoutez !

Tous tendirent l’oreille. Le galop d’une troupe de cavaliers retentissait à un quart de lieue à peine.

– M. de Charny n’est pas loin, et Bouletord le suit avec sept ou huit archers, continua M. de Pomereux. Il y a aussi un gentilhomme à qui vous avez presque cassé la tête. Hâtez-vous donc !

– Vous êtes un noble jeune homme ! s’écria Cornélius en lui secouant rudement la main.

– Que diable voulez-vous, il faut bien qu’on paye ses dettes ! lui répondit gaiement M. de Pomereux.

La Déroute n’y tint plus.

– Monsieur, dit-il à son tour, c’est moi qui vous ai tiré tout à l’heure ce coup de pistolet !...

– Ah ! c’est toi qui as massacré mon chapeau !

– Je visais à la tête, monsieur, mais si par malheur je vous avais tué, je crois vraiment que je ne m’en serais jamais consolé.

– Ni moi non plus, ajouta Grippard.

M. de Pomereux partit d’un éclat de rire, et les fugitifs s’engagèrent dans un sentier qui courait à travers champs. Les chevaux épuisés tremblaient sur leurs jarrets. Ils n’avaient pas fait cinq cents pas que Bouletord et M. de Charny arrivèrent sur M. de Pomereux. La maréchaussée montait des chevaux frais qu’elle avait trouvés dans une auberge sur la route, un peu avant Saint-Ouen-l’Aumône. Ces chevaux appartenaient à une bande de maquignons qui les conduisaient à Paris ; Bouletord et M. de Bréguiboul les ayant entendus hennir et piaffer dans l’écurie, s’étaient arrêtés et les avaient requis au nom du roi. Les maquignons avaient d’abord résisté, mais à la vue de l’uniforme et des mousquets ils s’étaient soumis ; on laissa dans l’écurie les chevaux rendus, et l’on partit à fond de train sur les autres, qui ne tardèrent pas à rattraper M. de Charny.

– Sont-ils pris ? demanda M. de Charny un instant immobile au milieu du chemin.

– Qui ?

– Eh ! parbleu ! Belle-Rose et sa clique ?

– Ma foi, ils sont en train de courir.

– Ils courent, et vous ne les poursuivez pas !

– J’ai mon compte, mon cher monsieur de Charny, répondit M. de Pomereux. Mon épée est en pièces, mon chapeau est

tout crevé, et en y regardant de bien près, je crois que j'ai deux pouces de fer dans mon habit.

– Sangdieu ! en avant ! hurla Bouletord, qui s'était arrêté trois minutes pour entendre cette conversation.

– En avant ! vous autres ! cria M. de Charny en s'adressant aux laquais.

M. de Pomereux se jeta au devant d'eux.

– Que pas un de vous ne bouge ! s'écria-t-il.

Et il ajouta en se tournant vers M. de Charny :

– Mon rival a ma parole ; allez, nous serons vos témoins.

M. de Charny jeta sur le comte un regard dédaigneux et partit.

Le capitaine Bréguiboul poussa son cheval auprès de M. de Pomereux.

– Je crois, dit-il, que les deux pouces de fer sont entrés dans votre imagination.

Le cheval impatient froissa les jambes de M. de Pomereux, qui brusquement le saisit par la bride.

– Eh bien ! répondit-il, il ne tiendra qu'à vous qu'ils entrent sous votre peau.

Le comte ayant vu jour à une querelle en profitait tout de suite. En arrêtant le capitaine au passage, c'était encore un ennemi dont il débarrassait Belle-Rose et Mme d'Albergotti ; et puis, à vrai dire, la main lui démangeait et il avait bonne envie

de décharger sa colère sur quelqu'un. Il avait rêvé de bataille tout le long du chemin, et il ne voulait pas que son rêve fût perdu.

– Qu'est-ce à dire ? s'écria le capitaine en frisant ses moustaches.

– Cela signifie, capitaine Roland de Bréguiboul, que, s'il vous plaît de mettre pied à terre, il me plaira beaucoup de vous faire tâter un peu de ce fer sur lequel vous plaisantez si agréablement.

– Une provocation !

– Mon Dieu ! capitaine, que vous avez l'intelligence paresseuse !

Le capitaine sauta sur la route et dégaina. M. de Pomereux prit l'épée d'un de ses gens et engagea le fer. Il faisait un clair de lune magnifique ; les laquais du comte et les estafiers du capitaine se rangèrent autour des deux adversaires. Il n'y avait donc plus que Bouletord et ses archers sur les talons de Belle-Rose. Le comte était d'une humeur charmante. M. de Bréguiboul avait la main forte, mais M. de Pomereux avait la main leste. Deux fois il atteignit le capitaine à la poitrine, mais la casaque de peau de buffle repoussa le fer.

– Tudieu ! monsieur, si vous avez une grande paresse dans l'esprit, vous l'avez aussi tout plein de prudence ! s'écria M. de Pomereux.

Le capitaine Roland, exaspéré par ce sang-froid, fondit sur le comte et lui fournit un dégagement furieux ; mais le comte para avec une promptitude merveilleuse et riposta par un coup droit si rapide que la pointe de fer disparut dans la gorge de son adversaire. L'épée s'échappa des mains du capitaine, il tomba

sur la route et mordit l’herbe en se roulant. Le sang sortit à flots de sa bouche, ses doigts se crispèrent : il se débattit trois minutes et mourut.

– Voyons, dit le comte aux estafiers, vous voilà sans chef, je vous prends à mon service ; allons voir ce qui se passe là-bas.

M. de Pomereux s’élança, et les estafiers, tout consolés, le suivirent mêlés aux laquais. Entre Bouletord et Belle-Rose il y avait, au moment où le comte avait provoqué le capitaine, un demi-quart de lieue à peu près ; les deux troupes luttaient de vitesse. Au détour d’un petit tertre, la Déroute mit pied à terre.

– Prenez mon cheval, dit-il à Belle-Rose, il est plus dispos que le vôtre, n’ayant porté que moi.

Grippard imita la Déroute en faveur de Cornélius. Le troc fut fait en deux secondes, et les jeunes gens mirent leurs éperons dans le ventre des chevaux, qui s’élancèrent avec une énergie désespérée. Ce fut un dernier effort, l’élan dura cinq minutes ; au bout de ce temps, les chevaux, essoufflés, buttèrent coup sur coup. Bouletord gagnait de l’espace à chaque bond. On le voyait au clair de lune courir le pistolet au poing et la bride aux dents, fouettant son cheval du plat de son épée. Entre Bouletord et ses archers, il y avait une centaine de pas de distance. La Déroute et Grippard, qui marchaient ensemble, formaient en quelque sorte l’arrière-garde des fuyards. Comme ils sortaient d’un petit bois, la Déroute vit dans la plaine les grandes murailles blanches d’une abbaye dont le clocher se dessinait sur le ciel pâle. À cette vue, Bouletord, qui devina l’intention des fugitifs, poussa un cri de rage, et piquant son cheval de la pointe de son épée, le lança ventre à terre. Ses archers l’imitèrent ; leur troupe rapide semblait dévorer le sentier. La Déroute mesura du regard la distance qui s’étendait entre Belle-Rose et l’abbaye ; elle était telle que Bouletord devait atteindre le capitaine avant

qu'il l'eût franchie. Les chevaux des fugitifs trébuchaient à chaque élan.

– Voici l'heure, dit le sergent.

Il arrêta son cheval, prit le mousquet pendu à l'arçon de la selle et l'arma. Quand la Déroute se tourna vers Bouletord, une expression terrible se peignit sur son visage. Il abaissa le mousquet et tint son ennemi couché en joue l'espace de dix secondes ; le bras semblait de fer comme le canon, tant il était immobile. Quand Bouletord ne fut plus qu'à trente pas environ, le coup partit. Bouletord lâcha les rênes et tomba sur le cou du cheval. Sa main crispée saisit la crinière et s'y noua ; le cheval effaré arriva comme une flèche et passa devant la Déroute, emportant son cavalier, dont la tête livide battait ses flancs. La balle avait frappé au front le maréchal des logis. Au bout de cent pas, le cadavre glissa sur l'encolure luisante, sa main se détendit, et Bouletord vint rouler tout sanglant aux pieds de Belle-Rose, qui saisit le cheval par la bride et l'arrêta. M. de Charny suivait Bouletord à la tête des archers. Grippard, on le sait, s'imaginait qu'en toute chose, ce qu'il avait de mieux à faire, c'était d'imiter la Déroute. Au moment donc où la Déroute prit son mousquet, Grippard décrocha le sien ; quand la Déroute eut couché Bouletord en joue, Grippard chercha quelqu'un à mettre au bout de son canon. M. de Charny se trouva là tout justement. Après le coup du sergent, Grippard, en homme consciencieux, pressa la détente du doigt. Mais le cheval de M. de Charny s'étant cabré à la première explosion, la balle de Grippard, qui devait frapper M. de Charny en plein corps, atteignit la bête au poitrail. Le cheval tomba sur ses jarrets, se releva et tomba de nouveau, entraînant M. de Charny dans sa chute. La maréchaussée, voyant ses deux chefs par terre, s'arrêta brusquement ; deux ou trois archers quittèrent l'étrier pour porter secours à M. de Charny, les autres lâchèrent leurs mousquets sur la Déroute et Grippard ; mais Grippard et la Déroute couraient déjà du côté de l'abbaye ; les balles sifflèrent à leurs oreilles, et

ce fut tout. M. de Pomereux, à la tête de ses laquais, caracolait à la suite des archers et paraissait prendre un vif intérêt aux incidents de cette escarmouche. On l'aurait dit au théâtre, assistant à la première représentation d'une comédie nouvelle. Aussitôt qu'il fut auprès de M. de Charny, il mit pied à terre et vint s'informer honnêtement de l'état de sa santé.

– Quand vous êtes tombé, monsieur, j'ai eu grand'peur, lui dit-il ; mais, à ce que je puis voir, vous n'êtes point blessé.

– Point du tout, répondit M. de Charny d'un ton bourru.

– C'est un coup de fortune, monsieur ; car, en vérité, il faut rendre justice au talent de ces gaillards-là. J'y suis pour un cheval de mille écus, qui s'est fait tuer avec une générosité tout à fait estimable. Il est fâcheux que ce pauvre Bouletord n'ait point eu un cheval aussi vertueux.

– Eh ! monsieur, au lieu de discourir, il me semble que vous feriez mieux de galoper ! s'écria M. de Charny.

– C'est un point sur lequel j'ai le regret de n'être point d'accord avec votre seigneurie. Certainement, je ne suis point tout à fait mort comme ce pauvre diable de Bouletord, que je vois là-bas couché comme un tronc d'arbre, mais je ne vaux guère mieux.

M. de Charny haussa les épaules.

– Que voulez-vous ! reprit M. de Pomereux, ces gens-là n'ont pas ma vie, mais ils ont ma parole, et nous autres gentilshommes, nous n'en avons qu'une.

M. de Charny se mordit les lèvres jusqu'au sang.

– Ton cheval, dit-il, en frappant sur la cuisse d'un archer.

L'archer descendit, et M. de Charny sauta en selle.

– En avant ! vous autres ! s'écria-t-il en lâchant les rênes.

Toute la troupe le suivit.

M. de Pomereux jeta les yeux du côté de l'abbaye. Le temps qu'on avait perdu ne l'avait pas été par les fugitifs ; profitant du désordre qu'avait occasionné la mort du maréchal des logis et la chute de M. de Charny, ils avaient poussé du côté de l'abbaye, dont ils n'étaient plus séparés que par une centaine de pas. Les deux femmes avaient été mises sur le cheval de Bouletord ; les premières elles touchèrent aux portes de l'abbaye, et l'on entendit bientôt les tintements de la cloche qu'elles agitaient. En ce moment les archers passaient devant le cadavre de Bouletord. Il était couché sur le dos, les yeux ouverts et la face livide ; la balle de la Déroute avait troué le front entre les deux sourcils ; la main de Bouletord serrait encore la poignée de son épée, et son visage gardait l'expression menaçante qu'il avait au moment où la mort l'avait surpris. Les chevaux, effarés, tournèrent autour du corps sanglant ; quelques-uns, trop rapidement lancés, sautèrent par-dessus.

– Entendez-vous ? dit à M. de Charny M. de Pomereux qui s'était amusé à le suivre, voilà le son d'une cloche qui aurait fait bondir notre cher Bouletord, s'il n'était pas décidément mort.

M. de Charny enfonça les éperons dans le ventre de son cheval sans répondre. Mais déjà la porte de l'abbaye s'était ouverte, Suzanne et Claudine en franchirent le seuil.

– Madame, dirent-elles à la religieuse qui les reçut, il y a là deux gentilshommes qui réclament votre protection... si vous ne venez pas à leur aide, ils sont perdus.

– Qu’ils entrent s’ils sont innocents, qu’ils entrent encore s’ils sont coupables, dit la religieuse ; la maison de Dieu est un asile ouvert à tous les malheureux.

Le cheval de Belle-Rose s’abattit à la porte de l’abbaye ; celui de Cornélius était tombé à cinquante pas ; le sang sortait de ses naseaux ; il gratta la terre de ses pieds et mourut. La Déroute et Grippard avaient abandonné les leurs sur la route et accouraient à toutes jambes. Tous entrèrent par la porte entr’ouverte ; au moment où la religieuse la repoussa sur ses gonds, on vit M. de Charny passer comme un éclair entre les arbres de l’avenue. Suzanne tomba à genoux et remercia Dieu. Claudine pleurait et riait à la fois en passant des bras de Belle-Rose aux bras de Cornélius.

– Ma foi ! dit M. de Pomereux quand il fut aux pieds des murs, je crois que nos oiseaux ont trouvé un autre nid. Il m’est avis que nous ferions bien à présent de chercher une autre auberge.

Mais M. de Charny passa droit devant lui et frappa contre la porte de l’abbaye avec le pommeau de son épée. M. de Pomereux arrêta son cheval qu’il se mit à caresser de la main.

– Vulcain sera fourbu, dit-il ; c’est mille écus que je me ferai payer par M. de Louvois.

M. de Charny, qui était blême de fureur, frappait toujours.

– Monsieur, continua le comte, si vous cognez si fort vous aurez maille à partir avec monseigneur de Paris, qui est fort chatouilleux à l’endroit des privilèges de l’Église.

– Eh ! monsieur, s'écria M. de Charny, qui ne se contenait plus, mettez-vous en quête d'une auberge, s'il vous plaît, et laissez-moi faire mon métier !

– Faites, monsieur ; aussi bien est-ce un métier auquel je ne suis pas propre le moins du monde.

Tout ce tumulte à une heure aussi avancée de la nuit avait tiré l'abbaye de son repos. Les chevaux hennissaient et piaffaient autour des murs ; on avait entendu sept ou huit coups de feu et la cloche avait sonné presque aussitôt après.

– Au nom du roi, ouvrez, criait M. de Charny, qui meurtrissait les ais de la porte.

L'abbesse survint. La croix d'argent brillait sur sa poitrine et ses longs vêtements descendaient jusqu'à terre. On avait introduit les fugitifs dans une espèce de parloir où ils attendaient, poursuivis par la voix menaçante de M. de Charny. Quand la porte du parloir s'ouvrit, l'abbesse tressaillit et serra le voile autour de son visage.

– Soyez les bienvenues, mes sœurs ; et vous, messieurs, espérez, dit-elle.

Sa voix grave et douce calma leurs angoisses ; il parut à Claudine qu'ils n'avaient plus rien à craindre ; elle s'inclina sur la main de l'abbesse et la baisa. Belle-Rose sentit son cœur battre sans qu'il pût comprendre pourquoi.

– Dites à cet homme qui frappe à notre porte, reprit l'abbesse en s'adressant à une sœur, que la supérieure de l'abbaye de Sainte-Claire d'Ennery va sur l'heure lui répondre elle-même.

L'abbesse se retira et la sœur sortit pour exécuter son ordre. Aux paroles de la sœur, M. de Charny jeta un regard de triomphe sur M. de Pomereux et remit son épée au fourreau. M. de Pomereux fronça les sourcils et se demanda s'il ne ferait pas bien de tomber sur la maréchaussée avec ses gens ; mais il comprit qu'il serait toujours temps d'en venir à cette extrémité en cas d'alerte et attendit.

– Mais, s'écria tout à coup M. de Charny, je ne vois plus le capitaine Bréguiboul ; qu'est-il donc devenu ?

– Ma foi, répondit le comte, je me suis battu avec lui, et je crois que je l'ai tué.

M. de Charny regarda M. de Pomereux, sourit et ne répondit pas.

– Allons, pensa le comte, s'il se tait, c'est qu'il me croit perdu.

Un quart d'heure se passa dans un profond silence. Les chevaux, animés par la course, creusaient le sol de leurs sabots ; M. de Charny allait et venait, sombre et menaçant, devant la grande porte de l'abbaye. M. de Pomereux examinait à la dérobée l'amorce de ses pistolets.

– Après tout, se disait-il, ce M. de Charny est un bandit, et j'en serai quitte pour un voyage à l'étranger.

Il venait de l'intérieur de l'abbaye une rumeur confuse, et l'on voyait luire, derrière les vitraux, des clartés qui faisaient tout à coup rayonner les saints et les vierges dans leurs nimbes d'or. Bientôt la rosace et les vitraux s'illuminèrent ; on entendit les soupirs de l'orgue qui s'éveillait, et le grand édifice de pierre versa sur la campagne endormie l'harmonie et la lumière. M. de Charny et M. de Pomereux se regardèrent tout étonnés.

Au même instant la grande porte de l'abbaye s'ouvrit à deux battants, et un spectacle merveilleux s'offrit aux regards des cavaliers. Le sanctuaire de l'abbaye resplendissait ; mille bougies fichées aux bras des lustres et dans les candélabres d'argent, faisaient étinceler les châsses et les croix ; les bannières flottaient autour de l'autel et l'encens fumait dans les cassolettes ; les sœurs inclinées sous leurs voiles chantaient les hymnes sacrées, et l'on voyait, au pied de la croix protectrice, les fugitifs agenouillés. Le Christ semblait les couvrir de ses bras mutilés, et les anges de marbre élevaient vers le ciel leurs mains jointes dans l'attitude de la prière. Au moment où la porte roula sur ses gonds, l'abbesse, précédée de la croix et de la bannière, et suivie des religieuses rangées en longues files, se tourna vers le porche. Un nuage bleuâtre volait sur leurs pas, et les bougies du chœur qui scintillaient comme des étoiles en piquaient la transparence de mille rayons. La sainte procession s'avança lentement et s'arrêta le long des grands piliers ; l'abbesse franchit le seuil ; la croix d'argent brillait entre ses mains, et la bannière de l'ordre s'inclinait sur son front. Quand elle eut posé le pied hors de l'abbaye, sur la limite qui séparait la terre de l'asile de la religion, les chants moururent, et les sœurs plièrent leurs genoux. Les archers avaient d'abord ôté leurs chapeaux, mais à la vue de la croix, ils hésitèrent ; l'un d'eux quitta l'étrier, et jetant son mousquet, s'agenouilla sur l'herbe ; un autre l'imita, puis un troisième, puis tous, vaincus par cet appareil de la religion. M. de Pomereux avait, le premier, découvert son front et sauté de selle. M. de Charny, seul à cheval, frémissant de colère, attendait, la tête couverte et la main sur la garde de son épée. Entre l'abbesse et lui, il y avait dix pas à peine ; au delà des sœurs, dans la clarté du chœur, il voyait Belle-Rose et Suzanne, l'un près de l'autre, les mains entrelacées ; près d'eux, Cornélius et Claudine ; derrière eux, la Déroute et Grippard. M. de Charny poussa son cheval. Le cheval fit trois pas, et s'arrêta piaffant, et secouant son mors chargé d'écume. Le rayonnement de la chapelle l'épouvantait. L'abbesse étendit la croix vers M. de Charny, et de son autre main elle montra les fugitifs.

– C’est ici la maison de Dieu, dit-elle, et Dieu protège ceux que vous cherchez. Entrez maintenant si vous l’osez.

M. de Charny recula lentement comme un tigre vaincu. Quand il fut à vingt pas, l’abbesse rentra sous le porche ; et les lourds battants de la porte se fermèrent avec un bruit sonore. Alors, écartant son voile, elle montra aux regards des fugitifs le visage de Geneviève de La Noue, duchesse de Châteaufort.

XLIV

UN NID DANS UN COUVENT

Après que la porte de l'abbaye de Sainte-Claire d'Ennery se fut refermée sur les fugitifs, M. de Pomereux se tourna vers M. de Charny.

– Eh bien ! monsieur, lui dit-il, à présent que tout est fini, ne vous semble-t-il pas qu'il serait bien temps de souper ?

– Le bal pourrait bien venir après le souper, répondit M. de Charny, à qui il n'était plus rien resté de sa violente colère qu'un léger tremblement dans la voix ; mettez-vous en quête d'un cabaret, moi je me rends à Paris.

– Chez mon glorieux cousin, sans doute.

– Chez M. de Louvois, à qui je ferai part du secours que vous m'avez prêté dans toute cette affaire ; je ne doute pas qu'il ne vous en témoigne lui-même sa vive satisfaction.

– Parbleu ! mon cher monsieur de Charny, je compte assez sur votre amitié pour être assuré que vous serez le premier à m'en apporter la nouvelle.

M. de Charny rangea sa petite troupe et donna le signal du départ. M. de Pomereux, qui avait cette nuit-là une furieuse démangeaison de parler, poussa son cheval auprès de M. de Charny.

– En somme, reprit-il, l'aventure est désastreuse ; j'y perds un cheval mort au service du roi : un cheval qui, pour le dévouement, ne le cédait point au chien de Montargis ; j'en ai trois ou quatre autres qui sont fourbus ; j'y perds encore une femme que j'étais en train d'adorer, et j'ai mes habits tout déchirés en vingt endroits ; tout compte fait, c'est un total de sept ou huit infortunes dont vous me voyez marri.

M. de Charny tourmentait la bride de son cheval et se taisait.

– Ma foi, mon bon monsieur de Charny, continua M. de Pomereux, qui prenait goût à la raillerie, je suis très curieux de connaître votre avis sur l'espèce de récompense que M. de Louvois me tient en réserve. Ouvrez-moi votre cœur là-dessus. Que vous semble d'un régiment ? J'aime fort l'uniforme des dragons. C'est un corps très à la mode, et je voudrais être M. de Lauzun, rien que pour en avoir eu l'idée... M. de Louvois pourrait bien encore me gratifier d'un gouvernement... Il y a de charmantes villes dans notre beau pays de France... S'il vous touche un mot de Blois, d'Orléans, de Tours ou de Bordeaux, je vous autorise à dire que j'accepte.

– Ne vous mettez point en peine, repartit M. de Charny, la récompense qu'on vous ménage sera telle que vous aurez lieu d'en être surpris.

– Vous croyez ! s'écria M. de Pomereux avec une feinte candeur. Il est évident que M. de Louvois, éclairé par vos discours, déploiera toute la générosité qui lui est naturelle. Ma seule crainte est qu'il aille trop loin ; ainsi, par exemple, je ne voudrais pas qu'il me comprît dans la prochaine promotion aux ordres de Sa Majesté.

– Quelle que soit la fête, j'amènerai les violons, répliqua M. de Charny.

On ramassa en chemin le corps de Bouletord et du capitaine Bréguiboul, et la petite troupe gagna Pontoise, où M. de Charny et M. de Pomereux se séparèrent. Celui-là prit des chevaux de poste et retourna ventre à terre à Paris ; l'autre chercha par les rues jusqu'à ce qu'il eût trouvé un cabaret, et il s'y installa le plus gaiement du monde. Malgré la fatigue et l'inquiétude que pouvaient lui causer les suites de cette affaire, M. de Pomereux se conduisit de manière à prouver aux plus incrédules que la mauvaise fortune n'avait aucune prise sur son appétit. Il n'était pas de mésaventure qui pût l'empêcher de savourer le fumet d'une perdrix cuite à point, et pas de malheur qui le contraignît à laisser pleine une bouteille de vin vieux. Au petit jour, le comte boucla son ceinturon et paya l'écot.

– M. de Charny doit avoir, à l'heure qu'il est, se dit-il, rendu compte à mon magnifique cousin du résultat de notre poursuite. C'est un récit qui m'aura montré sous un point de vue tellement héroïque, que je ne saurais trop me hâter d'échapper à la reconnaissance de monseigneur le ministre. J'ai bien un tout petit prétexte à alléguer pour ma justification, mais avec un ministre de ce caractère, il faut avoir quatorze fois raison pour ne pas avoir tort ; mon prétexte est insuffisant. J'ai bien encore la ressource d'aller en Turquie me battre contre les Turcs, mais, en attendant, le plus court est de me rendre à Chantilly. Quand je serai dans la maison du prince de Condé, ce sera bien le diable si le ministre ne me respecte pas. Mon prétexte se haussera tout de suite à la taille d'une vérité.

M. de Pomereux en était à la queue de son raisonnement quand il mit le pied à l'étrier ; il prit de suite un chemin de traverse et se rendit tout droit à la résidence royale du prince de Condé. Le prince de Condé, celui-là même qu'on devait appeler un jour le grand Condé, avait vu le père et le frère aîné du comte de Pomereux sur le champ de bataille de Rocroi ; le frère avait été tué en Flandre, en combattant sous ses ordres. C'était une

famille de braves gentilshommes ; il accueillit noblement celui qui venait s'asseoir à l'ombre de son nom. M. de Pomereux put se regarder sur l'heure comme un officier de sa maison.

Quand M. de Charny eut appris à M. de Louvois les événements de la nuit, le ministre bondit sur son fauteuil. Il se fit répéter les détails de cette fuite, et M. de Charny n'en omit aucune circonstance. M. de Louvois s'était rassis et l'écoutait la tête dans sa main. Ce calme apparent, dans une nature aussi violente, annonçait un ressentiment profond. M. de Charny ne s'y méprit pas. Après qu'il eut terminé, M. de Louvois se leva :

– Vous connaissez, dit-il, l'humeur de Sa Majesté. Le roi Louis XIV ne plaisante pas en matière de religion. Tout ce qui touche aux choses de l'Église lui est sacré. Si vous aviez pénétré dans le sanctuaire de l'abbaye, j'aurais été contraint de vous désavouer, et peut-être ne m'eût-il jamais pardonné cette violence. Il faut attendre.

M. de Charny attacha son regard perçant sur le ministre.

– L'attente n'est pas l'oubli, reprit M. de Louvois. Que ce soit dans un mois ou dans un an, tôt ou tard, Belle-Rose et Mme d'Albergotti sortiront de l'abbaye de Sainte-Claire d'Ennery ; la fortune les a trop souvent secourus pour qu'elle ne les trahisse pas un jour. Ce jour sera le nôtre.

– Nous attendrons, dit M. de Charny avec un sourire sinistre.

– Sachez ce qu'ils font et ce qu'ils veulent faire. Si l'un ou l'autre ou tous deux essayent de quitter l'abbaye, n'y mettez aucun obstacle ; mais surveillez leur départ. Trop de précaution les épouvanterait et donnerait à Mme de Châteaufort et à M. de Luxembourg le temps d'agir pour eux. Il faut qu'ils soient imprudents. Vous me comprenez ?

– Parfaitement.

– Nous avons été joués deux fois, vous et moi ; c'est trop de deux : Belle-Rose s'est échappé de la Bastille, Mme d'Albergotti a fui du couvent des dames bénédictines, ils sont à présent réunis...

– Une victoire nous vengera des deux défaites.

– Quant à M. de Pomereux, je lui ferai bien voir que la chevalerie n'est plus de saison.

– Je crois qu'il était blessé, monseigneur, reprit M. de Charny d'un air de commisération.

– Que ne continuait-il ? Il aurait eu moins de peine à se faire tuer !

– Mais il avait engagé sa parole, continua-t-il de sa voix mielleuse.

– Et sa parole engage sa tête, monsieur.

Tandis que M. de Pomereux était à Chantilly avec le prince de Condé, et M. de Charny avec M. de Louvois à Paris, les fugitifs bénissaient Dieu qui les avait protégés dans leur entreprise. Aucune expression ne saurait peindre la surprise de Belle-Rose et Suzanne au moment où leur apparut le visage de Mme de Châteaufort. Tous deux la regardaient effarés, tandis qu'elle s'avançait vers eux, calme et souriante. Ce n'était plus la même femme ; la douleur avait passé sur ce beau front pâli, et il en était resté une tristesse inaltérable, répandue comme un voile sur tous les traits ; les austérités de la religion, le silence du cloître et la prière avaient plié cette âme déchirée par l'amour ; elle s'était inclinée sous la main de Dieu, et à la voir

blanche et recueillie, paisible et sereine, on comprenait que Mme de Châteaufort n'avait emporté du monde qu'un cœur épuré par le pardon et qu'un esprit plein de miséricorde. Elle était comme Madeleine après qu'elle eut essuyé de sa chevelure les pieds du Sauveur.

– Soyez sans inquiétude, leur dit-elle ; cette maison est la vôtre, et la main de Dieu est entre vous et ceux qui vous haïssent.

Geneviève embrassa Suzanne et Claudine, et salua Belle-Rose d'un pâle et doux sourire. Belle-Rose était sans force et sans voix pour répondre. Les plus dévorantes ambitions l'avaient agité depuis quelques heures ; mille souvenirs l'assaillaient à présent.

Il n'y avait pas dans le cœur de Suzanne de place pour la haine. Si un instant la jalousie se réveilla à la vue de Geneviève, elle chassa bien vite ce sentiment indigne de toutes deux et rendit à l'abbesse son baiser de sœur. Les religieuses se retirèrent dans leurs cellules, et Geneviève elle-même voulut conduire les hôtes que lui envoyait la Providence aux appartements qu'elle leur destinait. Belle-Rose, Cornélius, la Déroute et Grippard furent établis dans un corps de logis dépendant des jardins de l'abbaye ; Suzanne et Claudine restèrent chez l'abbesse.

– Permettez-moi de vous servir de mère, leur dit-elle ; depuis que vous avez franchi le seuil de cette maison, n'êtes-vous pas mes filles ?

Le lendemain, vers midi, Mme de Châteaufort fit appeler Belle-Rose. Elle le reçut dans un oratoire dont l'unique fenêtre s'ouvrait sur un paysage tel que Paul Potter les aimait. Au loin, une rivière – l'Oise – baignait de ses eaux paresseuses de grandes prairies toutes semées de peupliers ; à l'horizon vaporeux les clochers d'Auvers et d'Hérouville, quelques chaumières

çà et là sous des bouquets d'arbres, des saules trapus le long des ruisseaux, et dans les herbes un troupeau ruminant de vaches et de bœufs. Le soleil teignait ces doux paysages d'une lumière dorée qui semblait tamisée par la brume. Les merles sifflaient parmi les haies, et l'on entendait tinter la sonnette des bœufs errant dans les prés. Une sorte de luxe monastique brillait dans l'oratoire : l'abbesse n'avait pu s'empêcher de rester grande dame. Le christ d'ivoire était le plus beau modèle de Jean Goujon ; les tableaux attachés aux pans de chêne noir appartenaient aux meilleurs peintres italiens, une Nativité du Corrège, une sainte Claire d'André del Sarte, une Vierge à l'enfant du Guide ; le bénitier et l'ange étaient de Germain Pilon ; les ciseaux les plus délicats avaient ciselé le prie-Dieu et les lambris. Dans cet oratoire, la religion se faisait attrayante et douce ; Dieu et l'art, qui est fait à son image, y prenaient le pécheur par la main. Geneviève ne put se défendre d'un grand trouble à la vue de Belle-Rose. On vit une larme poindre entre ses cils.

– Je me croyais bien forte, lui dit-elle, et voilà que votre seule présence a remué toutes les cendres de mon cœur. C'est une épreuve sans doute que Dieu a voulu me ménager ; il m'a secourue, il me secourra.

Le cœur de Belle-Rose lui sautait dans la poitrine ; il détourna les yeux et regarda par la fenêtre les champs et l'horizon pour ne pas laisser voir à Geneviève son émotion.

– Et d'ailleurs, Jacques, pourquoi ne pleurais-je pas devant vous ? reprit-elle ; il y a des heures où les larmes sont agréables à Dieu ; il me semble que la souffrance est plus féconde que la prière, et j'ai tant souffert que je commence à croire que je suis pardonnée.

Vaincu par ces paroles, Belle-Rose prit la main de Geneviève et la porta contre son cœur ; ses yeux étaient tout remplis

de larmes, et il ne se cacha plus pour lui laisser voir qu'il pleurait.

– Vous aussi ! dit-elle ; ainsi je vous suis chère encore ! Me parlerez-vous comme un frère parle à sa sœur ? Tenez, Jacques ! j'ai consacré toute ma vie et toute mon âme à Dieu, et cependant il ne se passe pas de jour que je ne l'invoque pour vous. Quand votre nom vient sur mes lèvres, je l'accueille comme un nom béni, et il ne me semble pas que je fasse mal en le mêlant à mes prières.

Jacques contemplait Mme de Châteaufort en silence ; elle ne lui était jamais apparue sous cet aspect, où la tendresse se confondait avec la piété, et en même temps que son âme palpitait à la voix de Geneviève, il éprouvait pour elle un respect plus profond.

– Oh ! dit-elle avec un doux sourire, je ne suis plus la même femme ; la duchesse pleine de superbe et de dédain a fait place à la plus humble des religieuses ; il me semble que ma vie d'autrefois est un rêve dont il ne m'est resté qu'un souvenir ; j'ai noyé tout le reste sous le repentir. Vous le dirai-je, mon ami ? j'ai voulu me rendre digne d'avoir été aimée ; le Christ, qui a relevé la Madeleine, me pardonnera cette pensée. À présent, je puis mourir, il me semble que nous habiterons le même coin du ciel.

– Vous êtes ma sœur, Geneviève, et une autre vie que vous ne partageriez pas me serait amère, lui dit Belle-Rose.

Geneviève lui pressa la main doucement.

– Vos paroles sont bonnes au cœur, reprit-elle, mais à présent que je me suis confessée, vous disant tout ce qu'il y avait en moi, me permettez-vous bien de vous parler de vous-même ?

– Parlez, Geneviève.

– J'ai causé toute la nuit avec Suzanne ; c'est une pauvre âme déjà fortement éprouvée ; elle s'est ouverte à moi comme une sœur à sa sœur, et je sais quelles douleurs vous ont agités tous deux depuis la soirée de Villejuif. C'est la main de Dieu qui vous a tous conduits ici. Vous y êtes entrés errants et proscrits, vous en sortirez libres et mariés.

Belle-Rose tressaillit à ces mots.

– Si le malheur vous visite, au moins serez-vous deux à le supporter ; si le bonheur vous sourit enfin, il vous paraîtra plus doux étant ensemble, ajouta Mme de Châteaufort. Il ne faut pas que vous quittiez cet asile sans qu'un prêtre ait béni votre amour. Deux époux peuvent vivre à l'ombre de cette abbaye ; deux amants le pourraient-ils ?

– Ce que Suzanne voudra, je le ferai, dit Belle-Rose.

– Suzanne est prête, répondit Geneviève d'une voix émue ; dans trois jours vous serez mariés.

Belle-Rose, après ces mots, se retira plein de trouble. Demeurée seule, Mme de Châteaufort s'agenouilla devant son prie-Dieu, toute pâle et les mains jointes.

– Mon Dieu ! dit-elle d'une voix brisée par les sanglots, bénissez-les et qu'ils soient heureux !

Elle resta longtemps immobile, le front courbé sous la croix ; quand elle se leva, son visage était comme celui d'un martyr, souffrant et résigné. L'abbesse de Sainte-Claire d'Ennery fit prévenir l'évêque de Mantes, qui promit de donner aux jeunes époux la bénédiction nuptiale, et l'on décida que ce jour-là même Cornélius Hoghart et Claudine seraient mariés. La

joie de Belle-Rose et de Suzanne était grave et recueillie, celle de Claudine enfantine et souriante ; elle rougissait en regardant Cornélius, et ne pouvait s'empêcher de le regarder à toute minute ; Cornélius ne savait ce qu'il faisait ni ce qu'il disait. C'étaient, entre ces quatre personnes, d'interminables conversations et de profonds silences ; au plus fort de leurs entretiens il arrivait parfois qu'on voyait passer sous les arceaux du cloître la silhouette élégante de l'abbesse ; ses mains diaphanes tenaient un livre d'heures ; elle les saluait d'un doux sourire et disparaissait sous les sombres voûtes. Alors tout le monde se taisait, et Suzanne, qui était toujours la première à la voir, mettait un doigt sur sa bouche et courait à elle pour l'embrasser.

– Je ne sais pourquoi, disait Claudine s'essuyant les yeux, le sourire de cette pauvre abbesse me donne envie de pleurer.

Cornélius regardait Belle-Rose et soupirait. Dans ces moments-là, Belle-Rose aurait voulu avoir deux vies pour donner l'une à Geneviève et conserver l'autre à Suzanne.

Quant à la Déroute, il ne se tenait pas d'aise. On avait toutes les peines du monde à l'empêcher de chanter, et malgré la sainteté des lieux il se serait livré à mille extravagances, si Belle-Rose et Cornélius n'avaient employé la moitié de leur temps à maintenir sa joie dans des limites honnêtes. Grippard, qui en toute chose prenait modèle sur la Déroute, était d'un contentement à nul autre pareil. Ils s'évertuaient ensemble à bâtir mille châteaux en Espagne ; et Grippard, enthousiasmé par les discours du sergent, jurait qu'il ne quitterait jamais la compagnie d'un capitaine tel que Belle-Rose. Sur ces entrefaites, et la veille du jour fixé pour la cérémonie, M. de Pomereux se présenta à l'abbaye de Sainte-Claire d'Ennery. On ne l'eut pas plutôt annoncé, que Belle-Rose courut à sa rencontre avec Cornélius. Les trois jeunes gens s'embrassèrent tout d'abord.

– Morbleu ! s'écria le comte, il faut croire qu'il est dans ma destinée d'agir toujours au rebours du bon sens ; je devrais vous haïr de toute mon âme, et je sens que je vous aime de tout mon cœur.

– Vous avez fait l'histoire de mes sentiments, répondit Belle-Rose.

– À présent que j'ai acquitté sur le chemin de Pontoise la lettre de change que vous avez tirée sur moi dans une rue de Douvres, parlez-moi de vos affaires.

Cornélius conta à M. de Pomereux ce qu'on avait résolu.

– Nous nous marions dans la chapelle de l'abbaye, ajouta-t-il ; mais, à la façon dont les choses se passent tout à l'entour du monastère, nous aurions tout aussi bien pu nous marier en grande pompe dans l'église paroissiale de Pontoise.

– Quoi ! pas un archer aux environs ? dit le comte.

– Personne ; au reste, vous avez dû vous en convaincre en venant ici. Avez-vous rencontré le plus petit soldat de la maréchaussée ?

– Pas un seul, et voilà justement ce qui me chagrine.

– Eussiez-vous mieux aimé en voir cinquante ?

– Peut-être oui.

– Voilà qui est plaisant !

– Eh ! que diable ! quand M. de Charny agit, au moins sait-on ce qu'il fait ; mais quand il se tient coi, Lucifer lui-même ne pourrait deviner ce qu'il médite. S'il n'y a pas d'alguazils autour

de l'abbaye, c'est qu'il doit y avoir une foule d'espions à un quart de lieue.

La justesse de cette observation frappa Cornélius et Belle-Rose.

– Tenez, ajouta M. de Pomereux, le bonheur vous endort. Vous connaissez M. de Charny et vous l'avez vu à l'œuvre. Concluez.

– Merci, dit Belle-Rose, en serrant la main du comte ; ainsi, vous nous engagez à être sur nos gardes ?

– Plus que jamais ; je ne sais pas où est le péril, mais il est quelque part. Quand M. de Charny n'aboie pas, c'est qu'il s'apprête à mordre.

La Déroute fut averti.

– Bon ! dit-il, j'ai encore de la poudre et du plomb.

Et il se mit à charger ses mousquets et ses pistolets.

L'évêque de Mantes arriva le lendemain. L'autel était paré de fleurs. Claudine, rouge comme une fraise, s'agenouilla près de Cornélius, non loin de Belle-Rose et de Suzanne. Geneviève était assise dans le chœur avec les autres témoins, qui étaient M. de Pomereux, la Déroute et Grippard. L'abbesse avait revêtu les insignes de sa dignité religieuse et relevé son voile. Elle était belle d'une beauté chrétienne, et durant toute la cérémonie, elle garda un maintien plein de calme et de dignité. Forte de son sacrifice, elle ne laissa rien voir des blessures dont son cœur saignait. Cornélius, qui avait tout deviné, l'admirait et la plaignait. La Déroute, qui se doutait bien de quelque chose dont il n'avait jamais parlé, baisa sans qu'on s'en aperçût le bout du voile de l'abbesse.

– Vrai Dieu ! dit-il tout bas, c'est un cœur de soldat !

Quand la cérémonie fut terminée, l'abbesse signa la première sur le registre de la paroisse. Suzanne se jeta dans ses bras.

– Je vous dois mon bonheur, lui dit-elle, comment vous le rendrai-je jamais ?

– Aimez-moi, répondit Geneviève, et nous serons quittes.

On avait préparé aux jeunes époux un logement dans un corps de bâtiment dépendant de l'abbaye, mais séparé du logis principal par de vastes jardins. Les sœurs ne dépassaient jamais une certaine limite que la supérieure avait seule le droit de franchir. Les mariés se rendirent dans cette maison, où ils étaient à la fois libres et en sûreté. Les appartements étaient propres et gais.

– Vous êtes ici chez vous, et vous y demeurerez tant qu'il vous plaira, leur dit Geneviève. Soyez heureux, je me retire.

– Ne viendrez-vous pas quelquefois nous visiter dans cette retraite que nous vous devons ? lui dit Suzanne en levant sur elle ses grands yeux.

– Oui, reprit Mme de Châteaufort, qui la baisa au front, je reviendrai parfois respirer à l'ombre de votre bonheur.

Suzanne la suivit du regard aussi loin qu'elle put la voir, et quand la taille svelte de l'abbesse eut disparu derrière les arbres, elle soupira tout bas et dit :

– Si je n'étais pas à lui, mon Dieu, je voudrais qu'il fût à elle !

M. de Pomereux allait et venait par la chambre ; tout à coup ses yeux s'arrêtèrent sur une boîte placée sur un meuble, autour duquel il ravaudait depuis un instant, flairant les bouquets et chiffonnant les dentelles. Il prit la boîte, et voyant le nom qui était sur la suscription, il poussa un léger cri. Suzanne se retourna, et le voyant tout pâle, courut à lui.

– Qu'avez-vous ? dit-elle.

– Cette boîte que vous avez là, qui vous l'a donnée ? répondit-il.

– Gabrielle de Mesle, une pauvre fille qui est morte au couvent des dames bénédictines.

– Gabrielle est morte ! s'écria M. de Pomereux tout en tremblant.

– Oui, reprit Suzanne ; son dernier soupir a été ce nom qui est écrit sur cette boîte.

– Le chevalier d'Arraines ! elle l'aimait donc toujours !

– Vous le connaissez ? s'écria Suzanne en saisissant la main de M. de Pomereux.

– C'est moi, mon Dieu !

En disant ces mots, le comte tomba sur une chaise et cacha sa tête entre ses mains.

XLV

LE CHEVALIER D'ARRAINES

La douleur chez un homme aussi frivole en apparence que l'était M. de Pomereux avait quelque chose d'étrange et de sincère qui toucha profondément les spectateurs. On se tut autour de lui. Suzanne ouvrit la petite boîte et en tira la lettre et les cheveux qu'elle remit au comte.

– Tenez, dit-elle, voilà tout ce qui reste de Gabrielle.

M. de Pomereux prit la lettre et la pressa de ses lèvres à l'endroit où l'on voyait l'écriture de la pauvre morte. Quant à lire ce qu'elle avait écrit, il ne le pouvait pas, tant il pleurait. Au bout de quelques minutes, il se redressa, prenant une des mains de Suzanne et tendant l'autre à Belle-Rose :

– J'ai coutume de railler et je pleure comme un enfant, leur dit-il ; mais devant vous il me semble que je puis le faire.

– Ces larmes font que nous vous en estimons davantage, lui dit Suzanne. Il n'y a que les bons cœurs qui souffrent.

M. de Pomereux se fit raconter les détails que Suzanne avait recueillis de la bouche de Gabrielle. La mort de cette pauvre fille le navrait.

– Elle était si jeune et si bonne ! Que faisais-je, grand Dieu ! tandis qu'elle mourait ? disait-il.

Et c'était alors de nouveaux sanglots.

– Elle pleurait, elle m'aimait, elle expirait, reprenait-il, et moi je vous tenais, à vous, madame, je ne sais quels sots discours ! Misérable que j'étais ! Comment se fait-il que je n'aie point deviné sa présence aux dames bénédictines ? je l'en aurais arrachée !

– Elle ne l'eût point voulu, dit Suzanne.

– C'est une terrible histoire !... Étais-je digne de ce cœur pur comme le diamant ? J'ai vécu d'une étrange sorte, et cependant je l'ai toujours aimée. Elle occupait une place secrète au fond de mon cœur où ma pensée n'osait descendre ; elle y vivait comme une idole qu'on adore et qu'on n'approche pas. J'ai suivi bien des sentiers fangeux, emporté loin d'elle par je ne sais quelle fougue indomptée, quels désirs insatiables ; mais dans cette existence où mon cœur laissait un peu de sa force à toutes les aventures du chemin, elle est la seule chose que j'ai entourée d'amour et de respect. C'était la goutte de rosée sur le roc aride, la fleur embaumée entre les ronces. Pauvre Gabrielle ! Je me souviens encore de l'heure où elle s'est enfuie, rougissante et confuse, me laissant un aveu dans son regard limpide ! Trois ans après, elle était morte ! Et moi, je donnais tous mes jours au hasard ; j'avais tant vu de mensonges que je m'étais fait de la vérité un rêve qu'il faut aimer sans y croire. Quand je la rencontrai, j'étais un cadet de famille, n'ayant pour toute fortune que la cape et l'épée. Le chevalier d'Arraines n'était point un parti convenable pour la fille du marquis de Mesle ; je l'aimais, et je le lui dis sans savoir pourquoi... Plus tard, mon frère mourut ; héritier du titre et du nom, je pouvais presque prétendre à sa main ; mais j'étais sans nouvelles, et ce fut alors que mon père m'envoya à Malzonvilliers. Depuis cette visite, mes jours ont coulé comme de l'eau ; il ne m'en est rien resté, qu'un peu d'écume à la surface. Pauvre Gabrielle !

Le comte de Pomereux colla sa bouche aux cheveux de son amante.

– Tout ce que j'ai de bon vient d'elle, reprit-il. Que son souvenir me protège !

Il fit quelques pas après ces mots et revint près de Suzanne.

– Vous avez assisté à son agonie et consolé sa souffrance, lui dit-il les deux mains sur les siennes. Dans la joie et dans le malheur, quoi qu'il advienne, par le nom sacré de Gabrielle, je suis à vous et aux vôtres. Et vous, messieurs, qui êtes à présent son mari et son frère, ajouta-t-il en se tournant du côté de Belle-Rose et de Cornélius, faites-moi l'honneur d'accepter mon amitié.

Cette scène, où M. de Pomereux s'était montré sous un aspect tout nouveau, fit une impression profonde sur les jeunes gens ; ils se séparèrent du comte, le cœur ému.

– C'est un jour heureux, dit Suzanne, nous avons retrouvé une amie et gagné un ami.

À quelques centaines de pas de l'abbaye, M. de Pomereux fit rencontre d'un estafier qui se promenait le nez au vent le long du chemin. Ce drôle, à mine effrontée, l'examina fort attentivement tandis qu'il passait. Le comte, qui n'aimait pas les curieux, poussa vers lui ; mais l'estafier se jeta dans un taillis, où il fut bientôt à l'abri de toute poursuite.

– Voilà qui me prouve que je ne m'étais point trompé, se dit M. de Pomereux. Je serais fort surpris, vraiment, si cet homme n'était pas aux gages de M. de Charny.

À Écouen, M. de Pomereux remonta dans le carrosse qui l'avait amené de Chantilly, et se dirigea vers Paris, en donnant

ordre au cocher de toucher chez M. de Louvois. Il se doutait bien de l'accueil qui l'attendait chez le ministre ; mais le jeune comte était un de ces esprits aventureux qui se plaisent aux situations violentes et trouvent un grand charme dans les luttes où la vie est en péril. Aussitôt qu'il eut connaissance de l'arrivée de M. de Pomereux, M. de Louvois s'empressa de le faire entrer. Le comte ne vit pas tout d'abord le visage du ministre, qui buvait à même dans un grand pot plein d'eau.

– Diable ! murmura-t-il, il faut qu'il soit fort en colère pour être si fort altéré.

– Ah ! ah ! mon beau cousin, vous voilà donc de retour ? fit le ministre, en jetant, après avoir bu, un regard vif et prompt sur le comte de Pomereux.

– Allons ! je ne m'étais pas trompé, pensa le comte, qui soutint sans en paraître ému le coup d'œil menaçant du maître, et reprit tout haut :

– Ma foi, oui, monseigneur ; j'éprouvais une si violente contrariété de ne vous avoir point vu depuis ces derniers jours, que ma première visite à Paris a été pour vous.

– C'est un grand empressement dont je vous remercie, mon cher comte.

– Laissez donc ! on n'a pas toute une famille de cousins comme vous, et quand par hasard on en possède un, on se doit tout à lui.

– J'ai toujours compté sur votre dévouement ; il paraît même que ce dévouement a dépassé mon attente.

– Vous me flattez.

– Non vraiment ; on assure qu'aux environs d'Ennery, vous vous êtes comporté en chevalier du temps de la chevalerie. Vous avez éclipsé la gloire d'Amadis, et l'illustre Galaor lui-même n'est qu'un pleutre auprès de vous.

– Ah ! monseigneur ! vous ajoutez trop de foi au récit de M. de Charny.

– Il est vrai ; c'est de lui que je sais vos exploits.

– C'est un excellent ami que ce bon M. de Charny ! J'étais bien sûr qu'il agirait comme il l'a fait.

– Oh ! il ne m'a rien caché ! que n'étais-je là pour applaudir à vos prouesses !

– Votre approbation eût été ma plus douce récompense, monseigneur.

Le jeu plaisait à M. de Louvois, qui s'amusait avec M. de Pomereux comme un chat fait d'une souris ; seulement la souris avait un aplomb qui l'étonnait un peu.

– Mon admiration a commencé, continua le ministre, au furieux combat que vous avez soutenu contre l'indomptable Belle-Rose et le terrible Irlandais. J'ai déploré la fatalité qui a fait que votre épée s'est rompue au moment où la victoire allait se déclarer pour vous.

– La guerre a ses fortunes ! murmura M. de Pomereux avec un geste tout plein de philosophie.

– Trois secondes après, j'ai été touché jusqu'aux larmes au récit qu'on m'a fait...

– M. de Charny, toujours.

– Toujours... au récit qu'on m'a fait, dis-je, de votre constance à tenir la parole jurée. C'est beau, c'est grand, c'est antique ! Régulus ne se fût pas mieux conduit, et j'imagine que l'ombre d'Aristide doit vous jalouser. C'est un trait sublime, mon cousin.

– Vous me comblez, monseigneur, répliqua le comte d'un petit air modeste.

– Point, je vous rends justice. Et plus tard, votre promptitude à provoquer le capitaine Bréguiboul, qui avait égratigné votre botte et votre honneur du même coup, votre vaillance à mettre l'épée à la main et votre habileté à le tuer raide, ont excité mon enthousiasme.

– Mon Dieu ! monseigneur, je me suis souvenu de notre parenté.

– C'est ce que j'ai pensé. Par exemple, j'ai béni la Providence qui n'a pas voulu que votre épée se rompît cette fois.

– C'est que la fortune me devait une revanche.

– Eh bien ! croiriez-vous, mon charmant cousin, que cette conduite héroïque n'a pas produit sur d'autres l'effet qu'elle a produit sur moi ?

– En vérité ?

– Il y a des esprits mal faits qui ont voulu voir dans ces merveilleuses aventures un parti pris de contrecarrer l'autorité du roi.

– Voyez-vous ça !

– Et ils sont allés jusqu'à dire que vous n'étiez plus digne de la faveur de Sa Majesté et que je devrais vous retirer ma protection.

– Là-dessus je suis tranquille.

– Que vous me connaissez bien ! s'écria M. de Louvois en trempant ses lèvres dans le pot plein d'eau ; j'ai rembarré ces personnes-là d'une furieuse façon ; mais l'une d'elles, qui est fort des amis de M. Colbert, m'a fait observer que ce n'était point dans de telles circonstances qu'il convenait de vous charger d'une mission fort délicate que je vous avais réservée.

– Et par égard pour les circonstances, vous avez confié la mission à un autre.

– Fallait-il me laisser accuser d'une odieuse partialité ?

– Non pas.

– Une autre personne a fait remarquer que le roi ne serait point charmé de voir à la tête de ses régiments un officier dont le concours avait compromis le succès d'une entreprise où il importait de réussir. Le roi est un peu comme M. de Mazarin : il aime les gens heureux.

– Si bien que j'ai perdu le régiment après avoir perdu la mission ?

– Hélas ! oui ; j'étais fort affligé de la tournure que prenait l'entretien lorsqu'un dernier coup est venu m'écraser.

– Ah ! il y a un dernier coup ?

– Un horrible coup ! Après vous avoir dépouillé, ces gens-là ont prétendu qu'il était urgent de vous arrêter. Ce sont des per-

sonnes méticuleuses qui ne croient pas aux épées cassées et aux engagements d'honneur.

– L'incrédulité est un vice parisien, monseigneur.

– Vous comprenez que j'ai dit leur fait à tous ces gens-là ; malheureusement on est revenu à la charge, et afin qu'on ne s'imaginât point que ma parenté me rendait injuste...

– Vous avez cédé ?

– Tout juste, mon cousin.

– Et voilà que je vais être arrêté !

– C'est à la Bastille qu'on vous enverra, et je vous y donnerai tout loisir de méditer votre défense pour confondre les calomniateurs.

– C'est un projet qui me séduit ; il est seulement fâcheux que je ne puisse pas l'exécuter, répondit M. de Pomereux d'un air tout affligé.

– Et pourquoi donc, s'il vous plaît ?

– Parce que je n'irai pas à la Bastille.

– Vous n'irez pas à la Bastille ! s'écria le ministre en se levant.

– Mon Dieu, non !

– Voilà qui est plaisant !

– Point, c'est fort sérieux.

– Et si je vous l'ordonne ?

– Alors je suis sûr que monseigneur le prince de Condé me le défendra.

– Le prince de Condé ! répéta M. de Louvois tout abasourdi.

– Lui-même !

– Et qu'a-t-il à voir dans cette affaire ?

– Parbleu ! ne suis-je pas un officier de sa maison ?

– Vous !

– Sans doute ?... Mais, au fait, vous ne savez pas la moitié de ce qui s'est passé ! Au récit de M. de Charny il manque un dénoûment... C'est toute une histoire, monseigneur !

Le sang-froid de M. de Pomereux étourdissait M. de Louvois ; il avala un grand verre d'eau et faillit briser le gobelet en le remettant sur la table.

– Voulez-vous que je vous la conte ? reprit le jeune gentilhomme.

– Contez, mais dépêchez-vous, répondit M. de Louvois qui frappait le parquet à coup de talon.

– Oh ! ce ne sera pas long ! Figurez-vous donc qu'après avoir quitté M. de Charny à Pontoise, je suis allé trouver à Chantilly monseigneur le prince de Condé, qui a toujours été plein de bonté pour ma famille ; nous en avons mille preuves que je pourrais citer.

– Passons là-dessus.

– Soit, ce récit blesserait ma modestie. Je lui ai exprimé le désir que j'avais d'entrer dans sa maison ; il y avait tout juste une charge de capitaine des chasses vacantes ; il me l'a offerte, je l'ai acceptée, et je suis entré en fonctions hier matin.

M. de Louvois se promenait par la chambre, l'œil en feu et le sourcil froncé.

– J'ai même forcé un cerf dix-cors pour mes débuts, et ce matin, continua tranquillement M. de Pomereux, monseigneur le prince de Condé m'a expédié à Paris pour terminer certaines affaires qui le concernent particulièrement. Vous comprenez bien que si j'accepte votre offre d'aller à la Bastille, dans le but de me justifier, les affaires du prince en souffriront. Or, mes intérêts doivent passer, je crois, après les siens. Le prince de Condé est prince du sang, monseigneur.

M. de Louvois allait et venait par la chambre comme une bête fauve ; la colère s'amassait dans son sein. Tout à coup, il lui vint dans la pensée que M. de Pomereux, dont il connaissait l'audace, cherchait à le tromper pour gagner du temps.

– Votre histoire est un conte, mon brave cousin ! s'écria-t-il en le couvrant de son regard étincelant.

– Ah ! vous croyez, fit M. de Pomereux ; eh bien ! regardez !

M. de Pomereux prit nonchalamment M. de Louvois par le bras, et le conduisant à l'une des fenêtres de l'appartement qui donnait sur la cour de l'hôtel, il lui montra du doigt un carrosse qui attendait. La livrée était aux couleurs du prince, et sur les panneaux de la voiture on voyait l'écusson d'azur aux trois fleurs de lis d'or, avec la barre de la maison de Condé.

– S'il vous restait quelque doute, je pourrais les dissiper, ajouta le comte avec la même tranquillité.

Et ouvrant la fenêtre, il appela à toute voix :

– Hé ! l'Épine !

Un laquais à la livrée du prince accourut sous la fenêtre, le chapeau à la main.

– Abaisse vivement le marchepied du carrosse, et dis à Bourguignon de serrer les guides ; nous allons partir.

Le laquais salua et s'avança vers le cocher, qui ramassa les rênes aussitôt. M. de Pomereux referma la fenêtre et se tourna vers le ministre :

– Vous avez vu, monseigneur, dit-il en souriant.

M. de Louvois était pâle de colère : quelle que fût sa puissance, il n'en était pas encore à s'attaquer au prince du sang. L'arrestation d'un officier de la maison du prince de Condé était une de ces choses dont les conséquences pouvaient être incalculables. Les princes de Condé ne plaisantaient pas sur le chapitre de leurs privilèges, et ils étaient gens à mener l'affaire jusqu'au roi. On pouvait tout contre M. de Pomereux, simple gentilhomme ; on ne pouvait rien contre M. de Pomereux, capitaine des chasses, et protégé par l'écu aux trois fleurs de lis d'or.

La fureur n'aveuglait pas tellement M. de Louvois qu'il ne vît clair dans leur position respective. Il comprit qu'il était vaincu et se résigna. M. de Pomereux attendait, les bras croisés.

– Allez, lui dit le ministre.

Au moment où le comte se retirait, M. de Louvois le retint par le bras.

– Vous êtes à M. de Condé, lui dit-il, restez-y, mon brave cousin. C'est un conseil que je vous donne en passant.

– Il vient de vous et je n'aurai garde de l'oublier.

M. de Pomereux s'inclina profondément et sortit.

Quand le ministre entendit la voiture aux armes du prince rouler sur le pavé de la cour, il saisit, dans un accès de rage folle, un vase de porcelaine de Sèvres qui était sur la cheminée, et le broya contre le mur.

Depuis le mariage de Belle-Rose et de Suzanne, les doux ombrages de l'abbaye de Sainte-Claire d'Ennery avaient vu les plus beaux jours que les deux amants eussent encore vécu. C'était sans cesse de longues promenades dans les bois, de silencieuses rêveries au bord des eaux murmurantes, de charmants entretiens le soir dans les prés. On ne pouvait rencontrer l'un d'eux qu'on ne fût aussitôt sûr d'apercevoir l'autre. Ils avaient toujours à se dire mille choses qu'ils s'étaient dites mille fois. Le matin les trouvait ensemble assistant, les mains unies, au réveil du jour ; le soir les retrouvait encore errant côte à côte le long des mêmes ruisseaux. Les semaines s'écoulaient comme des heures. Quant à Claudine et à Cornélius, ils se demandaient si les heures avaient des ailes. Le bonheur de Suzanne était grave : elle avait beaucoup souffert ; le bonheur de Claudine était gai : elle avait toujours espéré. La joie de l'une lui mettait des larmes dans les yeux ; la joie de l'autre lui mettait le rire aux lèvres : c'étaient deux caractères différents et deux âmes jumelles. Rien ne pouvait distraire Cornélius et Claudine de leur tendresse ; mais il arrivait parfois que les mains de Suzanne et de Belle-Rose se séparaient, que leurs têtes, inclinées l'une vers l'autre, se fuyaient, que le mot d'amour bégayé par leurs lèvres

s'éteignait tout à coup. C'était lorsque dans l'ombre des allées ils voyaient passer la grave et silencieuse Geneviève, blanche comme l'ivoire, avec ses yeux tout pleins de flammes. Elle était bonne et souriante pour eux et venait souvent s'asseoir à leur côté durant de longues heures ; mais chaque fois qu'elle partait, il semblait à Suzanne qu'elle était plus pâle et plus triste. Suzanne eût tout donné, hormis Belle-Rose, pour lui rendre le repos. Sa délicatesse allait jusqu'à éviter toute parole ou toute action qui aurait pu réveiller la douleur toujours vivante dans ce cœur blessé ; elle s'en faisait une étude, et Geneviève, qui la devinait, l'embrassait au front en la nommant sa fille. Cette tristesse était dans la vie de Suzanne et de Belle-Rose comme une épine dans un bouquet fleuri ; mais ils s'efforçaient d'en adoucir l'amertume, et parfois ils amenaient un sourire sur le visage de la pauvre désolée. Un jour, Suzanne se suspendit en rougissant au cou de Belle-Rose et lui dit tout bas à l'oreille quelques mots qui firent tressaillir le soldat. Belle-Rose la prit dans ses bras et bénit Dieu, les lèvres collées au front de sa femme. Ce jour-là, Mme de Châteaufort vit les jeunes époux, et surprit le doux secret qui mettait un lien nouveau autour de leur vie. À l'aspect du bonheur qui rayonnait sur leur visage, elle frémit de la tête aux pieds.

– Que Dieu vous bénisse dans votre maternité ! dit-elle à Suzanne, les mains levées sur son front, et elle s'éloigna le cœur gros de larmes.

Quand Belle-Rose la vit si morne et si désolée, une voix intérieure lui reprocha son inaction. Un instant le bonheur lui avait fait oublier le devoir. Il comprit ce qui lui restait à faire, et il se résolut de l'accomplir sur-le-champ. Dès le soir même, il chercha la Déroute, qui s'amusait à faire des citadelles de gazon avec son ami Grippard et à les prendre d'après toutes les règles de la stratégie militaire. Il le trouva dans un coin du couvent qui venait d'ouvrir la tranchée devant un bastion.

– Hé ! la Déroute ! l'évêque de Mantes arrive demain matin, nous nous arrangerons pour partir demain soir, lui dit-il.

La Déroute culbuta le bastion d'un coup de pied et jeta son chapeau en l'air, en criant : Vive le roi !

XLVI

PAR MONTS ET PAR VAUX

Depuis qu'il s'était attaché à la fortune de Belle-Rose, la Déroute avait pris goût aux aventures. Lorsque, après avoir mené quelque entreprise à bonne fin, il trouvait un asile convenable, il en usait comme Annibal usa de Capoue ; mais il lui tardait bien vite de se retrouver aux prises avec les périls. Il ne faut donc point s'étonner si la proposition du capitaine le mit en joie. La Déroute ouvrit les yeux et tendit l'oreille.

– Tu sais, la Déroute, que c'est demain le jour où monseigneur de Mantes a coutume de venir chaque semaine à l'abbaye ? reprit Belle-Rose.

– Oui, capitaine.

– Monseigneur est ordinairement accompagné d'une suite assez nombreuse.

– Il y a les secrétaires en surplis et les piqueurs en bottes fortes, les vicaires en soutane et les laquais en livrée, ceux-là dans les carrosses et ceux-ci derrière.

– Si bien que lorsque tout ce monde s'en va, personne ne s'avise de regarder les gens sous le nez.

– Ce serait une assez vilaine besogne.

– Eh bien donc ! il faut que demain soir je sois un de ceux qui partent de l'abbaye avec monseigneur.

– Et avec la livrée sur le dos, afin que l'habit fasse passer le moine.

– Sans doute.

– Ça peut s'arranger.

– Ainsi tu t'en charges ?

– Très volontiers. Il y a dans cette suite un certain cocher qui aime à causer de guerre et de bataille avec moi ; il est fort bavard et très buveur. Je lui conterai dix sièges et vingt assauts ; à la quatrième escarmouche il sera gris ; au moment de faire sauter la mine il roulera sous la table, et je le déshabillerai à l'article de la capitulation.

– Tu en parles comme si c'était déjà fait.

– Eh ! que diable, cet homme a deux vices et je les connais ! Il est à moi !

– Sais-tu, la Déroute, que si tu n'avais pas été sergent des canonniers, tu aurais pu être un des sages de la Grèce ?

– C'eût été tant pis pour la sagesse ; la mienne est quelquefois bien voisine de la folie.

– Qu'elle soit ce qu'elle voudra, pourvu que demain je sois cocher.

– Et moi quelque chose comme laquais ou valet de pied.

– Toi ? non pas, tu restes.

– Ah bah !

– Ne faut-il pas que Suzanne ait un ami sur qui elle puisse compter ?

– Il y a l'Irlandais.

– Cornélius est marié.

– Justement ; il s'entend aux choses du ménage, tandis que moi je n'ai jamais pu parler qu'aux canons et aux chevaux.

– N'importe ! un seul peut réussir là où deux échoueraient ; tu resteras.

– Il suffit ; vous êtes un égoïste qui gardez tous les périls pour vous.

Le lendemain l'évêque de Mantes arriva dans les murs de l'abbaye ; les jours de visites pastorales étaient des jours de fête pour toute la communauté ; les pauvres des villages voisins accouraient de bonne heure autour des portes, où l'on faisait des distributions d'aumônes ; les malades se faisaient transporter sur le passage du saint homme qui les bénissait ; il baptisait les petits enfants, confessait les nonnes, et tous les notables du pays venaient lui présenter leurs compliments en le priant d'appeler les bénédictions du ciel sur les moissons ou sur les semailles, selon le temps. La multitude qui encombrait la chapelle de l'abbaye et tous les environs rendait la surveillance bien difficile. Pour quiconque eût voulu quitter le couvent, seul et mêlé à la foule, il y avait peu de risque à courir ; mêlé à la suite de l'évêque, il n'y en avait plus. La Déroute ne manqua pas d'attirer au logis des réfugiés le cocher qui avait un si grand faible pour les histoires militaires.

– Il y a là-haut, lui dit-il, un gros pâté de venaison et du vin d'Orléans qui vous attendent : si l'appétit vous est venu au grand air, nous déjeunerons ensemble, et, tout en démolissant le pâté, je vous conterai le siège d'Arras, par M. de Turenne.

Le cocher confia ses chevaux au premier valet qui se trouva sous sa main, et courut s'enfermer avec la Déroute. Le pâté fut décoiffé, on déboucha les bouteilles, et dès les premières rasades le récit commença. Tandis que la Déroute traitait le cocher, Grippard, qui avait ses instructions, traitait un piqueur. Quant à Belle-Rose, il écrivait une lettre à Suzanne. Vers le soir on prépara les équipages de monseigneur : les ecclésiastiques montèrent dans les carrosses, et les laquais se tinrent prêts, la main à la crinière des chevaux. En ce moment la Déroute courut chercher Belle-Rose.

– Hé ! capitaine, lui dit-il, le tour est fait, hâtez-vous.

Belle-Rose entra dans la chambre du sergent. Le cocher, tout déshabillé, dormait comme un bienheureux sur le lit de la Déroute, qui riait de tout son cœur. Les habits étaient proprement étalés sur une chaise.

– Il est gris comme un Suisse, dit le sergent ; et afin qu'il ne lui prît pas fantaisie de se réveiller, j'ai mêlé une infusion de pavots à mon petit vin d'Orléans. Ainsi ne vous gênez pas, il n'aura garde d'entendre.

Belle-Rose s'habilla lestement ; le cocher était à peu près de sa taille et blond comme lui ; il s'enfonça le chapeau jusqu'aux yeux et descendit l'escalier. On commençait à crier après lui au moment où il parut dans la cour ; il se dirigea vers le carrosse de l'évêque, et grimpa sur le siège comme s'il n'eût fait que cela toute sa vie. Comme Belle-Rose tournait les talons, Grippard entra tout doucement chez la Déroute.

– C’est fini, lui dit-il.

La Déroute le remercia et disparut. L’évêque était monté dans son carrosse, Belle-Rose toucha les chevaux du fouet et l’attelage partit. On allait grand train ; des valets armés de torches couraient au-devant de la voiture, éclairant la route. À un quart de lieue de l’abbaye, Belle-Rose remarqua sur le revers de la chaussée des gens d’assez mauvaise mine qui regardaient curieusement le cortège. Il se souvint des avertissements de M. de Pomereux, appliqua un coup de fouet à ses chevaux et passa sans être inquiété ; la livrée de monseigneur l’évêque le protégeait. On relaya à Meulan, et vers minuit on arriva à Mantes. La première personne que Belle-Rose aperçut dans la cour du palais épiscopal, ce fut la Déroute qui descendait de cheval en costume de piqueur.

– C’est encore toi ! s’écria-t-il, ne sachant s’il devait rire ou gronder.

– C’est toujours moi. Quand je vous ai vu partir, mes jambes n’y ont pas tenu ; elles sont entrées toutes seules dans de grosses bottes qui étaient par là ; mes bras, de leur côté, se sont fourrés dans la souquenille d’un piqueur qui dormait à la façon du cocher que vous savez ; je me suis trouvé son chapeau sur la tête sans savoir comment il y était venu, et tandis que je réfléchissais à cette métamorphose, mes pieds se sont dirigés vers l’écurie où était le cheval du brave garçon. Je les ai laissés faire, si bien qu’au bout d’un instant je me suis vu en selle ; le cheval est parti tout seul ; j’ai pensé que c’était la Providence qui le voulait ainsi, et voilà comme j’ai galopé jusqu’à Mantes.

À mesure que le récit de la Déroute s’avançait, la colère de Belle-Rose, qui, à vrai dire, n’était pas bien grande, s’en allait.

– Et le piqueur ? demanda-t-il.

– Oh ! il dort à côté du cocher.

Suzanne avait trouvé la lettre de Belle-Rose. Elle ne contenait que peu de mots. Belle-Rose la prévenait qu'un devoir, dont l'accomplissement ne pouvait pas être plus longtemps retardé, l'appelait à dix ou douze lieues de l'abbaye.

« Ne craignez rien, lui disait-il en finissant, je ne cours aucun danger ; notre amour me protège, et vous me reverrez d'ici à trois ou quatre jours. »

Suzanne communiqua cette lettre à Cornélius, qui ne put lui donner aucune espèce d'explication sur le motif de cette absence. Cornélius regrettait seulement de n'avoir pas été averti.

– Au moins, dit-il, serais-je parti avec lui.

Une heure après, on s'aperçut de l'absence de la Déroute.

Suzanne remercia le sergent dans le fond de son cœur et attendit, mettant sa confiance en Dieu. Belle-Rose et la Déroute abandonnèrent le palais épiscopal dans la nuit, changèrent de vêtements, se procurèrent des chevaux et sortirent de Mantes au petit jour.

– Maintenant que je suis de l'expédition, dit la Déroute, au moins me direz-vous bien où nous allons ?

– Nous allons dans un petit pays qui est à trois ou quatre lieues de Rambouillet.

– Comment nommez-vous ce petit pays ?

– Rochefort.

– Un joli coin de terre tout entouré de bois et de prés ; là où il n'y a pas d'arbres il y a des herbes ; les poulets y sont dodus, les filles point farouches et le vin du cru pas trop mauvais.

– Tu connais Rochefort ?

– J'y suis allé en recrutement, il y a de ça quelque cinq ou six ans.

– Si bien que tu as conservé tout à la fois la mémoire du cœur et de l'estomac.

– Quels souvenirs en rapporterai-je à présent ?

– Pour cette fois, mon pauvre garçon, tu n'auras guère le loisir de continuer tes études sur le caractère des filles de Rochefort ; tu mangeras bien deux ou trois poulets, si tu veux, mais tu ne boiras du vin du cru qu'autant qu'il t'en faudra pour te maintenir en bonne santé.

– Eh ! eh ! ça m'a tout l'air d'une expédition.

– C'est en effet quelque chose d'approchant : nous sommes partis deux, nous reviendrons trois.

– Ah ! diable ! fit la Déroute en attachant sur Belle-Rose un regard curieux.

– Ce troisième-là n'est peut-être pas, à l'heure qu'il est, beaucoup plus haut que ta botte.

– Un enfant ?

– Tout juste.

La Déroute avait une question au bout des lèvres, mais cette question, il n'osait la faire ; Belle-Rose la devina à l'air de son visage et sourit. Ce sourire donna du courage à la Déroute, qui l'observait du coin de l'œil ; il ouvrit la bouche :

– Dites donc, mon capitaine, ce petit bonhomme m'a tout à fait la mine d'être un petit canonnier ?

– Ce petit bonhomme est un chevau-léger.

Pour le coup, la Déroute n'y était plus ; il se gratta le front et chercha par la pensée quel rapport il pouvait y avoir entre son maître et le petit cavalier. Il aurait cherché longtemps sans rien trouver, si Belle-Rose ne l'eût tiré d'embarras.

– Mon camarade, reprit-il, ce chevau-léger est un neveu de M. de Nancrais.

– Un neveu du colonel ! s'écria la Déroute qui bondit de joie sur sa selle.

– Tout bonnement.

– Eh bien, capitaine, nous en ferons un maréchal de France !

– Certainement ; et pour commencer, tu lui apprendras le maniement des armes.

Les deux voyageurs prirent par Septeuil et Montfort-l'Amaury ; c'était à la fois le plus court et le plus sûr. La route était peu fréquentée, et il n'était pas probable que les agents de M. de Charny eussent poussé de ce côté-là. On coucha à Rambouillet, et dès le matin, au soleil levant, on se rendit à Rochefort. À l'instant de partir, la Déroute s'absenta quelques mi-

nutes ; quand il revint à l'hôtellerie, Belle-Rose lui demanda la cause de son éloignement.

– Voici, répondit le sergent : il m'a semblé que pour des gens qui vont en expédition, nous sommes médiocrement armés, vous d'une houssine, moi d'une branche de coudrier. J'ai conclu une petite affaire tout à l'heure.

– Quelle affaire ?

– Un cadet de famille qui va je ne sais où, a perdu cette nuit tout son argent comptant au lansquenet contre un maltôtier ; je lui ai offert vingt pistoles de son équipement, qu'il m'a tout de suite cédé, et le voilà : il y a l'épée et les pistolets ; quant à moi, j'ai pris la défroque du valet. Les armes sont en bon état, et si les gens de M. de Charny ont envie de nous dire deux mots, ils trouveront à qui parler.

Belle-Rose passa l'épée à sa ceinture, mit les pistolets dans les fontes et l'on s'engagea dans la forêt des Ivelines. Au bout d'une heure, on traversa le bois de la Selle, qui touche au bois de Rochefort. Il était à peu près dix heures quand on vit les premières maisons du bourg éparpillées dans les champs. Un petit garçon rôdait le long d'une haie, cueillant des mûres sauvages.

– Hé ! mon ami ! lui cria Belle-Rose, indique-moi, s'il te plaît, le logis du vieux Simon le garde ; tu auras une pistole pour ta peine.

– Suivez-moi d'abord et gardez votre pistole après, répondit l'enfant, qui se tourna du côté de Belle-Rose.

C'était un bel enfant, fier et souriant ; ses yeux étaient humides et doux, ses joues fraîches et brunies par le soleil, sa bouche rouge comme une cerise. Il secoua sa tête toute chargée de longs cheveux plus fins que la soie, et prit un sentier dans les

prés. Belle-Rose le regardait marcher d'un pas ferme et rapide, s'arrêtant parfois pour cueillir une marguerite ou prenant sa course comme un chevreuil ; sa taille souple et délicate se ployait comme un jonc ; il bondissait parmi les herbes et franchissait les ruisseaux comme s'il avait eu des ailes aux pieds. Belle-Rose pensa à l'avenir et demanda à Dieu de lui envoyer un enfant qui fût semblable à celui-là. De temps à autre, le petit garçon se retournait pour regarder si les deux étrangers le suivaient, et l'on voyait ses dents de perle briller dans un sourire. Au bout d'un quart d'heure de marche à travers champs, on arriva devant une maisonnette dont la façade était ornée de grands lierres qui lui faisaient une cuirasse verte et gaie ; les hirondelles avaient leurs nids aux coins des fenêtres, et les giroflées mêlées aux liserons et aux pariétaires fleurissaient aux abords du toit de chaume. Il y avait des noyers derrière la maisonnette, un petit pré devant où paissaient deux ou trois belles vaches, et tout à côté un jardinet tout rempli d'arbres fruitiers. Un poulain accourut au galop vers l'enfant, fouettant l'air de sa queue, grattant l'herbe du pied, joyeux et frémissant ; mais à la vue des étrangers il s'arrêta court, hennit, tendit son cou et partit comme un trait.

– Il est doux, mais farouche comme une chevrette, dit l'enfant, qui se mit à siffler pour rappeler le poulain.

À ce bruit connu, le poulain pirouetta sur ses jarrets, ne voulant pas avancer, mais n'osant déjà plus reculer. Les vaches paisibles tournèrent leur tête pesante vers l'enfant et firent quelques pas jusqu'à la lisière du pré ; deux chiens vinrent, en jappant, se rouler sous ses mains caressantes, et une bande de poules, avec leurs poussins, accoururent en caquetant ; la maisonnette semblait se réveiller. Ce tableau rappela à Belle-Rose le temps où il vivait dans la maisonnette voisine du faubourg de Saint-Omer ; c'était la même paix, la même grâce et la même innocence. Une voix le tira de sa rêverie ; cette voix était celle du

vieux garde, que tout ce bruit avait conduit hors de la chaumière.

– Voilà, père, dit l'enfant, deux étrangers qui désirent te parler.

Le garde s'approcha et salua Belle-Rose.

– Qu'y a-t-il pour votre service, mon gentilhomme ? dit-il.

Belle-Rose jeta la bride de son cheval à la Déroute, et pria Simon de le suivre dans la chaumière.

– L'affaire qui m'amène, reprit-il, a quelque importance ; il s'agit d'un enfant dont la garde vous a été confiée.

Simon pâlit à ces mots et regarda fixement Belle-Rose.

– Qui vous envoie ? demanda-t-il.

– Une personne qui a toute autorité sur cet enfant, la seule qui puisse efficacement le protéger ; et tirant de sa poche un papier, Belle-Rose le tendit au garde.

Simon prit la lettre et l'ouvrit en tremblant. Elle était de Mme de Châteaufort et priait le vieux garde d'obéir en toute chose à Belle-Rose, à qui elle transmettait tous ses droits sur l'enfant.

– Ordonnez, monsieur, reprit le garde, qui avait peine à parler.

– Est-il ici ? demanda Belle-Rose.

– Il y est.

– Ainsi, je puis l'emmener dès aujourd'hui ?

– Vous le pouvez.

– Il faut alors qu'il se tienne prêt à partir dans quelques heures.

Le vieux garde hésita, les paroles mouraient sur ses lèvres ; il fit un violent effort sur lui-même et ouvrit la bouche :

– Vous enlevez avec l'enfant toute la joie et tout l'espoir de cette maison ; je me suis habitué à l'aimer, et maintenant que je n'ai plus que peu d'années à vivre, je ne puis me faire à l'idée de le perdre. Ne le reverrai-je plus ?

Belle-Rose prit la main du garde et la serra.

– Vous le verrez toujours, si vous voulez, lui dit-il.

– Que faut-il que je fasse ? s'écria Simon.

– Je le conduis au couvent de Sainte-Claire d'Ennery.

Le garde tressaillit.

– À l'abbaye de Sainte-Claire ! reprit-il. Eh bien ! je vous y suivrai, et je trouverai bien, avec l'aide de Mme de Châteaufort, une maisonnette comme celle-ci, et tous les jours je verrai Gaston.

– Vous l'appelez Gaston ? s'écria Belle-Rose qui se souvint de M. d'Assonville.

– C'est la duchesse qui l'a voulu. Un nom de gentilhomme, ma foi, et qu'il porte bien. Hé ! Gaston ! continua le garde en

ouvrant la porte de la chaumière, viens par ici ; voilà un brave soldat qui va te faire faire ton premier voyage.

Le bel enfant qui avait servi de guide à Belle-Rose entra.

– Après mon premier voyage, vous me ferez bien faire ma première campagne, dit-il.

XLVII

UN LOUVETEAU

Avant de retourner à Sainte-Claire d'Ennery, Belle-Rose devait se rendre à Paris, où il avait laissé les papiers que la duchesse de Châteaufort lui avait confiés, et qui constataient l'état de Gaston. Belle-Rose les avait remis à M. Mériset, qui s'était empressé de les serrer tout au fond d'une armoire secrète où il cachait son argent. Ces papiers étaient cachetés et scellés aux armes de la duchesse ; M. Mériset ne les voyait jamais sans penser aux nombreuses aventures de Belle-Rose, et il en tirait, comme toujours, cette conséquence que Belle-Rose était certainement un des personnages les plus considérables du pays.

– Quand il sera premier ministre, disait-il en forme de péroraison, je lui demanderai une place de concierge dans un château royal.

L'air ouvert et franc de Belle-Rose avait charmé le petit Gaston, qui s'était pris tout de suite d'une grande amitié pour lui. Une part de cette amitié avait rejailli sur la Déroute, qui se prêtait de la meilleure grâce du monde à tous les caprices du bonhomme, se sentant, disait-il, d'excellentes dispositions pour gâter le neveu de M. de Nancrais. Il ne fallait pas vivre plus de trois heures avec le petit Gaston pour comprendre l'affection qu'il inspirait au vieux garde. C'était un enfant prompt, alerte, souriant, hardi comme un coq là où il y avait du péril, et caressant comme une petite fille à la moindre complaisance. Au bout d'un quart d'heure, la Déroute l'adorait, et quand il fallut songer au départ, Gaston savait déjà charger et décharger un pistolet,

et se servir comme une recrue d'un mousquet de bois que le sergent lui avait façonné. Gaston voulut à toute force monter à cheval pour aller à Paris ; l'idée de voyager comme un soldat lui faisait un plaisir extrême ; Belle-Rose hésitait à le contenter, craignant pour lui les fatigues du chemin ; mais la Déroute, qui tenait à gagner les bonnes grâces du petit bonhomme, leva toutes les objections : tandis qu'on discutait encore, il trouva dans le pays un petit cheval à la fois vigoureux et doux sur lequel il installa Gaston, le fouet en main. Le vieux garde embrassa son cher enfant et jura à Belle-Rose qu'il serait avant lui à Sainte-Claire d'Ennery, et la cavalcade se dirigea vers Paris par Chevreuse et Sceaux. Il était près de minuit quand Belle-Rose entra dans la grande ville ; il n'y avait personne dans les rues si ce n'est çà et là quelques galants qui gagnaient le logis de leurs maîtresses, le manteau sur le nez ; on voyait encore de distance en distance luire des lumières derrière les jalousies, mais les bruits étaient rares et les clartés discrètes. C'était l'heure de Vénus.

– Le moment est propice, dit Belle-Rose à la Déroute, je puis sans risque frapper chez notre ami M. Mériset. On n'a garde de me croire à Paris, et si, par hasard, on pouvait se douter de ma présence, ce n'est pas à cette heure qu'on me chercherait.

– Et d'ailleurs, vous rencontrât-on, comment pourrait-on vous reconnaître, en compagnie de ce petit bonhomme ? C'est notre providence à nous que cet enfant.

Mais la providence dormait de tout son cœur. La Déroute l'avait assise devant lui et la soutenait entre ses bras. Quand on fut proche de la barrière du Maine, Belle-Rose descendit de cheval.

– Tu vas te rendre à la rue du Roi-de-Sicile, chez M. de Pomereux, dit-il au sergent ; quoi qu'il arrive, vous y serez en sûreté.

– Et vous ?

– Moi, je vais chez l'honnête M. Mériset.

– Seul ?

– Non, avec mon épée.

– À pied ?

– Sans doute ! les fers d'un cheval sont indiscrets : ils diraient d'où je viens et où je vais à tout le quartier.

La Déroute regardait tour à tour le capitaine et l'enfant.

– Si nous nous y rendions tous trois, dit-il enfin.

– Mon brave sergent, répondit Belle-Rose, ce serait exposer le petit sans profit pour les grands.

Il jeta la bride de son cheval aux mains de la Déroute, et tandis que l'un se dirigeait vers la rue du Roi-de-Sicile par la rue Saint-Jacques, l'autre prenait du côté de la rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice. La nuit était noire ; il faisait un grand vent qui chassait de lourdes nuées dans le ciel ; les girouettes criaient sur les toits, et les ais mal ajustés des vieilles portes grinçaient sur les gonds tremblants. Parfois on voyait d'immobiles étoiles scintiller entre les déchirures des nuages dont les pans échevelés semblaient raser les grandes tours de Notre-Dame. Belle-Rose serra son manteau autour de ses épaules, s'assura que son épée et son poignard jouaient facilement dans leur gaine, et s'enfonça dans le faubourg Saint-Germain. Il arriva à la rue du Pot-de-

Fer-Saint-Sulpice par la rue de Vaugirard. Comme il en tournait l'angle, il vit un homme caché sous un porche, qui dormait roulé dans une cape de gros drap, le chapeau sur les yeux. Belle-Rose pensa que c'était un laquais qui était tombé là en sortant du cabaret, et il passa outre. La maison de l'honnête M. Mériset semblait, à cette heure avancée de la nuit, la plus silencieuse de toutes les silencieuses maisons du quartier ; les volets en étaient bien clos, et pas une lumière ne brillait par leurs fentes et leurs jointures. Belle-Rose souleva le marteau et frappa. Au troisième coup, le volet d'une fenêtre percée au-dessus de la porte s'ouvrit lentement, et l'on vit la tête patriarcale du père Mériset qui se penchait, protégeant de la main la flamme d'une chandelle.

– Qui va là ? dit-il d'une voix un peu inquiète.

– Descendez vite ! murmura Belle-Rose, on vous le dira quand vous serez plus près.

À l'accent de cette voix bien connue, M. Mériset ferma précipitamment le volet, et courut à l'escalier. Mais en même temps que c'était un homme tout dévoué, M. Mériset était un propriétaire très prudent. N'étant pas bien sûr de la finesse de son ouïe, et voulant éviter toute surprise fâcheuse, il fit jouer la charnière d'un judas taillé dans la porte et regarda son interlocuteur. C'était à quoi s'occupait un troisième personnage, dont Belle-Rose ne soupçonnait pas la présence dans cette partie de la rue du Pot-de-Fer. Ce personnage n'était autre que le laquais qu'il avait vu endormi sous un porche. Au premier coup de marteau, le dormeur secoua ses oreilles et ouvrit les yeux ; au second, il se dressa pour savoir d'où venait le bruit ; au troisième, il marcha du côté de la maison de M. Mériset. À la manière dont il posait son pied par terre, rasant la muraille, il était clair que le prétendu laquais avait quelque intérêt à n'être pas aperçu. Le bout d'une longue rapière dépassait sa cape, et au moment où il s'était levé, une paire de pistolets avait brillé en compagnie d'un poignard à sa ceinture de cuir. De porte en porte, cette espèce

de sacripant gagna un angle obscur d'où il lui fut aisé de tout voir sans être vu. Quand la lumière tomba d'aplomb sur le visiteur nocturne, l'espion pencha sa tête et l'examina curieusement. Mais Belle-Rose lui tourna le dos, il ne put distinguer que sa grande taille.

– Est-ce bien vous ? demanda le propriétaire soupçonneux.

– Regardez vite et ouvrez vite, lui répondit Belle-Rose en découvrant son visage.

M. Mériset sourit, repoussa le judas et tira les verrous. L'espion n'avait rien entendu, ces quelques paroles ayant été prononcées tout bas ; mais le sourire et l'action de M. Mériset ne lui échappèrent pas. Il en conçut fort judicieusement que le visiteur était un des habitués de la maison, et qu'il fallait qu'il eût quelque affaire urgente pour arriver à cette heure. La porte s'entr'ouvrit et Belle-Rose passa ; mais en voulant la repousser, il se tourna vers la rue, et la lumière, que M. Mériset tenait à la main, éclaira subitement le visage de Belle-Rose, dont le manteau n'avait pas été relevé. Ce fut comme une apparition ; mais l'espion, qui avait tout vu, tressaillit dans son coin.

– C'est lui ! murmura-t-il.

La porte se referma et il s'élança dans la rue. En trois bonds il eut atteint l'angle de la rue du Vieux-Colombier, et regarda autour de lui ; la rue était noire et silencieuse. On n'y entendait pas d'autre bruit que les plaintes du vent qui sifflait entre les cheminées. L'espion tira un sifflet de sa poche et siffla doucement une première fois, puis un peu plus fort une seconde, puis enfin très fort une troisième, mettant une minute ou deux d'intervalle entre chaque coup de sifflet. Personne ne répondit à cet appel. L'espion frappa du pied.

– Le misérable, dit-il, sera sans doute allé se griser dans quelque cabaret !... À moins qu'il ne se soit endormi comme moi dans quelque coin, reprit-il.

L'espion fureta de tous côtés en marchant à tâtons ; il ne trouva personne. Il revint au coin de la rue du Pot-de-Fer, et piétina quelques minutes indécis ; tantôt il faisait une trentaine de pas en courant du côté de la rue du Vieux-Colombier, tantôt il retournait à la hâte vers la maison de M. Mériset. Son esprit irrésolu se livrait à un monologue intérieur.

– Si je vais chercher main-forte, pensait-il, pour investir la maison et saisir Belle-Rose, il peut très bien, durant mon absence, sortir et disparaître. C'est une hirondelle, que ce gaillard-là ; mais si je reste, il est clair qu'à moi tout seul, adroit et fort comme il l'est, je ne parviendrai jamais à m'emparer de sa personne. Pourquoi, diable, Robert n'est-il pas à son poste ?

L'espion reprenait son instrument et sifflait. Mais Robert n'apparaissait pas davantage. L'espion mit le sifflet dans sa poche, craignant, s'il en usait encore, d'attirer l'attention de Belle-Rose, et se décida à rester en observation dans le coin sombre qu'il avait quitté au moment de l'entrée du capitaine dans son ancien logis.

– Quand il sortira, se dit-il, si personne n'est encore venu, je le suivrai, et je trouverai bien en route quelqu'un des nôtres qui pourra m'aider à le prendre ou à le tuer.

L'espion se colla contre le mur et resta dans une complète immobilité. Cependant Belle-Rose avait suivi M. Mériset dans la chambre où si souvent il avait dormi.

– Je n'ai pas longtemps à rester chez vous, lui dit-il, ne faisant que traverser Paris...

– Quoi ! pas même cette nuit ? s'écria l'honnête propriétaire dont nous connaissons le faible pour Belle-Rose.

– Pas même une heure ; je viens seulement pour retirer de vos mains certains papiers que je vous ai confiés il y a déjà quelque temps.

– Ils sont dans ma chambre ici près.

– Vous allez donc, s'il vous plaît, les prendre et me les apporter.

– Au moins, reprit M. Mériset en se levant, me ferez-vous l'honneur d'accepter une tranche de pâté de gibier que mon neveu Christophe a payé de ses économies pour m'en faire présent, et de boire un verre de vieux vin de Bourgogne dont je n'use qu'aux grandes occasions.

La marche et le grand air avaient ouvert l'appétit de Belle-Rose, il accepta l'offre de M. Mériset, qui courut chercher le pâté, la bouteille et les papiers. Belle-Rose serra les papiers dans sa poche, fit une brèche au pâté, but un verre de vin et embrassa cordialement le vieux bonhomme, qui, ayant tenu tête au capitaine, se sentait tout attendri.

– Maintenant je pars, mon cher monsieur Mériset, lui dit Belle-Rose.

– Pour longtemps ?

– Je l'ignore.

– C'est juste ; quand on a tant d'affaires !...

– C'est moins la quantité que la qualité, mon cher hôte, et les miennes sont d'une espèce très délicate.

M. Mériset hocha la tête d'un air grave et mystérieux et prit le flambeau pour éclairer Belle-Rose, qui descendait l'escalier. Le petit souper auquel le propriétaire avait invité le capitaine avait retardé la sortie de Belle-Rose d'une petite heure. La pluie était tombée pendant le repas, et l'espion grelottant n'avait pas remué du coin où il s'était blotti.

– Si j'attrape la fièvre, disait-il en tourmentant le manche de son poignard, au moins faudra-t-il qu'il me la paye !

Quant à Robert, on ne l'avait point vu. Enfin la porte s'ouvrit, l'espion retint son souffle, et Belle-Rose sortit. Le ciel commençait à se découvrir, et l'on apercevait entre les nuages de larges bandes d'un azur profond, d'où venait une pâle clarté. Belle-Rose s'engagea dans la rue des Canettes et prit par la rue du Four le chemin du carrefour Buci ; il marchait à grands pas et tournait brusquement le coin des rues.

– Cet homme n'est pas en peine d'un asile et sait où il va, se dit l'espion qui longeait les murailles à ses trousses.

Belle-Rose regardait devant lui ; l'espion regardait de tous côtés, cherchant un camarade, mais les cabarets étaient fermés ; Paris semblait désert. Deux heures venaient de sonner à l'horloge de la Sorbonne. Au coin de la rue Saint-André-des-Arts, ils rencontrèrent des voleurs en train de forcer une boutique ; un peu plus loin, rue Pavée, ils virent un étudiant qui grimpait par une échelle à un balcon. Belle-Rose n'avait que faire d'inquiéter les filous et les amants : il passa. L'espion le suivit. Comme il arrivait sur le quai, Belle-Rose crut entendre marcher à une centaine de pas derrière lui ; il se retourna et ne vit rien ; au bout du pont Saint-Michel, le même bruit se renouvela ; cette fois Belle-Rose aperçut une ombre noire qui filait le long du parapet.

– On me suit, pensa Belle-Rose.

Et pour s'en assurer, au lieu de prendre par la rue de la Barillerie, il tourna le coin de la rue de la Calandre et s'arrêta à la partie qui touche à la rue de la Juiverie, prêtant l'oreille. Belle-Rose mit la main sur la garde de son poignard, entr'ouvrit son manteau pour être prêt en cas d'attaque et se dirigea vers le pont Notre-Dame. L'espion n'avait rien remarqué ; mais en passant dans la rue de la Lanterne, qui aboutit au quai, il aperçut derrière les vitres d'un cabaret mal fermé un de ses camarades qui buvait. Il entra et lui frappa sur l'épaule.

– Hé ! Gargouille, lui dit-il à l'oreille, je tiens une piste ; cours chez M. de Charny et réveille-le.

– Notre homme est à Paris ? s'écria Gargouille, en se dressant.

– Je le suis ; au chemin qu'il prend, je ne doute pas qu'il n'aille chez M. de Pomereux ; il y sera comme dans une souricière. Cours !

Les deux acolytes suivirent ensemble le pont Notre-Dame, au bout duquel l'un prit à gauche et l'autre à droite. Belle-Rose, qui avait l'oreille au guet, entendit la course de Gargouille, qui s'éloignait par la rue Planche-Mibray, tandis que l'espion s'avançait du côté de la place de l'Hôtel-de-Ville. Belle-Rose, bien sûr de son fait cette fois, prit son parti sur-le-champ. Il entra d'un pas plus rapide dans la rue de l'Épine, se jeta dans la rue de la Tixéranderie et se blottit dans l'ombre d'une porte qui faisait le coin de la rue des Coquilles. Malgré la clarté que distillaient les étoiles, ce quartier, l'un des plus fangeux et des plus noirs de Paris, était sombre et lugubre. Les vieilles maisons y rapprochaient leurs façades humides et les ruelles y rampaient dans les ténèbres comme des serpents. L'espion, qui craignait de perdre la trace de Belle-Rose, hâta sa course et entra dans la

rue de la Tixéranderie au moment où Belle-Rose s'arrêtait au coin de la rue des Coquilles ; il fit quelques pas en avant, mais n'entendant plus marcher, lui-même s'arrêta. Belle-Rose l'attendait le poignard à la main ; quelques instants se passèrent dans cette immobilité réciproque ; mais le capitaine, qui ne savait pas ce que le drôle que l'espion avait racolé en route était allé chercher, se décida le premier à agir. Il se jeta tout à coup hors de sa cachette et marcha résolument vers l'espion ; l'espion, qui se tenait sur ses gardes, leva un pistolet qu'il avait à la main et pressa la détente ; mais la pluie avait mouillé la poudre et le coup ne partit pas. Belle-Rose fondit sur l'espion, qui n'eut que le temps de s'armer d'un poignard. La lutte fut courte et décisive : doué d'une force terrible, Belle-Rose prit l'espion à bras-le-corps, et le faisant ployer, il lui plongea son poignard dans la poitrine jusqu'à la garde. L'homme tomba en poussant un cri désespéré. Un cri terrible répondit à ce cri. Belle-Rose prêta l'oreille et entendit du côté de la rue des Arcis le bruit d'une troupe d'archers qui accouraient ; il jeta son manteau et se précipita vers la rue du Roi-de-Sicile par la rue de la Verrerie.

En trois minutes il atteignit l'hôtel de M. de Pomereux, grimpa, en s'aidant des sculptures et des saillies, au balcon qui régnait devant la façade, fendit la jalousie d'un coup de poignard, brisa la vitre, ouvrit la fenêtre et bondit dans l'appartement. Au même instant, un coup de feu éclata dans la rue ; la balle fit sauter le châssis derrière Belle-Rose. À cette brusque détonation, M. de Pomereux, qui causait avec la Déroute devant la cheminée, saisit son épée.

– Belle-Rose ! s'écria-t-il à la vue du capitaine.

Belle-Rose jeta son poignard ensanglanté sur le tapis.

– Monsieur le comte, lui dit-il, je viens au nom de Gabrielle vous demander l'hospitalité.

XLVIII

VAINCRE OU MOURIR

M. de Pomereux devina aux paroles de Belle-Rose que le danger était grand ; chez un homme de ce courage, elles indiquaient la certitude d'un péril imminent. Le comte saisit la main du capitaine et la serra.

– Vous avez prononcé un nom qui vous fait inviolable ; je réponds de vous corps pour corps, lui dit-il.

La Déroute s'était jeté sur le balcon et regardait dans la rue. À la lueur vacillante des étoiles, il aperçut quatre ou cinq hommes qui allaient et venaient parlant à voix basse ; il tendit l'oreille et put entendre quelques mots de leur conversation.

– C'est ici...

– Parbleu ! il a grimpé le long du mur comme un chat...

– J'ai entendu tomber la vitre qu'il a mise en pièces...

– Tenez, le verre craque sous mes pieds !

– S'il était resté un instant de plus sur le balcon, je lui mettais la balle de ce mousquet dans le dos ; mais il a disparu au moment où mon doigt pressait la détente, dit le cinquième.

Un autre accourut du bout de la rue.

– Et Landry ? lui demanda-t-on.

– Il est mort, et je l'ai laissé au coin d'une borne.

– Ma foi, il faut attendre, reprit celui qui paraissait le chef de la bande et qui tenait une épée nue à la main.

Au moment où Gargouille avait quitté celui qu'on venait de nommer Landry, il avait pris sa course du côté de l'hôtel de M. de Louvois. Au coin de la rue des Lombards, il avait rencontré une troupe de soldats de la maréchaussée et l'avait envoyée, en l'engageant à se hâter, vers la rue du Roi-de-Sicile, où son camarade et lui supposaient que Belle-Rose se rendrait.

La maréchaussée arriva dans la rue de la Tixéranderie au moment où Landry tombait sous le poignard de Belle-Rose ; au cri du blessé, toute la troupe se jeta sur les traces du fugitif, qui semblait avoir des ailes ; Landry fit un effort désespéré pour leur indiquer du geste la direction qu'il avait suivie, mais Belle-Rose était en avance d'une centaine de pas, et l'on a vu comment il avait pénétré dans l'hôtel de M. de Pomereux.

– Vos bandits sont là ! dit tout bas la Déroute en se tournant vers le capitaine.

– La rue est à tout le monde, mais l'hôtel est à moi, dit le comte fièrement.

– Laissez-moi prendre mes pistolets, et je chargerai toute cette canaille, reprit le sergent, à qui la pensée du péril qu'avait couru son maître donnait la fièvre.

– On ne fait pas de sortie quand le siège n'est pas commencé, dit M. de Pomereux en souriant. Avant de combattre, nous parlementerons.

La Déroute repoussa les pistolets dans sa ceinture et retourna à la fenêtre ; caché derrière le volet, il pouvait tout sans être vu. Un changement s'était opéré dans la manœuvre de l'ennemi ; il n'y avait plus que deux hommes devant la grande porte ; les autres s'étaient dispersés autour de l'hôtel, veillant sur chaque issue.

– La place est investie, dit la Déroute, la tête tournée vers le comte ; faut-il ouvrir le feu ?

– Eh ! non, mordieu ! ne saurais-tu trouver dans ton esprit d'autres ressources que des batailles ? s'écria le comte.

Belle-Rose s'informa de Gaston.

– Oh ! reprit la Déroute, le petit bonhomme est en train de dormir pour vingt-quatre heures si nous le laissons faire.

Comme il parlait encore, on entendit au milieu de la rue le galop précipité d'un cheval. Les yeux de chat de la Déroute eurent bien vite reconnu le cavalier qui accourait à toute bride.

– M. de Charny ! murmura-t-il.

– C'est bien, dit M. de Pomereux : le tigre après les loups.

Trois secondes après, un coup violent ébranla la porte de l'hôtel ; un autre coup le suivit brusquement.

– Jean, reprit le comte en s'adressant à l'un de ses laquais, prenez un flambeau, ouvrez la porte, et conduisez vers moi la personne qui frappe. Elle seule, entendez-vous ?

Le laquais s'inclina et sortit.

– Quoi ! s'écria la Déroute, vous introduisez l'ennemi dans la place ?

– Comme tu vois, mon pauvre camarade, et, de plus, je mets la garnison aux arrêts.

La Déroute regardait le comte de tous ses yeux.

– Aux arrêts, dites-vous ?

– Là, dans la chambre voisine, où tu vas passer en compagnie de Belle-Rose, reprit M. de Pomereux.

En achevant ces mots, il ouvrit une porte cachée dans la draperie et introduisit le capitaine et le sergent dans une petite pièce où il y avait un lit de repos.

– Rêve, médite ou dors si tu veux, ajouta-t-il en se tournant vers la Déroute ; mais surtout ne parle que si l'on t'interroge.

Le comte pressa de nouveau la main de Belle-Rose et tira la porte sur lui. On entendait à l'intérieur un bruit de pas sur l'escalier.

– M. de Charny ! cria le laquais en livrant passage au favori.

M. de Pomereux montra du geste un fauteuil près de la cheminée.

– Il est un peu bien tard pour faire une visite, monsieur, dit-il à M. de Charny avec courtoisie ; mais vos visites sont si rares que je n'ai point à m'inquiéter de l'heure que vous choisissez.

– Ce n'est point une visite, monsieur le comte, c'est une affaire qui m'amène, répondit M. de Charny.

– Peu importe le motif, votre présence me suffit et vous êtes le bienvenu.

– J'imagine, monsieur, que vous connaissez la raison grave qui m'a conduit à votre hôtel à une heure aussi avancée de la nuit ?

– Mon Dieu ! mon cher monsieur de Charny, vous avez une politique si profonde, et j'ai l'esprit si mal fait à l'endroit de cette politique, que peut-être auriez-vous plus tôt fait de m'expliquer vos raisons. Je pourrais bien chercher trois heures et ne rien trouver après, si vous m'abandonniez à mes seules méditations.

M. de Charny comprit bien que M. de Pomereux raillait, mais il se contint.

– Alors, monsieur, reprit-il, je serai bref.

– Je suis tout oreilles, monsieur.

– Un homme s'est réfugié chez vous cette nuit ?

– Permettez ; il serait plus exact de dire qu'un de mes amis m'a rendu visite ; vous le savez, les visites se font à toute heure.

– Cet homme est en rébellion contre les lois du royaume.

– Mon Dieu ! les lois sont quelquefois si complaisantes !

– Il s'est révolté contre l'autorité du ministre qui représente le roi.

– Ce qui me plaît en vous, monsieur de Charny, c'est qu'on ne peut vous accuser de flatter la royauté. C'est bien beau dans un temps où il y a si peu de gens sincères.

– Tout à l'heure encore, continua M. de Charny, qui était résolu à ne pas s'arrêter aux épigrammes du comte, cet homme a tué ici près un des soldats de Sa Majesté.

– Pardon, mon bon monsieur de Charny, êtes-vous bien sûr que ce fût un soldat ? Les soldats ont-ils coutume de rôder la nuit sur les talons des gens comme des coupeurs de bourse ? S'il y avait quelque ordonnance nouvelle à ce sujet, je serais vraiment curieux de la connaître.

– Après cet assassinat...

– Un duel, monsieur.

– Après cet assassinat, reprit froidement M. de Charny, le meurtrier s'est jeté dans votre hôtel, où vous l'avez accueilli.

– Ma foi, mon cher monsieur, j'avoue que je n'ai point pour habitude de mettre à la porte ceux qui viennent me voir.

– Cet homme est ici.

– Je crois même qu'il a fantaisie d'y passer la nuit.

– Maintenant, monsieur le comte, je viens pour arrêter ce criminel d'État, et vous allez me le livrer sur-le-champ.

En achevant ces mots, M. de Charny s'était levé ; M. de Pomereux resta sur son fauteuil.

– Permettez, monsieur, dit-il de l'air d'un homme profondément étonné, il y a dans tout ceci une grave erreur, et je tiens

à m'en expliquer. Avez-vous le loisir de me donner encore trois minutes ?

M. de Charny regarda le comte, ne devinant pas où il voulait en venir, mais soupçonnant un piège sous ces paroles :

– Parlez, monsieur, dit-il.

– Oh ! je serai bref comme vous, veuillez seulement vous rasseoir ; je suis très fatigué, et si vous restiez debout vous m'obligeriez à me lever, ce qui me contrarierait fort.

M. de Charny se rassit, la colère commençait à briller dans ses yeux.

– C'est bien à monsieur de Charny que j'ai l'honneur de parler ? continua M. de Pomereux.

M. de Charny sauta sur sa chaise.

– Êtes-vous en humeur de railler, monsieur ? s'écria-t-il.

– Point ; je suis en humeur de causer, si vous le permettez.

– Que signifie alors cette question ?

– Elle signifie tout bonnement que M. de Charny, l'honorable M. de Charny que j'ai eu si souvent le plaisir de rencontrer chez M. de Louvois, n'étant ni lieutenant criminel, ni conseiller au parlement, ni procureur au Châtelet, n'ayant enfin aucune charge de justice, n'a pas mission pour arrêter qui que ce soit.

M. de Charny se mordit les lèvres.

– Cependant, continua M. de Pomereux avec le même sang-froid, si, durant les quelques jours où j'ai été privé de votre compagnie, vous étiez entré dans la magistrature, veuillez me l'apprendre, et vous me verrez tout disposé à m'entendre avec vous.

– Eh ! monsieur ! il n'est point nécessaire d'être de robe pour avoir le droit d'arrêter un misérable ! s'écria M. de Charny que la rage tourmentait.

– Ce misérable est de mes amis, monsieur, et encore, si je consens à le livrer, ne dois-je le faire qu'à bon escient.

– Eh bien ! ne suis-je pas de la maison de M. de Louvois ?

– Sans doute.

– N'ai-je pas toute sa confiance ?

– On le dit.

– Ne m'a-t-il pas chargé de cent missions plus importantes que celle-ci ?

– Certainement.

– Et vous hésitez encore ?

– Pas le moins du monde.

– Enfin ! s'écria M. de Charny comme un homme déchargé d'un grand poids.

– Quand on est si bien avec un si grand ministre, on a bien toujours sur soi un petit ordre, quelque blanc-seing, une lettre

de cachet, la moindre bagatelle. Exhibez-moi vos pouvoirs, et tout s'arrangera à notre contentement mutuel.

M. de Charny était pâle déjà ; la fureur le rendit livide. M. de Pomereux, qui attachait sur lui un regard perçant, avait deviné juste ; dans sa précipitation à suivre Gargouille, M. de Charny ne s'était muni d'aucun papier qui pût lui conférer un pouvoir officiel.

– J'attends, reprit le comte.

M. de Charny se leva d'un bond.

– Ainsi, vous refusez ? s'écria-t-il d'une voix tremblante de colère.

– Ai-je rien dit qui ressemblât à un refus, répondit M. de Pomereux sans quitter son fauteuil.

– Prenez garde, monsieur le comte ! vous jouez un jeu dangereux, reprit M. de Charny. Belle-Rose est ici, tout près de nous, peut-être ; c'est un criminel d'État dont M. de Louvois prétend avoir justice ; vous le recevez et le cachez dans votre maison, alors que vous n'ignorez rien de ce qui s'est passé. Dans une heure, monseigneur le ministre saura tout. Il y va de votre tête, monsieur le comte !

À peine M. de Charny avait-il achevé ces mots, que la porte s'ouvrit avec violence et livra passage à Belle-Rose. Belle-Rose avait tout entendu. À la menace de M. de Charny, la loyauté de son caractère s'était révoltée ; il pouvait bien réclamer le secours de M. de Pomereux quand il s'agissait d'un enfant à rendre à sa mère, mais il ne devait pas exposer ce fier gentilhomme à des périls où sa tête était en jeu.

– Merci, monsieur le comte, dit-il en pressant la main du jeune homme, vous avez été ferme et loyal jusqu'au bout ; vous avez fait votre devoir, je ferai le mien.

Et, se tournant vers M. de Charny :

– Je vous suis, monsieur, mais veillez bien sur moi, car au premier pas que je ferai hors de cette maison, j'aurai l'épée d'une main et le pistolet de l'autre.

La Déroute s'était glissé derrière le capitaine, ses deux mains sur ses armes, prêt à tout. M. de Charny sourit d'un air de triomphe ; il ramassa son chapeau, salua M. de Pomereux et se dirigea vers la porte.

– Venez donc, monsieur, dit-il à Belle-Rose.

Mais déjà M. de Pomereux s'était placé entre Belle-Rose et M. de Charny.

– Vous êtes mon hôte ! s'écria-t-il d'une voix sonore ; s'il tombait un cheveu de votre tête, mon honneur serait perdu. Restez, je le veux !

L'action de M. de Pomereux, l'éclat de son regard, la fermeté de son geste, l'accent de sa parole, firent tressaillir Belle-Rose, qui s'arrêta. M. de Charny bondit vers lui comme un tigre.

– Encore vous ? prenez garde ! s'écria-t-il.

Le comte couvrit le confident du ministre de son regard dédaigneux.

– Belle-Rose, ajouta-t-il en se tournant vers son ami, vous êtes entré chez moi sain et sauf, vous en sortirez vivant et libre.

– Mais votre tête est en péril !

– Aimez-vous mieux que mon honneur périsse ?

La colère faisait trembler M. de Charny.

– Ah ! c'est une lettre de cachet qu'il vous faut ! dit-il, vous en aurez deux.

M. de Pomereux haussa les épaules.

– Si vous aviez tiré un ordre de votre poche, je vous aurais brûlé la cervelle, voilà tout, lui dit-il.

– Après moi, il y a M. de Louvois, répondit le favori.

– Après moi, il y a le prince de Condé, répliqua M. de Pomereux. Tenez, Belle-Rose, cessez de craindre pour ma vie ; on ne s'avisera pas de toucher un seul ruban de mon habit, et monsieur que voilà le sait bien.

M. de Charny regardait tout autour de lui comme une bête fauve ; ses yeux s'arrêtèrent sur le balcon, et il se demanda s'il ne ferait pas bien d'appeler les gens de la maréchaussée à son aide pour en finir tout d'un coup. La Déroute devina sa pensée à l'expression de ses regards, et fut s'appuyer contre la fenêtre d'un air tranquille. M. de Charny lui jeta un regard de vipère et se tint immobile. Il y eut un instant de silence pendant lequel chacun s'observa. M. de Charny ne voulait pas s'éloigner, craignant que, durant son absence, Belle-Rose ne s'échappât par une issue secrète de l'hôtel ; M. de Pomereux désirait de son côté garder M. de Charny en son pouvoir, mais tout le monde comprenait qu'il fallait à tout prix sortir de cette situation violente. Ce fut M. de Pomereux qui rompit le premier le silence.

– Tout ce qui vient de se passer, dit-il avec une aisance parfaite, doit nous prouver à tous que chacun de nous ici a une volonté ferme et nette. Vous, M. de Charny, vous voulez Belle-Rose mort ou vivant ; vous, Belle-Rose, vous êtes décidé à vous battre jusqu'à la dernière goutte de votre sang ; je vois là-bas mon ami la Déroute qui est aussi de cet avis.

– Certainement, dit le sergent.

– Quant à moi, continua le comte, je suis très résolu à ne pas souffrir que M. de Charny attente à la liberté de mon hôte.

– Si je poussais un cri, mes gens envahiraient l'hôtel, dit le confident.

– Essayez, j'ai trente laquais armés jusqu'aux dents, et parmi eux, il y en a qui portent la livrée de M. de Condé.

M. de Charny se tut.

– Je vois, monsieur, que vous êtes convaincu comme moi de l'inefficacité de ce moyen ; cherchons-en donc un autre. Il m'est venu tout à l'heure une idée, et la voici.

Tous les regards se tournèrent vers M. de Pomereux, qui parlait comme s'il avait été au coin de son feu après souper.

– La querelle est entre Belle-Rose et M. de Charny, reprit-il, chacun d'eux a son épée : qu'ils la tirent et qu'ils se battent. Voilà des flambeaux pour éclairer ce tournoi ; la Déroute et moi servirons de témoins.

– Et quel sera le résultat de ce duel à huis clos ? demanda M. de Charny, tandis que Belle-Rose tirait déjà son épée du fourreau.

– Parbleu ! vous me faites là une plaisante question, mon bon monsieur de Charny. Si Belle-Rose vous tue, il est clair que vous ne l'empêcherez plus d'aller où bon lui semblera ; si, au contraire, vous le tuez, il lui importera médiocrement que vous le conduisiez après à la Bastille.

– Fort bien, monsieur le comte ; mais si, par hasard, je refusais de me battre ?

– Oh ! alors, ce serait plus simple encore ! je vous considérerais tout bonnement comme un aventurier qui, après avoir aposté dans la rue, pour je ne sais quel mauvais coup, un tas de bandits, s'est introduit, sous un misérable prétexte, dans mon domicile, afin de s'y livrer à un abominable espionnage ; en conséquence, je vous ferais saisir par l'un de mes gens, et vous seriez bien vite garrotté. Tenez, voilà justement notre ami la Déroute qui nous prêterait volontiers ses deux bras pour cet office ; n'est-ce pas, l'ami ?

– Tout de suite, dit le sergent.

M. de Charny comprit, à l'air du comte, qu'il ne plaisantait pas. Il prit donc son parti sur-le-champ, en homme qui a du courage et qui sait jouer sa vie quand il le faut. Il tira son épée lentement et se mit en garde.

– Je suis prêt, dit-il.

– Allez donc, messieurs, dit le comte.

Les deux épées se croisèrent aussitôt. M. de Pomereux, qui avait vu Belle-Rose à l'épreuve, n'avait aucune crainte sur le résultat de ce duel ; mais à la manière dont M. de Charny se battait, il comprit que l'adversaire était digne du capitaine, et il eut un instant quelque regret d'avoir engagé le combat. Aux premiers chocs, Belle-Rose devina la force de M. de Charny ; il me-

sura ses coups, feignit de rompre, et au moment où son antagoniste fondait sur lui, il revint à la parade avec une telle violence que le fer vola des mains de M. de Charny. M. de Pomereux fut complètement rassuré. La Déroute ramassa l'épée et la rendit à M. de Charny, qui retomba en garde sur-le-champ, et le duel recommença. Cette fois, Belle-Rose, maître du jeu de son adversaire, attaqua à son tour ; au moment où M. de Charny essayait une riposte, il lia son épée et la fit sauter au plafond. M. de Charny devint blanc comme un cadavre. Il bondit sur son arme, l'assura dans sa main, et revint à la charge avec une incroyable fureur. Belle-Rose para tous ses coups, deux ou trois à peine déchirèrent sa casaque sans toucher ; le capitaine excitait la riposte et semblait attendre une occasion qui ne venait pas ; enfin, M. de Charny ayant tendu l'épée dans une feinte, Belle-Rose s'en empara si résolument qu'elle tomba à dix pas d'eux. À ce troisième désarmement, M. de Charny frémit de la tête aux pieds.

– Mais frappez donc ! s'écria-t-il, ivre de colère.

– On ne tue pas un espion, répondit Belle-Rose.

Et prenant l'épée de M. de Charny, il la brisa sur son genou. Les yeux de M. de Charny s'injectèrent de sang, et il tomba sur un fauteuil.

– Ma foi, monsieur, vous êtes vaincu, lui dit M. de Pomereux. Permettez-moi d'agir comme si vous étiez mort.

Le comte agita une sonnette et un laquais se présenta.

– Labranche, lui dit-il, cours à l'écurie, et dis aux palefreniers d'apprêter la voiture et d'atteler les chevaux : nous partons pour Chantilly.

Ce dernier mot réveilla M. de Charny comme d'un songe.

– Vous partez pour Chantilly ? s'écria-t-il en se dressant.

– Ma foi, oui, si vous le trouvez bon.

– Seul, alors, j'imagine ?

– Vous oubliez, mon cher monsieur de Charny, que vous êtes mort et que vous n'êtes point en état de m'adresser des questions ; cependant je veux bien vous traiter en vivant et vous répondre, sans que cela tire à conséquence. Vous êtes curieux de savoir si je me rends seul à Chantilly ?

– Oui, reprit le favori du ministre en frappant du pied.

– Mon Dieu ! que vous êtes donc vif pour un homme tué. À vrai dire, je n'aime pas à voyager seul, j'ai du goût pour la compagnie, et, si vous le permettez, j'emmènerai avec moi Belle-Rose et mon ami la Déroute.

– C'en est trop, et je ne le souffrirai pas.

M. de Charny s'élança vers la fenêtre, mais M. de Pomereux l'arrêta au passage.

– Écoutez, monsieur, lui dit-il d'une voix ferme, je suis ici le maître, étant chez moi. Vous êtes venu sans ordre et sans titre pour je ne sais quelle mission que vous n'avez pas le droit d'exercer. Vos bandits ont fait feu sur ma maison, la maison d'un gentilhomme. J'aurais pu vous faire bâtonner par mes gens et jeter dans la rue, je ne l'ai pas fait. Vous vous êtes battu, vous avez été vaincu, pour moi vous êtes mort ; souvenez-vous de nos conditions. Si maintenant vous dites un mot, si vous criez, si vous appelez, foi de gentilhomme, je vous brûle la cervelle.

M. de Pomereux prit un pistolet et l'arma. Il était un peu pâle et ne riait plus. Il y eut un instant de silence terrible. M. de Charny ne craignait pas la mort, mais si la mort le frappait, l'espoir de la vengeance lui échappait. Il regarda M. de Pomereux l'espace d'une seconde. Le visage du comte exprimait une résolution froide, et il n'était pas douteux qu'il n'exécutât sa menace au premier cri. M. de Charny se tut et s'assit.

– La voiture de M. le comte est attelée ! cria Labranche en ouvrant la porte.

La Déroute disparut un instant sur un signe de Belle-Rose et revint tenant dans ses bras le petit Gaston qui dormait paisiblement.

– Suivez-moi, mes amis, et vous, monsieur, passez, ajouta-t-il en s'adressant à M. de Charny.

On descendit le grand escalier. Quand on fut en bas, M. de Pomereux se tourna vers deux de ses gens.

– Vous voyez bien monsieur, leur dit-il en désignant M. de Charny, je vous le confie et vous m'en répondez. Dans une heure, vous lui ouvrirez les portes de l'hôtel.

Les laquais s'inclinèrent et l'on passa. Le carrosse aux armes du prince de Condé était attelé de quatre chevaux, les postillons étaient en selle ; les piqueurs, armés de torches enflammées, attendaient le signal du départ pour courir en avant ; des laquais, armés de mousquetons et d'épées, se tenaient aux portières à cheval. M. de Pomereux fit monter Belle-Rose, la Déroute et l'enfant ; lui-même s'assit près d'eux.

– Allez ! dit-il.

La grande porte de l'hôtel roula sur ses gonds, les piqueurs s'élancèrent au galop, secouant leurs torches, le carrosse les suivit, et toute l'escorte s'ébranla au milieu des éclairs et du bruit. La maréchaussée attendait dans la rue. À la vue du carrosse où l'écusson aux trois fleurs de lis d'or étincelait et de cet appareil magnifique, elle hésita. Elle était sans chef et privée d'ordre. Celui qui commandait la bande obéit au proverbe et s'abstint.

– Place au carrosse de monseigneur le prince de Condé ! crièrent les piqueurs dont les chevaux hennissaient et piaffaient.

Les archers éblouis s'écartèrent, et le cortège passa comme la foudre, illuminant les ténèbres de Paris.

– C'est égal, mon cher, dit M. de Pomereux à Belle-Rose quand ils eurent tourné le coin de la rue du Roi-de-Sicile, je crois que vous auriez mieux fait de tuer M. de Charny.

XLIX

LE PRINTEMPS DE 1672

Au lieu de se diriger sur Chantilly, le carrosse de M. de Pomereux, aussitôt qu'on eut dépassé Saint-Denis, tourna du côté de Pontoise. Gaston, qui avait un moment ouvert les yeux, les ferma bientôt et se rendormit, bercé par le mouvement de la voiture. La Déroute se frottait les mains et regardait parfois du côté de Paris en riant aux éclats.

– Ma foi, capitaine, dit-il, quand on fut en pleine campagne, M. de Pomereux a peut-être raison, mais j'avoue que la figure furibonde et désespérée de M. de Charny me remplissait de joie ; il était sur sa chaise, blanc comme un spectre, et s'écorchant la paume des mains avec ses ongles. Mort, il n'eût été que mort ; vivant, il enrage !

Le soleil brillait depuis deux ou trois heures quand l'attelage écumant s'arrêta devant les portes de l'abbaye. Grippard, qui était comme une âme en peine lorsqu'il ne voyait pas le sergent, signala le premier l'arrivée du carrosse. Suzanne, prévenue par lui, accourut au-devant de Belle-Rose.

– C'est à M. de Pomereux que je dois de vous revoir, dit le capitaine en présentant le comte à sa femme.

Suzanne prit les deux mains de M. de Pomereux entre les siennes.

– Encore vous ! s’écria-t-elle ; vous êtes prodigue de dévouement.

– Que voulez-vous, madame ! répondit le comte, quand je m’avise d’avoir une vertu, il faut toujours que j’y couse un défaut.

Gaston regardait tout d’un air sérieux, tenant par la main son ami la Déroute. Belle-Rose le conduisit à Suzanne.

– Voilà, dit-il, le motif de mon absence ; c’est, vous le voyez, un motif tout charmant que vous aimerez bien vite. N’est-il pas fier et beau comme Achille ?

Suzanne se pencha vers l’enfant qui souriait en rougissant, et l’embrassa.

– C’est le fils de M. d’Assonville, reprit Belle-Rose.

– Le fils de M. d’Assonville ! s’écria Suzanne émue ; oh ! je l’aime déjà !

C’était l’heure où l’abbesse de Sainte-Claire d’Ennery se tenait dans son oratoire après les offices du matin. Belle-Rose lui fit demander un entretien et quitta Suzanne, emmenant Gaston avec lui. Geneviève le reçut avec ce doux sourire qu’elle avait toujours en lui parlant. L’enfant attendait dans une pièce contiguë.

– Vous étiez parti, Jacques, dit l’abbesse, oubliant que votre vie ne vous appartient plus.

– Ma vie appartient à ceux qui l’ont sauvée ; ne vous la dois-je pas un peu ? répondit Belle-Rose.

Il y avait dans la voix du jeune officier quelque chose qui émut Geneviève. Elle le regarda quelques instants, cherchant à lire dans ses yeux.

– Étais-je donc pour quelque chose dans votre voyage ? reprit-elle.

– Pour tout.

L'abbesse pâlit et mit la main sur son cœur, qu'un trouble inconnu faisait battre.

Belle-Rose prit cette main doucement.

– Au moment où je suis parti, ajouta-t-il, Suzanne ne venait-elle pas de m'annoncer qu'elle allait être mère, et ne devais-je pas songer à une autre mère ?

Une joie insensée inondait l'âme de Geneviève.

– Mon Dieu ! s'écria-t-elle, vous vous êtes souvenu de Gaston ?

Et, dans un accès de tendresse folle, oubliant le vœu qui la séparait du monde, elle baisa Belle-Rose au front. Mais ce baiser de mère était si chaste, que l'ange gardien de Geneviève dut l'abriter de ses ailes et le voir sans rougir.

– Est-il ici ? demanda Geneviève, dont les yeux humides ne pouvaient se détacher de ceux de Belle-Rose.

Belle-Rose souleva une portière, et prenant Gaston par la main, il le conduisit dans l'oratoire. Geneviève poussa un cri qui eut son écho dans le cœur du soldat ; elle prit l'enfant dans ses bras et le couvrit de baisers. Ses joues étaient inondées de larmes. L'enfant, qui la reconnut, roula ses bras autour du cou

de l'abbesse et se mit à pleurer en l'embrassant, parce qu'elle pleurait. Il l'appelait son amie, ne sachant pas qu'elle était sa mère, et ne se lassait pas de la presser de ses petites mains.

– C'est notre mère à tous, dit Belle-Rose à Gaston, appelle-la ta mère.

Geneviève remercia Belle-Rose d'un regard, et le doux nom de mère vint aux lèvres de l'enfant. Geneviève l'aspira dans un baiser.

– Vous m'avez rendu plus que la vie, dit-elle tout bas à Belle-Rose, vous m'avez rendu la paix.

Quelques mois se passèrent dans une solitude profonde ; les jours fuyaient comme l'eau pure d'un ruisseau entre des rives verdoyantes ; le bonheur les emplissait tous. Cependant il arrivait parfois que Belle-Rose regardait d'un air rêveur les grands horizons fauves où se noyaient dans la brume les clochers des villes lointaines. Quand, par hasard, un escadron passait dans la campagne, clairons en tête et drapeau au vent, il suivait des yeux la marche guerrière ; ses joues se coloraient à l'aspect des armes luisantes et des chevaux superbes ; ses narines frémissaient, un souffle impétueux gonflait sa poitrine, et quand l'escadron disparaissait derrière un pli de terrain, il écoutait encore le bruit des fanfares et cherchait dans l'espace l'ombre des drapeaux flottants. Ces jours-là, Belle-Rose restait triste et soucieux. Tous ces braves soldats qui allaient si fièrement sur le chemin de la guerre avaient devant eux la gloire, des titres et des honneurs. Leurs bras vaillants défendaient la patrie ; l'espoir rayonnait sur leur vie, et leur mort même était utile. La Déroute prenait et reprenait des citadelles de gazon ; mais quand un régiment défilait sur la route voisine, il courait à sa rencontre, le suivait quelque temps et revenait inquiet et taciturne.

– Mordieu ! disait-il, je vis comme un moine. Ces gaillards-là vont se faire tuer. Quelle chance !

Sur ces entrefaites, Suzanne mit au monde une belle petite fille qui était rose et blanche. Le père la prit dans ses bras et l'éleva vers Dieu, après l'avoir embrassée avec des larmes de joie. La mère oublia ses souffrances pour sourire à son mari, et tous deux sentirent à cette vue leur amour s'accroître encore et s'épurer. L'enfant fut tenu sur les fonts baptismaux par Geneviève, qui lui donna son nom ; entre les trois femmes qui l'entouraient, c'était à qui lui prodiguerait le plus de soins ; Belle-Rose ne se lassait pas de le voir, et Suzanne de le caresser ; les premiers murmures que l'enfance bégaye entre des sourires les ravissaient, et c'était pour le père et la mère, fous de tendresse, des extases infinies quand la petite fille avait, de ses lèvres innocentes, balbutié un de ces noms charmants si pleins de douceurs qu'ils consolent de tout. Quelque temps Belle-Rose se laissa bercer par cette joie, mais la présence de cette enfant rendit bientôt à son impatience sa première vivacité. Il fallait à cette fille un nom et un état dans le monde ; après lui avoir donné la vie, ne devait-il pas lui donner la liberté ? le jardin d'une abbaye pouvait-il être son univers ? Ces pensées troublaient parfois la sérénité de Belle-Rose, mais quand Suzanne le voyait trop soucieux, elle mettait la petite Geneviève sur ses genoux en s'asseyant elle-même à ses pieds. Belle-Rose souriait à la mère et à l'enfant, oubliait tout un instant, et revenait bien vite à son idée fixe aussitôt qu'il était seul. Cependant le printemps de 1672 fleurissait. La France était puissante et prospère au dedans, crainte et respectée au dehors. Son influence dominait en Europe. Elle avait l'autorité du génie et la prépondérance des armes. Si un instant, vers le commencement de 1668, elle avait été contrainte de reculer devant la quadruple alliance de l'Espagne, de la Hollande, de l'Angleterre et de la Suède, et de consentir au traité d'Aix-la-Chapelle, arrêtée au cœur de ses conquêtes par cette ligue formidable, elle avait conçu l'espérance et le pressentiment de ses victoires à venir.

Louis XIV n’avait rien oublié. Au milieu des magnificences de son règne et la pompe d’une cour qui était sans rivale dans l’univers, il se souvenait de cette mortelle injure que lui avait faite Van Benning, échevin d’Amsterdam, alors qu’il était, en quelque sorte, venu lui signifier de ne pas aller plus loin. Tandis qu’un peuple de gentilshommes emplissait les galeries de Versailles et de Saint-Germain, les gazetiers de la Hollande n’épargnaient au jeune roi ni le dédain, ni le sarcasme. Des médailles outrageantes avaient été frappées, et on prétendait que sur l’une d’elles Van Benning s’était fait représenter avec un soleil et cette devise en exergue : *In conspectu meo stetit sol.* Louis XIV attendait. Il savait que son heure était proche, et il voulait une vengeance éclatante. De 1668 à 1672, les années s’écoulèrent en préparatifs. L’Europe étonnée et la Hollande inquiète surveillaient ces apprêts. On sentait la guerre dans l’air, et l’on ne savait pas où la guerre éclaterait. La marine, augmentée par le grand Colbert, s’était exercée dans les guerres lointaines de Candie et d’Alger, et dans des colonisations plus lointaines encore, le drapeau de la France flottait sur toutes les mers. Les amiraux étaient Tourville, Duquesne, d’Estrées ; les chefs d’escadre : Jean Bart et Duguay-Trouin. Le maréchal de Créqui punissait le duc de Lorraine, Charles IV, de sa versatilité. La province est conquise au milieu d’une paix profonde, et la France, en se saisissant d’une province frontière, coupe toute communication entre la Franche-Comté et les Pays-Bas. C’était beaucoup déjà, ce n’était pas tout encore. Il fallait détacher le roi d’Angleterre, Charles II, de l’alliance hollandaise nouée par le chevalier Temple. C’est la duchesse d’Orléans, sa sœur, la jeune et belle Henriette, qui se charge des négociations. Son voyage fut une promenade triomphale. La cour de Charles II était la plus galante et la plus dissolue du monde ; il eut de l’or à flots pour payer ses fêtes et ses maîtresses. L’habileté de Colbert, de Croissy et l’influence d’Henriette l’emportèrent sur les véritables intérêts de la politique anglaise, et par trois traités successifs, le roi Charles II promet cinquante gros vaisseaux et six mille hommes pour la guerre continentale. Il aura, lui, trois

millions par an, et la nation quelques-unes des îles hollandaises. La Suède est ramenée à prix d'argent, et du côté de l'Allemagne, Louis XIV conclut des traités de neutralité ou de ligue offensive avec les évêques d'Osnabruck et de Munster, l'électeur de Cologne et le duc de Brunswick-Lunebourg.

L'infatigable activité de Louvois, qui ne laissait pas d'être un grand ministre, malgré ses défauts, avait porté l'armée à cent quatre-vingt mille hommes ; on ne l'avait jamais vue si forte et si bien organisée ; il l'avait pourvue d'un formidable instrument de mort, la baïonnette, et la discipline la plus sévère régnait parmi les troupes. Quant aux généraux, c'étaient les mêmes qui, en 1668, avaient conquis toute la Flandre espagnole en deux mois : Créqui, Turenne, Condé, Grammont, Luxembourg. Colbert avait porté le nombre des vaisseaux de haut bord à cent ; le magnifique bassin de Brest était creusé, et l'habile ministre avait créé quatre autres arsenaux de marine : Rochefort, Le Havre, Dunkerque et Toulon. Tout était prêt pour la guerre, la France avait la main sur la garde de son épée. Cependant la Hollande, confiante dans ses lagunes et dans ses digues, laissait tomber en ruine ses places fortes démantelées ; le parti des républicains rigides l'emportait ; les deux frères de Witt et le grand Ruyter, qui ne voyaient qu'une île dans la Hollande, gouvernaient, et ne songeant qu'à la mer, dédaignaient l'armée, composée au plus de vingt-cinq mille mauvais soldats. À toute heure des régiments français s'acheminaient vers les places frontières où l'incendie allait s'allumer. Arras, Béthune, Le Quesnoy, Landrecies, Maubeuge, Saint-Pol, Saint-Omer étaient encombrées de troupes. Des milliers de gentilshommes accouraient de tous les points de la France, jaloux de faire leurs premières armes sous un prince qui pouvait dire : L'État, c'est moi. Quelque chose de tous ces bruits arrivait aux oreilles de Belle-Rose, que le sentiment de son inaction écrasait ; il demandait partout et en toute occasion des détails sur les préparatifs qui donnaient au royaume l'apparence d'une grande ruche guerrière. M. de Pomereux, qui le visitait parfois dans sa retraite, lui

racontait tout ce qu'on disait à Versailles et à Chantilly des projets du roi ; il lui parlait des camps qui s'asseyaient aux bords de la Sambre et de l'enivrement qui gagnait de proche en proche la chaumière et le château. L'enthousiasme était partout. Chaque jour augmentait la fièvre qui consumait Belle-Rose. Dans le silence de ses rêveries, il se demandait s'il était destiné à vieillir et à mourir dans l'obscurité d'une abbaye, s'il ne devait pas compte de sa jeunesse et de sa vie à la France, si l'épée que M. de Nancrais lui avait passée à la ceinture était condamnée à rester au fourreau, et s'il ne valait pas mieux être tué tout d'un coup que d'attendre patiemment des jours oisifs et l'oubli. Dans la position que lui avaient faite les événements, le repos le perdait. M. de Louvois n'était pas de ces hommes en qui le temps use la mémoire ; pour combattre et vaincre sa force, il fallait une force rivale ; la lutte pourrait dompter, sinon détruire sa haine. Belle-Rose se souvenait avec un trouble délicieux des émotions et des hasards de la guerre ; il voyait passer devant ses yeux l'image animée et bruyante des camps, il entendait hennir les chevaux et sonner les trompettes. L'armée était sa famille, et la guerre sa patrie. Il avait voulu conquérir par l'épée un nom et sa place au grand jour ; devait-il s'arrêter au début de sa carrière et se coucher dans l'oisiveté comme dans un linceul ? La Déroute se mordait les poings aux récits anticipés de cette guerre dont toutes les imaginations étaient préoccupées ; il estimait le sort des recrues le plus heureux du monde, et aurait donné de grand cœur sa hallebarde de sergent pour avoir le droit de marcher aux frontières ; Grippard faisait chorus avec la Déroute, oubliant qu'il avait quitté le régiment pour vivre de ses petites rentes. Quand la conversation tombait sur les campagnes, terrain qu'au demeurant elle n'abandonnait guère, Grippard se souvenait bien du froid qu'on souffre au bivouac, de la pluie et des marches forcées avec cinquante livres sur le dos, des biscaïens qui brisent les jambes, des boulets qui coupent le corps en deux, des coups de sabre et de la mitraille, de la faim qu'on endure ; mais il finissait toujours par trouver que la Déroute avait raison, et ne parlait rien moins que de conquérir le saint-

empire. Belle-Rose et la Déroute, par un accord tacite, évitaient de causer ensemble sur ce chapitre-là ; ils redoutaient tous deux le choc de leurs impressions. Il en était de même entre Cornélius et Belle-Rose. Malgré son flegme naturel, l'Irlandais ne pouvait entendre parler de bataille sans frémir d'impatience ; son pays était engagé dans la cause de la France ; il était homme d'épée et le repos lui répugnait. Il y avait donc en ce moment-là, dans les murs de Sainte-Claire d'Ennery, quatre soldats que les mêmes ardeurs dévoraient à des degrés différents. Ils regardaient du côté de l'horizon, tout prêts, sans se l'être dit, à rompre leurs liens. Suzanne et Claudine pressentaient leurs résolutions, sans que Belle-Rose et Cornélius se fussent ouverts à elles. Elles se communiquaient leurs inquiétudes, et, ne pouvant ni prévoir ni empêcher les événements, elles attendaient. Une dernière visite de M. de Pomereux précipita le dénoûment. On était alors à la fin du mois d'avril 1672.

– Les équipages du prince de Condé sont prêts, dit-il un matin ; avant trois jours sa maison partira pour la Flandre.

Tout le sang de Belle-Rose lui vint aux joues à ces paroles.

– Ainsi, vous le suivez ? dit-il.

– Jusqu'à La Haye, s'il veut.

Belle-Rose rencontra les yeux de la Déroute qui luisaient comme des charbons ardents.

– La cour est prévenue, reprit le comte ; le roi quittera Saint-Germain le 27 du mois ; déjà les fourgons sont en route, les relais préparés, et les mousquetaires ont pris les devants. Le rendez-vous est à Charleroi.

– À Charleroi ! s'écria la Déroute, dont tous les souvenirs se réveillèrent à ce nom.

– Je voudrais vous y voir, Belle-Rose, continua M. de Pomereux ; la campagne promet d’être belle, elle me le semblerait plus encore si nous la faisions ensemble.

Belle-Rose lui serra la main sans répondre, mais d’une si rude manière que le comte ne douta pas un instant que le capitaine n’eût pris une résolution extrême.

– Si vous avez besoin de moi, ajouta-t-il avec un sourire significatif, vous me trouverez jusqu’à demain à Chantilly.

Quand M. de Pomereux eut quitté l’abbaye, Belle-Rose se tourna vers la Déroute, qui se mordait les lèvres pour ne pas parler.

– La Déroute, lui dit-il d’un ton de voix profond, il faut que nous partions ; il le faut !

– Enfin ! s’écria le sergent avec explosion.

– Je ne sais pas encore comment nous partirons, reprit Belle-Rose, mais je sais bien que, dussé-je sortir d’ici en passant sur le ventre de M. de Charny, j’en sortirai.

– Sortir n’est rien, arriver est tout, observa le sergent.

Cornélius survint sur ces entrefaites ; il vit bien à l’air des deux interlocuteurs qu’ils agitaient une grave question.

– Eh ! monsieur de l’Irlande, s’écria la Déroute, qui se plaisait à qualifier ainsi Cornélius dans ses moments de joie, c’est un complot qui s’ourdit entre nous. Je parie un écu de six livres contre un sou que vous en serez.

– Il s’agit de partir, ajouta Belle-Rose.

– J'y pensais, dit Cornélius.

Les deux frères se serrèrent la main.

Grippard fut appelé au conseil ; s'il n'était pas très fort dans l'invention, il était prompt et déterminé dans l'exécution. La Déroute, qui était fou de joie, proposa de s'armer jusqu'aux dents, d'attendre la nuit, d'exécuter une sortie en colonne sur deux de front et deux de profondeur, de fondre sur les lignes ennemies et de culbuter quiconque s'opposerait à leur passage.

– Nous montons à cheval et nous galopons jusqu'à la frontière ! s'écria Grippard enthousiasmé.

– À moins qu'on ne tue la moitié de la colonne et qu'on ne fasse l'autre prisonnière, dit tranquillement Cornélius.

Cette observation fit tomber l'exaltation du caporal, le sergent se gratta l'oreille.

– Allons ! dit-il, mon plan ne vaut rien.

– Eh ! reprit Belle-Rose, il a cela de bon qu'il est prompt.

On discutait encore lorsque la voiture de M. de Charny s'arrêta devant l'abbaye. Le sombre gentilhomme en descendit et se dirigea, à travers les arbres en fleurs, vers la partie du bâtiment qu'habitait la duchesse de Châteaufort. La Déroute se leva tout à coup et battit des mains.

– Ce soir nous serons libres, s'écria-t-il, venez !

Ce n'était pas la première fois que M. de Charny se présentait à l'abbaye ; déjà, et sous divers prétextes, il avait rendu visite à Mme de Châteaufort, d'abord pour lui faire apprécier la

gravité de l'aide qu'elle avait prêtée aux fugitifs, d'autres fois pour négocier, disait-il, un rapprochement entre M. de Louvois et Belle-Rose. Geneviève n'était pas la dupe de la fausse pitié de M. de Charny, mais elle n'avait aucun motif pour ne pas le recevoir. Ces visites renouvelées à plusieurs reprises avaient éveillé quelques soupçons dans l'esprit du sergent, qui, sans les communiquer à personne, se tenait sur ses gardes. En supposant à M. de Charny de mauvaises intentions, la Déroute ne s'était pas trompé. M. de Charny n'oubliait rien. Il avait fait sa haine de la haine de M. de Louvois ; sa défaite chez M. de Pomereux avait achevé d'irriter cette âme pleine de ressentiment. Il voulait une revanche à tout prix. Parmi les laquais qui l'accompagnaient, il y en avait deux qui étaient spécialement chargés d'observer les êtres de l'abbaye, et de jeter les bases d'un enlèvement nocturne. M. de Charny savait que Belle-Rose et les siens habitaient un corps de logis isolé, et c'était là-dessus qu'il comptait pour le succès de son entreprise ; mais encore, avant d'en courir les chances, fallait-il connaître les habitudes de la maison. Ces deux laquais rôdaient donc partout, examinant toute chose du coin de l'œil, faisant causer les jardiniers du couvent et calculant leurs dispositions. Deux autres pansaient les chevaux et ne négligeaient pas, à l'occasion, d'aider leurs camarades de leur savoir-faire. À la troisième visite, M. de Charny savait tout ce qu'il était bon de savoir ; à la quatrième, on eut la topographie exacte des lieux ; il ne lui en fallait plus qu'une pour déterminer son plan d'attaque. Cette dernière visite, il la faisait le jour même où Belle-Rose avait résolu de s'évader. On était alors vers la fin du mois d'avril. La journée avait été brûlante ; de gros nuages s'amassaient à l'horizon ; un vent rapide et chaud faisait plier la cime des arbres. Les laquais de M. de Charny avaient repris le cours de leurs investigations.

En trois mots, la Déroute mit Belle-Rose, Cornélius et Grippard au fait de son projet. Tous l'adoptèrent.

– Maintenant, dit la Déroute quand on fut d'accord sur les moyens d'exécution, ayons bon pied et bon œil.

Les conjurés s'enfoncèrent dans les jardins sur les pas des agents de M. de Charny qui furetaient.

– Chut ! fit la Déroute quand ils furent dans un endroit écarté tout couvert d'arbres ; voici l'un des gars qui prend le long de la charmille ; glissons-nous de l'autre côté, et ne le manquons pas.

On laissa Belle-Rose et Cornélius aux trousses de l'autre, et la Déroute et Grippard prirent par la charmille, marchant sur l'herbe et sans bruit. Quand ils furent tout au bout, ils se couchèrent à plat ventre dans un fossé et attendirent, l'œil sur le laquais qu'ils regardaient à travers les broussailles. Le laquais arrivait lentement ; lorsqu'il fut à trois pas d'eux, se croyant seul, il tira un crayon de sa poche et traça quelques lignes sur un bout de papier. Il avait le pied sur une souche d'arbre, le papier sur le genou, et le corps penché en avant. La Déroute et Grippard se mirent sur leurs pieds lentement, et sautèrent sur le laquais, qui se trouva pris sans avoir eu le temps de remuer.

– Si tu cries, tu es mort, lui dit la Déroute en lui faisant sentir au cou la pointe de son poignard.

Le laquais, épouvanté, se tut, et on le garrotta avec des bouts de corde dont le sergent avait les poches pleines.

– Et d'un ! fit la Déroute, après que le laquais, pieds et poings liés, fut étendu sur l'herbe.

On entendit un coup de sifflet.

– Et de deux ! s'écria-t-il.

Il courut du côté d'où venait le coup de sifflet, et trouva Belle-Rose et Cornélius qui achevaient de se rendre maîtres du second laquais.

– Il a été doux comme un agneau, dit le capitaine ; c'est étonnant comme la vue d'un fer luisant et pointu rend ces messieurs-là accommodants.

On enleva les deux prisonniers, et quand on les eut transportés en lieu sûr, on les déshabilla.

– Laissez-nous ça, dit le sergent à Belle-Rose, qui déjà mettait la main sur la défroque ; il y en a deux encore, et nous allons nous charger de ces deux-là, n'est-ce pas, Grippard ?

– Parbleu ! dit le caporal, qui s'habillait déjà.

De larges gouttes de pluie commençaient à tomber, et le jour baissait quand la petite troupe quitta le réduit où l'on avait enfermé les deux laquais sous clef.

– Il fait un temps à souhait, dit la Déroute, qui s'achemina, en compagnie de Grippard, vers les écuries.

Des deux laquais qui restaient, l'un, fatigué par la chaleur de cette soirée étouffante, s'était endormi sous un hangar ; l'autre ravaudait autour des écuries. Celui-ci vit venir de loin la Déroute et Grippard ; et à leur costume, il les prit pour ses deux camarades.

– Hé ! arrivez donc, vous autres, cria-t-il, voici l'ombre qui vient ; il faut apprêter la voiture et les chevaux.

La Déroute suivit le laquais, qui entra sous la remise ; Grippard ne le quittait pas. À un signe du sergent, il se jeta sur le laquais et le coucha par terre, faisant luire à deux pouces de

son visage la lame d'un poignard. Le laquais se résigna tout de suite ; on le dépouilla de ses vêtements, et il fut caché, garrotté et bâillonné, derrière quelques bottes de paille. Quant à celui qui dormait, on fut quelque temps à le découvrir. Un certain petit bruit qui se faisait dans un coin sombre attira la Déroute de ce côté-là ; ce bruit venait du dormeur, qui ronflait les poings fermés. Celui-là fut saisi, lié et bâillonné avant même d'être tout à fait réveillé.

– Dépêchons, dit la Déroute, voici la nuit.

L'ombre commençait à s'épaissir dans les campagnes ; on ne distinguait plus les objets qu'à travers une lueur indécise ; de grands nuages étendaient leurs voiles dans le ciel. La pluie tombait plus rapide et plus drue. En un tour de main, Belle-Rose et Cornélius eurent changé d'habits ; dans un coin de la remise il y avait des manteaux, ils les prirent ; les chevaux furent scellés et bridés.

– Un mot, dit Belle-Rose à ses amis, en les groupant autour de lui ; si nous sommes reconnus où que ce soit, partons tous ensemble à fond de train ; le reste regarde nos pistolets.

M. de Charny descendit. Comme il allait monter dans le carrosse, Suzanne parut sur le seuil d'une chapelle où elle avait coutume de faire ses dévotions du soir. Un éclair, suivi d'un violent coup de tonnerre, illumina toute cette scène ; Suzanne devina Belle-Rose sous son large feutre rabattu ; elle joignit ses mains en pâlissant, et le capitaine passa près d'elle le doigt sur les lèvres. Elle eut le courage de rester immobile, dans l'attitude d'une femme qui finit de prier.

– Allumez les torches et partez, dit M. de Charny.

Les torches jetèrent bientôt une rouge clarté ; l'attelage, effrayé par les bruits de l'orage, se cabra d'abord, puis s'élança.

Suzanne tomba sur ses genoux, et le cortège s'effaça dans la nuit profonde. Au bout de cinq minutes, ce ne fut plus qu'une étincelle fuyant dans les ténèbres. Suzanne se leva.

– Mon Dieu ! dit-elle, veillez sur eux.

L

UN VOYAGE D'AGRÉMENT

L'équipage allait comme le vent. À quelque distance de l'abbaye, la Déroute, qui galopait en tête, vit, sur les bas côtés de la route, des cavaliers silencieux enveloppés de grands manteaux. Ils firent quelques pas au-devant du carrosse, le reconnurent pour être celui de M. de Charny, et s'inclinèrent. Belle-Rose et Cornélius couraient chacun à l'une des portières du carrosse. Au bout d'un quart d'heure, M. de Charny abaissa l'une des glaces, celle qui était du côté de Belle-Rose.

– Hé ! Grain-d'Orge ! dit-il.

Grain-d'Orge n'avait garde de répondre, mais Belle-Rose poussa hardiment son cheval à la portière.

– Le voilà, monsieur, dit-il en découvrant son visage.

M. de Charny le reconnut à la lueur vacillante des torches ; il poussa un cri et voulut s'élancer par la portière ; mais il rencontra le canon d'un pistolet dont la gueule froide s'appuya sur son front.

– Vous êtes mort si vous bougez, lui dit Belle-Rose de sa voix la plus tranquille.

M. de Charny se jeta de l'autre côté, mais il se trouva en face de Cornélius qui le salua à la manière de Belle-Rose. M. de Charny comprit qu'il était pris comme dans une souri-

cière ; il n'avait pas d'autre arme que son épée, et le plomb avait cette fois l'avantage sur le fer. Une imprécation de fureur jaillit de ses lèvres.

– Voyons, reprit Belle-Rose, ne nous fâchons pas, et surtout ne cherchez point à vous échapper. Vous êtes seul dans une espèce de boîte, nous sommes deux à cheval et bien armés ; vos laquais sont très proprement enfermés à l'abbaye, où nous avons eu soin de leur préparer un logement ; la Déroute et Grippard sont en avant, vos postillons ne se doutent de rien ; ils ont des fouets et nous avons des pistolets. Causons.

M. de Charny déchirait sa poitrine à coups d'ongles.

– La mésaventure vous rend taciturne, mon cher monsieur, reprit Belle-Rose. Ce silence ne me donne point une haute idée de votre philosophie. Il faut prendre le temps comme il vient. Vous avez bien joué, et vous avez perdu ; ce n'est point votre faute, et à votre place, il me semble que je m'en laverais les mains ; par exemple, la partie était bien engagée. Voyez ! si Cornélius et moi ne nous étions pas pressés, nous étions enlevés tout net, peut-être même tués. Le plan était joli. J'en ai trouvé les détails dans la poche de cet aimable vaurien que vous appeliez tout à l'heure. N'est-ce pas Grain-d'Orge que vous le nommez ? Escalade, effraction, rapt, rien n'y manquait ; on aurait, au besoin, poussé jusqu'à l'assassinat. Il s'en est fallu de vingt-quatre heures que le plan ne fût mis à exécution. Ma foi, je n'ai pas voulu qu'une si belle invention fût perdue par le seul fait de mon départ ; j'ai fait remettre le tout à Mme de Châteaufort, qui en appréciera l'exquise délicatesse. Il est seulement fâcheux que vous vous soyez donné tant de mal pour rien. Mais vous êtes homme à prendre votre revanche, mon bon monsieur.

M. de Charny n'avait rien perdu de sa colère, mais déjà il ne la montrait plus ; il écoutait Belle-Rose d'un air grave, comme s'il se fût agi entre eux de choses sur lesquelles on lui

demandait son avis. À ces dernières paroles, il s'inclina avec un sourire amer.

– Je vois, reprit Belle-Rose, que vous m'approuvez ; seulement, vous me permettrez bien de vous donner un petit avertissement : faites en sorte que nous ne nous rencontrions plus face à face ; cette dernière rencontre pourrait vous être fatale.

– Il est clair, dit M. de Charny, qu'elle doit l'être à l'un de nous.

Tant d'audace étonna Belle-Rose, qui se sentit une furieuse envie de casser la tête au favori de M. de Louvois.

– Le relais ! s'écria tout à coup Cornélius.

M. de Charny se pencha hors de la portière ; on voyait à quelques centaines de pas briller une lumière dans la nuit. Le mouvement de M. de Charny n'échappa point à Belle-Rose.

– Monsieur, lui dit-il d'un ton de voix ferme et bref, je vous jure que je vous tue comme un chien, non pas même au premier cri, mais au premier geste.

– Et si par hasard Belle-Rose vous manquait, moi, je ne vous manquerais pas, ajouta Cornélius.

M. de Charny ne se méprit pas à l'accent des deux cavaliers ; il s'accula dans un coin comme un sanglier et ne bougea plus. On arriva au relais, qui avait été préparé d'avance à Franconville. Les chevaux écumants furent dételés ; la Déroute et Grippard sautèrent rapidement de selle, et remplacèrent aux portières du carrosse Belle-Rose et Cornélius, qui échangèrent aussi leurs chevaux. Il n'y avait sur la route que des valets d'écurie presque endormis ; la pluie tombait par rafales. M. de Charny se résigna. On courut jusqu'à Saint-Denis, on re-

laya de nouveau, et le carrosse continua sa route vers Paris. Au bout de cinq cents pas, Belle-Rose salua M. de Charny de la main.

– Votre compagnie nous a servi d'escorte, lui dit-il ; elle nous a valu la liberté, je vous laisse la vie et nous sommes quittes. Tâchons maintenant de ne plus nous rencontrer.

Pendant ce petit discours, la Déroute et Grippard avaient coupé les traits et forcé, le pistolet au poing, les postillons à descendre de cheval. Au moment où Belle-Rose lâchait les rênes, tous partirent à fond de train. Au bout d'une minute, le bruit de leur course précipitée se perdit dans les mille bruits de l'orage. Quand M. de Charny arriva à la porte Saint-Denis, on n'avait rien vu. Les quatre cavaliers s'étaient envolés comme des fantômes. À un quart de lieue de Paris, Belle-Rose avait brusquement tourné sur la droite et regagné Saint-Denis par des chemins de traverse, laissant M. de Charny courir devant eux. Au point du jour, les quatre fugitifs arrivèrent à Chantilly, où ils demandèrent M. de Pomereux. Le jeune gentilhomme déjeunait gaillardement, tout botté et éperonné ; il reçut Belle-Rose les bras ouverts.

– Parbleu ! s'écria-t-il, je m'attendais à quelque tour de votre métier. Je ne savais pas trop, à vrai dire, comment vous feriez, mais j'étais à peu près sûr que vous arriveriez.

Quand on lui eut raconté comment on s'y était pris pour quitter l'abbaye, M. de Pomereux rit de tout son cœur.

– C'est fâcheux seulement, ajouta-t-il, qu'il ne se soit pas défendu, vous auriez eu un prétexte pour le tuer.

La mort de M. de Charny était décidément l'idée fixe de M. de Pomereux. Chantilly était tout encombré de gentilshommes qui se joignaient, en qualité de volontaires, à la

maison de Condé. On ne voyait partout que laquais et piqueurs, soldats et cadets de famille, qui s'agitaient en attendant l'heure du départ.

– Vous êtes arrivés à propos, leur dit M. de Pomereux ; l'ordre nous est parvenu ce matin de nous mettre en route. Le roi et les princes nous rejoindront à Compiègne. On vous prendra pour des volontaires, et vous n'aurez plus rien à craindre.

Les plus pressés commencèrent de partir vers midi. Les équipages les suivirent bientôt après, et le gros de la maison se mit en route vers deux heures. Belle-Rose et Cornélius chevauchaient à côté de M. de Pomereux, qui ne se sentait pas de joie. Il n'était pas moins heureux de la déconfiture de M. de Charny que du plaisir de voir les deux jeunes gens dans sa compagnie. La Déroute et Grippard, fermes sur leurs arçons, jacassaient comme deux pies. La route qu'ils suivaient était toute chargée de troupes, de fourgons, de bagages, de carrosses, de cavaliers. On rencontrait des escadrons rangés en longues files, des bataillons déroulés comme des rubans, des trains d'artillerie retentissants et sonores. À la vue des canons, la Déroute devint rouge de plaisir. Il poussa son cheval vers l'une des pièces, un beau canon de bronze fleurdelisé, et caressa de la main sa culasse luisante et rebondie.

– Si j'étais roi de France, dit-il, j'en aurais toujours une douzaine près de moi, tout chargés, et de temps à autre je les ferais jouer pour avoir de la musique.

Les paysans accouraient sur la route pour voir défiler les régiments et les compagnies de gentilshommes qui s'en allaient en guerre, beaux, souriants et parés comme on va au bal. Quand on traversait des villages, toute la population se rangeait sur le passage des soldats, les femmes étaient penchées à leurs fenêtres, les jeunes filles souriaient, les enfants marchaient en tête, imitant le bruit des tambours, et les hommes, excités par

les fanfares, avaient envie de jeter la bêche pour prendre le mousquet. C'était bien autre chose encore dans les villes. Les habitants s'emparaient des soldats, et le lendemain on voyait à la cocarde du chapeau et à la garde de l'épée des bouquets de fleurs et des nœuds de rubans qui rappelaient aux gentilshommes leurs éphémères amours d'une nuit. Dans tout ce beau pays de France, si bien organisé pour la guerre, cet appareil militaire éveillait l'enthousiasme, et l'on marchait aux frontières au milieu des cris joyeux, des chansons et des fêtes. Aucun accident ne vint attrister la route. Il y avait tant de troupes, tant de volontaires, tant d'équipages, tant de cadets de famille, que personne ne prenait garde à Belle-Rose et à Cornélius. Ils passaient, eux aussi, pour des soldats de fortune. La maison du roi était à Compiègne, où Louis XIV l'avait rejointe. L'éclair allait fendre la nue. La France entière était dans l'attente de l'un de ces grands événements qui font trembler les royaumes sur leurs bases. Quand M. de Pomereux et Belle-Rose arrivèrent aux frontières, la Flandre était hérissée de baïonnettes. L'armée se concentrait à Charleroi. Lorsqu'on fut près d'Arras, Belle-Rose s'informa auprès d'un vaguemestre du quartier de M. de Luxembourg. Le duc avait son logement du côté de Marchienne-le-Pont. Belle-Rose prévint Cornélius et la Déroute, et partit dans la nuit, après avoir fait ses adieux à M. de Pomereux.

– Bonne chance ! lui dit le comte ; s'il vous arrivait malheur, songez à moi.

– Bah ! dit la Déroute, nous avons le régiment de La Ferté pour nous ; les gens de M. de Charny n'iront pas se frotter contre l'artillerie.

Le long de la route qu'ils suivirent d'Arras à Marchienne, les campagnes fleuries étaient éclairées par mille feux. On entendait dans le silence de la nuit le chant des soldats qui buvaient dans les bivouacs. Des courriers passaient au galop, portant des ordres aux divers corps, et l'on voyait au milieu des té-

nèbres des régiments silencieux s'avancer dans les plaines comme de gigantesques boas. M. de Luxembourg avait le commandement du corps d'armée qui touchait à la frontière. L'ordre et l'activité régnaient partout. L'illustre capitaine qui devait un jour succéder au prince de Condé et au vicomte de Turenne, et soutenir l'honneur du drapeau français, avait établi parmi les troupes une discipline exacte et rigide. Insouciant, irrégulier, voluptueux dans sa vie privée, il apportait aux choses de la guerre une promptitude, une fermeté, une action, qui imposaient le respect et l'obéissance. Son coup d'œil avait cette netteté et cette certitude qui font les grands généraux ; sa bravoure égalait celle du prince de Condé, auprès de qui il avait, sous le nom de M. de Bouteville, fait ses premières armes. S'il n'avait pas encore accompli ces grandes choses et gagné ces furieuses batailles qui devaient porter si haut sa réputation, on avait vu, dès les premières campagnes, le germe de ses brillantes qualités. Il avait tout ensemble l'estime des chefs et la confiance du soldat. À mesure qu'il avançait dans la direction de Marchienne, la vue des lieux rappelait à Belle-Rose l'un des épisodes les plus terribles de sa vie, si souvent agitée. Il vit du haut d'un monticule le petit pavillon où Geneviève lui avait fait de si tristes adieux ; et, sur un pli du rivage que baignait la Sambre, l'endroit lugubre où M. de Villebrais avait poussé vers le ciel ses trois cris d'agonie. Le vieux saule était toujours là, trempant sa tête échevelée dans l'eau. Quand Belle-Rose atteignit Marchienne-le-Pont, il trouva la résidence de M. de Luxembourg entourée d'officiers et d'aides de camp. Le jour venait de naître, et ses premiers rayons avaient réveillé la grande ruche où bourdonnaient vingt mille soldats. Des chevaux tout sellés piaffaient autour des piquets. M. de Luxembourg expédiait des dépêches. Il fallait avoir un ordre pour arriver jusqu'à lui. Belle-Rose mit pied à terre ; la Déroute n'avait pas assez de tous ses yeux pour regarder les parcs d'artillerie, les tentes, les faisceaux d'armes ; mille exclamations folles partaient de ses lèvres. Il venait de reconnaître trois ou quatre sous-officiers qui avaient servi dans le régiment de La Ferté, et trépignait d'impatience. Au moment

où, n'y tenant plus, il allait frapper sur l'épaule de l'un d'eux, un officier, suivi d'une ordonnance, arriva au galop au milieu des groupes qui entouraient la demeure du général. Son visage était joyeux et animé.

– Mon frère ! s'écria Belle-Rose.

– Le colonel ! s'écria la Déroute, qui était resté immobile, la main levée et le pied en avant.

À ce double cri, M. de Nancrais, car c'était lui, se retourna, et du même coup d'œil il reconnut le sergent et le capitaine.

– Belle-Rose ! s'écria-t-il à son tour.

Et sautant de cheval, il se jeta dans les bras de Belle-Rose, qui, de ceux du colonel, passa dans ceux de Pierre.

– Enfin ! dit M. de Nancrais, ils ont donc ouvert les griffes !

– C'est-à-dire que j'en suis sorti.

– Eh bien, morbleu ! tu n'y rentreras pas. L'armée est un lieu d'asile.

– C'est un paradis ! murmura la Déroute.

M. de Nancrais sourit en regardant le sergent.

– Quant à toi, reprit-il, si l'on vient te chercher, tu as une hallebarde pour te défendre.

M. de Nancrais entraîna Belle-Rose et passa dans l'appartement de M. de Luxembourg. Au nom du colonel, le général se tourna brusquement vers la porte.

– Avez-vous l'ordre ? s'écria-t-il.

– Je l'ai, répondit M. de Nancrais en tirant une dépêche de son habit ; vous aurez bientôt, monsieur le duc, ajouta-t-il, vingt occasions de signaler votre courage contre les ennemis du roi et du royaume ; une autre se présente maintenant de signaler votre générosité. Voici un officier qui réclame votre protection.

– Le capitaine Belle-Rose ! s'écria le duc.

Et spontanément il courut embrasser le jeune homme.

– Vous avez cherché mon appui, et mon appui ne vous faillira pas, dit-il ; aussi bien comme je suis la cause du mal, c'est à moi de le réparer.

Belle-Rose voulut l'interrompre ; M. de Luxembourg l'arrêta d'un geste.

– Certes, dit-il, j'ai fait ce que j'ai pu ; mais puisque je n'ai point réussi, je n'ai rien fait. L'incendie du couvent des dames bénédictines de la rue du Cherche-Midi et l'enlèvement de Mme d'Albergotti ont fait échouer mes démarches au moment où peut-être elles allaient aboutir. Le roi y a vu un attentat contre la religion, et vous savez quelle est son humeur sur ce chapitre-là. J'ai dû me taire, espérant qu'on vous oublierait. Mais voici la guerre, Belle-Rose ; l'épée peut tout conquérir.

– J'essayerai, dit Belle-Rose avec un fier sourire.

– Et les occasions ne te manqueront pas, ami Jacques, reprit le duc, que la vue de Belle-Rose faisait plus jeune de dix ans. On m'a conté des choses de toi qui prouvent assez que ta main ne s'est pas engourdie durant la paix. Fais ce que tu dois, et tu seras le plus fort. Tu es parmi nous, restes-y ; l'armée est une grande famille, et tous les soldats sont frères. Viens à moi si

l'on t'inquiète, et dussé-je y laisser mon épée, tu resteras sauf dans mon camp.

M. de Luxembourg ouvrit les dépêches que M. de Nancrais lui avait apportées ; son œil s'alluma tandis qu'il les parcourait et ses joues s'enflammèrent.

– C'est la guerre ! messieurs, s'écria-t-il d'une voix vibrante. Le roi passe ses troupes en revue ; quant à nous, nous passerons bientôt la frontière.

Quand Belle-Rose et M. de Nancrais sortirent, ils trouvèrent des groupes d'officiers qui les attendaient à la porte de la résidence. À la nouvelle que la guerre était à la veille d'éclater, ce furent parmi ces braves gentilshommes mille cris d'enthousiasme. La nouvelle se répandit comme une étincelle électrique dans le camp, semant partout l'ivresse ; les soldats mettaient leurs chapeaux au bout des baïonnettes et s'embrassaient. Quand vint le soir, des feux s'allumèrent sur toute la ligne, et le camp présenta l'aspect d'une grande fourmilière de soldats qu'agitait une ardeur fiévreuse. Ce qu'avait prévu M. de Luxembourg arriva : les officiers qui avaient servi avec Belle-Rose dans le même corps d'armée en 1668, l'accueillirent comme un frère d'armes et le présentèrent à leurs nouveaux camarades. Au besoin, le capitaine eût trouvé cinquante épées pour le défendre et des tentes sans nombre pour le recevoir. Le régiment de La Ferté, dans lequel il avait fait ses premières armes et gagné son premier grade, accourut autour de lui, et parmi tous ces soldats et tous ces officiers auxquels il avait, par son courage et sa droiture, inspiré une vive affection, il ne savait auquel tendre la main. Quant à Pierre, il n'avait pas quitté M. de Nancrais, qui l'avait attaché à sa personne. Il était devenu caporal, puis sergent, et avait fort envie de devenir capitaine. Au bout d'une heure, la Déroute revint, traînant avec lui une douzaine de sergents qu'il avait recrutés parmi ses vieilles connaissances.

– Notre grâce est au bout de notre épée, lui dit Belle-Rose.

– Alors nous la tenons, dit la Déroute d'un air calme.

Cette nuit-là le sergent s'endormit sous un canon.

LI

LE RHIN

L'invasion de la Hollande, en 1672, fut « un coup de foudre dans un ciel serein », pour nous servir de l'expression du chevalier Temple. Cent mille hommes abandonnent à la fois leurs cantonnements de la Flandre et, traversant la Sambre et la Meuse, pénétrèrent dans les Pays-Bas. L'armée s'empare tout d'abord de Rhimberg, d'Orsoy, de Wesel, de Burich, et chasse devant elle l'ennemi épouvanté. Des succès si rapides enflamment l'ardeur des officiers ; le pays de Liége soumis ouvre l'accès de la république ; on laisse de côté Maestricht, dont le siège eût pu retarder la marche des troupes, et l'on pousse en avant. Grol venait de tomber aux mains de M. de Luxembourg, lorsque, le 12 juin, le roi Louis XIV en personne arriva aux bords du Rhin. Le prince de Condé était avec lui ; le duc de Luxembourg rejoignit le grand capitaine. Le Rhin franchi, il n'y avait plus que l'Issel entre le roi et Amsterdam.

Belle-Rose et la Déroute s'étaient hâtés, aussitôt après la capitulation de Grol, de gagner le quartier général, où la présence du roi et du prince de Condé attirait un grand nombre de volontaires. Des hauteurs de Sherenberg on découvrait les cours du Rhin et de l'Issel, le Welaw et le Belaw ; l'île était défendue par le fort de Schenk et couverte par le Wahal, dont le courant impétueux la mettait à l'abri de toute attaque. Le prince d'Orange avait laissé sur la rive droite du Rhin un de ses lieutenants, Montbas, commissaire général de la cavalerie des États, avec huit régiments divisés en trois camps, qui surveillaient les passages depuis le fort de Schenk jusqu'à Arnhem ; l'un sous

Hussen, l'autre à Borgschott, et le troisième à Tolhus. Derrière ces trois camps s'étendait un pays sablonneux, semé de digues et tout coupé de haies et de fossés. Des partis de cavaliers rôdaient à toute heure sur le rivage, épiant les opérations des troupes françaises, qui n'avaient pour s'introduire au cœur de la Hollande que l'espace compris entre Arnhem et le fort de Schenk. Plus haut, c'était le Wahal, rapide comme un torrent ; plus bas, il y avait un rempart de villes fortes. Durant la nuit qui précéda l'arrivée du roi, Belle-Rose se leva et sortit de sa tente. Mais il le fit avec une si grande prudence que la Déroute, qui sommeillait dans un coin, ne l'entendit pas. Quand il fut à quelques pas de sa tente, Belle-Rose tira son cheval par la bride, enveloppa ses sabots de linges et s'éloigna du camp. Après qu'il eut dépassé la dernière sentinelle, il partit au galop dans la direction du fleuve. Les pieds emmaillotés du cheval frappaient la terre sans bruit. On voyait sur l'autre rive les feux des bivouacs hollandais et l'on entendait au milieu du silence de la nuit les cris des vedettes qui se répondaient. L'eau du Rhin filait avec un sourd frémissement. Belle-Rose poussa sa monture à bord du fleuve et en suivit lentement les sinuosités, le corps penché en avant. Il y avait déjà trois ou quatre heures qu'il avait quitté le camp, lorsqu'un coup de canon réveilla le sergent en sursaut. La Déroute ouvrit les yeux et regarda autour de lui ; il n'y avait personne dans la tente, si ce n'est Grippard, qui ronflait dans son manteau. Cornélius était dans ce moment auprès de M. de Nancrais. Un autre coup de canon tira la Déroute de son immobilité léthargique ; il sauta sur ses pieds, et, laissant dormir Grippard, il s'élança hors de la tente. Une douzaine de détonations qui éclatèrent sur l'autre rive le firent courir du côté du Rhin, ne doutant plus que Belle-Rose n'eût, pour quelque entreprise incertaine, porté ses pas dans cette direction. Comme il approchait du bord, il vit un homme à cheval qui s'avançait vers lui au petit galop. La Déroute reconnut Belle-Rose malgré la nuit.

– Hé ! capitaine ! cria-t-il, est-ce vous qui êtes la cause de tout ce bruit qui se fait là-bas ?

– Ma foi, c'est possible, dit Belle-Rose.

Il finissait à peine de parler, qu'un éclair illumina la tour de Tolhus, et qu'un boulet fit éclater le tronc d'un saule à vingt pas d'eux.

– Maintenant j'en suis certain, reprit la Déroute d'un air tranquille. Ah ! mon Dieu, ajouta-t-il, comme vous voilà mouillé ; d'où diable venez-vous donc ?

– Eh mais ! du Rhin apparemment, répondit Belle-Rose en tordant son manteau qui était tout ruisselant.

– Le bain n'a pas été sans musique, mais je ne vois pas à quoi il a pu vous être utile.

Belle-Rose sourit.

– Quand j'étais tout enfant, dit-il en appuyant sa main sur l'épaule du sergent, mon brave homme de père me faisait très souvent lire dans un gros vieux livre où tout ce qui vient du cœur est écrit. Dans ce livre, il y a une phrase qui me frappa dès lors et que je n'ai jamais oubliée depuis.

– Quelle phrase ?

– Celle-ci : « Cherchez et vous trouverez. »

– Eh bien ! qu'est-ce que ça prouve ? demanda la Déroute, qui se creusait l'esprit pour deviner quel rapport il pouvait y avoir entre les Hollandais et le vieux livre dans lequel lisait Belle-Rose.

– Ça prouve que j'ai cherché et que j'ai trouvé.

La Déroute, qui n'avait point l'intelligence tournée du côté des paraboles, renonça bientôt à comprendre celle-ci : Belle-Rose n'était ni mort ni blessé, le reste lui importait médiocrement. Quand ils rentrèrent sous la tente, Grippard dormait toujours. Au troisième coup de canon il avait ouvert les yeux un instant, et s'était rendormi, rêvant qu'il entendait un grillon. Aussitôt qu'il eut changé de vêtements, Belle-Rose se rendit chez M. de Luxembourg. Dès le lendemain, le prince de Condé fit dresser deux batteries et ordonna qu'on préparât un pont de bateaux. Des hauteurs de Sherenberg, Louis XIV examinait les positions de l'ennemi. Tandis qu'on plaçait l'artillerie qui devait protéger les opérations militaires, M. de Luxembourg s'approcha de M. de Condé et lui parla bas quelques instants. Le prince laissa échapper une exclamation de surprise.

– Est-ce un homme sûr ? s'écria-t-il tout à coup.

– Sûr comme moi, répondit le duc.

– Eh bien, qu'il essaye ! reprit le prince.

Belle-Rose était à quelques pas des officiers généraux, épiant leur conversation du regard. Sur un geste de M. de Luxembourg, il accourut.

– Voilà monseigneur le prince de Condé qui te permet de faire ce que tu voudras ; va donc, lui dit-il.

Belle-Rose salua sans répondre et tira son épée.

– Eh ! monsieur, ajouta le prince, c'est une entreprise quelque peu hardie et qui pourrait bien coûter, sans résultat, la vie à beaucoup de braves gens. Veuillez tout d'abord ne prendre avec vous que peu de monde.

– Donnez-moi dix hommes, si vous voulez, mon prince, répondit Belle-Rose.

– Vous en aurez vingt, et, si la chose est possible, croyez que nous serons bientôt à vos côtés. Soldat, j'y serais tout de suite ; général, je dois attendre.

Belle-Rose partit comme un trait. Dix cuirassiers du régiment de M. de Revel, dix volontaires des gardes du corps et trois ou quatre officiers de la suite du prince le suivirent. On ne savait pas encore ce qu'il prétendait faire, mais on le prévoyait déjà. Derrière lui venaient ensemble Cornélius, la Déroute et Grippard. Comme on touchait au rivage, on rencontra une troupe de gentilshommes, parmi lesquels était M. de Pomereux. Le jeune officier avait revêtu son uniforme le plus beau, espérant bien qu'on se battrait un peu. Il était tout couvert d'aiguillettes et de rubans.

– Où courez-vous donc ? s'écria le comte.

– Là-bas ! répondit Belle-Rose en lui montrant la tour de Tolhus du bout de son épée.

– Voulez-vous passer le Rhin ?

– Sans doute.

– À cheval ?

– Parbleu !

– Mais c'est impossible ! s'écrièrent deux ou trois gentilshommes.

– Venez d'abord, et vous verrez.

– Au fait, si c'était facile, ce ne serait pas la peine d'essayer ! s'écria le comte.

– Allons ! dirent les autres en dégainant.

M. de Pomereux avait déjà poussé son cheval auprès de Belle-Rose. La petite troupe se jeta dans l'eau. Il y avait là M. de Maurevert, le comte de Saulx, le marquis de Thermes, le duc de Coislin, le prince de Marcillac, et plusieurs autres de la première noblesse du royaume. On apercevait sur la rive opposée trois escadrons de Hollandais rangés en bataille ; dans la tour de Tolhus, les canonniers étaient à leurs pièces, la mèche allumée. À peine eut-on fait dix pas dans le fleuve, que la Déroute se frappa le front.

– Bon ! s'écria-t-il, c'est un gué !

Il avait compris la parabole.

– Eh bien ! lui dit Belle-Rose, crois-tu que l'Évangile ait raison ?

La troupe, qui se composait d'une quarantaine de personnes, avançait en riant aux éclats.

– Au moins, si nous mourons, mourrons-nous gaiement, dit M. de Pomereux.

Les cuirassiers, plus pesamment armés, restaient un peu en arrière ; les volontaires, ardents et bien montés, marchaient les premiers. Tantôt on avançait à gué ayant de l'eau jusqu'aux sangles ; tantôt on nageait ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Les escadrons de M. de Revel se rangeaient sur le rivage, prêts à partir au premier signal.

– Voilà un soldat déterminé ! dit le prince de Condé. Voyez, il est en tête.

– Oh ! il arrivera ! il arrivera ! répétait M. de Luxembourg, à qui il tardait de pouvoir se lancer dans le Rhin.

Vers le milieu du fleuve, un cuirassier perdit pied tout à coup et disparut emporté par le flot ; un peu après, ce fut le tour d'un garde du corps. Dix pas plus loin, le cheval d'un volontaire s'abattit sur M. de Pomereux, qui chancela ; mais, d'une saccade violente, le comte redressa son cheval, qui, frappé d'un coup d'éperon, pirouetta sur ses jarrets et sauta par-dessus la croupe de son voisin ; le volontaire et son cheval roulèrent dans l'eau, le fleuve passa sur leur tête et on ne les vit plus.

– En avant ! cria le comte.

– En avant ! répétèrent les gentilshommes, l'épée haute.

– Eh ! dit Grippard, je crois que nous sommes un contre vingt, et ils ont la position pour eux.

– Avance d'abord et compte après ; cet enfant y pense-t-il, lui ? répondit la Déroute en montrant du doigt le chevalier de Vendôme qui piquait son cheval de la pointe de son épée pour le faire nager plus vite.

Le chevalier de Vendôme avait alors dix-sept ans. Grippard s'affermit sur ses étriers, et, tout honteux de son observation, fit comme le chevalier. À la vue de cette petite troupe qui s'avançait hardiment contre eux, les trois escadrons hollandais descendirent vers le fleuve et entrèrent dans l'eau jusqu'aux étriers. En ce moment, le prince de Condé fit un signe, et M. de Revel plongea dans le Rhin à la tête de ses cuirassiers. Le fleuve était aux trois quarts franchi ; le passage n'était plus un problème.

– C’est un vaillant soldat, et s’il n’est pas tué, nous le présenterons au roi, dit le prince de Condé au duc de Luxembourg.

Belle-Rose et les braves jeunes gens qui l’accompagnaient ne s’effrayèrent pas de la différence du nombre. Poussant leurs chevaux, ils abordèrent résolument l’ennemi aux cris de : Vive le roi ! Leurs pistolets étant mouillés, l’épée seule leur restait : mais ils la maniaient en gens de cœur. Un instant on put croire que cette poignée d’hommes allait être anéantie par ces trois escadrons. Mais il arriva ce qui arrive souvent dans ces périlleuses circonstances : l’audace des uns intimida les autres. Les Hollandais exécutèrent une décharge et se débandèrent aussitôt. Les pieds des chevaux mordirent sur le rivage, et les quarante cavaliers s’élancèrent sur l’ennemi. On se joignit corps à corps, et la mêlée devint terrible.

– Nous sommes entre l’eau et le feu ! dit la Déroute, dont la bonne figure était rouge de joie.

– Eh bien ! nous aurons plus tôt fait d’éteindre l’un que de boire l’autre, répondit M. de Pomereux, qui chargeait au plus épais des escadrons.

La tour de Tolhus, qui avait dédaigné de tirer sur Belle-Rose et sa troupe, ouvrit le feu contre les cuirassiers de M. de Revel, que suivaient deux escadrons de M. de Pilois et deux autres de M. de Bligny. Les boulets et la mitraille fouettaient l’eau ; à tout instant un cavalier disparaissait dans le fleuve. Au bout de cinq minutes, ce fut un désordre affreux. Les chevaux piaffaient dans le Rhin, perdaient pied et tombaient dans des courants où ils s’enfouissaient ; les rangs étaient rompus, les cavaliers marchaient à l’aventure, l’œil sur la mêlée qui pétrissait le rivage opposé ; le fleuve était tout couvert de cadavres flottants, de blessés qui tendaient les bras vers le ciel, de drapeaux abandonnés, de chevaux qui se débattaient dans l’agonie. Le chevalier de Sallar, atteint d’un coup de feu, tomba

de selle et disparut sous la surface du Rhin écumant ; le cheval du comte de Nogent, s'étant renversé sur son maître, l'entraîna dans l'abîme, et le courant les emporta tous deux. Une balle tue raide le cheval d'un cornette de cuirassiers, M. de Brassalay ; le vaillant jeune homme saute dans le fleuve et nage d'une main, portant son étendard de l'autre. M. de Pomereux, qui le voit, rentre dans le fleuve, l'aide à prendre pied et retourne au combat. Cependant les cuirassiers arrivaient les uns après les autres ; M. de Revel, blessé et tout sanglant, anime les soldats, les rallie et fond sur les Hollandais, qui déjà rompus et découragés, se dispersent de toutes parts. La Déroute avait du sang jusqu'à la garde de son épée. Belle-Rose poussait toujours droit devant lui. Cornélius et Grippard frappaient d'estoc et de taille. M. de Nancrais était avec les cuirassiers de M. de Revel, et d'un bond il avait rejoint Belle-Rose. M. de Pomereux poursuivait les fuyards, qu'il assommait à coups de pommeau d'épée.

– Eh ! drôles ! tournez-vous donc qu'on voie vos visages, criait-il moitié sérieux, moitié riant.

Les Hollandais se rallièrent derrière les haies et les palissades que le lieutenant de Montbas, Wurts, avait garnies d'infanterie. On sonna de la trompette, et les soldats, un instant dispersés, se rangèrent autour de leurs guidons. Il y avait devant les escadrons français quatre ou cinq mille hommes protégés par de nombreux fossés et des travaux d'art ; au moins, avant de les attaquer, fallait-il se mettre en ordre de bataille. Le canon des batteries dressées sur la rive du Rhin foudroyait maintenant la tour de Tolhus et protégeait le passage des renforts. Le prince de Condé n'y tenant plus, se jeta dans une barque avec M. le duc de Luxembourg, le duc d'Enghien et le duc de Longueville ; leurs chevaux les suivaient à la nage. Deux régiments entiers de cavalerie venaient d'entrer dans le fleuve. Quand le prince de Condé et les gentilshommes de sa suite arrivèrent sur la plage semée de cadavres, les escadrons de MM. de Revel, de Pilois et de Bligny étaient engagés contre des partis d'ennemis sortis des

retranchements pour soutenir les fuyards. On se battait avec une impétuosité extraordinaire du côté des Français, qui étaient un contre dix, avec consternation du côté des Hollandais, qui ne s'attendaient pas à une attaque si furieuse et si soudaine. Le prince de Condé et le duc de Luxembourg mirent l'épée à la main, et comme au temps où ils guerroyaient ensemble contre M. de Turenne, en Flandre, ils se jetèrent tête baissée contre l'ennemi. La fièvre du combat les avait saisis. Quand on les vit accourir, des cris d'enthousiasme s'élevèrent du milieu des cavaliers français. Le chevalier de Vendôme fondit sur un officier hollandais, le tua d'un coup d'épée, prit son drapeau, et, armé de ce trophée, continua sa course téméraire ; le marquis d'Aubusson voulut le suivre et tomba frappé d'une balle au cœur ; le duc de Longueville sauta par-dessus son corps expirant et vint se mettre au premier rang. M. de Nancrais, Belle-Rose, Cornélius, la Déroute et Grippard formaient un noyau qui trouait l'armée hollandaise avec la force irrésistible d'un bélier. M. de Pomereux était partout à la fois, choisissant ses adversaires et improvisant çà et là des duels au milieu du combat. Quand il se faisait un mouvement quelconque d'un côté, Belle-Rose quittait ses amis, courait là où était le danger, et maintenait la supériorité acquise dès le commencement de l'action. Il avait tout ensemble la bravoure du soldat et le coup d'œil du chef ; on le suivait avec enthousiasme et on lui obéissait avec une confiance aveugle. La tour de Tolhus cessa bientôt son feu ; elle était démantelée et vaincue. Les deux batteries du prince de Condé tournèrent leurs canons fumants vers la plaine, où l'on apercevait les Hollandais derrière leurs haies et leurs palissades. L'élan était donné ; il ne dépendait même plus des chefs de l'arrêter ; à vrai dire, aucun d'eux n'y pensait, et bien loin de vouloir contenir leurs troupes, ils les auraient poussées si elles en avaient eu besoin. Les princes du sang eux-mêmes se battaient comme des officiers de fortune. La présence du prince de Condé, de son fils le duc d'Enghien, du duc de Luxembourg, du jeune duc de Longueville, communiquait une ardeur incroyable aux soldats qui venaient si audacieusement de franchir le Rhin.

On ne prenait pas garde à la mousqueterie qui éclaircissait les rangs, et l'on arrivait pêle-mêle aux barrières, les mieux montés en avant, les autres derrière. Les officiers hollandais étaient parvenus à rétablir un peu d'ordre parmi leurs compagnies, qui s'imaginaient que toute l'armée française allait tomber sur elles ; les cavaliers, ralliés derrière un premier fossé, faisaient le coup de pistolet. Une balle emporta le chapeau de M. de Pomereux, qui salua de son épée.

– Voilà une leçon de politesse dont il faut que je remercie ces messieurs, dit-il, et il appliqua un grand coup d'éperon à son cheval, qui hennit de douleur et sauta par-dessus le fossé.

Trente ou quarante gentilshommes, parmi lesquels étaient le prince de Condé et le duc d'Enghien, tombèrent l'épée au poing sur un gros de cavaliers hollandais. Ces cavaliers les accueillirent à coups de mousqueton. Belle-Rose, au moment où les armes s'abaissèrent, se jeta au-devant du prince de Condé et le couvrit de son corps. Les balles sifflèrent, et le cheval de Belle-Rose, qu'il avait forcé à se cabrer, bondit, frappé à mort. Trois ou quatre gentilshommes roulèrent de selle, et l'épée s'échappa des mains du prince de Condé. Une balle égarée lui avait cassé le bras. Près de lui, le marquis de La Force tomba sous les pieds des chevaux. Belle-Rose ramassa l'épée du prince et la lui rendit.

– Donnez, monsieur, donnez ! s'écria le prince qui la saisit de la main gauche, et faisons voir à cette canaille que le fer a raison du plomb.

Et passant par-dessus le cadavre du marquis de La Force, il chargea les Hollandais, qui tournèrent bride. Au bout de cinquante pas on arriva aux barrières, soldats et gentilshommes, vainqueurs et vaincus, cavaliers et fantassins, tous mêlés. M. de Nancrais avait donné son cheval à M. de Luxembourg, qui avait perdu le sien. La Déroute, voyant ses deux chefs à pied,

descendit de selle. M. de Pomereux, qui s'était emparé d'un drapeau, combattait à côté du duc de Longueville, le dépassant d'une demi-longueur de cheval à peu près. Le jeune duc s'efforçait d'atteindre la barrière avant le comte.

– À Versailles, je vous céderais le pas, mon cher duc, lui dit M. de Pomereux en riant, mais nous avons laissé l'étiquette de l'autre côté du Rhin.

Comme il parlait encore, l'infanterie hollandaise coucha toute la troupe en joue. À la vue de cette longue file de mousquets étincelants, la Déroute sauta comme un lion sur M. de Nancrais et Belle-Rose, et les renversa sous lui avec une force irrésistible.

– Baissez-vous ! cria-t-il d'une voix tonnante au comte de Pomereux, qui touchait aux palissades.

– Un gentilhomme ne se baisse pas ! répondit M. de Pomereux.

M. de Longueville l'avait joint et ils allaient de front. La décharge éclata. Un vent de mort passa sur la troupe des gentilshommes et fit tomber les plus hardis. Les chevaux de M. de Longueville et de M. de Pomereux sautèrent par-dessus la palissade, et les deux braves jeunes gens, atteints ensemble, roulèrent dans les rangs hollandais, ouverts par leur élan. Belle-Rose et M. de Nancrais se levèrent au milieu d'un nuage de fumée et entrèrent des premiers dans la barrière. Les Hollandais lâchèrent pied de tous côtés ; beaucoup d'entre eux, poursuivis l'épée dans les reins, restèrent sur le carreau ; un plus grand nombre se rendit. Deux régiments de cavalerie prirent possession des camps ennemis abandonnés. M. de Luxembourg attachait son regard perçant sur l'horizon, où, dans les vapeurs dorées du soir, on voyait les clochers de dix villes.

– Utrecht est à nous, dit-il.

Cependant, Belle-Rose, ne voyant plus d'ennemis devant lui, revint sur ses pas. Un groupe de gentilshommes, noircis par la poudre et tout couverts de sang, entourait une civière sur laquelle on avait couché un cadavre. Il y avait là le prince de Condé, le duc d'Enghien et le chevalier de Vendôme ; le jeune chevalier pleurait comme un enfant après s'être battu comme un soldat, le duc d'Enghien laissait tomber de grosses larmes le long de ses joues, le prince de Condé s'essuyait les yeux d'une main mutilée. La tête livide et souillée de sang du duc de Longueville reposait sur un lit de drapeaux. On voyait encore sur son visage pâli l'expression ardente et fière de son jeune courage. La mort l'avait surpris au moment du triomphe. Il était tombé, comme un chêne frappé par la foudre, d'un seul coup. Ceux d'entre les gentilshommes qui étaient blessés se relevaient pour dire un dernier adieu à celui que l'avenir entourait de tant d'espérances et qui n'était plus qu'un cadavre ; les vivants lui faisaient un cortège morne et désolé. Belle-Rose se souvint tout d'un coup du cri de la Déroute, et ne voyant pas M. de Pomereux parmi les officiers du prince, il eut peur. Il s'élança du côté où il avait vu le comte disparaître dans un nuage de fumée et de feu, et trouva le sergent qui soutenait M. de Pomereux dans ses bras. Un chirurgien, que Cornélius était allé chercher, sondait ses blessures.

– Hé ! venez donc, lui dit le comte d'une voix défaillante, je craignais de mourir sans vous avoir serré la main.

Quand Belle-Rose fut auprès de lui, M. de Pomereux repoussa la main du chirurgien.

– Je suis percé d'outre en outre, lui dit-il ; vous savez bien qu'il n'y a plus d'espoir, ainsi, monsieur, ne me tourmentez pas davantage.

Le chirurgien essuya ses instruments et partit sans mot dire.

– Voilà qui est répondre, dit le comte avec un sourire.

Il embrassa Belle-Rose et Cornélius, tendit la main à la Déroute et s'arrangea pour mourir. Sa tête reposait sur un tambour. Le soleil s'inclinait vers l'horizon ; des nuages roses nageaient dans le ciel lumineux que balayait un vent tiède. Le regard de M. de Pomereux semblait y chercher une image fugitive ; une douceur calme et sereine détendait ses traits naguère endoloris : on y lisait le reflet d'une pensée heureuse. Le sourire passa sur sa bouche décolorée.

– Il me semble que la mort est un réveil, dit-il ; elle réunit ceux que la vie a séparés.

Ses yeux s'éteignirent ; il murmura le nom de Gabrielle et mourut. En ce moment, mille cris s'élevèrent de tous côtés, les tambours battaient aux champs, les cavaliers agitaient leurs chapeaux au bout des épées et les clairons sonnaient. Louis XIV passait le Rhin.

LII

UN RAYON DE SOLEIL

Le Rhin était franchi. Quand vint la nuit, l'armée française campa sur la rive droite ; devant elle s'étendaient les grandes prairies de la Hollande. La victoire avait couronné ses premiers efforts. Les soldats, animés par l'ardeur du combat, se groupaient autour des feux du bivouac et se racontaient les uns aux autres les incidents de cette journée. Autour de l'habitation de Louis XIV se pressaient une foule d'officiers. Tout le monde avait payé de sa personne, et dans l'enivrement qu'excitait ce passage, le glorieux monarque voyait déjà le présage de son entrée à Amsterdam. Il ne savait pas encore qu'entre lui et la vieille capitale de la Hollande il trouverait Guillaume d'Orange. Les généraux venaient présenter leurs compliments au roi et prendre ses ordres. Les salles étaient toutes pleines de brillants uniformes ; les meilleurs gentilshommes de France étaient là ; quelques-uns manquaient à la réunion, ceux-ci étaient morts. Tout le monde avait traversé le Rhin, personne encore ne savait comment on l'avait passé. Un homme s'était jeté dans le fleuve, une compagnie l'avait suivi, puis un régiment, puis l'armée, et l'on était arrivé, l'épée au poing, sur les retranchements hollandais.

– Savez-vous, messieurs, le nom du gentilhomme qui a trouvé le gué ? demanda le roi en s'adressant au cercle qui l'entourait.

– Sire, répondit M. de Luxembourg, c'est un officier de votre armée ; mais cet officier n'est point gentilhomme.

– Mais, répondit fièrement Louis XIV, si je l'appelle ainsi, c'est qu'apparemment il doit l'être.

M. de Luxembourg s'inclina.

– Son nom ? ajouta le roi.

– Belle-Rose.

– À quel régiment appartient-il ?

– Au régiment de La Ferté, artillerie.

Louis XIV se recueillit un instant.

– Ce n'est pas, reprit-il bientôt, la première fois que j'entends parler de cet officier.

– Non, sire, j'ai eu l'honneur d'entretenir Votre Majesté d'une affaire qui le concerne.

– Ah ! je me souviens ! Ne s'agissait-il pas de l'incendie d'un couvent et de l'enlèvement d'une religieuse ?

– Non, sire. Des personnes qui haïssent Belle-Rose parce qu'il m'est dévoué ont dénaturé les faits aux yeux de Votre Majesté. Belle-Rose a délivré sa fiancée qu'on avait cloîtrée contre son gré, et il en a fait sa femme aussitôt qu'elle a été libre.

Louis XIV savait admirablement son métier de roi, il posait éternellement en face de la cour, en face de l'Europe, en face de lui-même. Une occasion se présentait d'accomplir un acte de justice en faveur d'un officier qui avait fait bravement son devoir, et auquel l'armée devait sa première victoire ; sa grâce était donc, à tout prendre, un acte de réparation publique, émané du

trône, et qui faisait jouer à la royauté le rôle de la Providence qui récompense les bons. Louis XIV profita de l'occasion.

– C'est bien, dit-il ; l'officier qui a si bien combattu sous mes yeux ne peut être coupable. Demain vous nous l'amènerez.

Un murmure flatteur parcourut le cercle des courtisans, et le roi put lire sur tous les visages l'expression d'un vif contentement. Belle-Rose, averti par M. de Luxembourg, se tint prêt à paraître devant le roi. C'était la première fois qu'il allait se trouver en présence d'un souverain dont le nom remplissait l'Europe de crainte, et si son cœur ne battait pas beaucoup au moment d'une bataille, il battit très fort quand il suivit le duc à la résidence royale. Ce grand air de majesté dont Louis XIV était toujours paré éblouit Belle-Rose ; il fléchit le genou et attendit dans un respectueux silence.

– Relevez-vous, monsieur, lui dit le roi ; vous vous êtes bien conduit hier, et nous voulons, afin de récompenser vos bons services, que toute trace du passé soit effacée. Ce que vous avez été vous ne l'êtes plus ; vous saurez à Paris ce que j'ai fait de vous.

– À Paris ! s'écria M. de Luxembourg. Votre Majesté s'est-elle souvenue que M. de Louvois hait Belle-Rose ?

– Peut-être auriez-vous dû l'oublier, monsieur le duc, et vous souvenir seulement que Louis XIV le protège, répondit le roi. Quant à vous, monsieur, ajouta-t-il en portant ses regards vers Belle-Rose, vous allez partir sur-le-champ pour Paris ; je vous ai chargé d'instruire M. de Louvois des premiers succès de notre campagne. Les dépêches vont être scellées et vous seront remises par un officier de notre maison. Allez et revenez, monsieur, votre place est parmi nous.

Personne dans le royaume ne savait séduire et fasciner autant que Louis XIV, quand il le voulait ; la grâce et la dignité s'alliaient en lui dans une égale proportion, et il avait naturellement cette noblesse qui donne du prix aux moindres choses.

– Sire, s'écria Belle-Rose, vous m'avez rendu cette place dans l'armée où j'ai combattu pour Votre Majesté : ma vie est à vous.

Une heure après cette entrevue, Belle-Rose reçut les dépêches et monta en chaise de poste, après avoir fait ses adieux à M. de Luxembourg et à M. de Nancrais.

– Ne vous endormez pas dans les délices de Sainte-Claire d'Ennery, lui dit en souriant M. de Nancrais.

– Oh ! ne craignez rien, s'écria la Déroute, je pars avec lui.

On laissa Cornélius au camp avec Pierre, et l'on partit. Le rendez-vous était devant Utrecht. Si la Déroute n'avait pas pu quitter Belle-Rose, Grippard, de son côté, n'avait pas pu se séparer de la Déroute. Celui-ci était piqueur, celui-là était postillon ; quand ils étaient ensemble, il n'y avait plus ni caporal ni sergent : ils étaient comme l'ombre et le corps. On mit une grande diligence à franchir la distance qui s'étend des bords du Rhin à Paris. Bien que Belle-Rose y retournât dans des conditions aussi belles qu'il les pouvait souhaiter, il ne laissait pas d'être saisi d'une tristesse invincible, et quelque effort qu'il fît pour la chasser, elle revenait toujours s'étendre comme un voile sur son esprit. La mort de M. de Pomereux était pour beaucoup, sans doute, dans cette tristesse. Ce brave gentilhomme lui avait donné tant de preuves d'un dévouement chevaleresque, que Belle-Rose s'était pris d'une sincère amitié pour lui. Cependant il ne se rappelait pas que la mort de M. d'Assonville l'eût rempli d'un si grand accablement ; il en avait éprouvé une douleur profonde et durable, mais non cette sorte de malaise qu'il ne pou-

vait surmonter. Il en arriva à penser que c'était un pressentiment, et sa mélancolie s'en augmenta. Les caractères les plus fermes sont sujets à des abattements qui puisent leurs causes dans les replis les plus intimes du cœur ; mais Belle-Rose était de ceux qui sacrifient tout à l'accomplissement d'un devoir ; il laissa Sainte-Claire d'Ennery, où étaient toutes ses affections, sur sa droite, et poussa tout d'un trait jusqu'à Paris. La chaise, précédée de la Déroute, entra à fond de train dans la cour de l'hôtel de M. de Louvois. Belle-Rose en descendit, et pria un huissier de l'introduire auprès du ministre.

– Son Excellence travaille avec M. de Charny, lui dit l'huissier.

– Dites alors à Son Excellence que c'est de la part de Sa Majesté Louis XIV, répondit Belle-Rose.

À ce nom sacré l'huissier disparut et revint bientôt après.

– Qui faut-il que j'annonce ? dit-il.

– Le capitaine Belle-Rose.

À ce nom, M. de Louvois tressaillit comme un lion surpris dans son antre.

– Le capitaine Belle-Rose ! répéta-t-il en couvrant l'officier de son regard étincelant. Et vous êtes venu chez moi, vous ! Vous êtes bien imprudent, monsieur.

– Je ne crois pas, monseigneur, dit Belle-Rose froidement.

– Avez-vous perdu la mémoire, et faut-il que je vous rappelle le compte que nous avons à régler ensemble ?

– Il serait plus à propos, je crois, de parler de l'affaire qui me ramène. Ne vous a-t-on pas dit, monseigneur, que je venais de la part de Sa Majesté le roi ?

M. de Louvois fronça le sourcil.

– Le roi est en Hollande, monsieur, répliqua-t-il.

– J'en arrive, monseigneur, et voici les dépêches que Sa Majesté a bien voulu me confier.

Belle-Rose tira le paquet de sa poche et le tendit au ministre. M. de Louvois, tout étonné, le prit sans répondre et l'ouvrit. M. de Charny se tenait debout dans l'embrasure d'une fenêtre, attentif et silencieux. À la lecture de la dépêche qui lui annonçait le passage du Rhin, l'homme fit place au ministre. M. de Louvois se leva le visage radieux.

– La Hollande est ouverte ! s'écria-t-il, dix villes conquises et le Rhin franchi en un mois ! Il faudra bien que la république soit effacée du rang des nations.

– Vous étiez à ce passage, monsieur ? reprit-il en s'adressant à Belle-Rose.

– Oui, monseigneur.

– Emmerich et Réez sont à nous ?

– M. de Luxembourg les a conquis ; l'armée marche sur Utrecht.

– Utrecht sera pris.

– Je le sais.

– De toute la Hollande, il ne restera plus qu'Amsterdam.

– Amsterdam et Guillaume d'Orange.

– On les vaincra, monsieur.

– Je l'espère, monseigneur.

M. de Louvois parlait avec enthousiasme, allant et venant par la chambre ; tout à coup il s'arrêta devant Belle-Rose ; l'expression du triomphe s'effaça lentement de son visage. À son tour le ministre faisait place à l'homme.

– Les affaires du royaume sont finies ; j'imagine, monsieur, que nous pouvons passer aux vôtres, reprit-il.

– Vous n'avez pas tout lu, monseigneur, répondit Belle-Rose en lui montrant du doigt un pli cacheté qu'il avait tiré de la dépêche.

M. de Louvois brisa le cachet et parcourut le papier du regard. Son visage, tout à l'heure empourpré, devint d'une pâleur livide ; il tomba plutôt qu'il ne s'assit sur son fauteuil. M. de Charny quitta la fenêtre et vint à lui.

– Lisez, lui dit le ministre.

M. de Charny termina sa lecture sans que son visage impassible exprimât aucune émotion. Tandis qu'il parcourait la dépêche, M. de Louvois se tourna vers Belle-Rose :

– Allez, monsieur, dans la pièce à côté, lui dit-il d'une voix brève et tremblante de colère ; dans un instant vous me verrez.

Belle-Rose salua et sortit.

– Eh bien ? s'écria le ministre aussitôt que la porte se fut refermée.

– Eh bien ! nous sommes vaincus, monseigneur, dit M. de Charny.

– Colonel et vicomte au titre de Malzonvilliers ! Tous les honneurs ensemble ! À lui, à Belle-Rose, un grade et des lettres de noblesse !

M. de Louvois frémissait de la tête aux pieds, et ses lèvres étaient toutes blanches.

– Pourquoi l'avez-vous laissé fuir ? s'écria-t-il tout à coup avec violence.

– Cet homme est une anguille, vous le savez, monseigneur, répondit M. de Charny. Je l'ai fait chercher à Paris, aux environs, partout ; il avait disparu sans laisser de trace. Quant à l'armée, c'est un océan.

– Il m'a bravé en face, je l'ai tenu en mon pouvoir, et il m'échappe. Elle aussi, tous deux ensemble !

– La marquise, dont le bon plaisir du roi fait une vicomtesse, n'est-elle pas toujours à Sainte-Claire d'Ennery ?

– Fût-elle au milieu de la place Royale, l'autorité du roi la protège !

– Oh ! il y a le chapitre des accidents, reprit M. de Charny.

M. de Louvois frissonna ; la manière dont son confident avait prononcé ces paroles leur donnait un sens clair et terrible.

– Certes, je ne peux rien contre le hasard, dit le ministre à demi-voix.

Un sourire sinistre éclaira le visage de M. de Charny.

– C'est une puissance aveugle, reprit le confident, et vous êtes un ministre clairvoyant.

– Vicomte de Malzonvilliers ! murmura M. de Louvois ; colonel ! maître à présent de la faveur de la cour !... Voilà bien l'écriture du roi Louis. Il veut le pousser et se charge de sa fortune.

Le ministre relut cinq ou six fois les lignes tracées par la main du roi.

– Monsieur de Charny, reprit-il en se tournant d'un air impératif vers le pâle gentilhomme, le hasard ne peut rien contre celui-là.

– Rien aujourd'hui, répondit froidement le favori. Il est chez vous.

M. de Louvois agita une sonnette et donna ordre de ramener Belle-Rose.

– Sa Majesté vous veut du bien, monsieur, pour votre belle conduite en Hollande, et notamment au passage du Rhin, lui dit le ministre. Vous êtes colonel ; il doit vous tarder beaucoup sans doute d'apporter cette heureuse nouvelle à Sainte-Claire d'Ennery, mais avant de vous rendre votre liberté, permettez-moi de réclamer de votre obligeance un nouveau service.

– Parlez, monseigneur.

– Vous avez assisté à cette dernière victoire de Sa Majesté, vous y avez eu même une grande part ; plus que tout autre vous êtes en état de rédiger la relation que je me propose d'envoyer aux gouverneurs des provinces. Il faut qu'elle parte bientôt ; mettez-vous là et commencez.

Belle-Rose n'avait aucun motif pour refuser ; il prit la place que lui indiquait M. de Louvois et se mit en devoir d'écrire.

– Cependant, reprit le ministre, si vous aviez quelque lettre à faire tenir à votre femme, écrivez-la, on la lui portera sur-le-champ.

Belle-Rose accepta la proposition. Tandis qu'il traçait quelques mots à la hâte, les yeux de M. de Charny suivaient les rapides mouvements de sa main avec une expression diabolique. Quand la lettre fut cachetée, un sourire étrange effleura sa bouche. M. de Louvois prit la lettre et M. de Charny sortit. Un moment après, un laquais se présenta avec le pli de Belle-Rose. M. de Charny, qui guettait dans l'antichambre comme un chat avide et patient, se dirigea vers le laquais :

– Donne-moi cette lettre, je m'en charge, dit-il.

Le laquais, qui connaissait M. de Charny, la lui remit sans hésiter. Cependant la Déroute et Grippard étaient restés dans la cour de M. de Louvois, attendant le retour de Belle-Rose. La Déroute triomphait ; plus fier qu'un capitan, il allait et venait, le poing sur la hanche et la tête haute, dans cette cour où quelque temps auparavant on l'avait vu, triste et rêveur, fureter de porte en porte sous mille déguisements. Volontiers il aurait conté les exploits de son maître à toutes les personnes qui passaient par là, et il regardait les gens sous le nez de l'air d'un homme qui se sent protégé par la faveur du roi. Quant à Grippard, si un instant il avait cédé aux fumées de l'orgueil qui étourdissaient la Déroute, il n'avait pas tardé à ressentir l'influence de la fatigue

unie à la chaleur. Il s'assit dans un coin sur une borne, glissa tout doucement de là par terre, s'étendit sans prendre garde, cligna de l'œil et s'endormit bravement au soleil. Une heure après, M. de Charny parut dans la cour. La Déroute avait toujours sa mine triomphante ; de temps à autre il regardait Grippard et haussait les épaules, trouvant que c'était un homme qui n'avait pas le sentiment de sa dignité. À la vue de M. de Charny, la Déroute fronça le sourcil, mais il lui sembla que cet homme trois fois vaincu n'était pas digne de sa haine, et il sourit de l'air magnifique d'un triomphateur. M. de Charny ne prit pas garde à la Déroute et sauta dans un carrosse qu'on avait préparé.

– Barrière Saint-Denis, dit-il.

L'attelage partit au grand trot.

LIII

LA RUE DE L'ARBRE-SEC

Cependant, au bout d'une heure ou deux d'attente, la Déroute commença à trouver le temps fort long, le retard que mettait Belle-Rose à reparaître lui semblait inexplicable ; il fit vingt fois le tour de la cour, éveilla deux ou trois fois Grippard pour se distraire, mais Grippard n'avait pas plus tôt ouvert les yeux qu'il les refermait ; enfin, n'y tenant plus, il prit le parti de monter lui-même dans les appartements de M. de Louvois. Un huissier qu'il interrogea lui apprit que Belle-Rose était dans le cabinet du ministre en train d'écrire la relation officielle du passage du Rhin. Comme il redescendait presque tranquillisé, la Déroute se rappela tout à coup l'ordre qu'avait donné M. de Charny en montant en voiture.

– La route de Saint-Denis, pensa-t-il, est aussi la route de Sainte-Claire d'Ennery.

Le front de la Déroute se rembrunit.

– Mon maître n'a-t-il rien écrit ? demanda-t-il vivement à l'huissier.

– Il a écrit une lettre, répondit un laquais qui était dans l'antichambre, et qui était le même que M. de Charny avait arrêté.

– Cette lettre, où est-elle ?

– M. de Charny l'a prise, me disant qu'il s'en chargeait.

La Déroute fronça le sourcil ; le visage de M. de Charny avait, au moment où le gentilhomme était monté en voiture, une expression de gaieté lugubre dont le fidèle sergent se souvint. Sans savoir pourquoi, il eut peur, et bientôt sa propre émotion l'effraya ; c'était un homme, on le sait, qui croyait aux pressentiments et qui subissait leur influence. Quand il fut dans la cour, il n'y résista plus ; il poussa Grippard d'un coup de poing. Grippard, réveillé en sursaut, bondit sur ses pieds.

– Lorsque Belle-Rose descendra, dit le sergent, tu lui diras que je suis parti pour Sainte-Claire d'Ennery.

– Tu vas à l'abbaye ! pourquoi faire ? répondit Grippard en se frottant les yeux.

– Je n'en sais rien, c'est mon idée... Maintenant, ne dors plus.

– C'est bon, on est debout, reprit le caporal, qui secouait ses jambes ; le service avant le sommeil.

La Déroute se procura un cheval de main et partit. M. de Charny avait, comme la Déroute le prévoyait, poussé du côté de Sainte-Claire d'Ennery. À Saint-Denis, il relaya et donna un louis d'or au postillon pour qu'il mît les éperons dans le ventre des chevaux. On laissa Pontoise en arrière, mais à une demi-lieue de l'abbaye, M. de Charny mit pied à terre. Il y avait sur le côté de la route une chaumière où l'on vendait du vin et de l'eau-de-vie, et devant la chaumière une espèce de paysan qui faisait sauter des gros sous dans sa main. M. de Charny fut à lui.

– Veux-tu gagner deux écus de six livres ? lui dit-il.

– Aussi bien trois, si vous le permettez, répondit le gars, dont les yeux brillèrent.

– Viens donc et fais ce que je te dirai.

M. de Charny conduisit ce manant au carrosse, en tira une corbeille proprement enveloppée d'un linge fin et prit dans sa poche la lettre de Belle-Rose.

– Tu sais où est l'abbaye de Sainte-Claire d'Ennery ? reprit M. de Charny, l'œil sur le paysan.

– Très bien, puisque j'y porte souvent des légumes et du lait.

– Ainsi, l'on t'y connaît ?

– Parfaitement.

– Et l'on ne sera pas surpris de t'y voir ?

– Mais, dame ! puisque c'est un peu mon métier d'y aller et d'en revenir.

– Tu vas donc y porter cette corbeille avec cette lettre, et le plus vite que tu pourras.

– Ce n'est pas difficile ; la distance est courte et j'ai les jambes longues.

– Si on t'interroge, tu répondras que la corbeille et la lettre ont été apportées par un valet dont le cheval s'est abattu devant ta porte.

– Très bien.

– Je t'ai promis deux écus de six livres...

– J'ai compris trois, interrompit le drôle.

– Tu en auras quatre si tu es de retour dans un quart d'heure.

– J'y cours.

En huit ou dix minutes le gars, qui avait coupé à travers champs, atteignit la porte de l'abbaye. Au coup de cloche la sœur tourière ouvrit, le paysan remit la corbeille et la lettre, qui étaient toutes deux à l'adresse de Suzanne, et comme on avait l'habitude de le voir, il partit sans être questionné. Au bout d'un quart d'heure, M. de Charny le vit revenir.

– C'est fait, s'écria le jeune gars.

– Voilà ton argent, répondit M. de Charny, dont les yeux brillaient de joie.

Il remonta dans son carrosse et reprit la route de Paris. Comme il arrivait à Franconville, la Déroute, lancé à toute bride, passa comme un flèche à côté du carrosse. M. de Charny se pencha à la portière, suivant de l'œil le tourbillon de poussière qui volait sous les pieds du cheval.

– Il arrivera trop tard cette fois, murmura-t-il quand il l'eut perdu de vue.

La Déroute obéissait aveuglément à la secrète influence qui le poussait ; la rapidité de sa course, au lieu de diminuer son ardeur, l'augmentait. Il allait passer devant la maison où M. de Charny s'était arrêté, quand la courroie à laquelle l'étrier était attaché se rompit. La Déroute retint la bride de son cheval

et mit pied à terre. Le gars était toujours sur sa porte, mais cette fois il faisait sauter des écus au lieu de gros sous.

– Si c'est une commission que vous avez pour l'abbaye de Sainte-Claire, dit-il au sergent, vous pouvez me la donner pendant que vous rafistolerez votre étrier ; j'en viens, j'y retournerai.

– Tu as été à l'abbaye ? s'écria la Déroute, qui, dans la situation d'esprit où il était, attachait du prix aux moindres choses.

– Et ça m'a rapporté vingt-quatre livres, reprit le drôle en faisant sauter les pièces blanches.

La Déroute prit le paysan au collet.

– Qu'es-tu donc allé faire à l'abbaye ? s'écria-t-il.

– Ma foi, fit le maraud épouvanté, j'y ai porté une corbeille et une lettre de la part d'un gentilhomme qui était venu en carrosse.

– Un gentilhomme un peu petit, gros, pâle, vêtu de noir ?

– Justement, et il est reparti aussitôt que la commission a été faite.

– Et qu'y avait-il dans cette corbeille ? Le sais-tu ?

– Ma foi, il m'a paru que c'était des fleurs et des fruits ; il en sortait une odeur dont j'étais tout réjoui.

– Des fleurs et des fruits, dis-tu ?

– Ça doit être quelque galanterie de ce monsieur à quelque nonne.

La Déroute lâcha le paysan, culbuta la selle, remonta sur la bête à cru et se précipita ventre à terre vers l'abbaye. Le cœur lui sautait dans la poitrine. La tourière s'épouvanta en le voyant pâle comme un mort et le laissa passer sans dire un mot. La corbeille et la lettre avaient été reçues par Mme de Châteaufort, qui s'était amusée à défaire le linge, tandis qu'on était allé prévenir Suzanne. Elle trouva sous le voile blanc les plus belles fleurs et les plus beaux fruits de la saison, fleurs et fruits entrelacés et mêlés avec un goût charmant. Geneviève prit une orange et l'ouvrit. Elle avait reconnu l'écriture de Belle-Rose, et ne doutait pas que le présent ne vînt de lui. Suzanne était en ce moment à l'autre bout du jardin avec Claudine et les deux enfants ; il se passa près d'une heure avant qu'on pût la trouver sous le bosquet où elle s'était assise. Quand elle fut accourue, elle décacheta la lettre de Belle-Rose, toute tremblante et pâle d'émotion.

– Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, il est victorieux et libre ! Il a vu le roi, et le roi l'a fait colonel !

Un ruisseau de larmes s'échappa des yeux de Suzanne, qui embrassa Geneviève et Claudine. Geneviève commençait à sentir une chaleur intolérable dans la poitrine ; mais la joie lui faisait oublier son mal. Suzanne lisait et relisait sa lettre bien-aimée. C'était la fin de leurs maux à tous. Elle murmurait les expressions une à une, et les redisait à sa fille, qui souriait et tressaillait comme un oiseau, entre les bras de sa mère. La corbeille de fleurs et de fruits était sur un meuble tout auprès. Un clair rayon de soleil tombait par la fenêtre ouverte sur leur masse odorante et les couvrait d'une poussière d'or. Suzanne les caressait du regard et de la main ; elle prit une touffe de roses épanouies et les flaira ; un fruit splendide suivit les roses, et déjà elle en portait la pulpe éclatante à ses lèvres, lorsque la porte

s'ouvrit violemment. La Déroute, blême, effaré et tout poudreux, parut sur le seuil : d'un bond il fut à Suzanne, arracha le fruit de ses mains et le fit voler par la fenêtre.

– Mon Dieu ! qu'avez-vous ? s'écria Suzanne.

La Déroute, sans répondre, renversa la corbeille.

– N'y touchez pas ! s'écria-t-il enfin ; cette corbeille maudite vient de M. de Charny.

Ce nom terrible fit passer l'effroi dans l'âme de Suzanne. Geneviève pâlit horriblement et tomba sur son siège. Claudine, qui s'en aperçut, s'élança vers l'abbesse.

– Oh ! que je souffre ! murmura-t-elle, les deux mains sur sa poitrine.

Suzanne et Claudine se sentirent froid au cœur.

– De l'eau, donnez-moi de l'eau, répéta Geneviève ; j'ai du feu dans le corps.

Son visage devint livide. La Déroute vit par terre l'écorce d'une orange et comprit tout.

– Elle est empoisonnée ! dit-il.

Mme de Châteaufort l'entendit.

– Faites monter Gaston, s'écria la pauvre mère qui se sentait mourir.

Ses traits se décomposaient rapidement, elle avait déjà l'œil plombé et les joues creuses comme une femme que la fièvre aurait dévorée depuis dix jours. Un médecin fut appelé et du pre-

mier mot il confirma les craintes de la Déroute. Geneviève était empoisonnée ; le mal avait fait des progrès irréparables ; les remèdes les plus énergiques pouvaient à peine prolonger la vie de quelques heures. La duchesse en reçut la nouvelle avec un calme profond.

– Il fallait une victime, dit-elle, Dieu m'a choisie ; Dieu châtie ceux qu'il aime.

Des réactifs puissants calmèrent ses tortures, et quand elle eut reçu les secours de la religion, elle attendit son heure, pieuse et résignée. Elle souriait à Suzanne et regardait Gaston avec des yeux pleins d'une tendresse ineffable. Les cloches de l'abbaye sonnaient, et les sœurs, réunies dans la chapelle, récitaient la prière des agonisants.

Pendant que ces choses se passaient à Sainte-Claire d'Ennery Belle-Rose achevait le rapport qui devait instruire la province du passage du Rhin à Tolhus. M. de Louvois était tout seul et livré aux sérieuses méditations qu'enfante la solitude. Son âme damnée, le lugubre et pâle M. de Charny, n'était plus là ; les pensées du ministre, un instant surexcitées par les sombres paroles du gentilhomme, avaient pris un cours austère. Devant ses yeux s'étalait tout ouverte la lettre de Louis XIV, ses regards ne s'en pouvaient détacher, et il lui semblait que les caractères en étaient de feu. Le roi avait pris Belle-Rose sous sa sauvegarde, et le roi, M. de Louvois le savait, n'aimait pas que personne s'interposât entre lui et sa volonté ; la France et le monde tremblaient au seul froncement de ses sourcils olympiques. M. de Louvois se demandait alors si c'était bien la peine de s'exposer à une lutte dangereuse pour le mince plaisir de suivre sa vengeance contre un homme qui, à tout prendre, était dans son droit, et s'il ne serait pas plus grand, plus digne et surtout plus politique d'abjurer ses projets, désormais inutiles et périlleux. Il se souvint qu'avant toutes choses, et dans la haute position que les événements et son génie aussi lui avaient faite,

il devait être homme d'État. M. de Louvois passa la main sur son front brûlant et grave, but à deux reprises de l'eau qui était dans le vase, et avec cette force de volonté qui lui était particulière, s'il ne la tua pas, du moins il enchaîna sa haine au fond de son cœur. Belle-Rose avait fini. Le ministre lut la relation et l'approuva d'un signe de tête.

– Vous avez été modeste autant que brave, lui dit-il, c'est à moi de réparer vos omissions, et je le ferai en homme qui a été votre ennemi. Allez, monsieur le vicomte, vous êtes soldat et je suis ministre, que chacun de nous serve son roi et son pays selon sa force et sa conscience. Donnez-moi la main, et croyez que vous ne me trouverez plus entre vous et la fortune.

Belle-Rose prit la main que le ministre lui tendait et s'éloigna, sinon captivé par l'homme, mais du moins plein d'admiration pour le ministre dont le génie ferme commandait à tout, même à ses passions. Cependant Belle-Rose était parti de Paris vers le soir. Pressé de revoir Suzanne, et inquiet de l'absence de la Déroute, il allait grand train. La nuit était venue, une nuit d'été, claire et tout étoilée. Quand la voiture fut au delà de Pontoise, il entendit tinter au milieu du silence profond la cloche aux sons funèbres. La voix de bronze venait du côté de Sainte-Claire d'Ennery, de cette abbaye où il avait laissé tout ce qui l'attachait au monde. Une sueur froide mouilla les tempes de Belle-Rose ; sur son ordre, Grippard fouetta les chevaux. Il y avait le long des sentiers des paysans qui couraient du côté de l'abbaye ; les vieilles femmes s'agenouillaient aux portes de leurs cabanes et priaient ; les sons de la cloche roulaient dans le ciel, qu'ils remplissaient de tristesse. Toute la population des campagnes s'était levée à l'appel du bronze sacré : une âme chrétienne demandait une prière aux vivants.

– Depuis combien de temps cette cloche sonne-t-elle ? dit Belle-Rose à une jeune fille qui s'avançait pieds nus sur le chemin.

– Voilà trois heures déjà qu'elle nous a réveillés, dit-elle.

La voiture passa comme le vent. Le glas funèbre bourdonnait aux oreilles de Belle-Rose. Cette voix de la mort au milieu de ces campagnes tranquilles figeait le sang dans ses veines. Quand il fut proche de l'abbaye, il vit, par les grandes portes ouvertes, les religieuses qui priaient dans la chapelle et la foule silencieuse qui se pressait sous la sombre voûte. Belle-Rose entra dans l'abbaye, ne sachant pas encore quel nouveau malheur le menaçait. Une sœur qui l'attendait le mena à l'appartement de l'abbesse. Quand la porte s'ouvrit, et qu'il vit sur son lit Geneviève étendue, immobile, et blanche déjà de la couleur des cadavres, Belle-Rose comprit tout. Geneviève avait une main sur la tête de Gaston et de l'autre pressait un crucifix sur ses lèvres. À la vue de Belle-Rose, elle se souleva lentement. On eût dit qu'elle avait gardé toutes ses forces dernières pour ce quart d'heure. Elle fit signe à Suzanne qui pleurait d'approcher, et prit sa main qu'elle joignit à celle de Belle-Rose entre les siennes. Ses yeux brillaient d'un éclat surnaturel, et comme elle vit des larmes dans les yeux de Belle-Rose, elle lui dit avec le sourire d'un martyr :

– Ne pleurez pas, c'est la fin de l'expiation.

Elle se pencha vers Suzanne et passa son bras autour du cou de la jeune femme.

– Je vais mourir, lui dit-elle tout bas à l'oreille, Gaston n'a plus de mère, soyez la sienne !

Toute son âme parut dans ses yeux. Elle attira l'enfant qui sanglotait et le mit entre Suzanne et Belle-Rose. Et puis les ayant embrassés tous trois tour à tour, elle retomba morte. Ceux qui l'aimaient restèrent toute la nuit en prières autour du lit funèbre. Jamais une aussi grande douleur n'avait déchiré le cœur

de Belle-Rose. Maîtresse, il l'eût peut-être moins pleurée qu'il la pleurait amie. Cette pauvre pécheresse que l'amour avait abattue et que l'amour avait transfigurée lui était restée fidèle et dévouée malgré tout et toujours. Il lui devait le repos et la joie de sa vie, et sa mort même était encore un sacrifice. Suzanne, qui avait appris à l'aimer, la pleurait comme une sœur. C'était dans toute l'abbaye un deuil funèbre ; et quand la nouvelle de sa fin se répandit dans les campagnes, les vieux et les jeunes, les mères et les enfants accoururent pour voir celle qui avait été compatissante et bonne à tous. On exposa le corps de Geneviève dans une chapelle ardente, couverte de ses habits de religieuse, la croix abbatiale sur la poitrine et les mains jointes, et ce furent durant trois jours des gémissements et des pleurs à croire que la Providence s'était retirée de ce pauvre monde affligé. Quand la cérémonie funèbre fut achevée, Belle-Rose prit avec lui Suzanne, Claudine et les deux enfants et les ramena au logis qu'ils occupaient au parc avant son départ, et durant toute la journée on fut triste et silencieux. La Déroute et Grippard eux-mêmes, qui naguère encore n'avaient pas assez de toute leur langue pour dire tout ce qui leur passait par la tête, restaient muets. Vers le soir, au moment où Suzanne allait quitter l'appartement, Belle-Rose la prit dans ses bras et l'embrassa au front. Il était grave et recueilli.

– Allez, lui dit-il, et cherchez quelque repos auprès de ces deux enfants qui sont à vous. Demain, au point du jour, je vous ramènerai à l'hôtel de la rue de Rohan, vous et Claudine. Votre place est désormais à Paris.

– Et la vôtre, Jacques ? répondit Suzanne, qui avait dans ses bras sa fille, et sous sa main son fils d'adoption.

– La mienne est à l'armée tant qu'il me restera assez de force pour tenir une épée. J'irai rejoindre M. de Luxembourg et M. de Nancrais, et avec moi j'emmènerai Gaston.

– Quoi ! un enfant si jeune ! s'écria la mère.

L'enfant releva sa tête blonde et tourna vers Belle-Rose ses grands yeux noirs, où brilla soudain un rayon de joie.

– Je suis fils d'un soldat, dit-il d'une voix limpide et sonore.

– Fils de soldat et de gentilhomme, reprit Belle-Rose. Sa place est dans un camp, près de M. de Nancrais, près de moi. Demain nous partirons ensemble, et la guerre sera son maître.

Le jour s'éteignait et déjà de grandes ombres flottaient sur la campagne. Suzanne et Claudine se retirèrent avec les deux enfants, l'un dormant dans son innocence, l'autre sérieux et pensif ; sa jeune tête, pâlie par une douleur précoce, rappelait déjà l'expressive et charmante physionomie de M. d'Assonville ; il avait les yeux fiers et caressants de Geneviève, avec le profil délicat et net de Gaston. Au moment où sa femme et sa sœur passaient la porte, Belle-Rose fit un signe imperceptible à la Déroute, qui sortait aussi. La Déroute resta seul avec Belle-Rose. Le sergent regardait le colonel avec un sentiment indéfinissable de curiosité. Il ne l'avait jamais vu si calme et si terrible ; ses traits avaient la rigidité du marbre.

– Grippard est-il là ? demanda Belle-Rose.

– Il est en bas, auprès des chevaux.

– Il faut qu'il vienne.

On appela Grippard qui accourut.

– Mon vieux camarade, et toi, Grippard, qui es, ainsi que lui, fidèle et résolu, vous allez me suivre.

– Tout de suite, répondirent-ils ensemble.

– Ce que je vous dirai de faire, vous le ferez.

– Sur-le-champ.

– Prenez donc vos épées et des pistolets.

– Nous les avons.

– Sellez maintenant les chevaux, et partons.

Grippard courut à l'écurie, la Déroute prit les manteaux, et l'on quitta l'abbaye le plus doucement qu'on put. La nuit était noire, triste et pleine de bruits sinistres comme aux heures où l'orage accourt de l'horizon. On franchit une fois encore cette route que Belle-Rose avait parcourue si souvent déjà et dans des circonstances bien diverses. Aucun des trois cavaliers n'ouvrit la bouche. Belle-Rose en avant, ferme, implacable et rapide comme le destin. Ils entrèrent dans Paris ; sur l'ordre du colonel, la Déroute heurta à la porte d'un marchand de mercerie. Il prit trois masques, et chacun d'eux en noua un sur son visage. Les chevaux furent laissés dans une auberge, et les trois soldats s'enfoncèrent dans la ville.

– C'est ici, dit Belle-Rose, quand ils furent arrivés devant l'hôtel de M. de Louvois.

Collés contre un mur sombre, ils attendirent longtemps, immobiles comme des blocs de pierre. Un peu après minuit, une voiture sortit de la cour ; elle était traînée par deux chevaux et conduite par un cocher ; il y avait un laquais en avant avec une torche enflammée. Cette voiture était de couleur sombre et ne portait pas d'écusson sur les panneaux. Au moment de passer la porte cochère, un homme abattit une glace et montra sa tête blême.

– Chez la Voisin ! dit-il.

Cet homme, c'était M. de Charny.

Belle-Rose s'élança derrière la voiture et la suivit. La Déroute et Grippard couraient sur ses talons. L'état des rues et l'obscurité profonde ne permettaient pas à l'équipage d'avancer fort vite. Belle-Rose et ses deux compagnons, habitués à tous les exercices du corps, ne la perdaient pas de vue. Ils arrivèrent ensemble derrière Saint-Germain-l'Auxerrois, rue de l'Arbre-Sec. La rue était déserte et sombre ; Belle-Rose trouvant le lieu propice au dessein qu'il méditait, précipita sa course et sauta d'un bond à la portière du carrosse qu'il ouvrit. La Déroute avait mis la main au mors des chevaux ; Grippard s'était chargé du laquais. Tout s'arrêta à la fois.

– Fouettez les chevaux ! cria M. de Charny.

– Fouette, et tu es mort, répondit la Déroute en montrant un pistolet au cocher.

Le laquais, qui était un homme résolu, enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval, et frappa Grippard à la tête d'une espèce de couteau de chasse qu'il portait à la ceinture. Le grand chapeau du caporal para l'attaque, et il riposta par un coup de pointe qui entra dans le corps du laquais ; l'homme tomba sous les pieds du cheval, qui se cabrait. Grippard lâcha les rênes qu'il tenait près du mors, et l'animal effaré partit au galop. Le fouet s'échappa des mains du cocher épouvanté. L'arrestation du carrosse et la chute du piqueur avait duré l'espace de dix secondes. M. de Charny regardait entre les deux yeux cette grande figure noire qui s'était si brusquement dressée devant lui ; mais le visage était masqué, et par les trous du masque il voyait seulement deux yeux dont le feu sombre le brûlait.

– Si c'est de l'or que vous voulez, dit-il en affectant de rire, voilà ma bourse.

Belle-Rose prit la bourse et jeta l'or par terre. M. de Charny frissonna ; un instinct secret lui disait qu'il était en présence d'un danger terrible.

– Mais alors, que voulez-vous ? s'écria-t-il.

– Votre vie.

M. de Charny rassembla toute sa sombre énergie pour braver son ennemi en face.

– Pardonnez-moi, monsieur, reprit-il, je vous prenais pour un voleur, et vous êtes un assassin.

Belle-Rose pâlit sous son masque à cet outrage :

– Chacun de nous a son épée, reprit-il froidement. Descendez, monsieur.

M. de Charny descendit. Ils étaient au coin de la rue de l'Arbre-Sec et de la rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois ; pas une lumière ne brillait aux fenêtres des maisons voisines, pas une voix ne s'entendait dans le silence. Le cocher était sur son siège, morne et raide comme un corps pétrifié, le piqueur râlait par terre ; la scène était éclairée par une torche que Grippard tenait d'une main, à l'autre étincelait son épée nue. La Déroute avait coupé les rênes des chevaux et attendait un ordre pour agir.

– Monsieur, s'écria M. de Charny, il faut qu'il y ait quelque méprise là-dessous. Je ne vous connais pas.

– Vous me connaîtrez quand l'un de nous sera par terre.

– Mais c'est un guet-apens !

– C'est un duel.

– Et si je ne veux pas me battre ?

– Vous en êtes le maître, mais vous mourrez plus sûrement et plus vite.

Belle-Rose appela la Déroute d'un signe de tête, et tirant sa montre, il la regarda à la clarté rouge de la torche.

– Vous avez trois minutes pour vous décider, reprit-il ; à la troisième, si vous n'êtes pas prêt, cet homme que voilà vous cassera la tête d'un coup de pistolet, comme on tue une bête venimeuse.

La Déroute prit un pistolet à sa ceinture et l'arma. M. de Charny eut froid jusque dans la moelle des os. Il attendit deux minutes ; le silence était si profond qu'on entendait crier les girouettes sur les toits. Le cocher se tenait des deux mains à son siège pour ne pas tomber. À la troisième minute, M. de Charny tira son épée.

– Je suis prêt, monsieur, dit-il.

Au travers de son épouvante, une idée subite avait ranimé son courage éperdu. Maintenant il ne craignait plus de mourir, il croyait vaincre. Belle-Rose se mit en garde ; Grippard s'approcha, levant la torche. La Déroute remit le pistolet à sa ceinture et les deux fers furent croisés. M. de Charny déploya, dès les premiers coups, toute la finesse de son jeu ; la confiance avait affermi sa main et augmenté ses ressources ; mais de son épée Belle-Rose se faisait une cuirasse ; partout le fer rencontrait le fer. On comprenait que chacun des deux lutteurs voulait

tuer son adversaire. Leurs pieds semblaient cloués au sol, et leurs épées, rapides et flexibles, s'entrelaçaient comme des serpents lumineux. La main gauche de M. de Charny s'appuyait contre sa hanche, mais elle glissait par un mouvement imperceptible vers la poche de son haut-de-chausses. Tout à coup, et après une riposte de Belle-Rose, qui tacha de quelques gouttes de sang la manche du gentilhomme au-dessus du coude, cette main reparut armée d'un pistolet. L'arme s'éleva et le coup partit ; mais Belle-Rose, plus prompt que l'éclair, se jeta de côté, et la balle, effleurant la poitrine dans toute sa longueur, traversa le bras gauche du soldat.

– Traître ! s'écria-t-il, et, rapide comme la foudre, il fondit sur M. de Charny.

Rien ne put arrêter l'impétuosité de son élan ; cette fois la main était de fer comme l'épée : le premier coup arriva comme une balle et traversa la poitrine du gentilhomme près du cœur, le second perça la gorge d'outre en outre. M. de Charny ouvrit les bras et tomba. Belle-Rose se pencha, et, arrachant le masque qui le couvrait, montra son visage nu.

– Tu as empoisonné Geneviève de Châteaufort, lui dit-il, meurs donc et sois maudit !

Une expression de terreur profonde et de rage folle bouleversa la figure de M. de Charny ; un dernier blasphème expira sur ses lèvres sanglantes, le frisson le prit et il mourut.

– Elle est vengée, dit Belle-Rose, partons.

Ils reprirent leurs chevaux à l'auberge où ils les avaient laissés, et regagnèrent Sainte-Claire d'Ennery. Le jour commençait à naître quand ils touchèrent aux portes de l'abbaye, et la campagne s'éveillait toute brillante de cette parure enchanteresse que l'été prodigue à toute chose ; la rosée tremblait aux

branches des haies et l'oiseau chantait sous la feuillée. Suzanne attendait dans une inquiétude mortelle ; on lui avait dit l'absence de Belle-Rose, et elle en ignorait la cause. Quand elle l'aperçut, elle courut à lui le visage pâle, mais les yeux déjà souriants.

– Eh quoi ! du sang ! s'écria-t-elle lorsque Belle-Rose eut ouvert son manteau.

– Ce n'est rien, reprit le soldat d'une voix profonde ; je viens de tuer un serpent.

FIN